













**HISTOIRE**  
**DE**  
**SAINT FRANÇOIS DE BORGIA**

---

**DEUXIÈME ÉDITION**



## DU MÊME AUTEUR

- Mgr Alexis Canoz**, *premier évêque de Trichinopoly, (1805-1808)*  
un vol. in-8, Paris, Retaux. 3 fr.
- Les B<sup>x</sup> Martyrs de Salsette** : *Rodolphe d'Acquaviva et ses compagnons*, in-8, 17 gravures. 5<sup>e</sup> mille. Lille, Desclée. 2 fr.
- Une âme d'Apôtre** : *Le P. Victor Delpech, missionnaire au Maduré*, in-12. Nouv. éd. (4<sup>e</sup> mille) Paris-Tournai, Casterman. 3 fr.
- La Mère Marie de Jésus**. *Émilie d'Oultremont, baronne d'Hoo-gworst, fondatrice de la Société de Marie-Réparatrice*, in-8, 2<sup>e</sup> édit. Paris-Tournai. Casterman. 5 fr.
- Un Jésuite** : *le P. Georges Boutelant*, in-12. Paris, Oudin. 2 fr.
- Le Sacré-Cœur de Jésus**, *ce qu'il est, ce qu'il demande, ce qu'il donne*, in-16, 5<sup>e</sup> édition, Paris, Haton. 1 fr.
- La Compagnie de Jésus**, *Ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle fait*, in-12, Bruxelles, Dewit. 0 fr.50
- Pages Amies**, *aux collégiens et à leurs maîtres*, in-16, Paris, Poussielgue. 1 fr.50
- Quatre Nouvelles**. (*L'Aube de lin; Le Pardon; L'Indécise; les Lendemain*s), in-12 Bruxelles, Dewit. 1 fr.
- L'Inde Tamoule**, gr. in-8. 120 gravures, Paris, Oudin. 5 fr
- L'Espagne terre d'Épopée**, in-8, avec gravures. Paris, Perrin. 5 fr.
- La France à Madagascar**. *Histoire politique et religieuse d'une colonisation*. Préface de M. Le Myre de Vilers, in-8 av. gravures (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 5 fr.







SAINT FRANÇOIS DE BORGIA

*Masque moulé après sa mort.*



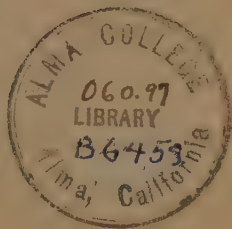
PIERRE SUAUX, S. J.

---

# Histoire de S. François de Borgia

Troisième Général de la Compagnie de Jésus

(1510-1572)



PARIS

Gabriel BEAUCHESNE & C<sup>ie</sup>, Éditeurs

ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET

*Rue de Rennes, 117*

---

1910

TOUS DROITS RÉSERVÉS

DÉPOT A LYON : 3, Avenue de l'Archevêché.

3513

IMPRIMATUR :

*Parisiis, die 28 junii 1909.*

P. FAGES, V. G.

---

*Published, 24 December 1909.*

*Copyright by Gabriel BEAUCHESNE and C<sup>o</sup> 1909.*



## PRÉFACE

---

L'histoire qu'on va lire devrait être connue de quiconque se scandalise au seul nom de Borgia, comme si tous ceux qui le portèrent l'avaient déshonoré. Ce que son divin Fondateur a réellement accompli un jour en sa personne, l'Église, née de lui, l'a plusieurs fois opéré : elle a semblé mourir et puis elle a ressuscité. Atteints par la corruption ambiante, les plus augustes de ses membres ont pu, à certaines époques, oublier pratiquement l'Évangile qu'ils continuaient à annoncer. Des épreuves l'ont alors purifiée, et la sève divine qui l'animait lui a bientôt fait porter des fruits nouveaux de vaillance et de sainteté.

Aucune famille ne nous fournit, plus que celle d'Alexandre VI, l'exemple de ces chutes et de ces relèvements. Nous avouerons franchement les unes ; l'œuvre accomplie par Dieu en saint François de Borgia n'en apparaîtra que plus admirable.

Des nombreux biographes de notre saint, trois surtout, méritent considération : le P. Denis Vasquez (1586), le P. Pierre de Ribadeneira (1592), et le Père, depuis cardinal, Alvaro Cienfuegos (1702).

Denis Vasquez fut longtemps, en Espagne et à Rome, le compagnon du saint, et put, de lui ou d'autres, apprendre ce qu'il avait été séculier. Il reçut de Borgia des missions importantes qu'il sut remplir. Mais rappelé en Espagne après la mort de son protecteur, il prit, à certaines agitations de son ordre, une part qui ruina son crédit. Aussi bien, Vasquez raconte de souvenir. Il commet des confusions évidentes, altère entièrement les documents qu'il cite,

en invente. Le silence qui se fit autour de son œuvre semble prouver qu'elle fut suspecte aux contemporains. Néanmoins les historiens postérieurs s'inspirèrent de Vasquez, et l'un d'eux, le P. Eusebio de Nieremberg, en 1643, n'a guère fait que le transcrire, sans, il est vrai, le nommer.

Quand parut l'ouvrage de Nieremberg, François de Borgia venait d'être béatifié (1624), et l'auteur ne songeait qu'à fournir un aliment à la piété de ses lecteurs. Aussi, tout en copiant Vasquez, accentue-t-il le panégyrique, effaçant de l'œuvre originale ce qui servait moins son dessein. Dans son parti-pris d'éloge, il exalte même Alexandre VI, sans prendre garde que des louanges si mal placées diminuaient son crédit.

Pierre de Ribadeneyra vit Borgia à Rome en 1550, et, plus tard, il le connut religieux. Il écrivit d'après des témoignages autorisés et soumit son récit à Don Pedro-Galceran de Borgia, frère de François, et à Don Juan de Borgia son second fils. Il le dédia au fils aîné du saint, Don Carlos.

Du passé des Borgia, Ribadeneyra savait plus qu'il n'en a dit. Dans une lettre (inédite) datée de Madrid, 2 mars 1592, et adressée à Don Carlos, le P. Ribadeneyra annonce qu'il achève d'imprimer la vie du très bienheureux P. François. Il en envoie les premières feuilles. « En ce qui concerne le lignage et la maison de Votre Excellence, ajoute-t-il, il a paru au Maître (Galceran de Borgia, grand maître de Montesa) et à Don Juan (fils du saint, frère cadet de Carlos), qu'on ne pouvait dire plus et plus en détail que je n'ai fait brièvement dans le prologue au lecteur. Ce qui se dirait en plus serait affecté, peu nécessaire et même compromettant pour la maison de Votre Excellence. Elle est si connue, qu'il n'est pas nécessaire de l'examiner à la lumière d'une chandelle (*con lumbré de la candela*). » (*Archives d'Osuna*). L'auteur s'en tirait on ne peut plus courtoisement; en fait, le patronage des Borgia l'empêchait de rappeler des souvenirs inopportuns.

Cependant, en 1609, âgé de quatre-vingt-trois ans, Ribadeneyra put, au procès de Madrid, affirmer sa parfaite sincérité. Son œuvre nécessairement incomplète respire la bonne foi. Cienfuegos, en 1702, semble avoir disposé de riches documents, mais cet écrivain



est aussi incapable de parler simplement que de rien raconter sans exagération. Cette manie, qui était celle de son temps, diminue singulièrement la valeur de son volumineux ouvrage.

En 1640, le P. François Sacchini, dans le troisième volume de son *Historia Societatis Jesu*, réunit les éléments d'une excellente biographie du saint. En 1672, un an après la canonisation de François de Borgia, le P. Verjus publia en français une pauvre adaptation de Nieremberg, et ce fut, malheureusement, le seul ouvrage qui ait fait connaître chez nous Saint François. En 1640 enfin, le P. Daniel Bartoli composa une histoire qui eût été meilleure, si, au lieu d'utiliser simplement les ouvrages antérieurs, son auteur avait pu recourir à des sources alors inconnues.

A ceux-mêmes de ces auteurs qui pratiquèrent Saint François de Borgia, il a manqué de connaître exactement sa vie mondaine. Vasquez, et Ribadeneyra après lui, se l'imaginent d'après ce qu'ils ont vu plus tard accomplir au religieux. Ils prêtent au courtisan, et même à l'enfant, des intentions et des désirs qui n'écloreont qu'à leur heure dans l'âme de Borgia. Ils abrègent les étapes de son ascension morale et dénaturent l'histoire de sa vocation. Ignorait-ils la cause de la retraite forcée de Borgia à Gandie, de 1543 à 1550 ? craignaient-ils, en la rappelant, de desservir le roi Jean III de Portugal et la reine Catherine ? Toujours est-il qu'ils gardent un silence absolu sur la disgrâce qui décida pourtant de l'avenir du duc de Gandie. Les archives espagnoles de Simancas, nos archives nationales de Paris possèdent toute la correspondance officielle du vice-roi. Publiée récemment (*Monumenta historica S.J.*), cette correspondance, dont nous avons étudié les pièces originales, replace le vice-roi dans son vrai jour.

Les archives romaines de la Compagnie de Jésus conservent, entre autres précieux documents inédits, le regeste du généralat de Borgia (18 volumes), c'est-à-dire les minutes de toute sa correspondance. A cette source jusqu'alors inexplorée, j'ai largement puisé, si bien que mon récit, à partir de 1563, n'est guère plus qu'une suite de pièces inédites. Elles m'ont révélé, en saint

François, un homme tout autre, et combien plus admirable, que celui dont je savais l'histoire. En cet immense dossier, j'ai dû, évidemment, faire un choix qu'on pourra indéfiniment compléter. Je m'en suis tenu à ce qui me semblait fixer suffisamment l'histoire de mon héros.

Des trois parties qui composent cet ouvrage, la première semble celle qui laisse le plus de doutes irrésolus. Des documents aperçus dans diverses archives, quelques lettres et quelques comptes transcrits aux archives d'Osuna, les actes manuscrits et autographes des procès de canonisation compulsés au même endroit, m'ont, sans doute, éclairé bien des fois ; mais précisément, la clarté que, sur certains points, jettent ces documents fait davantage regretter et sentir l'obscurité qui règne aux alentours. On ne connaîtra exactement la jeunesse de François de Borgia, que si l'on retrouve, dans quelques archives d'Espagnes, es lettres à sa famille. Elles existent peut-être, mais conservées en des réduits impénétrables.

Si bien des traits de cette vie ont échappé à mes recherches, j'ai, du moins, la conscience, en la racontant, d'avoir uniquement voulu fixer la vérité. De tous ceux dont les encouragements m'ont aidé à la découvrir, je ne nommerai que le T. R. P. Luis Martin, Général de la Compagnie de Jésus, qui, plusieurs fois, daigna marquer sa satisfaction à l'auteur de cette histoire sincère. Aussi, ne puis-je mieux faire, aujourd'hui, que de dédier cette Vie de saint François de Borgia à la mémoire de celui qui, par sa grandeur d'âme et de courage, par l'éclat de ses vertus, se montra si digne de lui succéder.

PIERRE SUAUA.

En 1905, en même temps que je donnais à la collection *Les Saints*, une vie résumée de S. François de Borgia, je faisais imprimer à un très petit nombre d'exemplaires et *pro manuscripto*, l'ouvrage qui paraît aujourd'hui corrigé et fort complété. La même année, le P. Antonio Astrain publiait le II<sup>e</sup> tome de sa si remarquable histoire de l'Assistance d'Espagne ; en 1908-1909, les Rédacteurs des *Monumenta* ont édité leur troisième volume consacré à S. François de Borgia et qui le suit depuis son départ de Gandie



jusqu'à son généralat. Ces deux ouvrages n'ont permis de rectifier et d'enrichir bien des parties de mon histoire. Je laisse néanmoins la désignation d'inédites aux pièces qui l'étaient en 1905, même si quelques unes furent, en même temps que par moi, utilisées par le P. Astrain, ou, plus tard, ont été publiées par les *Monumenta*.

## SOURCES :

*Archives d'Osuna*, Madrid. (Ces anciennes archives de la maison ducale de Gandie sont sous le séquestre depuis la mort de leur dernier propriétaire, le duc d'Osuna. Je dois à des amis de nombreux documents transcrits jadis par eux dans ces archives et à la bienveillance de D. Daniel de Ituralde d'avoir pu moi-même en copier quelques autres. L'histoire des Borgia est ensevelie dans ce tombeau. Je désignerai les pièces inédites puisées à cette source par le seul mot : *Osuna*. Et je signale, comme devant m'y référer souvent, parmi les documents d'Osuna, le texte original et manuscrit du *procès compulsorial et rémissorial de Madrid* (1617), des *procès informals* de Saragosse (1610), *Valence* (1611), *Gandie* (1611), *Barcelone* (1611). Cinq volumes in-4° reliés en maroquin rouge. Chaque déposition porte la signature autographe des témoins. (Le procès de Barcelone n'est qu'en copie.)

*Archives de Simancas* (Estado. Corona de Aragon, leg. 267-287).

*Archives nationales de Paris*. (Monuments historiques, K. 1689-1707).

*Archives de la Compagnie de Jésus* : *Regeste* du généralat de Laynez, et de Borgia. Fragment du *Journal spirituel* du Saint. Pièces diverses.

*Archives capitulaires de Tolède*.

Bibliothèque du duc de Gor, Grenade : *El triunfo que Granada hizo al recibimiento de la Imperatriz*.

*Registro Universal de las escrituras...* de Beruela, par F. Atilano de la Espina, 1671.

P. Gabriel Alvarez : *Historia de la Provincia de Aragon* (1607), etc.

## LIVRES :

*Monumenta historica Societatis Jesu nunc primum edita*, Madrid. *Monumenta Borgiana* : 1894-1904 : 2 vol.; 1908-09 : 1 vol.

*Chronicon Polanci* ; *Epistolae mixtae, Quadrimestres*. — *Ep. Patris Nadal* ; *Ep. Salmeronis* ; Broëti. — *Monumenta paedagogica*. — S. Ignatii *Epistolae et Instructiones*. — Cartas de San Ignacio. — Cartas y otros escritos del B. Pedro Fabro. — *Historia Societatis Jesu* de Orlandini et Sacchini. — Alcazar : *Chrono-historia de la Provincia de Toledo*. — *Vies* du saint par Vasquez (avant 1586 : manuscrit inéd.) — Ribadeneyra (1592), Nieremberg (1643), Bartoli (1681), Cienfuegos (1702), les *Bollandistes* : t. V. d'octobre : 1786.

Escolano : *Historia de Valencia* ; Viciana : *Cronica de Valencia* ; Zurita : *Anales de la Corona de Aragon*.

Antonio Astrain : *Historia de la Compañía de Jesus en la Assistencia de España*. t. I., 1902, t. II : 1905.

Gregorovius : *Lucrèce Borgia*.

Pastor : *Histoire des Papes*.

Béthencourt (D. Francisco Fernandez de) : *Historia genealogica y heraldica de la monarquía española, casa real y grandes de España*. Madrid, 1902, t. IV : *Gandia, casa de Borja*.

*Boletín de la Academia de la Historia*, Madrid.

Gachard : *La Retraite et la mort de Charles-Quint à Yuste*.

Rodriguez Vila : *La Reina D<sup>a</sup> Juana la Loca*.

*Dietari del antich Consell Barceloni*, t. IV, etc.

---



LIVRE PREMIER

---

L'HOMME DE COUR

(1510-1539)



## CHAPITRE PREMIER

LES BORJA. — CALIXTE III ET ALEXANDRE VI. — LES DUCS DE GANDIE. — PREMIÈRE EXPIATION : L'ASSASSINAT DE JEAN I<sup>er</sup>.

La petite cité de Borja <sup>1</sup>, assise, au sud de l'Èbre, aux confins de l'Aragon, de la Castille et de la Navarre, fut reprise, en 1120, aux musulmans par le roi Alphonse I<sup>er</sup> d'Aragon, et donnée, par ce prince, à don Pedro Atarès, petit-fils d'un bâtard du roi Ramire I<sup>er</sup>. C'est à cet Atarès qu'au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle on essaya de rattacher l'origine des Borgia.

Atarès était prud'homme. A la mort d'Alphonse I<sup>er</sup> le Batailleur, en 1134, il pouvait aisément, en aidant un peu la fortune, devenir roi d'Aragon et de Navarre. Il ne le devint pas. Atarès était pieux : un jour d'orage, égaré sur le Moncayo, à deux lieues de Borja, il fut sauvé miraculeusement, et, par reconnaissance, fonda le monastère de Veruela, où il finit ses jours et fut enseveli.

Pedro Atarès mourut le 21 février 1151, et, probablement sans succession. Cependant, un siècle plus tard, en 1240, quand le roi d'Aragon, Jaime I<sup>er</sup>, conquit le royaume de Valence, huit hobereaux du nom de Borja figuraient dans ses troupes, et l'aidèrent,

---

1. Fondée en 930 avant Jésus-Christ par les Celtibériens, *Borsa* ou *Bursa* signifiait lieu salubre. Les Maures changèrent le mot *Borsa* en *Borja*; les Espagnols disent *Borja*. Dès le xiii<sup>e</sup> siècle, les documents latins et valenciens portent *Borgia*. Cette orthographe, acceptée par les papes, devint courante en Europe, et nous l'adoptons, bien qu'elle ne soit pas la vraie. En 1438, Alphonse V fit, de Borja, une ville.



le 7 février 1240, à prendre Jativa <sup>1</sup>. Ils reçurent des terres en partage, et firent souche dans le nouveau royaume. Un Rodrigo de Borja se distingua, peu après, à la prise d'Orihuela. Ni lui, ni aucun des siens ne se nommaient Atarès, ne possédaient la seigneurie de Borja et n'avaient rang d'infant d'Aragon. Le chroniqueur de Valence, Ramon Viciano, qui dédia son œuvre au cinquième duc de Gandie, se contente, en parlant des Borja, d'affirmer qu'ils sortaient tous de la ville de ce nom et que don Jaime les eut en grande estime.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, les héritiers des conquérants vécurent même assez obscurs. Au XIV<sup>e</sup> siècle, ils donnèrent à Jativa plusieurs jurats. Les uns habitaient la ville ; d'autres la *torre de Canals*. Les branches diverses s'alliaient les unes aux autres ; elles étaient d'égale fortune, et arboraient le même blason *d'or, au bœuf paissant de gueule*. Au XV<sup>e</sup> siècle, un Rodrigo Gil de Borja épousa Sibila Doms. Cette première alliance contractée par les Borja avec une maison noble d'Aragon fit époque, et les armes des Doms restèrent accolées au bœuf des Borja dans l'écusson qu'Alexandre VI, petit-fils de Sibila, transmitt à ses descendants <sup>2</sup>.

La fortune et la gloire des Borja date seulement des deux papes Calixte III et Alexandre VI. Mais, au XV<sup>e</sup> siècle, tout prince voulait descendre d'un roi, et toute église d'un apôtre <sup>3</sup>. Alexandre VI, qui tenait, en outre, à marier sa fille Lucrèce au duc de Ferrare, avait intérêt à se trouver des origines royales. Des généalogistes

1. On s'explique malaisément comment des Atarès auraient troqué leur nom, leur *apellido*, pour celui d'une seigneurie. Pellicer prétend qu'un fils d'Atarès, Gimen Garcez, accomplit ce changement ; M. de Béthencourt a prouvé combien le seul nom de ce Garcez est invraisemblable. Une histoire manuscrite de Veruela (*Registro universal de todas las escrituras que se allan en el archivo de esto santo y real monasterio de Beruela... sacado de las originales escrituras... por. fr. Atilano de la Espina, 1671*) raconte qu'après la prise de Jativa, l'armée victorieuse, émue des exploits des gens de Borja, mais ignorant leur nom, s'écria : Vive Borja ! et ce cri répété serait resté aux héros, au lieu de leur vrai nom, Atarès. Cette explication ne vaut guère mieux que la précédente. José Pellicer, le premier, dans son *Seyano Germanico* dédié au cardinal Gaspard de Borja, admit, au XVII<sup>e</sup> siècle, comme une vérité indiscutable, que les Borja descendaient d'Atarès.

2. Parti, d'or à un bœuf paissant, au premier ; fascé d'or et d'azur au second.

3. L'histoire de Charles-Quint par Sandoval donne, en préface, la généalogie de l'empereur depuis Adam, en passant par Hercule, Enée et César. Aucune génération n'est sautée, et Sandoval n'entendait pas plaisanter.

complaisants lui prouvèrent que les Borja de Valence provenaient du premier seigneur de Borja, Pedro Atarès, et, par lui, du bâtard du roi Ramire. Les filiations naturelles étaient, à cette époque, aussi considérées que les descendance légitimes, et il fut dès lors entendu que les Borja remontaient aux rois d'Aragon<sup>1</sup>.

Alonso de Borja, né le 31 décembre 1378 à la Torre de Canals, fut d'abord chanoine et vicaire général de Lérida. Député, le 4 mai 1416, au concile de Constance, où, du reste, il ne put se rendre, chanoine de Barcelone, administrateur d'une paroisse de Valence, il fut assez heureux, le 14 août 1439, aux Cortès de Téruel, pour amener le pseudo-pape Muñoz à abdiquer<sup>2</sup>. Le lendemain, Alphonse V le nommait évêque de Valence. Borja n'était pas encore prêtre. Il fut ordonné le 20 août à Peniscola, et consacré, le 21, par le cardinal Pierre de Foix, légat de Martin V.

Diplomate et jurisconsulte consommé, conseiller d'Alphonse V depuis 1417, Borja prévint la guerre entre son maître et Jean II de Castille; maintes fois, il assura la paix entre les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre. En 1436, il accompagna en Italie l'infant don Fernando, destiné au trône de Naples. Ambassadeur d'Alphonse V à Rome, il s'interposa encore entre Alphonse et Eugène IV. Le pape reconnaissant donna au pacificateur son amitié et la pourpre.

Cardinal, Borja fut un conseiller sincère et pieux, mais déjà porté au népotisme. Sa troisième sœur, Isabelle, avait épousé leur cousin Jofre. Jofre et Isabelle eurent deux fils, Pedro-Luis et Rodrigo, et

---

1. Mais le duc de Ferrare avait des informateurs qui remettaient les choses au point. Un d'eux, chargé de trouver matière à éloge pour les orateurs du mariage, répondait, le 18 octobre 1501 : Nous n'avons épargné ni zèle, ni recherches, pour découvrir tout ce qui concerne les actes de cette maison... ; nous avons donc puisé partout nos informations, et nous y avons employé également... non seulement les savants, mais encore les personnes curieuses de ces choses. Bien que nous ayons fini par découvrir que cette maison est très noble et très ancienne en pays espagnol, nous n'avons pas vu que ses ancêtres aient accompli quelques faits remarquables.... C'est seulement depuis Calixte III qu'il a été fait mention particulière de cette maison.... » (Citée par Gregorovius, traduction française, t. I. p. 370.)

2. Gil Sanchez Muñoz, archiprêtre de Téruel, se donnait, à Peniscola, comme le successeur de Benoît XIII (Pierre de Luna). Il se faisait appeler Clément VIII. Après son abdication, il fut nommé évêque de Majorque.

trois filles. A peine cardinal, Alonso obtint pour son neveu Rodrigo, simple minoré, la dignité de chantre du chapitre de Valence. Ce fut bien pis, quand, le 8 avril 1455, le vieux cardinal fut devenu Calixte III. Il rassasia, tout en la blâmant, l'avidité de ses sœurs Catherine et Isabelle. A son premier consistoire, il nomma cardinal-prêtre Jean-Luis del Mila, le fils de Catherine, cardinal-diacre et vice-chancelier de l'Église, son neveu préféré, Rodrigo de Borja, second fils d'Isabelle et de Jofre. Il accabla de dignités Pedro-Luis, le fils aîné d'Isabelle. Il le créa duc de la Marche, comte de Spolète, seigneur de Cività-Vecchia, gouverneur du patrimoine de l'Église, généralissime de la sainte Église, préfet de Rome. Il l'aurait voulu couronner empereur de Constantinople. Pedro-Luis ouvre, dans l'histoire des papes, la série des *Princes nouveaux*. Le pape espérait, par lui, réduire la noblesse romaine, surtout les Orsini et les Colonna, mais trop de pouvoir exalta ce jeune homme de vingt-cinq ans, injuste déjà et mauvais. Sous sa préfecture, Rome fut la proie des brigands. « On n'y voyait, dit un chroniqueur, circuler que des Catalans. » Bénéfices, titres et pensions pleuvaient sur les Borja. « Le pape, écrivait un familier, a enrichi la plus grande partie de sa famille, de sorte que tout le palais en rit. On pense que, si le royaume de Naples tombait entre ses mains, il le donnerait à son neveu Borja, qu'il croit un second César. » En mourant, le pape laissait encore à Pedro-Luis vingt-deux mille ducats, et il le créait duc de Bénévent, comte de Terracine, marquis de Cività-Vecchia.

Cependant, Calixte III fut un grand pape. En 1455, il fit entreprendre, à Reims, le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc. Esprit très ouvert, il protégea les sciences et les arts. La prise de Constantinople par Mahomet II le désolait, et l'espoir de la *reconquista* hantait l'esprit du vieux batailleur aragonais. Il fit construire une flotte, réunit des subsides, essaya, en vain, de secouer l'apathie des princes catholiques, amassa un trésor de guerre de cent cinquante mille écus d'or. Abandonné des rois, il envoya du moins son légat Carvajal au secours d'Hunyade et de la Hongrie. La victoire de Belgrade, en 1456, fut sa consolation suprême. Il constitua le 6 août, pour la commémorer, la fête de la Transfiguration. L'héroïque Espagnol eût laissé un souvenir sans tache, s'il ne s'était



compromis par un favoritisme que son époque ne trouvait pas odieux.

Les représailles suivirent de près la mort de Calixte III. « Le pape est mort à la vingt-quatrième heure, écrivait Antonio de Pistoya au duc de Milan, François Sforza (6 août 1458). Les Catalans ont tous fui ou se sont cachés, et telle est la haine qu'on nourrit contre eux, que, pauvres d'eux, si on les rencontre avant la création d'un autre pape. Quant au cardinal Rodrigo, pour échapper au ressentiment des Orsini, il a dû fuir jusqu'à Ostie. »

L'élévation de Rodrigo fut la grande faute de Calixte III<sup>1</sup>. Ce second fils de Jofre et d'Isabelle de Borja était né à Jativa, en 1431<sup>2</sup>. A huit ans, mignon cavalier, il attirait les regards dans les rues de Jativa. Orphelin deux ans plus tard, il venait habiter Valence avec sa mère. Que n'est-il resté espagnol et séculier ! Son tempérament n'était pas d'un homme d'Eglise, et l'air de Rome lui allait être fatal.

Chargé de prébendes dès l'enfance, cardinal-diacre à vingt-quatre ans, évêque de Valence à vingt-sept, d'Albano et de Porto à trente-sept, ordonné à trente-cinq ans, Rodrigo éblouit Rome par la splendeur de sa maison, l'éclat de ses talents, la beauté de son allure fascinatrice. Il administrait excellemment ; il accomplissait des légations triomphantes. En 1458, le plus jeune des cardinaux, il assurait, par son vote, l'élection de Pie II. Sous les pontificats de Pie II, de Paul II, de Sixte IV et d'Innocent VIII, il fut le membre le plus marquant du Sacré Collège. Il n'était pas le plus édifiant,

1. Aussi la postérité a-t-elle puni d'un égal abandon les restes de Calixte III et ceux d'Alexandre VI. Emporté dans la sacristie de Saint-Fierre, puis dans la chapelle Saint-André de Santiago, le corps de Calixte III fut, en 1610, déposé, avec celui d'Alexandre VI, dans la sacristie de l'église espagnole de Montserrat, hôpital de la couronne d'Aragon. Le 21 août 1889, seulement, après deux cent quatre-vingts ans d'abandon, Léon XIII permit que ses deux prédécesseurs fussent, sans solennité, inhumés dans un modeste tombeau qui porte cette inscription : *Callixtus III, Alexander VI. PP. MM.*

2. Juana, sœur cadette de Rodrigo, épousa Pedro Guillen Lanzol de Romani. Le pape adopta leurs fils qui laissèrent leur nom de Lanzol pour celui de Borja. Alexandre VI, au contraire, se laissa appeler Lanzol, on ne sait pourquoi. Il n'en avait pas le droit ; son père et sa mère étant, tous deux, Borja, il se nommait Rodrigo de Borja y Borja.

et Rome le savait, ainsi que les papes ses souverains, puisque deux d'entre eux lui adressaient d'énergiques remontrances à l'occasion de scandales plus criants<sup>1</sup> et que d'autres eurent à légitimer ou à pourvoir ses enfants<sup>2</sup>.

Néanmoins, le 11 août 1492, Rodrigo de Borja y Borja obtenait la tiare, et, par suite de promesses simoniaques, devenait le pape Alexandre VI.

Alexandre VI fut un grand roi, une des plus hautes figures de la Renaissance, et, si l'on ne demandait aux papes que du génie, il serait au nombre des meilleurs. Énumérant les plus illustres des pontifes, Sixte-Quint disait, paraît-il : « Saint Pierre, Alexandre et nous » : et Urbain VIII : « Saint Pierre, saint Sylvestre, Alexandre et moi. » Alexandre eut des vertus : ni sa foi, ni sa piété n'étaient feintes. Cette foi toucha Charles VIII, et sa piété envers le Saint Sacrement était, dit-on, ardente. Des œuvres magnifiques remplirent son règne. Mais, sur la mémoire d'Alexandre VI<sup>3</sup>, pèseront toujours l'outrageante faveur dont il entoura ses fils, et des inconséquences morales dont la vieillesse même ne le préserva point. Sa vie « fut, à tous égards, un démenti donné aux leçons de Celui qu'il était appelé à représenter sur la terre<sup>4</sup>. »

D'une inconnue, le cardinal eut ses deux premiers-nés, Pedro-Luis et Geronima. Giovanna Catanei (Giovannoza, donna Vannoza) lui donna quatre enfants : Jean, César, Jofre et Lucrèce. Sans doute de Julie Farnèse, la sœur du futur pape Paul III, Alexandre VI eut ses derniers fils, Jean et Rodrigo. Aucune apologie ne peut voiler cette tache<sup>5</sup>, car les bulles de légitimation de ces fils existent, et elles établissent les fautes qu'elles voulaient réparer<sup>6</sup>.

1. Pie II, le 11 juin 1460, et le cardinal de Pavie, au nom de Sixte IV, en 1476. (Gregorovius et Osuna.)

2. 4 février 1482 : bulle de Sixte IV permettant au cardinal de Borja de faire des donations à ses fils Pedro, Luis et Jean ; 27 mars 1582 : bulle nommant César notaire apostolique ; 16 août 1582 : don à César de l'archidiaconat de Valence et de la rectorie de Gandie, etc. (Osuna et *Boletín de la Real Academia de la Historia de Madrid*, t. IX.)

3. † 1503.

4. Pastor, *Histoire des papes*, t. VI, p. 181.

5. La dernière est celle de Leonetti : *Papa Alessandro VI, secondo documenti e carteggi del tempo*. Bologne, 1880. 3 volumes in-8.

6. Pour Pierre-Louis et César, voir Osuna et *Boletín de la A. de la H.*, t. IX, p. 426

Pedro-Luis, le fils aîné du cardinal Rodrigo, fit sa fortune en Espagne, où le Roi Catholique l'avait appelé en 1483. En 1485, il combattait glorieusement dans l'armée du roi Ferdinand, et entraît le premier à Ronda. Aussi, le 28 mai, le roi lui conférait-il, à lui et à ses deux frères, Jean et César, le titre d'*Egregios*. Son père lui avait donné cinquante mille ducats<sup>1</sup>. Pedro-Luis s'en servit pour acheter, le 3 décembre 1485, les terres et la ville de Gandie<sup>2</sup>. Le 20 décembre 1485, le Roi Catholique créait Pedro-Luis duc héréditaire de Gandie en récompense de ses hauts faits<sup>3</sup>. Pedro avait acheté sa seigneurie à prix d'or; mais son titre il l'avait mérité par sa vaillance.

A Valence, sur la place San-Lorenzo, le premier duc de Gandie éleva le beau palais qu'habitèrent ses successeurs. Il construisit sans doute aussi, dans le style des palais florentins, la maison ducale de Gandie. Il venait, dit-on, d'épouser Marie Enriquez de Luna<sup>4</sup>, fille de Enrique Enriquez, l'oncle maternel du Roi Catholique, quand il mourut à Rome, dans le palais de son père, au mois d'août 1488. Son corps, sur son désir, fut transporté à Gandie<sup>5</sup>.

et 420. — Pour Jean : *Osuna. Bolstin*, p. 440, et Gregorovius. — Pour Rodrigo, le dernier : Vatican, bullaire de Léon X, L. 1904, fol. 107, et *Regesta Leonis X*, n. 16994. En 1515, Rodrigo avait douze ans.

1. Par un acte passé à Rome (3 mai 1483), le cardinal donnait aussi vingt-cinq mille écus à Jean pour acquérir un État en Espagne. (*Osuna*.)

2. Pedro II, roi d'Aragon, avait, une première fois, séparé Gandie de sa couronne en faveur de l'amiral Roger de Lauria. En 1296, Jaime II donnait ce fief à sa tante maternelle, doña Constanza de Suevia, sœur de son aïeul Manfred, roi de Sicile, et ancienne impératrice de Constantinople. Doña Constanza laissa la seigneurie à Jaime II, qui, en 1323, la remit à son troisième fils Pedro († 1354). Pedro la légua à son fils Alonso († 1412). Le roi don Martin créa Alonso duc de Gandie, le 13 avril 1399, et l'appela *duc royal*. Alonso II succéda à son père et mourut sans enfants, en 1424. Le duché fit retour à la couronne. Alphonse V le céda à son frère don Juan, qui, devenu le roi Jean II, vendit son duché à la ville de Valence, le 4 juin 1470. Enfin, le 3 décembre 1485, Ferdinand le Catholique l'aliéna définitivement en faveur de Pedro-Luis de Borja, avec charge, pour l'acquéreur, de restituer à Valence ce que cette ville avait versé en 1470. Le duché de Gandie resta l'apanage des Borja jusqu'à l'extinction des descendants mâles, en 1741. Il fut alors incorporé, par alliance, à la maison des Pimentel, comtes-ducs de Benavente. En 1771, il passa aux Tellez-Giron, ducs d'Osuna, chez lesquels ont subsisté les titres de duc de Gandie et de marquis de Lombay.

3. Diplôme à *Osuna*.

4. Par procuration, tout au plus. En 1488, Marie Enriquez était en Espagne et avait neuf ou dix ans.

5. Dans son testament, rédigé le 14 août 1488 et publié dans le *Boletín de la A. de la H.*, t. IX (acte original aux archives d'Osuna), Pedro-Luis désigne son frère Jean



Jean, le second fils du pape, hérita le duché<sup>1</sup>. Il était né vers 1474, et, dès 1488, son alliance avec Marie Enriquez de Luna, veuve ou fiancée de son frère aîné, était concertée<sup>2</sup>. Parti pour Barcelone au mois d'août 1493, le duc de Gandie célébra solennellement son mariage à la cour des Rois Catholiques, et demeura trois ans dans ses États. Ce prince manquait absolument de tenue.

comme héritier universel de ses biens et titres. Il donne dix mille florins de dot à sa sœur Lucrèce, et ne mentionne même pas Marie Enriquez, ce qui me fait douter qu'il l'eût épousée.

### LES DUCS DE GANDIE

1.

ALEXANDRE VI, RODRIGO DE BORJA (1431-1503)

PEDRO-LUIS DE BORJA,  
1<sup>er</sup> duc de Gandie,  
† 1488, s. succession.

JUAN, 2<sup>e</sup> duc, † 1497,  
épouse  
Marie Enriquez,

JUAN, 3<sup>e</sup> duc, † 1543,  
épouse  
Jeanne d'Aragon.

SAINT FRANÇOIS, 4<sup>e</sup> duc, † 1572,  
épouse  
Léonore de Castro.

CARLOS, 5<sup>e</sup> duc, † 1592,  
épouse Madeleine de Centelles,  
5<sup>e</sup> comtesse d'Oлива.

PASCUAL-FRANCISCO, 10<sup>e</sup> duc, † 1716.

LUIS-IGNACIO DE BORJA,  
11<sup>e</sup> duc, † 1740,  
sans succession.  
Dernier  
descendant mâle  
d'Alexandre VI  
et de  
saint François.

MARIE-ANNE DE BORJA,  
12<sup>e</sup> duchesse,  
† 1743.  
La dernière du nom  
de Borja.

MARIE-IGNACE DE BORJA,  
épouse en 1695  
Antonio-Alfonso  
Pimentel,  
comte de Luna,  
depuis  
comte-duc de Benavente,  
† 1711.

Des Benavente, le titre ducal  
de Gandie passe en 1717,  
aux Tellez-Giron, ducs d'O-  
suna.

2. V. *Epitome ou Historia de la ilustre familia de Borja*, écrite par le secrétaire de Valence, don José Mariano Ortiz, 26 juin 1776. (Osuna.)

A Barcelone, il négligeait sa femme, et, la nuit, courait la ville, tuant les chiens et les chats, ou se livrant à de moins pardonnables excès. Il jouait et dépensait follement. Son père l'avait confié à deux hommes de confiance, le chevalier Jaime de Pertusa et le chanoine Ginès Fira. Ces deux conseillers devaient seuls payer les dépenses du duc. Il lui était interdit de toucher à un denier et de s'asseoir à une table de jeu. Indigné des nouvelles qu'il apprenait, son père lui envoya de fortes réprimandes et de si édifiants conseils, que des écrivains en ont conclu à la sainteté de celui qui condamnait si âprement le vice. « Sa Sainteté se consume de mélancolie, » écrivait César, qui, lui aussi, prodiguait à son frère les bons avis. A Gandie, le duc vivait fastucusement, servi par cent trente-cinq chevaliers. Mais il brûlait de revenir à Rome. Le pape l'y rappela en 1496. Le duc Jean laissa en Espagne sa femme et ses deux jeunes enfants, Jean et Isabelle. Il rentra à Rome le 10 août 1496, pour jouir de triomphes éphémères. Nommé capitaine général de l'Église, il montra la plus complète incapacité militaire, et fut battu par les Orsini, le 24 janvier 1497. Son père le créait néanmoins duc héréditaire de Bénévent et héritier éventuel du royaume de Naples. Sept jours après ce nouvel accroissement de fortune, le 14 Juin 1497, le prince était assassiné par un meurtrier mystérieux, et jeté dans le Tibre, percé de onze blessures. On soupçonna, sans raison, Jean Sforza, son beau-frère. On accusa surtout son propre frère César, qui venait d'abdiquer le cardinalat et l'évêché de Valence, pour épouser Charlotte d'Albret. Mais César est chargé d'assez de crimes authentiques pour qu'on ne lui attribue point cet inutile fratricide<sup>1</sup>.

La mort de Jean, son enfant préféré, atterra le pape Alexandre. Sa douleur fut si touchante, que Savonarole lui-même écrivit pour le consoler. Sous le coup de cette douleur salubre, le pape entreprit de réformer la cour romaine. Il s'accusa, en consistoire,

---

1. La maison de Gandie semble cependant avoir toujours considéré César comme le meurtrier. Dans un procès d'information au sujet de Thomas de Borja, le témoin Cristobal Hernandez del Castillo, qui fut camérier de Jean II, fils du prince assassiné, déclare n'avoir point connu Jean I<sup>er</sup>, *que tua son frère, le duc de Valentinois*. Le camérier relate sans doute l'opinion de son maître.

d'être la cause des malheurs de l'Église; il demanda pardon, et promit de ne plus rien donner aux siens. Il parla même d'abdiquer le pontificat. Le Roi Catholique l'en empêcha.

Nous n'avons point à parler des autres fils d'Alexandre VI. Leur père fit leur fortune: il leur ménagea des alliances souveraines. Le nom du duc de Valentinois est resté exécration. La mémoire de Lucrèce, défigurée par le roman, ne mérite ni admiration, ni mépris. La femme de Jean, le pauvre prince assassiné, la première victime des passions romaines, apprit en Espagne la mort de son mari. A dix-huit ans, elle était veuve et peut-être pour la seconde fois. Elle résolut de ne plus quitter un pays d'où les Borja n'auraient jamais dû sortir, et, dégoûtée d'un monde, dont elle avait sondé l'horreur, elle commença l'œuvre de réparation que Dieu et le monde attendaient.

---



## CHAPITRE II

MARIE ENRIQUEZ. — JEAN II DE BORJA ÉPOUSE JEANNE D'ARAGON.  
— LES CLARISSES DE GANDIE. — LE DUC JEAN. — ENFANCE DE  
FRANÇOIS. — LA GERMANIA.

Par Marie Enriquez, la sainteté pénétra dans la famille de Borgia et dans la maison de Gandie. Afin d'enlever à son fils toute tentation de revoir jamais Rome, la duchesse vendit au Roi Catholique ses seigneuries italiennes, notamment le duché de Sesa<sup>1</sup>, dont Ferdinand fit l'apanage de Gonzalve de Cordoue. Du prix de cette terre, Marie Enriquez dota les pauvres de Gandie. Elle agrandit de moitié l'église paroissiale, qu'Alexandre VI, le 24 octobre 1499, avait érigée en collégiale. Elle fit fondre douze statues des Apôtres, don du pape, son beau-père ; elle les changea en vases sacrés, ou les monnaya pour fonder les prébendes de la collégiale. L'église de Gandie lui doit aussi son bel autel à triptyque, un chef-d'œuvre de Pablo de S. Leocadio<sup>2</sup>, et des retables peints par Juanès. La duchesse ajouta, du reste, à sa principauté, des baronnies importantes, et, quand son fils atteignit sa majorité, elle lui transmit un État prospère.

Le 31 janvier 1509, Jean de Borgia y Enriquez, troisième duc de Gandie, épousait, à Valladolid, doña Juana de Aragon. Il avait quinze ans. Marie Enriquez consentit à cette alliance que voulait le Roi Catholique<sup>3</sup> ; mais pour que la maison de Gandie en ait tiré tant

---

1. Pour 82.000 ducats d'or (451.000 francs), dont le roi lui paya 42.000 ducats comptant.

2. Qui lui coûta 30.000 sous (7.500 francs).

3. Le roi donnait en dot à sa petite-fille sept *cuentos* de maravédís (102.900 francs). Cet argent fut hypothéqué sur la baronnie de Lombay.

de gloire, il fallait que l'époque eût, sur la légitimité du sang, de singulières idées. En 1469, Ferdinand d'Aragon avait eu de doña Aldonza Roig, vicomtesse d'Evol, un fils, Alphonse. Afin, peut-être, d'enlever à ce fils illégitime toute velléité de régner, le roi d'Aragon le voulut, à six ans, nommer archevêque de Saragosse<sup>1</sup>.

Alphonse était déjà archidiacre. Le Pape refusant d'élever un si jeune enfant à une si haute dignité, on attendit trois ans. Le siège de Saragosse étant alors redevenu vacant, Alphonse d'Aragon fut, en 1478, élu archevêque. Il le resta quarante-deux ans, et devint, en outre, lieutenant général et vice-roi d'Aragon. Cependant, de doña Anna de Gurrea, Alphonse eut quatre enfants : deux fils, Jean et Ferdinand, qui lui succédèrent tous deux sur le siège de Saragosse<sup>2</sup>, et deux filles, dont l'une fut duchesse de Medina-Sidonia, et l'autre, Juana, duchesse de Gandie. Alphonse ne fut ordonné prêtre que le 7 novembre 1501, et il ne célébra la messe qu'une fois, le jour de son ordination. Il mourut le 3 février 1520. Anna de Gurrea lui survécut, habitant son palais, très honorée de ses fils<sup>3</sup>.

De quelque côté qu'on y regarde, tout, dans cette ascendance

1. Il aurait voulu, dit Zurita, lui donner l'évêché de Valence, mais le pape réservait cet évêché aux siens. Le siège de Valence resta longtemps un fief des Borgia. Alphonse (Calixte III) avait été élu, le 20 août 1429, évêque de Valence; Rodrigue lui succéda en 1458, et le siège devint, en 1492, une métropole. César hérita l'archevêché le 31 août 1492. Juan de Borja le reçut de lui le 9 août 1499, et Pedro-Luis de Borja le reçut de Juan en 1500. Pedro-Luis mourut en 1511.

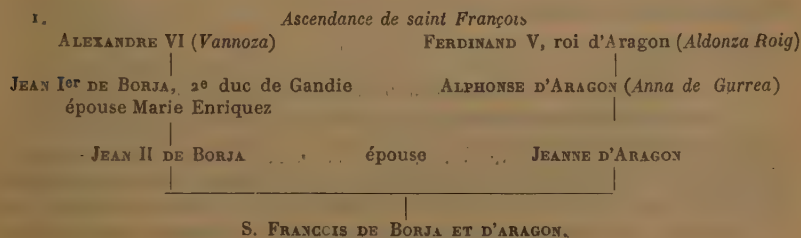
2. Jean d'Aragon, trente-cinquième abbé de Veruela, abbé de Monte Aragon et de Rueda, fut, à vingt-huit ans, nommé archevêque. Il gouverna l'Eglise de Saragosse de 1520 à 1530, mais ne fut jamais ni consacré, ni même ordonné prêtre. Don Fabrice de Portugal lui succéda, puis Ferdinand d'Aragon de 1539 à 1577. Ferdinand, grand commandeur d'Alcañiz, de l'Ordre de Calatrava, coadjuteur avec succession du grand maître de Montesa, se fit moine cistercien à vingt-quatre ans. Il fit profession en 1523, et, à cette occasion, abandonna à son monastère les rentes de ses commanderies, 7.000 ducats. Prêtre en 1524, Ferdinand devint, en 1535, le quarantième abbé de Veruela. En 1539, il était consacré à Veruela, et, en 1541, entré à Saragosse.

3. Dans la chapelle de Saint-Bernard, à la cathédrale de Saragosse, le tombeau d'Anna de Gurrea s'élève en face de celui de son fils Ferdinand. Le tombeau porte cette inscription : *D. Annæ a Curræa nobili piæque matri fi. illustriss. ac pientiss. Ferd. Arago Caesarag, archiepiscopus A. MDLII.*

encore, est illégitime<sup>1</sup>. Et cependant, ni Marie Enriquez ne put refuser son fils à la fille d'Alphonse, ni les ducs de Gandie ne rougirent jamais des liens qui les rattachaient au grand Roi Catholique, ni même, phénomène plus bizarre, la foi ou la piété de cette famille ne souffrirent sensiblement de la façon dont elle s'était formée.

En 1462, quelques Françaises, qu'on appelait *les Pauvres Dames*, s'étaient réfugiées à Barcelone. Le roi Jean II les dirigea sur Gandie et leur donna un couvent de cette ville où les Pauvres Dames établirent la règle primitive de sainte Claire. Les Clarisses de Gandie furent bientôt célèbres par leur ferveur et leur austérité. Marie Enriquez les visitait souvent, et sa fille Isabelle, plus encore. Isabelle avait été soigneusement élevée, et, comme toutes les femmes de sa famille, remarquablement instruite. Elle savait le latin, et, tout enfant, faisait ses délices de l'Évangile et des Épîtres de saint Jean. Un jour, son frère lui parlait de mariages opulents qui les uniraient tous deux à la maison de Segorbe. « Vous pouvez vous marier, mon frère, répondit Isabelle, mais ne vous souciez pas de moi. Soyez bien sûr, ajouta-t-elle en montrant des fleurs, que je n'épouserai jamais que Celui qui a su faire ces fleurs. »

Isabelle, en effet, épousa Celui qui crée les fleurs, et, à douze ans, demanda l'habit de Sainte-Claire. Comme on n'osait le lui donner, un jour qu'elle était entrée au couvent pour accompagner le saint viatique (le monastère n'avait pas encore d'église), elle refusa de sortir. La duchesse, avertie, ne voulut pas contrarier sa fille ; mais Gandie s'émut d'un sacrifice qui la privait d'une aimable princesse, et son conseil chargea deux députés de protester auprès de la duchesse. Marie Enriquez connaissait trop le monde pour en imposer à Isabelle les déceptions ; elle refusa d'intervenir. Quand



elle eut dix-huit ans, Isabelle de Borgia dressa son testament et désigna pour héritier son frère Jean<sup>1</sup>. Elle ne s'appela plus que sœur Françoise de Jésus. Sa vie fut toute d'austérités et de prières. Éluë abbesse, elle devint une source de science surnaturelle où des étrangers même venaient puiser. Sœur Françoise propageait, en Castille, la règle de sainte Claire, quand elle mourut à Valladolid, le 28 octobre 1557.

En 1511, dès que Marie Enriquez vit son fils Jean marié et père de deux enfants, elle lui conseilla d'aller à Baza visiter son aïeule maternelle, doña Maria de Luna. Profitant de cette absence, la duchesse entra, elle aussi, aux Clarisses. Les médecins la dissuadaient d'embrasser une règle si dure. Ils affirmaient qu'elle n'en supporterait pas les rigueurs plus d'un an. La duchesse de Gandie, devenue sœur Gabrielle, fit profession le 24 mars 1512, et vécut encore vingt-six ans. A peine instruit de la résolution de sa mère, le duc Jean était revenu de Baza, et, comme il suppliait Marie Enriquez de renoncer à son projet, prétextant les incertitudes de son propre avenir, la duchesse rassura son fils et lui prédit que son aîné, François, affermirait sa maison et deviendrait la gloire de l'Espagne et de l'Église.

Marie Enriquez obéit longtemps à sa fille. En 1530, elle fut, à son tour, élue abbesse, et porta la crosse cinq ans. La mère et la fille rivalisaient d'humilité, d'obéissance et de pauvreté. Isabelle ignorait, mais sœur Gabrielle savait quelle dette expiatrice pesait sur les Borgia, et elle était avide de la solder largement.

Marie Enriquez finit ses jours dans l'humilité. Pour purifier ses dernières heures, elle pria Dieu de l'abreuver de souffrances. Quand elle mourut, en 1537, on entendit dans l'air des chants célestes. Le duc, son fils, et le clergé qui entraient au couvent, furent les témoins de ce concert<sup>2</sup>.

---

1. Le 10 septembre 1513. Ce testament fut publié le 4 janvier 1514. (*Osuna*.)

2. Avant son entrée au monastère, le 31 janvier 1511, Marie Enriquez avait fait un premier testament (*Osuna*) par lequel elle fondait une messe de l'aube chantée, une distribution aux chapelains qui accompagneraient le saint viatique, des distributions pour augmenter la solennité des messes de Noël et des offices de la Semaine sainte, pour le chant du *Salve* chaque samedi, des messes perpétuelles pour le repos de l'âme de son mari et de son père, etc. Le 20 février 1512, avant sa profession, Marie Enriquez



La mort prématurée du second duc de Gandie, la sainteté de sa veuve et de sa fille permettaient à la branche de Gandie de porter des fruits purifiés. Élevé par une sainte, Jean, troisième duc de Gandie, fut un prince vertueux. Jules II avait enlevé aux Borgia leurs apanages italiens. Privé de Bénévent et de Terracine, réduit aux seuls revenus de son fief de Gandie, Jean II se voua tout entier au gouvernement de sa maison et de ses États. De son premier mariage avec doña Juana d'Aragon, le duc eut sept enfants : François, Alphonse, Marie, Anne, Isabelle, Henri et Louise. Doña Juana mourut le 23 février 1520, âgée de vingt-huit ans. Le duc épousa, en secondes noces, Francisca de Castro y de Pinos, fille du vicomte de Evol<sup>1</sup>. Elle descendait de Pedro Fernandez, fils de Jaime le Conquistador et de Galceran Grau de Pinos, un des neufs capitaines qui reprirent la Catalogne aux Sarrasins.

De son second mariage, le duc de Gandie eut cinq fils : Rodrigue, Pedro-Luis, Philippe-Emmanuel, Diégo, Thomas, et cinq filles : Marie, Anne, Madeleine, Léonore et Marguerite.

De noble dame Catherine Diaz, le duc Jean eut aussi, en 1507, un fils naturel, Christophe, qu'il reconnut dans son testament,

fit un second testament. (*Osuna*.) Elle laissa ses biens à son fils. A sa fille, Isabelle, qui allait bientôt faire profession, elle ne légua qu'*una castellana de oro*.

1. Dona Francisca de Pinos apportait en dot 9000 sous aragonais provenant de sa mère, 40.000 légués par l'archevêque de Saragosse don Alphonse, 44.000 donnés par son père. Selon la coutume de Valence, son mari, la recevant vierge, devait ajouter à la fortune de sa fiancée une valeur égalant la moitié de la dot, ce qui portait celle-ci à 261.000 sous. \* Il était stipulé que cette somme, si le duc mourait le premier, ferait retour à sa veuve.

Par le contrat, signé le 13 mars 1523, le majorat du premier mariage était respecté. L'aîné pourrait disposer de 20.000 livres sur les revenus du duché. Mais un second majorat était constitué en faveur de l'aîné du second lit. Le duc disposait en sa faveur d'une rente inaliénable de 2.000 ducats et d'un capital de 40.000 ducats\*\*. Si le duc mourait, sa veuve aurait l'usufruit de la rente, qui passerait ensuite à l'héritier du second majorat.

Ces dispositions ébréchaient évidemment la fortune des enfants du premier lit. Rigoureusement exigées par la duchesse veuve, elles feront naître plus tard, entre elle et François de Borgia, de longs et pénibles procès.

\* Soit 67.250 francs, le sou de Jaca valant vingt-cinq centimes.

\*\* Le ducat valait cinq francs cinquante, soit vingt et un sous. La livre de Valence valait cinq francs vingt-cinq, soit dix réaux. Le réal d'argent valait cinquante centimes, soit trente-quatre maravédís. Ces évaluations, et toutes celles qui suivront, basées sur le poids des monnaies, ne tiennent pas compte de la valeur représentative de l'argent, alors quatre ou cinq fois supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui.

et qu'il pria son héritier François de toujours traiter en frère.

Le duc de Gandie était très aumônier. Ses états lui rapportaient trente mille ducats ; chaque année, à la fin de sa vie, il en donnait douze mille aux pauvres. Ses majordomes avaient beau le reprendre. « L'argent, répondait le duc, devra manquer au service du palais avant de faire défaut aux pauvres. Vous ne me disiez rien quand je dépensais pour mon plaisir. Ne me reprochez pas ce que je fais par charité. » Le duc honorait grandement la sainte Eucharistie. Il avait ordonné, chaque fois qu'on portait le viatique à un malade, qu'on sonnât, une heure d'avance, une cloche qu'on entendait d'une lieue. Au son de cette cloche, il accourait souvent, interrompant une partie de chasse ou de jeu. Il suivait le prêtre, exhortait le malade à bien mourir, et, s'il était pauvre, lui laissait une aumône.

Cette pratique devint, sans doute, traditionnelle dans la maison ducale ; François de Borgia, devenu duc de Gandie, l'observait scrupuleusement. Quelquefois, rapporte son fils Carlos, nous chassions très loin de Gandie, et étions tout entiers à poursuivre le gibier. « Le duc mon père s'arrêtait soudain, et, après avoir prêté l'oreille, on sonne ! criait-il, parlant du signal qu'on donnait en ville avant de porter le viatique. Nous étions à une ou plusieurs lieues de la ville, dans la vallée d'Alfandech ou dans les plaines de la Torre de Xaraco. Mais lui affirmait qu'on sonnait, et s'étonnait que nous, plus jeunes, nous eussions l'ouïe moins fine que lui. Tournant bride aussitôt, il prenait le chemin de Gandie. Nous le suivions, et nous nous apercevions qu'il ne s'était pas trompé. »

Aux reproches que lui faisaient les habitants de Gandie quand elle s'enferma à Sainte-Claire, Isabelle de Borgia avait répondu que son départ n'ennuirait pas à l'État. Pour consoler sa mère, elle ajouta que le duc Jean aurait un fils du nom de François, qui assurerait la succession au duché<sup>1</sup>.

Peu de temps après la profession d'Isabelle, la duchesse de Gandie sentit cette prophétie exaucée. Pour assurer la bénédiction

---

1. Déposition de Thomas de Borgia, au procès de canonisation du saint (procès de Saragosse, 1610). (*Osuna*.)

divine à son premier enfant, elle avait répandu beaucoup d'aumônes et de prières. Ses douleurs étant extrêmes, elle implora saint François d'Assise, et promit d'appeler François l'enfant qui naîtrait d'elle. Du couvent des Clarisses elle se fit apporter un cordon du patriarche. Elle s'en ceignit, et mit à sa prière toute la ferveur que lui inspiraient sa piété et le danger où elle était de mourir. Le 28 octobre 1510, elle donna le jour à son premier-né, qui devait être saint François de Borgia et d'Aragon. A cette date, le roi Ferdinand, bisaïeul de l'enfant, gouvernait encore l'Espagne. Son autre bisaïeul, le pape Alexandre, était mort depuis sept ans.

La cour de Gandie subissait l'influence de la mère et de la sœur de Jean II. Les jeunes princes avaient besoin de cette tutelle, mais personne ne l'accepta plus docilement que François.

Le couvent de Sainte-Claire fut sa première école. La duchesse voulait avoir un fils instruit. Elle lui donna pour maître un théologien estimé, le chanoine Ferran. A quatre ans, François savait déjà ses prières ; à cinq ans, il récitait tous les jours, à genoux, sa leçon de catéchisme. A la cour de Gandie chacun avait accoutumé de tirer au sort, chaque année, un patron spécial. La veille et le jour de sa fête, on servait à dîner à deux pauvres. François pratiqua toujours cette coutume et, plus tard, l'introduisit dans son ordre. Il aimait, comme bien des enfants, à parer de petits autels, à imiter les cérémonies liturgiques, à les apprendre à ses pages<sup>1</sup>. Son père disait parfois avec humeur qu'on élevait son fils en clerc plutôt qu'en gentilhomme, et la duchesse répétait à l'enfant : « Il vous faut des armes et des chevaux, François, et non des images et des sermons. J'ai demandé au ciel un duc et non un moine. Soyez dévot, mais restez chevalier<sup>2</sup>. »

Si François penchait si fort vers la piété, la faute n'en était pas au docteur Ferran, mais à Dieu, qui sait, mieux que les hommes et souvent malgré eux, former les saints qu'il s'est choisis. François

1. Déposition de Thomas de Borgia, *loco cit.*, et de Gaspard de Berenguer, *ibid.*

2. Et d'après Gaspard de Berenguer, serviteur du duc Charles, fils de François : « Enlève d'ici ces autels, gamin. Ton aïeul, don Fernando, ne s'occupait pas d'autels, mais d'exercices guerriers. » Même témoignage de Jacques Arnau, seigneur de Rotona, au procès de Valence, 1611.

était charmant de visage et d'allure. Il eut toujours le grand air et la grâce des Borgia. Son caractère facile le rendait sympathique. Il avait un esprit heureux. A sept ans, il commença d'apprendre la grammaire, le castillan et, peut-être, l'italien. Le chanoine Alphonse d'Avila lui enseignait le calcul et la musique. Un gouverneur le formait au maniement du cheval et des armes.

François écoutait et retenait à merveille les discours. Aux Clarisses de Gandie, sa grand'mère et sa tante s'amusaient parfois à l'installer en chaire et à lui faire répéter des sermons. Un jour, il débita ainsi une Passion avec une extraordinaire assurance<sup>1</sup>.

François avait dix ans quand mourut la duchesse<sup>2</sup>. Voyant sa mère agoniser, il se retira dans une chambre, et, après avoir beaucoup pleuré et prié, il eut, dit-on, l'idée de se flageller. Il préludait ainsi aux douloureuses macérations que Dieu, plus tard, lui inspirera d'accomplir, pour le perfectionner sans doute, mais, peut-être aussi, pour faire expier à l'innocent les fautes des ancêtres coupables.

Le duc de Gandie portait depuis quatre mois le deuil de sa femme, quand une révolution troubla soudainement la paix de sa famille.

Au cours d'une épidémie en 1519, la noblesse et les notables de Valence avaient maladroitement abandonné la ville. Aussitôt les artisans s'armèrent contre les attaques possibles des Maures d'Afrique, et la junte des *Treize* organisa, sur la place *del Real*,

1. Déposition de Thomas de Borgia, *loco cit.*

2. Le testament de Jeanne d'Aragon, dressé le 19 décembre 1518, fut publié le 3 février 1522. L'original et deux copies sont aux archives d'Osona. Les éditeurs des *Monumenta* l'ont édité (t. I, p. 381) d'après une copie trouvée à Saragosse. La duchesse demande qu'on répare ses torts inconscients, qu'on paye ses dettes. Elle fait dire 3.000 messes et trente trentaines de messes; demande, le jour de ses funérailles, qu'on habille 12 pauvres. Elle lègue 3.000 sous aux Clarisses, 50 livres à un monastère de Valence, 100 ducats à l'œuvre du rachat des captifs, 100 ducats pour marier des orphelines, 15 livres de rente à l'hôpital de Gandie...; à son fils Alonso elle lègue 100 ducats d'or; 300 à Marie, à la condition exclusive qu'elle entre en religion; à Anne et à Isabelle, 80.000 réaux de dot, et rien, si elles entrent en religion. Si l'enfant qu'elle portait alors est une fille, elle veut qu'on partage entre elle, Anne et Isabelle, ses bijoux et sa garde-robe. A la réserve de certains dons, elle constitue François son héritier universel, nomme l'archevêque de Saragosse tuteur et curateur de ses enfants, et supplie le prélat de prendre à sa cour et d'élever lui-même ses neveux, de défendre et d'administrer les biens de tous.



des manœuvres qui s'achevaient toujours en provocations contre la noblesse. Celle-ci, effrayée, supplia le roi de désarmer le peuple. Charles ne sut jamais prévoir aucun orage, et il n'était alors pas fâché de contrarier sa noblesse de Valence, qui avait osé lui refuser un *servicio*. Il venait d'apprendre, à Barcelone, son élection à l'empire. Il reçut, dans cette ville, les délégués du peuple, et Chièvres, au nom de l'empereur, permit aux artisans de se former en bataillons de cent hommes. Fiers de cette victoire, les artisans désirèrent davantage, et, en juillet 1520, ils proclamèrent à Valence la *Germania*, *Fraternité* ou *Ligue des artisans et plébéiens contre les nobles*.

En même temps, les *Comuneros* s'agitaient en Castille. Ceux-ci prétendaient défendre les droits de la nation contre les faveurs accordées aux étrangers par le petit-fils de Maximilien. Allumée par des causes différentes, la sédition devint générale.

Le vice-roi d'Aragon, don Juan de Lanuza, avait, de bonne heure, éteint chez lui la révolte. En Andalousie, la mère du duc de Medina-Sidonia, doña Léonore de Zuñiga, triomphait aussi de Jean de Figueroa. Mais, à Valence, la *Germania* prit une allure plus menaçante. La noblesse du royaume dut émigrer en Aragon et en Andalousie. A Gandie, le 12 mars 1521, vingt et un habitants placardaient un défi à la porte de l'église, et se retiraient à Cullera. Le duc leur répondit en confisquant leurs biens, et, plus tard, en les condamnant à mort par contumace. Puis, résolu à se défendre, il envoya sa mère, sa sœur et ses enfants à Peniscola, seule place qui, avec Morella, résistât aux *Germanados*. Il ne garda près de lui que son aîné, François.

Don Diego Hurtado de Mendoza, comte de Melito et vice-roi de Valence, tint, à Denia, une réunion où furent convoqués quatre-vingts chevaliers. Les fédérés donnèrent au vice-roi de quoi équiper mille fantassins et quelques chevaux. En vain le duc de Segorbe proposa-t-il, le 11 juin, aux séditieux l'arbitrage du vice-roi et du duc Jean. Les *Germanados* se sentaient forts. Ils refusèrent et entrèrent en campagne. Le vice-roi ne disposait que de deux mille fantassins et de cent cinquante cavaliers. Vicente Peris comptait huit mille hommes bien armés. Mendoza conseillait, du

moins, d'attendre les renforts de la Catalogne. Toujours hardi, le duc de Gandie fut pour l'action immédiate.

Le 23 juillet, l'armée royale se ralliait à Gandie. Le 25, elle sortait de la ville. Le gonfalonier du duc tenait en main une bannière noire, en signe du deuil de son maître. En passant sous une porte, la hampe du drapeau se rompit, ce qui parut un mauvais présage. Les deux armées se rencontrèrent à une lieue de Gandie, sur un plateau ondulé qui domine la plaine et qu'arrose la Vernisa. Empêtrée dans les broussailles, la cavalerie royale ne put manœuvrer. L'artillerie était servie par des traîtres. Ceux-ci, au premier cri de *Saint Georges!* lèvent leurs piques, désertent et descendent à Gandie pour saccager le quartier maure et le palais ducal. Les Maures étaient fidèles aux seigneurs; mais, soupçonnant le dessein des déserteurs, ils les suivent et laissent leurs chefs sans armée. Mendoza crie alors : « Sauve qui peut ! » et s'enfuit vers Denia. Chacun le suit en débandade.

Les déserteurs avaient déjà saccagé le quartier des Maures et fait, au palais, pour cent mille ducats de ruines. Vicente Peris les surprit en plein pillage, leur ravit leur butin, et acheva, à son profit, l'œuvre de vengeance<sup>1</sup>.

À l'approche des bandits, François, demeuré seul au palais, avait couru un grand danger. Son gouverneur le fit sortir par une

1. *Quaderno en que se empezaron à escribir lo que robaron los Agermanados en la casa de Gandia. (Osuna.)* — Longue liste de bijoux : « Dix douzaines de boutons d'or, grands et petits, chaînes françaises, colliers, pièces d'or martelées., 250 marcs d'argenterie, deux coupes de dresseur, hautes et dorées, ornées de rubis., petites pièces d'argent de la chambre de la duchesse., un grand reliquaire d'argent doré garni de perles, et, dedans, un autre reliquaire d'or., chandeliers d'argent., un lit de velours vert aux écussons brodés., lit de velours bleu., lits avec figures (*cama de figuras*) de très fine étoffe d'or et de soie., selle pour mule de la duchesse, en velours cramoisi., une autre, avec monture et clous d'argent., selle ducal pour mule avec monture, étriers et mors d'argent., deux paires de bossettes d'argent pour mors., divers harnais d'argent., un cimetierre monté en argent., selle de velours noir et de fils d'or., autre de velours noir et de brocart d'or., différentes selles de velours vert ou cramoisi., caparaçons de brocart et velours, etc.

« Armes : salade couverte de velours noir, avec pièces en argent et or... un poignard morisque avec agrafe et fourreau d'or., une épée avec pommeau et fourreau d'or martelé., autre poignard avec agrafe et fourreau d'argent., trois épées à deux mains, etc. » — Le palais devait être opulent s'il possédait tous les bijoux emportés de Rome par Jean de Borgia, fils du pape Alexandre. Les orfèvres de Rome avaient travaillé bien des mois pour les fabriquer.

porte qui donnait sur les jardins, et, le prenant dans ses bras, il se jeta sur un cheval et put gagner la plage avant d'être rejoint. Une barque les porta à Denia. Le vice-roi, le duc, les fugitifs encombraient déjà un vaisseau génois. François y prit passage, et, le vent du sud fermant l'accès de Carthagène, ce qui restait de l'armée royale atterrit, le 29 juillet, à Peniscola.

On ne fut pas longtemps réuni sur ce rocher. La noblesse voulait sa revanche. Appuyée par l'armée d'Andalousie, elle reprit bientôt Elche, Alicante, Orihuela, et força Valence à capituler. L'année suivante, le duc de Gandie reconquit lui-même ses États et ne songea plus qu'à les bien administrer.

Dès que la bisaïeule de François, doña Maria de Luna, apprit, à Baza, la défaite de l'armée royale, elle demanda à garder les enfants du duc son petit-fils. De Saragosse, l'aïeule maternelle, doña Anna de Gurrea faisait la même demande. L'archevêque don Juan désirait vivement connaître les fils de sa sœur. Il était leur tuteur ; en son testament la duchesse de Gandie avait supplié son frère d'appeler et d'élever à sa cour ses neveux. Pour répondre à ce désir, et tandis qu'il allait combattre les Germanados, le duc fut heureux d'abriter à Saragosse François et Louise, son aîné et sa dernière fille. Pour satisfaire aussi doña Maria de Luna, et jusqu'à la pacification de Gandie, il envoya à Baza sa mère et sa sœur, sœur Gabrielle et sœur Françoise. Cette séparation coûta beaucoup à François, qui ne devait plus revoir son père qu'à de rares et courts intervalles. La voie de terre n'étant pas sûre, les deux cortèges s'embarquèrent à Peniscola, l'un pour la Catalogne, l'autre pour l'Andalousie, et la tristesse de ce départ fut grande.

### CHAPITRE III

SARAGOSSE. — FRANÇOIS ET LOUISE. — TORDESILLAS : LE MENIN DE JEANNE LA FOLLE. — VALLADOLID : L'ENTRÉE A LA COUR. — MARIAGE DE FRANÇOIS. — FRANÇOIS MARQUIS DE LOMBAY ET GRAND ÉCUYER.

Don Juan d'Aragon — archevêque depuis quelques mois — et sa mère doña Anna de Gurrea firent aux deux enfants le plus cordial accueil. Doña Anna s'attacha surtout à la petite Louise. L'archevêque prit à cœur de répondre aux dernières volontés de sa sœur et d'instruire soigneusement François. Il lui composa une maison digne de son rang, et chargea des maîtres capables de l'avancer dans l'étude des lettres, de la musique et des armes. A la cour fastueuse du diacre-archevêque, François pouvait certainement devenir un gentilhomme distingué, mais il ne dut pas entendre de grandes leçons de détachement, et, s'il se demanda le rôle qu'en ce foyer avait joué sa grand'mère, sa conscience naïve dut être singulièrement troublée.

Durant un carême, il entendit, au couvent de Santa Engracia, d'un hiéronymite, son confesseur, deux sermons qui l'émurent profondément, l'un sur le jugement, l'autre sur la Passion de Notre-Seigneur. Le premier discours le remplit de terreur ; le second toucha si fortement son âme, que toute sa vie François se rappela l'émotion ressentie à Santa Engracia. A Saragosse, François assistait chaque jour à la messe et se confessait aux grandes fêtes. Il commença aussi de communier. Certains de ses biographes, antichristiens, datant des sentiments qu'il concevra bien plus tard, lui prêtent, dès lors, des intentions de vie religieuse. Il est douteux qu'un enfant de douze ans, héritier d'un majorat, ait pu nourrir un tel rêve. Aux hommes devenus parfaits, il est inutile d'imaginer des en-



fances trop extraordinaires, et il était, du reste, assez beau de voir l'héritier de Gandie dépasser, sans y échouer, les premiers écueils de la vie, et résister aux séductions d'une fortune si funeste à d'autres Borgia.

Dans sa famille, on parlait avec admiration de ce petit-neveu de César et de Lucrèce qui échappait si obstinément aux influences ataviques. Doña Maria de Luna, sa bisaïeule, voulut le voir avant de mourir. L'archevêque ne put s'opposer à un si juste désir. Il envoya François et Louise à Baza. Sœur Gabrielle et sœur François allaient en repartir pour regagner leur monastère. François eut le temps de les revoir ; mais, à peine arrivé chez sa bisaïeule, il tomba gravement malade et fut six mois avant de se remettre. Sur ces entrefaites, un tremblement de terre secoua cette partie du royaume de Grenade et détruisit une partie de Baza. Les habitants effrayés campèrent en plein champ. François était encore alité : on l'enferma dans une litière abritée par une tente, et, pendant quarante jours, le petit malade fut soigné en plein air.

Quand il fut rétabli, doña Maria de Luna, d'accord avec l'archevêque et le duc, décida de commencer la fortune de l'héritier de Gandie. L'infante Catherine, le dernier enfant de Jeanne la Folle, grandissait à Tordesillas, en compagnie de sa mère, sous la garde sévère du marquis de Denia. Charles-Quint, affligé de l'isolement de sa sœur, avait exigé qu'on lui donnât des compagnons de son âge. Ils furent triés avec soin, et ce dut être un honneur disputé de faire partie de la maison de l'infante. François était, par sa mère, petit-neveu de la reine démente. Il fut agréé comme menin de la princesse, et son tuteur voulut qu'il parût à Tordesillas avec le luxe qui convenait à un cousin de l'empereur.

Cette décision allait pour toujours séparer François de sa sœur Louise, le seul vivant souvenir qu'il gardât de Gandie. Louise avait alors trois ans. De ses frères elle n'avait connu que l'aîné, et, au cours de sa vie, elle conserva pour lui une admiration qui devint un culte, quand François eut, bien qu'après elle, pris son parti de devenir parfait.

François s'achemina donc vers la Castille, et Louise se rendit à San Lucar de Barrameda, chez la sœur de sa mère, la duchesse de

Medina-Sidonia. La duchesse adopta Louise, et après l'avoir élevée et dotée, elle la maria, en 1540, à don Martin de Gurrea, comte de Ribagorza, plus tard duc de Villahermosa.

En 1523, le duc de Gandie s'était remarié. Tous les cadets de son premier mariage furent par lui destinés à l'Église. Il donna ses trois filles aux Clarisses de Gandie; la première, Marie, à onze ans; la seconde, Anne, à six; la troisième, Isabelle, à deux ou trois ans<sup>1</sup>.

Alphonse, son second fils, devint abbé du monastère cistercien de Valldigna. Henri, né en 1518, fut chevalier profès, puis grand commandeur de Montesa, en attendant que Paul III, en 1539, le créât cardinal. Manifestement les familles seigneuriales faisaient alors de l'Église leur débarras. Elles lui demandaient pour leurs filles un abri que celles-ci acceptaient, tantôt pieusement, s'y jugeant destinées, tantôt par force, au grand détriment de la régularité monastique; pour les fils, on convoitait des commanderies et des prébendes.

A San Lucar, Louise grandit dans les exercices d'une piété dont

---

1. Marie s'appela sœur Marie de la Croix; Anne, sœur Jean l'Évangéliste; Isabelle, sœur Jean-Baptiste. La dernière savait à peine marcher quand on la mit aux Clarisses. Anne et Isabelle moururent en 1568, Marie après 1569. Deux filles du second lit, Marie (sœur Marie-Gabrielle), Anne (Jeanne de la Croix), entrèrent aux Clarisses, la première à onze ans, la seconde à huit. Carlos, fils aîné de François, aura trois filles, Jeanne, Magdeleine et Anne, qui, elles aussi, se firent Clarisses, Jeanne vers sept ans, Magdeleine à deux ans et cinq mois. Dorothee, la dernière fille de François, née en 1538, et Clarisse tout enfant, mourut à quatorze ans. La présence de tous ces enfants devait donner au monastère une singulière physionomie. En 1569, sœur Marie de la Croix écrivait à son frère François, alors religieux et général: « Les enfants vont bien. Elles sont d'un caractère charmant, douces et dociles; elles ne se souviennent ni de parents, ni de frères, elles ne sont pas méchantes, et jusqu'à présent elles n'ont donné aucune peine à celles qui ont charge d'elles. Sœur Isabelle-Magdeleine (Jeanne, fille de Carlos) communique plusieurs fois l'an, elle a le jugement très formé et déjà paraît plus femme que petite fille. » Isabelle-Magdeleine écrivait elle-même à son grand-père: « Je suis maintenant bien contente, servant Notre-Seigneur en une si bonne maison, et je ne tiens plus ni à père, ni à mère, ni aux richesses, et je ne rentrerais plus à Gandie même si je voyais la porte ouverte. Je suis sacristine... et j'aide la sacristine de la chapelle; c'est une religieuse très charitable qui me lave mon linge et m'habille le matin... Je fais savoir à V. P. que doña Magdeleine (sa sœur) va se faire religieuse bientôt. J'apprends la grammaire et à écrire parce que je dois être sa maîtresse. Elle n'a que deux ans et cinq mois, et moi je suis déjà grande: j'ai sept ans et marche vers mes huit ans. Je dis qu'en classe je pourrai jouer avec Magdeleine, mais au chœur, au réfectoire et au dortoir, il ne faudra pas qu'elle me dise rien. » Ces enfants, dont la vocation, aujourd'hui, nous semblerait étrange, devinrent des religieuses remarquables.

sa tante devait modérer l'austère ardeur. Elle n'aspirait qu'à rejoindre ses sœurs aux Clarisses de Gandie. Dans son testament, dressé en 1538, le duc son père exprimait le désir que Louise fût aussi religieuse<sup>1</sup>. Il s'en remettait cependant à la duchesse de Medina-Sidonia du soin de disposer de sa pupille. Ni la duchesse, ni l'archevêque de Saragosse, ni même, semble-t-il, François de Borgia n'autorisèrent la vocation de Louise, plus spontanée cependant et plus volontaire que celle de ses sœurs. Ils l'inclinèrent à se marier. Louise obéit, et dans sa résidence de Pedrola, en Aragon, elle deviendra la sainte duchesse, quand son aîné, François, sera, à Gandie, le saint duc<sup>2</sup>.

Mais cet avenir était encore lointain. François avait, en attendant, à poursuivre sa brillante carrière d'homme de cour. Tandis qu'il la parcourait, Louise, oubliée à San Lucar, priait pour que la fortune humaine ne nuisît point à l'âme de son frère.

L'infante Catherine garda, pendant trois ans, François à son service. En 1525, elle dut se rendre en Portugal pour épouser le roi Jean III, et le duc de Gandie ne voulant pas que son fils quittât l'Espagne, à regret l'infante se sépara de son menin. Un jour viendra où la reine Catherine, sévère pour son compagnon d'enfance, lui vaudra une amère disgrâce. Mais, plus tard, les liens formés à Tordesillas se reformeront à Lisbonne, rendus plus étroits par le dévouement du prêtre et la vénération de la reine.

Privée de sa fille, l'infortunée veuve de Philippe le Beau vécut encore trente ans dans son triste palais. Les pages s'étaient, sans doute, raconté souvent l'histoire de la pauvre reine claquemurée. François ne se doutait pas, en quittant Tordesillas, qu'il y reviendrait un jour calmer les terreurs et sanctifier l'agonie de l'auguste et malheureuse captive.

1. ... « Como sea nuestra voluntad que aquella sea monja... Comme c'est notre volonté que celle-ci soit moniale. » Le duc mettait, du reste, au couvent, toutes ses autres filles, Marie, Léonore, Anne, Magdeleine : « como nuestra voluntad sea que aquellas sean monjas como las otras hermanas suyas e hijas nuestras. Comme c'est notre volonté que celles-ci soient moniales comme leurs autres sœurs, nos filles. » Il leur assignait le couvent que leur mère « querra y mandara, voudra et ordonnera. »

2. La santa Duquesa. Vida y virtudes de la Venerable y Ex<sup>ma</sup> S<sup>ra</sup> D<sup>a</sup> Luisa de Borja y Aragon, duquesa de Villahermosa, por el P. Jaime Nonell. Madrid, 1892.

François reprit le chemin de Saragosse. Il avait quinze ans. Son oncle fut heureux de le retrouver grandi et affiné. Il le confia à un ancien professeur de collège de Montaigu, le docteur Gaspard de Lax, qui, pendant deux ans, lui fit, deux fois par jour, un cours de philosophie. Pour mieux stimuler son neveu, l'archevêque lui donna des compagnons d'études, et François, déjà fort lettré, prit à cœur de devenir dialecticien et philosophe.

Sa vertu, à cette époque, courut de graves périls. Ils venaient de son âge, de sa forte complexion, des exemples et des délices qui l'entouraient, surtout des conseils pervers de ses serviteurs et de ses amis. Si la société d'alors était si indulgente aux faiblesses des gens d'Église, que n'eût-elle pas permis à un beau jeune homme opulent qui s'appelait Borgia ? Aussi bien, l'archevêque, le premier, s'inquiétait des tendances trop pieuses de son neveu. Cependant Thomas de Borgia affirme<sup>1</sup> que son frère aîné franchit cette passe sans y rien laisser de son intégrité de mœurs.

Mais il était temps d'assurer sa fortune et de lui ouvrir la cour de l'empereur. En 1527, Charles-Quint triomphait. Pavie datait de deux ans. Le prince héritier, Philippe, venait au monde le 21 mai. Ce même mois, l'armée de Bourbon marchait au sac de Rome. Aucun nuage ne voilait l'horizon radieux de l'Espagne, et la splendeur de la cour de Valladolid répondait à la fortune du maître. C'était un beau décor pour une entrée en scène.

Le duc de Gandie était un des vingt seigneurs d'Espagne auxquels, par son décret de 1520, Charles-Quint avait reconnu la première grandesse et le droit au titre de cousin du roi<sup>2</sup>. Il n'avait

1. *Loco cit.*

2. La grandesse de 1520 comprenait vingt maisons et vingt-cinq titres : 1. Maison d'Acuña : a) les Pacheco, marquis de Villena ; b) les Giron, comtes d'Urena. 2. Aragon : a) ducs de Segorbe ; b) ducs de Villahermosa. 3. Borja : ducs de Gandie. 4. Cardona : ducs de Cardona. 5. Castro : comtes de Lemos. 6. La Cerda : ducs de Medina-Celi. 7. Cordova : a) marquis de Priego ; b) comtes de Cabra. 8. La Cueva : ducs d'Albuquerque. 6. Enriquez : amiraux de Castille. 10. Guzman : ducs de Medina-Sidonia. 11. Manrique : a) marquis de Aguilar ; b) duc de Najera. 12. Mendoza : ducs de l'Infantado. 13. Navarra : connétables comtes de Lérin. 14. Osorio : marquis d'Astorga. 15. Pimentel : comtes de Benavente. 16. Ponce de Léon : ducs de Arcos. 17. Sandoval : marquis de Denia. 18. Toledo : ducs d'Albe. 19. Velasco : connétables de Castille, ducs de Frias. 20. Zuñiga : a) ducs de Bejar ; b) comtes de Miranda.



pas sans doute gardé bon souvenir de la conduite de Charles-Quint lors des *Germanias*, et, aux diverses états de Monzon où il siégea, il dut souffrir, comme toute la noblesse d'Aragon, de voir l'absolutisme royal annihiler systématiquement l'influence de l'aristocratie. Il fut un seigneur terrien, gouvernant bien ses États, mais n'en sortant jamais ; il s'opposa victorieusement, en 1532, à une descente des Maures d'Afrique, et, à son poste d'avant-garde, resta toujours armé contre l'éternel ennemi. Il correspondait du reste avec l'empereur, le félicitait pompeusement de ses succès, mais ne se résigna jamais à être courtisan. François avait de tout autres goûts, développés par la précoce fréquentation des cours. L'idée d'aller servir l'empereur lui souriait fort. Le duc son père le lui permit, et, le 8 février 1528, écrivit en ces termes à Charles-Quint pour lui présenter son fils aîné :

« Don Francisco part, afin que les fils que Dieu m'a donnés pour que je les consacre au service de Votre Majesté, commencent à la servir, et les autres le suivront quand ils auront l'âge voulu pour bien remplir ce service et ne pas dévier. Là, sans retard, ils pourront apprendre, avec leurs faibles forces, à s'employer dans cet office auquel je voudrais me consacrer avec la plus grande puissance du monde. Ce sera le plus grand contentement que je puisse retirer d'eux en cette vie. Je supplie Votre Majesté de leur pardonner les fautes qu'ils commettront, car leur volonté est aussi bonne qu'elle peut l'être. Que Notre-Seigneur garde et exalte, de longues années, l'impériale et catholique personne de Votre Majesté, comme le désir son cœur royal. De Gandie le 8 février 1528<sup>1</sup>. »

En se rendant à Valladolid, François passa par Alcalá de Henarès. Un jour, dans la grande rue d'Alcalá, s'avançant à cheval, brillamment entouré d'amis et de serviteurs, il croisa un pauvre homme que les officiers de l'Inquisition entraînaient en prison. Frappé de son grand air, touché de son malheur, François s'arrêta à le contempler. Un docteur de l'Université, qui, par hasard, se trouvait dans la rue, fut surpris du regard ému de l'adolescent. Le

---

1. *Mon. Borg.* t. I, p. 265.

prisonnier était Ignace de Loyola en butte aux tracasseries du Saint-Office. François de Borgia et le docteur devinrent, tous deux, les disciples et les fils du condamné, et, dans sa vieillesse, le docteur aimait à raconter quelle fut la première rencontre de saint Ignace et de saint François.

Charles-Quint et l'impératrice Isabelle accueillirent François de Borgia moins en sujet qu'en parent. La cour ignorait son père, mais il n'y avait pas vingt ans que le duc de Valentinois était mort en Navarre. Ceux qui l'avaient connu, durent se demander avec inquiétude si le nouveau venu ne ferait pas revivre le terrible Borgia. Ils furent bientôt détrompés.

Don Juan d'Aragon avait pris soin que son neveu figurât à Valladolid avec plus d'éclat encore qu'à Tordesillas. François avait dix-sept ans ; il était grand, très distingué et très beau. Il aimait les chevaux et la chasse. Son équipage fut toujours superbe. Après l'empereur, auquel évidemment les courtisans laissaient en tout le premier rang, Borgia passa bientôt pour le meilleur cavalier. Encore estimait-on que, si l'empereur montait le mieux à l'allemande, le nouveau venu se servait avec plus d'aisance des cours étrières arabes. Il triomphait aux tournois et aux joutes, cueillait la bague avec une grâce suprême. De tels succès, en tel lieu, étaient capables de griser un jeune homme entièrement maître de ses actions. Mais, aux charmes de son commerce, François joignait une telle rigidité de mœurs, qu'aucune calomnie ne l'effleura jamais. Point d'étrangeté ; quelques communions par an, ce qui était alors la mesure ordinaire. Il différait pourtant des autres courtisans par sa réserve, et bien qu'il faille se défier du panégyrique perpétuel auquel se livrent ses biographes, on doit reconnaître qu'à Valladolid, Borgia laissa le souvenir d'une vertu peu ordinaire. « Il parlait aux dames avec une souveraine modestie, déclare son frère au procès de Saragosse, et des domestiques l'ont vu se ceindre parfois d'un cilice avant de se rendre à une fête. <sup>1</sup> » Dès ce premier séjour de Valladolid, il s'établit entre François

---

1. Ceci me semble convenir à une époque bien postérieure. Thomas, né en 1538, rapporte ces récits en confondant les époques.

et Charles-Quint, son aîné de dix ans, une de ces intimités dont l'empereur n'était pas coutumier. « Ceux qui n'en furent pas témoins, raconte Vasquez, auront peine à croire la faveur que l'empereur lui ménagea dans sa maison, et l'affection avec laquelle il le traita. » Borgia reconnut cette affection par un culte dont la ferveur ne se démentit jamais.

En 1529, Charles-Quint allait se faire couronner à Bologne par Clément VII. Avant son départ, l'impératrice lui demanda de marier Éléonore de Castro, une amie d'enfance et la plus chère de ses demoiselles d'honneur. Éléonore était portugaise<sup>1</sup>, fille de don Alvaro de Castro et de doña Isabelle de Meneses Barreto y Mello. Tout enfant, elle était entrée, avec sa sœur Jeanne, au service de la reine doña Maria, dont la fille Isabelle, en 1526, avait emmené les deux sœurs en Espagne<sup>2</sup>. Isabelle aimait surtout Éléonore, ne s'en séparait jamais, la soignait comme une sœur, lui ménageait d'inappréciables privautés. Charles-Quint permit à l'impératrice de choisir, pour sa protégée, le fiancé qui lui plairait. Doña Isabelle nomma aussitôt François de Borgia. L'empereur eût préféré un Castillan. Il connaissait les susceptibilités aragonaises, et craignit que le duc de Gandie ne refusât, pour son fils, l'alliance d'une étrangère. L'impératrice insistant, Charles ordonna au secrétaire de ses commandements, don Francisco de los Cobos, d'expédier à Gandie un messenger, porteur des ordres impériaux. L'empereur écrivit lui-même au duc que l'impératrice et lui entendaient traiter François en fils et l'établir eux-mêmes.

A ces avances, le duc de Gandie répondit en remerciant l'empereur, et en l'assurant que, quand François serait en âge d'être marié, il saurait, dans le royaume de Valence, lui trouver un parti. On ne pouvait être plus maladroit, Cobos avertit François de l'imprudence que commettait son père. François, qui tenait à Éléonore, indiqua un expédient. Le duc, terré dans son coin de

---

1. D'Otorrao, près d'Evora, et fut élevée au monastère de Beja.

2. Dans la tragi-comédie *Templo d'Apollon*, de Gil Vicente, représentée à Lisbonne en 1526, à l'occasion du départ de la future impératrice, Éléonore de Castro figurait le personnage de la Renommée. On lui faisait dire : *Yo soy flor de gentileza... Soy criada de la Empratriz sagrada — y vivo con su Alteza...*, etc.

Gandie, ignorait les usages de Castille ; il craignait peut-être de violer les *fueros* d'Aragon en mariant son fils hors de sa province. Mais si l'empereur mandait le duc à la cour, François assurait que son père, effrayé par ce voyage, laisserait, plutôt que de le faire, toute liberté à son fils. Charles-Quint suivit ce conseil. Il appela le duc de Gandie. Jean II, décidément peu courtisan, supplia l'empereur de le laisser dans ses terres, et, si le prétexte de ce voyage était le mariage de son fils, il autorisait l'empereur à tout arranger à sa guise<sup>1</sup>.

Heureux d'avoir triomphé de résistances qu'il n'était pas habitué à rencontrer, Charles-Quint avertit l'impératrice de donner suite à ses projets. François fut aussitôt fiancé à Éléonore de Castro, et don Pedro Gonzalez de Mendoza, maître de chambre de l'impératrice, partit pour Gandie afin d'y arrêter, avec le duc, les capitulations matrimoniales. « Je me suis réjoui, écrivit l'empereur au duc de Gandie, de la résolution que vous avez prise, relativement au mariage de don Francisco.... Quoique cette résolution vous soit avantageuse, à vous, à votre maison et à votre fils, je l'apprécie cependant et l'agrée beaucoup..., et j'espère que vous reconnaîtrez qu'elle a été plus profitable qu'un refus d'entrer en accommodements. A cause donc de cette décision et du désir que j'ai de faire plaisir à doña Eléonore, j'ai résolu de lui donner en dot huit *cuentos*<sup>2</sup> de maravédís en plus de ce qu'elle possède déjà, et aussi, d'accorder à l'un de vos fils, celui que vous m'indiquerez, une commanderie de Calatrava vacante depuis plus de quatre mois, et qui rapporte environ cinq mille maravédís de rente. Elle comprend une bonne forteresse et des possessions peu éloignées de Valence. Elle est située près de Tolède, et s'appelle la commanderie de la *Fontaine de l'Empereur*.... »

Charles-Quint promettait de donner à Éléonore quatre *cuentos*,

---

1. En conséquence sans doute de cette promesse, le duc, le 13 juin 1528, émancipait son fils aîné. *Nos Joannes de Borgia, Dux Gandiæ.... Quia de nostro procedit beneplacito emancipare et a nostra patria potestate solvere et liberare carissimum filium nostrum Franciscum de Borgia., etc. Testes R<sup>vs</sup> Ferdinandus Gomez, præpositus sedis Valentiae et Bernardinus de la Costa, secretarius nostræ dictæ villæ Gandiæ. (Osuna.)*

2. Le *cuento* (un million) de maravédís représentait 2.800 livres de Valence, soit 14.700 francs. Douze *cuentos* revenaient à 176.400 francs.



outre les huit de la dot. « Ajoutez à cela, concluait-il, les mérites personnels de doña Eléonore, et surtout l'amour que nous lui portons, l'impératrice et moi, et vous avouerez que c'est bien le mariage que vous pouviez rêver<sup>1</sup>. »

Sur le point de s'embarquer pour Gênes, le 7 juillet 1529, l'empereur écrivait encore au duc de Gandie, le priant d'envoyer sans retard ses pouvoirs. « Actuellement, déclarait-il, je veux que don François reste en Espagne pour asseoir sa maison, et, sitôt votre réponse reçue, je l'enverrai se marier. Ayez pour assuré que, puisque j'ai voulu l'établir et l'avantager, j'aurai toujours soin de veiller sur lui et de lui faire du bien, comme il est juste et comme il le mérite<sup>2</sup>. »

Le 26 juillet, la réponse du duc devait être arrivée, car, à cette date, l'empereur fit dresser, à Barcelone, le contrat<sup>3</sup>. On ignore le jour où le mariage fut célébré.

Le 29 juin, 1529, le duc de Gandie avait cédé à François la moitié de la baronnie de Lombay, en paiement d'un reliquat de 16,225 livres valenciennes, qui revenait à l'héritier universel de doña Juana de Aragon. Charles-Quint, pour relever le prestige des jeunes époux, érigea cette baronnie en marquisat<sup>4</sup>. C'était la seconde fois

1. Archives de Simancas. Publiées dans les *Monumenta Borgiana*, t. I, p. 267.

2. *Simancas et Monumenta*, t. I, p. 268.

3. « Sachent tous ceux qui verront la présente lettre et écriture, comment étant question de mariage entre les Illustres don François de Borgia, fils aîné et héritier du très Illustre don Juan de Borgia, duc de Gandie, avec permission, ordre et autorité dudit seigneur duc son père, d'une part, — et la dame Da Eléonore de Castro, dame de la très haute et très puissante Impératrice et Reine, notre Souveraine, d'autre part, — lequel mariage se fait pour le service et avec l'intervention, volonté et agrément de la Sacrée, Impériale et Royale Majesté de l'Empereur et roi notre Seigneur.... » (Suit le texte du contrat): « Don Carlos.... Attendu et considéré qu'à cause des nombreux et très agréables et appréciés services que notre illustre et bien-aimée Da Eléonore de Castro, dame de la très haute et très puissante Impératrice et Reine, notre très chère et très aimée épouse, a rendus et rend chaque jour et qu'elle rendra, nous l'espérons, à nous et à la dite Sérénissime Impératrice, pour ses dignes mérites et son illustre lignée, il nous a plu pourvoir à son mariage et établissement avec l'illustre don François de Borgia, fils aîné de l'illustre don Juan de Borgia, duc de Gandie, et de l'illustre doña Jeanne d'Aragon, sa première femme., etc. » Comme procureur de l'empereur intervient au contrat « le très magnifique et noble seigneur don Francisco de los Cobos, secrétaire de son Impériale et Catholique Majesté. » (Osuna).

4. L'empereur expédia ce titre d'Augsbourg, le 7 juillet 1530. Voir le diplôme impérial dans les *Mon. Borg.*, t. II, p. 579.

seulement qu'en Espagne un fils aîné de grand recevait une semblable distinction, et Charles-Quint l'accordait pour la première fois. L'empereur nomma le nouveau marquis de Lombay son grand veneur. L'impératrice en fit son grand écuyer avec un traitement annuel très élevé<sup>1</sup>, auquel s'ajoutaient de nombreuses gratifications extraordinaires. La marquise devenait la *camarera mayor* de l'impératrice.

Le 10 septembre 1529, doña Isabelle avait écrit au duc de Gandie : « La Reine. — Illustre duc, mon cousin, je me suis réjouie, comme de raison, que le mariage de don François de Borgia, votre fils, et de doña Eléonore de Castro, ma dame, se soit effectué, et comme je voudrais que votre fils en soit aussi content, autant pour les mérites de doña Eléonore que pour la tendre volonté que j'ai de lui être favorable, j'ai voulu vous faire savoir que don Francisco me cause un entier contentement. J'aurai, de son agrandissement, le soin qui est juste, étant donné qu'il est votre fils, et comme le mérite doña Eléonore. Pour vous, je vous suis reconnaissante de la bonne volonté que vous avez mise à faire réussir cette affaire, et, pour vous remercier de ma part et vous visiter, j'envoie Jean Diez, gentilhomme de ma chambre, par lequel je vous prie de m'informer de votre santé et de ce qui vous plaira, car, pour vous faire des grâces et des faveurs, vous trouverez toujours en moi entière bonne volonté, comme vous le dira plus longuement de ma part ledit Jean Diez. De Madrid, le 10 septembre 1529. — Moi, la Reine. »

Dès lors, le marquis de Lombay eut, dans cette cour austère et presque conventuelle, une situation privilégiée, et que sa jeunesse — il n'avait pas vingt ans — ne semblait pas autoriser. Toujours en voyages et en campagnes, ne faisant en Espagne que de rapides apparitions, l'empereur se reposait sur le grand

---

1. Ribadeneyra ne donne aucun chiffre. Nieremberg parle de 14.000 ducats, et Cienfuegos de 15.000. 82.500 francs ! ce chiffre est évidemment exagéré ; vice-roi de Catalogne, Borgia ne touchera que 5.000 ducats, et grand major d'Espagne il ne devait pas recevoir davantage. Il est invraisemblable qu'à vingt ans, il ait été plus avantagé que dans la suite de sa carrière.

2. Osuna.

écuyer de la garde de l'impératrice, et la confiance qu'il inspirait était telle, que la rigide étiquette de la maison impériale n'existait pas pour lui<sup>1</sup>.

Jour et nuit il avait ses entrées franches dans tous les appartements, et aucune critique n'entama jamais une réputation au-dessus de tout soupçon<sup>2</sup>.

---

1. Déposition de Thomas de Borgia, *loco cit.* « Pour le marquis de Lombay il n'y avait de porte fermée ni jour ni nuit, et il se comportait de telle sorte que — malgré sa grande jeunesse, son très beau visage et sa grande grâce, — il méritait bien qu'on eût en lui cette confiance. »

2. Toujours soucieuse d'être agréable à doña Éléonore, l'impératrice lui communiquait la lettre suivante qu'elle venait d'adresser à l'empereur : « ... V. M. sait avec quelle bonne volonté le duc de Gandie s'est dévoué en toute occasion dans ce royaume, et comment, dans cette affaire du mariage de don François, son fils, il s'est bien montré. J'ai su que V. M. lui a offert de lui accorder la commanderie de la *Fuente del Emperador*, pour un de ses fils. N'en ayant pas qu'il pût proposer, il ne l'a pas reçue. Mais maintenant il vient de lui en naître un, V. M. voit quelle raison il y a de faire une faveur au duc... je la supplie autant que je le puis, de s'en souvenir.... A cause de Da Léonore, j'en serai très reconnaissante.... De Madrid, 29 septembre 1521. Je baise les mains de Votre Majesté! Moi, la Reine. » (*Osuna.*)

## CHAPITRE IV

LE FAVORI. — LA CAMPAGNE DE PROVENCE. — L'ARTISTE.

Tout entier aux devoirs de sa charge, le marquis de Lombay remit à sa femme le gouvernement de sa maison. Il trouvait en doña Eléonore l'âme la mieux faite pour comprendre la sienne. Leur mutuel attachement, la similitude de leur goûts, leur commun dévouement à des souverains dont ils étaient aimés, tout leur rendait la vie charmante, et, plus tard, sous le coup de leur première épreuve de courtisans, ils rappelleront à Charles-Quint, non sans mélancolie, l'heureuse époque où ils le servaient avec joie.

En 1530, la marquise mit au monde son premier fils, Carlos. L'enfant reçut le nom de l'empereur absent. Le prince Philippe d'Espagne, âgé de trois ans, et l'impératrice furent parrain et marraine du nouveau-né. En cette occasion, l'impératrice avait rendu à la jeune mère des soins de sœur aînée ou de servante. Durant leur enfance, Carlos de Borgia et le prince Philippe étaient compagnons inséparables. Le prince d'Espagne s'était pris d'une belle passion pour le marquis de Lombay. Très opiniâtre, il faisait de violentes colères quand on voulait l'arracher des bras de son grand ami. D'une si précieuse intimité et d'une fortune si soudaine quels avantages n'eût point tirés une âme ambitieuse<sup>1</sup>!

---

1. Le 18 janvier 1530, Clément VII accordait par bref à l'excellentissime seigneur don François de Borgia, fils aîné du duc de Gandie, à son épouse, à ses fils, petits-fils, gendres, belles-filles et à leurs serviteurs, diverses faveurs spirituelles : droit de se confesser à un séculier ou à un régulier, d'être absous une fois durant la vie et à l'article de la mort de tous les cas réservés au Saint-Siège, usage de l'autel portatif, pouvoir à leur confesseur de les dispenser des vœux (sauf cas prévus par le droit),



Mais le marquis et la marquise de Lombay ne se servaient de leur crédit que pour se faire les avocats des malheureux, et l'on était si assuré de leur désintéressement que personne, dans cette cour jalouse, ne s'inquiétait de la faveur dont ils jouissaient<sup>1</sup>.

Jusqu'au retour de Charles-Quint, le marquis de Lombay s'attacha au service de l'impératrice. Il dut séjourner à Tolède en 1531, car, cette année, le gouverneur du prince Philippe, Pedro Gonzalez de Mendoza, écrivit à l'empereur : « Son Altesse est sortie de Tolède sur un petit genet. Elle n'a pas consenti qu'on l'assît sur la selle, mais a voulu avoir les pieds aux étrières. Nous allions à pied, le marquis de Lombay d'un côté, et moi de l'autre, la soutenant tous deux. Les gens s'amassèrent tellement pour voir Son Altesse, qu'ils encombraient les rues. Et chacun de dire des mots à mourir de rire, et Son Altesse très fière de se voir à cheval. Son Altesse est sortie aujourd'hui pour offrir à Dieu son anniversaire de naissance (*à ofrecer sus años*). Elle a quatre ans, mais marque bien davantage<sup>2</sup>. »

Au mois de mai 1531, Borgia suivit la cour à Avila, où, le 26 juillet, dans le couvent de Saint-Anne, le prince Philippe venait dépouiller sa robe d'enfant, ses *mantillas*, et recevait du marquis de Lombay son premier vêtement d'homme<sup>3</sup>.

D'Avila, le 28 septembre, la cour se rendait à Medina del Campo, dont elle ne s'éloigna qu'en 1532. En cette ville, François eut son

mêmes privilèges accordés à l'autel portatif qu'aux sept autels de Rome, permission de faire célébrer une demi-heure avant le jour, une demi-heure après midi, et même en cas d'interdit devant eux et quinze personnes à leur choix ; exemptions des jeûnes et abstinences du carême. Participations aux mérites et œuvres de l'Ordre de Saint-François. Permission aux dames d'entrer dans la clôture des Clarisses, etc. (*Osuna*.)

1. Les archives d'Osuna possèdent une petite liasse d'actes signés par François de Borgia même avant son mariage. Ce sont des dons faits à de pauvres gens, promesses de dot, bons de secours, etc. Ils prouvent sa charité.

2. Cité dans *Discursos de medallas y antigüedades que compuso el M. I. Sr d. Martin de Gurrea y Aragon, duque de Villahermosa... con una noticia de la vida y escritos del autor*, par D. José Ramon Mélida. Madrid, 1902.

3. Le 3 janvier 1531, les Dominicains d'Avila accordaient à François de Borgia, à sa femme et à leur fils Charles, communication de tous les biens spirituels de l'Ordre. *In nostro conventu Sancti Thomæ Abulensis. Devotis et in X<sup>o</sup> dilectis, Illbus Dñis Marquionibus de Lombay, Dño Dño Francisco de Borja et Dñæ Dñæ Leonor de Castro, cum filio suo Dño Carolo*. Fr. Barthol. de Sayavedra, Provinciæ Hispaniæ Ordinis Prædicatorum Prior provincialis, etc. (*Osuna*, diplôme original.)

second enfant, une fille, dont l'impératrice fut la marraine et qu'elle appela de son nom. Après avoir guerroyé en Allemagne et en Hongrie, Charles-Quint, à la fin de cette année, ménagea à Bologne, avec Clément VII, une entrevue qui aboutit à un traité d'alliance. Au mois d'avril 1533, l'empereur regagnait l'Espagne. Le 26 mars, l'impératrice l'attendait déjà à Barcelone. Un mois plus tard, les vaisseaux d'André Doria étaient signalés, et, le 22, Charles-Quint débarquait<sup>1</sup>.

Un mois de fête célébra ce retour ; mais, au milieu de la joie publique, l'impératrice tomba gravement malade. Du 29 juin au 2 juillet, des prières publiques furent ordonnées pour l'arracher à la mort. Isabelle guérit, et la reconnaissance populaire s'exprima par un pèlerinage à Montserrat. Le marquis de Lombay et la *camarera mayor* durent prendre une large part aux angoisses et à la joie communes. Six ans plus tard, durant des fêtes plus splendides, le deuil, qu'on avait écarté cette fois, s'appesantira sur l'Espagne et commencera à détacher François de vanités, auxquelles, sans doute, il croyait encore.

Le 17 juillet, l'impératrice, rétablie, quittait Barcelone et rejoignait l'empereur, parti, quatre jours plus tôt, pour Monzon. Les Cortès d'Aragon, ouvertes dans cette ville, ne furent clôturées qu'en décembre. En voyage, à Bellpuig, la marquise de Lombay avait donné le jour à un second fils, Jean. De retour en Castille, le marquis fut saisi de fièvres pernicieuses qui l'éprouvèrent durant plusieurs mois. Il prenait déjà, malgré sa jeunesse, un embonpoint exagéré que sa haute taille ne dissimulait pas, et il était, plus qu'un autre, exposé aux perpétuelles épidémies qu'entretenait le mauvais état des villes de Castille.

Sa maladie fit du moins voir au marquis de Lombay l'estime dont il jouissait à la cour. Avant que le grand écuyer eût reçu un logement au palais, l'empereur l'avait établi dans une maison voisine, qu'un passage couvert unissait au palais. Souvent l'empereur et l'impératrice allaient, par ce passage, visiter leur favori.

---

1. V. *Anales de Cataluña*.

Ils redoublèrent d'attention pendant sa maladie. L'empereur venait s'asseoir à son chevet et lui parlait avec affection. Dieu, aussi, visitait le malade, et l'éclairait sur la caducité d'une fortune à la merci des moindres accès de fièvre. Ce fut le caractère de cette âme réfléchie, de tirer, de tout événement, d'immédiates conséquences morales. Borgia avait demandé, pour se distraire, des livres ascétiques, des histoires de saints. Il goûta le Nouveau Testament, qui, désormais, ne le quitta plus. On lui ordonnait des promenades en litière. Il en profitait pour lire les *Épîtres* de saint Paul, les *Évangiles*, des homélies de saint Jean Chrysostome, Il lisait lentement et se recueillait, ensuite, pour méditer ce qui l'avait touché. Il fit ainsi ses premiers pas dans la voie de l'oraison<sup>1</sup>.

Villalobos, son médecin, lui avait promis la guérison à échéance fixe, et, en échange, avait demandé au marquis une des plus belles pièces de son dressoir. Au jour convenu, le poulx du malade indiquait si peu de fièvre, que le pari pouvait sembler gagné; mais, malgré son désir du riche plateau promis, Villalobos, consciencieux, dit à François : « *Amicus plato, magis amica veritas* : vous n'êtes pas guéri. » François comprit, et, au lieu d'un, donna au plaisant Esculape deux plats d'argent.

Encore mal remis, Borgia dut reprendre le service de l'empereur. Il le suivit à Valladolid, à Tolède; puis, de nouveau, à Avila et à Valladolid. Toute l'année 1534, et jusqu'au printemps de 1535, Charles-Quint et François vécurent dans une constante intimité. Le prince, à cette époque, s'était engoué de mathématiques. Il pria son favori de les étudier avec lui. Celui-ci, encore novice en la matière, écoutait, chaque matin, une leçon du cosmographe de l'empereur, Alphonse de Santa Cruz, et, le soir, il la répétait à son auguste élève. Ce régime dura six mois, au bout desquels César se déclara satisfait. Il eût été pourtant curieux d'apprendre l'astrologie judiciaire; mais le marquis de Lombay, indépendant jusque

---

1. Je rapporte ceci d'après Vasquez. Mais Vasquez n'a-t-il pas antidaté? Polanco n'était-il pas plus dans le vrai, quand il fait dater cet état d'âme de la mort de l'impératrice? « Bien courageusement, écrit Polanco (v. *infra*, p. 66.) Borgia commença (en 1539) s'adonner à la lecture, à l'oraison et même à la mortification. »

dans son obéissance, le détourna d'étudier une science si peu sérieuse.

Les incursions de Barberousse préoccupaient l'empereur, qui, un an à l'avance, confia à Borgia son dessein d'attaquer Tunis. Le marquis usa de ces confidences pour prémunir son père contre une attaque possible des Turcs. Le 6 septembre, il lui écrivit, de Palencia : « Cette semaine, un courrier est venu d'Italie. On écrit à Sa Majesté que Barberousse a jeté sept mille hommes sur le royaume de Naples. Il est entré à Fundi, à une lieue et demie de la mer, ville de huit cents à mille foyers. Il l'a saccagée, et a enlevé la population, après avoir tué beaucoup de gens et brûlé beaucoup de villages et de fermes. Il vient si puissant, d'après ce que l'on dit, que, s'il arrive dans ce royaume, il donnera bien du mal à ses habitants. Pour qu'il n'en cause pas à V. S. et aux nôtres, il serait bon que V. S. donne ordre que mesdames sœur Marie et sœur Françoise, ainsi que toutes les autres dames, sortent de Gandie ; car, à mon sens, elles n'y sont pas en sûreté tant que cette escadre gardera l'attitude qu'elle a présentement <sup>1</sup>. » Quand il dictait cette lettre, le marquis de Lombay était tout indisposé ; aussi ne pouvait-il que la signer.

Il avait dû, sans doute, prévenir directement les supérieurs réguliers des Clarisses ; car, le 11 juin 1534, Fray Antonio de Calcena, provincial des Franciscains d'Aragon, écrivait de Valence à sœur Marie-Gabrielle, abbesse, et aux sœurs de Gandie, que leur monastère, formant la partie la plus exposée de la cité, et celle que l'armée devrait occuper en cas de siège, il a prié le duc de Gandie de recevoir les sœurs en son palais. Il ordonne, conséquemment, à l'abbesse d'obéir au duc, dès qu'il leur ordonnerait de quitter leur clôture. Le 23 août, le provincial renouvelle cet ordre, au nom de l'obéissance. Le 9 septembre, il demande au duc de permettre aux religieuses de se retirer dans ses maisons de Jativa. Le danger redouté fut heureusement écarté. Le 10 septembre, Ferdinand III, duc de Calabre,

---

1. Osuna.



rassurait les Clarisses de Gandie, qui, cette fois, en furent quittes pour la peur<sup>1</sup>.

La confiance que l'empereur témoignait au marquis de Lombay, l'amitié fidèle que lui portait et que lui conserva toujours le tout-puissant François de los Cobos, assuraient au jeune courtisan le plus glorieux avenir. Sans avidité, mais sans répugnance, Borgia acceptait ces promesses. Il ne mettait, du reste, à s'agrandir, aucune obstination, et se contentait de remplir avec conscience son devoir d'état. Quelques biographes lui ont prêté, à cette époque, des désirs de vie cénobitique. Ils le montrent prêchant toujours à l'empereur le néant des grandeurs terrestres, et ils disent qu'un soir, après avoir longtemps contemplé le ciel, le prince et le sujet se promirent, l'un à l'autre, si jamais ils devenaient veufs, de se retirer du monde. Je crains que le désir d'introduire dans la vie de leur héros une rigoureuse unité, n'ait porté ces historiens à prêter à Borgia, gentilhomme, des sentiments qu'il ne pouvait encore nourrir.

Le 3 avril 1535, Charles-Quint était à Barcelone, sur le point d'appareiller pour Tunis. Il avait ordonné à tous les seigneurs qui le devaient suivre de s'assembler en armes et à cheval devant la porte de Perpignan. Le marquis de Lombay se présenta à cette parade avec son ami et parent Georges de Mello et quelques chevaliers de Valence. Ils étaient superbement parés et assis sur des caparaçons de brocart. Leur escorte comptait dix arquebusiers à pied et vingt cavaliers. Le 28 avril, l'escadre portugaise mouillait au port. Le 1<sup>er</sup> mai, André Doria amenait ses dix sept galères. Le 16, l'empereur, accompagné de Borgia, et monté sur la galère capitane d'André Doria, passait en revue la flotte portugaise. Le 21, l'infant don Luis de Portugal, frère de Jean III et de l'impératrice Isabelle, arrivait à son tour. Les quelques rapports qu'eurent l'infant et le marquis de Lombay suffirent à établir entre eux une amitié, dont l'infant, dix ans plus tard, semblera se souvenir assez peu, mais qui, à des époques plus lointaines, se changera, de sa part, en véritable vénération.

---

1. Osuna.

L'empereur, le 27 mai, célébra solennellement la fête du Saint Sacrement, et, le 30, il s'embarqua. Une grande déception attendait, ce jour-là, le marquis de Lombay. Soit qu'il fût encore mal guéri de ses fièvres, soit que sa présence fût jugée plus utile à Madrid qu'à Tunis, Charles-Quint lui enjoignit de retourner servir l'impératrice. François partit le cœur serré. Il gagna Madrid, alors une des villes les plus malpropes et les plus malsaines de l'Espagne. Il en écrivait, le 23 juillet, au vicomte de Evol : « Je suis arrivé ici si indisposé, et sujet à tant d'accidents, que je n'ai jamais été un jour en santé, et ce ne sont pas tous les sirops et toutes les purges qu'on m'a prescrits, qui me l'ont rendue. Je vais un peu mieux, mais mon estomac est abîmé; que Dieu en soit béni. Si j'essaye de sortir de la maison, aussitôt la fièvre m'assaille, de sorte que je vis toujours en chambre, voyant tous mes enfants enfiévrés eux aussi. La chaleur est actuellement si vive, qu'il y a ici un nombre infini de malades.<sup>1</sup> » Le marquis de Lombay avait alors cinq enfants. Alvaro était né, en 1534, à Tolède, et Jeanne, cette même année, à Madrid.

Le 6 août, on apprit, en Espagne, la victoire de Charles-Quint. Après un mois de siège, Tunis avait capitulé; vingt mille chrétiens recouvraient la liberté. Le 8 septembre, l'escadre portugaise revenait à Barcelone, et, le 17, l'empereur signait, avec le bey de Tunis, un traité qui laissait La Goulette à l'Espagne. Georges de Mello fut envoyé à Madrid porter ces heureuses nouvelles à l'impératrice.

L'année suivante donna au marquis de Lombay l'occasion désirée de combattre sous les yeux de l'empereur. Le 5 avril 1536, tandis que Charles-Quint était reçu triomphalement à Rome, l'amiral Chabot de Brion conquérait le Piémont. François I<sup>er</sup>, sous de très vains prétextes, avait voulu cette campagne, qui rallumait la guerre entre l'empereur et lui. S'attendant aux repréailles, il fortifia sa conquête, ne laissant ouvert aux Impériaux que le chemin de la Provence. Montmorency, chargé de les attendre, recou-

---

1. *Mon. Borg.*, II, 3.

rut à un effrayant système de défense. Il dévasta la Provence, ne laissant debout qu'Arles et Marseille, et, retranché dans son camp d'Avignon, il abandonna le désert à l'ennemi. Le 25 juillet, Charles-Quint passait le Var à la tête de soixante mille hommes.

Avant même que l'empereur eût décidé cette campagne, le marquis de Lombay avait dû recevoir l'ordre de le rejoindre. Peut-être pour se préparer à son voyage, il écrivait le 11 février 1536, à Jean Garcia, rationnal de Valence : « Vertueux señor, Pierre de Coimbre emmène le roussin que vous m'aviez envoyé. Je le regrette beaucoup, parce que, maintenant, le temps du flegme est passé : c'est la meilleure bête que j'aie montée de ma vie. Il faut, qu'à l'arrivée dudit Pierre, vous vous empressiez de me chercher un autre cheval, sarde si possible. Les qualités qu'il doit avoir sont les suivantes : il faut qu'il soit vigoureux et jeune, qu'il marque l'amble, qu'il ait bonne bouche. Après cela, quand il ne serait pas gracieux, ni très large, ni grand coureur, il n'importe. Pierre doit, en tout cas, revenir avec le cheval, même s'il ne peut s'arrêter que deux jours, car, sans lui, je ne peux m'en tirer, ni pour chasser, ni pour courir. Comme Llanos sait bien ce que doit être mon cheval, je le charge de s'en occuper, s'il est là.

» Vous m'enverrez aussi, avec Pierre de Coimbre, une paire d'épées valenciennes. Qu'elles soient bonnes et légères. et que Pierre ne vienne, en aucun cas, sans le cheval.... Je vous renvoie le roussin pour que vous le vendiez ; si le prix de sa vente ne suffit pas pour en acheter un autre, payez-le. Qu'il soit bon, c'est tout ce que je demande<sup>1</sup>. »

Le marquis dut s'embarquer à Alicante ou à Valence. Il passa du moins par cette ville, et s'arrêta à Lombay. Le 8 avril 1526, il écrivait, du Campillo, à Juan Garcia : « Très vertueux señor, j'espère, Dieu aidant, arriver mardi à Toris. Je vous dépêche ce messenger pour vous prévenir et pour vous demander d'aller passer la nuit de mardi à Toris. Avant d'entrer à Valence, je veux vous communiquer certaines affaires que je réserve pour cette entrevue.

---

1. Osuna.

» Pour le moment, remettez cette lettre au duc mon Seigneur, et avertissez aussi le Seigneur gouverneur, mais en secret, et à condition que ni sa Seigneurie, ni aucun de mes Seigneurs ne viennent, le mercredi, me recevoir. Comme c'est la Semaine sainte, je ne veux pas qu'ils manquent les offices, et puis, je sais, par une grande expérience, que, dans ces réceptions, ceux qui reçoivent et ceux qui sont reçus souffrent également. Si, par hasard, Llanos se trouve là-bas, avisez-le, et, s'il le peut, qu'il vienne avec vous à Toris, ou qu'il m'attende à Lombay.

» Je vous avertis aussi qu'avec moi vient un chevalier qui s'appelle don Alvaro Carrillo. Je le voudrais traiter le mieux possible ; aussi, dans votre auberge, faites-lui préparer un lit. C'est un personnage honorable. Il ne mène avec lui que deux serviteurs et un cheval. J'écris également à Melchior Martinez, père de Mossen Nofre<sup>1</sup>, afin qu'il dispose son auberge pour y recevoir un serviteur de l'impératrice. Faites-lui remettre sans retard ma lettre.

» Comme nous arrivons très friands de poissons frais, à cause des mauvaises provisions que nous avons eues en route, je vous prie, quand vous viendrez le mardi soir à Toris, de nous porter une cargaison de poissons qui nous serviront ce soir-là, puis à Lombay. Nous dirons le reste là-bas. Je n'ajoute donc rien, sinon que tout se fasse sans faute, comme il arrive du reste toujours dans ce que vous faites. Et que Notre-Seigneur, etc. Du Campillo, le 8 avril. — Si quelques-uns des Seigneurs de Valence vous demandent quand j'arriverai, répondez que ce sera le Samedi saint ; mais au Seigneur D. Jean de Borgia, dites la vérité : je ne veux pas que sa Seigneurie l'ignore. » Et il ajoute, de sa main : « Micer Bines est arrivé ici ce soir, et m'a dit avoir croisé une cargaison de grenades que vous m'envoyiez. Elles viennent à propos, et je vous en remercie. — Le marquis de Lombay<sup>2</sup>. »

Le 9 avril, la marquise mandait à Juan Garcia de donner à sœur Isabelle quatre livres de bonne cannelle pour madame l'abbesse, de lui faire fabriquer, à elle-même, des paires de socques, et elle

---

1. Onofrio Martinez, chanoine de Gandie.

2. Osuna.



ajoutait : « N'oubliez pas de m'informer souvent de la santé du marquis mon Seigneur, et de tout ce qui se passera là-bas, et quand vous pourrez m'écrire sur S. S. et sur vos embarquements, rien ne me fera plus de plaisir. Dites-moi aussi comment va Llanos et s'il s'embarquera. Ici, nous ne l'avons jamais appris par sa lettre<sup>1</sup>. »

Restée seule à Madrid, la marquise de Lombay écrivait tristement, le 4 mai, à la duchesse de Gandie : « Très illustre dame, je n'ai d'ici à raconter à Votre Seigneurie que mes angoisses et ma solitude, et puisque Votre Seigneurie est notre dame et mère à tous, je pense qu'elle en prendra sa part. Que Dieu dirige tout pour son service ! Ici nous allons tous bien et sommes désireux de savoir qu'il en est de même pour votre Seigneurie et tous mes Seigneurs dont je baise les mains. Je supplie Votre Seigneurie de me faire souvent la faveur de m'écrire. Elle sera très appréciée par moi, qui, actuellement, n'aurai d'autres consolations que vos lettres. Plaise à Dieu que, dans toutes vos lettres, vous me donniez les nouvelles que je désire. Celles d'ici, je les ai écrites au duc mon Seigneur. Pour ne pas retarder le messenger, je ne les répéterai pas. Mais je supplie V. S. et tout le monde de nous recommander à Dieu, ainsi que mes couches qui auront lieu ce mois-ci, et dans cette ville où j'reste seule. Cependant le seigneur D. Alonzo d'Aragon m'a fait la charité de m'attendre ici et de me tenir compagnie. Madame doña Juana, ma sœur, baise les mains de V. S. Tous mes enfants font de même. Doña Isabelle est si désireuse d'aller à Gandie, qu'elle ne parle que de cela. Elle n'a pas voulu que ce messenger parte sans emporter une lettre d'elle à V. S. », etc.<sup>2</sup>.

Le marquis de Lombay rejoignit l'empereur en Lombardie et passa le Var avec lui. Il amenait un renfort à sa solde, et venait avec ses deux meilleurs amis et parents, Ruy Gomez de Silva, le futur prince d'Eboli, et Georges de Mello. Le marquis del Basto commandait l'avant-garde. L'empereur suivait, avec dix mille Allemands. Au cours d'une marche, l'empereur et son escorte s'avançaient complètement armés ; l'empereur s'aperçut que le marquis de Lombay fondait en eau sous son armure. Il lui dit de

---

1. *Osuna*. — 2. *Ibid*.

ne garder que ses brassards et son heaume. Confus d'être moins chargé que son maître Borgia voulut résister, mais l'empereur insista, et le corpulent marquis dut obéir.

La campagne de Provence fut malheureuse pour les Impériaux. Ils prirent Arles, durent lever le siège de Marseille. La dysenterie leur fit plus de mal que Montmorency. Ils perdirent vingt mille hommes et furent contraints de se retirer.

Le marquis de Lombay avait, dans l'armée, un intime ami, Garcilaso de la Vega, son aîné de sept ans. Garcilaso était un des princes de la poésie espagnole. Très aimé de l'empereur, auquel il avait appris le castillan, Garcilaso avait suivi Charles-Quint dans toutes ses campagnes, à Vienne, à Tunis, en Provence. Le soldat-poète protégeait la retraite, à la tête de onze compagnies d'infanterie, quand, près de Fréjus, il voulut emporter une méchante forteresse, la tour du Muy, que défendaient cinquante arquebusiers. Garcilaso sautait le premier à l'échelle, suivi de deux officiers, quand une charge de pierres, versée par les assiégés, le culbuta. Borgia se jette dans le fossé, enlève son ami et l'emporte dans ses bras. Garcilaso était blessé à mort. François le suivit à Nice, l'assista dans son agonie, l'avertit que la fin approchait, et, jusqu'au dernier moment, se montra pour lui un ami fidèle et chrétien.

Le 25 novembre, Charles-Quint, qui avait d'abord gagné Naples, s'embarquait à Savone pour regagner l'Espagne. Le 6 décembre, il touchait à Cadaques, et, le soir même, il couchait à Barcelone. Le 7 au soir il partait pour la Castille. Le marquis de Lombay l'avait, sans doute, accompagné dans sa retraite, et fut dépêché en avant-coureur à Ségovie, pour porter à l'impératrice des nouvelles de la malchanceuse expédition. Il eût été plus consolant, quinze mois plus tôt, d'être choisi, comme l'avait été Mello, pour annoncer la victoire de Tunis.

Borgia revenait en Espagne doublement blessé, dans son honneur d'Espagnol et dans ses affections d'ami. Il rapportait aussi les germes d'une angine infectieuse qui éclata à Ségovie, et mit bientôt sa vie en grand danger. Il se prépara sérieusement à la mort. Mais son œuvre n'était pas encore faite. Il se rétablit, et ne garda, de cette alerte, que la résolution de servir Dieu avec plus de fidé-

lité. La cour se transportait à Valladolid. Le marquis de Lombay l'y suivit. Le 1<sup>er</sup> juillet, il était appelé aux Cortès de Monzon, dont les séances ne prirent fin qu'en novembre.

Depuis sa maladie de Ségovie, Borgia se confessa et communia tous les mois, coutume alors bien rare. Il avait toujours fui le jeu. « A tout le moins, disait-il, on y perd quatre choses : son temps, son argent, la dévotion et, souvent, la conscience. » Pour se distraire, il s'adonnait avec passion aux exercices militaires, à la chasse et à la musique. Il goûtait surtout la chasse au faucon, et entretenait une volière renommée. Plus tard, devenu religieux et voyageant en Castille avec le P. Denis Vasquez, il s'arrêta un jour à regarder des oiseaux volant si haut qu'on les distinguait à peine. Vasquez demandant quels étaient ces oiseaux, François dit aussitôt leurs noms, leurs mœurs et la façon dont on les chassait, et Vasquez s'étonnant qu'on trouvât tant de goût à la chasse, François, en connaisseur, vanta les charmes de ce sport. Son âme, devenue contemplative, découvrait alors, dans cet exercice, des analogies touchantes entre la façon dont l'homme s'empare des bêtes et celle dont Dieu gagne les âmes. Il est évident que, jeune homme, Borgia ne demandait pas à la chasse des consolations si transcendantes. Je veux bien qu'un jour, pour se mortifier, il ait fermé les yeux au moment où un faucon lancé par lui allait saisir sa proie, mais une fois n'était pas coutume, et il n'en faut pas conclure que le marquis de Lombay n'allait chasser que pour épier l'occasion de se vaincre.

Le goût musical de François, soigneusement cultivé dès son enfance et toujours exercé, se développa à la cour sous la direction, sans doute, des maîtres flamands, musiciens de l'empereur,

« Après son mariage, raconte Ribadeneyra <sup>1</sup>, le marquis de Lombay se livra avec ardeur à l'étude de la musique, et il y fit tant de progrès que, chanteur très habile, il devint également compositeur remarquable. Il écrivit des ouvrages dignes d'un excellent maître de chapelle, et que l'on chantait dans plusieurs églises d'Espagne.

---

1. *Op. cit.*, liv. I, ch. v.

Elles sont connues sous le nom d'œuvres du duc de Gaudie. »

Cienfuegos complète ce récit : « Borgia était doué d'une voix sonore et douce, affirme-t-il, et savait tirer de son organe un si merveilleux parti, qu'en cet art encore il pouvait passer pour maître. Dès l'année 1532, il s'appliqua à l'étude de la musique pour laquelle il avait un goût très prononcé, et il se rendit si familières les finesses de l'art, qu'il conquit une place parmi les maîtres d'Espagne les plus estimés. Ses compositions musicales eurent une telle célébrité, qu'on les chantait dans beaucoup de cathédrales, et les maîtres de chapelle mettaient, à se les procurer, un extrême empressement. On n'obtint jamais de lui, par aucune instance, qu'il fît la musique des poésies profanes. Toutes ses compositions avaient pour objet le culte divin, le chant d'église, et le jeu de l'orgue. » Et Cienfuegos affirme que, devenu général de la Compagnie de Jésus, François de Borgia consacrait, à Rome, les loisirs d'une longue convalescence à mettre en musique le psaume cxviii, *Beati immaculati in via*, composition qui fut, ajoute le biographe, très admirée<sup>1</sup>.

En Europe, l'empire de la musique appartenait alors aux Flamands, dont plusieurs, attirés par les splendeurs de la cour de Charles-Quint et par le goût personnel de l'empereur, s'étaient fixés en Espagne. Mais la musique d'église était encore dans la parfaite décadence que signalait et condamnait le concile de Trente. Ce concile n'a jamais songé, comme l'a dit une ridicule légende, à proscrire la musique des églises, et Palestrina n'eut pas à la sauver du désastre en présentant à Marcel II sa messe dite « du pape Marcel ». La musique d'église, contemporaine du concile, se composait de motifs tirés d'airs de théâtres et de chansons à la mode, parfois très inconvenantes. Les maîtres flamands écrivirent pour Charles-Quint des messes sur les airs favoris du souverain. tels *L'homme armé...*, *De la bataille écoutez...*, *Baise-moi ma mye...*, etc. Ces motifs, ces *timbres*, appliqués aux paroles liturgiques, étaient développés longuement dans le style contrapontique, seul admis alors dans les compositions sacrées et le plus en faveur au-

---

1. Si elle fut admirée, elle fut exécutée. Or, à cette époque, Palestrina était en pleine gloire. Mais cette anecdote me paraît peu établie.



près des musiciens flamands. Les défenses du concile de Trente ne visaient que ces adaptations inconvenantes.

Son sens artistique et son respect pour le culte sacré portèrent le marquis de Lombay à donner à l'Église une musique digne d'elle. Il n'écrivit point de compositions profanes. Un chant d'amour, noble et digne, courut en Espagne sous le nom de *Cancion del duque de Borgia*, mais rien n'en démontre l'authenticité. Sa musique d'église, au contraire, fut célèbre, et si beaucoup de chapelles l'adoptèrent, c'est que François de Borgia abandonnait ses œuvres au public sans en garder le monopole, comme faisaient, pour leur répertoire, la plupart des chapitres. Cet abandon prouvait, à la fois, la générosité de l'auteur et son zèle pour la vraie musique sacrée. Mais il amena la perte de ces compositions.

Imprimées, les compositions de François de Borgia eussent sans doute fait bonne figure à côté de celles de Guerrero, de Morales et de Vittoria. Manuscrites, elles n'échappèrent point au pillage et à la destruction. On les dédaigna quand l'introduction de l'orchestre dans les églises eut enlevé l'intelligence des œuvres classiques.

Un docte bénédictin espagnol, dom Guzman, actuellement maître de chapelle à Montserrat, a pourtant retrouvé, dans les archives de la collégiale de Gandie, une messe à quatre voix et huit motets anonymes, compositions, qui, dues à la même main, sont, à peu près certainement, l'œuvre de Borgia.

La messe, sans *Gloria* ni *Credo*, a toujours été chantée, à la collégiale, aux dimanches d'Avent et de Carême où le jeu de l'orgue est permis, et toujours elle a passé pour l'œuvre du saint duc. Rolland de Lassus, maître de chapelle de la cour de Bavière, l'a enrichie d'un *Gloria* et d'un *Credo*; il a légèrement modifié le *Sanctus* et l'*Agnus*, et, se jugeant des droits sur une composition qu'il avait complétée, il l'a imprimée dans ses œuvres avec la légende : *Missa sine nomine*. Mais la ressemblance des styles ordonne de l'attribuer à l'auteur des motets.

Alexandre VI avait concédé aux Clarisses de Gandie le privilège de conserver le Saint Sacrement dans leur monument, du Jeudi saint jusqu'au dimanche de Pâques. François de Borgia, sur le point, en 1550, de quitter Gandie pour toujours, voulut laisser à sa bonne

ville un souvenir de sa piété : le 5 août, il réunit le chapitre de la collégiale et lui fit don de rentes perpétuelles, destinées à rehausser la solennité de la procession, qui, le dimanche de Pâques au matin, devait aller prendre le Saint Sacrement dans le monument des Clarisses, le promener dans les rues voisines et le ramener dans l'église du couvent. Borgia fit mieux que laisser des rentes. Il composa une sorte d'oratorio, ou d'*auto sacramental*, qui serait exécuté en cette cérémonie annuelle. La procession de la collégiale parvenait, à cinq heures du matin, au monastère de Sainte-Claire et trouvait la porte de l'église fermée. Le célébrant la heurtait, et de l'intérieur, deux anges demandaient : *Quem quæritis in sepulcro, Christicolæ ?* Le chœur de la collégiale répondait, à quatre voix : *Jesum Nazarenum, Cælicolæ*. Les anges reprenaient : *Non est hic ; surrexit sicut prædixerit (sic). Ite, nuntiate quia surrexit a mortuis*. Le dialogue se poursuivait, puis, la porte s'ouvrait, et la procession atteignait le monument. Les trois Marie — enfants qui les figuraient — chantaient : *Quis revolvat nobis lapidem ?* et simulaient la recherche du Sauveur. Enfin Magdeleine disait par trois fois : *Surrexit Christus*. A quoi tout le chœur répondait, à sept voix : *Alleluia, alleluia*<sup>1</sup> !

Ce dialogue se composait de huit motets, dont la valeur artistique est de tout premier ordre. Strictement contrapontique, leur style est notablement supérieur aux compositions flamandes de l'époque, par le bon goût, l'art de varier les imitations, de les couper à temps et de les changer. Certains duos à voix seules, écrits en contrepoint, supposent, dans leur auteur, une science très raffinée. Certaines fugues, plus dégagées de l'imitation flamande, ont le brio de l'école de Valence. Toute cette écriture dénote une intuition artistique très rare en ce temps. Il en est de même de la messe de Gandie. Le 13 janvier 1887, cette messe fut exécutée en France, dans la métropole de Toulouse<sup>2</sup>, et, à cette occa-

---

1. « Que cherchez-vous dans le sépulcre, amis du Christ ? — Jésus de Nazareth, ô habitants des cieux. — Il n'est pas ici, il est ressuscité, comme il l'avait prédit. Allez, annoncez qu'il est ressuscité d'entre les morts. — Qui nous soulèvera la pierre ? — Le Christ est ressuscité. — Alleluia ! »

2. Le R. P. Comire, qui fit exécuter cette messe, y ajouta le *Gloria* de la *Messe* des

sion, présentée à Ambroise Thomas. Le directeur du Conservatoire la jugea très belle, et, par l'écriture et le style, absolument digne de Palestrina.

Exclusivement sacrée, sans aucun motif profane, cette musique est polyphonique et palestrinienne bien qu'antérieure à Palestrina. Elle est constituée par des thèmes à répétition en imitations, canons, selon tous les artifices du plus savant contrepoint, et, basée généralement sur les tonalités du plain-chant, elle produit, bien exécutée, une impression profonde de piété et de recueillement.

Le mérite de ces œuvres ne laisse qu'un regret, c'est que, ni dans les archives de Rome, ni dans celles d'Espagne, on n'ait pu retrouver d'autres compositions de François de Borgia; mais il nous permet de confirmer les dires de ses anciens biographes, et d'affirmer que Borgia fut, en Espagne, un des restaurateurs de la musique sacrée. Plus tard, à Barcelone et à Gandie, il entre tint, à grands frais, une chapelle toujours très réputée, et les répertoires des chapelles, restant la propriété de chacune, il est probable que le prince artiste fournissait à ses chantres ses propres compositions<sup>1</sup>.

---

*confesseurs*, de Palestrina, et un *Credo* à l'unisson, de sa composition. Il y avait aussi adapté un accompagnement d'orgue et un quadruple quintette à cordes doublant les parties, qui, dans un vaste vaisseau, eussent paru trop faibles.

1. La collégiale de Gandie possède un livre de musique manuscrit et tout noirci par le feu. L'écriture en est illisible et l'auteur inconnu. (Voir deux remarquables articles publiés par la revue espagnole *Razon y Fé* [octobre et novembre 1902] : *Las obras musicales de San Francisco de Borja*, par le P. Mariano Baixauli.) On sait qu'une sœur cuisinière de Gandie brûla dans son fourneau, comme papiers inutiles, beaucoup de pièces des archives conventuelles. Bien des souvenirs concernant François de Borgia durent périr dans cet autodafé.

---

## CHAPITRE V

### LA MORT DE L'IMPÉRATRICE. — L'ADIEU A LA COUR.

Sœur Gabrielle, la veuve du second duc de Gandie, mourut en 1537. La mort de son aïeule dut beaucoup toucher le marquis de Lombay, et le récit qui lui vint, de Gandie, des derniers moments de la sainte, augmenta assurément dans son âme l'estime qu'il nourrissait déjà pour le sacrifice et le renoncement religieux.

François resta, toute l'année 1538, au service de l'impératrice. Toujours actif, Charles-Quint, de retour des états de Monzon, s'était rendu à Barcelone le 31 décembre précédent, avait visité ses places du Roussillon, et, le 27 avril 1538, était parti pour l'Italie. Paul III travaillait à établir, entre l'empereur et le roi de France, une paix plus durable que les précédentes. Le 18 mai, une trêve de dix ans fut, en effet, conclue entre les deux souverains, qui, au mois de juillet, se rencontrèrent à Aiguesmortes. Le 20 juillet, l'empereur regagnait la Castille. Au milieu de ses graves soucis, il n'avait pas oublié le marquis de Lombay. Pour le récompenser de ses services, il lui donnait, le 13 juin, à lui et à la marquise, une rente viagère de 400.000 maravédis, pris sur les revenus des trois évêchés d'Osma, de Siguenza et de Calahorra<sup>1</sup>.

En 1537, Borgia avait eu, à Valladolid, son septième enfant, Dorothée. Un autre, Alphonse, allait naître l'année suivante à Tolède.

Mais, en cette ville, un événement plus important devait singulièrement influencer l'avenir de François de Borgia. L'empereur avait

---

1. *Osuna.*



convoqué les Cortès à Tolède pour le printemps de 1539. Son trésor était en détresse. Tous les domaines de la couronne, tous les revenus de l'État étaient aliénés, et ces emprunts déguisés n'amortissaient aucunement sa dette ; ils ne fournissaient même pas au prince les ressources dont il avait besoin. Il avait essayé en vain, aux Cortès de 1527, d'imposer la noblesse. Celle-ci répandait volontiers son sang, mais regardait comme un privilège de la *hidalguia* de ne point payer d'impôt. A Tolède, l'empereur espérait enlever l'assentiment de sa grandesse récalcitrante, et en obtenir la *Sisa*, impôt sur la consommation. On le lui refusa, et Charles-Quint, jugeant désormais inutile de consulter, sur le vote de l'impôt, un ordre qui ne le payait point, cessa de le convoquer.

Il avait, en tout cas, voulu, pour gagner ses hôtes à ses projets, leur faire, dans sa ville impériale, un accueil magnifique. Tolède, au mois d'avril, était en fête, et Charles-Quint ne paraissait à aucune réjouissance sans le marquis de Lombay. Tous deux semblaient à l'apogée de leur bonheur. On bâtissait alors l'orgueilleux Alcazar que Charles n'habita jamais. Durant les Cortès, les Majestés et leurs principaux officiers résidaient au palais du comte de Fuensalida. Vers la fin d'avril, l'impératrice fut prise de fièvres malignes, et son état devint très alarmant. Tolède changea soudainement d'aspect. Aux carrousels succédèrent des processions de pénitence. Le chapitre, pendant huit jours, se rendit aux principales églises de la ville, et, pour faire violence au ciel, il consentit, contre tous les usages, à sortir de la cathédrale, et à porter à S. Juan de los Reyes la statue vénérée de Notre-Dame del Sagrario<sup>1</sup>. Aucune prière ne toucha Dieu. Le jeudi 1<sup>er</sup> mai, à une heure de l'après-midi, l'impératrice Isabelle expirait. La marquise de Lombay ne s'était pas éloignée de la mourante, qui, en signe de suprême affection, ordonna que, seule, sa *camarera mayor* toucherait ses restes et l'ensevelirait, et que le marquis de Lombay conduirait son corps à Grenade.

Il n'est point nécessaire, pour comprendre la douleur de Borgia,

---

1. Archives du chapitre de Tolède : *Actas capitulares*, t. VI, 1537-1544, fol. 109.

d'imaginer le romanesque amour que la légende lui a prêté<sup>1</sup>. Doña Isabelle était l'amie d'enfance, la bienfaitrice d'Éléonore de Castro. Le marquis vivait depuis dix ans à son ombre et dans sa privauté. Elle était enfin l'impératrice. Tout ce que peuvent inspirer le culte dynastique, la reconnaissance et l'amitié, s'unissait pour consterner le gentilhomme, et, devant le soudain effondrement de tant de joie et de grandeur, le chrétien, éclairé par la grâce, sondait facilement le vide de tout ce qui n'est pas Dieu.

Tandis que l'empereur, désespéré, se retirait non loin de Tolède, au monastère de Sisla, chez les Hiéronymites<sup>2</sup>, le vendredi soir, 2 mai, le chapitre accompagnait les restes de l'impératrice jusqu'à la porte d'Alcantara. Le cortège s'achemina ensuite vers Grenade. Le corps, renfermé dans un cercueil de plomb recouvert de brocart, était porté dans une litière. Le grand écuyer de l'impératrice dirigeait le cortège, qui comprenait un cardinal, des évêques et de nombreux gentilshommes. On s'arrêtait chaque nuit. Doña Isabelle avait défendu qu'on l'embaumât, et durant les quinze jours que dura le voyage, le travail de la mort se faisait sentir à l'escorte<sup>3</sup>.

De la porte d'Elvira à la cathédrale, Grenade s'était tendue de deuil pour recevoir l'impératrice. Dans l'après-midi du 16 mai<sup>4</sup>, le chapitre vint attendre la dépouille impériale, qui fut aussitôt transportée à la cathédrale, dans le chœur de la chapelle des rois drapée de noir<sup>5</sup>. Le lendemain matin, samedi, les prélats et gen-

1. Le duc de Rivas, dans *El solemne desengaño*, et Campoamor dans *Los Amores en la luna*. Cette légende est restée populaire en Espagne. Un bonhomme qui me montrait, un jour à Tolède, le palais ruiné de Fuensalida, me parlait de l'amour de Borgia pour l'impératrice en homme convaincu.

2. Charles-Quint le visitait souvent. Il pensa s'y retirer quand il abdiqua. C'est à Sisla que Philippe II songea d'abord à élever la nécropole qu'il bâtit ensuite à l'Escorial.

3. Vasquez. — Cienfuegos raconte qu'un jour, en ce voyage, le marquis de Lombay aperçut, en plein midi, son aïeule, sœur Gabrielle. Elle montait au ciel entourée de saintes, et elle dit à son fils : « Il est temps, mon fils, que tu commences à graver le chemin dans lequel Dieu veut que tu le serves. » A peine arrivé à Grenade, Borgia aurait écrit à Gandie pour avoir des nouvelles de sa grand'mère. On lui répondit que sœur Gabrielle était morte au moment même où François l'avait vue. Malheureusement la mort de sœur Gabrielle remontait déjà à deux ans.

4. *Actas capitulares* du chapitre du Crenade.

5. Je me dirige, dans mon récit, sur un document contemporain : *El triunfo que Granada hizo al recibimiento de la Imperatriz*, chap. ix. Manuscrit inédit de la bibliothèque



FRANÇOIS DE BORGIA  
DEVANT LES RESTES DE L'IMPÉRATRICE ISABELLE  
(*Tableau de Carbonero. — Madrid*).

Cliché Laurent.





l'enterrement à Grenade (17 mai), qui détermina, en Borgia, le changement célèbre, principe de sa sainteté. Aux archives de la Compagnie, j'ai rencontré, il y a quelques années, un précieux journal spirituel écrit de la main du saint, devenu général, et qui va, du 1<sup>er</sup> février 1564, au mois de février 1570 <sup>1</sup>. Au passage, Borgia signale, pour en remercier Dieu, les dates des principaux événements de sa vie. Jamais aucune allusion aux événements de Grenade. Au contraire, le 1<sup>er</sup> mai, il rappelle avec une remarquable insistance la mort de l'impératrice. Il écrit, le 1<sup>er</sup> mai 1564 : « Pour l'impératrice qui mourut en ce jour : *Por la Emperatriz q. murió al dia como oy.* » Le 1<sup>er</sup> mai 1566 : « Avec l'impératrice, en me réjouissant de ce que le Seigneur a opéré en elle et en moi par sa mort : *Con la E. gozando de lo que el Sr obró en ella y en mi por su muerte... Magnificate Dominum mecum!* » Le 1<sup>er</sup> mai 1567 : « Vingt-huit ans depuis la mort del'impératrice : *28 de la muerte de la Emperatriz.* Action de grâces pour les bienfaits reçus en ce jour en des années passées : *Act. de gras por los beneficios deste semejante dia en los años pasados.* » Ainsi donc, vingt huit ans après la mort de la souveraine, le saint était encore exact à célébrer cet anniversaire et à remercier Dieu « de ce que le Seigneur avait opéré en elle et en lui, en ce jour. » C'est du 1<sup>er</sup> mai à Tolède, et non du 17 à Grenade, qu'il se souvient.

L'art et la légende n'ont pas manqué d'agrémenter ce thème saisissant de la conversion d'un Borgia. Jean-Paul Laurens en France, Carbonero en Espagne, ont peint la scène de Grenade en des toiles éloquentes. Cienfuegos l'a amplifiée, avec un excès cho-

---

1. Je citerai souvent ce journal spirituel que je décris dès maintenant. Il se compose de vingt cahiers (quatre cents pages) reliés ensemble sous le titre *Diarium S. Fci Borgie*. Il est formé de rognures de papier à lettres, la partie des versos laissée en blanc dans les lettres que Borgia recevait. Plusieurs lettres portent les adresses et des cachets. Le journal commence ainsi : *Primº de Hebrero de 1564 en Roma*. Il se ferme sur ces mots : « *I de Hebrero 70 : Deseo de derramar la sangre por su amor : désir de répandre mon sang pour son amour.* » L'année 1569 manque. Le texte dit : « *69 esta en el libro nuevo ; 69 est dans le cahier neuf.* » Sauf quelques interruptions causées par la maladie, ce journal relate, jour par jour, heure par heure, les intentions surnaturelles dont s'animait le saint. Écrit hâtivement, il est d'une lecture plus que difficile ; il est encombré de signes conventionnels et énigmatiques. Aucun document n'éclaire mieux sur la vie spirituelle de Borgia à l'époque où il écrivait. V. Extraits en appendice.

quant ; et qui ne l'a entendu décrire par un panégyriste du saint ? Cienfuegos, le premier, assure que le marquis de Lombay s'écria, devant les restes de l'impératrice : « Jamais plus, non jamais plus je ne servirai un maître qui peut mourir ! » et on est convenu d'admettre que François de Borgia fit alors le vœu de se retirer chez lui, pour y mener une sorte de vie religieuse.

Cette affirmation me semble insoutenable. D'abord parce que Borgia n'avait point alors de chez soi. Gandie appartenait à son père, âgé seulement de quarante-cinq ans, et ce n'est pas à Lombay que le marquis aurait pu élever ses nombreux enfants ni pourvoir à leur avenir. Il avait besoin, pour eux, d'exercer une charge rétribuée. La preuve, d'ailleurs, qu'il ne fit alors point ce vœu, c'est qu'il ne le tint pas. Il acceptera bientôt une vice-royauté, et en remerciera Charles-Quint comme d'un bienfait. Il l'exercera sans arrière-pensée, très heureux de servir un maître mortel, parce qu'en ce service, excellemment rempli, il voyait son devoir et le service même de Dieu. Sept ans plus tard seulement, des coups nouveaux et absolument imprévus l'arracheront au service des maîtres humains, sans qu'il ait jamais demandé auparavant à s'en affranchir. Anticiper ce qu'on appelle la conversion de François de Borgia, et son désir de fuir le monde, c'est rendre inexplicables les années qui la suivent. Je sais bien que, pour en justifier l'emploi, les biographes peignent le marquis de Lombay sollicitant toujours de Charles-Quint un congé qu'il n'obtenait jamais. Mais cette attitude, nous le verrons, est contredite par tous les actes, par toutes les lettres du saint. En 1539, son fils aîné Carlos comptait neuf ans, le dernier quelques mois à peine. Il en devait avoir un autre qui ne vécut pas. Rien ne lui permettait alors de rêver une retraite, que, de longtemps, il ne désirera pas. Dieu seul sait le terme auquel il conduit les âmes, et celles-ci ne devançant pas les desseins de la Providence ; elles ne les comprennent qu'en se rappelant, après coup, les chemins qu'elles ont suivis.

Les services funèbres pour l'impératrice se poursuivirent pendant neuf jours à la chapelle royale de Grenade. Le 18 mai, le bienheureux Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, prêchait. Le

vigoureux discours du prêtre parut à François l'écho de ses propres pensées. Aussi, dans l'après-dîner, fit-il appeler Avila pour lui ouvrir son âme. L'apôtre comprit quelle œuvre divine s'accomplissait; par ses conseils, il aida Borgia à la poursuivre, et à fuir, ces trois fléaux des cours : l'ambition, l'envie et le plaisir.

Ribadeneyra raconte, que peu de temps après ces événements, François de Borgia recevait de sa tante, l'abbesse de Gandie, une lettre qui acheva de l'émouvoir. Elle avait cru voir son neveu, tandis qu'il gagnait Grenade; François semblait tendre vers Dieu ses mains, et Dieu le relevait et l'attirait à Lui. Songe ou symbolique révélation, cette vision répondait trop bien à la réalité, pour ne point toucher celui qui en avait été le sujet. En la consignant, Ribadeneyra prouve, du moins, qu'elle était de tradition chez les Borgia.

De retour à Tolède, le marquis de Lombay ne dissimula point quel changement s'était opéré en lui. Il en donna même une preuve éclatante et qui semble authentique, bien que Cienfuegos soit seul à la rapporter. Avant son départ pour Grenade, à propos sans doute de l'impôt, Borgia avait eu avec l'amiral de Castille une discussion fort vive. A son retour, il envoie saluer l'amiral, et lui demande un rendez-vous. Don Fernando Enriquez, persuadé qu'il s'agit d'une rencontre, désigne à son adversaire un terrain en conséquence. François s'y présente, et à peine a-t-il vu l'amiral, qu'il se jette à ses pieds et lui offre ses excuses. Fernandez confondu releva Borgia. Il resta depuis son ami, et lui-même se plut à raconter ce trait de vigoureuse humilité.

D'après le témoignage de François de Gurrea<sup>1</sup>, l'empereur et le marquis de Lombay, pendant plusieurs jours, passèrent des heures, enfermés seul à seul; ils parlaient sans doute de leur douleur. Sans doute aussi Charles-Quint instruisait le marquis des obligations dont il allait le charger. Doña Eléonore et doña Juana n'avaient plus de charges au palais. Le marquis lui-même avait perdu sa principale fonction. Il restait grand veneur, insipide emploi

---

1. *Loco cit.*, procès de Saragosse.

dans une cour en deuil. Aussi bien l'empereur devait-il récompenser le marquis et la marquise de Lombay de leur constant dévouement envers l'impératrice. Le 26 juin 1539, Charles-Quint nomma Borgia son vice-roi et son lieutenant général en Catalogne<sup>1</sup>. Le même jour il annonçait officiellement cette nouvelle à la trésorerie et à l'évêque de Barcelone, et il remettait au jeune vice-roi, avec ses lettres de créance, de copieuses instructions qui le devaient diriger dans son gouvernement<sup>2</sup>.

L'empereur conseilla au marquis de Lombay de prendre, avant de quitter Tolède, l'habit des chevaliers de Saint-Jacques. Cet ordre jouissait en Catalogne de nombreux privilèges ; ses membres étaient exemptés de payer la *Sisa*, l'impôt sur les consommations.

1. « In Dei nomine, Pateat omnibus....

» Nos Carolus et Joanna eius mater.... Cum obiit Ill. et R. Federicus de Portugalia A. Caesar. de summo præsidente in Catalauniæ principatu et comitatibus Rossilionis et Ceritanæ providendum sit, qui vices regias nostras habens, provinciam ipsam, pro magnitudine et montuositate sua, sine ipso præsidente regi et recte gubernari non potest, neque ibidem populati in pacis tranquillitate et iustitia permanere atque a facinorosis hominibus se abstinere, nisi nobis aut præsidente ipso præsentibus et Regalias ordinarias rigide exercentibus, ideoque, de fide, virtute, sagacitate, prudentia et omni probitate Vestri Illmi Francisci de Borgia Marchionis de Lombay, Consiliarii nostri fidelis, dilecti admodum Confidentes, quippe, a primis annis juventutis vestræ in aula nostra et serenissimæ Imperatricis, quo, Consortis nostræ dilectissimæ divæ memoriæ educatus, ea obsequia Nobis et dictæ serenissimæ consorti et uxori nostræ vos et Illma Marchionissa conjux vestra, nobis dilecta, assidue præstitistis et tales vos exhibuistis, q. merito provinciam ipsam tuto regendam et gubernandam vobis committimus, ratî rem nostram perinde ac vestram summopere curaturum. Quamobrem, tenore præsentis, de certa scientia Regiæ auctoritate nostra et consulto et motu proprio, vos eundem Illm<sup>um</sup> Franciscum de Borgia, Marchionem de Lombay, Locumtenentem Generalem nostrum ex latere nostro dextero sumptum et *Alterum Nos* et personam representantem in dicto Catalauniæ principatu et comitatibus Rossilionis et Ceritanæ et Cunctis illorum partibus facimus, constituimus, creamus et solemniter ordinamus atque præficiamus, ex ipsoque latere nostro ad unum triennium exinde in antea computandum, et deinde, dum de nostro processerit beneplacito, delegamus. Itaque vos Franciscum de Borgia, tempore prædicto durante, in principatu comitatibusque prædictis... præsitis, præferamini et imperetis omnibus et singulis Archiepiscopis, Episcopis, Abbatibus, Prioribus, Prælatiis religiosis... ac etiam Ducibus... et possitis super ipsos, tamquam nostra persona et *Alter Nos*, disponere, mandare, ordinare et statuere pro libito voluntatis vestræ et prout prudentiæ vestræ et discretioni... videbitur expedire.

» Omnibus jubemus, sub iræ et indignationis nostræ incursu, pænæque florenorum auri decem millium quatenus vos eundem Franciscum de Borgia pro Locumtenente Generali et personam nostrum representantem omnino habeant.

» Actum in Curia nostra Toleti die 25 M. Junii A. a N. D. 1539, regnorumque nostrorum, videlicet S. Imperii a, 21, Regni Castellæ 38, Navarræ, 25, » etc. (*Osuna*, copie insérée dans le procès manuscrit de canonisation de Madrid, 1617.)

2. *Mon Borg.*, t. II, p. 252. Le diplôme original est aux archives d'*Osuna*.



Une fois chevalier de l'Ordre, le marquis pourrait, en outre, recevoir une commanderie. Il obéit à l'empereur, et, le 25 juin, il fut admis à revêtir le manteau blanc à croix rouge des chevaliers<sup>1</sup>.

Homme de cour et favori, François de Borgia s'était montré, pendant douze ans, un parfait gentilhomme. Mais durant cette période constamment heureuse, il n'avait donné la vraie mesure ni de son talent, ni de son caractère. Investi, à vingt-neuf ans, de l'autorité souveraine, chargé d'un gouvernement difficile, il allait montrer, qu'aux gracieuses qualités d'un courtisan, il joignait la fermeté et la féconde initiative d'un homme d'État.

---

1. Le 1<sup>er</sup> janvier 1540, une cédula royale permettait au vice-roi de faire profession, bien qu'il fût novice depuis moins d'un an et n'eût point fait de noviciat au monastère d'Uclès. On ne sait quand il fit profession. Une nouvelle cédula, du 7 février 1540, autorisait le profès à porter des vêtements précieux, des fourrures, des chaînes d'or et des bijoux, sans manquer aux règles de l'Ordre, qui, elles, prescrivaient des costumes blancs ou sombres, et de simples tissus de laine ou de peu de prix. Le 31 mars 1540, Charles-Quint donnait au marquis de Lombay la commanderie de Huelano, dans la province de Cuenca. Il la lui retirait plus tard et l'investissait en échange, en juillet 1543, de la commanderie plus importante de Reyna, dans la province de Badajoz. Les vice-rois, ne pouvant s'absenter de leurs provinces, Charles-Quint, le 8 mai 1549, dispensait le commandeur de Reyna des quatre mois de résidence annuelle qu'il aurait dû fournir dans sa commanderie. Le 20 décembre 1449, François de Borgia ayant renoncé à Reyna, l'empereur lui en laissait les rentes. Le 21 janvier 1550, cette commanderie était transférée par l'empereur à Jean de Borgia, fils cadet de François. (Voir *Boletín de la A. de la H.*, t. XXII. Pièces publiées par don Francisco de Uhagon, ministre du tribunal des Ordres.)



LIVRE DEUXIÈME

---

L'HOMME D'ÉTAT

(1539-1550)





## PREMIÈRE PARTIE

### LE VICE-ROI (\*)

---

#### CHAPITRE PREMIER

LES INSTRUCTIONS IMPÉRIALES. — L'ENTRÉE A TORTOSA ET A BARCELONE. — LES BESOINS DE LA PROVINCE ET CEUX DU VICE-ROI. — TRAVAUX, RÉFORMES ET LUTTES. — LE JUSTICIER. — VOYAGE A PERPIGNAN.

La nomination du jeune marquis de Lombay à la vice-royauté de Catalogne prouvait son précoce mérite. En ce temps de paix mal assurée avec la France, cette clef de l'Espagne devait reposer en des mains fermes et fidèles. Le gouvernement de cette province en désordre et entichée de ses *fueros*, demandait un grand tact, de la vigueur, un rare discernement. Il était enfin inouï qu'on débutât dans la carrière administrative par la vice royauté de Catalogne. On venait à Barcelone après avoir gouverné Valence, l'Aragon ou Majorque. De Catalogne, les vice-rois passaient à Naples,

---

\* Les Archives de Simancas et d'Osuna, les Archives nationales de Paris, possèdent la correspondance officielle du vice-roi; Osuna une liasse de réponses de Charles-Quint (1539-1543). Borgia avait à la cour un agent, Jérôme Ruyz, auquel il écrivait constamment. Cette correspondance semble perdue. Perdues sans doute aussi les lettres familières du saint.

V. *Manuel de novels ardits, vulgarment appellat Dietari del antich consell Barceloni*. t. IV, 1534-1562. — *Barcelona antigua y moderna*, par don Andrés-Avelino Pi y Arimon : 1854, etc.

en Sicile ou aux Pays-Bas<sup>1</sup>. D'assez brillantes sinécures auraient pu récompenser le marquis de Lombay de son dévouement envers l'impératrice. Si Charles-Quint lui confiait une charge qu'avaient accoutumé de remplir les personnages les plus considérables, c'est qu'en l'aimable homme de cour, il avait depuis longtemps reconnu un homme d'État.

Le marquis de Lombay connaissait la Catalogne. Il en parlait la langue, et avait assez souvent assisté aux Cortès de Monzon pour savoir quelles lois et quelles coutumes régissaient cette province, quels maux la travaillaient. Du reste, les minutieuses instructions dictées par l'empereur<sup>2</sup> lui marquaient clairement ses prochains devoirs.

Son traitement serait de quatre millé ducats<sup>3</sup>, sa garde de trente hallebardiers. Son attention était attirée sur trois points. D'abord, et principalement, sur l'administration de la justice criminelle, très fautive en Catalogne. Les magistrats, gens du pays, cédaient aux influences locales. Au vice-roi d'être avisé, diligent, bon et rigoureux. Sitôt arrivé, il nommerait des commissaires chargés d'instruire certaines causes pendantes. Il ne prendrait point ces magistrats parmi les officiers du vice-roi son prédécesseur, et il surveillerait leur conduite. Une pragmatique<sup>4</sup> avait interdit les ports d'armes et les attroupements. Le vice-roi veillerait à son exécution. Il ferait, en personne, des rondes de nuit à Barcelone. Il déjouerait les supercheries par lesquelles on évitait la justice royale en se réclamant sans raison du for ecclésiastique. La Catalogne, le Roussillon et la Cerdagne étaient en proie aux brigandages. Loin de les réprimer, les seigneurs ecclésiastiques et temporels offraient, dans leurs châteaux, un repaire aux bandits. Il

1. Charles-Quint, en 1520, avait institué des vice-rois, à charge triennale, pour celles de ses provinces qui jouissaient de *fueros*.

2. *Mon. Borj.*, t. II, p. 582. Original à Osuna : dix-huit pages.

3. *Con dos mil ducados de salario ordinario y dos mil de ayuda de costa*. (Instructions.) Cependant Borgia écrivait, en 1549, que son traitement fut de cinq mille ducats : *Me hizo S. M. merced del Cargo de Cataluña con cinco mil ducados de salario*. (Lettre à Jean Vasquez de Molina. [*Monumenta*, t. II, p. 559.])

4. Décret royal porté dans l'intervalle des Cortès et encore dépourvu de leur sanction.

faudrait donner la liste des malfaiteurs, les punir, et, au besoin, prendre les châteaux des recéleurs. Chaque année, le vice-roi, ferait dresser un état des procès en suspens, et en presserait l'exécution. Il contiendrait les juges de cour, avides d'usurper l'autorité royale. Des inégalités flagrantes régnaient dans la répression des torts ; on les supprimerait. On empêcherait les seigneurs de soustraire à la justice royale les causes qui en ressortissaient. Les criminels seraient punis au lieu où ils auraient failli. Le vice-roi était encore invité à sauvegarder l'indépendance des juges, à être régulier aux audiences, à faire visiter, chaque samedi, les prisons, à assurer, par lui-même, que les pauvres y étaient bien traités et que le geôlier prenait soin d'eux.

Au civil, le vice-roi ferait cesser les retards des procédures. Il présiderait habituellement une des deux chambres de justice, et tiendrait tout ce qui touche aux procès « aussi réglé qu'une montre ». Il serait d'un accès facile aux pauvres, aux veuves, et leur ferait rendre prompte justice.

Enfin quelques cas particuliers lui étaient signalés. Les troubles du vicomté de Castelbo avaient révolutionné la Catalogne, et ni l'évêque de Barcelone, ni les commissaires royaux ne s'étaient employés à les réduire. Le vice-roi demanderait compte de leur mandat à ces personnages. Il essaierait de réconcilier deux ennemis fameux, Semanat et Pujadas. Il ferait verser des cautions non soldées. Il entrerait en Catalogne par Tortosa, afin de mettre en ordre cette ville. Il construirait une route d'Urgel à Barcelone ; veillerait à ce qu'à Barcelone le pain soit bien cuit et la voirie moins rudimentaire. Le vice-roi antérieur avait permis au peuple de s'armer. Les quartiers formaient un corps de douze mille hommes, munis d'étendards, de tambours, d'arquebuses et de piques. Outre leurs revues, chaque dimanche, ces soldats irréguliers s'exerçaient au tir. Il faudrait, doucement, les désarmer et les licencier. Il faudrait, aussi, hâter les fortifications du port, s'assurer des intelligences avec les vice-rois voisins, et tendre, de concert, à la répression du banditisme. Enfin, les Cortès de 1537 avaient voté un *servicio*, et soixante-dix mille livres restaient à percevoir. Le vice-roi les exigerait des députés de Catalogne.

D'ailleurs, concluait l'empereur, ces affaires ne sont que les plus urgentes. D'autres seront signalées en leur temps.

Ce programme était redoutable, et, quand il en prit connaissance, le marquis de Lombay dut être médiocrement rassuré. On lui signifiait d'être un justicier, et on ne lui cachait point que nul concours fidèle ne lui était assuré, qu'il se heurterait plutôt à des trahisons ou à d'incessants conflits de juridiction. On lui avouait l'indigence du trésor, et on le pressait de mener à bien une lutte et des œuvres qui nécessiteraient d'abondantes ressources. Charles-Quint voulait sans douter favoriser Borgia, mais surtout, il le savait droit, consciencieux, assez dévoué pour assumer l'odieux des rigueurs nécessaires, trop humain pour sévir avec dureté, et, sur le point d'aller lui-même châtier les Gantois révoltés, il était heureux de laisser en de si bonnes mains la plus remuante de ses provinces.

Le marquis de Lombay prit, à Tolède, congé de l'empereur, et, avec sa femme, sa belle-sœur Jeanne de Meneses<sup>1</sup> qu'il garda toujours à son foyer, ses huit enfants, la gouvernante de ses filles, Isabelle Rodriguez, il se rendit d'abord à Gandie, où il s'arrêta peu de jours.

Ses frères et sœurs avaient disparu du palais familial. Alphonse était mort l'année précédente, abbé de Valldigna, Henri jouissait de la commanderie de Montesa. Marie, Anne et Isabelle étaient cloîtrées. Louise vivait à San Lucar. Jean-Christophe, son frère naturel, avait vingt-deux ans. Six ans plus tard, il deviendra chevalier de Saint-Jacques.

De sa seconde femme, le duc de Gandie avait eu de nouveaux et nombreux enfants. L'aîné, Rodrigue, créé cardinal à treize ans, n'avait porté la pourpre qu'un an. Il était mort depuis trois ans.

---

1. Jeanne de Meneses, remplit auprès de Borgia, un rôle de dévouement constant. Après la mort de sa sœur, après le départ et l'entrée en religion de son beau-frère, elle restera, à Gandie, la mère de leurs enfants. Toujours effacée, toujours saintement dévouée, elle mériterait d'être mieux connue, et, de son obscurité même, tire un charme pénétrant.

Marie, cloîtrée à onze ans, était recluse. Pierre-Louis-Galceran avait onze ans. Un an plus tard, il devait hériter de Henri, devenu cardinal, la commanderie de Montesa, en attendant qu'à dix-sept ans, il obtînt, malgré une violente et légitime opposition, la Grande-Maîtrise de l'Ordre. Diego et Philippe, âgés de dix et de neuf ans, étaient clercs, et ne soupçonnaient pas quel avenir douloureux leur réservait leur violent caractère. Eléonore avait cinq ans, Anne quatre, Madeleine deux. Thomas avait un an. Marguerite, sans doute, n'étaient point née. Anne, à huit ans, devait être mise aux Clarisses. En réalité, Gandie appartenait aux enfants du second lit. Les âmes du xvi<sup>e</sup> siècle ignoraient la mélancolie ; celle de François de Borgia, à ce spectacle, ne fut pas atteinte de ce sentiment. Mais ces âmes connaissaient l'intérêt, et Borgia ne fit jamais comprendre qu'il souffrait de voir son héritage diminué.

Le duc de Gandie remercia l'empereur d'avoir permis au marquis de Lombay cette visite au foyer. Le 14 août, le marquis arrivait à Tortosa, où, selon l'usage, dans l'église cathédrale, il prêta serment de respecter les *fueros* de Catalogne.

Dès lors, la copieuse correspondance du marquis de Lombay, si judicieusement publiée par les rédacteurs des *Monumenta*<sup>1</sup>, nous permet de suivre avec quelle activité, quel souci de la justice, quel tact, quel désintéressement, quelle conscience, il s'acquitta de sa tâche malaisée. En ces lettres, d'un style prime-sautier et pittoresque, adressées à l'empereur, au cardinal de Tavera, président du Conseil de Castille, à don Francisco de los Cobos, éclatent la franchise, la décision, un dévouement religieux au service du prince, parfois une vivacité encore juvénile, toujours une urbanité de très grand seigneur. On y cherche, en vain, cette attitude compassée et larmoyante de pénitent désenchanté, que certains biographes du saint lui prêtent systématiquement. Il sert très volontiers le roi, dans une charge qu'il regarde comme un bienfait. Aucun désir de fuir une situation qu'il cherche simplement à bien remplir. Toujours il voit et parle clair. Son culte pour

---

1. *Mon. Borg.* t. II.



l'empereur se montre au soin qu'il prend d'exécuter ses ordres et de défendre les intérêts de la couronne. Vice-roi, il tient à ses prérogatives, et les fait respecter. Justicier, il châtie promptement et avec sérénité. Un mot le caractérise, qui revient souvent sous sa plume : la conscience. Il ne peut comprendre que d'autres négligent un devoir de conscience, et lui, entend tout sacrifier plutôt que de mentir à sa conscience.

Le marquis de Lombay avait à peine mis pied à terre à Tortosa, qu'il inaugurerait son rôle de justicier. Le 15 août, il ouvrait une enquête sur de récents méfaits. Le château de la ville était devenu une caverne de brigands, et l'alcalde du fort était le pire de tous. Sentant la corde, il avait disparu. Le vice-roi arrêta, du moins, six coupables. « En vérité, mandait-il à l'empereur, les seuls brigandages de cet endroit occuperaient un conseil d'État et un vice-roi... J'ai gagné ensuite Tarragone, ajoute-t-il. Ici, point de bandes organisées, mais beaucoup de meurtres, car la justice entre en composition avec tous les assassins et, comme les naturels du pays aiment à verser le sang, ils ne sentent que les châtiments sanglants. La justice est d'ailleurs partagée entre le *veguer* de V. M. et celui de l'archevêque. Or ce dernier préfère tirer aux gens de l'or, que les mettre à la potence. Il faut donc que V.M. écrive à ce cardinal (Jérôme Doria <sup>1</sup>), afin qu'il s'acquitte de ses obligations de conscience. »

Le samedi 23 août, François de Borgia entra à Barcelone. Les conseillers, le régent de la *vegueria*, les consuls de la mer<sup>2</sup>, de

1. Génois qui gouvernait de loin les trois Églises de Jaca, d'Huesca et de Tarragone.

2. Les *conseillers*. Le 17 avril 1249, le roi Jaime I<sup>er</sup> fonda un conseil de quatre *padres* ou juges, qui élisaient huit conseillers. Le 14 février 1257, le même Jaime I<sup>er</sup> accordait à la cité d'avoir, pour se gouverner, huit conseillers et un sénat de deux cents *prohombres*, élus annuellement le jour des Rois. Cent étaient bourgeois, cent artisans et journaliers. En 1259, Jaime I<sup>er</sup> réduisit le conseil à six membres, et en 1265, à quatre et le sénat à cent membres. Le 3 novembre 1254, il décrète définitivement que cinq conseillers, élus le jour de Saint-André, nommeraient, d'accord avec le *veguer* et le *baile*, cent *jurados* qui formeraient le conseil des Cent. A la fin de leur charge les conseillers rendaient compte au sénat et au peuple de leur administration. C'était leur *testament*. Le conseiller en *cap* avait la charge de la cité et les levées; le second celle des pains; le troisième celle de la boucherie; le quatrième celles des salaires et des comptes des collecteurs de gabelle; le cinquième surveillait les confréries d'artisans,

nombreux chevaliers, bourgeois et marchands allèrent, en une brillante cavalcade, l'attendre à la *Croix couverte*, à l'est de la ville. Les présentations faites, le cortège rentra par la porte de Saint-Antoine, et conduisit le vice-roi, d'abord à la Séo, où il dut de nouveau prêter serment de respecter les privilèges provinciaux, puis dans la maison de l'archidiacre, celle des maisons épiscopales que Charles-Quint avait assignée comme résidence à son lieutenant<sup>1</sup>

Le marquis de Lombay ne perdit point son temps en fêtes. Le lendemain de son entrée, il étudiait les dossiers des séditeux de Perpignan.<sup>2</sup> « D'une façon ou d'une autre, écrivait-il, le 27 août, à l'empereur, j'espère, Dieu aidant, que V. M. sera bien servie et les brigands châtiés. Ayant toujours cette affaire en vue et la poussant, j'ai pour certain qu'ils finiront par me la payer... Je trouve en Catalogne une grande disette de blé et de justice. Même pour manger, on manque d'argent. » Touché de l'indigence matérielle, il demandait la réduction de certains impôts. « Quant à la justice, ajoutait-il, les voleurs circulent ici par bandes de cinquante à soixante arquebusiers ou frondeurs. Les châteaux, ceux de V. M. comme ceux des particuliers, servent au même usage que celui de Tortosa. Gros travail de pacifier tout cela ! Aussi, con-

Depuis Ferdinand V d'Aragon (1418), les cinq conseillers étaient tirés au sort. On mélangeait, dans une première bourse, vingt noms de citoyens de la ville et quatorze noms de chevaliers, dans la seconde et dans la troisième, treize noms de citoyens, onze de chevaliers, dans la quatrième, vingt-cinq noms de marchands, dans la cinquième, quarante-six noms de chefs de métiers. Les élus étaient proclamés conseillers. Suprêmes magistrats de la ville, ils siégeaient, dans les églises, sur des gradins comme les cardinaux ou le vice-roi ; ils restaient assis et couverts devant le roi, avaient rang d'infants. De Saint-André à la Noël, ils étaient vêtus d'une ample toge noire ; de Noël à Pâques, d'écarlate et d'hermine ; de Pâques à la Toussaint, de damas cramoiisé ; d'écarlate jusqu'à la Saint-André. Philippe V abolit le conseil, le 16 septembre 1714. Le conseil des Cent était une chambre populaire par excellence.

Le *veguer*, ou vicaire, jugeait au civil sous les comtes de Barcelone. Il avait gardé le privilège de juger la noblesse. Le *baile*, ou bailli, jugeait le peuple. Les *consuls de la mer* étaient deux magistrats annuels, l'un militaire, l'autre marchand.

1. Le 26 juin 1579, l'empereur avait écrit à l'évêque de Barcelone, de loger Borgia dans une des maisons épiscopales, et il désignait la maison de l'archidiacre attenante à l'évêché, et « qui fait coin, dans la rue qui va à la place Neuve ». L'empereur signifia le même ordre à l'archidiacre. La jolie maison de l'archidiacre subsiste, sans doute modifiée. Elle sert de siège au collège des avocats. Le palais royal moderne n'est devenu la demeure des vice-rois que depuis Philippe IV, en 1653. Il contenait auparavant des armes, dont, au besoin, on pouvait équiper les citoyens.

2. M. B. II, 8

viendrait-il au service de V. M. que je sois pourvu de quelque troupe de cavaliers. Que V. M. ne me trouve pas importun si j'insiste sur cette demande, déjà faite par moi à Tolède. Mais voyant si clairement que mon autorité risque d'être méprisée, je dois répéter ma prière, non pas une, mais cent fois... Nous nous demandions, l'autre jour, au Conseil, s'il ne serait pas bon d'arrêter Semanat, qui est sous le coup d'un procès et qui possède, non loin de Barcelone, une place où se réfugient tous les malfaiteurs du pays. « Nous convenons qu'il faudrait l'arrêter, répondirent les » conseillers, mais, par crainte des résistances, nous n'osons vous » y engager. » Moi, je ne fais aucun cas de ces résistances. Puisqu'il s'agit du service de V. M., dussé-je mourir dans l'assaut, je leur mettrai leur château par terre. Je raconte ce fait, pour que V. M. reconnaisse combien j'aurais besoin de quarante ou cinquante cavaliers à la solde de V. M. J'ai trop peu de fortune pour les entretenir à mes frais. Que V. M. ne dise pas que l'archevêque, mon prédécesseur, se passait de soldats. Étant clerc, il n'avait pas mes obligations ; puis le pays n'était pas alors dans l'état où je le trouve. V. M. pense bien que ce n'est pas mon intérêt qui me meut, puisque la garde même qu'Elle m'a assignée, je dois chaque mois la payer de mes derniers. A ce train ma fortune ne suffira pas longtemps, tant ici tout est cher. »

Borgia n'avait alors d'autre fortune que sa solde, sa rente de quatre cent mille maravédís, et les revenus de son marquisat ; mais les revenus étaient maigres ; la rente, et peut-être même la solde, étaient payées négligemment. Le trafic de la justice, ressource de beaucoup d'officiers royaux, n'entraînait même pas dans la pensée de Borgia. Aussi, en plusieurs lettres, rappelle-t-il à Cobos sa pénurie. Il le presse de hâter l'expédition d'une commanderie, promise en décembre 1539, mais donnée seulement cinq mois plus tard. « Nous n'avons pas d'autres ressources pour servir S. M. », écrit-il le 5 mai 1540. Il supplie encore le ministre de faire obtenir à la marquise de Lombay cinq mille ducats légués par l'impératrice défunte et payables sur certaines denrées du Pérou. Le 3 janvier 1541, il signale à Cobos une abbaye vacante. « Elle rapporte cinq à six cents livres, dit-il, et les fils ne me manquent

point, auxquels S. M. pourrait faire une faveur<sup>1</sup>. L'évêché de Cordoue est aussi vacant, et, chaque jour, s'offrent des biens d'Église dont S.M. pourrait tirer de quoi m'avantager, — mes fils ou moi, c'est tout un. — Que V. S. veuille bien rappeler à S. M. de me faire quelque faveur, par une pension ou de toute autre façon. Je saurai qu'elle me vient par les mains de V. S. »

La fortune était pourtant son moindre souci. Ce qui l'occupe, c'est d'alimenter Barcelone, de la défendre, d'armer des galères, de dissiper des inimitiés dommageables, de régulariser la justice, de purger le pays de brigands.

Les incursions barbaresques tenaient toujours la ville sur le qui-vive, et le roi n'avait aucune flotte pour défendre les côtes. A peine en charge, Borgia s'abouche avec des armateurs, mais il se heurte à des prétentions exagérées, à des susceptibilités irréductibles. On lui présente des devis fantastiques. Chacun veut être amiral, on ne consent à servir que sous tel chef, qu'en telle compagnie. Borgia déjoue les ruses intéressées, inspecte les chantiers, presse l'empereur de signer des ordres qui n'arrivent jamais, dresse des états de situation, improvise une artillerie, fait mettre les places de la côte sur le pied de guerre, commande une galère bâtarde dont il surveille la construction avec amour. Les rusés Catalans ont trouvé leur maître, mais ils l'apprécient. L'un d'eux, dont cependant il a fortement réduit les devis, écrit à Cobos, le 27 octobre 1539 : « Rien à dire d'ici, sinon que le seigneur vice-roi sera un homme de bien et un justicier (*hombre de bien y de justicia*). »

Dès le 9 décembre 1539, les plans des travaux du port sont arrêtés en Conseil. Seul l'argent manque. Des chanoines, dont on attend un secours, le refusent. Il faut l'emporter de haute lutte. Le 10 avril 1536, le vice-roi don Fabrice de Portugal avait posé la première pierre du rempart de l'est, qui regardait la mer. Le 14 juin 1540, en présence de Borgia, on commence le prolongement des murailles, qui iront du boulevard de Saint-Raymond jusqu'à la Ata-

---

1. M. B. II, 213.

razana, et couvriront ainsi la ville. La députation de Catalogne tardait à payer le *servicio* voté en 1538. Par sa persévérance, le vice-roi le lui arrache, ducat par ducat. Les discordes privées troublent, et souvent ensanglantent le pays. Borgia réconcilie le clergé de Santa-Maria del Mar avec celui del Pi ; il rétablit la paix entre le duc de Cardona et ses frères, entre Galceran de Pinos et les gens de Berga, entre l'irascible comte de Modica et le seigneur de Peralada. Son œuvre, il est vrai, dure peu ; ce qu'il arrange d'un côté, se défaisant toujours de l'autre.

Il sait fermer les yeux à propos, et, tout en veillant au désarmement des mauvais sujets, il laisse les laboureurs aller aux champs avec leurs épées et leurs arbalètes, afin d'être en état de résister aux brigands.

Le mauvais état des prisons l'émeut : « Elles contiennent soixante-dix condamnés aux galères, écrit-il. Ces gens meurent de faim parce qu'ils n'ont rien et que la trésorerie ne peut les nourrir. C'est un devoir de conscience, pour les conseillers, de ne pas laisser des hommes, condamnés à un certain temps de galère, pourrir en prison préventive, quitte ensuite à leur faire accomplir leur peine. » On tranchait alors, ou l'on perçait une main aux détresseurs pris en flagrant délit. Borgia demande, qu'au lieu de cette mutilation, qui réduisait les malheureux à l'impuissance, on leur coupât un pied. Cette commutation de peine laissait une terrible place à la justice. Cependant on répondit au vice-roi que le cas était grave, et qu'on l'examinerait aux prochaines Cortès. En revanche, les seigneurs, à couvert de ce supplice de vilains, échappaient à tout châtiment. Borgia demande et obtient qu'on lui désigne des îles où il puisse déporter les gentilshommes malfaisants.

Certains monastères avaient besoin d'une réforme urgente. Le vice-roi presse l'évêque de Barcelone d'y veiller, et lui-même admoneste les religieuses relâchées. « On me dit bien, écrit-il, qu'elles se sont un peu réformées, mais ceci ne me satisfait pas encore. Elles ne vivent pas comme il convient. » En 1540, à cause du deuil pour l'impératrice, il défend les bals publics. « Si les gens de Barcelone, mande-t-il à Cobos, vous disent du mal de



moi, n'en croyez rien. Cette année je leur ai interdit les bals du Carnaval. J'ai eu beau leur assurer que cette défense n'était que pour cette année, ils en ont dans l'âme... D'ailleurs les mascarades ont été fort réussies, comme vous le dira le trésorier Ramago qui le sait mieux que moi. »

Mais le grand souci du vice-roi fut la répression de ce banditisme féroce que favorisait la connivence des gens de justice, et que, faute de troupes, il ne pouvait lui-même poursuivre efficacement. « Que V. M. considère, écrit-il à l'empereur, que toutes les poursuites que j'organise sont menées avec des Calalans, et dirigées par eux... Ici, écrivait-il encore, plus de faux serments que d'étoiles au ciel, » L'énergie du vice-roi gagna peu à peu les conseillers et les commissaires. Mais des conflits de juridiction survenaient, dont le crime seul bénéficiait. Alors, Borgia perdait patience.

Un bandit fameux, qu'il avait pris et jugé, Gaspar de Lordat, s'avisa d'invoquer le for ecclésiastique. L'évêque de Barcelone admit cet appel. « Il ne le devait pas, écrit Borgia à Cobos (17 décembre 1539), et le conseil étant de mon avis, j'ai parlé clair à l'évêque en plein conseil, et lui ai exposé les dangers de sa conduite. Il a passé outre. Bien que je sois l'ami de l'évêque, comme il convient et comme le mérite sa personne, je ne me suis pas privé de lui dire le mal qu'il fait, et la peine que j'en ressens, car ceci touche au service de S. M., chose qui m'importe plus que tout au monde. Que S. M. y porte remède, sinon l'on ne pourra plus châtier aucun malfaiteur, et il y en a tant ici qu'ils suffisent à m'occuper<sup>1</sup>. »

L'évêque de Barcelone, don Juan de Cardona, ne tint aucun compte des remontrances du vice-roi. « Vos lettres, écrit celui-ci à Cobos (15 janvier 1540), n'ont produit aucun effet. Où règnent les passions, la raison n'a plus de prise. Hier, l'évêque a déclaré qu'il fallait ouvrir un nouveau procès, faute pire que la précédente. Ainsi on aura à juger trois fois une cause, qui, d'après la justice

---

1. *M. B.* II, 30.

et toutes les lois reçues, ne devait recevoir qu'une sentence. Si cela me regardait exclusivement, je n'importunerais pas V. S., car je pense, qu'avec l'aide de Dieu, personne ne m'en fera une qu'il ne me la paye. Mais il s'agit de l'évêque, et, bien qu'il soit mon ami, j'aime encore mieux la vérité et la justice... Si cette affaire suit le cours qu'elle a pris, le pays se perdra. Si l'on ne peut user de rigueur et de prompt justice avec des gens si cruels et si sanguinaires (*con gente tan cruda y carniceria*), mille maux s'ensuivront. Il faudrait que l'évêque reçût une lettre bien taillée, dans laquelle on lui dirait qu'il ne peut faire tout ce qui lui plaît, surtout quand il s'agit de ses serviteurs comme l'était Lordat. Tous les mal-fauteurs feront désormais appel, puisque l'évêque, juge suprême au for ecclésiastique, recommence les procès. Ceci ne s'était jamais vu, ni entendu. Quand les gens du peuple entendent de tels propos des officiers du roi, il n'est pas étonnant qu'ils se révoltent, puisque ceux qui doivent éteindre le feu, l'attisent. Et si S. M. écrivait en outre à cet évêque qu'il devrait se faire consacrer<sup>1</sup> et que le temps qu'il gaspille au jeu, il le devrait employer à son office, S. M. déchargerait sa conscience. Elle se l'est déjà suffisamment chargée en le nommant évêque. Elle ne doit pas tolérer le mauvais exemple que ce prélat donne à Dieu et au monde. Je veux que V. S. reconnaisse que je suis l'ami de l'évêque, au soin que je mets à le guérir ; je veux lui payer le loyer de sa maison, que j'occupe, en obtenant que Dieu demeure dans la sienne. V. S. agira comme il lui plaira. Moi, je ne veux pas quitter le monde avec ce scrupule. »

La lettre, *bien taillée*, fut adressée à l'évêque. « C'est comme si vous n'aviez rien fait, reprenait Borgia (23 mars), et vous pensez quel châtiment recevra Lordat des mains de l'évêque, puisque, malgré tous les brigandages et meurtres qu'il a commis, ce pré-

---

1. Don Juan de Cardona, évêque auxiliaire de Barcelone depuis 1520, évêque titulaire en 1531. De Ratisbonne, l'empereur lui écrivit dans le sens indiqué par Borgia. En 1541, le vice-roi annonçait à Charles-Quint que l'évêque avait enfin reçu les Ordres sacrés. De Paris-Vendres, se rendant à Alger, l'empereur, le 11 septembre 1541, en exprimait sa satisfaction au vice-roi. Cardona mourut le 2 février 1546, après, dit un chroniqueur, avoir célébré sa *première* messe.

lat veut le sauver. Ni les vivants ne se souviennent d'avoir vu pareil scandale en Catalogne, ni les morts, s'ils ressuscitaient, ne diraient en avoir vu d'analogue. Au moins, qu'on écrive à l'évêque de punir Lordat comme il le mérite. Mais je pense que celui qui l'a arraché de mes mains, ne le châtiara qu'en lui jetant de l'eau bénite... Et comme tous les gens d'ici sont serviteurs de l'évêque, puisqu'il a commencé sans que je pusse en avoir raison, chaque jour il voudra retirer un des siens de la potence. »

L'évêque reçut lettres sur lettres, mais Gaspard de Lordat n'en fut pas moins sauvé. Les brigands, qui tombaient aux mains du vice-roi, étaient, au contraire, sûrs de leur fait. Aucun déni de justice, des jugements très réguliers ; mais aucune faiblesse. Un des témoins du procès de canonisation de Borgia, Luis de Biruegel, raconte, qu'un jour, le vice-roi fit exécuter soixante brigands avec leur chef Mossen Costeller. Les gibets de la ville ne suffisant pas, on dut, pour la circonstance, en élever d'autres. Un autre témoin parle d'une fournée de trente à quarante coupables, dont les uns furent pendus, les autres fustigés. Ces témoins, pour faire grand, ont sans doute exagéré les chiffres, et lu soixante au lieu de six ; les faits dataient de soixante-dix ans, et l'éloignement les trompait. En revanche, des biographes assurent que Borgia ne signait pas une condamnation à mort sans avoir passé des nuits à pleurer et à prier : autre fable ; il était de son temps et de son pays, et dès qu'un crime était prouvé, il punissait sans larmoyer. « Cette terre a plus besoin de châtiment que de pardon, écrivait-il à l'empereur », et, dans ses lettres, on retrouve souvent cette expression significative : « Que Dieu, seulement, le mette entre mes mains ! » A la suite d'un meurtre, il a fait arrêter vingt coupables. « Un d'eux, écrit-il, prisonnier à Urgel, s'est laissé mourir en prison. Puisqu'il a exécuté lui-même ce que nous devons lui faire, cela va bien (*vaya en hora buena*) ! » Des malfaiteurs perpignanais lui ont échappé. « J'ai tant veillé pour étudier cette affaire, mande-t-il à Cobos, que j'ai tiré au clair la façon dont tant d'eau s'est perdue. Le régent avait avec lui un notaire qui a commis maintes vilenies. Il recevait de l'argent des prévenus, et accomplissait nombre d'exploits fort laids. J'ai ordonné qu'on l'arrêtât.

Il s'est réfugié dans une église. Si jamais il tombe entre mes mains, il en sortira tel qu'il le mérite. » Et c'est le plus naturellement du monde qu'il signale à Cobos qu'un tel a été pendu, un tel écartelé. La moindre injustice le mettait hors de lui ; il accomplissait froidement les rigueurs nécessaires. Vasquez rapporte, de lui, cette énergique expression : « Je vais maintenant à la chasse avec la justice de Dieu. »

Le marquis de Lombay disait à chacun ses torts, et la condition des coupables n'arrêta jamais sa justice. « Ma conscience ne me permet pas de taire ceci, écrit-il à Cobos le 8 décembre 1539. Je tiens pour certain que, si S. M. n'avait point gaspillé l'argent que lui avait laissé la reine, il n'y aurait pas eu trois cents morts à Castelbo, ce qui, semble-t-il, charge lourdement la conscience de S. M. Et pour que le chiffre des morts ne monte pas à trente mille, et que la conscience de S. M. ne soit pas beaucoup plus chargée, il faut aviser. »

« Ces jours derniers, écrit-il le 12 octobre 1540, j'ai envoyé chez le baron de la Roca, faire signer des trêves à certains prévenus. Cela se fait constamment. Cependant le baron prit si mal la chose, que, non content d'arrêter mes envoyés, il fit défendre par un crieur public de signer ces trêves. Il ajouta des paroles très libres contre l'Audience. Moi-même, je n'en sortis pas net. Il me traita cependant mieux que je ne l'attendais de lui, car m'avoir appelé *Valencien*, n'est pas me faire une grande injure. Le pire est qu'il affirma que, des provisions de S. M., il, sauf votre respect, s'essuierait... Je dépêchai aussitôt mon alguazil, et avant vingt-quatre heures, j'eus mon homme prisonnier ici. Je le mis au cachot, les fers aux pieds et aux mains, afin de le châtier comme un fou, puisqu'il avait parlé en fou. Députés, conseillers et chevaliers eurent beau intercéder, je n'ai pas voulu lui enlever les fers, bien que, paraît-il, on n'enchaîne jamais les chevaliers. Ensuite je les lui fis retirer, parce que ses plaies s'envenimaient : il souffre du mal français. D'ailleurs il a, à son actif, une résistance armée qu'il fit naguère à la justice, et dont l'alguazil n'a échappé que parce que Dieu le voulait ainsi. J'informe Votre Seigneurie de ce mauvais cas. Je punirai le baron comme il le mérite, mais il serait bon, en outre,

que S. M. écrivit une forte lettre aux conseillers, car de semblables fautes en engendrent de pires. Et notre règle dit que ceux qui pèchent en public doivent faire une pénitence publique<sup>1</sup>. »

Cette incorruptible équité répandit bientôt une salubre frayeur. Janot Cadell, un des principaux chefs de bande, s'enfuit en France. Antonio de la Roca, la terreur de Vich, disparut pour un temps. Francès et Miguel de Cinisterre furent capturés, les châteaux de Belver et d'Arseguel conquis. Moins d'un an après son arrivée en Catalogne, le vice-roi pouvait assurer que, momentanément, le pays était pacifié.

Tous n'approuvaient pas des procédés si nouveaux, une impartialité si constante. Les mécontents se plaignaient à don Francisco de los Cobos, et il en revenait au vice-roi des contre-coups qui l'affectaient vivement. L'empereur avait, par exemple, défendu l'exportation des chevaux. Borgia n'en voulut laisser sortir aucun de Catalogne, pas même pour le vice-roi de Sardaigne. Ce puissant personnage et son frère, le duc de Cardona, s'offensèrent et dénaturèrent, sans doute, la conduite du vice-roi de Catalogne. Le 31 juillet 1540, celui-ci écrivait à Cobos<sup>2</sup> : « Dans cette affaire, j'ai rempli mon devoir. Aussi ai-je fait des mécontents, et ai-je perdu quelques amis, entre autres le vice-roi de Sardaigne. Lui et son frère ont eu beau m'importuner, je ne leur ai pas laissé embarquer un seul cheval, et j'ai fait peu de cas de leur offense, étant donné que je remplissais un devoir. A cette occasion, j'ai fait toutes les diligences nécessaires. J'ai écrit à l'alcalde de Perpignan et aux autres officiers, leur reprochant de laisser sortir frauduleusement des chevaux. L'alcalde s'est fort piqué. Il voudrait être traité comme un capitaine général... Aussi est-il bien capable d'avoir voulu répandre sur moi de faux bruits.

» Assurément, ce serait un beau succès pour moi, après avoir rempli très ponctuellement mon devoir et m'être fait des ennemis à ce sujet. de savoir encore S. M. mécontente. Je ne puis

---

1. *M. B.* II, 57.

2. *M. B.* II, 147.



manquer, vous le pensez bien, d'avoir vivement ressenti ce mécompte. Rien ne donne moins de cœur pour servir, rien n'abat davantage, que de voir que, des choses dont on attend le plus de reconnaissance, il arrive qu'elles ne sont pas appréciées comme elles le méritent. Ce qui me console, c'est de savoir que S. M. et V. S. me connaissent, et que, moi aussi, je connais S. M. Elle ne se règle pas d'après les fausses informations, et démêle promptement la vérité. Surtout, Dieu ne permet pas que les menteries réussissent, pour si bien que les méchants les aient dorées.

» Si, par hasard, j'ai eu quelque négligence comme homme, je donne à V. S. ma parole que je la lui avouerai comme à mon confesseur. Mais inutile d'insister, car je sais, de science très certaine (*porque sé que tengo muy bien sabido*), qu'on me doit beaucoup de remerciements pour cela et pour le reste... Que si S. M. ordonne des exceptions, je n'en serai pas offensé. Je lui baiserais au contraire mille millions de fois (*mil cuentos de veces*) les pieds, pour m'avoir délivré d'un si grand tracas... puisque je ne me tirais d'affaire qu'en invoquant la défense de S. M. Agir ainsi, n'était certes pas exalter ma propre autorité, mais en user pour le service royal. »

Le cardinal de Tavera, gouverneur de Castille en l'absence de Charles-Quint, avait pressé le marquis de Lombay d'aller visiter Perpignan, asile de nombreux révoltés, théâtre de séditions dont on n'arrivait point à punir, ni à connaître les auteurs, place de guerre mal fortifiée. Ce voyage ne souriait point au vice-roi, qui s'en explique avec sa franchise et sa vivacité ordinaires.

« Si ma présence était nécessaire à Perpignan, écrit-il au cardinal, le 22 septembre 1540<sup>1</sup>, je partirais sur l'heure, car V. S. peut être certaine, qu'en ce qui touche au service de S. M., on ne me trouvera jamais négligent. D'autant plus que, pour un homme de ma condition, siéger au conseil est plus pénible que d'être en campagne, vu que j'ai passé ma vie en ces exercices. Mais, actuellement, on ne parle ici que d'une escarmouche livrée à Gibraltar,

---

1. M.B. II, 97.

et de la défense que demande cette côte. Si en ce moment, on me voit aller à Perpignan, on murmurerà sur mon compte. Si les Maures fondent sur Tortosa, je ne serai pas à ma place à Perpignan, tandis que, de Barcelone, je puis, sans retard, me porter aux points attaqués.

» Donner, comme prétexte, nos craintes du côté de la France serait maladroit, puisque, en France, on a fait défendre, à son de trompe, de dire qu'une guerre était possible. Nous aurions l'air de douter d'eux ou de les craindre, ce qui paraîtrait mal.

» Dire que je vais rechercher les brigands, serait meilleur ; mais, si les Catalans savent où se cachent les brigands, ils n'aident pas à les trouver ni à les prendre, et ils murmureront s'ils me voient abandonner les remparts, les Maures et les brigands d'ici. Ce serait nuire à l'autorité du vice-roi, que de le voir partir pour une chasse qui ne réussit jamais. D'autant plus que, pendant ce temps, les affaires de justice se perdraient. On ne capture les brigands qu'en allant à pied, et en courant par la montagne comme ils font. D'ailleurs ce prétexte ne vaut rien, car Antonio de la Roca et sa bande ont disparu, et ce pays n'a jamais été plus tranquille. On dira que je n'ai pas été chasser les brigands quand il y en avait, que j'y vais quand il n'y en a plus, et la conservation de mon crédit est nécessaire dans ma charge.

» Si je dis que je vais inspecter les fortifications, je serai ridicule, puisque je ne peux les pourvoir, faute d'argent, ni rien y ajouter d'important. Il suffit, pour les visiter, d'envoyer un inspecteur quelconque, et non moi. D'autant plus que les révoltés de Perpignan n'étant encore ni condamnés, ni pardonnés, je ne devrais aller dans cette ville que pour faire justice. On dira que j'y vais seulement pour recouvrer de l'argent.

» Aussi bien, V. S. saura que, quand S. M. eut la bonté de me confier cette charge, je lui exposai la nécessité où je serais, d'avoir, pour mes expéditions, une compagnie de soldats ou quelques cavaliers à la solde de S. M. On me répondit qu'on me demandait uniquement de résider toujours à Barcelone. A peine arrivé, voici qu'on m'invita à me mettre en campagne contre les malfaiteurs. Je revins sur le besoin que j'avais d'une compagnie. Réponse :

dans ce cas, ne vous préoccupez plus de partir. A la fin, j'y voudrais comprendre quelque chose : quand je demande des troupes, on me dit de rester ; quand je veux rester, on m'enjoint de partir. Aussi, ai-je fait supplier S. M., qui m'a promis une commanderie, de me donner, à la place, une compagnie. Je prodigue ma peine, je dépense ma fortune et je risque ma vie chaque fois qu'il le faut, mais je voudrais, au moins, sauvegarder mon honneur. Et je le perdrais, si S. M. m'ordonnait de voyager escorté de deux cavaliers, devenu une manière de commissaire (*hecho un comisario*), ou pour des motifs peu importants. C'est cette considération qui m'est pénible. Il s'agirait de choses importantes, j'aurais des troupes pour m'acquitter de mon office avec l'autorité qui convient, alors je voudrais, par chaque courrier, recevoir l'ordre de servir S. M.

» Après cela, si, après avoir entendu mes raisons, V. S. m'ordonne de partir, pour des motifs qu'elle connaît et que j'ignore, je partirai sur-le-champ. En ce qui touche au service de S. M., je ne serai jamais en retard. »

Le cardinal de Tavera renouvela ses ordres. La chasse aux brigands n'était qu'un prétexte. Il fallait fortifier le Roussillon, car la France armait ses frontières. Charles-Quint, qui prodiguait le sang espagnol sur les champs de bataille de l'Europe, ne pouvait donner cinquante hommes d'escorte à son vice-roi. D'ailleurs, pour ne pas éveiller les soupçons de l'ennemi, on tenait à ce que Borgia voyageât sans aucun appareil militaire. Le vice-roi n'hésita plus. Il mit ordre à ses affaires, rendit une sentence arbitrale qui lui demanda neuf heures consécutives d'audience, fit célébrer un service funèbre pour son frère le cardinal Henri, récemment mort à Viterbe, neuf mois après sa création, et, bien que la marquise de Lombay fût assez souffrante des suites d'une fausse couche, elle partit de Barcelone avec son mari le 20 octobre 1540.

Le 26, le vice-roi arrivait à Perpignan<sup>1</sup>. Le voyage avait beau-

---

1. Il allait en repartir, quand lui parvint cette lettre de l'empereur, écrite le 11 novembre : « Illustre marquis, mon cousin.... J'ai reçu votre lettre du 19 octobre. La mort du cardinal votre frère m'a beaucoup peiné, d'abord parce qu'il était le fils

coup fatigué la marquise, et le changement d'air l'éprouva au lieu de la rétablir. Pendant deux mois, Borgia inspecta la frontière. Au même moment, en France, le sénéchal de Toulouse visitait et fortifiait Narbonne. L'empereur avait affecté six mille ducats aux travaux de défense. Borgia fit remettre en état les fortifications de Perpignan, de Salsas, de Collioure, de Bellegrade, de Pus et il laissa au *visiteur de la frontière* un mémoire où les moindres travaux à conclure étaient minutieusement indiqués.

Perpignan offrait un aspect lamentable. « C'est grand pitié de la voir, écrivait Borgia à l'empereur. Cette ville si importante est quasi détruite. Les maisons fermées sont presque aussi nombreuses que les maisons ouvertes. Les tisserands de ces draps si renommés errent en France, et, s'ils s'y fixent, leur industrie s'y transportera. »

La vue de cette misère inclina le vice-roi à l'indulgence. D'anciens crimes restaient à punir. « Je puis dire à V. S., mandait Borgia à Cobos, que ces gens sont disposés à mourir plutôt que d'avouer la vérité sur ce qui s'est passé ; tous ont à cœur d'établir le loyalisme de leur ville. J'ai tant travaillé, tant confronté de gens, qu'à la fin, les uns ont parlé pour les autres. Il y a quatre jours, j'ai fait pendre le principal auteur du meurtre d'un soldat. Le jour de l'exécution, toutes les femmes pleuraient et tous les hommes maudissaient don Francès<sup>1</sup>. »

Cette leçon donnée, le marquis de Lombay supplia l'empereur d'accorder aux Perpignanais une amnistie dont très peu de coupables seraient exceptés. Cette prière fut entendue, et, à la grande joie de la ville, le pardon général fut promulgué le 15 décembre.

L'inspection était achevée, et Perpignan pacifié. « Cette partie du Roussillon, écrivait Borgia, est fort pacifique et très bonne. Elle avait seulement besoin de justice, autant civile que criminelle,

---

et le frère de mes très fidèles serviteurs, puis, parce qu'avec lui vous perdez beaucoup. Que N.-S. le reçoive dans sa gloire, et vous console, d'autant plus que l'état où se trouvait la marquise a dû ajouter à votre peine. Je bénis Dieu qui lui a rendu la santé. Je m'en suis réjoui comme de juste, et je pense que rien ne vous empêchera plus d'accomplir ce qui convient à mon service. Dans cette assurance, j'estime que vous aurez gagné la frontière de Perpignan comme on vous l'a ordonné » (*Osuna*).

1. Don Francès de Beamonte, le général de la frontière.

car les gens sont très mauvais payeurs. Je crois bien que ma venue aura profité aux créanciers, pas aux débiteurs. Mais ce que le Roussillon a gagné, Barcelone l'a perdu. Les trêves, que j'avais eu tant de mal à concerter, se rompent. En trois jours on a détruit mon œuvre d'une année. Onze voyageurs ont été détroussés près de Barcelone. A Tarragone, on a compté, en mon absence, onze meurtres, sans parler des vols et autres méfaits. Il faut que S.M. me permette de rentrer au plus vite, ou qu'elle accepte de ruiner cette principauté. » Et il ajoute, pour don Francisco de los Cobos, cette note, qui prouve qu'un vice-roi, sous Charles-Quint, participait à la pénurie de la couronne : « Mille baisemains pour le soin que prend V.S. de me faire défrayer ; S.M. met du retard à répondre sur ce point. Moi, je n'en mets point à la servir, et mes besoins, non plus, n'attendent pas. Je reconnais que S.M. a aussi des besoins ; aussi ne veux-je rien tirer de sa bourse, dont je prends plus de soins que de la mienne, mais seulement des biens dont Elle dispose en faveur de ceux qui la servent. Il y a des biens d'Église vacants, et ma commanderie ne suffit pas à payer les dépenses de ma charge. Cette charge, V.S. le sait, est si mal payée, et cause tant de tracas, que, n'étaient l'amour et le goût que j'ai à servir, je ne la remplirais certainement pas. Je supplie donc V.S. de me favoriser comme elle en a coutume, de façon que, sans causer de dépenses à S.M., on m'aide à subvenir aux miennes. Sinon, quand j'aurai achevé de vendre le peu qui me reste, je ne sais en quel état je me trouverai. »

Le 16 décembre, le marquis de Lombay partait de Perpignan ; le 21, il rentrait à Barcelone, où, pendant deux ans et demi, il allait, avec une inlassable énergie, exercer son gouvernement réparateur.

---



## CHAPITRE II

L'ORGANISATEUR DE LA DÉFENSE. — LA CHASSE AUX BRIGANDS. —  
CONFLITS DE JURIDICTION. — LA GRANDESSE. — LES COUVENTS.

De son voyage à Perpignan, le marquis de Lombay rapportait la conviction qu'un danger prochain menaçait la frontière. Il n'y croyait guère auparavant, et le cardinal de Tavera avait été bien inspiré en le forçant à constater ce danger. Du moins, une fois éveillée, son attention ne s'endormit plus. Pendant deux ans il fortifie le Roussillon. Il suit et, dans toutes ses lettres, il dénonce les mouvements de l'ennemi. « Les Français se préparent, écrit-il le 30 août 1541, et se mettent sur pied de guerre. Je supplie V.M. d'observer que Juan de Acuña, le gouverneur de Perpignan, a trop peu de soldats et aucun cavalier. On le sait en France, et c'est un grand danger. Ils disent bien qu'ils veulent observer la trêve conclue avec V.M., et que leurs armements sont une simple précaution, au cas où V.M., qui a réuni une si forte escadre, voudrait tenter une attaque sur Marseille ou sur tout autre point ; mais il peut arriver que, voyant partir V.M., se sentant forts et nous voyant si impuissants, ils décident une descente en Roussillon. Je supplie humblement V.M. de pourvoir à ce danger que j'ai signalé au cardinal de Tolède (Tavera) et au commandeur de Léon (Cobos). »

Il ne cesse d'avertir l'empereur. « Le danger va croissant. Ils arment toujours. De Narbonne à Aiguesmortes il y a vingt mille hommes, groupés par troupes de deux cents et trois cents hommes. Près de Narbonne, il y en a trois mille. Je veux croire que ces forces se disloqueront, quand on aura vu V.M. s'éloigner vers Alger, mais il en pourrait être autrement, vu la faiblesse de Perpignan. » En tous cas, il ordonne à toutes les villes, à tous les seigneurs de

province de se tenir prêts. Il envoie des hommes sûrs en France, qui examinent ce qui s'y trame.

Quand, au mois d'août 1542, le dauphin de France envahira le Roussillon, Borgia, retenu aux Cortès de Monzon, ne pourra le combattre, et toute la gloire du triomphe reviendra au duc d'Albe ; mais le duc d'Albe n'aurait peut-être rien pu contre une surprise, et lui-même dut comprendre à quel organisateur prévoyant il devait sa victoire.

En prévision d'une attaque combinée des Français et des Turcs, il fallait surtout armer Barcelone. L'argent manquait toujours, et le Conseil de Castille s'impatiait, quand Borgia lui représentait qu'en Catalogne on avait à peine de quoi vivre, que la terre était stérile, et toutes les sources de revenus taries. L'empereur avait interdit toute exportation d'argent. Le marquis de Lombay s'aperçut que les chevaliers de Malte avaient enfreint cet ordre. Son impartiale justice n'admettait point d'exception. Il se fit donc apporter les livres de l'Ordre, et, par lui-même, examina les comptes, voulant être éclairé sur l'emploi des sommes exportées. Les chevaliers de Saint-Jean n'étaient pas habitués à se sentir surveillés. Ils recoururent à l'empereur, et Charles-Quint, ravi sans doute de la vigilance de son lieutenant, lui recommanda néanmoins d'entourer des plus grands égards un Ordre si méritant.

L'activité de Borgia s'accommodait mal de l'apathie, de l'indifférence que les conseillers apportaient aux travaux de guerre. Aussi, les harcelait-il sans cesse, afin d'en obtenir plus d'argent et de plus nombreuses équipes d'ouvriers. « Si j'arrive à fortifier la ville, comme je prétends qu'elle doit l'être, mandait-il à Cobos, je vous réponds que trente galères ne pourront la mettre en danger... Mais, depuis un mois et demi, on dépense chaque semaine une forte somme à fortifier les Atarazanas, et, malgré mes efforts pour tirer de l'argent des compositions, je ne parviens pas à couvrir les dépenses... Que V.S. écrive au Conseil avec chaleur et furie (*con calor y furia*), comme il faut pour le réveiller. » Il ne s'employait pas avec moins de zèle à fréter les galères. Sa galère bâtarde lui tient surtout à cœur. « D. Bernardino de Mendoza, écrit-il à l'empereur, est venu voir ma galère bâtarde ; elle si bien construite et

si gentille, qu'il en est ravi, V.M. en sera contente quand elle la verra... C'est la plus gentille galère qu'il y ait sur mer... Je mets tous mes soins à fréter les galères, surtout la bâtarde, qui est bien la meilleure et la plus achevée galère qui ait jamais pris la mer... Hier matin (13 juillet 1541), on a lancé ma galère bâtarde; impossible de le faire plus tôt, à cause du mauvais temps. Avant-hier soir, le vent étant tombé, hier je me suis levé à trois heures du matin, et j'ai aussitôt couru à l'arsenal où m'attendait D. Bernardino. En ma présence on a lancé le navire. Et j'ai bien fait de me lever si tôt, car, la galère à peine lancée, une averse comme je n'en ai jamais vu, a fondu sur Barcelone<sup>1</sup>. »

Le dévouement du marquis de Lombay eût davantage profité à la Catalogne, si des préoccupations d'un autre ordre ne l'avaient distrait. Les brigands ne désarmant pas, il les fallait poursuivre, et les susceptibilités catalanes allaient rendre malaisée sa tâche de justicier.

A son retour de Perpignan, le 3 janvier 1541, Borgia écrivit à l'empereur<sup>2</sup> : « Je suis arrivé le 21 décembre, et bien que les fêtes de Noël aient coutume d'arrêter les affaires, je n'ai point cessé d'en expédier autant qu'il convenait au bien de ce pays. Il ne fallait rien différer. En ces deux mois de mon absence, le feu à pris à Tarragone. Ici, autour de Barcelone, réveil des repris de justice. Quel travail, pour couper tant de mauvaises herbes; à Vich non plus il n'en manque pas, bien qu'Antonio Roca ait quitté cette principauté. J'ai partout envoyé des commissaires. On publiera qu'aucun Gascon ne peut porter d'arquebuse, d'arbalète, de lance ni de rondache sous peine de mort; en outre on désignera dix ou douze des principaux chefs de bandes, avec défense, sous peine de mort, de les fréquenter; on promettra cinquante ducats et rémission de tous délits à ceux qui prendront et livreront un des chefs. Avec la grâce de Dieu, rien de ma part ne manquera de ce qui peut importer au service de V. M. et au bien de ce pays. Le principal obstacle à la pacification du pays est la pé-

1. *M. B.* II, 280.

2. *M. B.* II, 208.

nurie du Trésor. J'ai beau me rompre la tête à dresser des mémoires et à signer des provisions, à quoi bon, si tout reste à la trésorerie? »

Les commissaires royaux étaient de connivence avec les malfaiteurs. Le vice-roi les révoque tous, et essaye de trouver des officiers consciencieux. « Comme c'est difficile en Catalogne! avoue-t-il à l'empereur. Point de commissaires, point de captures. Mais si j'en choisis de passionnés, de leurs excès naissent des désordres. Si j'en choisis de désintéressés, ils font leur besogne mollement, ne cherchent qu'accommodements, se tirent toujours des dangers et des ennuis, et se gardent bien de s'attirer l'inimitié de Pujadas ou de Semanat. On a toujours nommé à cet emploi des hommes de basse condition. Cela a déconsidéré la charge. Ceux qui la désirent sont inaptes; les idoines n'en veulent pas. Enfin je fais ce que je peux pour trouver des officiers capables. »

Au lieu de commissaires, il voudrait des soldats. « Faute d'argent, il faut, pour chasser les brigands, se servir tantôt des forbans de Pujadas, tantôt de ceux de Semanat. C'est un vieil usage que j'ai trouvé implanté, mais je le trouve si mauvais, je l'abhorre à tel point, et le peuple en est si fatigué, que, pour l'acquit de ma conscience, je ne cesserai de supplier V. M. d'y remédier, car tous doivent être également poursuivis, et la justice ne doit excepter personne. Ainsi, du reste, l'entend V. M. Le remède serait que les commissaires fussent pourvus d'argent et accompagnés de troupes bien payées, et qu'ils poursuivissent tous les coupables. Ainsi on ferait plus, en trois mois, que, différemment, en trois ans. Il faudrait qu'une compagnie de cavaliers visitât les parties en plaine... Les gens d'armes qu'enverrait V. M. seraient fort bien reçus. On les désire, tant les brigands font la vie dure aux gens. Ils ne payent pas ce qu'ils mangent, et, par-dessus le marché, ils volent et maltraitent. » Un an plus tard, l'empereur envoyait sept cent cinquante hommes à Perpignan, avec ordre d'obéir à toutes les réquisitions du vice-roi.

Le marquis de Lombay ne devait compter que sur son initiative et sa fermeté. « La veille des Rois, mande-t-il à l'empereur, le 10

février 1541<sup>1</sup>, un de mes commissaires conduisait deux malfaiteurs fameux. Parvenu à une lieue de Barcelone, le commissaire apprend que, dans une tour voisine, était retranchée une bande qu'il devait arrêter. Il aborde la tour en question, la réponse qu'il obtient fut une volée de flèches qui lui blessent quelques hommes. Il s'écarte, descend de cheval, et, armé de son arbalète, le bâton de la justice en main, il revient et ordonne de se rendre au roi et d'ouvrir les portes. Même réponse que ci-devant, on lui blesse un homme! Lui-même eut son arbalète atteinte d'une flèche. Devant ces deux résistances, il résolut de venir me consulter.

» Aussitôt j'envoie Mossen Albanel, alguazil de V. M., savoir s'il y avait un commissaire parmi les bandits. Je l'aurais pris seul. Au cas contraire, je voulais être renseigné. Mais averti que quelques cavaliers du parti de Semanat allaient secourir les assiégés, et des cavaliers de Pujadas appuyer les assiégeants, je partis immédiatement afin d'empêcher la bagarre, et fis fermer les portes de la ville pour empêcher les sorties. J'eus beau me dépêcher, beaucoup des chevaliers les plus qualifiés de Barcelone me suivirent, notamment le comte de Modica et le vicomte de Peralada. A mi-chemin, un courrier d'Albanel m'annonçait que les gens de la tour refusaient d'obéir, qu'ils tiraient ferme, qu'ils n'avaient avec eux aucun commissaire. On m'appelait parce que, sans moi, on n'arriverait à rien. Je pressai l'allure; le soleil était déjà couché, et je voulais arriver avant la nuit.

» J'arrivai après l'angélus, et, voyant que rien, pas même ma présence, ne les empêchait de tirer, je les fis barricader dans leur fort, afin qu'aucun ne pût sortir. Dans cette opération, un de mes hommes eut la main traversée. Par un courrier, je demandai aux conseillers deux cents arquebusiers, et rangeai mes gens pour l'assaut. J'allais l'ordonner, après deux heures d'attente, quand les assiégés, se jugeant perdus et sans espoir d'être secourus, me firent savoir qu'ils se rendraient à moi, si je leur promettais un sauf-conduit. Je refusai tout sauf-conduit et leur dis de se rendre sans condition. Après bien des pourparlers ils consentirent, me

---

1. M. B. II, 221.



demandant d'écarter ceux qui les assiégeaient. Je répondis que je me contenterais de recevoir leurs arbalètes et leurs armes. Cela les inquiéta fort. Pour tout concilier, je demandai simplement les gâchettes des arbalètes. Ils réclamèrent trois ou quatre cavaliers auxquels ils remettraient les gâchettes. Craignant qu'ils ne les gardassent comme otages, je refusai. Enfin ils me remirent leurs gâchettes et m'ouvrirent les portes. J'entrai, je les désarmai, les arrêtai tous et revins à Barcelone à trois heures du matin. En revenant, je rencontrai les conseillers qui venaient avec deux mille arquebusiers et quatre pièces d'artillerie pour démolir la tour.

» Le jour des Rois, les prisonniers furent conduits à Barcelone. Je pressai à tel point leur procès, que le jugement allait être rendu le samedi suivant. Ils firent appel au for ecclésiastique, ce qui retarda la sentence de quinze jours... Enfin, vendredi dernier, j'en ai pendu six, les plus fameux. Les procès des autres se poursuivent. Celui qui s'en tirera à moins de frais est sûr de ramer toute sa vie. Ceci a calmé le pays ; il n'aura la paix, que s'il voit hors de Catalogne cette bande de Semanat et de Pujadas. »

« Grâce à ces exécutions, écrivait, deux mois après, le vice-roi, le pays est calme. Il n'y a plus, pour le troubler, qu'Antonio Roca que j'essaye de prendre... Je ne puis assez remercier Dieu, ajoutait-il humblement, du remède que sa main a appliqué à ce pays, car j'avais peu de moyens pour le guérir : mes efforts ont été peu de chose, cette paix semble miraculeuse. »

Borgia se défiait toujours de cette paix, aussi ne s'endormait-il pas. Chaque jour il capturait quelques bandits. Un d'eux fut écartelé : il avait au moins quinze meurtres. « On fait aux brigands toute la chasse possible, disait Borgia. Cette semaine on en a exécuté trois, et on prend chaque jour. Aussi toute une bande de Cadell a passé en France. Plaise à Dieu qu'ils prennent tous le même chemin, et qu'ils ne reviennent jamais ici ! »

Mais Antonio Roca revint en Catalogne, et avec lui les brigandages recommencèrent. On lui donnait la chasse. On lui tuait des partisans. Ce chef dangereux restait insaisissable, d'autant mieux que les grands seigneurs lui prêtaient main-forte et l'aidaient à disparaître.

En mai 1542, Borgia lançait quarante soldats à sa poursuite. « Plaise à Dieu que je puisse enfin prendre Roca ! » écrivait-il souvent. Il ne put jamais capturer ce forban, et il avait depuis longtemps laissé le gouvernement de Catalogne, que Roca mettait encore sur les dents vice-rois et commissaires.

La poursuite des bandits, persévérante et méthodique, n'en avait pas moins été le grand soin du marquis de Lombay. « Nous sommes bien exilés dans ces montagnes de Catalogne, écrivait-il à Cobos, le 14 mars 1542. Et je certifie à V. S. que j'ai grand besoin de repos, tant ces brigands m'ont fait courir par les montagnes, à pied et armé, et après dîner. Que V. S. juge quelle affaire c'est pour mon gros ventre (*qué cosa para mi barriga*) ! »

Aussi bien, les brigands titrés causaient-ils plus d'ennuis au vice-roi, et plus de dommages au pays, que les vulgaires malfaiteurs. Ces hobereaux avaient à gages des spadassins qui servaient leurs vengeances et terrorisaient le pays. Ils se croyaient, de par leurs privilèges, à l'abri de tout châtement ; mais le marquis de Lombay ne reconnaissait aucun privilège au crime. Un certain baron Cubells se réfugiait en Aragon. « Il y continue les exploits qu'il accomplissait ici, dit Borgia, mais, Dieu aidant, et grâce au soin que je prends de lui, j'espère qu'il recevra le châtement qu'il mérite. » Le vicomte de Castelbo et son fils étaient exilés de Catalogne. Par ses bons offices, le vice-roi achevait de réduire ceux que la rigueur avait intimidés. Il essayait alors de faire signer des trêves aux partis ennemis, et amena ainsi des conciliations nombreuses qui permettaient, au moins, de gagner du temps.

Les plus puissants et les plus irréductibles chefs de bandes étaient les deux frères Pujadas et Semanat. Pujadas et Semanat divisaient Barcelone en deux camps toujours prêts à en venir aux mains. « Enfin, écrivait Borgia, en juin 1541, ce pays va assez bien, quoique nous le méritions fort peu ; je pense que désormais il ira mieux, car j'ai réussi, après beaucoup de peine, à faire signer, entre Semanat et les Pujadas, une trêve de six mois. Tout le pays s'en montre très heureux. » Un spadassin de Pujadas avait été

saisi et condamné. Afin de favoriser la trêve, Borgia consentit à le délivrer sous caution, à la condition que, si la trêve était rompue, le coupable serait exécuté. Cette indulgence obtint l'approbation unanime. Seul l'inquisiteur y trouva à redire, la moitié de la caution n'ayant pas été versée dans le coffre du Saint-Office. Mais la trêve n'était qu'un remède provisoire. Le marquis de Lombay préférerait prévenir les fautes que les punir. Aussi suppliait-il l'empereur de donner aux deux chefs ennemis un emploi militaire et de les employer, par exemple, à l'expédition d'Alger. « Là-bas, disait-il à l'empereur, V. M. les réconciliera facilement, et si V. M. leur demandait d'amener leur bande avec eux, elle délivrerait la Catalogne d'un grand embarras. Que V. M. leur permette d'armer une compagnie d'infanterie. Ces gens-là serviront très bien ; et le seul bienfait que V. M. aurait procuré à ce pays attirerait les bénédictions de Dieu sur son expédition...

« Un d'eux, actuellement, parcourt le pays avec soixante-dix gascons. Ils commettent mille désordres. Un commissaire de V. M. les a attaqués l'autre jour ; ils lui ont tué sept hommes. On a pris un gascon qui fut aussitôt pendu, mais cet exemple ne suffit pas pour mettre les autres à la raison. J'ai fait arrêter D. Galceran de Pinos, un des principaux fauteurs. Mais, le vrai remède, je l'attends de V. M. »

La trêve touchait à sa fin. Borgia pressait de plus en plus l'empereur d'employer, comme soldats, ces forcenés, qui ne rêvaient que batailles. « V. M. manque d'archers, écrivait-il. Qu'elle fasse donc armer une compagnie par Semanat, une autre par Pujadas. J'ai déjà écrit à ce sujet à V. M. ; qu'elle ne s'irrite pas de mes insistances. Dieu est si bon, qu'il récompensera ces mesures. Mais il faut faire vite, car la trêve touche à sa fin. La trêve a eu de grands avantages dans les environs de Barcelone ; voilà dix mois qu'on n'a tué ni volé personne, et si cette trêve pouvait durer, le pays resterait en paix. »

Les prières du vice-roi n'étaient pas entendues. « Voyant que la trêve expirait à Noël, écrivait-il à l'empereur, le 14 décembre 1541, d'accord avec le conseil royal, j'ai profité d'une dispute qu'Enrique Semanat avait eue avec son frère, et je l'ai fait arrêter. Ainsi, même

si les Pujadas veulent rompre la trêve, ils ne le pourront pas. » L'arrestation de Semanat ne contint pas ses ennemis. « Afin que V. M. sache quelles difficultés l'on trouve en ce pays, écrit de nouveau Borgia, et comment, quand on arrache quelques mauvaises herbes, il en naît d'autres, le premier jour de carême, voici que les deux frères Pujadas ont défié D. Antonio Doms et Ramon Durall à son de trompes, et par des cartels publics, selon l'usage des chevaliers en Catalogne. Ils n'avaient aucun motif de plainte, seulement ça leur a passé par la tête. Enriquer Semanat étant en prison à Collioure, on pensait que les Pujadas ne s'en prendraient à personne, mais ils trouveront toujours à se plaindre de quelqu'un. Ils ne songent maintenant qu'à révolutionner le pays; je redoute que la partie provoquée ne se mette à l'unisson, et qu'il ne s'allume ainsi quelque incendie. J'ai fait tous mes efforts auprès d'Antonio Doms, pour que, de son côté, il ne provoque personne. J'ai agi également auprès de Ramon Durall. Au surplus, j'ai fait intenter un procès aux Pujadas pour avoir provoqué Antonio Doms qui est bailli de Collioure, et j'ai fait saisir leurs biens par le fisc. Ils consistent en une tour, où les repris de justice avaient accoutumé de se réfugier, et en une maison à Barcelone. C'est tout ce que j'ai pu faire. Mais je supplie de nouveau V. M. de donner quelque emploi militaire à ces hommes qui troublent cette principauté. »

Un mois après il écrivait ; « J'ai réussi, non sans grande peine, à faire signer une trêve jusqu'à Pâques entre Pujadas, Doms et Durall. Plaise à Dieu que cette trêve devienne perpétuelle ! J'espère qu'il en sera de même avec Semanat, car j'apprends que les Pujadas vont lui envoyer un défi, et, comme Semanat est en prison, les Pujadas se contenteront sans doute de le défier. Que Notre-Seigneur dirige tout à son service ; c'est en ce service que consisterait le repos de la Catalogne, c'est cela qui mettrait fin aux brigandages. En attendant, je ne perds point de vue la chasse aux bandits. »

Le défi de Pujadas fut mal reçu de Semanat. « Le diable, écrivait Borgia, doit travailler à mettre aux mains les deux partis. Il doit mieux vendre sa marchandise, quand la guerre est déclarée. »

Le marquis de Lombay n'eut pas plus raison des rancunes cata-



lanes que des bandits. Durant sa sage et forte administration, il avait, du moins, reconnu les causes du désordre.

Il avait indiqué les remèdes. Plus enclin à traiter qu'à punir il avait multiplié les trêves bienfaisantes. « Par ce moyen, déclarait-il à l'empereur, les maux se guérissent mieux que par des exécutions. Si la pendaison était le vrai remède, il n'y aurait plus de mal en Catalogne, tant on y a pendu d'hommes. »

Après son départ de la province, le banditisme y redoubla. Ses successeurs n'eurent plus son tact ni sa prudence, et, en confondant les partisans avec les simples bandits, ils coalisèrent contre eux tous les ressentiments. Il n'avait manqué à Borgia, pour éteindre le fléau, que d'être dans un pays mieux gouverné.

Aussi bien, les plus grandes souffrances du marquis de Lombay ne lui vinrent ni des brigands, ni des rivalités de partis, mais bien des mesquines susceptibilités d'une noblesse toujours appuyée en haut lieu, et des obstacles qu'apportaient à son œuvre des juridictions jalouses.

Il écrivit à Charles-Quint, le 10 février 1531 : <sup>1</sup> « Ces jours derniers, Martinot, alguazil ordinaire de V. M., prit, de nuit, une épée à deux mains à un homme qui ne jouit aucunement d'une réputation de saint. Cet homme alléguant qu'il était garde de la Députation générale <sup>2</sup>, on lui rendit son arme en l'avertissant de ne plus la porter de nuit. Quelques jours après, on le retrouva avec son épée ; on la lui prit, et on vint me demander s'il fallait la rendre. Ignorant si la Députation avait le privilège d'armer des agents, je remis

---

1. M. B. II, 214.

2. La députation générale, ou le *Général* de Catalogne, était le corps représentatif de la province. Il se composa de huit membres, puis de six, de quatre, enfin à partir de 1413, de trois députés qui s'adjoignaient trois auditeurs des comptes, deux auditeurs et un avocat fiscal. Ces magistrats étaient nommés, chaque trois ans, par les Cortès. Un député était pris dans le *Bras ecclésiastique* : il devait être au moins abbé mitré, ou dignitaire d'un chapitre. Le second était un chevalier et représentait la noblesse ; le troisième était un citoyen honorable de Barcelone. Les députés, dans l'intervalle des Cortès, figuraient les trois *Bras*, défendaient les libertés catalanes, et sauvegardaient le pacte conclu entre la nation et le prince. Ils portaient une ample robe rouge avec bandes et ceinture de velours, la fraise, une toque et un collier d'or. Ils veillaient à l'exécution des lois votées par les Cortès, à l'exaction des impôts. Chaque année ils tenaient une séance publique, la *visita*, où chacun était admis à se plaindre.



la cause au Régent de la Chancellerie ; il m'affirma que ce privilège n'existait pas. J'apportai l'affaire au Conseil, et chacun fut de l'avis du Régent. Cependant, voulant favoriser la Députation, je priai l'alguazil de dire aux députés que, par considération pour eux, il rendait l'épée, bien qu'en justice il la pouvait briser. Les députés répondirent qu'ils ne la voulaient point recevoir par faveur, mais par droit, et que l'alguazil n'avait qu'à rendre l'arme sans s'inquiéter d'autre chose. Martinot repartit qu'il n'en ferait rien, et il se retira. A peine était-il chez lui, que les députés l'envoient arrêter par quelques-uns de leurs officiers. Ils le traînent par les rues, et le conduisent dans les prisons de l'évêque, qui sont dans la maison que j'occupe. Par bonheur, j'étais à ma fenêtre. Étonné d'un fait sans précédents, je fis monter les agents, ce qu'ils firent avec peine, et, prenant à part Martinot, je m'enquis sur son cas. Apprenant qu'il n'était coupable que d'avoir gardé cette épée, je fis arrêter à mon tour ceux qui le tenaient captif, et j'envoyai chercher le Régent et les Conseillers. Informés de ce qui s'était passé, étonnés d'une audace si inouïe, toutes dépositions prises, l'affaire fut promptement instruite, un procès-verbal dressé contre les députés, et un mandat d'amener lancé contre l'avocat présent à la Députation et contre les agents. Je voulus que le même alguazil qu'ils avaient arrêté prît les prévenus et les menât enchaînés à la prison, et, passant plus outre, j'envoyai prendre la déposition de deux d'entre eux, le député militaire et le député royal. Alors ils vinrent tous chez moi, escortés de beaucoup de chevaliers. Je fis sortir les étrangers qui les accompagnaient ; je les introduisis dans ma chambre, et envoyai chercher les juges de cour pour recevoir leurs dépositions. L'évêque s'étant joint à eux, je fis prendre aussi sa déposition. Les dépositions prises et lues en conseil, quelques conseillers voulurent qu'on mît en prison les députés séculiers, et qu'on arrêât l'évêque chez lui ; d'autres plus timides votèrent pour des arrêts dans la ville. La plupart étaient mus par la crainte ou l'intérêt, car c'est la Députation qui leur verse leurs salaires ; aussi décidèrent-ils de surseoir, tout en avouant que le cas était inouï. Finalement, la sentence se rendant à la majorité des voix, malgré moi il fallut surseoir. Les députés, fiers de n'aller pas en prison,

s'unirent aussitôt pour tramer de nouveaux désordres, et, loin de témoigner du regret, ils agitèrent le pays malgré l'absence de V. M., et se promirent de dépenser beaucoup pour soutenir leur cause, eux qui doivent encore tant à V. M.

» Deux ou trois jours après, ils m'envoyèrent une nouvelle ambassade pour me dire que, d'après leurs constitutions, cette cause ressortissait à la Députation. Déboutés de cette prétention, ils me demandèrent de la leur déférer par faveur. Voyant la timidité des conseillers, je voulus faire le généreux, et leur témoigner de la miséricorde : je délivrai leurs prisonniers.

» Nouvelle ambassade, il y a quatre jours, me demandant de suspendre le procès royal. J'ai refusé ; dans l'espèce, je n'ai plus besoin de l'avis du conseil, et il importe au service de V. M. que la justice royale puisse s'exercer quand il faut... Que V. M. veuille bien examiner le cas ; les députés s'appuient sur des précédents nullement fondés en droit, mais qui prouvent seulement la faiblesse de ceux qui les ont soufferts. »

Piquée au jeu, la Députation se mutina. De Flandre, Charles-Quint, consulté, ne répondait pas. Trop d'affaires extérieures sollicitaient son attention, pour qu'il pût rapidement, appuyer ses vice-rois.

Ces attermoiemens livraient les magistrats énergiques aux rancunes locales, et portaient les officiers timides à éviter des affaires dont ils portaient seuls le préjudice. Les députés de Catalogne gardèrent un long ressentiment au marquis de Lombay, et, aux Cortès de Monzon, en 1542, ils se plaignirent officiellement que leurs privilèges avaient été violés par lui.

La grandesse n'était pas moins susceptible. Elle estimait évidemment que tout était permis aux hommes nés, et le jeune marquis de Lombay en jugeant autrement, il s'ensuivit, entre lui et l'aristocratie catalane, des différends dont une lettre à l'empereur nous offre un pittoresque tableau. Borgia écrivait, le 20 mai 1541<sup>1</sup> :

---

1. M. B. II, 245.

« Les lieutenants de V. M., en cette principauté, ont toujours observé cette marque de prééminence, que, dans aucune église, dans aucune fête, une personne titrée n'a pu, devant eux, user d'un baldaquin ou d'un trône. Le lieutenant de V. M. n'est pas seul à user de ce privilège; les conseillers de Barcelone n'ont jamais permis au duc de Cardona d'user de baldaquin en leur présence. Tous nos prédécesseurs ont observé cet usage, et l'archevêque de Saragosse, D. Fabrice, dans une fête donnée sur la place du Borno, il y a quelques années, fit enlever un baldaquin que s'étaient fait élever le duc et la duchesse de Cardona. Et, l'an passé, le duc et les conseillers étant invités aux funérailles de l'abbesse de Valdonzella, les conseillers, arrivés les premiers, firent enlever un trône destiné au duc, ce que sachant, celui-ci n'entra point. Or, à la fin de ce Carême, je permis d'annoncer un tournoi pour le 3 mai, fête de la sainte Croix. On m'en fit juge, moi et des seigneurs nommés par moi. J'allais sortir de ma demeure, quand on m'apprit qu'on avait dressé, sur la place, un baldaquin de brocart pour le duc et la duchesse de Cardona. Depuis deux ans on n'avait jamais agi ainsi, bien que nous nous soyons souvent trouvés ensemble dans des églises et des fêtes. Le duc étant âgé, je voulus avoir égard à lui et agir amicalement. Sans sortir de chez moi, j'envoyai donc avertir Mossen Albanel, qui a été alguazil de V. M. et est oncle de la duchesse de Cardona, et je le priai de dire au duc que, puisqu'il savait que le lieutenant de l'empereur ne pouvait autoriser ce baldaquin, il serait bon de l'enlever avant son arrivée; qu'il reconnaîtrait ainsi la prééminence de V. M. dont je le savais si bon vassal et serviteur. Mossen Albanel transmit mon message au duc avant son arrivée à Borno, mais il ne put le persuader... Je fais peu de cas de cet usage, mais les conseillers me répétaient que jamais on n'avait souffert qu'il fût violé, et que, si j'étais sur la place, ils me diraient de renverser le baldaquin. Voyant que le duc s'obstinait à garder son baldaquin de brocart, et que l'amiral de Naples, D. Ferdinand de Cardona, en avait un autre, voulant agir avec calme, je mandai au tenant de la joute de ne pas ouvrir le tournoi sous peine de désobéissance et de deux mille ducats d'amende, et je restai chez

moi. Le comte de Modica<sup>1</sup> vint m'y trouver, et me demanda pour-  
quoi je ne laissais pas combattre, et ce que me faisaient ces bal-  
daquins. Rien lui dis-je, sauf que cela touche à la prééminence  
» royale. Sinon je me réjouirais d'aller voir le tournoi. — Faites  
» bien attention, reprit le comte, car il serait pire qu'on vous dé-  
» sobéit. — Qui me désobéirait, répondis-je, serait puni en toute  
» rigueur. — Prenez garde, repartit le comte, quelqu'un pourrait  
» descendre dans l'arène, que, peut-être, vous n'oseriez châtier.  
» — Je ne vois pas qui ce pourrait être, car il n'y a personne en  
» Catalogne que je ne sois prêt à châtier, s'il agissait contre son  
» devoir. » Il se tut alors et alla retrouver le duc et l'amiral, puis  
tous trois se rendirent chez le tenant de la joute, D. Henri Centel-  
las, frère du comte de Quirra. Ils lui demandèrent instamment d'ou-  
vrir le tournoi malgré mes ordres. Ils s'offraient à payer l'amende.  
D. Henri refusa de désobéir à V. M. Comme on disait que D. Henri  
ne pourrait, du reste, paraître au tournoi, parce que des alguazils  
étaient sur la place pour arrêter les délinquants, le comte affirma  
qu'il se tiendrait au côté de D. Henri, et que ses serviteurs à lui  
étaient habitués à poignarder les alguazils. Enfin voyant qu'ils n'ar-  
riveraient à rien, et que le soir venait, on m'envoya les duchesses  
de Cardona et de Soma<sup>2</sup> pour me supplier de laisser combattre,  
mais on prétendait garder les baldaquins. Je répondis aux duches-  
ses que, ce jour-là, il n'y aurait point de tournoi, que, le lendemain,  
rien ne l'empêcherait, car c'était jour de conseil criminel, et je ne  
manque jamais au conseil. Alors je permettrai la joute, dont les  
duchesses pourraient jouir à leur guise. Ainsi fut-il fait.

» Durant cette fête, au Borno, quelques serviteurs du comte de  
Modica daguèrent deux garçons, dont l'un n'avait pas plus de douze  
ou treize ans. Un de mes serviteurs demandant à l'agresseur com-  
ment il avait eu le courage de dague un enfant, pour réponse, ce  
serviteur reçut un coup de dague à la tête, dont il reste dangereu-

---

1. Don Louis Enriquez Giron, duc de Medina de Rioseco, comte de Melgar, sixième  
amiral de Castille, chevalier de la Toison d'or, par son mariage, en 1518, comte de  
Modica et d'Osuna.

2. La duchesse de Soma était la femme de l'amiral de Naples, don Ferdinand de  
Cardona et de Soma.



sement malade. Un appariteur allait prendre le meurtrier, quand le comte de Modica l'assaillit, le traita de canaille, le frappa de son étrier, et l'endommagea si fort, que l'appariteur ne put arrêter le coupable et dut se taire. Le comte de Modica empêcha un autre officier d'arrêter son serviteur, puis il se promena sur le Borno avec ses gens. Personne n'osait les aborder, ce dont le peuple se scandalisa fort, et moi aussi, quand je le sus.

» J'étais dans la salle où l'on m'avait invité, le soir de cette fête. A l'entrée d'une seconde salle où devaient dîner les duchesses et de nombreuses dames, on m'avait prié de rester à la porte et de ne laisser d'abord entrer que les dames. Les chevaliers attendraient avec moi que les dames eussent toutes pris leurs places. Je me tins, en effet, devant la porte, et, à mon exemple, l'amiral et tous les autres gentilshommes se rangèrent pour laisser entrer les dames. Survint un des derniers, le comte de Modica, qui veut passer. On veut lui faire entendre qu'il doit se ranger comme les autres, pour laisser aux dames le temps de s'installer ; il réplique par des paroles très malsonnantes ; je lui réponds avec beaucoup de calme, mais lui, tandis que nous discussions, met la main à la dague, et, en sortant, il déclare bien fort qu'il avait été sur le point de me poignarder. Finalement il n'entra point. Quand les dames furent assises, je passai, disant à tous qu'on pouvait me suivre, et je pris place au dîner. Le comte se rendit à sa demeure ; il réunit, me dit-on, ses serviteurs et quelques hommes afin de s'armer et de partir. On l'en détourna.

» Le lendemain l'affaire ayant été entendue au conseil, le comte devait être arrêté chez lui. Il le fut, après avoir protesté cinq ou six heures. J'avais dû réunir le conseil et adresser au comte une nouvelle injonction d'avoir à se soumettre, sous peine de désobéissance et de cinquante mille ducats d'amende... Loin de témoigner aucun repentir, le comte montra une grande furie, se répandit en gros mots contre l'autorité royale, menaça de bâtonner le secrétaire qui rédigeait le procès-verbal, et autres folies capables de troubler une ville, surtout une ville déjà si pleine de passions et de partis, qu'il suffit d'un peu de paille pour causer un grand feu. J'ai envoyé un rapport de ces incidents à Ratisbonne à S. M. et, en



attendant la réponse impériale, au lieu de consigner le comte chez lui, je lui ai permis de circuler dans la ville. »

On avait pleinement approuvé Borgia tant qu'il s'était contenté de frapper des vilains ; mais refréner les insolences de la noblesse parut, de sa part, bien osé. Le comte et ses deux complices avaient la partie forte. On parla pour eux au Conseil de Castille.

Le premier, Borgia avait averti don Francisco de los Cobos par cette lettre très ferme (19 mai 1541)<sup>1</sup> : « V. S. a su l'affaire du comte de Modica. Elle a débuté par un incident bien futile, s'il est rien de futile en ce qui touche à la prééminence royale. Il a été bon de l'arrêter, car le peuple se scandalisait de voir ses serviteurs daguer les gens en pleine place et l'escorter, sans que personne osât les arrêter. Ou bien le peuple se serait mutiné contre moi, qui ne rendais pas justice, ou il aurait attaqué le comte, faisant spontanément ce que je négligeais de faire. Je me mets dans les embarras pour servir S. M., laissant de côté alliés, parents et amis ; aussi supplié-je V. S. de m'aider en marquant à S. M. la bonne volonté que je porte à son service, durant sa si longue absence et en face d'affaires si difficiles. Si l'on n'aide point les officiers qui, sans regard à leurs intérêts, n'ont en vue que la justice, ces royaumes iront mal, et les vassaux seront encouragés à désobéir. Tout ceci a peut-être bien été amené par la faiblesse qu'on a montrée vis-à-vis des députés. Mais je ne veux pas revenir sur cette affaire, étant donné que S. M. n'a pas répondu, et, bien que le retard soit inexcusable. V. S. sait que, dans ce pays, on obtient plus en donnant du bâton que du pain.

» Actuellement, on exerce la justice mieux que jamais, les rôles de la justice criminelle en témoignent. Aussi n'est-il pas surprenant que certains soient mécontents. Si on les écoute, tant vaut-il fermer les portes de la justice.

» L'amiral de Naples m'a étonné. Malgré sa jeunesse, il est plus sage que bien des vieillards de ce pays, et il est fidèle vassal de S. M. Cependant, pour plaire à quelques chevaliers, il s'est conduit autrement que je ne l'attendais de lui. Puisque V. S. connaît le

---

1. M. B. II, 243.

proverbe : *Avec ton seigneur ne partage pas les poires*, qu'elle se fasse entendre de façon que S. M., soit bien servie. Du duc de Cardona il y aurait beaucoup à dire. Sans doute, il faut le ménager à cause de ses cheveux blancs ; mais cela même l'obligerait à prendre mon parti. Il m'a assez mal payé des services que je lui ai rendus.... La conduite du comte de Modica vous étonnera, vous qui savez le mal que je me suis donné pour ses procès. Mais j'ai fait ce que demandaient le service de S. M. et le bien du pays ; je suis donc bien payé.... »

Les ministres n'aiment point les affaires. Don Francisco de los Cobos, tirailé en sens divers, adressa au marquis de Lombay des conseils de prudence.

« Mille baisemains à V. S., répondit Borgia (12 juin)<sup>1</sup>, pour la charité qu'elle me fait de me conseiller au sujet du comte. Je dirige tous mes actes selon le service de Dieu et de S. M., et pour le bien et l'apaisement de ce pays : aussi est-il juste que V. S. m'aide de ses conseils. Qu'elle se tranquillise : ni dans le passé, je n'ai agi par passion ; ni dans l'avenir, Dieu aidant, je n'agirai de la sorte. On m'a donné et on me donne de grandes occasions de me passionner, humainement parlant, mais Dieu est si bon, bien que je ne le sois pas, que j'ai pu dissimuler et que je dissimulerai encore toute impression personnelle. D'ailleurs, je n'ai par moi-même voulu rien décider ; j'ai agi après délibération de tout le conseil. Et pour que V. S. voie combien je suis libre de passion, l'inquisiteur m'ayant dit que le comte aurait besoin d'aller dans ses terres, je lui ai étendu ses arrêts à toute la Catalogne.

» J'ai seulement demandé à S. M. d'exiler le comte de Catalogne, car il y cause trop de mal.... V. S. saura qu'il fait maintenant circuler par tout Barcelone une lettre que j'aurais écrite au Conseil royal, et dans laquelle je prétends que le duc de Cardona, l'amiral, les conseillers, les députés, tous les chevaliers du pays enfin, sont des fourbes et des traîtres, et autres sottises par lesquelles il pense s'attirer du crédit et me créer des ennemis.

Ceci aurait des inconvénients, s'il n'y avait ici des gens assez avisés pour rire de ces inventions. Outre que le Conseil royal ne communique jamais de telles copies, V. S. sait que j'ai agi et écrit avec beaucoup de calme. Je n'en suis pas moins attristé de voir ce que peut la passion en un homme qui a reçu tant de bienfaits de ma main...

» Il y a trois jours, je me promenais dans Barcelone avec quelques chevaliers et des officiers de S. M., et, en passant par une rue, je croisai le comte. Il passa près de moi, et, non content de paraître ne pas m'apercevoir, il montra un visage aussi altéré que s'il eût rencontré son pire ennemi.... Je fus affligé, non de son impolitesse mais de l'altération de ses traits; c'est preuve qu'il n'a pas l'intérieur sain, et je voudrais qu'il l'eût... Jérôme Augustin, beau-frère du duc de Cardona, précédait le comte, et bien que lui ne soit pas comte, et que je ne lui aie jamais témoigné que bienveillance et amitié, il passa, près de moi, plus raide que jamais, sans même me saluer. L'archevêque D. Fabrice ne le lui eût point pardonné. J'ai voulu montrer que je ne gardais aucun ressentiment, je n'ai rien dit.

» Quant au duc de Cardona, je lui ai fait toutes les amitiés que j'ai pu. Il vient chez moi; je vais chez lui. Nous nous promenons ensemble. Soyez sûr que je continuerai à être plus que correct.

» Si l'amiral m'a fait quelques amitiés, sachez bien que je lui en ai rendu davantage. Je continuerai, car il est très enfant, et je le crois mal conseillé. Et puisque V. S. l'ordonne, je multiplierai les signes d'amitié. J'ajoute, au sujet de Jérôme Augustin, que sa mauvaise éducation a choqué bien des gens, vu surtout qu'il est officier, et que son exemple pourrait être contagieux. On m'a blâmé d'avoir été trop patient, aussi serait-il bon de lui écrire une lettre dont il se souvienne. Que V. S. veuille bien me donner une règle de conduite. Je ne veux excéder en aucune façon, et, dans ce pays, la bonté paraît faiblesse. Du moins, s'il est bon que moi je sois patiente, il n'en est pas de même de V. S. ni de S.M. C'est de semblables enfantillages qu'on prend occasion de tomber en de graves fautes. »

« Vous savez bien, écrivait-il encore à Cobos, le 24 juin<sup>1</sup>, que je déteste tant de telles affaires, que j'attribue à mes péchés qu'elles soient survenues. Je n'abomine rien tant.... V. S. a pu s'en apercevoir, pendant les années que j'ai passées à la cour. Et s'il en était ainsi alors, que doit-ce être à présent puisque mon rôle consiste à apaiser les rancunes et les inimitiés. Ainsi l'an passé, l'amiral de Naples ayant offert un autre tournoi au Borno, j'appris que la duchesse de Soma s'était fait élever un baldaquin avant qu'on dressât le mien. N'étant pas juge du tournoi, et n'étant pas obligé d'y paraître, pour enlever toute occasion de trouble sans nuire à l'autorité royale, j'avisai de me faire inviter à la fenêtre de la duchesse, qui, du reste, me dit que ses serviteurs avaient eu tort de faire élever ce baldaquin, que, nouveaux venus dans le pays, ils en ignoraient les usages. Ainsi tout se passa fort courtoisement. La première année de mon séjour ici, je ne parus pas aux fêtes à cause du deuil de l'impératrice, et, aux dernières fêtes qui ont occasionné tant de trouble, j'avais été, le premier, voir ces seigneurs chez eux. Deux jours avant le tournoi, j'avais prié le duc de venir à ma fenêtre pour juger avec moi des prix à donner, car il m'aiderait ainsi à ne faire tort à personne.... Voyez comme ces seigneurs ont donc agi sans raison, et combien ce qui s'en est ensuivi m'a dû coûter. Dieu seul le sait, et V. S. peut penser quel fruit je gagne à perdre de bons amis et des parents. Mais, d'autre part, si je m'étais tu, les chevaliers et le peuple se seraient plaints. On aurait dit que pour les très grands il n'y a pas de justice. Aussi considéré-je ma peine comme bien employée, puisque j'ai servi Dieu, S. M. et l'État. Ma conduite en cela a produit plus d'effet que de grandes exécutions, et, grâce à Dieu, toute la principauté est en paix.

» Afin que V. S. voie combien je veux être raisonnable, le jour même de l'arrestation du comte, le duc de Cardona vint me voir. Il voulut me parler en présence de la marquise, et me demanda de ne point garder rancune au comte. Je lui répondis que, sur ce point, je lui obéirais, que je ne gardais aucune rancune, et que je restais le serviteur du comte comme par le passé. Il me parla du

---

1. M. B. II, 265.



procès. Ceci, lui dis-je, n'est plus mon affaire ; je m'en remets au Conseil. Le duc me demanda au moins d'adoucir les conseillers. J'entrai alors au Conseil... , je m'assis, et demandai si on avait lu le procès. On me répondit que le procès était lu et la sentence prête. « Laquelle, dis-je ? — Que le comte soit arrêté chez lui avec « obligation de prêter serment et hommage et de verser dix mille « ducats. » Je n'avais qu'à faire exécuter cette sentence. Cependant, au lieu de consigner le comte chez lui, en attendant la réponse de S. M., je l'ai laissé circuler en ville. Sa colère se traduisit de bien des façons. Je lui mandai toutefois, que s'il avait besoin d'aller dans ses terres, je le lui permettais... J'ai donc fait pour lui tout ce que j'ai pu. J'ai tenu à me dépouiller de toute passion. J'ai consulté S. M., afin qu'on ne pût dire de moi que la parenté ou la passion troublaient ma conscience. Je n'ai point demandé qu'on usât de rigueur envers lui, mais qu'on l'exilât à cause des suites que pouvaient avoir les paroles qu'il lance à ceux qui m'accompagnent, ou ses relations tantôt avec les Pujadas, tantôt avec Semanat. Un véritable ami doit l'écarter du feu. Mieux vaut l'éloigner ; ensuite le temps arrangera et guérira tout. Pour mon compte, je puis le certifier à V. S., ni dans le passé, ni actuellement, je n'ai cessé, ni ne cesserai de vouloir du bien au comte. Chaque fois qu'il aura besoin de quelque chose de ma maison, il peut la regarder comme donnée. Je me crois, dans cette affaire, justifié aux yeux de Dieu, et j'espère que cette lettre me justifiera aux yeux de V. S....

» J'espère, après tout, avoir plus d'amis que d'ennemis, parce que je rends à tous justice, j'écoute volontiers les gens, je les honore de mon mieux ; j'y dépense ma fortune, quoique je puisse, en cela, faire peu ; et bien qu'il m'en arrive des déboires, je tâche de tirer chacun de ses procès et de ses rancunes ; je ne fais de mal à personne ; je fais à tous le bien que je peux ; avec cela, je suis content. Ceux que je mécontente ne me semblent pas avoir raison...

» J'ai fait d'ailleurs cette expérience, que les chevaliers que j'ai faits prisonniers depuis mon arrivée en Catalogne sont maintenant mes meilleurs amis : tels D. Bernart Albert, Mossen San Climente et d'autres. Quant au baron de la Roca que je ne connaissais pas, depuis que je l'ai arrêté pour ce que je vous ai raconté, il est venu



souvent chez moi. Il a été mon convive, il le sera chaque fois qu'il le voudra... »

Le comte de Modica ayant fait appel à l'empereur, Charles-Quint, tout en louant la conduite du vice-roi, le pria de ne plus s'occuper du comte. Borgia obéit avec un empressement qui montrait sa vertu. L'appel ne porta, du reste, pas bonheur à Modica, qui fut exilé de Catalogne et disgracié. Borgia fut alors le premier à plaider en faveur de l'insupportable comte, et, apprenant que l'empereur lui avait pardonné, « j'ai appris, écrivait-il à Charles-Quint, que V. M. a daigné pardonner au comte. La marquise et moi en avons été très touchés. A Ratisbonne, au début de cette affaire, V. M. a considéré ce qui convenait à son service et à l'autorité de la justice. Maintenant elle n'écoute que sa clémence et sa bonté. Rien ne peut augmenter le désir que nous avons de servir V. M. Ce pardon accordé au comte est une des plus grandes faveurs que la marquise et moi ayons reçues de V. M. »

En Catalogne, cependant, le marquis de Lombay trouva plus fort que lui. Sa conscience et les ordres de l'empereur lui enjoignaient de réformer les monastères relâchés. Il n'y parvint point et saint Ignace de Loyola lui demandant, en 1546, par quels moyens on viendrait à bout de cette œuvre nécessaire,<sup>1</sup> « les couvents de religieuses à Barcelone, à Gérone et en d'autres endroits sont si désordonnés, répondit Borgia (7 juin), que leur imposer, du premier coup, la perfection serait imprudent. On pourrait commencer par défendre les sorties et les entrées et les autres offenses que reçoit le Seigneur, on leur ferait observer leurs règles au pied de la lettre. Si l'on voulait davantage, Sa Sainteté pourrait défendre de recevoir de nouvelles religieuses dans ces couvents. Le nombre diminuant, les résistances faibliraient.

» Il faudrait punir les désobéissances. S. S. marquerait le châtiement, et on devrait enlever aux mandataires de S. S. la permission de remettre les peines. S'il s'agit, par exemple, d'un an de prison, il faudrait toujours en faire accomplir six mois... Et que ceci ne

---

1. M. B. II, 518.

paraisse pas une cruauté : la plaie est si étendue, qu'il faut la cautériser.

» Qui pourra s'opposer à la réforme ? me demandez-vous. Mais tous ceux qui entrent dans les monastères, et favorisent cette mauvaise coutume. De quel parti se rangera la ville ? Je crois ce que je voudrais ne pas croire, à savoir que, si on faisait voter la ville, nous courrions risque d'avoir la majorité contre nous, bien que la justice soit clairement en notre faveur. Quel secours je pourrai prêter par mes parents et amis ?... Je voudrais avoir beaucoup de parents en Catalogne, et des parents très enclins à cette œuvre, mais je n'en ai pas. Mes amis, vous les connaissez déjà. Je n'ai, en outre, à offrir que de bons désirs. Cependant je ne veux point refuser ma propre coopération. Aussi écrirai-je à quelques conseillers, mes amis, leur recommandant cette sainte entreprise...

» En somme, voici ce que je pense de cette affaire. Elle est malaisée, comme le prouvent les nombreux essais qui ont été tentés, sans grand résultat, du temps de la feue reine Isabelle et depuis. Quand je suis parti de Catalogne, je laissais la réforme en train et assez solidement assise. Le cardinal de Séville en avait chargé l'inquisiteur, aujourd'hui évêque de Lérida. Lui et moi étions bien résolus de mourir à l'assaut, s'il le fallait. Il avait visité les monastères, intimant l'ordre formel aux abbesses de ne laisser entrer aucun homme dans la clôture, et de ne laisser sortir aucune religieuse. Nous avions décidé qu'en cas d'infraction, lui, de son côté, lancerait l'excommunication, et moi, au nom de S. M., je publierais un ban très rigoureux. Nous étions persuadés que trois exemples suffiraient à obtenir le fruit désiré : à savoir l'obéissance et la crainte. En ne faiblissant pas au début, nous pourrions obtenir davantage. On déplacerait les supérieurs négligents ; on introduirait dans les couvents des religieuses exemplaires. Nous tenions aussi, pour très avantageux, de défendre les réceptions de nouvelles novices. Par les soins de personnes ferventes on pousserait à la fréquentation des sacrements. Ainsi arrachant, d'une part, les mauvaises herbes, de l'autre acclimatant les vertus dans les couvents, nous pensions avancer cette sainte œuvre de la réforme.

» Sur ce, S. M. vient en Catalogne. Elle nous ordonne, à moi, de me rendre à Gandie pour poursuivre d'autres affaires <sup>1</sup>, à l'inquisiteur, d'aller en Aragon pour en diriger d'autres. De ce qui s'est passé depuis, je ne saurais donner un compte exact. Pour le moment, il faudrait suivre la marche indiquée. Le mandat du vice-roi serait signé par S.M., et il faudrait enlever au vice-roi la faculté de remettre les peines. Ceci est très important, car rien ne sert d'ordonner si les ordres sont mal exécutés ; et si, dès le début, les infractions ne sont pas réprimées, tout effort échouera. »

---

1. « En 1549, il écrivait à don Juan Vasquez de Molina, secrétaire de Sa Majesté « C'est pour obéir à S. M. et accomplir son service royal que je quittai la charge de Catalogne qui était de tant d'autorité et de profit, comme vous savez. En échange, S. M. nous donna, à la Duchesse et à moi, la charge de Grand-Majordome et de *Camarera Mayor* avec le même salaire qu'en Catalogne. » Retenons bien ces déclarations. Pas plus en 1543 qu'en 1539, Borgia ne demandait à l'empereur sa retraite. Il n'a nullement quitté la Catalogne spontanément et pour chercher à Gandie une réclusion pieuse. La légende qui le prétend est une fable.

---

### CHAPITRE III

L'EXPÉDITION D'ALGER. — LES CORTÈS DE 1545. — NOUVEAU TRIENNAT. — MORT DU DUC DE GANDIE.

Malgré les résistances d'André Doria et de ses généraux, et les remontrances de Paul III lui-même, Charles-Quint résolut, en 1541, de renouveler sa croisade de Tunis et de conquérir Alger. Ce projet était beau ; il fut mal concerté. Soucieux de peindre leur héros plus grand que nature, les historiens de saint François de Borgia lui ont prêté, à cette occasion, un rôle que ses lettres démentent. Il aurait su d'avance, disent-ils, des Clarisses de Gandie, la funeste issue de l'expédition, et, armé de ces prophéties, il aurait essayé de détourner l'empereur d'une entreprise condamnée. Il n'en est rien. Le marquis de Lombay apprit indirectement la résolution impériale, et il s'en réjouit. Il était plus à même que personne de savoir quel danger causaient aux côtes d'Espagne les pirates d'Afrique ; et l'idée de porter chez eux la guerre lui souriait. Il fit aussitôt expédier à Majorque les tentes impériales, emmagasinées à Tortosa, et s'empressa de fournir à l'escadre tout ce qu'il pouvait réunir de vivres et d'équipement. « Que N.-S. dirige tout de sa main, écrit-il le 3 octobre 1541, afin que les saints désirs de V. M. se réalisent, comme il en est si grand besoin. J'espère qu'il en sera ainsi, à cause des nombreuses prières qui se disent partout. J'ai eu grand soin qu'ici, dans toutes les églises et tous les monastères, on fasse des prières publiques. Que Dieu les entende en sa miséricorde. »

Il communique à Cobos toutes les nouvelles qu'il reçoit. L'empereur s'était embarqué de la Spezzia, le 28 septembre. Le 13 octobre, il abordait à Majorque d'où il écrivait des lettres affectueuses au

marquis et à la marquise de Lombay. « Ma cousine, mandait l'empereur à la marquise<sup>1</sup>, je me réjouis d'apprendre que le duc, votre beau-père, veut venir nous servir dans cette expédition, et je sais que le marquis viendrait aussi avec joie, si sa charge ne le retenait<sup>2</sup>. » A Borgia, l'empereur écrit : « Illustre marquis, mon cousin et notre vice-roi, j'ai vu les lettres par lesquelles vous m'avisez de ce qui se prépare en France.... Je vous remercie beaucoup d'avoir agi conformément à la confiance que j'ai eue en vous, et je suis sûr que, dans tout ce qui touchera à notre service et au bien de cette principauté, vous vous employerez avec amour, sans qu'il faille vous y exhorter. Je suis parti de la Spezzia le 28 septembre... et ai trouvé ici, à Majorque, les escadres de Naples, de Sicile et de Gênes, et une lettre du duc d'Albe m'annonçant que son escadre serait ici à la fin de septembre. Aujourd'hui, 15 octobre, j'ignore si le duc est parti d'Espagne, à cause du mauvais temps. Aussi, ai-je résolu de partir le lundi 17, profitant du beau temps, et sans attendre le duc, auquel nous mandons de venir droit à Alger où nous parviendrons ensemble. Que Dieu nous guide et nous dirige, afin que cette entreprise ait l'issue que nous lui désirons. Aussi bien, cette cause est la sienne, et la chrétienté doit tirer, de cette campagne, de grands avantages. »

Le 18 octobre, après s'être confessé et avoir communiqué, Charles-Quint, qu'on avait vu pleurer pendant la messe, s'éloignait de Majorque. Dès lors, Borgia se perd en conjectures.<sup>3</sup> « Je déteste tant, écrit-il à Cobos (10 novembre 1541) de raconter des nouvelles peu fondées, que bien des choses restent dans mon encrier ; elles y sont plus en sûreté. Depuis le départ de Majorque, il m'est venu tant de nouvelles opposées, que je ne sais auxquelles m'arrêter, pour vous les communiquer... Enfin, voici celles que j'ai recueillies pour mon compte, comme ayant quelque ombre de vérité. Après le départ de S. M., on a joué de trois ou quatre jours de très beau temps, pendant lesquels la flotte serait arrivée saine et sauve

---

1. *M. B.* II, 657.

2. Le duc, retenu par la maladie, différa son départ. Quand il fut remis, l'empereur était de retour.

3. *M. B.* II, 327.



à Alger. De plus, par un navire de l'escadre d'Occident, j'ai su que quelques navires n'ont pu aborder. Il s'était levé un gros temps, qui avait forcé ce navire à regagner Majorque. Mais déjà S. M. était arrivée avec les galères et l'escadre d'Orient à un cap nommé Matifou, et, semble-t-il, elle a eu le temps de débarquer.

» Par Valence, j'ai reçu de l'inquisiteur, une lettre m'avisant de ne pas envoyer de courrier à S. M., car elle a sûrement débarqué, et que, chaque jour, on attend la nouvelle de la victoire. L'inquisiteur m'écrit comme à un homme qui sait déjà le triomphe. J'ignore qui a informé l'inquisiteur, mais voyant que, le 4 novembre, V. S. ne savait rien, j'imagine qu'on a négligé de vous informer, ou que la nouvelle est fausse.

» D'autres lettres particulières me font savoir que la flotte a souffert du mauvais temps, mais les uns parlent de trente ou quarante petits navires endommagés, les autres de huit galères et d'un navire, d'autres disent moins. Mais qu'il y ait un malheur, tous s'accordent à le dire... J'espère que, grâce à Dieu, le dommage aura été peu considérable, et, s'il a été grand, je remercie du moins N.-S. de ce que S. M. ait pu débarquer, comme tous l'affirment. »

En post-scriptum à cette lettre, il ajoute : « Un navire, me dit-on, est arrivé à Peniscola... Il raconte que S.M. est arrivée avec son armée à trois lieues d'Alger, à un port appelé Matifou, et qu'on a commencé le siège d'Alger. Toute l'escadre d'Orient et les galères de D. Bernardino étaient de l'autre côté d'Alger. Le mauvais temps aurait fait échouer quatre ou cinq galères et autant de navires, mais tout le reste irait bien, et l'on affirme que, depuis huit jours, S. M. doit être dans Alger. On dit que le mauvais temps a peu duré, qu'à Alger on rencontrera peu de résistance, que S. M. avait à peine débarqué, que le roi maure a pris la fuite, mais qu'ayant rencontré son ennemi le roi de Cuso, il a dû rentrer dans la place et que l'affaire ne durera pas trois jours. »

Sans retard, Borgia s'occupe de ravitailler l'escadre en détresse. « Je mets tout le soin raisonnable, dit-il à Cobos, à secourir l'armée. Il ne se passe pas de semaine, sans que des navires ne partent, chargés de victuailles, de vin et de farine. Je suis moi-même dans l'admiration que la Catalogne ait pu tant fournir ; la terre est si

pauvre ! On a pensé mourir de faim, cette année. C'est le blé venu de France qui nous a sauvés. »

« Vraiment, écrit-il le 14 novembre, on doit, chaque jour, s'attendre à de pires malheurs, si l'on ne procède pas, comme il le faudrait, à la réforme de l'Église, et si chacun ne chasse pas de sa conscience et de sa maison les ennemis de l'âme. Ce sont eux qui rendent le Turc victorieux, et qui nous tiennent tellement vaincus, que nous nous rendons à des ennemis de rien (*à cualquier nada*<sup>1</sup>). »

Le vice-roi avait à peine écrit ces lignes, qu'il apprit la terrible réalité. Il ajoute aussitôt : « Par le cardinal de Tavera j'ai su la nouvelle qui circule à Carthagène, et par la peine qu'en aura ressentie V. S., elle peut juger de la nôtre. Que Dieu nous tire de ce souci par l'arrivée de S. M. » Cependant il discute, en tacticien, les dernières nouvelles. « Le mauvais temps, prétend-on, a empêché S. M. de débarquer l'artillerie, les munitions et les vivres, et l'a forcée à lever le camp et à rembarquer. Mais à cela je réponds que, si S. M. a pu se rembarquer, elle pouvait débarquer les munitions et les vivres, de façon à ravitailler l'armée et continuer la campagne : une colline était déjà occupée par l'artillerie. De même, on dit que S. M. va à Bougie, pour, de là, gagner Carthagène. C'est extraordinaire : Bougie est au levant, Carthagène au couchant par rapport à Alger. Le vent qui mène à Alger étant la tramontane, il est plus vraisemblable que S. M. l'a pris de poupe pour gagner des ports du couchant, et qu'elle n'est pas revenue, vent debout, pour gagner Bougie, qui n'est pas sur son chemin. Si S. M. avait permis aux escadres de revenir, quelques navires auraient déjà abordé en Catalogne ou à Valence, comme l'autre a pu entrer à Carthagène. Autant de raisons pour tenir en quarantaine la nouvelle qu'a portée ce navire, d'autant plus que rien n'a encore démenti celle qui m'est venue de Peniscola. Le navire de Peniscola était parti après la tempête, et il affirme que peu de vaisseaux se sont perdus, que la campagne s'annonce bien, qu'Alger est aux abois. Daigne N.-S. qui sait la vérité, et qui est la vérité même, y mettre les mains, et user, envers nous, de sa miséricorde coutumière.

Qu'il ne considère pas notre iniquité, et n'entre pas en règlement de comptes avec ses serviteurs. »

L'illusion ne fut bientôt plus possible. Borgia connut l'étendue du désastre : « Par divers navires, écrit-il à l'empereur, le 22 novembre, j'ai su le malheur que l'escadre de V. M. a subi devant Alger, et comment, faute de vivres, V. M. a dû remettre l'expédition jusqu'au printemps. Nous espérons qu'alors Dieu réalisera le désir qu'a eu V. M. de procurer un tel bienfait à ses royaumes. Aussi, lui restons-nous tous d'autant plus obligés, que, nous le voyons bien, ni le mauvais temps, ni aucune raison n'ont empêché V. M. d'exposer sa personne impériale dans cette sainte expédition. Tout ce qui pouvait être fait humainement, a été fait. Nous restons tous encore plus serviteurs de V. M., et plus résolus que jamais de consacrer à son service nos personnes, nos vies et nos biens. La perte de l'escadre est grande, mais V. M. étant sauve, elle devient petite. Nous n'avons perdu que des vaisseaux et du bois, et V. M. en possède d'assez grandes provisions, rien que dans cette principauté, pour armer encore vingt autres escadres. J'ai déjà fait abattre des pins et des chênes, pour être prêt à exécuter les ordres de V. M. Aussi bien, Dieu a été miséricordieux pour nous ; il nous a montré que nos seuls péchés sont cause que la sainte intention de V. M. n'ait pu se réaliser. Peut-être a-t-il permis ce malheur afin qu'il serve à amender nos vies, et que nous méritions d'être exaucés, quand, plus tard, nous demanderons des victoires pour V. M. Et puisque Dieu doit tirer de tout ceci sa gloire, et les âmes du bien, et que V. M. ne veut pas autre chose, je suis sûr qu'elle rendra d'innombrables actions de grâces à Dieu, comme nous le faisons tous <sup>1</sup>. »

Charles-Quint dut goûter ce langage si plein de loyalisme, de foi et de bel orgueil espagnol. Dans le désastre, il s'était montré admirable, l'empereur. En l'absence de Barberousse, le renégat Hassan-aga commandait, à Alger, cinq cents Turcs et sept mille Maures. Les Italiens, les Espagnols et les Allemands avaient à peine investi la place, qu'une furieuse tempête démontait l'escadre

---

1. M B. II, 340.

et jetait le trouble dans le camp. Profitant de ce désordre, Hassan, par une sortie vigoureuse, refoula les Italiens sur la côte. Camille Colonna, Fernand de Gonzague, Augustin de Spinola, les chevaliers de Saint-Jean, ne purent lui résister. Charles-Quint dut charger à la tête des Allemands, pour forcer les Maures à rentrer à Alger. La nuit suivante, un coup de vent du nord-est brisa toutes les amarres, et, en quelques heures, submergea cent cinquante barques et quinze galères. Seul, dans la confusion, Charles-Quint gardait son calme : « Taisez-vous, mes enfants, disait-il à ceux qui se lamentaient. Du bois et des clous perdus ; pas davantage. Secourez seulement ceux qui se sauvent à terre, afin que les Maures ne les atteignent point. » Il aurait ajouté, paraît-il : « Confiance ! mes enfants : bientôt à minuit, dans toute l'Espagne, les moines vont se lever et prier pour nous. » Doria avait pu rallier ses galères au cap Matifou. Il suppliait l'empereur de se rembarquer au plus vite, s'il ne voulait pas voir la ruine de son armée. *Fiat voluntas tua !* répondit Charles-Quint. Fernand Cortès, le conquérant du Mexique, était de l'expédition. Il suppliait l'empereur de le laisser faire. Avec les Espagnols, il se chargeait de prendre Alger. L'empereur ordonna la retraite. Il fallut noyer les chevaux, et, dans les galères sauvées du naufrage, l'armée se rembarqua. Charles-Quint partit le dernier, et sur la plage, entouré de sa noblesse, il tint tête jusqu'au bout aux charges ennemies.

L'empereur, vaincu par les flots, se rendit à Majorque et à Carthagène (26-28 novembre). Toute l'Espagne s'était émue du malheur de son souverain, et le lui témoignait par un splendide élan de générosité. Borgia multipliait ses lettres compatissantes, où perce un dévouement accru par l'infortune. Il expédiait des brigandins chargés de vivres, et faisait abattre trois cents pins et trois cents chênes, destinés à réparer la flotte. Chacun, à Barcelone, suivait l'exemple du vice-roi. Aussi, Charles-Quint, par une lettre autographe, remercia-t-il sa bonne ville. La lettre, reçue le 6, fut lue en public le 10. On consacra ce jour à l'action de grâces ; on le célébra, comme la Fête-Dieu, par un office et une procession solennelle.



La France fut seule à se réjouir du malheur de Charles-Quint, et loin d'être effrayée du péril turc, qui alarmait les protestants eux-mêmes, elle songea à s'allier à eux. Sous prétexte que deux de ses envoyés avaient été assassinés par la garnison de Pavie, François I<sup>er</sup> entreprit de conquérir le Roussillon. Claude de Guise attaqua le Luxembourg. Le dauphin de France essaya de surprendre Perpignan. Nous avons dit comment le duc d'Albe défendit le Roussillon. Quoi qu'en aient assuré les historiens, Borgia ne prit aucune part à la défense de ce comté. Les Clarisses de Gandie, dit une légende, avaient averti Borgia que Perpignan ne résisterait pas aux Français, si la garnison luthérienne n'était pas écartée; et le vice-roi, docile à cet avis prophétique, aurait conduit lui-même des troupes catholiques remplacer les soldats protestants. Ces récits sont inexacts. Le vice-roi, durant toute la campagne, siégeait aux états de Monzon. En revanche, huit mille reîtres allemands, débarqués par Doria, le 15 octobre 1542, furent conduits à Perpignan, et s'ils n'aidèrent pas à repousser l'invasion, c'est que, le 14 octobre, le duc d'Albe était rentré à Barcelone, après avoir déjà triomphé des Français.

Pour l'empereur, comme pour le marquis de Lombay, les Cortès de 1542 avaient une extrême importance<sup>1</sup>. Les *Réparateurs* de torts devaient sanctionner ou désapprouver l'administration du vice-roi. Charles-Quint attendait des états un *servicio* plus abondant et plus nécessaire que jamais. Il espérait aussi qu'ils reconnaîtraient le prince Philippe comme héritier de la couronne, bien que la reine Jeanne la Folle vécût encore. Au lieu d'envoyer son fils recevoir, suivant l'usage, le serment dans les trois villes de Sara-

---

1. Les Cortès dataient des comtes souverains (987-1162). Réunies chaque trois ans, elles formaient les États généraux des royaumes d'Aragon et de Valence et de la principauté de Catalogne. Seul le roi les pouvait convoquer, mais le prince héritier avait, ensuite, le droit de les présider. L'assemblée réunissait les trois *bras* ecclésiastique, militaire et royal. Dix-huit *habilitadores* nommaient deux ou trois *tratadores* chargés de présenter aux Cortès les volontés du souverain, de déférer à celui-ci les représentations des Cortès et de s'entremettre entre les deux parties. Dix-huit *reparadores de agravios*, dont neuf nommés par l'Assemblée, neuf par le roi, connaissaient des infractions aux privilèges provinciaux. Les Cortès votaient l'impôt ou *servicio*, approuvaient les pragmatiques, portaient des lois.



gosse, de Barcelone et de Valence, l'empereur désirait enfin que les députés des trois provinces prêtassent le serment à Monzon.

Le marquis de Lombay partit de Barcelone le 12 juin. Il fut heureux de trouver à Monzon son père, membre du bras militaire, don Francisco de los Cobos, son protecteur et ami, et l'empereur qu'il n'avait pas revu depuis la mort de l'impératrice.

Le 14 avril, il avait écrit à Cobos : « Je supplie V. S. d'ordonner aux fourriers de me loger au monastère de Saint-François qu'occupait, aux autres Cortès, l'archevêque vice-roi. Mon seul titre de pauvre me devrait d'ailleurs valoir ce logement. » « Merci, mandait-il le 14 mai, de vous être occupé de mon logis. J'ai demandé le monastère, pensant que c'était celui des vice-rois de Catalogne. On m'a dit, depuis, qu'il était réservé aux archevêques de Saragosse. Mon oncle l'occupera donc. J'ai écrit à Monzon, à un de mes serviteurs envoyé pour s'occuper de mon logis, de me trouver une autre résidence. Je supplie V. S. d'ordonner aux fourriers de m'en donner une très bonne. Qu'elle leur recommande aussi le logement du duc de Gandie mon Seigneur. Ils s'y emploieront ainsi avec plus de bonne volonté. »

Les Cortès se prolongèrent jusqu'au 25 septembre. Elles furent mouvementées. Le 14 juillet, Borgia écrivait à saint Ignace qu'il était très occupé et s'excusait, pour cette raison, d'être laconique. Plus tard, revenu à Barcelone, il racontait à Charles-Quint ses luttes avec les conseillers, « On se croirait aux états de Monzon », ajoute-t-il, et encore : « Je me démène au milieu d'affaires presque aussi malaisées que la conclusion des Cortès. » Ces allusions sont les seuls passages des lettres de Borgia qui nous marquent son rôle à Monzon. Son administration et ses décrets contre les bandits furent, du moins, approuvés. La protestation des députés de Catalogne n'obtint aucun effet, et le gouvernement triennal du vice-roi, qui expirait le 29 juin, lui fut renouvelé. Les Cortès reconnurent le prince Philippe comme héritier de la couronne, et les députés des états consentirent à lui prêter serment, mais à condition qu'il irait lui-même, dans les trois capitales des provinces, prêter et recevoir un nouveau serment.

La marquise de Lombay était restée à Barcelone; elle s'y trou-

vait encore le 10 juillet. Charles-Quint la manda à Monzon, et il la traita avec des égards qu'il n'accordait pas aux duchesses. Par la simplicité de sa mise, la marquise étonna la cour, et la femme du commandeur de Léon, doña Maria de Mendoza, lui en dit sa surprise. Pour toute réponse, la marquise montra son mari, de mise encore plus modeste.

Fidèles à un système que nous avons déjà signalé, les anciens biographes de François de Borgia racontent qu'à Monzon il n'avait qu'une idée : obtenir de Charles-Quint son congé. « Il ne perdait pas une occasion, affirment-ils, de représenter avec vivacité, et plus instamment chaque jour, son ardent désir de se retirer dans ses États pour y mener une vie toute de recueillement. » Ces biographes oublient toujours qu'à cette époque Borgia n'avait point encore d'État : Lombay ne comptait pas, et le duc de Gandie, âgé de quarante-sept ans, ne paraissait nullement prêt à léguer son duché à son fils. Plus tard, dans une lettre à saint Ignace que nous avons citée, Borgia attribuera à la seule volonté de l'empereur, et nullement à son désir, son départ de Catalogne, et rien, absolument rien, dans ses lettres ou dans ses actes, ne permet de supposer qu'il eût cette idée fixe.

Mais Charles-Quint nourrissait déjà un projet dont, sans doute, il fit part alors au marquis de Lombay, et c'est peut-être pour en informer la marquise, qu'il l'appela près de lui. L'empereur allait bientôt marier le prince Philippe avec l'infante de Portugal doña Marie <sup>1</sup>, et il tenait absolument à confier au marquis et à la marquise de Lombay la charge importante de grand majordome et de *camarera mayor* des jeunes princes. La marquise fit entrevoir à Charles-Quint que ce choix rencontrerait peut-être des oppositions : l'avenir montra qu'elle voyait juste. Cette observation faite, elle ne s'opposa point davantage aux volontés impériales. Ni elle ni son mari ne furent prophètes, et les desseins de Dieu, si différents de ceux de l'empereur, rien encore ne les leur révélait. En 1542, Borgia ne pouvait avoir et n'avait en effet qu'un rêve : employer toute son activité au service de l'État et du roi.

---

1. Leur contrat fut signé à Lisbonne le 1<sup>er</sup> décembre suivant.

Le 10 octobre, Charles-Quint entra à Barcelone. Le prince tenait à remercier la ville généreuse qui venait encore de lui donner, pour la défense de Perpignan, douze pièces de forteresse, baptisées du nom des douze apôtres. Le 8 novembre, le prince Philippe arrivait à son tour. Il venait de prêter serment à Saragosse et allait accomplir la même cérémonie à Barcelone. Le 9, la ville reçut le serment du prince d'Espagne. Le 21, l'empereur et le prince partaient pour Valence. Le duc de Gandie les accompagnait.

La présence des souverains avait interrompu l'exercice de l'autorité du vice-roi. Borgia inaugurerait d'ailleurs un second triennat. Pour ces deux raisons, il dut renouveler le serment de respecter les immunités catalanes. Mais, à cette occasion, il refusa le cortège solennel qui s'offrait à l'accompagner. A pied, escorté des conseillers, il se rendit, le 2 décembre, à la Seo. Deux jours après, le conseil, suivant l'usage, lui rendit visite et lui recommanda l'exacte administration de la justice.

Borgia n'éprouvait aucun besoin d'être stimulé. Durant son absence, le 31 août, le duc d'Albe avait examiné, en conseil de guerre, les moyens de défense de Barcelone, et il avait laissé un mémoire des travaux à exécuter. Un retour offensif était toujours à craindre de la part de François I<sup>er</sup>, et la récente défaite de Charles-Quint rendait plus audacieux les Maures d'Afrique. Le vice-roi devait armer des galères et achever sans retard les fortifications de Barcelone et de Tarragone.

Il mit à cette tâche son activité, je dirais même, son impatience accoutumée. La bonne volonté des gens de Tarragone n'était pas en défaut, mais celle des conseillers de Barcelone mollissait. Borgia fait creuser des fossés, garnir des terre-pleins, bâtir des courtines. Il dispose les travailleurs par équipes de cinquante ouvriers, et promet un prix à l'équipe qui aura le plus tôt achevé sa courtine. Sa présence au chantier anime les moins actifs. Seul, le Conseil le désespère par ses lenteurs. Il le semonce; il presse l'empereur d'exciter les endormis. Il ne quitte l'audience que pour aller aux remparts. Le 22 décembre 1542, il écrit à l'empereur<sup>1</sup> : « Huit hommes,

---

1. M. B. II, 428.

servis par un mulet, portent, chaque heure, neuf cent vingt-cinq charges de terre aux remblais. Tout irait bien, si les conseillers achevaient de se décider, mais mes instances n'obtiennent rien d'eux. Le Conseil prétexte qu'il attend une réponse de V. M. Je supplie très humblement V. M. d'expédier cette réponse, afin qu'on puisse agir promptement. J'emploie aux travaux toutes mes forces et toute ma diligence, et je souffre de voir perdre un temps précieux... Durant les fêtes de Noël, je travaillerai à obtenir des conseillers une résolution ; s'ils refusent de la prendre, V. M. saura, du moins, qu'ils ne veulent pas, »

Et, le 8 janvier, à Cobos ; « Je suis démonté (*espantado*) par l'indifférence que montrent les conseillers pour ces travaux de défense, et le mal qu'il faut se donner pour les amener à prendre une résolution... Ils prétendent que cette besogne, à laquelle ils me voient si ardent, provient d'un caprice de ma part, et non d'un ordre de S. M. Vous pouvez penser ce qui se passe en moi, quand je dois leur persuader qu'il s'agit, pour eux, d'obéir à S. M. On dirait vraiment que je leur parle de réparations à faire exécuter dans ma maison<sup>1</sup>. »

Le 9 janvier, il mande à l'empereur : « Je m'occupe des fortifications avec toute la chaleur nécessaire pour compenser la mauvaise volonté des conseillers. A force de les pousser, ils ont enfin pris une résolution. Quel travail cela m'a coûté ! Je me serais cru à Monzon, traitant une affaire de Cortès. C'est un Mossen Bosch qui est devenu conseiller en chef, homme très têtue, qui déteste de voir la ville dépenser un réal... Toutes ces fêtes de Noël, je suis resté alité, assez indisposé. J'ai dû faire venir chez moi les conseillers, deux jours de suite. Le second jour, le duc de Cardona et l'amiral de Naples assistèrent à notre conférence. A force de lutter, et après avoir promis que j'aiderais, de ma bourse, aux dépenses, on a décidé de poursuivre le travail des fossés et des terre-pleins. Ceci arrangé, et l'exécution restant à ma charge, j'espère que tout marchera<sup>2</sup>. »

1. M. B. II, 431.

2. Ibid., 434.



« Enfin, écrit-il le 20 janvier<sup>1</sup>, les conseillers se sont décidés à employer cinq cents hommes, chaque jour, aux fortifications. Mais ils invoquent tant d'excuses, et se montrent si durs à la détente, que je perds l'espérance d'obtenir plus d'ouvriers. » Il annonce cependant qu'il a sept cents journaliers aux chantiers. « Cela m'a coûté bien des colères et des efforts, mais le travail avancera. » Le 8 février, à peine remis de son indisposition, le vice-roi allait visiter les chantiers. Il faisait construire des murs pour soutenir les remblais, et, jusqu'à la fin d'avril, il restait le plus actif organisateur de la défense. Quelques mois plus tard, un bon prêtre de Barcelone, Jean Pujals, pouvait écrire cette lettre belliqueuse : « Tout le monde ici est en armes. On attend l'arrivée des Turcs et des Français. On les attend avec impatience, afin de leur bien briser la tête et de leur enlever l'audace de recommencer. La ville est bien pourvue, bien munie et bien armée, aux abords et à l'intérieur, avec tant d'artillerie, et si bonne, que c'est merveille. Les grand'gardes sont en faction jour et nuit, mais notre meilleur et plus sûr rempart est la prière perpétuelle. »

Sur ces entrefaites, un coup, que rien n'annonçait, frappa douloureusement le marquis de Lombay. Le 7 janvier 1543, son père, le duc de Gandie, était mort. « V. M. venait de quitter Valence, écrivait le vice-roi le 14 janvier, et le duc mon Seigneur rentrait à peine chez lui, quand il fut pris de fièvres, de syncopes et de vomissements. Il a plu à N.-S. de l'appeler dans sa gloire, le 9 du présent mois. Il est mort avec tous les secours de notre mère la sainte Église. Il me laisse bien affligé, car cette perte est fort grande. Il me serait bien nécessaire d'aller là-bas pour arranger diverses choses, mais ici, le service de V. M. en souffrirait. Aussi n'osé-je pas demander un congé à V. M. J'attendrai que ma présence soit moins nécessaire. Il est inutile d'offrir de nouveau à V. M. cette maison que gouvernait un si loyal serviteur, étant donné que je demeure à sa tête, et que je suis entièrement le serviteur de V. M.<sup>2</sup>. »

Le vice-roi, remarquons-le encore, n'offrait nullement sa dé-

---

1. *Mon. Borg.* II, 438.

2. *Ib.* III, 5.



mission. Il parlait seulement d'un congé. Aussi bien, n'était-il point fâché de différer son voyage à Gandie. La succession de son père étant assez embrouillée, il préférerait que les premières difficultés fussent aplanies en son absence. Il confia le gouvernement du duché à son demi-frère Pierre-Galceran de Borgia, et chargea son frère naturel, Jean Christophe, d'ouvrir et de publier le testament paternel. Charles-Quint avait ordonné au vice-roi de l'attendre. Le 10 avril, l'empereur arrivait à Barcelone. Il dit alors nettement au nouveau duc de Gandie son intention de lui enlever sa vice-royauté et de lui confier, en retour, le gouvernement de la maison des princes. Borgia obéit à un ordre qu'il n'avait point provoqué. Le 18 avril 1543, il abandonnait la Catalogne<sup>1</sup>. A pareille date, en 1564, un an avant d'être élu général de la Compagnie de Jésus, il écrivait, à Rome, dans son journal spirituel : « 18 avril : action de grâces pour mon départ de Catalogne, qui eut lieu en ce jour, il y a vingt et un ans<sup>2</sup>, » Dans l'ignorance où il était de l'avenir, qui peut dire si le nouveau duc de Gandie remercia pareillement, le jour où il partait de Barcelone ? Le 6 mars, Paul III lui avait écrit, en apprenant la mort du duc Jean : « Nous avons été fort attristés par la mort du duc Jean, [votre père. Il était petit-fils d'Alexandre VI, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, qui a fait toute notre fortune ; c'était un homme remarquable par son crédit, sa piété et sa vertu ; il nous était pieusement dévoué : aussi l'aimions-nous beaucoup. La douleur que cause une telle perte est grande, mais votre douleur doit être calmée par la prudence et le respect de la volonté divine. Les mêmes raisons calment la nôtre, et aussi la pensée que vous lui succédez dans son duché, et que vous êtes, dit-on, son image par la vertu et par les traits de l'âme, non moins que par ceux du visage. Aussi la bienveillance que nous lui portions, nous la voulons reporter sur vous, vos enfants et vos frères, et nous vous exhortons, cher fils, à continuer à vous rendre digne d'un tel père et d'un tel bisaïeul (1). De la sorte, nous qui, spontanément, et

1. Son successeur, don Juan Fernandez Manrique, marquis de Aguilar, fit son entrée à Barcelone et prêta serment le 10 juillet 1543.

2. 18 de abril : Action de grâces por la salida de Cataluña que fue en este día, á 21 años.

par le souvenir que nous gardons des vôtres, sommes déjà porté à vous aimer particulièrement, nous y serons aussi poussé par ce que méritent votre vertu et votre gloire<sup>1</sup>. »

Le 21 avril, de Molins de Rey, Borgia répondit au pape<sup>2</sup> : « Très bienheureux et très Saint-Père. Quand cette maison n'aurait reçu d'autre bienfait de votre main que celui que V. S. vient de lui accorder par la faveur de ses consolations, nous serions incapables de la servir dignement; et ce bienfait vient après beaucoup d'autres et de très signalés. Aussi est-il inutile d'offrir à V. S. ce qui lui est déjà dû.... Il me reste seulement le désir d'aller baiser les pieds de V. S. et de lui montrer, en quelque chose, que je n'ai point reçu tant de bienfaits en ingrat. Jusqu'ici ce désir n'a pu être réalisé, car S. M. m'employait à son service. Mais où que je sois, je me tiendrai toujours pour une créature de V. S., comme l'était le duc mon père. Je regarde ce titre comme le premier de ma maison. Je vais maintenant y mettre ordre, afin de soulager l'âme de celui qui, j'espère, a déjà le repos, et aussi pour réconforter sa veuve qui reste si affligée. Mais la bonté de V. S. achèvera de la consoler. Plaise à l'infinie Bonté, nous donner la grâce voulue pour que les très saintes paroles de V. S. se gravent en nos cœurs. Elles témoignent le zèle qu'a V. S. pour le salut des âmes pécheresses qui s'abritent sous sa protection », etc.

Cienfuegos affirme qu'à cette occasion, Paul III offrit au duc de Gandie le chapeau pour un de ses fils, et que le duc fit le beau geste de refuser. Ni le bref de Paul III, ni la réponse de Borgia, ni aucune

1. *Dilecto filio nobili viro, Francisco Duci Gandiæ — Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem : Valde fuimus perturbati ex obitu bonæ memoriæ Joannis tui genitoris : Valde enim eum, et tanquam nepotem felicis recordationis Alexandri P. P. VI, prædecessoris nostri, a quo origo nostræ dignitatis est, et tanquam virum auctoritate, pietate et virtute insignem, nosque pie colentem, dileximus; sed tametsi gravis est dolor, ubi tanti viri est iactura, tamen, et tu hunc dolorem moderari prole tua et divi te voluisti reverentia debis, et Nos quoque, tum ex his, tum ex eo perturbati non nostrum levimus, quod tu illi in ducatu successisti, qui eum, haud minus imagine virtutis atque animi quam corporis, referre dicris. Proinde Nos, benevolentiam nostram in illum ad te ac natos et fratres tuos convertentes, te, Fili, hortamur ut quemadmodum facis, dignum te tali patre ac proavo reddas, ut nos qui, sponte nostra et tuorum memoria, ferimur ad te peculiariter amicum, etiam merito virtutis ac laudis id libentius facere possimus. — Dat. Nucerinæ, sub annulo piscatoris die VI Martis 1540, Pontif. n. nono. (Osuna.)*

2. *M. B. II; 454.*

ligne de ses lettres n'autorisent à penser que Paul III ait proposé la pourpre à des enfants dont l'aîné avait dix ans, le dernier quatre <sup>1</sup>.

Le marquis de Lombay n'avait point démenti les espérances de Charles-Quint. Par son activité, son impartiale justice, son obéissance très digne et très franche, il avait, pendant trois ans et dix mois, rendu à la Catalogne d'éminents services. Barcelone ne les a pas oubliés. Parmi les bustes de ses meilleurs lieutenants généraux, dressés au faite du palais des gouverneurs militaires, figure celui de François de Borgia <sup>2</sup>.

---

1. Carlos, l'héritier, avait treize ans, mais restait hors de cause.

2. Ces bustes sont ceux du comte de Santa Clara, du marquis de la Mina, du duc de Gandie, du duc de Baylen, du marquis de Campo Sagrado, du comte de Gra.

---

## CHAPITRE IV

LE GRAND CHRÉTIEN : LÉGENDES ET HISTOIRE. — LES GUIDES PROVIDENTIELS.

Durant sa vice-royauté, une œuvre s'était poursuivie, en François de Borgia, dont sa correspondance officielle présente peu de traces, qu'il découvrirait sans doute, en d'autres écrits malheureusement perdus, dont les témoignages des procès de canonisation nous donnent cependant une idée. A la cour, Borgia s'était montré gentilhomme exemplaire ; à Barcelone, il fit preuve d'une vertu déjà héroïque.

Non qu'il faille croire, du vice-roi de Catalogne, tout ce qu'en ont dit ses biographes. Le Borgia qu'ils dépeignent, et l'auteur des lettres que nous connaissons, sont deux hommes différents, et le silence des documents est moins trompeur que certains récits de ces panégyristes outrés.

Il est simplement impossible que le vice-roi ait disposé sa journée comme le décrivent Nieremberg et Cienfuegos. Après son lever à trois ou deux heures du matin<sup>1</sup>, six heures continues d'oraison, puis la messe, son travail, un repas composé d'eau, de pain et d'un peu de légumes, une causerie pieuse avec les siens, quelques heures consacrées aux affaires, jamais de collation, des lectures édifiantes, de longues prières. A la fin du jour, un examen de conscience prolongé, une rude flagellation, enfin quatre, au plus cinq heures de repos, pris sur le sol.

---

1. Le 14 juillet 1541, il raconte qu'il a dû se lever à trois heures du matin pour voir lancer une galère. Et il donne ce lever si matinal comme une exception nécessitée par les circonstances. V. p. 97, *Supra*.

Un homme médiocrement occupé n'aurait pu suivre un règlement si précis, qui ne laisse place ni aux longues séances au Conseil, ni aux travaux, ni aux campagnes, ni aux cérémonies, ni aux fêtes qui absorbaient la vie du vice-roi, et dont le récit défraye sa correspondance.

Il n'est pas vrai non plus qu'à Barcelone le marquis de Lombay ait maigri au point de n'avoir plus que la peau sur les os. Quand il entra à Barcelone, en 1539, son embonpoint fit impression. Vice-roi, il le conserva<sup>1</sup>, et, duc de Gandie, il ne le perdit point. C'était un des plus gros hommes de Valence, dit un témoin au procès de Madrid<sup>2</sup>. Lorsqu'il entra en religion, affirme doña Juana de Velasco, veuve du petit-fils du saint, il était gros et corpulent<sup>3</sup> et presque tous les témoins insistent sur cette corpulence, cette *barriga*, si peu commune, qu'on pratiquait, pour la loger, une échancrure aux tables. Louis de Biruegel a vu une de ces tables à Gandie<sup>4</sup>. Bautista Ferrer, domestique, ajoute que la ceinture du vice-roi, *su pretina*, aurait contenu trois hommes<sup>5</sup>. Quand Borgia revint à Valence, un an avant sa mort, la *barriga* avait disparu, et Valence fut émerveillée de retrouver, décharné, celui auquel elle avait connu de tout autres proportions.

Sans doute, à Barcelone déjà, les abstinences du marquis de Lombay l'avaient un peu aminci. Un justaucorps, repris au bout d'un an, se trouva trop large d'un pan<sup>6</sup>, mais le périmètre restait considérable. Sans doute aussi, quand le P. François de Borgia se fut réduit à une véritable maigreur, sa peau détendue se rida. Une véritable infirmité, une dilatation d'estomac, s'ensuivit. Après les repas, l'estomac se ballonnait, et causait au saint de véritables tortures,

1. V. *Supra*, p. 101.

2. Fr. Domingo de Mendoza, O. P., *De los mas gruesos hombres que habia en Valencia*. Madrid, 1617.

3. *Quando entró en religion hombre grueso y corpulento*. — Et d'autres : *Quando entró en la religion era muy grueso*.

4. Procès de Barcelone, 1611. — 5. *Ibid*

6. *Un gipo que havia un any que no se havia fosat, après li vingue an ple un palm, essent li avans molt just y a medida de son cors*. (P. Joannes Ferrer, S. J., recteur du collège de Belen [Procès de Barcelone, 1611].) Un autre dit que le gipo était trop large de *media vara*.



qui parfois nécessitaient des massages<sup>1</sup>. Ceux qui, pour la première fois, voyaient le P. François en cet état, pensaient qu'il rendait l'âme. Encore ces accidents n'étaient-ils pas constants.

Les amplificateurs ne manquèrent pas d'exploiter cet heureux motif de l'amaigrissement du saint. Déjà quelques contemporains parlaient de deux pans de peau vide qui restaient au religieux, pénitent<sup>2</sup>. Deux pans, c'était trop peu. Cienfuegos affirme que, de sa peau desséchée, le marquis de Lombay s'entourait entièrement le corps ; tel, dit-il, Hercule, de la dépouille du lion de Némée. Pourquoi s'arrêter en si beau chemin ? Une plaquette, publiée à Rome en 1617, déclare que Borgia s'enroulait trois ou quatre fois dans sa peau<sup>3</sup>. A sa mort, on fit son autopsie. On vit, alors, qu'un de ses poumons était complètement perdu, mais personne ne découvrit l'in vraisemblable phénomène de cette peau repliée en manière d'habit.

La plus concluante déposition, à ce sujet, est celle du P. Fray Lamberto Despes, de l'observance de Saint-François, définitiveur du couvent *del Jesus* à Saragosse. (Procès de Saragosse, 1610.) Ce témoin compte soixante-dix ans. Il raconte qu'à Rome, trois ou quatre fois, il avait essayé, en vain, de voir le P. François alors général. A la maison professe, François était occupé avec des serviteurs, des écuyers de cardinaux ou d'autres personnages. Ennuyé de ces contretemps, le P. Despes s'en plaignit au portier de la maison professe, lequel informa son général. François, attristé, se rendit aussitôt au couvent de l'*Ara Cœli*, demanda le Père, et parvenu dans sa cellule, il se jeta à ses pieds, lui demandant pardon du retard qu'il avait mis à le visiter. Le P. François ajouta que

1. Bautista Ferrer, domestique, raconte qu'il a dû souvent les pratiquer. (Procès de Barcelone.)

2. Déposition de P. Jean-Baptiste, prieur du couvent de Santa Engracia, à Saragosse, et ancien général des Hiéronymites : « Les religieux du couvent de Notre-Dame de la Murta, après de Gandie, lui ont conté qu'étant duc, Borgia était très gros, et qu'ensuite, sa vie pénitente le réduisit à un tel état de maigreur, que la peau de son ventre se repliait (*que doblaba el pellejo de la barriga*). » (Procès de Saragosse, 1610.) Mendoza (procès de Madrid) parle de *dos palmas de pellejo*. Le duc de Lerme, petit-fils du saint, et de nombreux témoins (*ibid.*) rapportent la même tradition.

3. *Tantum gracilis fieret, ut, decidua et effluente ventris pelle, ter quaterque seipsum præingeret.* (*Compendium vitæ, virtutum et miraculorum B. F. de Borgia, ex secretaria Congregationis Sac. Rituum. Romæ, 1601, p. 12.*)

s'il défendait parfois sa porte, c'était à cause de crises qui lui survenaient. « Et, à ces mots, dégrafant sa soutane et un léger pourpoint qu'il portait, il me montra, dit le témoin, sa poitrine et son estomac, et je vis qu'au ventre<sup>1</sup> le Père avait un repli de chair (*vió que en la barriga tenia un doblez de la carne*). » Ce creux, ajoute Despes, s'enflait souvent, et causait au Père d'extrêmes angoisses<sup>2</sup>. Un *doblez de la carne*, une ride profonde à l'estomac, c'est donc tout ce qui reste de cette peau légendaire à laquelle nous nous excusons d'avoir donné tant d'importance.

Nieremberg affirme encore qu'à Barcelone, à force de prier prosterné, le marquis de Lombay perdit toutes ses dents<sup>3</sup>. Cienfuegos ajoute que la gangrène envahit sa bouche et que sa santé était, dès lors, ruinée. Quelles imaginations ! Je vois bien, dans les lettres de Borgia, qu'en février 1542 il souffrit de quelques fièvres, que, pendant toutes les fêtes de Noël 1542, il resta alité et mal en point, *con ruyn disposition*. Il écrit, le 8 février 1543, que son indisposition lui permit ce jour-là, pour la première fois, d'aller inspecter les fortifications, mais il regrette assez ce contretemps, pour ne l'avoir pas provoqué par de trop fortes imprudences. D'ailleurs, il se dit bien portant. Le 22 septembre 1546, le P. André de Oviedo écrivait à saint Ignace que le duc, âgé de trente-six ans, jouissait d'une complexion saine, qu'il souffrait seulement de la goutte, mais pas beaucoup et rarement. Personne, en tout cas, ne signale cette dentition perdue, accident notable pour un homme de trente-deux ans, et dont on verrait la trace sur le masque pris après sa mort et conservé à Rome. Ce masque est celui d'un homme qui a ses dents<sup>4</sup>.

La vertu du vice-roi de Catalogne, comme toute vertu véritable, consistait surtout dans la façon parfaite dont il accomplissait ses graves devoirs d'état, dont il se dévouait au bien public, dans

---

1. Au-dessus de la ceinture évidemment.

2. *Y este vacío que tenia en la barriga, de la mucha flaqueza que tenia en el cuerpo, se le inchia algunas veces de ventosidad y le ponía en grande estrecho.*

3. *Las muelas todas se le cayeron de la boca en pocos días* (liv. I, chap. XVII), — et Cienfuegos : *Ten'a encancerada la boca de estar tantas horas pegada con la tierra ; cayeronse las muelas todas* (liv. II, chap. IX, § 2).

4. V. Gravure au frontispice.

l'empire qu'il prenait de plus en plus sur sa vivacité naturelle, dans son désintéressement absolu, dans le pardon qu'il accordait au comte de Modica, dans la sérénité qu'il opposait aux insolences de la grandesse catalane, dans l'intention surnaturelle dont s'inspiraient tous ses actes.

Mais il y avait plus. Les panégyristes n'avaient pas besoin d'inventer, et, selon la belle expression d'un témoin, Borgia fut vraiment, à Barcelone, un très grand chrétien, *grandissim christia*.

Aux procès de 1611 et de 1617, aucun témoin ne pouvait parler des vertus du vice-roi d'après des souvenirs personnels. Personne, du reste, sauf ses directeurs, n'avait pénétré le secret de ses prières et de ses pénitences. On connaissait des faits notoires par la rumeur publique, d'autres par des traditions plus intimes. Ils étaient rapportés avec des variantes qu'il faut nécessairement interpréter, des grossissements, qu'il faut réduire.

Ainsi, doña Juana de Valasco affirme qu'à Gandie le duc faisait quatre heures de méditation continue, de quatre à huit heures du matin. Quand le duc se retirait au collège de Gandie, dit un autre témoin, il passait dans sa chambre sept heures en prière. Le noble Raymond Doms, capitaine général, rapporte que, vice-roi, Borgia était des six heures en oraison. Le capitaine don Martin de Contreras y Peñalosa raconte, que, marié, le marquis de Lombay méditait trois heures le matin, trois heures le soir. Qui ne voit que ces affirmations, relatives à des époques déterminées, à des faits isolés, perdent toute vraisemblance dès qu'on les généralise ! Contreras, par exemple, n'a certainement pas voulu dire que, marié, c'est-à-dire dès l'âge de dix-neuf ans, Borgia avait toujours médité six heures par jour.

Chevalier de Saint-Jacques, Borgia devait réciter, chaque jour, comme prières de règle, cent cinquante *Ave Maria* et quinze *Pater noster*, l'équivalent du rosaire. Il était fidèle à cette pratique et à d'autres. Autant qu'un homme d'action, il était donc un homme de prière. La dévotion du Saint Sacrement était traditionnelle dans sa maison. Le marquis de Lombay la professait et la pratiquait ouvertement. Il communiait très souvent dans sa chapelle privée ; aux fêtes principales, il communiait à la Seo, à la grande édifica-

tion d'un public peu habitué au fréquent usage des sacrements<sup>1</sup>. Cette ferveur fut, paraît-il, vivement critiquée par des mécontents<sup>2</sup>, et le premier biographe de saint François de Borgia, le P. Denis Vasquez, raconte que, pour s'éclairer, le marquis de Lombay communiqua ses doutes à saint Ignace de Loyola. Le saint aurait répondu en refusant de fixer une règle générale, mais en approuvant toutefois la conduite de son correspondant. Sur la foi de Vasquez, tous les historiens ont admis ce récit, mais, nulle part, ces lettres de Borgia et de saint Ignace n'ont pu être retrouvées. Un Espagnol, don Miguel de Rovira, a cependant affirmé, en 1535, au procès de béatification d'Ignace de Loyola<sup>3</sup>, qu'il se rendait, avec le saint, au convent de l'*Ara celi*, quand on remit au saint fondateur la lettre du vice-roi de Catalogne. En la recevant, « Qui croirait, dit saint Ignace, qu'avec le temps ce seigneur entrera dans la Compagnie et viendra à Rome la gouverner ! » Rovira demanda de quel seigneur il s'agissait, et sa surprise fut grande d'entendre qu'il était question du jeune marquis de Lombay, vice-roi, marié, et nullement sur la voie de la vie religieuse.

A Barcelone, avant l'arrivée de Borgia, la procession du Saint Sacrement, le jour de la Fête-Dieu, se faisait le matin après la grand'messe, et le chantre, le *capiscot*, n'y pouvait assister. Ce dignitaire demandait à ses confrères du chapitre de remettre au soir la procession : les routiniers refusaient. Le marquis de Lombay intervint, et obtint un changement qui permit de consacrer toute une journée à honorer la sainte Eucharistie.<sup>4</sup>

Il demandait à ses serviteurs de se confesser et de communier tous les mois. Il leur faisait des exhortations pieuses. Il les surveillait, et, la nuit, il visitait parfois les chambres de ses domes-

1. *Era devotissim del Santissim Sacrament, y confessara y combregava molt sovint, retirat en su capella ; y en las fiestas principales combregava en public ab gran exempl y edificatio de la gent, per no esser en aquell temps cosa molt usada lo frequentar los Sts Sacraments.* (Procès de Barcelone).

2. Pour apprécier, à sa valeur, le mérite de Borgia, rapprochons sa ferveur de l'indifférence ambiante, de celle, par exemple, du propre évêque de Barcelone, don Juan de Cardona. Dans sa parenté, comme dans son époque, François de Borgia apparaissait comme un miracle.

3. *Act. beatif.*, art. 52.

4. Procès de Barcelone : III. et R. D. Jacobus Raymun lus Vila, presbyter.



tiques non mariés, afin de constater qu'il n'y régnait aucun désordre. S'il en trouvait en faute, il les chassait<sup>1</sup>.

En vertu du privilège accordé par Clément VII, en 1530, le marquis de Lombay et sa famille étaient dispensés des abstinences et des jeûnes ecclésiastiques. Cependant, sans doute pendant l'Avent de 1541<sup>2</sup>, Borgia voulut se soumettre au grand jeûne en usage chez les Franciscains dont il était tertiaire. De tout l'Avent, il ne fit donc qu'un repas maigre, composé d'un plat de légumes, de pain et d'eau. Le soir, il ne prenait qu'une simple collation. Il se trouva si bien de ce régime, qu'il le continua, paraît-il, une année entière<sup>3</sup>. Vice-roi, dit un témoin du procès de Gandie, le marquis tenait toujours deux tables largement servies pour ses invités. On lui présentait, à lui, son écuelle de légumes, et il avait accoutumé ses hôtes à ne plus même remarquer cette singularité<sup>4</sup>.

Tous conviennent qu'il menait une vie très pénitente, qu'il usait de vêtements fort simples, qu'il habillait ses domestiques très modestement, et ne permettait, dans sa demeure, ni jeux ni divertissements profanes qui pussent offenser Dieu ou donner occasion de murmurer<sup>5</sup>.

Contreras, dans sa belle déposition, ajoute que, duc de Gandie, Borgia se flagellait les vendredis, et trois fois par semaine durant

1. Procès de Madrid : Don Martin de Contreras. *Hacia confesar y comulgar muy ameno á sus criados*, etc. ; d'autres témoins disent : chaque mois.

2. Et non en 1540, comme disent ses historiens. En 1540, du 26 octobre au 22 décembre, le vice-roi inspectait la frontière du Roussillon, et sa vie agitée ne rend pas vraisemblable l'abstinence dont on parle. D'autre part, il passa les fêtes de Noël de l'année 1542 dans son lit. C'est donc à l'avent de 1541 qu'il faut rapporter l'abstinence que relatent les historiens. Et elle ne put se répéter pendant tout l'avent de 1542, puisque alors Borgia était malade et alité.

3. Don Ramon Vila (procès de Barcelone) parle de deux carêmes et non de deux avents. Cette version serait plus vraisemblable. Il prenait, dit ce témoin, *una escudilla de yerbas, con una ravenada de pan y beber un pequeño vaso de agua...* *Lo proseguió un año entero*.

4. C'est à cette époque qu'il faudrait, s'il est authentique, rapporter ce trait relaté par Leibniz : « François de Borgia, général des Jésuites, qui a été enfin canonisé, étant accoutumé à boire largement lorsqu'il était homme du grand monde, se réduisit peu à peu au petit pied, lorsqu'il pensa à la retraite, en faisant tomber chaque jour une goutte de cire dans le bocal qu'il avait coutume de vider. » *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, liv. II, ch. XXI, § 31.)

5. Déposition du R. Pierre de Collantes, prêtre, préposé de la Seo, au procès de Barcelone.



le Carême, qu'il jeûnait au pain et à l'eau les lundis, mercredis et vendredis de Carême. Il a su cela de deux serviteurs du palais, et par des chevaliers de Valence informés, eux aussi, par la domesticité. Gaspar de Berenguer, serviteur du duc Carlos, fils du saint, affirme, au procès de Saragosse (1610), avoir entendu dire à son maître, qu'étant duc de Gandie, François jeûnait tous les vendredis en mémoire de la Passion, et qu'il se flagellait souvent si fort que les murailles en restaient tachées de sang. A Barcelone, le marquis de Lombay avait préludé à cette vie pénitente par des austerités dont il est malaisé de fixer la nature et le nombre.

Il les tenait trop secrètes, pour que les mieux informés aient pu les découvrir. Un témoin indique bien qu'avant de traiter une affaire et de faire une visite importante, le vice-roi se disciplinait<sup>1</sup>. Le reste, on est réduit à le conjecturer.

Unaniment on exalte son culte de la justice, son dévouement aux intérêts de Barcelone, ses efforts pour relever les études dans les écoles et à l'Université. « De la bonne instruction de la jeunesse, répétait-il, dépend le bon gouvernement des États. » On signale son courage à bannir du pays les *lladres, foragits y homicidos*, ses aumônes considérables<sup>2</sup>. On le dit accessible et humain aux petites gens, très humble, souverainement avenant et affable, inexorable au seul crime.

Il est donc hors de doute que le marquis de Lombay pratiqua, en Catalogne, de très éminentes vertus. Encore y dut-il parvenir par degrés. Sa correspondance officielle, par exemple sa lettre au car-

---

1. C'est à cette époque que je rapporterais le trait cité par Thomas de Borgia. V. *Supra* p. 40.

2. Dans un fragment des comptes de François de Borgia : *Gasto trastrordinario del mes de Março, del mes de abril 1543 (Osuna)*, je relève, cinquante-deux fois, le mot *limosna*. Les autres dépenses sont insignifiantes. « A la sortie de la messe, on a donné à deux pauvres.... A la Brizuella, on a donné un ducat par ordre de S. S. — S. S. m'a ordonné de donner une chemise à un pauvre qui souffrait de la goutte et avait été captif. Et, à un ermite, S. S. m'a fait donner deux réaux. — A la femme de Pedro, l'aveugle, un réal. Item, à une femme, six deniers, et, à deux autres, six deniers à chacune. Une chemise à un pauvre. Le Vendredi saint, une chemise à un marin... », etc., etc. — Suivent les dépenses faites en chemin quand Sa Seigneurie alla à Lérida recevoir Sa Majesté : « A Molin del Rey, un ducat à Samson pour faire dire des messes à Montserrat ; une aumône à des étudiants, à la sortie de Poblet, à une veuve., à des jeunes filles qui chantaient., à des béates, à des frères de Saint-François, à des pèlerins, etc., etc. Le 28 mars, à Montserrat : 39 réaux pour des messes », etc.

dinal de Tavera au sujet du voyage à Perpignan, écrite en 1540, montre une impressionnabilité encore bien vive. Il tient à sa réputation ; il prend soin du qu'en-dira-t-on. Il n'est pas l'homme avide d'humiliations qu'il deviendra plus tard. Un an après, dans ses démêlés avec le comte de Modica et le duc de Cardona, il montre déjà un assez grand oubli de soi. La sainteté est un sommet auquel personne ne parvint d'un bond. On y accède par de longs acheminements, et le tort d'un hagiographe serait de les déguiser.

Des auteurs prétendent qu'à Barcelone le marquis et la marquise de Lombay avaient fait vœu de chasteté. Ce vœu ne daterait, en tout cas, que de 1541. Au mois de novembre précédent, la marquise, nous l'avons dit, avait eu de fausses couches. Et il resterait encore à expliquer cette phrase du testament de doña Léonore, testament qu'elle rédigea l'année de sa mort, en 1546. « Je laisse, comme héritiers universels, mes enfants, D. Carlos, D. Jean, D. Alvaro, D. Ferdinand, D. Alphonse, D<sup>a</sup> Isabelle, D<sup>a</sup> Juana, D<sup>a</sup> Dorothee, et les autres qu'il plairait encore à N.-S. de me donner (*y á los mas que N.-S. fuere servido darne*)... »

Les deux époux étaient tendrement unis ; aucun voyage ne les séparait. Le vice-roi emmena avec lui sa femme malade, même quand il dut inspecter la frontière. Il ne s'en sépara que pour l'expédition de Provence, en 1537, et une lettre de doña Léonore, que nous avons citée, prouve en quelle affliction ce départ l'avait jetée. Tout entiers à leurs préoccupations de nous montrer, en Borgia, un religieux extraordinaire, les historiens du saint ont évité de nous faire pénétrer dans l'intérieur du marquis de Lombay. Il y aurait eu profit, cependant, à savoir quel père il était. Nous l'ignorons. A Barcelone, ses huit enfants grandissaient sous ses yeux. Il avait accueilli à son foyer sa belle-sœur Jeanne de Meneses et un de ses parents, Georges de Mello, qu'il aimait comme un fils. Le marquis, si aimable et si tendre, même dans sa correspondance officielle avec don Francisco de los Cobos <sup>1</sup>, devait réserver à sa charmante famille une délicieuse tendresse.

---

1. Il apprend qu'une des filles du ministre se marie. « Ici, lui écrit-il, mes pieds dansent tout seuls de la joie que vous éprouvez à Madrid. »

Quand son père mourut, en 1543, il s'en montra désolé. A sa mort, nous l'entendrons, lui-même, se faire répéter, un à un, les noms de tous ses fils et petits-fils. J'ai eu la bonne fortune de mettre naguère la main sur une collection de lettres inédites, écrites à Borgia par ses enfants, de 1566 à 1569. Il était alors religieux et supérieur général. Néanmoins ces lettres nous montrent qu'il suivait avec intérêt les moindres événements de sa famille. Il n'avait donc point, pour les siens, cette indifférence transcendante, qu'on lui prête communément. Mais la littérature hagiographique des <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles exigeait certain style. Nous devons à cette mauvaise tradition d'ignorer tout un aspect de la vie de François de Borgia.

A son arrivée à Barcelone, le marquis de Lombay avait choisi comme confesseur le P. Juan Michol, des Frères prêcheurs. Il avait aussi de fréquents rapports avec le P. Dominique de Guzman, provincial du même ordre; mais l'homme qui, à cette époque, eut, sur sa vie, la plus forte influence, fut un simple frère lai de l'ordre de Saint-François, Jean de Texeda.

Texeda était né à Sellejon, dans le diocèse de Plasencia<sup>1</sup>. Son frère avait commis un meurtre en défendant leur père, et, par crainte de représailles, Jean s'enfuit en Andalousie. Un jour, à Jerez, un étranger attaque Texeda. Celui-ci renverse son agresseur, et, l'épée à la main, il allait l'achever, quand, mû par un bon sentiment, il lui fit grâce. Il fut récompensé de sa générosité par une apparition du Sauveur qui décida sa conversion. Des actes de singulière humilité signalèrent ce changement. Texeda revint ensuite à Sellejon, se contruisit un ermitage à l'endroit même où son frère avait tué son ennemi. Il y vécut deux ans. Appelé à l'ordre de Saint-François, il fut reçu à Barcelone comme frère lai. Sa ferveur et son austérité étaient extrêmes, et son biographe anonyme lui compose toute une légende dorée, tissée de visions et de prophéties. En une de ces visions, Texeda aurait aperçu un personnage,

---

1. *Vida del Bienaventurado P. Fr. Juan Tejeda, frayle menor de la orden del serafico P. San Francisco*, escrita por un P. de la C. d. J. (Emmanuel de Sa?) (Archives générales de Valence, manuscrit.)

que Dieu destinait à une haute prélature dans l'Église. Pendant les fêtes du carnaval, le frère croisa, peu après, le cortège du vice-roi, et son étonnement fut grand de retrouver, dans le marquis de Lombay, l'homme dont Dieu lui avait indiqué la sainteté future. Un visiteur de l'ordre passa, sur ces entrefaites, à Barcelone. Ravi du trésor qu'il découvrait en l'humble frère, il en parla au vice-roi, qui voulut connaître Texeda. Celui-ci profita de cette occasion pour dire à Borgia ce que Dieu attendait de lui. Quoi qu'il en soit des merveilles qui précédèrent leur rencontre, il est certain qu'à partir de ce moment le marquis de Lombay ne voulut point se séparer du franciscain. Avec la permission du pape, il le prit en sa compagnie et l'emmena à Gandie. L'évêque de Carthagène, don Esteban de Almeyda, conféra le sacerdoce au frère lai, qui, bien que sans études, en remontrait aux plus doctes théologiens. Texeda mourut à Valladolid, le 6 août 1550.

C'est en 1541, probablement, qu'eut lieu la rencontre de Borgia et du frère, et c'est de cette rencontre que date l'élan de ferveur austère qui emporta, depuis, le marquis de Lombay. Texeda fut son premier guide dans la voie de l'héroïsme chrétien<sup>1</sup>. Le maître se faisait une haute idée de la vertu de son disciple. Le P. Lamberto Despes, dont nous avons déjà cité le témoignage, affirme, au procès de Saragosse, avoir souvent entendu dire à Texeda que le duc de Gandie était un saint éminent.

D'une autre rencontre, le marquis de Lombay allait tirer des avantages spirituels encore plus importants. Le P. Antoine Araoz était entré, depuis un an seulement, dans la Compagnie de Jésus. Il n'était pas encore prêtre. Il venait de Rome, et se rendait dans le Guipuzcoa, sa patrie, quand, le 19 octobre 1539, il débarqua à Barcelone. C'était le premier jésuite qui venait en Espagne. Les anciens hôtes et amis du pèlerin Ignace l'accueillirent avec joie, avides d'apprendre des nouvelles du saint qu'ils assistaient, il y avait quinze ans. Araoz accepta de prêcher, et il le fit avec le feu

---

1. Le 10 juin 1541, le maître général des Franciscains communiquait au marquis de Lombay et à sa famille les mérites et biens spirituels de l'Ordre. (Diplôme à Osuna.)



d'un apôtre néophyte. Il ne séjourna guère à Barcelone, gagna la Biscaye, puis revint à Rome.

Le marquis de Lombay ne put ignorer le passage du missionnaire à la parole brûlante. Il s'informa sans doute de l'ordre tout nouveau auquel il appartenait. A Barcelone, chacun pouvait renseigner le vice-roi sur le pénitent de Manrèse, le pauvre si souvent agenouillé à Santa Maria del Mar. Et Borgia se rappela, peut-être, avoir un jour, à Alcalá, rencontré ce pauvre que les gens du Saint-Office emmenaient prisonnier.

Au mois d'août ou de septembre 1541, un des premiers compagnons de saint Ignace, le bienheureux Pierre Lefebvre, traversait Barcelone, se rendant de Ratisbonne à Madrid. Il s'arrêta fort peu à Barcelone, mais assez, sans doute, pour voir le vice-roi. Sinon, aurait-il pu écrire que, partout où il avait passé, les principaux du pays étaient fort bien informés des desseins d'Ignace de Loyola? Nous aurions été mieux renseignés sur cette première entrevue, si une lettre de Lefebvre, écrite à saint Ignace, du Montserrat, avait été retrouvée. Le 1<sup>er</sup> mars 1542, le bienheureux revenait à Barcelone; « Nous sommes arrivés ici samedi, dans la nuit, écrit-il à saint Ignace, et nous avons été logés par les soins du vice-roi, le marquis de Lombay, qui nous est très attaché, ainsi que la marquise sa femme. » Quoi qu'en aient dit les historiens de Borgia, Lefebvre et Araoz ne se rencontrèrent point, cette année là, à Barcelone. Lefebvre était, le 20 mars, à Lyon, le 16 avril, à Spire. A cette dernière date, Araoz qui, le 19 février, avait émis sa profession entre les mains de saint Ignace, partait de Rome pour l'Espagne. Il n'était à Barcelone qu'à la fin de juin<sup>1</sup>, et, le 12, le vice-roi était parti pour Monzon, d'où il ne devait revenir que le 16 octobre, avec l'empereur. C'est donc en l'absence de Borgia que le P. Antoine Araoz évangélisa Barcelone avec un zèle et un succès dont les témoignages abondent. Ses prédications et ses entretiens

---

<sup>1</sup> Le 26 juin, un autre jésuite, le P. Martin de Santa Cruz, débarquait à Barcelone, se rendant en Portugal. « On nous a comblés de prévenances, écrivait Santa Cruz à saint Ignace, surtout la vice-reine, qui a voulu nous donner des aumônes en abondance. Nous n'avons point voulu accepter. » Santa Cruz mentionne l'absence du vice-roi et la présence du P. Araoz.



remuèrent la ville. A Notre-Dame del Pi, à Notre-Dame del Mar, à la Seo, son auditoire se sentait transporté par une éloquence d'un caractère nouveau. L'art y entraît pour peu. Elle était faite d'une conviction, peu commune à cette époque. Même dans les pays échappés à la défection protestante, la société chrétienne, corrompue par la Renaissance, était alors lamentablement oublieuse de ses devoirs. La Compagnie de Jésus la réveilla, la ramena à la pratique des sacrements, à la ferveur de la vie chrétienne. Elle s'employait à cette mission avec désintéressement, avec science et avec zèle.

La marquise de Lombay, demeurée à Barcelone, entendit souvent le P. Araoz, et, avec toute la ville, elle bénit Dieu du bien qu'il opérait. Malheureusement, le religieux, rappelé en Italie, ne pouvait continuer, en Catalogne, l'œuvre de renouvellement qu'il avait entreprise. La ville tenta de s'opposer à son départ. De Monzon, le 18 juillet, le vice-roi écrivait à saint Ignace<sup>1</sup> : « J'ai su que vous pensiez ordonner au licencié Araoz de retourner à Rome, et que vous vouliez l'enlever à cette ville de Barcelone pour l'employer d'ailleurs.... Je vous assure, que, si vous le retirez, je considérerais ce départ comme un grand malheur pour la ville... Je dois vous en avertir.... L'ange de Perse luttait pour garder les Israélites, voyant le bien que ce peuple faisait dans son pays. Le bien que fait le licencié à Barcelone n'est pas moindre, et l'en arracher, serait compromettre tout le passé. Et puisque vous avez, dans votre sainte Compagnie, d'autres hommes de doctrine et de vie exemplaire qui pourraient réussir ailleurs, je vous prie, pour l'amour de Dieu, de ne pas retirer d'ici le licencié.... Je vous en aurais une grande reconnaissance : le service de Dieu et le bien de Barcelone l'exigent. »

Le pape demandait Araoz, et, malgré les prières du vice-roi, saint Ignace dut maintenir son ordre. Le 26 octobre 1542, Araoz et son compagnon Dominique de Eguia partirent donc pour Gênes. Ils furent universellement regrettés. « Que Dieu vous pardonne de l'avoir enlevé d'ici », écrivait à saint Ignace, le 6 novembre

---

1. M. B. 41, 415.

1542, Isabelle Roser. Et, le 13 août 1543, un prêtre de Barcelone, Jean Pujals, mandait encore au saint : « Je vous prie instamment et vous supplie de vous souvenir de cette ville dans votre grande charité, à cause de la grande nécessité où se trouve, non seulement la capitale, mais toute la Catalogne. La plupart de ses habitants ne sont pas chrétiens, ou, du moins, ne vivent pas en chrétiens. C'a été une grande faute de ceux que cela regardait, de ne pas retenir le licencié Araoz. Il n'est venu qu'en passant, se demandant toujours s'il resterait un jour ou un mois ; il n'a pas voulu commencer à expliquer la doctrine chrétienne. S'il avait seulement commencé, et que j'eusse pu l'entendre, j'aurais continué cette explication, si toutefois j'eusse été de force.... Nos péchés ont été cause qu'il n'ait pu, ni entreprendre cette œuvre, ni rester ici. Beaucoup lui gardent une grande affection et espèrent son retour. »

Le P. Araoz avait déterminé de notables changements de vie. Sous sa direction, l'évêque de Barcelone, le duc de Cardona, l'amiral de Naples, avait suivi les exercices spirituels. Quand au vice-roi, je doute que, durant les dix jours qui s'écoulèrent entre son retour de Monzon et le départ d'Araoz, il ait pu, même un jour, se retirer de la présence et du service de l'empereur pour faire les exercices.

Quoi qu'il en soit, Lefebvre et Araoz avaient, à Barcelone, accompli l'œuvre que Dieu leur y destinait. Ils avaient plus complètement éclairé l'âme du marquis de Lombay. Ils y avaient déposé un germe d'estime et d'affection pour la Compagnie de Jésus. Ce germe ne devait pas périr. La mort inopinée du duc de Gandie, la volonté de l'empereur allaient bientôt enlever au vice-roi son gouvernement. C'était l'heure où des guides providentiels devaient ouvrir, à ses yeux, le chemin dans lequel des événements, alors très inattendus, n'allaient point tarder à l'engager.

---

## SECONDE PARTIE

### LE DUC DE GANDIE\*

#### CHAPITRE PREMIER

L'ÉTAT DE GANDIE. — BORGIA, NOMMÉ GRAND MAJORDOME DE LA PRINCESSE D'ESPAGNE, EST ÉCARTÉ PAR LA COUR DE LISBONNE. — MORT DE LA PRINCESSE D'ESPAGNE ET LA DUCHESSE DE GANDIE.

Le 22 avril 1543, don Francisco de los Cobos avait expédié de Barcelone les diplômes impériaux qui conféraient au duc de Gandie le titre de grand majordonne de la princesse d'Espagne<sup>1</sup>. Borgia était, en outre, investi de la double charge de président du conseil de la princesse et de surintendant de ses finances. Il devait aussi siéger dans les conseils d'État. L'empereur lui accordait d'ores et déjà tous les honneurs, toutes les prérogatives dont avait joui le comte de Miranda, majordome de la défunte impératrice. La duchesse de Gandie devenait *camarera mayor* de la princesse. Elle et son mari recevaient quatre mille ducats de traitement<sup>2</sup>, solvables du jour où le prince Philippe les appellerait. La sœur de la du-

---

\*. Archives d'État de Valence. — Archives municipales de Gandie. — Le P. Gabriel Alvarez, *Historia de la provincia de Aragon*. 2 volumes in-folio ms. (préface signée le 12 mars 1607). — Pascual Sanz y Forès, *Colegio y Universidad de Gandia*.

1. M. B. II, 669.

2. Borgia dit cinq mille ducats dans une lettre à Jean Vasquez de Molina, secrétaire de l'empereur (26 août 1549).

chesse, doña Juana de Meneses, était admise au service de la princesse d'Espagne; deux filles du duc, Isabelle et Jeanne, étaient nommées dames d'honneur. Le duc et sa famille logeraient au palais. « Considérant, ajoutait Charles-Quint, que c'est nous qui ordonnons au duc d'accepter cet office, et que nous lui retirons, à cet effet, sa charge de vice-roi, nous aurons soin de lui donner une meilleure commanderie et de l'avantager comme il le mérite. » Cette dernière promesse fut tenue trois mois plus tard.

En attendant, le duc avait la permission d'aller visiter sa maison de Gandie, et, pendant le mois d'avril 1543 que durerait son absence, l'empereur lui continuait le traitement de vice-roi. Mais l'empereur n'autorisait, Borgia ne projetait qu'un rapide séjour à Gandie : le temps d'aviser aux besoins de l'État et de régler l'onéreuse succession du feu duc. Borgia pensait ensuite rejoindre la cour à Valladolid et prendre aussitôt possession de sa charge.

Dans les conditions où elle s'offrait à lui, cette charge ouvrait au duc de Gandie l'accès aux rôles les plus considérables. En imposant ce majordome à son fils, Charles-Quint paraissait désigner le premier ministre du prochain règne. L'heure était donc singulièrement grave pour François de Borgia. Il entrait dans la crise qui causera son changement de vie. Les premiers historiens avaient-ils intérêt à taire cette crise ? En ignoraient-ils les détails ? Ils ne l'ont toujours pas racontée. De là, peut-être, l'importance exagérée que prend, dans leur récit, la « conversion de Grenade ». Ce sont les épreuves qu'il nous reste à retracer, qui, autant, plus peut-être que la mort de l'impératrice, ont fait du duc de Gandie un prêtre et un religieux.

Situé à huit lieues au sud de Valence, et composé du duché, du marquisat de Lombay et de quatorze baronnies, l'État de Gandie abritait plus de trois mille familles vassales. Sur la côte, il s'étendait depuis Cullera jusqu'à Denia ; il allait de la mer jusqu'à la chaîne de l'Alzafor. De l'Azafor descend l'Alcoy, qui, grossie de la Vernica, arrose les murailles de Gandie <sup>1</sup>.

---

1. *M. B. I.*, 362.

La *huerta* de Gandie est, encore aujourd'hui, un des coins les plus riants de l'Espagne, les plus gracieux du monde. Sa végétation est tout africaine ; son climat excellent est devenu un peu fiévreux depuis que la culture des rizières a remplacé celle des cannes à sucre. Vingt-quatre villes ou villages se pressent dans la plaine toujours verte que couronne un amphithéâtre de plateaux ondulés, cerné par de jolies montagnes. Le palais ducal, bâti ou du moins restauré par les deux premiers ducs, fils d'Alexandre VI, domine des jardins baignés par l'Alcoy, et, au delà de la jolie rivière, il a vue sur une plaine enchantée, bordée par l'Océan.

Viciana a visité et décrit Gandie en 1563, telle que l'avait laissée François de Borgia. La ville était quadrangulaire, entourée de solides remparts et de fossés ; son périmètre mesurait huit cents brasses. Soixante pièces d'artillerie la défendaient. C'était une jolie cité, aux rues larges, aux maisons spacieuses. De nombreux gentilshommes, beaucoup de marchands l'habitaient. Chaque samedi, on y tenait un marché très fréquenté. L'*armeria* du palais ducal renfermait toujours de quoi équiper cinquante hommes d'armes et six cents arquebusiers. Les écuries abritaient quarante chevaux. Aucun grand d'Espagne n'en possédait de mieux tenues. Le duc avait un bel équipage de chasse, une opulente argenterie, un mobilier précieux. Sa maison comptait cent trente chevaliers ou serviteurs titrés. Les revenus annuels de la principauté atteignaient quarante-deux mille ducats. Ils provenaient surtout de l'industrie sucrière. Le duc possédait six *trapigs* ou sucreries, munies de cinquante-cinq meules, de quatre-vingt-seize chaudières et d'un matériel qu'on estimait quinze mille écus. La fabrication commençait le 25 novembre et durait environ cinquante jours. Nuit et jour cinq cent cinquante ouvriers, deux cents mules y étaient employés. La seule exportation des mélasses, qui se vendaient en Flandre, rapportait mille ducats. Gandie devait cette brillante situation au sage gouvernement de son dernier duc François.

Les Morisques formaient la population principale du duché et la population totale du marquisat de Lombay. Sur cent vingt familles plébéiennes, Gandie n'en comptait que trente d'anciens



chrétiens<sup>1</sup>. D'autres villes en possédaient quarante, six, quatre. Partout ailleurs on ne rencontrait que ces nouveaux chrétiens (mille familles morisques environ), dont la foi religieuse était peu sûre, et la fidélité politique encore douteuse. Le duché recélait en outre un grand nombre de familles maures et même juives. Fâcheux voisinage pour des chrétiens. Si le proverbe espagnol : *Quien tiene Moro, tiene oro*<sup>2</sup>, disait vrai, le duché, copieusement pourvu de Maures, était du moins riche en or, et si François de Borgia avait hérité les goûts de son père, il aurait pu, dans cette principauté tranquille et retirée, jouir d'une paix bienfaisante.

Mais cette paix et cet isolement contrastaient trop avec la vie mouvementée qu'il avait toujours connue, pour que lui, habitué au train de la cour, à la féconde agitation des affaires, pût s'en accommoder. Aussi bien, c'eût été grand dommage que Borgia se confinât dans son duché. Il était fait pour exercer de grands commandements, profitables à toute l'Espagne, et son éducation politique le préparait à être mieux qu'un grand seigneur terrien.

Cependant, venu à Gandie pour un mois, il y resta sept ans. En 1545, communiquant quelques projets à saint Ignace, il ajoutait : « Voilà ce que je ferai, si cet exil se prolonge, comme le méritent mes péchés. » Six mois plus tard, la duchesse et lui avaient à se plaindre d'injustices commises, au préjudice de leurs vassaux, par des officiers royaux. « Parce que nous sommes oubliés dans ce royaume, écrivait le duc au prince Philippe, il ne s'ensuit pas que nous devions l'être de S. M. ni de Votre Altesse<sup>3</sup>. » Exil ! oubli ! En fait, ce séjour prolongé à Gandie voilait une sorte de disgrâce, la première dont ait souffert le duc, jusque-là si heureux en cour. Cette disgrâce ne lui venait ni de l'empereur, plus attaché que jamais à Borgia, ni du prince d'Espagne ; elle naissait d'un froissement bien injustifié et bien puéril des rois de Portugal.

La reine Catherine ne pouvait garder de rancune à son ancien menin de Tordesillas. Elle et le roi Jean III furent-ils simple-

---

1. En 1547, Gandie comptait quatre cents foyers. (Lettre d'Oviedo.)

2. Qui possède un Maure possède de l'or.

3. *M. B.* II, 509.

ment froissés de ce que Charles-Quint eût constitué la maison de leur fille sans les consulter ? C'est la seule raison qu'ils mettaient en avant. Ils en avaient peut-être une autre. Le roi Emmanuel le Fortuné avait eu son fils et successeur Jean III de sa seconde femme, Marie d'Aragon, qui était sa belle-sœur. Or le cardinal-évêque de Viseu, Miguel de Silva, avait répandu le bruit que le mariage d'Emmanuel et de Marie d'Aragon s'étant accompli sans dispense, Jean III n'avait aucun droit à la couronne. Silva avait été déposé de ses biens et exilé. Jean III et sa femme s'imaginèrent, peut-être, que la duchesse de Gandie, favorable au cardinal disgracié, partageait ses idées. Toujours est-il qu'ils refusèrent avec aigreur d'accepter le duc et la duchesse de Gandie comme grands officiers de la future princesse d'Espagne. Charles-Quint pensait être délicat en confiant le service de la princesse à une Portugaise, l'ancienne *camarera* et amie de l'impératrice Isabelle, et à un grand d'Espagne des mieux titrés et d'une vertu hors pair. Borgia et la duchesse s'étaient soumis sans arrière-pensée aux ordres de l'empereur, mais la reine de Portugal ne leur pardonnait point d'avoir présumé son agrément.

Avertis d'une opposition si inattendue, le duc et la duchesse de Gandie écrivirent à Lisbonne pour offrir leurs compliments au roi et à la reine, et pour expliquer leur conduite. Par prudence, Borgia soumit sa lettre à don Francisco de los Cobos. Le ministre l'approuva et l'expédia à l'infant don Luis, qui, au lieu de la transmettre aussitôt, la retint quatre mois. Cependant de Cintra, le 13 août 1543, le roi, la reine et la princesse de Portugal adressaient au duc et à la duchesse des lettres pareillement compassées et creuses <sup>1</sup>.

---

1. Voici, par exemple, la lettre de la reine à la duchesse : « Très honorée et magnifique duchesse, ma nièce, moi, D<sup>a</sup> Catherine, par la grâce de Dieu reine de Portugal et des Algarves, des mers de-ci et de-là, en Afrique, Maîtresse de Guinée et de la conquête, de la navigation et du commerce en Éthiopie, Arabie, Perse et Inde, Infante d'Allemagne, de Castille, de Léon et d'Aragon, des Deux-Siciles et de Jérusalem, je vous fais saluer comme une que j'aime beaucoup. J'ai vu la lettre que vous m'avez écrite, et l'infant mon frère m'a dit tout ce que vous lui avez écrit, et parce qu'il n'y a rien à répondre et que l'infant vous dira et vous avisera de tout ce qui m'en semble, je m'en remets à lui. Écrit à Cintra, le 30 août 1543. — La Reine.

« A la très honorée et magnifique D<sup>a</sup> Léonore de Castro, duchesse de Gandie, ma très aimée et appréciée nièce. » (*Mon. Borg.* II, 677.)

Le même jour, l'infant don Luis expliquait plus ouvertement la pensée royale. Il approuvait le ressentiment de son frère, et, malgré des protestations d'attachement, il montrait qu'il le partageait : « Vous étiez obligée, mandait-il à la duchesse, de vous souvenir que vous étiez Portugaise... L'amour que vous avait toujours témoigné l'impératrice Isabelle, vous obligeait à contenter LL. AA. et à leur être soumise. Vous ne pouvez, par la voie que vous avez prise, aller servir la princesse. Quand l'empereur s'est ouvert à vous de ses projets, vous deviez lui dire qu'il convenait de les manifester d'abord à LL. AA. et de considérer l'obligation où vous étiez de ne pas accepter cette charge et cette faveur sans leur consentement ; S. M. vous aurait approuvée, et vous auriez ainsi observé la fidélité requise... En voyant qu'on tardait à informer LL. AA. d'une résolution déjà notoire, j'étais moi-même étonné... Quand vinrent vos lettres, je me demandais comment vous pouviez croire que ce manège réussirait, et comment vous pouviez entrer dans la maison de la princesse, sachant le déplaisir de LL. AA. Cet hommage, que vous avez négligé de rendre et qui était tellement dû, m'a montré que vous ne faissiez aucun cas de leur sentiment... Quand j'ai vu que vous m'écriviez pour me notifier une chose déjà faite, j'en ai été extrêmement peiné et j'étais sur le point de ne pas remettre vos lettres à LL. AA... Ne pensez pas que vous pourrez jamais entrer dans la maison de la princesse l'épée à la main, alors qu'il le faudrait faire avec le consentement amical de LL. AA..<sup>1</sup>, »

Rien n'avait préparé la duchesse de Gandie à entendre un pareil langage. La lettre de l'infant était cruelle, et il faudrait ignorer le culte qu'un gentilhomme fidèle vouait alors à ses souverains, pour ne pas comprendre quel coup cette lecture porta à la duchesse. Depuis ses dernières couches, en 1540, la santé de doña Léonore ne s'était jamais bien remise. A partir de 1544, elle devint tout à fait souffrante, et l'on ne peut douter que l'injustice des rois de Portugal à son égard n'ait contribué à l'aggravation de ses maux. On l'accusait, à Lisbonne, d'avoir forcé la main à l'empereur,

---

1. *Mon. Borg.* II, 674.

d'être ambitieuse et intrigante. Sa dignité lui commandait de prouver le contraire.

Toute la cour d'Espagne souffrait de la fausse situation que les ressentiments de Jean III et de sa femme créaient au duc de Gandie. La reine Catherine avait donné à sa fille des officiers portugais. Doña Marguerite de Mendoza était sa *camarera mayor*, et don Alexis de Meneses son majordome. Le duc d'Albe écrivait, le 4 février 1544, à Charles-Quint : « La détermination qu'avait prise V. M. d'envoyer ici la duchesse de Gandie servir la princesse était très opportune... et je crois que si V. M. était ici, on s'y serait déterminé. Les personnages qu'elle a amenés sont honorables, mais je ne les crois pas de taille à diriger une pareille situation. »

En tout cas, le 2 octobre 1543, la duchesse de Gandie avait écrit à l'empereur <sup>1</sup> : « Par la lettre du duc, V. M. verra ce qui arrive au sujet de notre départ pour la cour. Quoique cette affaire nous cause bien des ennuis, je les supporterais volontiers si le service de V. M. pouvait s'en accommoder, mais, d'après des lettres de la princesse, je juge qu'il y perdra... V. M. verra le peu de crédit que m'accordera la princesse si je pars sans attendre ses ordres. Par la lettre de l'infant, V. M. jugera comment je puis espérer d'être traitée de près, quand de loin on me charge si étrangement. Grâce à Dieu, cette lettre marque expressément la seule faute qu'on me reproche. J'aurais été bouleversée, si V. M. avait pu croire que, dans un pays où l'on me connaît, les rois me jugent si mal. Mais puisque la cause du ressentiment de S. A. est qu'elle veut être obéie dans le royaume de V. M. comme dans le sien, ma faute est légère. Étant donné que je vis depuis tant d'années auprès de V. M., que je suis sa servante et que j'ai reçu tant de faveurs de sa main impériale, je devais obéir aux ordres de V. M., et, étant mariée, je devais faire ce que voulait le duc... Dieu merci, V. M. me donne de quoi vivre, et S. A. (la reine) ne pourra m'enlever ma fortune comme elle l'a fait au cardinal de Viseu <sup>2</sup>. Elle le ferait si elle le pouvait, tant elle est furieuse contre moi. Chaque fois que

---

<sup>1</sup> M. B. I, 575.

<sup>2</sup> V. *Supra*, p. 151.



j'ai parlé à V. M. de cette charge, je lui ai représenté les inconvénients que je voyais à l'accepter, à cause de la mauvaise volonté qu'on me témoigne... ; à plus forte raison insisté-je maintenant que cette mauvaise volonté s'accroît. Aussi supplié-je V. M., qui m'a toujours montré tant de bonté, de ne pas m'ordonner d'aller où je m'attends à être traitée d'une tout autre façon... Si je m'y rendais, le seul souvenir de vos bontés passées suffirait pour m'achever... et cependant je prendrais sur moi de tout braver, s'il y allait du service de V. M. »

À la même date, le duc de Gandie écrivait à Charles-Quint : « Par les lettres de l'Infant, V. M. verra où en est notre affaire et le mécontentement que montrent le Roi et la Reine de la bonne volonté avec laquelle je me suis offert à servir S. A. Leurs plaintes sont dénuées de raison. Ils veulent qu'avant d'obéir aux ordres de V. M., j'attende de savoir si LL. AA. y consentent, mais je devrais m'offenser à mon tour qu'ils m'aient assez peu apprécié pour espérer cela de moi, qui suis à tel point serviteur de V. M. Quoi qu'il en soit, et bien qu'ils n'aient aucune raison de se plaindre, leur opposition est très dommageable, car elle empêche la princesse d'être servie comme le désire V. M. Ma présence ne pourra qu'augmenter les inconvénients déjà signalés.... Les volontés sont, là-bas, si mal disposées, que ni mes paroles, ni mes actes, ni mes services ne pourront être bien reçus. Quoique ce mécompte m'ait peiné, je suis content que V. M. sache quelle en est la cause. Puisque le Roi s'est exprimé comme il l'a fait, bien que je reste tout dévoué au service de V. M. et que V. M. ne veuille point céder au Roi, je la supplie de me permettre de différer mon départ jusqu'à son retour si désiré. Alors, V. M. aidant, il n'y aura pas canot qui ne puisse naviguer, et V. M. pourra déterminer ce qui convient à son service. En tout cas, il me semble que je ne pourrai jamais servir V. M. si les officiers venus de Portugal ne sont pas congédiés avant mon arrivée. Je supplie V. M. le plus humblement possible qu'elle veuille bien tout décider de façon que nous, ses serviteurs, ne soyons pas réduits à une situation que ni nos services passés, ni nos intentions ne méritent. Du train où va cette affaire, que je reste ici ou que je parte, je n'aurai à gagner qu'ennuis et humi-



liations. Cependant j'ai l'espérance que, puisque V. M. m'a ordonné de prendre cette charge, et que, pour la servir, je l'ai acceptée, Elle me sortira de ces ennuis, et tiendra compte de la volonté désintéressée que je porte à son service. J'espère que tous verront que nous sommes mieux connus de V. M. que des autres princes. Aussi bien, ne désirons-nous satisfaire que V. M. Je ne partirai donc point de Gandie avant de connaître les ordres de V. M., et, en attendant, je m'occuperai de fortifier cette place. »

Le 15 novembre 1543, le prince Philippe épousait, à Salamanque, la princesse Marie de Portugal, sa cousine germaine. Les deux époux avaient chacun seize ans. Le jeune prince écrivait fréquemment à Gandie qu'il gardait vis-à-vis des ducs les mêmes sentiments d'affection, et qu'il les voulait toujours à la tête de sa maison. Seule la princesse partageait les ressentiments de sa mère. Cependant, la volonté de l'empereur restant immuable, les ducs de Gandie se tenaient prêts à rejoindre, au premier jour, la cour de Valladolid.

Le 4 février 1544, le P. Araoz écrivait à saint Ignace<sup>1</sup> : « On m'a dit que le duc et la duchesse de Gandie gagnent la cour la première semaine de Carême. » Le 6, le duc écrivait, au contraire, à l'empereur : « J'ai vu que V. M. nous permet de différer notre départ à cause des difficultés qui viennent du Portugal. Dès le début de cette affaire, notre unique volonté a été d'obéir à vos ordres impériaux et de reconnaître ainsi vos bienfaits. Puisque V. M. nous permet d'attendre, nous l'en remercions. Cette affaire marche par une voie laborieuse. Partir serait nous exposer à être mal accueillis. Rester, peut faire croire aux gens que nos démerites nous exilent de la cour. Mais V. M. connaît notre bonne volonté. Elle aura égard à l'honneur de ses serviteurs, comme m'en donnent la confiance les paroles qu'elle a daigné m'écrire dans sa lettre royale. La duchesse et moi nous nous reposons sur V. M., persuadés que le remède nous viendra de sa main. Loin d'avoir démerité, nous prouvons notre désintéressement en différant notre départ. »

L'attente dura un an. Elle était doublement dommageable au

---

<sup>1</sup> M. B. II, 473.

duc. Elle réduisait ses revenus de 5000 ducats et compromettait sa réputation, et ceci surtout lui coûtait. Aussi, à plusieurs reprises, pria-t-ill'empereur de sauvegarder du moins son honneur. La présence de Charles-Quint en Espagne eût aplani toutes les difficultés, mais après avoir châtié le duc de Clèves, l'empereur, allié à Henri VIII, entreprenait alors de conquérir Paris. Il poussa jusqu'à Château-Thierry, et, le 29 septembre 1544 seulement, conclut avec le roi de France la paix de Crespy. Il est surprenant, qu'au milieu de si graves soucis, le prince ait prêté quelque attention à la mésaventure du duc de Gandie. Il s'en préoccupa cependant, et son ambassadeur à Lisbonne reçut l'ordre de calmer les susceptibilités de la reine Catherine.

Durant ces négociations, Borgia mit au service de ses États son intelligente activité. Au mois de juin 1543, l'escadre de Barbe-rousse ravageait les côtes de l'Italie et allait bientôt s'unir au duc d'Enghien pour assiéger Nice. On craignit qu'elle n'attaquât l'Espagne. Borgia aussitôt promit au vice-roi de Valence d'armer cinq cents hommes d'armes et de combattre à leur tête. Fort de l'expérience acquise à Barcelone, il commença aussi à refaire les murailles de Gandie, et, n'ayant pas à compter avec les résistances d'un conseil, il mena prestement cette œuvre.

Au mois de décembre 1543, il fut bruit d'une mine d'or découverte dans la région. Les Morisques qui l'ont trouvée n'ont confiance qu'en Borgia, et veulent, en sa présence, éprouver le minerais. Le duc rit d'abord de la découverte, puis demande et obtient la permission de tenter l'expérience. Après tout, cette mine alimenterait fort à propos le trésor de l'empereur, et la duchesse songe aussi à en faire profiter la famille de Cobos et la sienne. De dix onces de terre, on tire, en présence de Borgia, quatre réaux et demi d'or. Le duc se doute d'une supercherie. « Ma mine, écrit-il, va, je le crains, finir en alchimie. » Bien lui en prit d'avoir douté : de nouvelles expériences le convinquirent que le minerais contenait seulement l'or qu'on y recélait.

Le majorat de sa maison devant passer à son fils aîné, le duc de Gandie était soucieux de l'avenir de ses autres enfants, et la for-

tune des cadets reposant toute sur la faveur royale, le duc, en dépit de son désintéressement personnel, ne perdait aucune occasion de solliciter pour ses fils. Selon le déplorable usage de l'époque, les gouvernements militaires, comme les commanderies religieuses, étaient accordés à des gentilshommes qui en remettaient la garde effective à des lieutenants médiocrement soldés. Don Luis Ferrer, gouverneur de Valence, avait ainsi administré les deux places importantes de Jativa et de Castellon de la Plana. Apprenant, au commencement de 1544, que Luis Ferrer voulait se démettre de sa charge, Borgia désira que le gouvernement et l'*alcaldia* de Jativa fussent octroyés à son fils Jean, âgé seulement de onze ans. La duchesse et lui sollicitèrent avidement cette faveur de l'empereur, du prince d'Espagne et de Francisco de los Cobos. On objectait que le candidat était bien enfant. Borgia promettait de lui trouver un lieutenant, « dont Dieu et Sa Majesté seraient contents ». Ces sollicitations ne furent pas écoutées. L'empereur jugea avec raison qu'un enfant de onze ans ne pouvait, à aucun titre, obtenir un tel gouvernement. Nouveau mécompte pour une famille éprouvée.

D'autres plus douloureux allaient fondre sur elle. Soit que les préventions de la reine Catherine fussent tombées, soit que l'empereur eût ordonné de passer outre, le duc de Gandie, à l'automne de 1544, put croire que son exil allait finir. On l'attendait à Valladolid. Mais un insurmontable obstacle se dressait alors devant lui. La santé de la duchesse inspirait, depuis quelque mois, de vives inquiétudes. Le 17 novembre, Borgia écrivait au prince d'Espagne<sup>1</sup> : « La duchesse et moi avons reçu la lettre de V. A. datée du 3 novembre, et, pour la bonté qu'Elle prend de s'inquiéter de nos tracas et de nos peines, nous lui baisons les pieds. Puisque V. A. veut bien nous demander des nouvelles de nos santés, parlons d'abord de ce sujet. Je ne dis rien de la mienne : depuis longtemps les fièvres m'ont quitté ; je vais bien, Dieu merci, et j'ai le désir qu'on peut penser d'obéir à S. M. et de servir V. A. Inutile de faire de nouvelles offres de dévouement ; dès la première heure nous nous sommes entièrement donnés... Puisque, malgré tout ce qui s'est

---

1. M. B. II, 487.

passé, S. M. veut que nous allions servir V. A., nous sommes reconnaissants du contentement que V. A. en témoigne. Il est vrai que la duchesse est sujette, depuis le mois d'avril, à tant de maux et d'accidents, que j'ai cru souvent sa fin prochaine. Depuis cinq à six jours, il a plu à N.-S. de la rétablir un peu. Elle commence à s'habiller et à s'étendre sur une chaise longue. Elle n'en peut faire plus. J'espère que Dieu lui donnera assez de forces pour qu'elle les puisse employer au service de V. A. Elle n'en désire qu'à cette intention. »

Le même jour, le duc écrivait à don Francisco de los Cobos<sup>1</sup> : « Ce courrier m'apporte une lettre V. S. et d'autres de S. M. et de S. A. pour la duchesse et pour moi. J'apprends par elles toutes que la volonté de S. M. reste immuable et qu'Elle veut toujours nous faire, à la duchesse et à moi, la faveur de nous ordonner d'aller servir LL. AA... Ces bienfaits, nous le comprenons, nous viennent des mains de V. S. Aussi les baisons-nous mille fois, et nous prions Dieu qu'Il nous permette de vous témoigner notre reconnaissance... Je dois vous donner des nouvelles de la duchesse. Il y a peu de jours, elle a été si malade que nous pensions la perdre ; N.-S. l'a un peu rétablie. Elle commence à s'habiller et à s'étendre. J'espère que Dieu lui rendra la santé pour qu'elle puisse l'employer au service de LL. AA. puisque le Prince montre un tel contentement de notre venue. Je vais la tirer de Gandie qui est trop rapprochée de la mer et la conduire à la montagne. J'attendrai que Dieu la guérisse et que le Prince ordonne notre départ. Nous nous préparons, en attendant, et nous partirons quand Dieu aura rendu à la duchesse la santé que nous lui désirons. Nous n'en voulons avoir, elle et moi, que pour l'employer au service de S. A.

» Mais, ajoutait Borgia avec une certaine tristesse, à vous je dois confier ce qui me revient de la cour. J'en ai ressenti peu de peine, grâce à Dieu, car je sais que le monde ne peut donner que ce qu'il a. On me dit qu'on cache à la Princesse cet ordre de S. M. relativement à notre venue, afin de ne pas la contrister pendant sa grossesse. Quelle nouvelle pour la duchesse ! Elle n'a d'autre

---

1. M. B. II, 489.



mobile que son amour et son désir d'obéir à S. M. ; aucun motif d'intérêt ne pourrait nous faire sortir de chez nous. V. S. sait tout ce que nous avons écrit à S. M., et combien peu nous avons sollicité cette charge et la bonne volonté que nous porterons à son service. J'avoue pourtant que c'est nous enlever notre bonne volonté, que nous faire entrevoir un mauvais accueil. Enfin que tout cela soit agréable à N.-S. Cela étant, tout ira bien. »

Cobos dut convenir que la nouvelle était vraie<sup>1</sup>. « A vous seul et très franchement, répondait-il le 16 décembre, je dois dire que, voyant l'état de la Princesse, et craignant que la nouvelle de votre arrivée ne lui causât quelque trouble, il a paru bon de ne l'avertir que quand sa grossesse sera plus avancée. Aussi bien, cela ne retarde rien, puisque la duchesse est, elle aussi, indisposée. On est ici de votre avis : il faut attendre l'arrivée de S. M. »

De Castellon del Duque, le 7 décembre, Borgia écrit au prince<sup>2</sup> : « La lettre de V. A. a trouvé la duchesse au fort de sa maladie de poitrine. Avant de répondre, j'ai attendu un avis plus explicite des physiciens. Nous restons, la duchesse et moi, tout disposés à servir V. A., quand N.-S. lui donnera assez de forces pour mettre en œuvre ses bons désirs. J'ai tiré la duchesse de Gandie, dont le climat lui était nuisible. Ici, elle entre en convalescence, mais elle est très faible. »

A Cobos il disait<sup>3</sup> : « S. A. me dit de l'avertir quand la duchesse pourra se mettre en route. Cela étant surtout entre les mains de Dieu, je ne puis rien affirmer, sinon que je suis prêt à obéir. Un excellent physicien que j'ai ici, me promet qu'aux premiers jours de février, elle pourra partir. A N.-S. de pourvoir à tout le reste. »

Le 10 janvier, la duchesse va mieux, mais elle se lève à peine, et la température est encore rigoureuse pour elle. « Espérons, dit toujours Borgia, que Dieu arrangera tout de façon que nous puissions obéir à Son Altesse. » Février passe ; les assurances du physicien sont déçues. Le 4 mars, le duc est à Cotalba, monastère

---

1. *M. B.* II, 689.

2. *M. B.* II, 494.

3. *M. B.* II, 495.



de Hiéronymites situé à deux heures de Gandie, sur les plateaux, au milieu des bois. Patrons du couvent, fondé au quatorzième siècle par les infants d'Aragon, les ducs de Gandie y possédaient de beaux appartements, devenus depuis l'hôtellerie. « Nous sommes venus passer le carême chez les Hiéronymites, écrit Borgia au prince Philippe. J'ai profité de ce que la duchesse avait un peu plus de force pour lui faire accomplir le voyage, — deux lieues; — j'espère qu'ici N.-S. la rétablira complètement. Nous ne désirons cette santé que pour pouvoir obéir à S. M. Aussi faisons-nous tout ce qui dépend de nous pour la retrouver. » « Loué soit N.-S. ! écrit-il à Cobos. La duchesse, chaque jour, gagne du terrain. Elle fait de son mieux pour obéir à S. A. qui lui ordonne de guérir. »

Le prince Philippe multipliait, envers la malade, les témoignages de sympathie<sup>1</sup>. « Je remercie V. A., lui écrivait Borgia, le 22 mars, des soins qu'Elle prend de nous demander si souvent des nouvelles de la duchesse. Sa convalescence progresse. Elle va mieux et marche plus facilement; la chaleur la rendra plus forte. » Après Pâques la duchesse est rentrée à Gandie. Le 28 avril, de Valence, Borgia écrit au prince et donne encore d'assez bonnes nouvelles. Le 28 mai, il mande à saint Ignace<sup>2</sup> : « Entre les deux Pâques (Pâques et la Pentecôte) la duchesse a eu quelques accidents, mais elle va mieux que l'an passé, Dieu merci. Que N.-S. récompense V. R. des prières qu'elle a faites pour elle et pour moi. Nous nous recommandons à vous d'autant plus que notre départ pour la cour approche. De là-bas on nous presse, et comme la malade va mieux, nous ne pouvons résister. Que le Seigneur fasse ce qui lui plaira davantage. *Vivamus et moriamur cum eo*<sup>3</sup>. Qu'il en soit de nous, en tout, comme il lui sera plus agréable. »

Le 8 juillet, la princesse d'Espagne avait mis au monde l'enfant qui devait être l'infortuné don Carlos. Le 10, le duc en écrit au prince sa joie. Joie éphémère. Le 12 juillet, la princesse expirait. Un chroniqueur, Fr. José Manuel Miniana, relate ainsi la cause de

---

<sup>1</sup>. M. B. II, 501.

<sup>2</sup>. M. B. II, 503.

<sup>3</sup>. *Vivons et mourons avec lui.*

cette mort. « La duchesse d'Albe et Da Maria de Mendoza assistaient la jeune mère. Sur ces entrefaites, les inquisiteurs célébrèrent un autodafé pour prononcer la sentence de quelques condamnés, dont deux furent brûlés. Les femmes sont avides de ces spectacles : les dames de la princesse s'y rendirent donc et laissèrent seule la malade. Celle-ci voulut manger un citron ; on le lui porta. Tant aurait-il valu lui donner un poison. Quand les dames revinrent au palais, après l'*auto*, elles trouvèrent la princesse expirée. » L'opposition que la pauvre princesse avait faite à François de Borgia ne lui avait pas porté bonheur, et les souverains portugais, cruellement punis de leur défiance, regrettèrent sans doute de n'avoir point admis, près de leur fille, la femme d'élite qu'était la duchesse de Gandie.

La douleur de Borgia fut profonde. Elle s'exprima par cette lettre, déjà digne d'un saint (20 juillet) : « Je viens d'apprendre la mort de la princesse, notre souveraine. Par la douleur que tous ont ressentie, on peut comprendre celle que la duchesse et moi avons éprouvée, nous qui sommes si sincèrement serviteurs et vassaux de V. A. Je partirais sur-le-champ pour baiser les pieds de V. A., si ma santé me le permettait. Ce qui augmente le plus notre douleur, c'est la pensée du désespoir de V. A., mais j'espère que son âme catholique saura se conformer à la volonté de N.-S., et mériter ainsi une grande augmentation de grâce. En vérité, ce sont là des occasions qu'il ne faut pas perdre. Quand N.-S. nous visite, et qu'avec humilité et résignation on reçoit ce qu'envoie sa main compatissante, nous l'obligeons, en une certaine manière, à nous soutenir de sa main avec plus d'amour et plus de grâces. Il le fait, quand il nous éprouve et nous trouve dignes de lui. D'autres considérations plus importantes ne manqueront pas à V. A. Que N.-S., qui est la vraie consolation, donne à V. A., dans sa miséricorde, le secours dont elle a besoin. <sup>1</sup> »

Au P. Lefebvre, le duc écrivait le 15 septembre <sup>2</sup> :

« Quant à la mort de la princesse, j'ai été très consolé d'appren-

1. M. B. II, 508.

2. M. B. III, 8.

dre, par votre lettre, quelle fut sa fin. Je désirais la servir en son âme plus qu'en son corps, aussi désirai-je avoir des nouvelles de cette âme. D'ailleurs, je remercie Dieu infiniment de ce que, sans nuire à son service, il a permis que je restasse ici, prenant pitié de ma faiblesse et me laissant achever les œuvres que j'ai commencées... Je demande à V. R. de dire une messe d'action de grâces pour ce bienfait, et pour que je ne le reçoive pas inutilement. Il me semble que *anima mea sicut passer erepta est de laqueo venantium*. Depuis quelques jours surtout, j'étais très froid et très peu confiant de faire là-bas quelque bien. Au début, je pensais tout autrement. Je suis encore plus rassuré en voyant que vous pensez comme moi, et que c'est aussi l'opinion de plusieurs autres *qui spiritu Dei aguntur*. Que le Seigneur soit béni pour ses merveilles, et pour avoir dissipé tous ces nuages, et puisque S. A. jouit de la gloire céleste, *sit nomen Dei benedictum* ! Que ce Grand, dont vous me parlez, et que d'autres disent ce qu'ils voudront, je sais que ceux-là seuls sont grands, qui connaissent leur petitesse, que les riches ne sont pas ceux qui possèdent, mais ceux qui désirent ne rien posséder, que les honneurs consistent à faire honorer et glorifier Dieu. Après cela, vienne la mort ou dure la vie, on peut dire : *Paratum cor ejus sperare in Domino*. Que la bonté divine nous fasse assez connaître notre bassesse, pour que nous méritions de voir son infinie grandeur. Qu'elle garde V. R. en son amour et sa grâce, afin qu'elle la serve jusqu'à la mort et la loue ensuite pendant l'éternité, *in sæcula sæculorum*<sup>1</sup>. »

La mort de la princesse ne rompait pas tous les liens qui attachaient à la cour le duc de Gandie. Jamais l'empereur ni le prince Philippe n'avaient plus apprécié le désintéressement de Borgia, que durant la douloureuse épreuve qui l'avait séparé d'eux. Neuf ans plus tard seulement, Philippe II épousa Marie Tudor, mais, en 1545 déjà, il s'était agi pour lui d'un second mariage avec l'infante Marie, fille d'Emmanuel de Portugal et d'Éléonore, sœur de Charles-Quint, alors femme de François I<sup>er</sup>.

---

1. Par cette même lettre nous savons que le P. Jacques Laynez avait été désigné pour le collègue de Gandie.

Le 11 décembre 1545, le P. Araoz écrivait à saint Ignace : « Le prince devant se marier à la fille du roi de France, on tient pour certain que le duc et la duchesse de Gandie iront à la cour, pour y remplir le même emploi que ci-devant. Le duc m'a dit que, pour faire connaître à la cour ce qu'était la Compagnie de Jésus, il désirait y aller, mais non pour son intérêt ou par ambition, car il n'a plus que du dégoût pour les honneurs. »

Un nouveau deuil traversa bientôt les desseins impériaux. Les émotions causées par la mort de la princesse d'Espagne n'étaient point faites pour guérir la duchesse de Gandie. Le 12 mars 1546, le duc écrivait au P. Lefebvre que la duchesse était très fatiguée. Il la recommandait aux prières du Bienheureux. Borgia aimait tendrement sa femme et la pensée de la perdre le désolait profondément ; pour obtenir que Dieu conservât cette mère à sa jeune et nombreuse famille, le duc multiplia ses aumônes, et, dans tout le duché, ordonna des prières. Un jour, dans son oratoire, il pria lui-même avec ferveur devant un crucifix que l'on conserve encore au palais de Gandie. Son âme fut éclairée d'une lumière soudaine et il entendit ces paroles intérieures : « Si tu veux que je laisse plus longtemps vivre la duchesse, sa santé est entre tes mains ; mais je t'avertis que cela ne te convient pas. »

Alors, s'en remettant au bon plaisir divin, le duc laissa Dieu libre de faire ce qui lui agréerait le mieux. Son sacrifice fut accepté. La malade passait depuis longtemps par des alternatives qui laissaient place à l'espérance ; dès lors elle baissa rapidement et comprit que sa fin était proche. Le duc l'assista, lui prodiguant les marques de la tendresse la plus délicate, les consolations qu'inspire la foi la plus élevée. Doña Eléonore de Castro se confessa au P. André de Oviedo ; elle reçut pieusement les derniers sacrements. Elle se fit lire la passion de Notre-Seigneur, et mourut le 27 mars 1546<sup>1</sup>.

---

1. Le testament de la duchesse remis, le 20 mars 1546, au notaire Onofre Perez de la Gulla, fut lu et publié le 29. (Publié par les *Monumenta*, t. I, p. 599. L'original est à Osuna et daté du 20, non du 27.) La duchesse veut être enterrée à Gandie. Si l'on peut, elle veut qu'on garde, vingt-quatre heures, son corps, le visage découvert. On dira chaque jour, pendant un an la messe pour elle, avec répons. Le jour de sa mort, et pendant neuf jours, on dira la messe pour elle dans tous les couvents du lieu où elle mourra. Qu'on célèbre trois mille messes en un mois ou deux, et, pour chacune, qu'on

Le 29 avril, le duc écrivait au P. Araoz<sup>1</sup> : « Je sais bien que Votre Révérence m'aura excusé, si, ces jours passés, je n'ai pas répondu à ses lettres. Notre-Seigneur me tenait occupé à d'autres écritures. Dieu veuille que celles-là ne soient pas gravées *in tabulis lapideis*<sup>2</sup>. Ce ne serait pas répondre aux bienfaits que j'ai reçus. Ils ont été plus abondants que je n'aurais osé, que je n'aurais su les demander. Aussi me suis-je souvenu de ce que disait Votre Révérence, à savoir que la miséricorde du Seigneur exauce avec surabondance nos désirs. Béni soit son saint nom ! Je supplie Votre Révérence de m'aider à remercier la Bonté infinie pour sa miséricorde envers ses inutiles serviteurs : ainsi mon ingratitude paraîtra moindre. J'attends impatiemment le P. Lefebvre. Il ne vient que pour peu de jours. Ne me donnât-il que quelques heures, je sais que je ne mérite pas d'entendre sa sainte conversation.

» Quant au reste, ô mon Père, je ne sais que vous dire de votre bonne amie (*de su buena amiga*), sinon qu'on peut lui appliquer ces mots : *Dominus mortificat et vivificat*. En sa maladie, elle a été mortifiée merveilleusement ; dans son agonie et sa mort, elle a été récompensée très merveilleusement. Mais le P. André vous aura

---

donne, au moins, un *medio real castellano*. Qu'on l'ensevelisse sans frais, sans rien de profane ; que tout soit modéré, et l'enterrement le plus simple possible. Pas de dépenses de cire, pas d'écussions à ses armes, ni de superfluités. Qu'on célèbre plutôt des messes. Que la ville de Gandie ne fasse point de service. Qu'elle donne plutôt du blé aux pauvres. La duchesse fonde : une messe quotidienne au collège de Gandie, une autre à la chapelle du palais, un sermon sur le saint Sacrement à chaque procession mensuelle, une procession solennelle chaque année, en l'honneur de l'Immaculée Conception. Il lui reste à toucher trois mille ducats sur la caisse impériale. Avec cet argent, elle fonde un service, chaque 1<sup>er</sup> mai, pour l'impératrice, au monastère de Lombay. Elle donne le reste aux Chartreux qui doivent s'établir à Gandie, et, à leur défaut au collège.... Les reliques qu'elle laisse, enfermées en un coffret d'or, feront partie du majorat de Gandie. Au cas où tous ses enfants mourraient, elle dispose de sa fortune.... Sinon : elle laisse à sa sœur un anneau de diamants qui fut à l'impératrice, des coffrets, chapelets, livres de prières, etc. A Isabelle Rodriguez, la gouvernante de ses filles, elle laisse cent ducats et trente livres de rente. Elle recommande au duc de toujours garder Isabelle et de lui faire tout le bien possible.... Divers dons à ses serviteurs.... A la réserve de ces legs, la duchesse partage ses biens entre ses huit enfants. Si Isabelle ne se marie pas, elle n'aura qu'une *dobla*. Si un des enfants reçoit une charge de plus de trois cents ducats, sa part reviendra aux autres. Si Dorothée fait profession, elle abandonnera sa part aux autres et aura cent ducats pour ses dévotions, etc. (Fait notable : aucun enfant n'est mis au couvent de par la volonté maternelle.)

1. M. B. I, 597.

2. Sur des tables de pierre.



tout raconté, et mes indispositions ne me permettent pas de m'étendre davantage. Que Votre Révérence, de temps en temps, me console par ses lettres. Par ses prières je sais qu'elle le fait... Et que la très sainte Trinité fasse éprouver à votre âme ce que vous lui demandez pour la mienne et pour tout l'univers. »

Au pape Paul III, Borgia écrivait le 11 juin<sup>1</sup> :

« Très saint et bienheureux Père, il a plu à Notre-Seigneur de prendre à lui la duchesse, et de laisser cette maison, qui appartient à V. S., dans la douleur et la souffrance que l'on peut penser. Par la miséricorde de Dieu N.-S., sa vie a été si entièrement consacrée au service divin, sa fin a été si chrétienne, que nous avons des raisons de croire que son âme est au ciel, grâce aux mérites du sang très précieux de N.-S. Je suis certain que V. B., dès qu'elle saura cette mort, compatira à notre douleur, à nous qui restons, et bénira aussi cette âme et lui donnera part aux sacrifices de l'Église universelle. Serviteur très sincère de V. B., très pénétré de ce que je dis, je la supplie très humblement de se souvenir de cette maison, de nous tenir, nous qui demeurons, en même considération que précédemment, et de se servir de nous en tout ce qui, dans ces royaumes, sera du service de V. B. Et parce que le doyen Roca portera mes autres suppliques à V. S., je prie Dieu qu'il garde et protège la très sainte et bienheureuse personne de V. S. pour l'heureux gouvernement de la sainte Église universelle. »

Paul III répondit<sup>2</sup> :

« Cher et noble fils, salut... Nous avons lu la lettre de Votre Noblesse, nous apprenant la mort de la duchesse, votre épouse, d'heureuse mémoire. Notre amour pour elle et pour vous tous est trop grand, pour que nous ne compatissions pas à votre douleur. Mais ayant su, par votre lettre, ce que, sans elle, nous aurions pensé, qu'elle a vécu et qu'elle est morte pieusement et chrétiennement, nous avons calmé notre douleur. Ainsi, cher fils, devez-vous faire. Vous ne sauriez plus longtemps pleurer comme morte, celle qui est passée à la vie éternelle : nous le croyons fermement.

1. *Monumenta*, t. II, p. 522.

2. *Astrain*, op. cit., t. I, p. 285.

Que le Dieu tout-puissant le lui accorde. Notre bienveillance profonde et spéciale, nous vous la conservons et la conserverons toujours, ainsi que Votre Noblesse l'entendra par la lettre du doyen Roca, notre camérier, auquel nous avons parlé. Que le Dieu tout-puissant vous bénisse de toutes ses faveurs. Le 30 août 1546. »

L'heure de Dieu était venue. La mort de l'impératrice Isabelle, sept ans plus tôt, n'avait pu détacher Borgia que de la cour et des vanités du monde; les épreuves délicates qu'il venait de traverser, la mort de sa femme le détachaient du monde lui-même. Le terme où Dieu l'acheminait allait lui apparaître. Trop d'obstacles le cachaient à sa vue, pour qu'il ait pu l'apercevoir plus tôt. En peu d'années, tous ces obstacles étaient tombés. Lui qui, dans la droiture de son âme, n'avait jamais voulu que le devoir, en face d'un devoir difficile à remplir, il n'allait pas hésiter.

---

## CHAPITRE II

QUERELLES D'INTÉRÊT. — LES FONDATIONS. — L'HOPITAL, LOMBAY, LE COLLÈGE. — LES PREMIERS VŒUX.

Jusqu'à la mort de sa femme, François de Borgia n'avait donc jamais songé à s'établir fixement à Gandie. Menacé d'être, au premier jour, appelé à Valladolid, il tenait sa présence dans ses États pour provisoire. Mais ce provisoire se perpétuant, il en tira doublement profit. Son âme, épurée par l'épreuve et le sacrifice, attirée par la grâce à la pratique des plus hautes vertus, fit, en ces quelques années, de vigoureuses ascensions. Gandie fut son école de sainteté, et cette sorte d'exil dans ses terres fut aussi un bonheur pour ses États. Il les agrandit ; il les fortifia. Il rêva pour sa petite capitale un grand rôle intellectuel. Le testament de son père avait obéré sa fortune. Il sut pourtant augmenter ses revenus et les dépenser noblement. Le peuple de Gandie n'appelle son ancien souverain que *le saint duc*. Il nous faut raconter quelles œuvres méritèrent ce nom à François de Borgia.

A la mort de son père, et faisant allusion à ses frères du second lit, Borgia écrivait à Cobos, le 20 janvier 1543 : « Huit nouveaux enfants me sont nés, sans compter ceux que j'avais : Dieu y pourvoira. » Le duc de Gandie ne se reposa point sur la seule Providence du soin de pourvoir à la fortune de ses fils. Son majorat était un dépôt sacré, qu'il entendait transmettre intact à son héritier. Il chercha donc, pour ses cadets, de nouvelles ressources. Le gouvernement de Jaliva avait été refusé à son fils Jean. En 1550, Borgia écrit au prince d'Espagne que son fils Alvaro pense être d'Église, et il sollicite, pour ce fils, un bénéfice ecclésiastique. En 1547, l'avant-dernier fils d'Alexandre VI, Jean, duc de Camerino et

de Nepi, était mort à Gênes, intestat. Par suite, les biens qu'il laissait dans le royaume de Valence devaient être employés en œuvres pies. Le 20 janvier 1548, le duc de Gandie, appelant de cette loi, demanda au pape Paul III que les biens du duc de Camerino lui fussent accordés pour ses fils. « A moins, disait-il au pape, que V. S. ne veuille que ces biens passent à des inconnus, peut-être à des ingrats, plutôt que de rester à mes fils, qui sont serviteurs de V. S. et pauvres. » Le 23 janvier 1549<sup>1</sup> Paul III faisait droit à la demande du duc : « Considérant, disait le pape, que, petit-fils de notre prédécesseur Alexandre, auquel nous devons tant, vous êtes chargé de sept enfants, que l'aîné doit vous succéder, et que les autres sont trop pauvres pour vivre selon leur noblesse et leur condition, considérant aussi votre dévouement à ce siège apostolique..., nous vous permettons de faire hériter votre fils Jean ou tout autre, à la place des pauvres ou des œuvres pies, de la valeur de vingt-cinq mille ducats d'or..., à la charge pour vous, ou pour eux, d'élever, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, un sépulcre au pape Alexandre et un autre au cardinal Henri de Borgia, et de consacrer à cette construction quinze cents ducats. »

Le 28 septembre 1561, Pie IV autorisait Borgia, alors religieux, à ériger le tombeau d'Alexandre VI, non plus à Sainte-Marie-Majeure, mais dans la future église du *Gesù*, alors en projet. Le même pape ou un de ses successeurs dut affranchir François de Borgia de cette obligation, car elle ne fut jamais remplie. Peu fiers de leur aïeul, les Borgia craignirent peut-être, en remuant ses cendres, de raviver son souvenir. Aucun ne retira la bière d'Alexandre VI de la sacristie obscure où elle gisait oubliée.

Le culte de leur maison, la passion de l'agrandir animaient alors toutes les familles seigneuriales. Nous venons de voir que le duc de Gandie, ce grand désintéressé, n'estima pas choquant d'alléguer la pauvreté de ses fils pour leur assurer un héritage qui revenait à de vrais pauvres. Sa marâtre, la duchesse veuve de Gandie, mettait, à enrichir ses fils, une véritable avidité. Le fils aîné de la duchesse,

---

1. Les *Monumenta* (t. I, p. 662) disent 23 janvier 1547. Cette lecture doit être fautive ; la réponse serait venue avant que la demande fût partie.

Pedro-Galceran, commandeur de Montesa, aspirait à la grande maîtrise de cet Ordre. Au chapitre de 1544, âgé seulement de seize ans, il avait obtenu vingt et une voix. Vingt-cinq voix allèrent à son concurrent Guerau Brou, un vieillard, qui, à bon droit, s'estima élu. Mais Pedro-Galceran et surtout la duchesse de Gandie voulaient l'emporter. Ils dépêchèrent à Rome des procureurs chargés de soutenir leurs prétentions. A leur prière, François de Borgia et sa femme appuyèrent puissamment, auprès de l'empereur, du prince Philippe et de Cobos, la candidature de leur frère, et Paul III, qui n'avait rien à refuser aux Borgia, trancha le différend en faveur de Pedro-Galceran.

Ni la duchesse, ni le jeune grand maître ne se montrèrent très reconnaissants envers François de Borgia de sa généreuse intervention. La duchesse douairière avait eu la part belle dans l'héritage de son mari. Le feu duc rendait à sa veuve toute sa dot, ainsi que la prime dont, suivant l'usage de Valence, il avait augmenté sa dot d'épouse vierge. Il lui rendait aussi six mille livres de biens paraphernaux<sup>1</sup>. Mais les legs paternels distribués, il restait à François de Borgia vingt-quatre mille ducats de dettes à payer, et il ne lui semblait pas juste qu'il en fût seul redevable. Il se faisait scrupule d'ébrécher, pour les acquitter, le majorat inaliénable qu'il devait transmettre à son fils. Quand son père, en 1530, lui avait cédé la moitié du marquisat de Lombay, en échange des biens maternels dont François héritait, il avait fait réserve des dettes attachées à cet héritage, et François pensait maintenant en user de même envers la veuve de son père. Doña Francisca de Castro Pinos, au contraire, ne voulait rien connaître des dettes de son mari, ni des difficultés que le duc de Gandie trouvait à les payer. Assez oublieux du récent service que lui avait rendu le duc son frère, Pedro-Galceran écrivait au prince Philippe de protéger, contre François de Borgia, sa mère, « cette veuve inconsolée, si chargée d'enfants et si pauvre ». Toujours larmoyante, la duchesse veuve mandait elle-même, le 15 octobre 1546, au prince d'Espagne : « De ce que leur père laissait à ses enfants, pour leur permettre

---

1. Vide *Supra*, p. 27.



de vivre, je n'ai pu, jusqu'à ce jour, rien tirer de l'héritier, et ils n'ont aucune fortune. Pour me contrister davantage, la cause se traite actuellement à l'audience royale de ce royaume de Valence, et le duc a introduit des oppositions contre toute raison et toute justice. Je supplie V. A. de s'apitoyer sur mon malheur et sur mes larmes. J'ai si peu de secours et tant d'enfants ! Que V. A. ordonne au Conseil de ne pas tenir compte de ces oppositions, surtout quand il s'agit d'orphelins et d'une veuve aussi malheureuse que moi. » Et elle signait : « La triste veuve de Gandie. »

Ces plaintes et ces accusations étonnent. Un concordat, conclu en 1544, avait assuré à la duchesse des avantages considérables. Le feu duc légua à sa femme les meubles et bijoux dont elle s'était servie. Le long inventaire<sup>1</sup> de l'argenterie, des tapisseries, bijoux et meubles qu'emporta la duchesse, prouve que François de Borgia avait très largement interprété la pensée paternelle, et il ne paraît pas vraisemblable qu'il ait, sur d'autres points, montré moins d'équité. La duchesse se démena pourtant si bien, qu'elle obtint gain de cause devant l'audience royale. François de Borgia fit appel de ce jugement. Un pénible procès s'ensuivit qui dura jusqu'en 1549. Borgia écrivait alors à saint Ignace<sup>2</sup> : « Informé par beaucoup de lettrés de la justice de ma cause, j'ai résolu de réclamer, pour ne point grever l'héritage de mes successeurs. Ce qu'on me demande, revient, en effet, au majorat. Comme héritier de mon père, j'ai dû décharger sa conscience en payant tout ce qu'il devait. J'ai fait demander à la duchesse qu'elle se contentât de solder les dettes. Je ne lui réclame rien pour moi. Ces dettes montent à douze ou quatorze mille ducats. J'en ai déjà payé autant. Sa Seigneurie n'a point voulu, et son refus a surpris bien des gens. Je lui ai alors demandé de s'en remettre à l'arbitrage du prince Philippe et de l'archevêque de Valence (saint Thomas de Villeneuve). Elle a refusé.

» Quant à sa dot, si j'ai appelé de la sentence rendue, c'est qu'on m'en a fait une obligation de conscience. J'ai soumis cette cause

---

1 *Mon. Borg.* I, 288-301.

2. *Epist. S. Ign.*, II, 528.

aux plus doctes théologiens de Valence. Trois ont déclaré que j'étais obligé, sous peine de faute grave, d'appeler de la sentence. Deux se sont contentés d'affirmer que j'y étais obligé, sans dire sous peine de péché. J'ai suivi le parti le plus sûr. Mais ces procès vont me causer bien des ennuis.

» La sustentation qu'elle exige, je la lui donnerai volontiers : aux juges de fixer la quantité. Je suis le premier à le leur demander. Reste seulement le reliquat des dettes paternelles, douze mille ducats. J'ai offert d'en payer trois mille, quoique n'étant obligé à rien. On refuse. J'attends. Le plus grand danger que je trouve en cette affaire, c'est qu'il me semble injuste de prendre sur le majorat, et, quant à donner de mon argent, il appartient avant tout à mes fils qui ne m'embarrassent pas médiocrement. Enfin, que le Seigneur soit loué ! »

Finalement, la duchesse gagna son procès, et ordre fut intimé aux parties de ne plus le rouvrir. « Un jour, raconte un ancien biographe, François de Borgia vint au couvent des Clarisses. « Quelle » bonne nouvelle j'ai à vous annoncer, dit-il à l'abbesse, le Conseil » royal vient de rendre une sentence contre moi. — Et vous vous » en réjouissez ? — Oui. Mes fils ont moins de besoins que la » duchesse, et j'avais toujours désiré cette solution. » Sans aucun doute, Borgia fit, contre mauvaise fortune, bon cœur et bon visage, mais c'est tomber dans la légende que de dissimuler les efforts qu'il tenta, six ans durant, pour éloigner cette mauvaise fortune<sup>1</sup>.

Le duc de Gandie était moins enclin aux querelles d'intérêt qu'aux projets généreux. Il défendait ses droits, s'y croyant tenu en conscience : il portait un vrai scrupule à remplir ces obligations. Par tendance, il n'était que bienfaisant. Il se savait des devoirs envers ses sujets malheureux, et sa charité devança toujours l'appel de la misère. Près de son palais, il restaura, ou, pour mieux dire, il fonda l'hôpital de San Marcos, que son arrière-petit-fils, Melchior Centelles de Borgia, agrandit en 1667. L'hôpital subsiste encore et se compose de trois salles, contenant chacune trente-trois alcôves.

---

1. D'autres procès lui furent intentés par Catalina Diaz, la mère de Jean-Christophe de Borgia. Ceci touchait au chantage.

Il était destiné aux malades du duché. Le duc le visitait souvent, et, une fois par semaine, il y conduisait ses fils pour les habituer à assister les pauvres. L'apanage de l'hôpital, constitué par les ducs de Gandie, fut vendu en 1802<sup>1</sup>.

La collégiale de Gandie devait beaucoup au pape Alexandre VI et à la duchesse Marie Enriquez. François de Borgia l'enrichit de ses libéralités, et il usa de son droit de patronage pour introduire, dans cette église, de saines traditions liturgiques et musicales. Des efforts analogues, ceux par exemple du patriarche Ribera à Valence, assurèrent alors au culte, dans les églises de la *coronilla* d'Aragon, une splendeur et une dignité dont les restes subsistent et font impression. La collégiale de Gandie comprenait douze chanoines, dont un chantre et un doyen, deux vicaires, six enfants de chœur, dix officiers, deux sacristains, deux acolytes, un joueur de basse et un massier. Le 20 mars 1547, Borgia obtint, pour le doyen, la jouissance, *intra mœnia*, des insignes épiscopaux. Le prince artiste dut fournir de nombreuses compositions à la chapelle de la collégiale. Il avait surtout à cœur ce qui pouvait rehausser le culte du saint Sacrement. La ville de Gandie observe encore un usage qu'elle dit immémorial et que François de Borgia connut, s'il ne l'établit pas. Quand la cloche de la collégiale sonne l'élévation de la messe capitulaire, chacun se tait, se recueille et prie. Le samedi, jour de marché, un silence soudain envahit la place, les boutiques et les rues. François de Borgia ne devait pas être le dernier à obéir à ce signal.

L'éducation religieuse et morale de ses sujets morisques préoccupait fort le duc de Gandie. Le marquisat de Lombay, peuplé de ces nouveaux chrétiens, comprenait quatre villages. Le duc augmenta d'abord les revenus des paroisses. Afin d'assurer à cette région des apôtres zélés, dès 1543, il résolut de fonder à Lombay un couvent de Dominicains. Le 3 août, veille de la fête de saint

---

1. Il garde la constitution que lui donnèrent ses fondateurs. Un majordome le dirige, assisté d'un vicaire, d'un médecin et d'un chirurgien. Le conseil d'administration était jadis composé de quatre membres : le doyen de la collégiale, le premier regidor de l'ayuntamiento et deux notables désignés par le duc.

Dominique, il remit l'édifice achevé au provincial Fr. Juan Hizquierdo, qu'entouraient dix religieux. Le 14 septembre suivant, Borgia fit publier une bulle de Paul III, qui rattachait au nouveau couvent de Sainte-Croix les quatre paroisses du marquisat. Le prieur les devait administrer ou les confier à des prêtres choisis par lui. Le même jour, le couvent élut, pour premier prieur, le bienheureux Jean Mycon, qui appela aussitôt près de lui un autre saint, Louis Bertran<sup>1</sup>. A cette époque, l'Église, qui se régénérait, voyait partout surgir des saints. Nulle part, peut-être, ils n'étaient plus nombreux qu'en Espagne. Borgia ne cessera plus d'en être escorté.

Plus encore que sur les prédications faites aux foules, le duc comptait sur l'éducation des enfants pour amener les Morisques à la vraie vie chrétienne. Aussi voulut-il, à Gandie même, leur ouvrir une école confiée à ces Pères de la Compagnie de Jésus qu'il avait appréciés à Barcelone. Durant le carême de 1544, il s'ouvrit de ce désir au P. Araoz, qui le communiqua à saint Ignace.

Si le saint fondateur connut vraiment, dès 1541, que Borgia lui succéderait un jour, on comprend le soin qu'il eut d'entretenir avec lui une correspondance qui se faisait de plus en plus intime. Entre ces deux hommes d'un vaste esprit et d'un grand cœur, admirablement doués pour le gouvernement et destinés tous deux à travailler si efficacement à la réforme de l'Église, il s'était établi, dès qu'ils s'étaient connus par lettres, une sympathie profonde. Personne n'entra plus avant que Borgia dans les vues de saint Ignace et ne les seconda avec plus de constance. Personne, surtout, ne s'y soumit avec plus de docilité.

Au lieu d'un catéchuménat pour les seuls Morisques, saint Ignace conseilla au duc de fonder un collège ouvert à tous ses sujets. Cette idée sortait entièrement du plan de Borgia, mais elle venait de saint Ignace : il l'accepta.

Le 28 mai 1545, le duc écrivait à Rome : <sup>2</sup> « J'ai reçu la lettre de V. R. datée du 14 mars, et j'ai éprouvé une inexprimable consolation en voyant que V. R. acceptait ce collège... Voici mon idée,

---

1. Canonisé par Clément XI, le même jour que François de Borgia.

2. *M. B.* II, 503.

idée que je soumetts du reste au jugement de V. R. Tandis qu'on bâtit la maison et qu'on lui annexera quelques rentes, je serais très consolé et regarderais comme une faveur que V. R. m'envoyât un maître ès arts avec deux étudiants qui commenceraient l'œuvre. Ils ne seraient pas inutiles : le bien spirituel de ceux qui fréquentent ici les sacrements s'en accroîtrait, et, aux Morisques convertis, ils commenceraient à donner des leçons, ne fût-ce qu'une fois par semaine.

» Ici, ce qui nous manque, ce sont des hommes. La bonne volonté fait défaut à ceux qui ont des connaissances ; ceux qui ont bonne volonté manquent de science. Aussi marchons-nous en boitant, ou, pour mieux dire, nous ne marchons pas du tout, et ainsi, *viæ Sion lugent*<sup>1</sup>... En attendant, la maison s'achèvera. Je voudrais qu'on la commençât bientôt, et qu'elle fût au goût des premiers qui doivent l'habiter. J'espère avoir, pour ce collège de la sainte Compagnie et pour les enfants morisques, six cents ducats de rente... Mais je me repose surtout sur la charité que V. R. témoigne à cette affaire. Je crois d'ailleurs que ma confiance ne me trompe pas, et je le dis *nihil hesitans* : le Seigneur sera servi et cette œuvre menée à bien. Que le Seigneur nous fasse comprendre et reconnaître quel bienfait c'est, de sa part, d'inviter quelqu'un et de se servir de lui, alors qu'il n'a besoin de personne, et de l'employer à l'œuvre à laquelle il a consacré son très saint Fils. Assurément, si l'on appréciait cette faveur comme elle le mérite, les rois laisseraient leurs affaires pour se rendre les serviteurs des serviteurs de Dieu.

» Je prie V. R. de m'assister de ses lettres. Je sais qu'elle ne m'oublie pas dans ses prières. Que le Seigneur ne permette point que je sois toujours son serviteur inutile, qui mange son pain sans le gagner. Aussi, dites pour moi ce verset : *Ad te Domine clamabo, et ne sileas a me, ne quando taceas a me, et assimilabor descenditibus in lacum*<sup>2</sup>... J'oubliais le plus important : l'ordre des études, pour le collège, vous sera indiqué dès que je saurai quel maître doit

1. Les voies de Sion pleurent. (Lament., t. IV.)

2. Vers vous, Seigneur, je crierai. Ne vous détournes pas de moi, ne vous taisez pas, sinon je ressemblerai à ceux qui tombent dans l'abîme. (Ps. XXII, 1.)



venir. Il verra les choses de près, et nous déciderons ensemble s'il suffit d'enseigner à Gandie la grammaire et la philosophie, et de s'en remettre à Valence pour la théologie. »

Le 24 juillet 1545, Borgia écrivit une autre lettre à laquelle saint Ignace répondit<sup>1</sup> : « J'ai reçu, le 31 octobre, une lettre du 24 juillet écrite de votre main, et je me suis fort réjoui en constatant, en V. S., des effets de son expérience et de ses méditations, tels que N.-S. a coutume, en son infinie bonté, d'en communiquer aux âmes qui s'établissent entièrement en la bonté divine, comme en leur premier principe et leur fin.

» Vous me demandez de ne pas vous oublier dans mes prières et de vous visiter par mes lettres. Pour le premier point, je le fais chaque jour... Ayant ainsi, tous les jours, V. S. présente à mon esprit, je pensais satisfaire suffisamment à votre désir de lettres. Les personnes qui sortent d'elles-mêmes pour entrer en leur Créateur et Seigneur, ont entre elles une communication et une consolation réciproques. Elles sentent que notre bien éternel s'étend à toutes les créatures. » Après avoir indiqué combien il importe d'enlever de soi tout obstacle à l'action de la grâce, saint Ignace ajoute : « Je désire beaucoup que, puisque N.-S. fait passer V. S. par une école si sainte (elle ne peut le nier ; qu'elle regarde en son âme, comme, par ses lettres, je crois le comprendre), qu'elle s'emploie le plus possible à se faire des condisciples, commençant d'abord par ceux de sa maison, auxquels nous sommes plus obligés, afin de les conduire à Dieu par la voie la plus sûre et la plus droite. Et comme cette voie, c'est N.-S. J.-C., je remercie grandement la divine Bonté de ce que V. S. le reçoit fréquemment. Outre les grâces nombreuses et grandes que l'âme obtient en recevant son Créateur et Seigneur, une des principales est qu'il ne la laisse pas tomber en un péché durable et obstiné. Dès qu'elle tombe dans les moindres fautes (quel péché, il est vrai, est petit, quand l'objet qu'il atteint est infini et est le Bien souverain !), il la relève avec des forces plus grandes et avec un propos plus ferme de servir son Créateur et Seigneur.

---

1. *Epist.* S. Ign. I, 339.

» Allant par cette voie avec le secours divin, et gagnant votre prochain et vos frères, employant ainsi le talent que sa divine Majesté a donné à V. S., je désire mériter — mais je ne le mérite pas — d'imiter V. S. et lui communiquer, comme elle le désire, le fruit de tous les travaux que je fais. Puisque j'ai le poids si lourd du gouvernement de cette Compagnie, poids que m'a imposé la volonté divine en son éternelle bonté à cause de mes si grands et abominables péchés, que V. S., par amour et respect pour Dieu N.-S., m'aide de ses prières, et m'aide aussi en se chargeant de la surintendance et du gouvernement de la maison qui se fera à Gandie pour les scolastiques de la Compagnie, puisque V. S. l'a demandée, et que, à notre consolation, ils ont été si bien reçus. Daignez les favoriser avec la faveur et la protection qui vous sembleront convenables en N.-S. et que vous jugerez convenir pour sa plus grande gloire. »

Saint Ignace destina au nouveau collège de Gandie deux sujets distingués qui étudiaient à Coïmbre : maître André de Oviedo, Espagnol, et François Onfroy, Français, et cinq autres qui étudiaient à Rome : Ambroise de Lyra, Belge, Jean Gottan et Pierre Canal, Français, Alberto Cavalino, de Modène, et Jacobo Maria, de Milan. Le 16 novembre 1545, ils entraient à Gandie, et habitaient d'abord chez don Alphonse de la Serna, chevalier de Saint-Jacques et majordome du duc, puis dans une maison voisine du monastère de Sainte-Claire. Seul Oviedo était prêtre, et, bien qu'encore sans désignation officielle, il était tenu par tous comme supérieur.

L'arrivée de ces maîtres accrut les espérances de Borgia, qui rêvait, maintenant, de faire mieux qu'un collège. « J'arrive de Gandie, écrivait le P. Araoz le 11 décembre. En ce qui touche au collège, le duc ne dépassera pas vos désirs d'un point. Il voudrait des docteurs, c'est beaucoup, et c'est plutôt préparer une université qu'un collège. Mais si on doit condescendre à quelqu'un, c'est au duc, dont je ne saurais décrire la bonté et la perfection. Il est si désintéressé, qu'il ne cherche que la plus grande gloire du Seigneur. » « C'est une âme, disait Araoz dans une autre lettre, dans laquelle Dieu se montre merveilleux. »

Le 16 janvier 1546, Borgia écrivait lui-même à saint Ignace<sup>1</sup> : « Je confesse une faute : j'ai trop tardé à répondre à V. R., et pour n'être pas de ceux *qui habent excusationes in peccatis*<sup>2</sup>, je m'abtiens de me disculper. Le P. maître André est arrivé de Portugal, et les Frères, de Rome. Il allaient tous bien, car ils portaient Dieu dans leurs âmes<sup>3</sup>. Inutile de vous dire la consolation que m'ont procurée leur arrivée et la visite du P. Araoz. Que les Anges remercient le Seigneur des seigneurs pour les miséricordes qu'il prodigue à ce pécheur ingrat, en lui envoyant des ministres qui l'entendent, lui parlent et remédient à ses nécessités ! Bénie soit son immense charité ! Oh ! si V. R. me connaissait ! Si elle savait qui je suis, comme son amour pour son Dieu augmenterait, voyant ce qu'il fait de moi. J'aime à croire que les Anges le louent avec une admiration spéciale, pour ce qu'il a opéré en moi, afin de m'amener à le connaître. Plaise à sa bonté *non pereat opus suum factum in me*, et que je ne sois pas de ceux *qui fuerunt rebelles lumini*<sup>4</sup>.

» Mais laissons cela ! Parler de moi, c'est ne rien dire. Venons-en à notre collège. Par les lettres du P. Araoz, V. R. saura à quoi je me suis déterminé... Je n'ai d'ailleurs d'autre volonté que d'obéir à celle de V. R. Je prendrai sa détermination pour loi, tenant pour certain qu'elle sera *lex immaculata convertens animas*<sup>5</sup>.

» J'ai reçu les chapelets qu'apportaient, de votre part, les Pères venus de Rome. Nous vous en remercions beaucoup, la duchesse, doña Juana et moi. Puisque V. R. nous a donné de quoi compter, demandez à N.-S. que nous lui servions un bon compte, Il ne faut pas que nous ayons reçu en vain nos âmes. Chacun de nous doit être *innocens manibus et mundo corde, ut mereamur ascendere in montem Domini et stare in loco sancto ejus*<sup>6</sup>. Nous nous recommandons beaucoup, beaucoup à vos saintes prières, et je vous

1. M. B. II, 510.

2. Qui trouvent des excuses dans leurs péchés. (Ps. CXL, 4.)

3. Faut-il faire remarquer cette idéale et admirable expression ?

4. Que l'œuvre qu'il a opérée en moi ne périsse pas. Qui furent rebelles à la lumière. (Job, XXIV, 13.)

5. Une loi immaculée qui convertit les âmes.

6. Innocent dans ses œuvres et pur de cœur, afin que nous méritions de monter jusqu'à la montagne du Seigneur et de nous tenir en son sanctuaire. (Ps. XXIII, 3.)

demande de ne pas me refuser vos lettres. Mes péchés m'empêchent d'être un des fils d'Israël; je suis pourtant, grâce à la bonté de Dieu, de ceux auxquels il a donné le désir de manger *de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum*<sup>1</sup>. Aussi, avec autant de hardiesse que la Chananéenne, mais avec moins de foi, je vous prie de demander pour moi à Dieu un don, à l'acquisition duquel il commence à m'incliner. Je vois qu'il me le veut donner, et qu'il commence à me l'accorder. Mais ma faiblesse est telle, qu'en une heure elle détruit ce que l'ange de Dieu a bâti en un mois. D'où un grand besoin de persévérance et de revenir sans cesse à poser la première pierre. La force de V. R. m'y aidera et l'aide de ses prières. Et voici ma demande : que le Seigneur me donne le désir de dire avec le Prophète : *Providebam Dominum in conspectu meo semper*<sup>2</sup>. Que V. R. m'aide, afin qu'il me soit donné ce que Dieu même désire pour ses créatures, à savoir l'exercice de la contemplation continuelle, pour laquelle nous avons été créés. Je sais que je demande beaucoup, et que cette grâce coûte beaucoup à acquérir. Mais demander au feu qu'il chauffe, c'est demander une chose juste; de même, demander que l'homme contemple, loue et sanctifie son Créateur. Plaise à sa divine Majesté que V. R. réponde : *Fides mea te salvum fecit*<sup>3</sup>, car j'ai demandé au Seigneur cette grâce au nom de la foi et des mérites de V. R. J'espère l'obtenir, et que l'Esprit-Saint se communiquera aux justes de façon que ceux-ci puissent préparer les pécheurs à obtenir la vie éternelle, où entièrement et éternellement s'accomplira la divine volonté. »

Deux mois plus tard, Dieu répondait à la demande du saint duc en prenant à lui la duchesse de Gandie. La mort de sa femme mit soudain Borgia en face du terme vers lequel, depuis la mort de l'impératrice, Dieu l'avait acheminé. La marche à l'holocauste s'était faite par étapes<sup>4</sup>. La dernière était franchie. François de

1. ... Des mîes qui tombent de la table de leurs maîtres. (Matth., xv, 27.)

2. Je contemplais toujours le Seigneur présent à mes yeux. (Ps. xv, 8.)

3. Ma foi l'a sauvé. (Marc, v, 52.)

4. Le P. Nadal, dans son *Journal* (t. I, p. 17),<sup>5</sup> distingue fort bien ces étapes : *Motus (fuit) religione Granatæ, quum præesset funeri Augustæ...* ; *Vice-rex... vehementer profecit in pietate et rerum spiritualium meditatione*; (*Gandia*), *confirmatus ex morte uxoris, fecit exercitia et elegit Societatis institutum*. — Il fut touché d'un sentiment religieux à Grenade,



Borgia ignorait les lenteurs et les indécisions. Son parti fut vite pris d'embrasser la vie religieuse. On a parlé de ses hésitations entre l'ordre de saint François et celui de Saint Ignace. Il aurait, raconte Vasquez, promis une grosse aumône au frère Jean de Texeda, si celui-ci lui conseillait de se faire franciscain. Cette affirmation bizarre ne mérite aucun crédit. Les plans de Borgia étaient personnels et réfléchis : aucune ligne d'aucun document ne laisse deviner en lui la moindre hésitation. Il donna son cœur à la Compagnie dès qu'il la connut, et y entra dès qu'il fut libre<sup>1</sup>.

Le 2 mai 1546, le P. Pierre Lefebvre arrivait à Gandie. Le duc, veuf depuis deux mois, trouva dans le Bienheureux le maître qu'il désirait entendre. Il ne jouit pas longtemps de sa présence. Le 10 mai, Lefebvre écrivait à Araoz : « Nous sommes arrivés à Valence le jeudi de Pâques, et je suis resté à Valence tout le vendredi. Le samedi, je partis pour Gandie où je ne pus parvenir que le dimanche à la nuit. Je ne suis resté à Gandie que deux jours pleins. Je les ai consacrés, partie à nos frères, partie — la presque totalité — au duc, et partie aux religieuses. »

Lefebvre, en ces deux jours, ne put évidemment pas faire suivre au duc les exercices spirituels ; mais, dans cette entrevue avec le Bienheureux, Borgia arrêta, sans nul doute, le projet qu'il allait, bientôt après, accomplir. Le 22 septembre suivant, le P. Oviedo écrivait à saint Ignace cette lettre en caractères chiffrés<sup>2</sup> : « Voici exactement comment le duc s'est décidé. Il a fait les exercices<sup>3</sup>, et,

---

*quand il présidait aux funérailles de l'Impératrice... ; Viceroi, il progressa grandement dans la piété et la méditation des choses spirituelles ; confirmé par suite de la mort de sa femme, il fit les exercices et choisit l'Institut de la Compagnie.*

1. Dès le 8 décembre, 1545, Oviedo écrivait : « Le duc se donne éperdument aux choses de la Compagnie. *Esta quasi perdido por las cosas de la Compañia*. On dit ici que, s'il était libre, il en serait. »

2. *Mon. Borg.* II, 691.

3. Oviedo omet de dire sous quelle direction. Ce fut sans doute sous la sienne, et c'est, me semble-t-il, la première fois qu'il les fit. En 1550 le P. Polanco écrivait : « Depuis longues années le duc vit comme un grand serviteur de Dieu. Même du vivant de sa femme et au milieu des affaires du gouvernement, il était très adonné à la contemplation, à l'oraison et aux bonnes œuvres.... Il le fut bien plus quand il connut la Compagnie et fit les exercices spirituels après la mort de la duchesse. Dieu toucha si vivement son âme, qu'après mûre considération, il résolut d'abandonner ses États.... Il s'éprit à tel point de mortification, qu'il fallut vivement le prier et même lui ordon-



amené à faire un choix, après avoir tout examiné avec une grande clarté : raisons naturelles et sentiments surnaturels, il s'est déterminé pour la Compagnie. Il s'est fixé un jour où il arrêterait sa résolution. La veille de l'Ascension passée (2 juin), il s'est confessé et a communiqué. Après la messe, il m'a déclaré qu'il voulait faire le vœu d'entrer dans la Compagnie. J'ai laissé à sa dévotion le soin d'en fixer le mode. Il voulut émettre ce vœu entre mes mains. J'essayai de m'excuser. Il insista, et fit alors le vœu d'entrer, quand il aurait terminé ses affaires<sup>1</sup>. Il les pousse avec une ardeur dont je suis témoin. Il désire tellement mettre à exécution son saint projet, que, s'il le pouvait, il n'attendrait pas à demain. Ce qui l'arrête, c'est le mariage de ses fils aînés, le marquis et doña Isabelle, puis ses procès avec sa marâtre et ses frères, et la transmission de sa commanderie à l'un de ses fils. Il veut laisser à ses enfants de quoi vivre honorablement et sans superfluités. En attendant, il achève le monastère de Lombay et le collège. Il espère qu'à la fin de 1547 il sera débarrassé, et son désir est alors d'entrer à Rome, près de Votre Paternité.

» Pour ne point perdre de temps, nous étudions, deux fois par jour, la *Somme* de Cajetan. Nous espérons finir pour la Toussaint. Sa Seigneurie veut encore étudier la dialectique de Titelman<sup>2</sup>. Mais désirant agir par obéissance, elle me prie de demander à V. P. si elle doit commencer sa philosophie, ne serait-ce que pour mieux comprendre d'autres matières, ou s'il faut s'occuper uniquement des cas de conscience.

» Le duc a trente-six ans et une saine complexion, bien qu'affligé parfois de la goutte, mais rarement et peu. Son talent est grand ; il est très porté aux lettres. Aussi lui ai-je conseillé d'étudier. Le

---

ner de modérer l'usage des cilices, des disciplines quotidiennes et sanglantes, des oraisons continues et ferventes... », etc.

1. « Au nom de N. S. J. C., moi, François de Borgia, duc de Gandie, ai fait vœu de chasteté et d'obéissance au Supérieur de la Compagnie de Jésus, s'il veut bien me recevoir pour remplir un emploi quelconque de portier ou de cuisinier..., etc., quand j'aurai achevé d'expédier les affaires auxquelles je suis tenu en conscience. Et ce vœu d'être de la Compagnie, si on me reçoit, je l'ai fait le 2 juin, veille de l'Ascension. — Le duc de Gandie. » (*Món. Borg.* III, 15.)

2. François Titelman, d'Hasselt, O. S. F., *De consideratione dialectica, libri sex, Aristotelici organi*.

Seigneur pourra se servir de lui en tous emplois, car il dépend entièrement de la volonté de Dieu ; il est très avancé dans les voies spirituelles et déjà très versé dans la connaissance de la sainte Écriture. Sa Seigneurie a fait part de sa détermination à la Mère abbesse qui s'en est grandement réjouie ; d'ailleurs, elle la garde secrète. »

Dans le journal spirituel, auquel nous avons déjà fait allusion, François de Borgia écrivait, le 22 mai 1566 : « Veille de l'Ascension. Aujourd'hui vingt ans depuis que j'ai fait les vœux de la Compagnie par la grâce du Seigneur. C'a été un jour de jubilation. Dans l'espérance et dans la joie. Commençons une vie nouvelle. *Bene ! Laus Deo !* »

Le duc de Gandie espérait, au bout d'un an, pouvoir publier son changement de vie. Il dut, quatre ans encore, le tenir secret. Il avait chargé le P. Lefebvre d'en informer saint Ignace. Lefebvre, désigné par le pape comme son théologien au concile, mourut à peine arrivé à Rome, le 2 août 1546. Il avait sans doute eu le temps d'accomplir son message ; mais Borgia, qui en doutait, dépêcha, dès qu'il connut cette mort, un nouveau courrier à saint Ignace. Le saint lui répondit, le 9 octobre 1546<sup>2</sup> :

« Illustrissime Seigneur, la divine Bonté m'a consolé par la détermination qu'elle a inspiré à l'âme de Votre Seigneurie. Que les anges et tous les saints du ciel le louent ! Ici-bas nous ne suffirons pas à le remercier de la miséricorde qu'il a témoignée à cette petite Compagnie, en lui donnant V. S. La divine miséricorde tirera de cette entrée un grand fruit, pour l'âme de V. S. d'abord, puis pour d'autres sans nombre qui profiteront d'un tel exemple. Nous, qui

---

1. 22 de Mayo 1566, *vigilia de la Ascension q. se cumplieron 20 años que hise los votos de la Compañia por gia del Sor (fuit dies jubilationis)... in spe et gaudio... ad vitam novam inchoandam. Bene ! Laus Deo !* — Borgia célébrait cet anniversaire la veille de l'Ascension, sans tenir compte qu'en 1546, l'Ascension tombait le 3 juin, et non le 23 mai. Ribadeneyra raconte qu'à cette époque, sept jours de suite, Borgia vit une tiare resplendissante qui le couronnait. Et, devenu général, il aurait compris que cette tiare prophétisait ce futur généralat. Nadal, dans son *Journal* fait une allusion fort vague à des visions analogues de Texeda : *Hic à (Cordoue) in cubiculo suffulto storeis stramineis ad parietem, interrogavi P. Franciscum de visionibus Fratris Texeda, id est de papatu... Dixit mihi illa infusa (?) esse. (Epist. Nad. II, 20)*

2. *Ep. S. Ign. I, 442.*

sommes déjà de la Compagnie, nous nous animerons à commencer de nouveau à servir le divin Père de famille qui nous donne un tel frère et qui s'est choisi un tel ouvrier pour le champ dont il m'a donné le soin, à moi indigne. Au nom du Seigneur, je vous accepte donc, et reçois dès maintenant V. S. pour notre frère, et, comme tel, mon âme aura toujours pour vous l'amour que mérite celui qui, si généreusement, se donne à la maison de Dieu pour le servir parfaitement. Pour en venir aux détails que V. S. désire connaître, au sujet du temps et du mode de son entrée, après avoir, directement et par d'autres, beaucoup recommandé cette affaire au Seigneur, il me semble que, pour mieux remplir toute obligation, il faut faire ce changement avec lenteur et prudence, pour la plus grande gloire de Dieu Notre-Seigneur. Il faut tout disposer de telle sorte, que, sans avertir aucun séculier de votre détermination, vous vous trouviez libre de faire ce que vous désirez tant. Et pour mieux préciser, puisque mesdames vos filles sont en âge d'être mariées, V. S. les devrait établir honorablement selon leur naissance. S'il se pouvait, le marquis aussi devrait se marier. Aux autres fils il ne faudrait pas seulement laisser la protection et l'ombre de leur frère aîné votre héritier, mais il leur faudrait assurer une fortune suffisante, ou les placer dans une université où ils pourraient achever leurs études. Il faut d'ailleurs espérer que S. M. l'Empereur, étant donné ce qu'ils sont et ce qu'ils seront, les favorisera selon que le méritent vos services, et comme on peut l'attendre de l'amour qu'il vous a toujours porté. Il faut aussi parfaire les constructions commencées ; il faut que toutes vos œuvres restent achevées, quand il plaira à N.-S. de faire connaître votre changement de vie. En attendant que ces affaires se concluent, puisque V. S. possède la culture voulue pour commencer les études théologiques, je voudrais, et Dieu, me semble-t-il, serait servi, si V. S. pouvait étudier et prendre le grade de docteur dans l'Université de Gandie, mais cela secrètement. Pour le moment, le monde n'a pas les oreilles assez fortes pour entendre une telle explosion (*para oír tal estampido*). Attendons que, Dieu aidant, les circonstances vous donnent pleine liberté. J'attendrai souvent des lettres de V. S. et lui écrirai régulièrement, et je prierai la divine et souveraine Bonté de poursuivre le cours des miséricordes commencées. »

## CHAPITRE III

L'APPROBATION DES EXERCICES SPIRITUELS. — L'UNIVERSITÉ DE GANDIE. — OVIEDO ET TEXEDA.

Dès lors, par son exemple, ses conseils, son influence, le duc de Gandie devint, on peut le dire, l'âme de la Compagnie de Jésus en Espagne. Le 1<sup>er</sup> septembre 1547 seulement, saint Ignace fondait la province d'Espagne et la soumettait au gouvernement du P. Araoz. A cette date, l'ordre ne comptait, dans le royaume, que quarante et un membres, répartis en sept domiciles : trois dans la maison de Valence (fondée en 1544), onze dans celle de Gandie, quatre à Barcelone (1545), onze à Alcalá (1546), trois à Valladolid (1547), trois à Saragosse et quatre à Burgos (1547). Gandie était la plus importante de ces fondations. Le 4 mai 1546, avant de quitter cette ville, le P. Pierre Lefebvre avait posé la première pierre du collège. Jusqu'alors, les jeunes religieux envoyés de Rome étudiaient la grammaire au palais, avec les fils du duc et sous la direction du précepteur des enfants, maître François Saboya. Le P. Oviedo s'occupait surtout d'apostolat : « Il va, écrivait Lefebvre, de côté et d'autre, par les villages et possessions de cet excellent duc (*de este buenísimo duque*). Dans un jour il lui arrive de prêcher quatre sermons en quatre endroits différents. »

C'est à la place d'un ermitage dédié à saint Sébastien et adossé aux murailles de la ville, que Borgia fit élever son collège. De l'ermitage détruit, il ne reste aujourd'hui qu'une porte murée, encastrée dans la muraille d'une spacieuse église. En trois ans, cette église fut achevée ainsi que le vaste bâtiment du collège. Un grand jardin attenait au collège. Du terre-plein des remparts, qui servait de promenoir, la vue s'étendait sur un riant paysage.

« Le matin même du jour où je quittai Gandie, écrivait Lefebvre, je dis la messe à Saint-Sébastien, en présence du duc et de ses fils. Après la messe, nous avons été poser la première pierre. Pour solenniser cette bénédiction, je récitai sept psaumes : *Miserere... Fundamenta ejus in monte Sion... Deus noster, refugium... Memento Domine David... Deus quis similis erit tibi... Ecce nunc benedicite Dominum... Lauda Jerusalem...* Puis, je dis l'oraison : *Visita quæsumus...* Après cette récitation et l'aspersion d'eau bénite, je posai la première pierre. Le duc plaça la seconde ; André (de Oviedo), la troisième ; le marquis, la quatrième ; les autres fils du duc posèrent les autres.... »

Borgia poursuivit avec son habituelle activité et une inépuisable générosité les travaux du collège. Il apprend qu'à Alger est arrivé un navire chargé de livres pris en Flandre et en France. Il les envoie acheter et les donne au collège. Il lui cède des vignes, des champs d'olivier, plusieurs maisons de rapport. Par ses soins, la dotation du collège atteignait, en 1549, quinze cents ducats de rente, auxquels don Gaspard de Borgia, évêque de Ségorbe, ajouta les revenus d'une rectorie de Denia.

Le 26 janvier 1547, Oviedo écrivait à saint Ignace : « Le seigneur duc a résolu de donner une vigne au collège. Il a choisi un terrain de quarante *fanegadas*, qui contient déjà quelques vignes entourées d'oliviers. Ce terrain suffira à alimenter le collège d'huile et de vin. Le jour de saint Thomas martyr, le lendemain des innocents, Sa Seigneurie prit avec elle des chanoines et des chantres, et nous avons tous été bénir la vigne. Le Seigneur duc et ses fils s'unissaient aux chantres. On a commencé les prières au milieu du champ, puis on en a fait le tour en procession. On l'a béni très solennellement. C'est la première fois que, dans le royaume, on faisait une semblable cérémonie. Le jour de l'octave des Innocents, nous avons été planter la vigne. Arrivé dans le champ, le Seigneur duc a déposé son manteau. « Que tout le monde tire son manteau », a-t-il dit ; et après avoir récité les litanies et d'autres prières, un des fils de Sa Seigneurie a pris un fagot de plants, et Sa Seigneurie chargea d'un second fagot un autre fils, en lui disant d'être son Isaac.

» Puis, prenant une pioche, en ses saintes mains, le duc planta les premières vignes en l'honneur de quelques saints, et au nom de



quelques amis de la terre. Des nombreuses vignes qu'il planta, i en offrit une au nom de V. P. et de quelques autres Pères. Le marquis et les autres fils du duc, enfin les Pères et moi avons planté le reste... »

Les classes des Jésuites n'avaient, jusqu'alors, jamais été ouvertes aux étrangers <sup>1</sup>. Oviedo, pour la première fois, décida d'ouvrir à Gandie un cours public de philosophie. Maître François Onfroy l'inaugura au mois d'octobre 1546, par une soutenance de thèses de philosophie qui eut lieu au palais ducal, en présence de Borgia et d'un évêque, peut-être celui de Ségorbe. Le duc fut si charmé de cette séance, qu'il la fit renouveler le jour de saint François, mais cette fois, dans l'église des Clarisses, et en présence de l'archevêque de Valence, saint Thomas de Villeneuve. Le duc ouvrait généreusement sa ville aux jeunes religieux qui ne pouvaient étudier ailleurs. « Les hôtes me manqueront, disait-il, mais le logement ne leur manquera pas à Gandie. » « Le duc, écrivait le supérieur des Jésuites de Valence, m'écrit de recevoir tous ceux que nous voudrions ; il leur ouvrira son collège. Il est admirablement disposé à contenter Notre-Seigneur. Il est la confusion des religieux. Il veut avancer la construction de son collège, afin qu'il puisse abriter beaucoup d'étudiants. »

La générosité de Borgia ne se renfermait pas aux limites de ses États. A Alcalá, il fondait des bourses pour les étudiants de la Compagnie. Il donnait mille ducats pour en assister d'autres à Valence. Il devenait la providence de l'ordre nouveau. Convaincu, par sa propre expérience, du bien que faisait le livre des *Exercices spirituels*, alors combattu en Espagne, il résolut de le faire approuver par le Saint-Siège. Il écrivait à saint Ignace, le 7 juin 1546 : « Que V. R. daigne favoriser un de mes désirs au sujet des Exercices de la Compagnie. Voyant le fruit qu'ils obtiennent, le démon jette, en quelques âmes, des scrupules, et leur persuade que les Exercices étant une nouveauté, il ne faut pas s'y adonner, surtout en un temps fécond en opinions périlleuses. Les tièdes se contentent

---

1. Ce fait mérite attention. C'est à Gandie que la Compagnie commença à enseigner les enfants et les étudiants séculiers.

des moindres prétextes, et celui-là empêche beaucoup d'âmes de profiter de cette pratique. Il n'en serait pas ainsi, si Sa Sainteté la favorisait et donnait quelques indulgences à ceux qui l'adoptent. Elle montrerait ainsi que la doctrine de ce livre solide est profitable. Tout faux prétexte étant enlevé, le Seigneur serait mieux servi et le démon confondu. Ce que je demande ne peut paraître exorbitant : avec trois *Pater noster* et trois *Ave Maria*, on délivre des âmes du purgatoire et on obtient des indulgences plénières ; à plus forte raison le peut-on en faisant une confession générale, en s'exerçant à beaucoup pleurer ses péchés, en méditant la passion de Notre-Seigneur, en s'enfermant plusieurs jours, en mortifiant ses affections déréglées, enfin en devenant un homme nouveau, plein de l'esprit de Dieu et béni.

» Aussi ai-je déterminé d'écrire au doyen Roca <sup>1</sup>, pour qu'il fasse cette demande à S. S. en mon nom. Je prie V. R. de favoriser mon désir, non par amour pour la Compagnie, mais par amour pour moi qui suis dévoué à la Compagnie. Je ne prétends obtenir de S. S. aucun chapeau de cardinal. Mais Elle me fera une grande faveur si Elle m'accorde ce bienfait. V. R. m'obligera aussi si elle demande et obtient cette grâce, d'abord de N.-S., puis si elle en traite avec son vicaire. Que N.-S. nous donne d'entendre sa sainte volonté et de l'accomplir ! »

« Solliciter des grâces et des indulgences pour ceux qui font les Exercices, répondait S. Ignace au P. Miguel de Torrès (20 septembre) n'est pas sans grandes difficultés. Il suffirait de demander une indulgence plénière pour ceux qui, les ayant suivis, se confessent et communient. »

On obtint un bref en ce sens, mais Borgia voulait davantage. Dans une note pour son agent, Diego Sanchez, il écrit de

---

1. Francisco Juan de la Roca, doyen de la collégiale de Gandie, fut plusieurs fois envoyé à Rome par Borgia pour traiter les affaires du collège et du duché. Un autre chanoine, Diego Sanchez, reçut aussi des commissions analogues. Borgia écrivait en 1547 : « Mossen Faques, un de mes gentilshommes, va offrir au pape une paire de mules et des conserves, et va presser le doyen de Gandie au sujet de mes affaires. » Et il ajoutait pour le doyen : « Si la présence de Faques et les présents qu'il apporte ne suffisent pas pour avoir les brefs *gratis*, arrangez-vous pour qu'on les dépêche et de la façon la plus avantageuse. »

Gandie, le 27 décembre 1547 : « Qu'on explique à S. S. que la Compagnie de Jésus possède des Exercices spirituels auxquels le duc est très dévot, desquels le duc et beaucoup d'autres ont tiré de très grands fruits spirituels. Afin que ce livre fasse plus de bien, le duc supplie S. S. de le faire examiner et juger par le maître du Sacré Palais, lequel, s'il lui semble bon, l'approuvera et le confirmera en vertu de l'autorité apostolique. Et à ces Exercices ainsi approuvés, S. S. accorderait des grâces et des indulgences. »

A la prière du duc de Gandie, Paul III fit mûrement examiner les *Exercices spirituels*, et, le 31 juillet 1548, il les approuvait par sa bulle *Pastoralis officii*. En obtenant cette bulle, Borgia avait procuré à la Compagnie un grand bienfait, et à saint Ignace sans doute un grand bonheur. Cette année même, la première édition des *Exercices* fut publiée<sup>1</sup>. Le duc s'était offert à les faire imprimer à Valence. Saint Ignace préféra qu'ils le fussent à Rome. Borgia du moins, en paya les frais : vingt-deux ducats<sup>2</sup>.

Par sa discrète influence, Borgia gagnait déjà des âmes. Au mois de novembre 1546, le docteur Miguel de Torrès arrivait à Gandie. Torrès hésitait encore à embrasser la vie religieuse. Plus tard, comme recteur de Salamanque, comme visiteur et provincial du Portugal, il devait rendre d'éminents services. « Je l'ai reçu avec grande consolation, écrivait, le 11 septembre, Borgia à saint Ignace<sup>3</sup>. Il était si bien disposé, qu'un léger souffle a suffi pour l'embraser. Je lui ai communiqué ce que je pensais être la pensée de V. R. Le docteur m'a dit qu'il se déterminerait à entrer dans la Compagnie, si je lui assurais que telle me paraissait la divine volonté. N.-S. a donné la grâce miséricordieuse à ceux qui devaient parler et agir. Avec grande humilité et grande foi, le docteur s'est

1. *Exercitia spiritualia*, MDXLVIII. Et (à la fin) : Roma, apud Antonium Bladum. 11 septembris MDXLVIII. In-18 de 114 feuilles non numérotées.

2. Le duc de Gandie s'entremet aussi pour obtenir du pape divers privilèges que désirait saint Ignace : l'extension du nombre de ceux auxquels le général pouvait communiquer les faveurs spirituelles de l'Ordre, la permission de faire ordonner *extra tempora*, enfin un ensemble de faveurs commun à d'autres Ordres, et désigné sous le terme de *Mare magnum*.

3. M. B. II, 524.

fié à ce que le pécheur lui disait. Il s'est déterminé à faire le vœu d'entrer dans la Compagnie. Il l'écrivit devant moi, et me pria de l'envoyer à V. R. qui se réjouira et remerciera Dieu *qui non exhorruit tali uti instrumento*<sup>1</sup>. » Torrès fut la première conquête spirituelle de celui qui devait attirer tant d'âmes à sa suite dans la vie religieuse.

Le duc de Gandie conseilla aussitôt au docteur d'aller fonder une maison de son ordre à Saragosse. Il lui donna des lettres de recommandation pour son oncle, l'archevêque don Fernando d'Aragon, pour sa sœur, doña Luisa comtesse de Ribargoza, et pour de nombreux amis. Il lui offrit même une maison et des revenus qu'il possédait à Saragosse. Don Juan Martinez Siliceo, évêque de Carthagène, était devenu archevêque de Tolède. Ami et admirateur du duc de Gandie, il demeura toujours hostile à la Compagnie, à laquelle il reprochait d'être une nouvelle venue dans l'Église. Borgia pria Torrès d'aller voir le cardinal, et il lui remit une de ces lettres d'introduction qu'il excellait à écrire. « Si je demandais à V. S., disait-il à l'archevêque, une aumône pour mes fils, elle ne me la refuserait pas. Je lui en demande une pour les fils de Dieu, qui se sont consacrés à glorifier N.-S. et à sauver des âmes. La vigne du Seigneur demande de tels ouvriers, c'est donc utilement que je prie V. S. de louer ceux-ci. Ils sont les derniers venus, mais ils imiteront leurs devanciers et ils ne seront pas moins payés par l'infinie bonté du père de famille... »

« Le docteur emporte une bonne charge de filets, mandait Borgia à saint Ignace. Nous verrons la pêche qu'il fera. Pour moi, je n'étais même pas digne de préparer ces filets. » Le duc envoyait des lettres analogues à ses amis d'Andalousie. Il conseillait de fonder une maison à Séville. « J'aiderai la Compagnie, disait-il, du blé de ma commanderie, qui est située près de Séville. Partout où je possède un domaine, j'en veux donner la dîme à la Compagnie... A Séville, tout pourra manquer; on aura du moins le produit de ma commanderie. » Au lieu d'une fondation à Séville, le duc de Medina-Sidonia en désira une dans ses terres. Faute de

---

1. Qui n'a pas dédaigné de se servir d'un tel instrument.

sujets, saint Ignace y répugnait beaucoup. Cependant, écrivait son secrétaire, le P. Ignace remet toute cette affaire au duc de Gandie. Le duc nous connaît, et désire, comme nous, que Dieu se serve de nous le plus possible. Il sera donc bon juge. Et pour que Sa Seigneurie fasse librement ce que, selon Dieu, elle juge plus convenable, le P. Ignace envoie ci-joint un blanc-seing où le duc écrira ce qu'il voudra. D'ores et déjà Sa Paternité tient tout pour bien fait et l'approuve. » Une confiance si aveugle, en un homme aussi prudent que saint Ignace, prouve le cas qu'il convenait de faire du jugement de Borgia.

Le saint savait pourtant résister à quelques-uns des désirs de son ami. Le duc de Gandie, et surtout sa belle-sœur, doña Juana de Meneses, avaient projeté de fonder à Gandie un monastère de religieuses, placées sous l'obéissance de la Compagnie. Le 8 juin 1546, Oviedo signalait ce désir à saint Ignace. Le saint s'y opposa nettement. Dans un mémoire remis, cette année même, au P. Miguel de Torrès, saint Ignace disait<sup>1</sup> : « Quant à fonder à Gandie un monastère soumis à la Compagnie, à ce début de notre institut, au milieu de tant de contradictions, et vu le petit nombre de nos religieux, il n'y faut pas songer. Au surplus, cette Compagnie fait le vœu exprès d'être *in motu* aux ordres du Saint-Père, pour aller d'un point du monde à l'autre. A Gandie, il existe déjà un monastère très saint, et, la population étant peu considérable, on nuirait à l'un des monastères ou aux deux, en en élevant un second. Notre avis, en Notre-Seigneur, est de laisser la Compagnie libre de secourir les nécessités les plus importantes, sans se lier aux particulières. De plus, en entrant dans la vigne du Seigneur, nous devons penser que nous ne sommes même pas dignes de dénouer les sandales des bienheureux François et Dominique. Or ces religions sont embarrassées et troublées par les plaintes des monastères de religieuses : nous le voyons chaque jour ici, dans la curie romaine. Nous devons donc penser que nous rencontrerions autant de contradictions et de scandales, si nous prenions la charge spirituelle et l'obéissance des femmes. Ici, par décision spéciale de S. S., nous

---

1. *Epist.* I, 421.



avons dû accepter la direction de trois femmes, et nous regarderions comme une grande grâce d'en pouvoir être délivrés. Je me persuade donc, que, pour remplir les intentions du duc et de doña Juana, pour gagner plus d'âmes, et pour que Dieu soit plus universellement servi, il suffirait de fonder une congrégation de dames et d'autres personnes justes et saintes comme on le jugera le plus convenable en N.-S<sup>1</sup>. »

La fondation du collège restait la principale préoccupation du duc de Gandie, et un simple collège ne lui suffisait plus. Il voulait, dans ses Etats, une université. Projet téméraire, étant donné le voisinage de l'Université de Valence. Ce voisinage fut objecté à Rome, mais Borgia avait réponse à toutes les objections. Il apportait, du reste, dans sa fondation, la plus méritoire délicatesse. Dans le projet de lettres apostoliques qui devaient l'approuver, Borgia avait mentionné que les ducs de Gandie seraient les patrons de l'Université. Saint Ignace craignit que le droit de patronage ne créât, plus tard, des embarras. Il préférait que le duc recommandât simplement son œuvre à ses successeurs, sans leur accorder aucune juridiction sur elle. Le saint exprimait très timidement ce désir. Il suffit à Borgia de le deviner : il modifia aussitôt le texte de sa supplique.

« Que V. R., écrivait le duc à saint Ignace, se hâte de faire dresser et de faire expédier la bulle d'érection. L'édifice avance. Il faut l'achever, pour réparer ainsi ce que nous détruisons dans nos âmes, des œuvres que la divine Majesté édifie pourtant avec tant de charité. » Parlant de cette œuvre et de la réforme des couvents de Barcelone, Borgia ajoutait : « Je pense bien que la duchesse, de son côté, pourra mieux nous aider maintenant, du ciel : elle est mieux établie dans la charité parfaite, et si, en cette vie, elle a tant désiré et favorisé cette œuvre, je crois que, jouissant de la vie de

---

1. Le 6 septembre 1549, Borgia exprimait à S. Ignace le désir qu'éprouvait sa tante, la sœur Françoise de Jésus, de quitter Gandie où elle était trop honorée et son couvent où elle était entourée d'une cousine et de six nièces. Sœur Françoise aurait voulu que le pape l'appelât par *Motu Proprio* à aller dans un couvent pauvre. Sagement, S. Ignace répond : « Pour la sœur Françoise, qu'elle s'en remette au jugement de son Supérieur. »

ceux qui vivent vraiment, elle remplira bien son devoir. » Et il laissait échapper ce mot charmant : « Mon amour pour la duchesse a maintenant doublé, car elle est elle-même plus aimée du Créateur. »

Le 4 novembre 1547, Paul III délivrait la bulle d'érection et conférait à l'Université de Gandie les privilèges des Universités de Paris, de Valence, de Salamanque et d'Alcala. Le 20 mars suivant, saint Ignace acceptait la charge perpétuelle de cette université. Charles-Quint devait approuver l'érection le 9 février 1550. Les bâtiments ne furent achevés qu'au mois d'août 1548. Le 15, le duc assista à la messe de prise de possession et reçut le cierge symbolique, dû au fondateur. Lui et ses fils prirent ensuite leur repas avec la communauté, puis entendirent une soutenance de thèses. Le 7 mars 1549, dans l'église Saint-Sébastien, en présence de la famille ducal et de quatorze maîtres ou prêtres, eut lieu l'inauguration solennelle. En qualité d'exécuteur apostolique, le doyen de la collégiale promulgua la bulle de Paul III. Le notaire Onofre Perez de la Culla donna lecture des lettres pontificales et de la patente de saint Ignace, reconnaissant André de Oviedo comme recteur et chancelier de l'Université. Les témoins baisèrent les mains du recteur, qui confirma aussitôt leurs charges aux professeurs. Le docteur Hieronymo Perez, religieux de la Merci, était institué lecteur de théologie<sup>1</sup>; le maître Emmanuel de Sa, lecteur de philosophie, Jean Gaetano, lecteur d'art; François Saboya et Jean Ferri, professeurs de latinité et de rhétorique.

Cette université en miniature eut ses jours de prospérité. Des maîtres de Valence, des chevaliers de Saint-Jacques du monastère d'Uclès demandèrent à prendre leurs grades à Gandie. Le 10 janvier 1549, Oviedo écrivait : « Dix scolastiques étudient la théologie. Le seigneur duc, qui a beaucoup étudié les arts, étudie maintenant très sérieusement la théologie. Il favorise beaucoup les études, il répète les classes que nous repassons ensemble. Nous

---

1. Il avait, durant vingt ans, enseigné à Valence. Il imprima et dédia à François de Borgia un commentaire *In 1<sup>am</sup> parlem et in 1<sup>am</sup> 2<sup>ae</sup> S. Thomæ*.

attendons beaucoup de fruit de ce cours, car le maître Perez est très bon et les auditeurs intelligents. Ils peuvent bien apprendre : ils ont toutes les commodités pour le faire ; on n'en a peut-être pas tant à Paris. »

Malgré l'optimisme d'Oviedo, disons tout de suite que l'Université de Gandie ne répondit pas aux espérances de son fondateur. Elle manquait d'étudiants et ne pouvait lutter avec Valence. Cette ville offrait plus de distractions aux étudiants fortunés, et plus de ressources aux étudiants pauvres, contraints de servir pour vivre. Le duc avait élaboré de beaux plans, d'excellents règlements. L'Université devait compter vingt-deux chaires : trois chaires de grammaire, occupées par des Pères du collège ; trois de philosophie, dont deux confiées aux Pères, une à un étranger choisi au concours ; cinq de rhétorique ; quatre de droit civil remplies par des chanoines et des étrangers ; trois de droit canon ; quatre de médecine.

En fait, on ouvrit d'abord trois classes, et, au lieu d'en augmenter le nombre, on le réduisit<sup>1</sup>. En 1555, Borgia, devenu supérieur de la Compagnie en Espagne, supprimait lui-même les écoles de grammaire et conservait les cours supérieurs. Trois ans après, faute d'élèves, il faisait rouvrir deux classes de grammaire et une de cas de conscience. Il fermait les autres. Bientôt l'Université ne compta plus que trois maîtres<sup>2</sup>. Elle jouissait d'un titre auquel ne répondait aucune réalité.

L'école des enfants morisques eut encore moins de succès. Le duc avait fondé dix-huit bourses, douze pour les enfants de ses États, six pour ceux du marquisat de Denia. On logea d'abord les Morisques en ville, puis, en 1548, au collège. Leur nombre diminua, et, dit le chroniqueur de la province d'Aragon, « l'expérience, mère des désenchantements, détrompa bientôt le duc qui se donna

1. Déjà, le 16 novembre 1549, Borgia, par acte notarié, autorisait l'Université, au lieu de 8 classes par jour, à n'en donner que cinq : deux de grammaire, deux de droit et de philosophie, et une de théologie.

2. La maison elle-même, mal construite, menaçait ruine en 1566, et, comme il eût trop fallu dépenser pour la restaurer, il n'y restait plus que deux professeurs de grammaire, quatre étudiants et quatre frères coadjuteurs.

pour désillusionné ». Le 31 août 1548, il déchargea le collège des douze Morisques. Ceux de Denia vinrent jusqu'en 1551. L'historien de la province, qui composait son œuvre en 1607, donne l'œuvre de Borgia comme manquée<sup>1</sup>.

Du moins, tant qu'il vécut dans son duché, François de Borgia put-il conserver quelque illusion, et attribuer à la débilité de toute enfance l'anémie de sa fondation. Des prêtres, surtout de la Compagnie, venaient conquérir leurs grades à Gandie, et ces examens, toujours solennels, prêtaient à l'Université un éclat plein de promesses.

Elle ne vivait en réalité que par la communauté, elle-même fort réduite, qui habitait le collège, et qui, avec un zèle très ardent, s'occupait à la fois d'étudier pour son propre compte, d'évangéliser le peuple, d'instruire et de catéchiser les enfants. Don Vicente Roca y de la Serna, devenu évêque de Ségorbe et Albarracin avait étudié à l'école de Gandie. Il écrivait plus tard : « Les Pères se préoccupaient surtout que les enfants sussent bien le catéchisme, que hommes et femmes se confessassent et communiasent souvent chaque année. Le dimanche, Pères et Frères allaient, une clochette à la main, réunir les enfants et les menaient dans l'église du collège. Ils leur donnaient ensuite quelques friandises ou des chapelets que les enfants pendaient à leur ceinture. On inaugura les classes de l'université. Le docteur Perez, de la Merci, commença un cours de théologie ; le P. Baptiste Barma, venu d'Alcala, fit un cours de philosophie. D. François de Borgia suivait les deux cours. D'autres Pères organisèrent des classes de grammaire. Je commençai de l'apprendre avec eux. Nous étions quinze ou vingt enfants. Le soir, quand nous sortions de la classe, on nous gardait une heure en prières. On nous faisait réfléchir sur quelque article de la foi. Nous

---

1. L'Université de Gandie survécut peu à la suppression de la Compagnie, au dix-huitième siècle ; Charles III, qui ne pouvait supporter ce qui rappelait l'Ordre détruit, fit démolir la façade sud-est et modifia la disposition du collège pour le changer en maison de bienfaisance, *casa de misericordia*. En réalité, l'édifice fut loué à des familles pauvres. Le 28 décembre 1866, l'ayuntamiento décida d'y appeler les Pères des écoles pies, qui y vinrent le 17 mars 1867 et dirigent encore ce collège. L'œuvre de François de Borgia continue donc à faire à Gandie le bien qu'en attendait le fondateur.

nous confessions chaque samedi, et communions chaque dimanche. Aussi cette primitive église fut-elle très profitable. »

« Le peuple est ici très édifié, écrivait Oviedo en 1550. Une confrérie du Précieux-Sang a été instituée au collège et est prospère... Le P. Baptiste Barma s'occupe surtout des pauvres de l'hôpital ; il va quêter pour eux et leur porte la nourriture à l'hôpital. Il a institué l'usage, parmi les séculiers, d'aller servir les pauvres, chacun une semaine. Cette dernière semaine sainte, c'était le tour du marquis de Lombay, D. Carlos.... Je m'y suis trouvé un jour avec Sa Seigneurie qui donnait à manger aux pauvres malades. Je me promenai avec lui dans l'hôpital, et il me fit part des miséricordes que Dieu opérait en lui. »

Le 29 juin 1547, saint Ignace avait écrit à la communauté de Gandie d'élire un supérieur. On porta à cette élection l'intensité de ferveur dont on était coutumier à Gandie. Le lundi, 10 octobre, on lut en public la lettre de saint Ignace. Les jours suivants furent consacrés à la prière et à la pénitence. Le jeudi soir, on déposa les votes qu'on lut le lendemain matin, 14 octobre. Oviedo était élu à l'unanimité.

André de Oviedo, alors âgé de trente ans, était le zèle et la ferveur mêmes. Il avait trouvé Gandie fort relâchée. Personne n'y recevait les sacrements plus d'une fois par an. Par ses prédications, il avait transformé la ville. Prêtres et notables enviaient la faveur de suivre, sous sa direction, les exercices spirituels. Ils se réunissaient par groupes de douze ou de quatorze, et sortaient de leur retraite renouvelés ; Oviedo était doué d'une intelligence supérieure, mais, âme candide et naïve, il avait, pour l'illumineisme, une propension que le commerce du frère Jean de Texeda développa singulièrement. Texeda vivait, à Gandie, au palais ducal. Très désireux de recevoir les ordres sacrés, mais combattu dans ce désir par ses supérieurs, il s'était rendu à Rome, en 1546, muni des plus chaudes lettres de recommandation de Borgia et en avait rapporté l'autorisation de se faire ordonner. Dans son journal, le P. Nadal a noté que ce recours à des étrangers, pour obtenir ce que ses supérieurs lui refusaient, l'avait choqué dans Texeda. De retour à Gandie, Texeda pensa habiter au collège. Ni saint Ignace,



ni le duc n'y avaient tenu : ils doutaient, non de la sainteté du frère franciscain, mais de sa prudence. « Frère Texeda étudie tant qu'il peut, écrivait un témoin. Il nous est très attaché et il est payé de la même monnaie. Il a ici des disciples très exemplaires, par exemple le P. André et maître Onfroy. »

Si ces deux disciples avaient eu le bon sens du duc de Gandie, l'exemple de Texeda ne leur eût été que profitable. Ils étaient moins bien équilibrés, et leur ferveur mal entendue les allait pousser à de fâcheuses exagérations. Pour imiter Texeda, ils en vinrent, dit Nadal, à passer de longues heures en oraison, et, pour y être plus aptes, à ne se nourrir que de *gazpacho*. Le 3 novembre 1547, pendant une longue absence du duc de Gandie, le P. Oviedo adressait à saint Ignace un mémoire très détaillé sur l'état du collège. Aux détails édifiants, il joignait des appréciations singulières. Ils sont dix religieux dans la maison. Chaque matin, on médite en commun de cinq à six heures, puis on entend la messe, et l'on prie jusqu'à sept heures. De neuf à dix heures du soir, nouvelle méditation en commun, et Oviedo estime que, dans toute maison de la Compagnie, on devrait méditer une ou deux heures par jour. Quand Borgia était à Gandie, Oviedo passait avec lui plusieurs heures le matin, autant l'après-midi. Jusqu'à la nuit ils causaient de choses spirituelles et d'affaires, ou étudiaient la logique. Oviedo ajoute que les profès de la Compagnie devraient, chaque année, se retirer un mois au désert. Lui-même, le goût de la vie solitaire l'a pris. Au mois d'août dernier, il s'est enfermé dans l'ermitage de Sainte-Anne, situé à un quart d'heure de Gandie. Du 14 août à la fin du mois, il y a mené la vie érémitique. Chaque jour, un frère venait lui porter sa nourriture et lui servir la messe. Cette vie retirée, avoue-t-il, lui a enlevé le goût des œuvres apostoliques. Le duc de Gandie lui a demandé de prêcher le prochain Carême ; il ne sait s'il le fera. Il est inquiet à ce sujet ; il voit autant de raisons contre que de raisons pour, et ne sait que décider. Il reconnaît qu'il a été très scrupuleux, mais se croit guéri.

Borgia avertissait lui-même saint Ignace que maître Onfroy se levait à minuit et priait sept heures de suite. Oviedo et Onfroy

finirent par désirer d'aller passer sept ans dans la solitude. Le 8 février 1548, ils exprimèrent ce désir à saint Ignace. Oviedo n'avait-il pas même demandé de célébrer la sainte messe deux ou trois fois par jour. Le bon sens de saint Ignace s'alarma de ces singularités<sup>1</sup>. « Si le P. André était à Rome, fit-il répondre, je guérirais d'une autre façon sa dévotion exagérée : je lui défendrais de dire la messe, même une fois. » Quant aux désirs de solitude, il leur opposa la saine et vraie notion de l'obéissance religieuse, et manifesta même la volonté de rappeler Oviedo à Rome.

L'exemple d'Oviedo et de ses compagnons aurait pu grandement nuire au duc de Gandie, encore néophyte. Il se laissa bien, à cette époque, emporter, lui aussi, par des excès de mortification. Mais saint Ignace veillait, et ce qu'il y avait d'excessif dans la pénitence de Borgia, ne put durer longtemps. Le 12 mars, le P. Polanco, secrétaire du saint, écrivait au recteur de Gandie : « Notre père Ignace a été informé que le seigneur duc se traite avec trop de rigueur et nuit ainsi à sa santé. Son désir est fort édifiant et doit plaire beaucoup à Notre-Seigneur. Cependant Sa Paternité juge que Sa Seigneurie doit se modérer, afin de s'employer plus longtemps au service divin, et Elle veut que V. R. y veille. » D'autre part, saint Ignace adressait lui-même au duc ces règles de conduite, reflet de son admirable sagesse<sup>2</sup> : (20 septembre 1548)

« J'ai vu votre mode de procéder, qui m'a donné une nouvelle occasion de me réjouir en Notre-Seigneur. J'ai attribué vos efforts à la divine Bonté d'où procède tout bien. Cependant, estimant que les exercices doivent varier avec les circonstances, je dirai à Votre Seigneurie ce que je pense, puisqu'elle me le demande.

« Premièrement, quant au temps donné aux exercices de piété, je pense qu'il le faudrait réduire de moitié. Quand nos pensées, provenant de notre nature ou des tentations de l'ennemi, se réveillent et nous troublent, pour empêcher la volonté d'y céder,

---

1. Le 29 mars 1548, il prévient Araoz de remédier au mal.

Il indique aussi à Borgia plusieurs moyens d'arrêter la contagion, et, finalement, s'en remettant à sa prudence, il lui expédie deux blancs-seings dont il fera l'usage qu'il voudra.

2. *Epist.* II, 233.

nous devons augmenter nos prières.... Au contraire, quand ces tentations faiblissent et meurent, et qu'elles sont remplacées par de bonnes et saintes aspirations, nous n'avons plus besoin de tant d'armes pour vaincre nos ennemis. D'après ce que je connais de V. S., elle ferait mieux de consacrer à l'étude, au gouvernement de son état, ou en entretiens spirituels, la moitié du temps qu'elle donne à la prière. Qu'elle veille à ce que son âme soit calme, en paix, et prête à faire ce que Notre-Seigneur veut d'elle. Il est d'une plus haute vertu de pouvoir jouir du Seigneur en diverses occupations et en tous lieux, que dans la seule prière et dans son seul oratoire.

» Quant aux jeûnes et aux abstinences, je suis pour que V. S. augmente ses forces et non pour qu'elle les diminue. Quand une âme est disposée à mourir plutôt que d'offenser Dieu si faiblement que ce soit, et quand elle n'est pas en butte à des tentations spéciales du démon, du monde ou des sens — tel est l'état de V. S. — elle doit penser, et je désire que V. S. imprime bien ceci en son âme, qu'elle et son corps appartiennent à leur Créateur et Seigneur, qui en demandera compte. Il ne faut donc pas laisser s'affaiblir sa santé. Elle débilitée, l'âme ne pourra agir. Donc, ces jeûnes et ces grandes abstinences, et cette privation de mets ordinaires, je les loue beaucoup et y applaudis pour un certain temps, mais, désormais, je ne pourrai les louer. Avec tant de jeûnes et d'abstinences, votre estomac en viendrait à ne pas fonctionner et à ne pouvoir digérer la viande ou les mets substantiels qui donnent de la force. Je suis d'avis, au contraire, que V. S. cherche de toutes façons à se fortifier, et use des viandes ordinaires, aussi souvent qu'il lui sera utile. Nous devons aimer le corps quand il obéit à l'âme et qu'il l'aide, et l'âme, ainsi aidée et obéie, se peut mieux disposer à servir et à louer notre Créateur et Seigneur.

» Quant aux macérations, je suis d'avis de bannir tout ce qui peut faire couler une goutte de sang. Si la divine Majesté a inspiré à V. S. de le faire, désormais, sans entrer en explications ni en preuves, je suis d'avis qu'il vaut beaucoup mieux abandonner ces pratiques. Au lieu de chercher à verser son sang, mieux vaut plus immédiatement chercher le Seigneur et ses dons très saints, et

verser des larmes à la pensée de ses péchés, de la passion de Notre-Seigneur ou de la sainte Trinité. Ces larmes sont d'autant meilleures qu'elles viennent en pensant à des sujets plus élevés... Mais, pour chacun, cette méditation-là est la meilleure, dans laquelle Dieu se communique davantage à lui. Car Dieu voit et sait ce qui nous convient davantage, et, sachant tout, il nous indique lui-même la voie à suivre. Nous, pour la trouver, nous devons tâtonner, avant de rencontrer la voie qui nous conduira à la vie sans fin, où nous jouirons des dons très saints de Dieu.

» J'entends, par ces dons, ceux qu'il ne dépend pas de nous de posséder, mais qui nous sont accordés par Celui qui dispense tout bien, par exemple, des augmentations de foi, d'espérance, de charité, le goût et la paix de l'âme, les larmes, la consolation intense, les élévations de l'esprit, les impressions et illuminations divines, enfin les goûts et les sentiments intimes qui conduisent à ces dons, le tout avec l'humilité et l'obéissance due à la sainte Église et aux docteurs et directeurs qu'elle institue. Chacun de ces dons se doit de beaucoup préférer à tout acte matériel, qui ne vaut qu'autant qu'il tend à acquérir ces dons. Je ne veux pas dire qu'il faille les rechercher pour le contentement qu'on y trouve ; mais sachant que, sans eux, nos pensées, paroles et œuvres sont toutes mêlées et froides, nous les désirons afin que nos œuvres soient échauffées, clarifiées, rectifiées, dans l'intérêt du plus grand service de Dieu. Nous ne désirons ces dons qu'autant qu'ils peuvent nous aider à procurer la plus grande gloire de Dieu. Et ainsi, quand le corps, par de trop grandes fatigues, vient à périlcliter, il est meilleur de le guérir, afin que, non seulement l'âme soit saine, mais que l'âme saine réside en un corps sain, et qu'ainsi tout en nous soit plus apte et plus disposé à servir Dieu. »

Le grand maître de la vie spirituelle trouvait, dans le duc de Gandie, un disciple soumis. Cependant, il faut l'avouer, de cette formation reçue à Gandie, Borgia garda toujours une tendance à des austérités qu'autour de lui on jugeait excessives. Le 27 juillet 1549, saint Ignace lui faisait écrire ; « Le P. Araoz devant partir de Gandie, notre Père juge qu'il faut lui assigner un mentor (*un pedagogo*) auquel il soit soumis pour tout ce qui regarde sa santé.



Notre Père charge V. S. de lui en donner un (bien qu'il lui semble que, pour la même raison, V. S. en aurait souvent besoin aussi). On s'en remet à V. S. que nous tenons tous pour notre Seigneur et Père et qui témoigne à tous tant de charité. » Souvent, de Rome, lui viendront des conseils et des ordres de prudence, et, parfois, il sera difficile de les lui faire accepter. Il avait ses raisons ; il suivait ses lumières ; il expiait pour d'autres Borgia, et, finalement, sa constante austérité fut une des raisons qui l'ont canonisé. Il retint, du moins, pour les autres, ces leçons de prudence. Il les répétera plus tard à saint Charles Borromée, et dès 1548, simple laïque, c'est lui qui guérira Oviedo de ses tenaces illusions.

Le 4 mai 1548, il écrivait à saint Ignace<sup>1</sup> : « Quand j'ai écrit à V. P. ma dernière lettre, je me portais très bien. Depuis, j'ai été un peu indisposé. Aussi vous écrirai-je, aujourd'hui, avec l'aide d'un secrétaire. Je veux conserver ma santé, puisque V. P. le désire. Du reste, mon indisposition ne m'a point forcé à m'aliter, comme les printemps précédents. Cependant, je me traite comme si j'étais malade, puisque c'est la volonté de V. P... Je remercie V. P. de ce qu'Elle ordonne au sujet des étudiants de Gandie. Ils sont studieux et fervents, mais parfois si contentionnés, que quelqu'un les doit modérer. Il faut que l'âme s'exerce sans que le corps en souffre, et que l'esprit soit cultivé sans que l'âme en reçoive préjudice.

» Quant à ce désir de solitude que m'a manifesté le P. André, je lui ai dit qu'un tel désir ne pouvait être réalisé, mais qu'il fallait remercier le Seigneur qui l'avait inspiré, et qui lui permettait, dans la Compagnie, d'obtenir les mérites de la vie érémitique, sans cependant qu'il l'embrasse. Il s'est montré, d'ailleurs, très indifférent à ce sujet, et ma réponse l'a laissé très consolé. Si le démon a prétendu gagner quelque chose de lui, je crois qu'il a, au contraire, perdu. Ce père obtiendra, et le mérite de la vie solitaire, et le sacrifice de l'obéissance. J'en dis autant du P. Onfroy. Que V. P. les bénisse tous deux. Elle a, en eux, des fils qui méritent le nom de fils. Inutile, me semble-t-il, de s'occuper outre

1. M. B. II, 546.



mesure de cet incident : ce ver ne rongera pas la Compagnie. La déclaration de V. P. a suffi. Aussi ne me paraît-il pas nécessaire que le P. André aille à Rome, à moins que V. P. n'en ordonne autrement. »

Oviedo ne fut pas si tôt guéri, et, le 27 juillet 1549, saint Ignace écrivait au duc de Gandie cette lettre énergique<sup>1</sup> : « Les deux personnes en question recherchent toujours, paraît-il, le désert qu'elles désirent, et elles risquent de s'en faire désigner un autre plus complet, si elles ne savent pas s'humilier et se laisser guider suivant leur profession. Le remède est bien nécessaire, je le crois. V. S. peut beaucoup par son autorité et sa présence. Aussi, considérant ce que ma conscience m'ordonne, croyant fermement et à n'en pouvoir douter, et protestant, devant le tribunal du Christ Notre-Seigneur qui doit me juger, que ces deux hommes s'égarent, illusionnés et dévoyés, parfois dans la bonne route, parfois en dehors, déçus par le père du mensonge, qui a coutume de dire une vérité et d'achever par un mensonge..., par amour et par respect pour Dieu Notre-Seigneur, et recommandant tout à sa divine Bonté, je charge V. S. de beaucoup réfléchir, de considérer et de pourvoir à tout cela. Qu'elle ne permette pas d'écarts qui peuvent causer du scandale et nuire tellement, mais que l'on en revienne à servir sa divine Majesté comme Elle le veut, et qu'ils soient guéris totalement, pour son plus grand service, pour sa louange et pour sa gloire. »

Le 30 novembre, le duc de Gandie répondait<sup>2</sup> : « Je vais bien, grâce à Dieu, et remercie V. P. de la communication des grâces spirituelles de la Compagnie qu'elle m'accorde. Je supplie V. P. de nommer, dans cette communication, le P. André, auquel je dois beaucoup et que j'aime. J'avise V. P. que j'ai usé de son autorité, et *in nomine tuo*, et avec la grâce de Notre-Seigneur, *mutavi homines*. Il est resté très consolé, et tout entier adonné à l'étude. Aussi je supplie V. P. de lui écrire pour le consoler et le féliciter,

---

1. *Epist.* II, 434.

2. *M. B.* II, 565.

car enfin il est un vrai fils de la Compagnie, bien qu'il ait désiré, en sa candeur, être *ut passer solitarius*. »

« Je baise les mains de V. P., écrivait-il le 31 mars 1750<sup>1</sup>, pour l'amour et la charité qu'elle me montre, en communiquant les grâces spirituelles de la Compagnie à un si vil pécheur. *Dominus retribuat tibi. Amen* ! Ce que je demande surtout à V. P., c'est qu'elle me communique son esprit de mortification, sa connaissance et sa détestation de soi, son désir de n'être rien et l'amour que lui communique le Seigneur. Je le lui demande en toute humilité. Et aussi, que le Seigneur ne permette pas que j'use mal des grâces qu'il m'a concédées. La lettre de V. P. a donné la vie au P. André. Il baise le nom et la signature de V. P. et parle un tout autre langage qu'autrefois. Bénissons Dieu de tout. »

Ainsi s'acheva cette crise qui eût peut-être été fatale au P. André de Oviedo, s'il n'avait eu, pour l'aider à en sortir, l'appui si délicat et si ferme du duc de Gandie. Aussi bien, ce grand désir de solitude, Dieu, plus tard, devait le réaliser abondamment, et, peut-être, Dieu l'inspirait-il alors au P. Oviedo, afin de le préparer aux futurs sacrifices auxquels il le destinait. En 1554, séduit par les menteuses avances du roi d'Éthiopie, le pape donnait à cette région, comme patriarche, le P. Juan Nuñez Barreto, et comme évêques auxiliaires, le P. André de Oviedo, nommé évêque d'Héliopolis, et le P. Melchior Carnero, évêque de Nicée. Oviedo gagna seul l'Éthiopie, et, pendant plus de vingt ans, mena une vie plus misérable et plus solitaire qu'il n'eût jamais osé le désirer. Il ne se trompait donc qu'à demi, en se jugeant appelé par Dieu à des sacrifices extraordinaires, et son obéissance lui mérita de voir, en leur temps, ses désirs réalisés. Il n'en est pas moins vrai que, dans cette réunion d'hommes fervents, François de Borgia se montrait non point disciple, mais maître. Il dominait tous ceux qui l'entouraient. En Espagne, il devenait le vrai chef de l'ordre auquel il appartenait à peine. Le P. Araoz, provincial d'Espagne, venait souvent à Gandie. Sa trop vive impressionnabilité rendra plus tard Araoz injuste envers Borgia, et fera naître, entre ces deux hommes,

---

1. *Ibid.*, 567.

des désaccords fâcheux. A Gandie, le duc entourait Araoz des plus délicates prévenances.

Le 18 juillet 1546, il lui écrivait<sup>1</sup> : « J'envoie à V. R. du sucre de ce pays, afin qu'elle apaise sa soif quand elle a la fièvre. Par amour du Seigneur qui envoie la fièvre, je demande que vous acceptiez le remède : tout vient également de sa main. De moi, ne regardez pas ce que j'envoie, mais ce qu'enverrait mon cœur s'il le pouvait et si c'était nécessaire. Mais tenons-nous enfermés dans le cœur du Seigneur par sa grande charité, et que celle-ci augmente de plus en plus dans tous les cœurs des vivants. Amen ! »

Et le 19 janvier 1547<sup>2</sup> : « Je vais bien, mon cher Père, corporellement. Spirituellement, puisque je ne suis pas en enfer, j'estime que je vais bien. De cette façon je trouve que tout me surabonde et que tout me sourit et que tout va bien. »

Le 3 avril 1549, on écrivait à Rome : « Hier, samedi, le seigneur duc vint visiter le P. Araoz ; il passa la journée avec lui. L'heure du dîner venue, le seigneur duc descendit à la cuisine, et, de ses mains, fit cuire deux œufs à la coque. « Sa Paternité pourra » manger ces œufs, ajouta-t-il ; ce sont les premiers que je cuis » en ma vie. » Le P. André, qui était présent, dit au duc : « Que » Votre Seigneurie me croie : c'est un grand honneur que de servir à la cuisine. » Le duc répondit : « Mon cher Père, c'est un » tel honneur, que je ne mérite pas de le remplir et que je m'en juge très indigne. » Le soir, le seigneur duc est resté faire collation avec le P. Araoz. « Puisque, samedi dernier, je vous ai servi de » cuisinier, lui dit-il, ce soir je puis bien vous tenir lieu d'écuyer » tranchant. » Et ainsi fit-il. Que Dieu soit béni ! Sa Paternité et Sa Seigneurie rivalisent d'humilité et nous confondent. Que le Seigneur achève de les sanctifier ! »

---

1. M. B. III, 16.

2. *Ibid.*, 18.

## CHAPITRE IV

LE SAINT DUC. — LA PROFESSION. — DERNIERS ARRANGEMENTS  
— L'ADIEU A GANDIE.

Peu de saints ont été plus défigurés que François de Borgia. On le représente, communément, austère aux autres et rigide. Aucun portrait n'est plus menteur. Son âme favorisée s'élevait spontanément, par l'habitude d'une contemplation constante ; il était sévère à lui-même ; mais aucun illuminisme ne l'égarait, aucune contrainte ne le rendait maussade. Par sa fidélité au devoir et à la grâce de Dieu, il était passé de la vie mondaine à la vie parfaite. L'humilité sincère qui le portait à se dire pécheur ajoutait à sa vertu une charme touchant, mais ne voilait sa vie d'aucune tristesse.

Dans la cour d'honneur du palais de Gandie, un escalier en hors d'œuvre conduit à une vaste salle de réception qui s'ouvre sur une autre moins vaste, aujourd'hui transformée en chapelle. Celle-ci était le cabinet, le *despacho* du prince. Tout auprès, Borgia s'était ménagé un petit oratoire, où, chaque jour, il aimait à s'ensevelir pour prier ou se macérer. L'oratoire, par sa forme basse et allongée, son plafond à trois pans, rappelle la forme d'un cercueil<sup>1</sup>. Aux murs blancs, des dessins au trait représentent les mystères du Rosaire. Cet oratoire entendit les prières, vit les austérités du saint duc. C'est là que, priant pour la duchesse mourante, au pied d'un crucifix que l'on vénère encore, Borgia s'entendit convier au sacrifice parfait. Mais à l'époque même où le prince s'abandonnait le plus immodérément à ses désirs de pénitence, il gardait sa sereine

---

1. Ses dimensions sont de six mètres de longueur, de deux mètres trente-cinq de largeur à une extrémité, de deux mètres cinquante-huit à l'autre, et de deux mètres trente-sept de hauteur.

et compatissante bonté. Personne ne le connut austère ou chagrin. Il parlait, il écrivait avec enjouement. Il mettait, à guérir Oviedo de ses illusions, cette douceur, ce tact qu'il apportera plus tard dans son gouvernement, car, en dépit d'une opinion trop reçue, Borgia, supérieur, aura pour caractéristique l'indulgente et judicieuse bonhomie d'un père. Avec raison, Lefebvre et Araoz l'appelaient le très bon, *el buenísimo*.

A partir de 1546, dans la chapelle de son palais dédiée à saint Michel, Borgia communiait chaque jour. Il s'était réservé, au collège, un appartement très simple où il se retirait pour étudier. Il se levait, dit Vasquez, à deux heures du matin et méditait jusqu'à huit. Doña Juana de Velasco dit : de quatre à huit<sup>1</sup>. Cela devait être, en tout cas, avant que saint Ignace eût réduit de moitié ces heures de prière. « Ici, écrivait Araoz à saint Ignace en parlant du collège de Gandie, on fait une heure d'oraison, puis on entend la messe et on fait une autre heure de prière. Le P. André voudrait ajouter à cette mesure. Le duc ne voudrait pas qu'on y retranchât. Je n'ose m'opposer à eux et je n'innove rien, en attendant l'avis de V. P. De même, le duc serait peiné si on enlevait l'usage de la discipline, le vendredi. » Borgia avait trouvé cette dernière coutume établie, et, écrivait Oviedo, « il s'est édifié de ces pénitences, en *homme habitué aux armes* ». Saint Ignace fit répondre au P. Araoz, qu'en attendant la publication des constitutions, on pourrait, à Gandie, continuer à faire deux heures d'oraison par jour.

« Je l'ai connu, dit un témoin<sup>2</sup>. Il portait des vêtements très pauvres d'étamine tout usée. Il ne manquait pas de gens — ecclésiastiques autant que séculiers — pour en murmurer. Ils étaient plus mondains que lui, mais jamais il ne modifia pour cela, ni ne soigna davantage sa mise. » « Le petit nègre Joanico faisait le service de sa chambre, dit Luis de Biruegel. Un jour, le démon apparut au duc sous les traits de Joanico. Le duc le chassa à coups d'eau

---

1. Le 8 février 1548, le P. Pierre Domenech écrivait à saint Ignace : Il vient de passer onze jours à Gandie. On lui a parlé de la sainteté du duc de Gandie, de son mépris du monde, comme quoi il faisait chaque jour cinq heures d'oraison mentale et entendait deux classes, etc.

2. Procès. (*Osuna*.)



bénite. » « Une fois, raconte le P. Blas Rengypho, le démon, à trois reprises, jeta le duc hors de son lit. Le duc resta enfin par terre, en disant : « Couche-toi dans mon lit. Tu le mérites mieux que moi<sup>1</sup>. »

« Le duc donnait beaucoup aux pauvres, affirme un autre témoin. Quand il sortait, il portait toujours une bourse pleine de demi-réaux, et il ne donnait jamais moins d'un demi-réal. » « Le duc est si généreux, écrivait Oviedo le 8 novembre 1549, qu'en ces six ou sept dernières années, il n'a pas donné moins de cinquante mille ducats, sans compter ce qu'il a donné auparavant et ce qu'on ignore. » Chaque jour, un médecin venait lui présenter la liste des malades pauvres. Il avait un aumônier officiel et d'autres officiels. Tous avaient l'ordre de donner largement.

Aussi bien, ni ses larges aumônes, ni ses fondations, ni la simplicité qu'il observait dans sa personne, n'empêchaient le duc de Gandie de tenir un train de maison très somptueux. Les portiers et les huissiers de son palais étaient vêtus d'écarlate, en velours l'hiver, en soie l'été. Il n'avait voulu congédier aucun des officiers de son père, et gardait ainsi un double service de serviteurs titrés. Ses équipages étaient renommés, et il dépensait beaucoup pour sa chapelle. Il avait paraît-il, à ses gages, des brodeurs qui tissaient de magnifiques ornements d'église. De Barcelone, il avait emmené des musiciens qu'il fournissait sans doute de musique d'église. Il trouvait d'ailleurs le moyen d'agrandir ses États, auxquels, en 1550, il ajoutait encore une baronnie. Un jour, un grand d'Espagne se plaignait au duc de Gandie de sa pénurie. Malgré sa fortune, il ne trouvait pas de quoi donner à ses pages de livrées neuves, et il s'étonnait de voir Borgia à la fois si généreux et si opulent. Borgia répondit que, durant son séjour à Gandie, Dieu semblait, en sa faveur, avoir renouvelé la multiplication des pains, tant ses récoltes de sucre étaient abondantes. Il évitait d'ailleurs les dépenses folles et était très ordonné. Avec de l'ordre,

---

1. Note écrite à Barcelone, en 1606, et recueillie dans un registre où le P. Gabriel Alvarez réunit, dès 1605, les témoignages des plus anciens Pères sur les vertus des premiers Jésuites d'Espagne. (Archives d'État de Valence.)

de la prudence, des livres biens tenus, peu de fortune paraît beaucoup, *lo poco luce mucho*. Vingt mille ducats de rente annuelle suffisent à qui, différemment, n'aurait pas assez de cinquante mille ducats par mois. A ceux donc qui le détournaient de tant employer en fondations pieuses, le duc répondait que Dieu le favorisait en proportion de ses générosités. Il aurait pu ajouter que la fortune des ducs de Gandie venant surtout des largesses d'Alexandre VI à ses enfants, la restitution de ses biens à Dieu ne pourrait jamais être assez complète.

Le 10 mars 1549, Oviedo écrivait à saint Ignace : « Le seigneur duc entend chaque jour les leçons de théologie et les répète, à l'admiration de tous. Le premier jour de Carême, il est venu s'installer au collège dans un appartement disposé pour lui, où il demeure avec deux de ses fils (Alvaro et Fernando). Il mange souvent au réfectoire avec la communauté. Son menu consiste en quelques légumes pour commencer (*unas pocas de hiervas*), une écuelle de garbanzos et un dessert quelconque (*algo por postre*). Il ne prend ni poissons ni œufs. On dit qu'il en a usé ainsi d'autres Carêmes, et a passé l'année sans dîner (se contentant d'une simple collation). Je suis poussé par tous à le faire manger davantage, et, sans même recourir à un ordre, je l'y mènerai très facilement, parce que S. S. est si disposée à suivre tous les avis, qu'il nous confond, moi surtout. Chaque soir, nous nous réunissons pour traiter des affaires de l'Université et du règlement du collège, et il y a de quoi rendre grâces à Dieu de voir avec quelle mortification et quel détachement il procède en tout. »

Oviedo écrivait encore, le 31 mars 1550 : « Le seigneur duc élève si bien ses fils, qu'il y a de quoi louer Dieu en voyant les exemples de vertu et d'humilité que tous donnent. C'est une génération sainte, les dignes fils d'un tel père, père des pauvres, soutien des veuves, consolateur des affligés et ami des serviteurs de Notre-Seigneur. C'est un grand bienfait, non seulement de converser avec un duc si grand serviteur de Dieu, mais seulement de voir son visage. Il est fervent dans le service de Dieu, élevé en contemplation, simple et très docte, plein de crainte et d'amour de

Dieu. Heureux temps, ceux dans lesquels Dieu nous donne de tels exemples à imiter ! »

Enfin l'évêque de Carthagène, don Estevan de Almeyda, écrivait, le 28 avril 1548, au retour d'un voyage à Gandie : « Je viens de Gandie, et j'ai vu un duc, don Francisco, qui est un miracle de prince et de chevalier, totalement humble et saint et vraiment homme de Dieu. Sa vue répond à la renommée que répandent ses vertus et son bon gouvernement, et elle m'a rempli de confusion à la pensée du peu de fruit que j'obtiens dans la vie sacerdotale et pontificale, en comparaison de la vie de ce chevalier laïque. Je puis dire en vérité : *Verecundia mea contra me est, et confusio faciei meæ cooperuit me*. La honte et la confusion me font rougir, et, comme saint Jérôme, je pense que, dans l'Église de Dieu, il y a des séculiers qui donnent l'exemple à beaucoup de prêtres. Oh ! que de choses j'ai remarquées dans le palais de ce duc, qui ne se voient pas dans les maisons soumises à de plus grands devoirs ! Quelle famille réformée ! Quelle éducation des enfants ! Quel gouvernement des sujets ! Quels religieux en sa Compagnie, non seulement ceux qu'on nomme de Jésus, mais un frère lai de Saint-François, qui s'appelle Jean Texeda, dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, son humble simplicité, sa prudence surnaturelle ou les lumières que le ciel lui communique <sup>1</sup> ! »

« Le seigneur duc, écrivait Oviedo le 7 mai 1547, a établi chez lui la coutume de faire, le soir après dîner, une exhortation aux gens de sa maison. Sa Seigneurie a fait elle-même deux exhortations. Hier soir, elle a prononcé la seconde. Elle a parlé sur la connaissance qu'on doit avoir de soi-même. Son discours a été si éloquent et si doctement ordonné, qu'il a paru inspiré par Notre-Seigneur, plutôt que composé avec des livres. Il a pourtant cité beaucoup d'autorités fort bien amenées. Ce discours devrait être écrit en lettres d'or. Nous le ferons copier et l'enverrons peut-être à Votre Paternité. Ces jours derniers, Sa Seigneurie a parlé

---

1. Sur le conseil de Borgia, l'évêque prit la résolution de faire les exercices spirituels. Oviedo les lui donna et l'évêque mena dès lors une vie renouvelée, célébrant chaque jour la sainte messe et ne vaquant plus qu'à ses occupations pastorales.

aux Clarisses à huis clos et fort bien. » En 1548, le duc parlait deux fois à la communauté du collège. En 1549, il donnait lui-même les exercices spirituels à un étudiant. L'orateur qu'il devait être bientôt s'annonçait donc déjà et s'affirmait.

L'obscurité volontaire dans laquelle Borgia se renfermait, n'empêchait pas son mérite d'être toujours célébré à la cour. L'empereur Charles-Quint renonçait d'autant moins à ses services, que le cardinal de Tavera, Zuñiga et Francisco de los Cobos étaient morts, et qu'il songeait au duc de Gandie pour remplacer, auprès du prince Philippe, ces trois conseillers fidèles. Les Cortès d'Aragon devaient se réunir à Monzon durant l'automne de 1549. Borgia reçut l'ordre de n'y pas manquer. Il y figurait de droit, comme duc de Gandie, mais il avait espéré éviter cette occasion de paraître à la cour. Les Cortès durèrent du 15 juillet au 8 décembre. Le duc de Gandie fut l'un des quatre *tratadores* chargés de s'entretenir entre le prince et les états. Les guerres d'Italie et d'Allemagne avaient épuisé le trésor royal: Le vote d'un *servicio* plus abondant allait soulever des oppositions, et l'habituelle agitation des Cortès menaçait d'être mal contenue par un prince encore inexpérimenté. L'assemblée vota un crédit de deux cent mille livres aragonaises, payables en trois ans, et un don au prince de vingt-cinq mille livres. Elle s'occupa beaucoup de la réforme des couvents de Catalogne, sujet cher au duc de Gandie. Elle ordonna la rédaction de l'histoire du royaume, et c'est à cette heureuse décision que l'Espagne doit la chronique de Jérôme de Zurita. Borgia s'était acquitté de son rôle avec un succès qui lui valut les remerciements chaleureux de l'empereur et du prince. « Je suis heureux, répondit le duc, que S. M. se soit montrée satisfaite des humbles services que je lui ai rendus à Monzon. J'espère, Dieu aidant, lui en rendre d'autres à l'avenir qui mériteront mieux son contentement. »

Le rôle que Borgia avait rempli à ces Cortès n'avait pas été sans lui causer beaucoup d'ennuis. Il écrivait, le 1<sup>er</sup> décembre : « Je suis sur le point de rentrer chez moi, et j'en ai bien besoin pour me reposer des tracas nombreux dont j'ai souffert ici de toutes manières. » A saint Ignace il ne disait qu'un mot, mais éloquent :



« Notre-Seigneur, lui écrivait-il le 28 décembre, a enfin daigné me tirer de cette Babylone de Monzon. »

En cette Babylone, le duc avait profondément édifié la cour. Le P. Araoz, attaché depuis 1545 au service religieux du prince Philippe, l'avait suivi à Monzon. Il habitait avec le nonce dans le couvent de Saint-François ; mais Borgia, le sachant malade, l'avait pris chez lui pour le mieux soigner. Le 3 août, Araoz écrivait à saint Ignace : « Le duc est le modèle, le miroir de cette cour. Il s'attire l'admiration de tous, ainsi que l'amitié et l'estime du prince. » « Quel bon duc que ce duc ! écrivait-il encore le 1<sup>er</sup> septembre. Béni soit Dieu qui le visite et le dirige comme il le fait ! » Le P. Jean de Texeda s'était aussi rendu à Monzon : « Je l'ai eu ici pendant quinze jours, écrivait Borgia à saint Ignace. Il faisait grand bien à la cour ; beaucoup le fréquentaient. Oh ! s'il y en avait quelques-uns qui nous apprissent à connaître ce Dieu ! Mais le mal est que ceux qui le connaissent se taisent, et ceux qui l'ignorent ne peuvent le faire connaître. Ainsi le monde reste-t-il aveugle, quoique, à mon avis, il se perde plutôt pour ne pas vouloir, que pour ne pas savoir. Que le Seigneur nous meuve tous de façon que, sortant de nous, nous naissions en lui, pour croître en lui jusqu'à atteindre l'âge parfait des bienheureux ! »

« En 1547, raconte le P. Lamberto Despès au procès de Saragosse<sup>1</sup>, j'avais treize ou quatorze ans, et j'étais dans la boutique d'un de mes oncles, appelé Pedro Despès. D. François de Borgia, alors duc de Gandie, siégeait aux états. Je portais à sa demeure des tissus et des parures en or qu'il aimait à acheter pour les dames de son palais ou d'autres personnes qu'il voulait obliger. Le duc s'attacha à moi. Il prenait plaisir à m'entretenir de ce qui touchait au service de Notre-Seigneur. Il m'interrogeait, et se montrait satisfait de mes réponses. Deux ou trois fois, il m'envoya chercher et il me recevait dans sa chambre pour me parler de choses surnaturelles. Il se montrait très zélé pour le service et l'honneur de Notre-Seigneur.... A Monzon, ajoute Despès, le duc tenait toujours grande table, mais on ne lui servait que son écuelle

---

1. Osuna.



de potage et un peu de mouton. Il ne portait jamais de soie, et s'habillait très simplement. »

La vertu de Borgia édifia tellement don Juan Gonzalez, conservateur du royaume d'Aragon, que ce gentilhomme vint ensuite à Gandie, afin de voir plus longuement le duc, et de profiter de son entretien et de ses exemples.

Mais l'empereur, plus que personne, appréciait le mérite toujours croissant du duc de Gandie, et, moins que jamais, il renonçait à son idée de le ramener à la cour comme majordome du prince Philippe.

La perspective de rentrer à la cour effrayait le duc de Gandie. Le P. Araoz informa saint Ignace des desseins de l'empereur, et le saint confia son embarras au P. de Ribadeneyra. « Je suis très perplexe, avouait saint Ignace, au sujet de la venue du duc de Gandie à Rome. S'il ne vient pas, il va être contraint d'accepter le major-domat du prince d'Espagne, et, s'il y vient, je crains qu'à peine arrivé, on ne le prenne pour le faire cardinal, à cause des obligations que le pape conserve envers sa maison et de l'estime qu'il montre pour sa personne. » Saint Ignace résolut alors de demander à Paul III, pour un laïque qu'il ne nommait point, la permission de faire la profession solennelle et de rester trois ans encore dans le monde pour conclure des affaires qui le retenaient. Le pape concéda cette faveur, sans savoir qu'il l'accordait au duc de Gandie, et il data le sursis du mois de mai 1548. En conséquence, le 1<sup>er</sup> février 1548, François de Borgia émit, entre les mains du P. Oviedo, la profession suivante, dont la formule fut envoyée à saint Ignace en caractères chiffrés<sup>1</sup>.

« Moi, François de Borgia, duc de Gandie, pécheur abominable, indigne de l'appel du Seigneur et de cette profession, me confiant uniquement en la bonté du Seigneur que je vais recevoir, je fais vœu de pauvreté, d'obéissance, de chasteté, selon l'institut de la Compagnie, usant de la faculté et de la dispense que le P. Ignace, supérieur général, m'a envoyées. Je prie les anges et saints du

---

1. *Mon. Borg.* II, 544.

ciel d'être mes avocats et mes témoins. Je demande la même faveur au P. maître André et au P. maître François Onfroy, au P. maître Saboya et au P. Fr. Jean Texeda qui sont présents. Fait à Gandie, aujourd'hui, fête de saint Ignace, 1<sup>er</sup> février 1548<sup>1</sup>. »

Cet acte arrachait pour toujours au monde le duc de Gandie, qui pourrait l'alléguer au cas où l'empereur l'appellerait à la cour. Charles-Quint avait si peu renoncé à ses projets, que, le 28 août 1549, Araoz écrivait, de Saragosse, à saint Ignace : « Hier, un grand personnage m'a dit que le prince épousait l'infante de Portugal, fille de la reine de France, et qu'on faisait grand major-dome le duc de Gandie ; il me l'a confié comme un secret et comme une chose sûre. » Saint Ignace faisait répondre de s'en tenir au délai fixé par le pape, de ne point l'outrepasser sans nouvelle permission, et dans l'intervalle, d'accepter ce que voudra le prince, si cela semble bon. Ce projet, maintes fois repris, n'aboutit jamais, et Borgia n'eut plus qu'à profiter du délai que lui accordait Paul III pour conclure ses entreprises.

A la fin de 1548, l'Université de Gandie était fondée. Les fortifications de la ville s'achevaient. Le duc munissait la place d'une bonne artillerie, dont il supportait tous les frais. En 1549, il terminait son long procès avec la duchesse douairière et il restaurait son palais. Le 14 juin 1547, Borgia avait donné à don Fabrice de Portugal de pleins pouvoirs pour concerter le double mariage de son fils Carlos avec doña Maria de Cordova, fille de don Luis de Cordova, marquis de Comarès, et de sa fille Isabelle avec don Diego de Cordova. Ces deux projets d'alliance échouèrent ; mais en 1548, le duc de Gandie mariait son fils Carlos, âgé de dix-huit ans, avec doña Marie-Magdeleine Centelles y Folch, fille du comte d'Oliva. Le contrat, signé le 21 novembre, assurait à doña Magdeleine dix-huit cientos de maravédís, et l'héritage du comte d'Oliva au cas où Pedro de Centelles, fils du comte, mourrait sans succession. Selon les habitudes d'une époque et d'une contrée où

---

2. Dans son journal spirituel, le 1<sup>er</sup> février 1567, Borgia écrivait : « J'ai demandé le *mihi absit gloriari nisi in cruce...* anniversaire des vœux de profession que j'ai faits il y dix-neuf ans (*Pidióse el mihi autem absit gloriari nisi in cruce... los votos de la profesion q: hize agora 19 años*). »

les successions causaient d'interminables querelles, le contrat fut signé avec les précautions usitées dans un traité entre belligérants. Il prévoyait toutes les éventualités. En fait, Pedro de Centelles mourut avant sa sœur ; mais, pour hériter du comte d'Oliva, le cinquième duc de Gandie, don Carlos de Borgia, dut intenter à son beau-père de ruineux procès. Son mariage, néanmoins, était brillant. Coïncidence curieuse, à laquelle ne pensa peut-être pas le duc de Gandie. C'est à un frère du comte d'Oliva, à don Chérubin Jean de Centelles, qu'en juin 1491, Alexandre VI avait, une première fois, fiancé sa fille Lucrèce. Ces fiançailles furent rompues, et c'était au saint duc qu'était réservé de conclure, entre les deux maisons de Centelles et de Borgia, l'union qu'avait projetée Alexandre.

Quand Carlos fut marié, son père lui abandonna ses appartements du premier étage et il descendit au rez-de-chaussée. Il montait quelquefois visiter ses enfants. Quand il se présentait, paraît-il, ou qu'on prévoyait sa venue, tous s'ordonnaient comme des écoliers à l'approche du maître. A l'occasion de ce mariage, le duc acheva de restaurer son palais. La grande salle de réception, dite salle des Couronnes, garde encore les débris de son ancienne parure d'azulejos. Le prince avait semé les lambris du plafond de ces couronnes radiées, un des motifs prodigués aussi dans les appartements Borgia, au Vatican. Sur la frise qui courait autour de la salle, il avait fait tracer cette inscription austère : *Non coronabitur nisi qui legitime certaverit. Sic currite ut comprehendatis*<sup>1</sup>. De la couronne humaine qu'il leur transmettait, il élevait ainsi la pensée de ses enfants vers l'immortelle couronne que leur vie devait mériter.

Le 28 octobre 1548, François de Borgia fiançait sa fille aînée, Isabelle, à don Francisco de Rojas y Sandoval, comte de Lerme, fils du marquis de Denia. Il lui donnait en dot treize cuentos<sup>2</sup>. La comtesse de Lerme fut aussitôt nommée dame d'honneur de la reine Jeanne, à Tordesillas.

---

1. Ne sera couronné que celui qui aura légitimement combattu. — Courez de façon à saisir le prix.

2. 36.400 livres valenciennes.

Le 20 avril 1550, à Valladolid, on signait le contrat de Jeanne de Borgia avec don Juan Enriquez de Almanza y Rojas, troisième marquis d'Alcañices. Son père lui donnait quinze cuentos<sup>1</sup> ; Jeanne avait quinze ans. Toute sa vie elle résida à Toro, en Castille.

Le P. Vasquez a laissé, du mariage d'Isabelle, ce récit un peu singulier où Vasquez a dû ajouter du sien. « Voici, raconte-t-il, ce que le marquis de Denia, alors comte de Lerme, m'a raconté lui être arrivé. Il désirait depuis longtemps épouser doña Isabelle, la fille du duc. Les conventions et le contrat une fois signés, le duc don François fit dire à son gendre de quitter Denia, de façon à arriver à Gandie pour la messe. Il y a quatre lieues de Denia à Gandie. Le comte de Lerme vint, copieusement escorté. Le duc l'attendait à la porte de Gandie. On se salua et on se rendit à l'église. Le duc ne permit à son gendre ni de mettre pied à terre, ni d'aller au palais entretenir et voir doña Isabelle. De l'église, il manda sa fille. La messe fut célébrée très solennellement, les époux mariés, et, de l'église, on se rendit au palais où l'on fêta les époux. Et tout ce plan avait été combiné par le duc pour que ses enfants ne pussent ni se parler, ni se voir, avant d'être légitimement unis et bénis. »

Le 21 janvier 1550, le duc de Gandie transférait sa commanderie de la Reyna à son second fils, Jean. Il s'était ainsi libéré de toutes ses obligations. Son fils Carlos et sa belle-sœur doña Juana de Meneses se chargeraient de protéger et d'élever ses trois fils Alvaro, Fernand et Alphonse, âgés de seize, de treize et de douze ans. Sa dernière fille, Dorothée, était Clarisse<sup>2</sup>.

Depuis plusieurs années, François de Borgia étudiait sérieusement la théologie ; l'on peut suivre l'histoire de ses progrès dans les lettres d'Oviedo. Il a commencé par la dialectique de Titelman : « Sa Seigneurie a choisi pour condisciple le chanoine Diego Sanchez, chantre de la collégiale. Tous deux étudient diligemment, dans l'intervalle des classes que nous faisons deux fois par

---

1. 42.000 livres.

2. Polanco dit, dans sa chronique : « On commença, cette année 1550, à célébrer la fête du saint nom de Jésus, le premier dimanche après la Circoncision, parce que le duc le jugea bon. »

jour... » « Le duc continue ses études et profite beaucoup. Il compose une petite œuvre en latin, pour s'exercer à la latinité. » « Le seigneur duc, écrivait Oviedo en 1549, trouve beaucoup de dévotion à suivre le cours de théologie. Étant donné son grand talent, je crois qu'il deviendra un grand théologien qui illustrera beaucoup l'Église. On espère, et on peut espérer qu'il est destiné à être une grande colonne et la consolation de beaucoup dans l'Église de Notre-Seigneur. » « Ce qui lui manquait encore de théologie quand il fit profession, affirme le P. Polanco, il l'acquiert ensuite. » « Le seigneur duc, annonce Oviedo le 31 mars 1550, a rédigé, en litanies très dévotes, les traités de saint Thomas : *De Deo*, *De Trinitate*, *De Incarnatione*. Il se propose d'en faire autant pour les traités des sacrements et de l'âme<sup>1</sup>. »

Le 20 août 1550, après avoir été examiné sur le premier et le quatrième livre des Sentences<sup>2</sup>, le duc de Gandie reçut, du recteur de l'Université, le brevet, le bonnet et l'anneau de docteur en théologie. La cérémonie d'investiture se fit à huis clos, dans la bibliothèque du collège, qu'avaient parée Jean de Borgia et les PP. Emmanuel de Sa et Antonio Cordeses. La collégiale de Gandie garde, parmi ses reliques, le bonnet, le manteau de soie blanche et les deux énormes anneaux du prince docteur. Aussi bien, l'obtention de ce grade ne prouverait pas, à elle seule, le savoir de François de Borgia. Le fondateur de l'Université méritait bien un doctorat honoraire. Ce qui prouve davantage sa science, c'est la capacité qu'il montra plus tard à diriger les études de son Ordre et le crédit qu'obtint partout sa prédication.

Le pape Paul III était mort le 10 novembre 1549, après avoir promulgué le jubilé pour l'année suivante, mais avant d'avoir ouvert la Porte sacrée<sup>3</sup>. Rien ne s'opposait plus au départ du duc

1. Ce travail fut édité sous le titre : *Præcipuæ ac maxime necessariæ divi Thomæ Aquinatis materiæ in litaniarum rationem redactæ per Illustrissimum Dominum D. Franciscum de Borgia, Gandiæ Ducem et Marchionem de Lombay, Valentini, apud Joannem Mey, 1550.*

2. *Qui laudabiliter satisfecit.* Les docteurs de Gandie juraient de défendre l'Immaculée Conception de la sainte Vierge.

3. Son successeur, le cardinal Jean-Marie del Monte, Jules III, élu le 8 février 1550, couronné le 20, déclara aussitôt le jubilé ouvert.



de Gandie pour Rome, et une raison spéciale l'y appelait. Saint Ignace avait alors achevé la rédaction de ses *Constitutions*, entreprise en 1547, et, à l'occasion du jubilé, il voulait que tous les profès de la Compagnie vinssent à Rome où il leur soumettrait son œuvre.

Dès le 10 mars 1549, le P. Araoz avait écrit à saint Ignace : « Le duc pense que, d'ici un an, il pourra disposer de sa personne. Il m'a demandé trois choses : Faudra-t-il qu'il parte aussitôt qu'il sera débarrassé de ses affaires, c'est-à-dire en mars 1550, ou ne pourrait-il pas attendre trois mois de plus, jusqu'à ce que son fils ait vingt et un ans, avant lesquels, selon les fueros du royaume, il ne peut donner de signature? Il partirait alors en août ou septembre. — Comment partir? — S'il doit partir, il pense que le recteur actuel (Oviedo) ne peut rester, parce que ses sujets ne doivent pas beaucoup se plaire avec lui, et parce qu'il n'a pas beaucoup de talent pour gouverner. Le duc serait d'ailleurs consolé de l'avoir comme compagnon de route. Il en faudrait nommer un autre, apte. Le duc demande aussi s'il doit se faire ordonner prêtre avant de partir, et s'il doit manifester à tous son changement. Enfin, il veut être renseigné sur tout. S'il doit dissimuler son nouvel état, ce sera une croix pour lui... Il pensait d'abord aller à Montserrat comme pour un pèlerinage, et, là, se débarrasser de ses gens... »

Saint Ignace répondit en ordonnant aux profès espagnols d'attendre le duc, jusqu'en août. Il désigna le P. Jean-Baptiste Barma comme recteur à la place du P. Oviedo, et, toujours prudent, il conseilla au duc de Gandie de venir à Rome comme pour gagner le jubilé, et sans s'ouvrir encore de son changement de vie. Cette dernière décision contrariait les désirs du duc. Le 28 août 1549, Araoz écrivait : « Quant à ce que V. R. indique pour le voyage du duc, à en juger d'après ce qu'il m'écrit, je pense que cela lui sera une grande croix, tant il lui tarde de ne plus être ce qu'il est. Cependant je lui communique votre pensée. Il ne s'y attend aucunement, mais on peut tout lui dire, comme au membre le plus parfait

de la Compagnie. Je le lui ferai entendre avec ménagement<sup>1</sup>. »

Saint Ignace n'avait formulé qu'un conseil, et, le 30 janvier 1550, le secrétaire du saint, Polanco, expédiait au duc un bref qui lui permettait d'être ordonné quand il le désirerait. Ce bref avait été demandé à la pénitencerie sous le plus grand secret. Le nom de François de Borgia n'y figurait pas, mais seulement son prénom et un surnom<sup>2</sup>. Borgia reçut le bref, mais, sans la moindre hésitation, avec sa délicatesse ordinaire, il résolut de suivre l'avis du saint général et de rester, jusqu'à son arrivée à Rome, le duc de Gandie. Le 31 mai, il écrivait à saint Ignace : « Ceux qui doivent partir pour Rome, avec le Père provincial et le duc, seront prêts à la fin d'août. Que Dieu les accompagne ! Le duc a parlé ouvertement à sa belle-sœur et à son fils. Tout s'arrange, grâce à Dieu, de façon à glorifier la divine bonté. Je désire que V. P. écrive à mon fils, et entre en rapport avec lui. Notre-Seigneur en sera mieux servi, et moi très consolé<sup>3</sup>. »

Au commencement de juillet, le duc chargeait le P. Jean de Texeda d'aller lui-même apprendre à ses filles, Isabelle et Jeanne, et à sa sœur, doña Luisa, son prochain départ. Texeda se rendit d'abord à Tordesillas, chez la comtesse de Lerme, puis à Toro, chez la marquise d'Alcañices, mais il mourut subitement à Valladolid, avant d'avoir pu rejoindre la comtesse de Ribagoza en Aragon, et celle-ci, ignorant la commission confiée au franciscain, fut douloureusement émue quand elle apprit que son frère était parti d'Espagne pour toujours et sans la prévenir.

Enfin, le 26 août 1550, dans son appartement du collège, le duc signa son testament, auquel, le 28, il ajoutait deux codicilles<sup>4</sup>. « Mon intention, affirmait le duc dans cet acte, étant, avec la grâce de Dieu, de vivre et de servir le Seigneur dans la

1. Oviedo avait fait demander à S. Ignace la permission d'absoudre Borgia des irrégularités ou censures qu'il aurait pu inconsciemment encourir dans la gestion de ses emplois passés. Le 9 janvier 1550, S. Ignace, en vertu des facultés concédées par le Pape, autorise Borgia à recevoir le sacerdoce et l'absolution de toute censure. (*Epist. S. Ign. II*, 634.)

2. *Epist. S. Ign. II*, 649.

3. S. Ignace écrit à Carlos le 13 juin.

4. *M. B. I*, 537.

Compagnie de Jésus, et de partir bientôt pour Rome, je veux, comme il est raisonnable, disposer de mes biens. » Il nommait, comme exécuteurs testamentaires, son fils Carlos, sa belle-sœur doña Juana, le doyen de la collégiale, le prieur de Lombay, le recteur de Saint-Sébastien, maître Baptista Barma. Après avoir ordonné de solder ses dettes et de réparer ses torts, le duc enjoignait de prendre, pour les payer, quinze cents livres déposées dans sa cour des comptes. Ce qui resterait de cette somme serait appliqué au collège. Il demandait qu'on fît célébrer mille messes quand on apprendrait sa mort, qu'on rendit à l'Ordre de Saint-Jacques ce qu'il lui pourrait devoir, qu'on achevât de payer les dettes de doña Éléonore de Castro. Il accordait deux mille livres de dot à doña Éléonore, une de ses demi-sœurs. A son fils Alvaro, il donnait l'usufruit de quatre cents livres de rente, à l'exclusion d'autres droits. Si le prince donnait jamais à Alvaro une charge rapportant quatre cents livres, on lui retirerait cent livres du legs paternel, et, s'il obtenait une charge de douze cents livres, on lui retirerait deux cents livres. Si Alvaro mourait avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans, le duc fixe la somme dont le mourant pourrait disposer par testament. Ce qu'on retrancherait de ses rentes et de sa succession passerait au collège de Gandie. Le duc a donné à sa fille, doña Juana, cinq *cuentos*<sup>1</sup> empruntés à la dot de doña Magdeleine de Centelles. Cette somme devra être rendue. Le duché de Gandie est redevable au duc de quatorze mille livres, dépensées pour le fortifier. Le duc abandonne à son fils cette dette, à condition qu'il donnera, chaque année, cinq cents livres au collège romain que le duc se propose de fonder. Il recommande à son héritier d'user de la plus grande miséricorde envers ses vassaux. A ses fils, don Juan, commandeur de Saint-Jacques, don Fernando et don Alfonso, il laisse une couronne d'or, valant vingt sous, et, comme ils ont des rentes, il les exclut de l'héritage de leur mère. Il nomme Carlos administrateur des biens des trois autres fils. A ses filles, Isabelle et Jeanne, il lègue une couronne d'or. A sa fille Dorothée, clarisse, si elle ne veut pas faire profession, on donnera

---

1. Quatorze mille livres.

sa part d'héritage maternel. Si elle fait profession, on lui donnera cent livres, au nom de sa mère. Son père lui lègue une couronne d'or. Il prie son héritier de recouvrer quinze cents livres, qui restent à toucher sur des denrées du Pérou, et de les appliquer, soit au monastère des Chartreux qu'on veut fonder, soit au collège. Il demande qu'on paye ce qu'on pourra bonnement payer des dettes du feu duc, qu'on découvrirait encore. Etant donné que l'État de Gandie se trouve avantagé, à cause des quinze mille livres employées pour les fortifications, et prises sur la cassette du duc, l'héritier est prié de donner douze cents livres à don Francisco de Rojas y Sandoval, comte de Lerme, et à sa femme. Le duc abandonne tous ses autres biens à son fils Charles et à ses héritiers, et, si tous ses enfants devaient mourir sans succession, il veut que sa fortune fasse retour au collège et aux étudiants de la ville de Gandie. Ce testament fut promulgué et accepté le 21 mai 1551.

Par un premier codicille, le duc ordonnait à son héritier de servir à l'hôpital les rentes accoutumées, et d'assurer aux étudiants pauvres qui tomberaient malades, vingt jours de soins gratuits. Il recommande que, chaque samedi, on fasse célébrer une messe de Notre Dame au collège et dans les autres oratoires de la maison de Gandie, que, chaque année, on prenne les bulles de la Croisade, non seulement pour lui, mais pour les PP. Araoz, Oviedo et Saboya. Il recommandait de nouveau qu'en échange des dix-huit mille livres dépensées à restaurer Gandie, son fils donnât quinze cents livres au futur collège romain et cent livres au collège d'Oñate en Biscaye. Au collège de Gandie, il lègue une maison déjà bâtie, et trois autres en construction, situées devant le collège.

Ces dispositions de Borgia ne furent, paraît-il, pas du goût de tous ses enfants. Vasquez reproduit ce dialogue qu'il eut un jour avec l'un d'eux, sans doute Alvaro depuis marquis d'Alcañices. « Il est indéniable, disait Alvaro, que le P. François, notre seigneur, s'est montré inégal envers ses enfants. Il en a laissé » quelques-uns riches et prospères, et d'autres fort réduits. —



» C'est, lui répondis-je, la faute des majorats. — Et pensez-vous, » reprit-il, qu'on puisse équitablement défendre de telles institutions, qui obligent ainsi les fils et les descendants d'une maison » ; et il me citait le texte de saint Paul : « l'un meurt de faim tandis que l'autre s'enivre », ajoutant que, cette inégalité, l'apôtre la désapprouve. Je lui montrais l'avantage de cette institution. « Combien le duc, votre aïeul, avait-il de revenus ? — Trente mille ducats. — Et combien d'enfants ? — Treize, mettons douze. — Sans majorat, cela eût fait deux mille cinq cents ducats à chacun. Et votre père, combien d'enfants ? — Huit. — Donc trois cents ducats à chacun. En quatre générations une maison se ruinerait par votre système. Tandis que votre père et votre frère étant ducs, leur patronage vous sert et vous assurera des places et des alliances. Sinon, avant cent ans, vos descendants devraient se faire artisans, laboureurs ou soldats. » Le prince, ajoute Vasquez, se rendit à ces raisons. Il les comprit surtout quand, grâce à son nom, il eût fait un beau mariage qui lui assurerait vingt mille ducats de rente et le titre de marquis. Il comprit que les majorats étaient avantageux, même aux cadets et surtout à l'État. »

Aucun témoin ne nous a laissé un récit détaillé du départ du duc de Gandie. Peu de personnes savaient qu'il partait pour toujours. Son dessein dut cependant percer, car le P. François Saboya écrivait à Rome : « Les gens de bien sont très touchés du départ du seigneur duc. Les faibles (*los ruynes*) disent qu'il va à Rome pour se faire nommer cardinal ou pour qu'on le fasse général de la Compagnie de Jésus. Que Dieu tire, de l'admiration qu'éprouvent les bons, de quoi confondre les autres, et de quoi nous confondre nous-mêmes, et que Dieu donne à Votre Paternité et à Sa Seigneurie de la constance pour refouler les honneurs qui semblent menacer le duc, et afin que ce saint duc demeure en sa sainte humilité et sujétion. Il édifie plus de la sorte qu'il ne profiterait de toute autre façon. »

Cette crainte d'honneurs en perspective venait peut-être du fait suivant. Le duc avait coutume de tirer au sort un saint protecteur du mois. Or, le billet qui lui était récemment échu, portait



cette sentence : *Tu pasces populum meum Israel, et tu eris dux super Israel.* (II Reg., v, 25.) Ayant lu ce texte, Borgia avait rejeté le billet, et en avait voulu prendre un autre. Deux fois encore il tira le même. Alors il se déclara vaincu, mais resta anxieux<sup>1</sup>.

Ignorant le départ du duc, Polanco lui écrivait le 19 septembre 1550 : « Non seulement notre Père et nous tous désirons grandement votre venue, mais tous les seigneurs cardinaux, surtout espagnols, l'attendent. Nous ne savons comment ils en ont été avisés. De chez le cardinal de la Cueva et de chez le cardinal de Jaen (Pedro Pacheco) on a dit que V. S. venait pour le jubilé et qu'elle descendrait tout droit chez nous. Le cardinal actuel de Burgos, qui l'était avant de Coria (Pierre de Mendoza) affirme que de toute façon vous serez son hôte, et je crois que les autres auront les mêmes prétentions. » (*Epist.* III, 177).

Et, le 11 octobre : « Aucune lettre ne nous a encore dit que V. S. ait quitté Gandie. Rome cependant n'est remplie que de cela. Nous ne savons que répondre à ceux qui viennent ici aux informations. Une personne arriva ces jours-ci affirmant que, le 5 septembre, V. S. était partie de Gandie. Une autre avait reçue une lettre de Valence mettant votre départ au 3. Chez le cardinal de la Cueva, on dit que V. S. a laissé son État et vient dans notre maison. Chez le cardinal Pacheco, que vous venez pour entrer dans la Compagnie; d'autres, que c'est pour le jubilé ou pour le concile. De nous on apprend peu, sinon que nous n'avons pas reçu de lettre et que nous pensons que V. S. vient pour le jubilé. » (*Epist.* III, 200).

Le saint duc avait été à Valence prendre congé de son saint ami, l'archevêque Thomas de Villeneuve. A Gandie, il embrassa tous les religieux, et, s'enfermant dans la chambre du recteur, le P. Barma, il se jeta à ses pieds, les lui baisa, et lui recommanda tendrement ses fils. Doña Juana de Meneses dut voir partir avec une profonde douleur ce frère dont elle ne s'était point séparée depuis vingt ans, et Borgia, dont le cœur très fort était aussi

---

1. Rapporté par le docteur Martinez, depuis chanoine de Gandie, alors serviteur du duc.

très doux, ressentit sans doute, en se séparant de ses fils, un des plus profonds déchirements que puisse connaître une âme humaine.

Son fils Jean l'accompagnait à Rome, ainsi que les PP. Antoine Araoz, André de Oviedo, François Strada, Diego Miron, Emmanuel de Sa, François de Roxas, Pierre Tablares, Hercule Bucceri et le frère Julien de Verastegui. L'escorte du duc se composait d'un majordome, d'un camérier, d'un écuyer, d'un fourrier, de pages et de valets, en tout, dix-neuf serviteurs. Le 31 août, la caravane monta à cheval et s'éloigna de Gandie. Carlos de Borgia fit ensuite murer la porte par laquelle son père était sorti de la ville<sup>1</sup>. Quand il fut parvenu à deux jets de pierre, dans un chemin creux près duquel s'élève aujourd'hui une croix, François de Borgia se retourna pour saluer Gandie une dernière fois, puis il commença le psaume : *In exitu de Egypto...* et il ajouta : *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus in nomine Domini*<sup>2</sup>.

Le 5 octobre suivant, le nouveau recteur du collège de Gandie, le P. Barma, écrivait à saint Ignace : « On a éprouvé une grande ferveur à la suite de ce départ, et au spectacle de la joie et du contentement qu'a montrés le seigneur duc en cette sortie d'Égypte et dans ses adieux à ses proches, à ses fils, à ses vassaux, à sa terre, ainsi que dans les lettres qu'il a écrites en chemin. Tout donne à louer Dieu, à la vue du fruit qu'en cette âme bénie il a déjà opéré... Nous nous sommes sentis confondus, en comparant notre départ du monde et le sien, notre lâcheté et son courage, nos résistances et sa générosité... »

François de Borgia avait alors quarante ans moins deux mois.

---

1. François, fils de Carlos, rouvrit cette porte.

2. Le lien est brisé, et nous sommes délivrés au nom du Seigneur.

---



LIVRE TROISIÈME

---

L'HOMME DE DIEU

(1550-1572)





## PREMIÈRE PARTIE

### LE RELIGIEUX

#### CHAPITRE PREMIER

RETOUR EN ESPAGNE. — ONATE. — L'ABDICATION. — LA PREMIÈRE MESSE ET LES PREMIERS MINISTÈRES DU P. FRANÇOIS.

La caravane, partie de Gandie le 31 août 1550, traversa l'Espagne et la France. Elle était à Bologne le 20 octobre. Le fils de Lucrèce Borgia, Hercule II, duc de Ferrare, avait, par un courrier expédié à la frontière d'Italie, invité son neveu à sa cour. Borgia ne put se dérober à cette fastueuse réception, qui allait le mettre en présence d'une des adeptes les plus séduisantes du libre examen : Renée de France, la femme d'Hercule, la protectrice déclarée de Marot et de Calvin. L'on serait curieux de savoir quelle impression réciproque se causèrent deux personnages d'un esprit si opposé, et qui personnifiaient si puissamment, l'un la ferveur de la réaction catholique, l'autre les défaillances des consciences orthodoxes. Le duc de Gandie dut, à Ferrare, se sentir fort dépaysé. Tout à ses désirs d'apostolat, il profita, du moins, de son passage pour demander à Hercule d'Este de fonder, dans ses états, une maison de la Compagnie. Il fit la même démarche, à Bologne, auprès du vice-légat Jérôme Sauli, archevêque de Gênes, et, à Florence, auprès de Côme de Médicis.

Las des réceptions de Parme, de Ferrare et de Florence, il avait projeté d'entrer à Rome nuitamment<sup>1</sup>. Mais, à Viterbe, un courrier du cardinal de la Cueva le supplia, au nom de son maître, de ne pas décevoir l'attente commune. Fût-il venu à pied, un bourdon à la main, on devait à son nom et au crédit dont il jouissait auprès de l'empereur, de le recevoir grandement. Saint Ignace lui adressant le même conseil, Borgia se résigna.

Le 23 octobre, à trois milles de Rome, des gentilshommes espagnols et italiens l'attendaient. Le prince Colonna, l'ambassadeur d'Espagne, les envoyés du Pape, des cardinaux, du patriciat, le reçurent hors des portes. Jules III pria le duc de descendre au Vatican. Sa place n'était-elle pas dans les appartements Borgia? Des cardinaux et des princes lui offraient aussi leurs palais. Au grand étonnement de tous, il se rendit à Santa-Maria della Strada, la maison professe des Jésuites. Une véritable armée l'y conduisit.

Saint Ignace, entouré de sa communauté, attendait son hôte à la porte de la demeure. Le P. André de Freux, humaniste distingué, salua Borgia en vers latins<sup>2</sup> ; puis le duc congédia sa noble escorte. Resté seul avec les Pères, il se jeta aux pieds de saint Ignace, et malgré les résistances du saint, qui s'était aussi agenouillé, il saisit sa main et la baisa. Ignace enfin releva François, et tous deux s'embrassèrent.

---

1. *Chronicon Polanci*, t. II, p. 10 et suiv.

2. Inclyte dux, salve! Mecum te tota salutat  
 Hæc domus, adventu lætificata tuo.  
 Tu, licet advenias tanquam novus hospes in Urbem,  
 Et gente et fama jam bene notus eras.  
 Nomine quippe tuo totam gens Borgia Romam  
 Implet, honorificis suscipienda jugis.  
 Cuncti mirantur quod in has diverteris ædes,  
 Quem tot magnates in sua tecta vocant!  
 Pontificis Summi te sacra palatia poscunt;  
 Te invitant proceres, purpureique patres.  
 Cur venis huc igitur? Num janua forte fefellit?  
 Nempe quis hic habitet, limina scripta docent:  
 Scilicet, a Domino domus hæc nominatur Iesus;  
 Hic ut egenus erat, sic et egena domus.  
 Christum dux alius facile erubisset egenum.  
 Summa tibi pauper gloria Christus erit.  
 Ingredere has igitur, jam nunc, feliciter ædes,  
 Ut intres felix limina sacra Poli.

On avait réservé au duc de Gandie et à sa suite une aile de la maison, séparée, par un jardin, du bâtiment qu'habitait la communauté. Par une tribune, le duc avait vue sur le chœur de l'église, et une entrée indépendante lui permettait de recevoir l'affluence d'illustres visiteurs, curieux de l'entretenir. Le 28 octobre, Borgia fut reçu en grand apparat par Jules III, qui voulut encore le retenir au Vatican, et s'offrit du moins à lui accorder toutes les grâces qu'il désirerait. Le duc rendit leurs visites aux cardinaux et aux princes, puis gagna dévotement les indulgences du jubilé.

Chaque jour, il entretenait saint Ignace, et ne taisait pas l'admiration que cet homme lui causait. « Jusqu'ici, avouait-il, je considérais Lefebvre comme un géant, et moi comme un enfant ; mais à côté d'Ignace, Lefebvre lui-même est un enfant. » Ignace aussi étudiait son hôte et achevait de l'apprécier. Bientôt après et toujours il se reposera sur lui avec une confiance, il le traitera avec un respect qu'il n'accorda, qu'il ne témoigna peut-être à aucun autre de ses fils : il agira à bon escient. En attendant, les deux saints se communiquèrent longuement leurs projets. En ces quelques mois, Ignace acheva de pénétrer de son esprit celui qui devait un jour le remplacer, et devenir, pour la Compagnie, un second fondateur.

Approuvé verbalement, le 3 septembre 1539, par Paul III, et une seconde fois, par écrit, le 27 septembre 1544, l'Institut de la Compagnie venait d'être définitivement confirmé par Jules III, le 21 juillet 1550. Saint Ignace soumit aux profès réunis les Constitutions qu'il composait depuis trois ans. Personne n'y voulut rien changer. Le saint revit pourtant son œuvre deux ans encore avant de la promulguer, et, jusqu'à sa mort, il travailla à la parfaire. Il voulut aussi, dans son humilité, profiter de la réunion des profès pour déposer une charge dont il se jugeait indigne. Le 3 janvier 1551, il signa et remit sa renonciation au généralat, qui, évidemment, ne fut pas acceptée.

La vocation du duc de Gandie restait un secret que, dans la communauté même, peu de Pères connaissaient. Saint Ignace le communiquait à de rares amis. Le 14 décembre 1550, il écrivait

au cardinal de Lorraine : « V. S. R<sup>me</sup> se réjouira, me semble-t-il, d'apprendre ceci : Ces mois derniers, le duc de Gandie est venu à Rome. C'est un grand seigneur espagnol, de très grande doctrine et prudence, de plus grande bonté. Désirant mieux servir Notre-Seigneur Jésus-Christ, il a laissé son état à son fils, le marquis de Lombay, et, avec une suite de vingt à vingt-cinq personnes seulement, il est venu à Rome chez nous... Pendant quelques mois encore, il dissimule son dessein, mais je ne dois pourtant point cacher à V. S. R<sup>me</sup> que lui et son second fils viennent pour entrer dans la Compagnie. Il a commencé, à Rome, une église, la nôtre n'étant point suffisante à contenir l'affluence qui vient y entendre les instructions, se confesser et communier. Il veut y ensevelir le corps du pape Alexandre, son bisaïeul, et ceux d'autres prélats. Il commence aussi, à Rome, un collège où la Compagnie enseignera toutes les sciences, et où la jeunesse apprendra les lettres et la vertu. Il projette beaucoup d'autres œuvres pieuses<sup>1</sup>... »

Aidé par un de ses amis, D. Alfonso de Villalobos, évêque de Squillace, Borgia entreprit, en effet, de rebâtir l'église de la Strada. Il promit 4000 ducats à l'architecte qui exécuterait ses plans. La première pierre du nouvel édifice fut bénie, en sa présence, par l'évêque de Squillace. D. Jean de Borgia, non moins zélé que son père, se joignait aux ouvriers, creusait le sol, et portait de l'eau pour arroser la chaux. Cette construction ne fut pas très avancée. Il était réservé, quinze ans plus tard, au cardinal Alexandre Farnèse, d'élever l'église du Gesù ; alors Borgia, devenu général, aidera puissamment les projets de Farnèse.

Il fonda, du moins, le collège romain. Ouvrir à Rome une maison d'études qui formerait l'élite de la catholicité, était un dessein fait pour séduire le prince, qui, à Gandie même, avait voulu créer une université. Avec sa promptitude accoutumée, le duc de Gandie fournit à saint Ignace de quoi parer aux premières dépenses. D'Espagne, il lui avait déjà mandé d'acquérir un terrain, pour bâtir le collège. De Bologne, il le pressait encore d'acheter une maison de 600 à 800 écus. A Rome, Borgia remit

---

1. *Epist. S. Ign.* III, 252.

à saint Ignace 4532 ducats d'or. Ses fils, Carlos et Juan, s'engageaient, de leur côté, à fournir 500 ducats chacun. De l'empereur et du pape, le duc pensait obtenir d'autres secours<sup>1</sup>. Le 18 février 1551, deux semaines après le départ de Borgia, le collège ouvrait ses cours dans une maison louée au n° 14 de la via Capitolina. De l'argent laissé par le duc, on acheta des rentes, destinées à l'entretien des nombreux étudiants. Six mois plus tard, la maison de la via Capitolina devenant trop étroite, on en loua une plus vaste, dans la rue qui allait de la Strada à la Minerve. Le collège vécut longtemps d'une vie précaire. D'Espagne, et malgré les plus redoutables oppositions, Borgia, qui en avait compris l'utilité, resta son courageux protecteur. Le collège romain, fondation de Borgia, aurait dû porter son nom. Saint Ignace le voulait et l'appelait souvent collège Borgia. Le duc n'y consentit point. Le nom de Grégoire XIII, appliqué très justement plus tard à l'Université romaine, ne doit point faire oublier quel fut son véritable fondateur.

La présence du duc de Gandie à la maison professe éveillait les curiosités. Le duc, racontait-on, avait enrichi cette maison, qui, dans la pensée de saint Ignace, devait vivre perpétuellement d'aumônes. La générosité des fidèles s'était aussitôt refroidie, et un cardinal adressait à saint Ignace, comme à un opulent bienfaiteur, un gentilhomme tombé dans l'infortune. Le saint dut, à cette occasion, dépouiller son procureur d'une somme nécessaire à l'entretien de la communauté, qui comptait quatre-vingt-dix membres.

En fait, le duc avait offert au saint quelques milliers de ducats, pour le défrayer de son hospitalité. Saint Ignace n'en voulut rien accepter, bien qu'il se fût endetté de plusieurs centaines d'écus pour meubler l'appartement du duc et de sa suite. Avant son

---

1. Exactement, il laissait 3.200 ducats d'or comptés, 1.500 qu'on toucherait mi-avril, 500 ducats d'or de rente viagère promis par Carlos, pendant dix ans, 500 ducats de Juan, la rente annuelle de 1.200 ducats qu'il espère continuer à recevoir de l'empereur, promesse de 1.000 ducats de l'évêque de Squillace, promesse de 2.000 ducats de Thomas del Giglio, des promesses imprécises des cardinaux de Ferrare, Mendoza et Durante, ainsi que des seigneurs Matheis, (*M. B. III, 69*).



départ de Gandie, apprenant que le P. Pierre Codacio, procureur de la maison professe, était mort endetté d'un millier de ducats, Borgia avait pris cette dette à sa charge. Ce fut la seule aumône qu'accepta saint Ignace. Afin qu'il fût bien évident que les autres sommes destinées au collège ne serviraient aucunement à la maison professe, Borgia les fit consigner entre les mains de trois procureurs séculiers, qui eurent ordre de se conformer, en tout, aux vues d'Ignace<sup>1</sup>.

Plus encore que par sa munificence, le saint duc édifiait ses hôtes par sa profonde humilité. « Sa mise, raconte le P. Polanco, ne messeyait pas à un duc de Gandie ; elle était pourtant, non seulement modeste, mais humble. A raison de son veuvage, il portait une longue tunique et un bonnet, assez semblables aux vêtements des prêtres. On ignorait ses desseins intimes, mais, *ex abundantia cordis*, il faisait des choses qui les trahissaient. Ainsi, un de ces soirs, notre Père dînait dans sa chambre avec quelques Pères. Son Excellence se présenta avec son fils et quelques gentils-hommes. Ils s'étaient mis des tabliers blancs, et, tête nue, ils servirent les Pères, leur versant d'abord l'eau sur les mains, changeant les plats, donnant à boire, et toujours debouts et découverts. Le repas fini, le duc voulait aller à la cuisine, laver la vaisselle. Notre Père qui devina ce dessein, ordonna au ministre de la maison de rester dans le corridor avec d'autres Pères, et de barrer le passage au duc. Celui-ci fut contraint de rentrer dans la chambre du P. Ignace, où on lui porta à dîner. Aux étrangers, le duc cause la plus grande édification par ses conversations et surtout ses exemples, si bien, qu'outre son fils, il a décidé plusieurs seigneurs à embrasser la vie religieuse. Ce sont les prémices du bien, plus universel et plus grand, que Notre-Seigneur opérera, il faut l'espérer, par le moyen d'un instrument si rempli de ses dons.

» Avant son départ, le duc obtint du P. Ignace la permission de dîner avec la communauté, mais à la petite table de pénitence. Son fils et quelques-uns de ses gentilshommes y prirent place avec lui ; et un frère coadjuteur, Antoine Rion, chargé de reprendre

---

1. V. Mon. Borg. III, 69-72.

de leurs défauts ceux qui faisaient ainsi pénitence, ne manqua pas, ce soir-là, de s'acquitter de son office. Le duc tint à cet acte d'humilité, parce que, précédemment, Saint Ignace l'avait invité au réfectoire et lui avait réservé la première place. Le jour de la Purification, deux jours avant son départ, le duc offrit un repas à toute la communauté. Lui et son fils servirent, tête nue. Ces derniers jours, il voulut laver la vaisselle à la cuisine, et son fils Juan ayant, à cette occasion, cassé une écuelle de terre, alla dire sa coulpe en public. Avant son départ, le duc demanda sa bénédiction au P. Ignace, puis embrassa chaque Père avec une grande charité. Il neigeait et le froid éprouvait beaucoup le duc, habitué à un climat chaud. Cependant saint Ignace dut recourir à un ordre pour l'amener à mettre des gants. »

Borgia aurait désiré, paraît-il, faire un pèlerinage à Jérusalem. Saint Ignace l'en dissuada<sup>1</sup>. Il avait du moins hâte de regagner l'Espagne où devait se manifester son changement de vie et de fuir Rome où Jules III, averti de sa résolution ou la soupçonnant, parlait de le créer cardinal. Saint Ignace qui jugeait prudent d'attendre, retint son hôte jusqu'au 4 février.

De Rome, Borgia avait dépêché à l'empereur, alors à Augsbourg, son écuyer Gaspard de Villalon, porteur de lettres qui demandaient au prince son agrément et la permission de transmettre le duché de Gandie à Carlos de Borgia.

Voici sa lettre à l'empereur, telle que la reproduisent Vasquez<sup>2</sup> et une copie italienne conservée par Polanco.

« Notre-Seigneur sait combien j'ai désiré la venue de V. M. en Italie, afin de lui pouvoir dire ce que j'ai à lui écrire. Privé de cette consolation imméritée, j'écirai donc et avec grande confusion ce que j'aurais dit. Je dois annoncer à V. M. qu'étant grand pécheur, — V. M. l'a constaté par les mauvais exemples que je donnais quand je vivais à la cour impériale et étais serviteur de sa maison, de quoi je demande humblement pardon, m'offrant à

---

1. Journal de Nadal, t. II, p. 17.

2. *Mon. Borg.* III, 68. — On ne sait jamais si un document transmis par Vasquez n'a pas été retouché par lui.

la pénitence que Notre Seigneur de là-haut, et V. M. ici-bas me voudront infliger, — malgré cela, et quand mes péchés m'avaient mérité l'enfer et la pire place en enfer, Notre Seigneur miséricordieux m'a voulu garder jusqu'à ce que j'ouvrisse les yeux et compris enfin ce qu'il a fait pour moi, ce que j'ai fait contre lui.

» Ayant donc, depuis la mort de la duchesse, pesé mon choix, y ayant pensé quatre ans et fait prier, à cette intention, divers serviteurs de Dieu, mon désir croissant chaque jour et les ténèbres de mon cœur disparaissant, bien que je ne méritasse point d'être employé dans la vigne du Seigneur, surtout y venant si tard et mon rôle s'étant jusqu'ici borné à arracher les sarments que d'autres plantaient, malgré tout, la bonté divine étant sans mesure et sa clémence un océan sans fond, il lui a plu de décider ses serviteurs de la Compagnie de Jésus de m'admettre en leur Ordre, dans lequel, depuis longtemps, je désire vivre et mourir.

» Je n'ai pu cependant réaliser ce désir avant d'avoir rempli les obligations qu'un père garde envers ses enfants. Enfin ces Pères, ne considérant pas ma personne mais les paroles de Notre-Seigneur qui est venu chercher les pécheurs, non les justes, je crois que mes désirs s'accompliront. Aussi supplié-je V. M., comme son serviteur et comme commandeur de l'Ordre de Saint-Jacques, de vouloir bien m'accorder son impériale, gracieuse et favorable permission, afin que, durant le peu de jours qui me restent à vivre, je puisse, de quelque façon, réparer le temps perdu, reconnaître la misère et le danger du temps présent et pourvoir à l'incertitude de l'avenir.

» Si Notre Seigneur me fait la grâce d'amender un peu ma vie, je promets, dans mes sacrifices et prières, de supplier la divine bonté d'augmenter en V. M. la vie de l'âme, afin que, comme Elle lui a donné de vaincre les infidèles et les hérétiques, Elle lui accorde aussi de triompher des passions du vieil homme, s'il lui en reste à mortifier et à vaincre, et qu'Elle allume en son âme l'amour pour la passion du Christ, de sorte que V. M. puisse dire avec l'Apôtre : *Mihi absit gloriari nisi in cruce*. Car, à ceux qui la comprennent, la croix est une jouissance et les jouissances sont des croix. Ils se délectent dans les souffrances et pleurent quand

ils n'en endurent pas. Que Celui qui en a tant enduré en croix pour V. M. garde son impériale personne... De Rome, le 15 janvier 1551. »

De Rome aussi, François de Borgia communiqua son dessein à deux grands bienfaiteurs de la Compagnie, Charles de Guise, cardinal de Lorraine, et Guillaume de Prat, évêque de Clermont. Le 3 février, il écrivai à l'évêque de Clermont<sup>1</sup> :

« Par la grâce et la bonté de Dieu, il m'a été donné de jouir, à Rome, de la sainte compagnie du R. P. Maître Ignace et des autres Pères de la Société, chez lesquels j'ai passé quelques mois. Parmi eux j'ai tant entendu vos louanges, Révérendissime Évêque, et perçu un si vif sentiment de votre bonté et de vos bienfaits, qui, bien que très imparfait et inférieur à eux en charité, je n'ai pu cependant manquer de partager leurs sentiments d'amour et de respect envers V. S. R<sup>me</sup>. Tous les doivent partager... mais surtout ceux qui suivent cet Institut. Or la divine bonté et clémence a daigné m'inspirer un constant et vif désir d'entrer dans la Compagnie, et au P. Ignace la charitable volonté de m'admettre. De ce bienfait si grand je veux rendre éternellement grâce au Père des miséricordes et je demande à V. S. qu'elle aide ma tiédeur de ses prières et saints sacrifices. J'avais surtout mérité par mes péchés d'être rejeté de Dieu et cependant, par son immense bonté, j'ai été appelé et admis dans cette Société où, avec tant de pureté et de perfection, on travaille au salut des âmes!... Pour bien des raisons je n'ai pu professer à Rome cette sainte religion, mais je pars demain et vais dans cette partie de l'Espagne voisine de la France qu'on appelle le Guipuzcoa. Il y a là une maison de la Compagnie récemment fondée, et là, loin de mon pays et de mes amis, ayant renoncé à mes biens, je suivrai le Seigneur dépouillé et consacrerai à Dieu, dans ce saint Institut, ce qui me reste de vie.

» Quant à l'amour dont V. S. entoure les choses de la Compagnie et au secours qu'elle accorde à la fondation du collège de Paris, je déclare qu'actuellement je n'estime rien plus fructueux aux âmes, ni plus digne d'un prélat chrétien. L'expérience

---

<sup>1</sup>. *Mon. Borg.* III, 64.

me l'a montré, non seulement par le collège et l'université de Gandie, mais partout où des collèges de la Compagnie ont été fondés. La divine Sagesse a prodigué, en d'autres temps, d'autres moyens de subvenir aux nécessités de l'Église ; aujourd'hui Elle semble avoir choisi cette Compagnie pour que par la parole, l'exemple et toutes les œuvres de charité, elle secoure son Épouse. Ce collège de Paris sera d'une grande importance, si Dieu, comme je l'espère, l'amène à bonne fin. De lui, grâce à V. S., comme des ruisseaux d'une source profonde, un grand bien spirituel rejaillira sur toute la France.

» Je n'ajoute rien si ce n'est que, de nouveau, je me recommande à V. S. du fond du cœur, et que je prie Dieu, dispensateur de tout bien, qui a départi à V. S. un multiple talent de biens spirituels et temporels, de lui accorder d'en user prudemment et fidèlement pour sa gloire. Amen ! De Rome, le 3 des Nones de février 1551. »

Au cardinal de Lorraine le duc de Gandie écrivait en des termes analogues et lui recommandait la fondation des collèges de Reims et de Paris. Ainsi, convaincu qu'il était de la mission réservée à la Compagnie, Borgia ne perdait-il aucune occasion de la favoriser. En revenant de Rome comme en s'y rendant, il allait, auprès de tous les princes qui le recevaient, plaider, avec la même éloquence, la cause de la Compagnie, c'est-à-dire du salut des âmes<sup>1</sup>.

Enfin, le 4 février, le duc partit escorté de trente cavaliers<sup>2</sup>. La plupart des Pères qui l'avaient accompagné en Italie revinrent avec lui en Espagne. A la place d'Oviedo, envoyé à Naples, le P. Miguel Ochoa prit rang dans la suite du duc.

Le P. Emmanuel de Sa, un des compagnons de Borgia, avait

1. En 1551, le Cardinal de Guise avait obtenu de Henri II que la Compagnie ouvrît un collège à Paris. Mais dix ans plus tard seulement, le 15 septembre 1561, au colloque de Poissy, la Compagnie sera autorisée à avoir des collèges en France. Le 13 janvier 1562 le Parlement enregistrera cette approbation et Guillaume de Prat pourra fonder, à Paris, le collège de Clermont.

2 Le 4 février 1564, Borgia écrivait dans son journal spirituel : « Ce jour est le treizième anniversaire de mon départ de Rome pour l'Espagne, en des jours de consolation. *En este se cumplieron los trece años que sali de Roma para España, en días consolaciónis.* »



ordre de tenir saint Ignace au courant des incidents du voyage<sup>1</sup>. Les huit premières lettres de ce correspondant sont malheureusement perdues. La neuvième est datée de Sadava, en Aragon<sup>2</sup>. A douze lieues de Rome, la caravane ducal rencontra le P. Simon Rodriguez, qui arrivait de Portugal. Borgia se montra très heureux de connaître Rodriguez, et celui-ci rebroussant chemin jusqu'à Viterbe, fit deux lieues en compagnie du duc. Le P. Laynez accompagna Borgia jusqu'à Pise, où Côme de Médicis offrit aux voyageurs une galiote qui les transporterait jusqu'à Gênes. Le 16 février, tous se réunirent au port le plus voisin de Pise. Le mauvais temps empêcha la galiote de prendre la mer. Le duc, avec une partie des siens, gagna Gênes par la voie de terre. Les autres s'étaient à peine embarqués, qu'une tempête brisa leur navire et les rejeta à la côte.

Le 22 février, Borgia était à Gênes. Le prince Doria, en deuil de sa femme, ne put venir à sa rencontre. Il envoya le comte Philippe saluer le duc, qui aussitôt lui rendit visite. Doria aurait voulu mettre une de ses trirèmes à la disposition de Borgia ; mais, par ordre de l'empereur, il devait appareiller bientôt avec toute sa flotte. Il fallut continuer le voyage par terre : on avait d'abord résolu d'entrer directement, de France, en Biscaye. On changea d'avis. Le duc passa à deux lieues de Barcelone, sans vouloir pénétrer dans la ville. Il évita pareillement Pedrola et Saragosse, où il aurait trouvé sa sœur Louise, comtesse de Ribargoza, et son oncle, l'archevêque D. Fernando. Grâce à Emmanuel de Sa, nous connaissons, à partir du 23 mars, toutes les étapes du duc. Le 23, il quitte Fuliola, dans la province de Lérida, vient dîner à Balaguer et coucher à Alfarras. Le mardi, arrêts à Binefar et à Selgua, à une lieue de Monzon, où, malgré le mauvais temps, le duc refuse d'entrer. Le mercredi, étapes à Pertuza et à Callen, près d'Huesca. Le jeudi-saint, les prêtres, qui accompagnaient le duc, aident le

---

1. Borgia écrit lui-même de Pise le 15 février. Il partira le lendemain pour la Spezzia et là s'embarquera pour Gênes d'où il gagnera l'Espagne ou Nice. Le 8 mars, il écrit d'Avignon. Il dit que tous vont bien mais sont fatigués.

2. *Epist. Mixtæ* II, 528, 538, etc.

curé de Callen à célébrer les offices. Le vendredi-saint, on va coucher à Almudevar, et, le samedi à Sadava. Le lundi de Pâques, la caravane part de Sadava ; elle est, le soir, à Olite, en Navarre, où les habitants comblent le duc de prévenances. Le mardi, étape à Estella ; le mercredi, à Alsasua ; le jeudi, à Segura : « Tous, grâces à Dieu, nous allons bien, écrit Emmanuel de Sa. Le seigneur duc, et nous tous, sommes ravis de ce pays et de la si bonne population qu'on y trouve. Les habitants, de leur côté, paraissent édifîés et heureux. Demain, 4 avril, nous irons coucher à Azpeitia et, de là, à Oñate, par Vergara. »

D'Azpeitia, le duc de Gandie voulut aller visiter Loyola, le *solar* d'Ignace, et saluer la veuve et les filles de Bertran de Oñaz y Loyola, neveu d'Ignace<sup>1</sup>.

D. Juan de Borgia emporta, peut-être, de cette première entrevue avec Doña Laurenza, l'héritière de Loyola, l'impression qui, un an plus tard, ruina ses vellétés de vocation religieuse.

Toutes les localités que traversait le duc rivalisaient pour le bien recevoir et fournir à ses besoins. Il marqua que cet empressement lui déplaisait, et souffrit simplement que quelques gentilshommes l'accueillissent. Ceux ci, du moins, l'hébergaient, et, dit Polanco, « même dans ces montagnes, ils ne laissèrent manquer leur hôte d'aucune des commodités qu'offrent les villes. » Quand le duc parvint à Oñate, l'abbé ou curé, D. Iñigo Velez de Guevara, fils du comte d'Oñate, vint à sa rencontre, escorté de nombreux cavaliers. Borgia eut beau se récrier, les rues se remplirent d'une foule si joyeuse, qu'elle imitait, dit un témoin, celle qui, le jour des Rameaux, chantait : Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! Depuis, chaque fois que, d'Oñate, le duc allait entendre la messe à Vergara, presque tous les habitants, hommes, femmes et enfants, lui faisaient escorte.

Depuis longtemps, François de Borgia avait résolu de fixer sa retraite religieuse dans le Guipuzcoa. Avisé de ce dessein, l'évêque

---

1. Fils de son frère aîné, Martin.

de Calahorra écrivait de Trente à saint Ignace pour lui en exprimer son bonheur. Vergara comptait retenir le saint duc, mais lui, voulait vivre en un ermitage, et il choisit celui de sainte Magdeleine, situé à un mille d'Oñate. On était averti de ce choix, puisque D. Luis de Mendoza, passant naguère à Oñate, avait pris à sa charge d'accommoder l'ermitage aux besoins du duc de Gandie et de six ou huit religieux. Les réparations n'étant pas achevées, le duc s'établit à Oñate, dans une vaste maison à deux tours et avec jardin, que l'oncle du P. Araoz, D. Miguel de Araoz, venait de léguer à la Compagnie<sup>1</sup>.

En attendant la réponse impériale, le duc et le P. Araoz se livraient à d'édifiantes, mais excessives pénitences. Aussi, le 24 avril, Juan de Borgia écrivait-il au P. Polanco<sup>2</sup> : « De l'avis des Pères et des Frères qui sont ici, et après avoir recommandé plusieurs fois cette intention à Notre-Seigneur, on a décidé d'écrire à V. R. pour qu'elle avertisse notre Père de ce qui se passe ici, à savoir que le duc et le P. Provincial mangent à peine. Cela est, semble-t-il, contraire à la volonté de notre Père, qui veut que ses sujets se conservent, pour mieux servir Notre-Seigneur. Eux, prennent trop peu, et n'ont aucun souci de prendre ce qui leur convient et d'écarter ce qui leur est contraire. Et personne n'ayant autorité pour les reprendre, on n'obtient rien en les avertissant. J'écris ceci pour que notre Père le sache. Ce qu'il ordonnera, remédiera à tout. Et pour que V. R. voie que j'écris *ex consensu fratrum*, ils signent avec moi. » Un post-scriptum ajoutait : « Tout ceci est vrai. En foi de quoi, moi, Miguel Navarro (Ochoa), je signe et j'affirme que le duc et le Père, à eux deux, ne mangent pas plus d'une tête de chevreau. » Suivent les signatures de Julian, Bernardo, Casellas, Arrieta, Bernardo.

---

1. « Le 6 avril de ladite année (1551) entra, à Vergara, le duc de Gandie avec le curé Bachelier Solis, curé de San Pedro en ladite ville, et le Docteur Araoz, Provincial de l'Ordre de Ihs, venant de Rome. Il logea dans la maison du Commandeur de Ondarra, où il passa la nuit. Le 7 avril, il entra à San Pedro et entendit la Messe à l'autel de Notre-Dame. Le curé Solis célébra. Le duc se confessa et communia, et, après-dîner, il partit pour Oñate. Il s'arrêta à Oçeta où il prit collation. » (Archives de Vergara. Registré des inventaires de l'hôpital, p. 17).

2. M. B. I, 630.

Le 28 avril, D. Juan écrivait à saint Ignace lui-même :<sup>1</sup> « Le duc, le Père et leurs compagnons sont arrivés ici très bien portants, bien que fatigués du long voyage. Ce que je puis ajouter, c'est que le duc et le Père Provincial se traitent fort mal, ayant très peu souci de leurs santés et ne voulant pas que d'autres en prennent soin. Il n'y a personne qui puisse leur dire ce qu'ils ont à faire pour leur nourriture, leur sommeil, leurs oraisons et le reste. Je m'en remets aux lettres écrites par le P. Miguel Ochoa, et à celle qu'a reçue le P. Polanco... Le Père Provincial, malade, ne peut écrire à Votre Paternité. Il aurait voulu dire que la venue du P. André de Oviedo consolera le duc. Il voulait aussi demander si le duc peut se donner des disciplines jusqu'au sang .. Je supplie V. P., si elle le juge bon, d'apporter un remède aux excès auxquels on se livre ici. Aussi bien, ne désire-t-on que la plus grande gloire et le plus grand service de Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

En réponse à cette lettre, saint Ignace, le 1<sup>er</sup> juin 1551, signifiait au P. Araoz de modérer ses travaux et ses austérités, et à Borgia de se laisser guider par le médecin<sup>2</sup>.

Au mois de mai, enfin, on reçut à Oñate les réponses du prince Philippe et de Charles-Quint. L'empereur écrivait : « Illustre duc, mon cousin, Ruy Gomez m'a remis votre lettre du 10 janvier, et, par ce qu'il m'a dit, comme par ce que vous m'écrivez, j'ai su votre détermination d'entrer dans la religion de Jésus et les raisons qui vous y portent. Elles sont fondées sur le désir de servir Dieu Notre-Seigneur, et sur ce que vous lui devez une grande reconnaissance, que vous lui témoignez du reste. Je m'en suis beaucoup réjoui, selon l'affection que je vous porte. Je vous remercie du compte que vous m'en avez voulu donner, ainsi que de tout ce que vous ajoutez. Je suis très assuré que, dans vos saints sacrifices et vos prières, vous penserez à moi comme vous le promettez, ce

1. M: B., I, 631.

2. Le même ordre est répété le 1<sup>er</sup> juillet, le 1<sup>er</sup> octobre, le 1<sup>er</sup> novembre. Le 1<sup>er</sup> avril, S. Ignace avait ordonné à Borgia d'obéir au P. Ochoa en ce qui touchait son régime. Il expliquait, il est vrai, que cet ordre n'obligeait pas sous peine de péché. Et une lettre annonçait à Jean de Borgia que son père et Araoz étaient avertis de se ménager.

que j'apprécierai et estimerai à sa juste valeur. Quant à mettre à exécution vos projets, il n'y a rien à objecter : vous le pouvez faire au temps et de la façon qui vous paraîtront préférables. Pour votre fils et votre maison, je n'oublierai pas de les favoriser et de les avantager, quand l'occasion s'en présentera, comme le méritent votre personne, vos services et ceux de la duchesse. En ce qui touche aux demandes que vous me faites dans le mémoire ajouté à votre lettre, j'approuve que, de vos 400.000 maravédís de rente viagère, vous puissiez jouir pendant cinq ans, à partir du jour où vous aurez fait expresse profession, et je donnerai des ordres en conséquence. Quant à une place d'officier de bouche pour votre frère, et de dame pour votre sœur, dans la maison du Sérénissime Prince, mon fils, au cas échéant je me souviendrai de votre demande, et l'on verra ce qu'on peut faire... Ce que vous indiquez enfin, que je favorise cet Ordre, dans les choses spirituelles, comme vous dites que l'ont fait le siège apostolique et d'autres princes chrétiens, tenez pour certain que, soit parce que c'est une affaire par laquelle Notre-Seigneur sera servi, soit par égard pour vous, je le ferai de tout cœur. Mais s'il surgissait un cas particulier, il le faudrait faire étudier en conseil, afin que tout passe par la voie ordinaire,

D'Augsbourg, le 10 mars 1551, Moi, le Roi<sup>1</sup>. »

Aussitôt, le 11 mai, le duc de Gandie manda le notaire Pedro Lopez Lagarraga, et, devant témoins, il renonça officiellement à ses états, titres et biens, en faveur de D. Carlos, son fils aîné. Il distribua ses vêtements et ses bijoux à son fils Juan et à ses serviteurs, se fit couper les cheveux et la barbe, et, voulant avoir en aumône ses nouveaux vêtements de religieux, il les demanda aux Pères qui l'entouraient. Chacun lui en donna une partie.

---

1. Astrain, *op. cit.*, I, page 295. Le 21 février, le Prince Philippe avait répondu : « Illustre duc, mon cousin : Ruy Gomez de Silva, gentilhomme de ma chambre, m'a remis la lettre que vous m'aviez écrite le 17 janvier et m'informe plus complètement de ce que vous m'annonciez. Je me réjouis de le savoir. J'espère que ce désir sera pour le plus grand service de N.-S. et le repos de votre âme. Je vous remercie de m'en avoir rendu compte comme vous le deviez à mon affection. Je vous la garderai telle que je vous l'ai toujours donnée et que vous la méritez.... d'Augsbourg, le 21 février 1551. Moi le Prince. » (*Mon. Borg.* III, 76.)



En l'absence de l'évêque de Calahorra, D. Jean Bernal Diaz de Lugo, Borgia pria l'évêque auxiliaire, Jean Gaona, de venir l'ordonner, et, grâce aux dispenses dont il était muni, il reçut tous les ordres sacrés en quatre jours : les ordres mineurs le mercredi après la Pentecôte, et les ordres majeurs les jours suivants. Le 23 mai, il fut ordonné prêtre.

« L'évêque fit cette ordination avec assez de solennité, écrivait Emmanuel de Sa, en présence des clercs du pays et des notables, dans la salle de la maison où Sa Seigneurie avait coutume d'entendre la messe. L'évêque, le proviseur et leur suite... se montrent très édifiés à la vue du duc, qu'ils avaient connu autrefois et qu'ils retrouvent *sic mutatum ab illo*, et devenu un modèle de si grandes vertus. »

Le 1<sup>er</sup> mai, saint Ignace avait écrit au nouveau prêtre : « Mon Seigneur en Notre-Seigneur, quand cette lettre vous arrivera, V. S. aura sans doute reçu les ordres sacrés, comme le Bref l'y autorisait. Plaise au souverain et véritable Prêtre, de communiquer un pouvoir si excellent à V. S., qu'il rende, en ses mains, le saint sacrifice très efficace pour le bien universel de l'Église, pour la gloire et l'honneur de son très saint nom. Si V. S. n'avait pas encore célébré sa première messe, j'aurais dévotion qu'elle attendît jusqu'à un nouvel avis, et cela par égard au plus grand service de Dieu Notre-Seigneur. »

Le P. François se rendit au désir de saint Ignace. « Le jour de la Trinité, raconte Emmanuel de Sa, Sa Seigneurie s'est rendue au sermon du P. Araoz, chez les religieuses trinitaires. C'est la première fois qu'elle sortait *quasi unus ex nobis*, avec le costume et les chaussures dont nous usons. *Benedictus Deus excelsus, cujus dexteræ hæc mutatio!* On travaille vivement à la maison de la Magdeleine. L'évêque, le proviseur, D. Iñigo de Guevara, D. Juan et d'autres de la ville et de la maison y ont été, le vendredi qui suivit l'ordination de Sa Seigneurie, pour la consécration de l'autel. On l'a faite solennellement. Les femmes du voisinage s'y étaient rendues avec leurs enfants. »

Le 29 mai, François, écrivant aux Jésuites de Portugal, se donne comme le dernier de leurs frères. Se souvenant qu'il a été grand

veneur, « J'ai été, leur dit-il, un Esaü, *qui fuit venator*. J'ai chassé, non seulement les oiseaux, mais les âmes, les traquant pour le démon. » D'Oñate, du reste, il s'intéresse à tout ce que fait la Compagnie et dont saint Ignace l'informe exactement. Il écrit à la reine des Romains pour lui recommander des Pères qui vont à Vienne. Il suit les travaux de Rome. Dans leur correspondance assidue, saint Ignace et lui collaborent à l'œuvre commune, et il en est déjà l'âme.

Avertie et heureuse de la vocation de son frère, D<sup>a</sup> Luisa de Borgia, comtesse de Ribargoza, lui avait brodé, pour sa première messe, une chasuble précieuse. Le 25 juin, le P. Araoz écrivait à la comtesse : « Le serviteur du comte vient d'arriver, et, tandis que je lisais la lettre de Votre Seigneurie, le P. Don François est survenu. Il ne veut plus être appelé que François, et sans Don.... Ce béni prêtre, depuis qu'il a été ordonné et qu'il a renoncé à son état, est si allègre et si content, qu'il en faut louer le Seigneur. Le P. Don François va bien.... Il commencera sans doute à prêcher le jour de saint Pierre. Sa messe a été différée, à cause d'une indulgence qu'on lui veut, sans doute, envoyer de Rome.... Le P. Don François s'est amusé de ce que Votre Seigneurie lui écrit de la manière dont nous le traitons. Il a expressément ordonné à D. Juan de ne plus l'appeler, ni seigneur, ni duc. D. Juan obéit et dit : *Votre Révérence*... L'ornement montre bien qui l'envoie. Oh ! si Votre Seigneurie avait pu entendre le père et le fils, quand ils le regardaient, et comme le père se plaignait qu'il fût trop riche pour un pauvre !... »

Borgia ne signa plus jamais ses lettres que de son seul prénom : F<sup>co</sup> (Francisco). Pendant quelque temps, il signa même : *François, pécheur*. En décembre 1551, le P. Araoz écrivait : « Le P. François ne signe plus : *François, pécheur*, mais *François tout court*. Ajouter Borgia le mortifierait, tant il abhorre le vieil homme. Pourtant Notre-Seigneur, chaque jour, lui donne une telle liberté, qu'il ne ferait pas grand cas de cela. »

Diverses lettres nous renseignent sur les premiers ministères du P. François de Borgia. Oñate possédait un collège, fondé par un

évêque d'Avila, et qui comptait trois cents étudiants. Borgia parut à quelques séances de ce collège ; il y argumenta très doctement, et prit sujet des thèses soutenues, pour faire de très édifiantes exhortations. Il donna aussi les exercices spirituels à des prêtres, qui, de loin, venaient chercher sa direction. Le 29 juin, il prononça à Vergara son premier sermon, qu'on vint entendre de plusieurs lieues.<sup>1</sup> Le 22 juillet, il prêche de nouveau à l'ermitage. Dès deux heures du matin, on était parti d'Oñate, pour retenir des places. Le sermon fut très édifiant ; la vue seule du prédicateur touchait ceux qui n'entendaient que le basque.

« Il y a quelques jours, écrivait-on le 23 juillet, on a tué ici un homme, frappé en pleine église. On envoya chercher, en hâte, un Père. Le P. François se trouvait seul à la maison ; il courut confesser le blessé, qui ne parlait déjà plus. Il l'assista jusqu'à la fin. Le Père a coutume, chaque vendredi, d'aller servir les malades à l'hôpital, et de servir, à table, les Pères de la maison. »

A la fin de juillet, parvinrent à Oñate les lettres de saint Ignace apportant à François la faveur d'un jubilé pour la première messe qu'il dirait en public. Cette cérémonie devant être différée, le 1<sup>er</sup> août 1551, le P. François voulut, du moins, célébrer sa première messe privée dans l'oratoire<sup>2</sup> du château de Loyola. Son fils, Juan, la lui servit.

Alors, sans doute, eurent lieu les deux faits suivants, rapportés, le premier, par D<sup>a</sup> Eléonore de Loyola y Borgia, fille de Juan de Borgia et de sa première femme<sup>3</sup>, le second par D<sup>a</sup> Francisca de Aragon<sup>4</sup>, seconde femme et veuve du même seigneur. « J'ai ouï dire à ma mère, raconte D<sup>a</sup> Eléonore, qu'étant à Loyola, dans la chambre même où le P. Ignace, blessé, avait coutume de se trouver, le P. François fut tenté de vaine gloire par le démon, qui lui dit que le trône du ciel, perdu par l'orgueil de Satan, lui serait

1. Le registre de l'hôpital de Vergara dit : « Le 1<sup>er</sup> août, le duc de Gandie fit, à San Pedro, son premier sermon. »

2. Et non dans la chambre où était né Ignace. Le P. Nadal, visitant Loyola en 1554, écrivait : « J'ai vu l'endroit où est né le P. Ignace ; c'est maintenant une cuisine, ce qui m'a paru indigne. »

3. Procès de Saragosse, 1610 (*Osuna*).

4. Procès de Madrid, 1617 (*Ibid.*).

réservé par Dieu. A quoi le P. François répondit, humblement, qu'il ne méritait pas cet honneur, étant très grand pécheur, et pécheur pire que le démon. »

« Étant dans la maison de Loyola, raconte D<sup>a</sup> Francisca, et retiré pour prier, le P. François appela D. Juan son fils et lui dit : « D. Juan, votre mère a été ici avec moi, et elle m'a chargé de vous dire que vous aviez sa bénédiction. Aussitôt après, elle s'en est allée au ciel. » Puis le père inclina sa tête sur le lit, contre lequel il était agenouillé, et qui était si mouillé de larmes, qu'on l'aurait cru copieusement arrosé. C'est mon mari, affirme le témoin, qui m'a raconté cela. »

---

## CHAPITRE II

### L'APOTRE DU GUIPUZCOA.

#### PREMIÈRES OPPOSITIONS. — MÉCOMPTES DE FAMILLE.

Saint Ignace avait trop de tact pour n'entourer point le P. François de ménagements exceptionnels. Non content de l'avoir exempté de toute autorité autre que la sienne, il lui envoya un blanc-seing, lui demandant d'écrire, au-dessus, tout ce qu'il jugerait utile à sa consolation, et il le laissa libre de se porter, avec une complète autonomie, partout où il se jugerait utile au prochain. Borgia fut très touché de ces prévenances, et, le jour même de sa première messe, il commença la série de ces prédications puissantes qui devaient renouveler tant de villes. Il prêcha à Azpeitia, Saint-Sébastien, Villafranca, Renteria, Hernani, Tolosa, et rentra, le 12 août, de cette première expédition.

Le 8 septembre, après avoir prêché en l'église Saint-Michel d'Oñate, le P. François, en compagnie du P. Ochoa et de trois frères, s'établit en son ermitage. Les magistrats le lui avaient donné sans conditions, et, pour achever de l'aménager, Borgia venait de dépenser plus de six cents ducats. Le 14 septembre, on transféra processionnellement à l'ermitage des reliques rapportées de Rome. Un jubilé avait été accordé à cette occasion. Des alentours, on vint par milliers, et l'on serait venu de toute la province, si le jubilé avait été publié, tant le P. François était déjà vénéré : « Le concours n'a cessé ni jour ni nuit, écrivait un témoin. Dans certains villages, il n'est pas resté un enfant. Le Père a entendu des confessions et reçu beaucoup de monde. Il célèbre, ordinairement, chaque jour. Je ne saurais décrire la dévotion de ce peuple... »



Dans son ermitage, le P. François s'était fait construire un oratoire, aux dimensions supposées du saint sépulcre, peut-être semblable à son oratoire de Gandie. Il s'y adonnait longuement à l'oraison, à la pénitence et à la composition d'opuscules pieux. Dans toute l'Espagne il n'était bruit que de son changement de vie. Les uns le louaient, d'autres le blâmaient d'avoir abandonné ses fils<sup>1</sup>, et Oñate devenait l'objet d'incessants pèlerinages. « A tel point, disait le P. François, que mon ermitage se change en cour. »

La lettre suivante de l'Infant de Portugal, D. Luis, rend, mieux que toute autre, l'impression produite, dans la péninsule, par la résolution de François. Le prince écrivait le 13 juillet 1551, d'Almeirín :

« Je ne tiens à rien tant qu'à la consolation et au contentement que toujours, dans les temps passés, j'ai désirés à V. R., comme Dieu m'en est témoin. Extérieurement, en beaucoup de choses, je n'ai pu le prouver autant que je l'aurais voulu, mais Dieu sait que ce ne fut pas faute d'avoir eu et de conserver de la bienveillance et de l'affection pour la maison de V. R., que vous avez rendue plus illustre en la quittant. Cette raison suffirait à elle seule, et il y en a d'autres, pour que je sois actuellement disposé à vous donner tout contentement. Aussi bien, cela seul contente aujourd'hui V. R. qui contente N. S.<sup>2</sup> Qu'il soit loué pour tout.

» Dieu est admirable en ses serviteurs et ses miséricordes n'ont pas de fin. Que V. R. lui rende des actions de grâces infinies, car sa conversion opère plus de fruits que ne pense V. R.. De moi je puis le certifier, vos paroles résonnent à mes oreilles comme si je les entendais ; je considère vos actes comme si je les voyais. Oh ! bienheureux serviteur de Dieu, qui, à une époque de si

---

1. Antoine Gou écrivait à saint Ignace, le 19 novembre 1551 : « Le P. Araoz a prêché à Toro. Quand il descendit de chaire, le Marquis d'Alcañices vint l'embrasser et lui donna beaucoup de marques d'affection. Au palais où on l'appela, il vit les filles du P. François, la comtesse de Lerme et la Marquise d'Alcañices. Je crois que, s'il était resté quelque amertume aux filles du P. François, à cause de la vocation de leur père, elles seront, désormais, très consolées et satisfaites. » Le 16 février 1557, le P. Salmeron écrivit de Naples que la duchesse d'Albe ne pardonne pas encore à Borgia d'être entré en religion. En suite de quoi, disait-elle, est arrivé à son fils tout ce qu'on sait.

2. Par ces lignes embarrassées, D. Luis semble bien s'excuser de son ancienne opposition au duc et à la duchesse de Gandie. *V. Supra*, p. 153 et suiv.

grande perturbation, a su trouver la paix de l'homme intérieur, déjouant le monde au plus fort de son jeu, réduisant ses sens et ses facultés sous la juste et pure volonté du Seigneur, en qui se trouve le peu de bonheur qu'on peut recueillir en cette terre, et tout celui que, sans mesure et sans fin, on désire goûter en l'autre. Aussi, Seigneur, je prie instamment V. R. de se souvenir désormais de moi, de me recommander toujours à Dieu dans ses prières et saints sacrifices, afin que le Seigneur m'enseigne le droit chemin de sa volonté, que je n'en suive pas d'autre, et que je vive et achève de vivre en le suivant, comme il plaira à sa divine majesté. »

François, du reste, ne se confinait pas à Oñate, et il n'est pas vrai qu'il fallut un ordre de saint Ignace pour le décider à évangéliser les villes qui l'appelaient. C'est de lui-même qu'il s'y portait. A la fin d'octobre, François reçut plusieurs courriers de D. Bernardino de Cardenas y Pacheco, duc de Maqueda et vice-roi de Navarre, le suppliant de venir à Pampelune. François s'y rendit, pour huit jours pensait-il, en réalité pour trois semaines.

Il était descendu dans une pauvre maison, mais le vice-roi le força, lui et ses deux compagnons, à demeurer au palais. François prêcha cinq fois à la cathédrale, et dans tous les couvents qui l'en priaient. L'Esprit-Saint semblait parler par ses lèvres, et son éloquence naturelle, moins faite de studieuse préparation que de sainteté rayonnante, remua profondément la ville. Son aisance était déjà remarquable. Cependant il manquait encore de pathétique; deux ans plus tard, seulement, on écrira, de Burgos, à saint Ignace : « Dans ses discours de Calahorra et de Burgos, le P. François semble avoir reçu le don de la prédication; il a acquis l'action et le pathétique qui lui faisaient défaut, et sa doctrine obtient ainsi plus de fruit. Dieu a ajouté cette force à celle de ses exemples, afin que rien ne lui manquât. » « Depuis l'an passé, écrivait à la même date un autre témoin, le P. François a fait beaucoup de progrès. Quelquefois, par humilité, il n'ose prêcher, ne sachant si c'est le désir de Votre Paternité. L'autre jour, en descendant de chaire, il me demanda s'il ne serait pas meilleur qu'il ne prêchât point; car il prenait la place de ceux qui le feraient

mieux.... Il parle aujourd'hui avec beaucoup de facilité, et, sans trop de préparation, il remue, par un seul sermon, plus que les fameux prédicateurs par de nombreux discours. Le peuple voit avec admiration un duc pauvre et prédicateur. Il faut l'encourager.... »

Au retour de Pampelune, où il avait reçu ses deux gendres, le marquis d'Alcañices et le comte de Lerme, le P. François fit annoncer, pour le dimanche 15 novembre, sa première messe publique. La veille, il vint coucher à l'hôpital de Vergara. Plus de dix mille hommes s'étaient réunis dans cette ville, qui ne se souvenait pas d'avoir jamais vu pareil concours. Le 15, François distribua quatre cents communions dans l'église de Saint-Pierre ; puis, l'édifice étant trop étroit, on se rendit en procession à l'ermitage de Sainte-Anne de Rotalde. François prêcha et dit la messe en plein air. Les arbres et les toits d'alentour étaient chargés d'hommes et d'enfants. La messe finie, on revint en procession à l'église de Vergara, où François communia encore, de sa main, plus de douze cent cinquante personnes. Il ne revint à son hôpital qu'à deux heures du soir<sup>1</sup>.

Le vendredi suivant, le Père, chargé d'une besace, commença à demander l'aumône dans les rues d'Oñate. Certains furent stupéfaits à ce spectacle, d'autres consolés, tous émus. Borgia renouvelait souvent cet acte d'humilité, et les bonnes gens l'accablaient de tant de provisions, qu'il ne pouvait plus les porter.

Vers la fin de novembre, D. Carlos de Borgia, le nouveau duc de Gandie et le comte de Ribargoza vinrent à Oñate, ainsi que D. Alvaro, fils du saint, et D. Philippe, son frère<sup>2</sup>.

---

1. « Le 15 novembre, le dit duc prêcha à San Pedro et célébra à Sainte-Anne de Rotalde, où il y eut jubilé plénier. Plus de dix mille personnes assistèrent à la messe. Il logea à l'hôpital. Les diacres de la messe furent le bachelier de Condategui, prêtre de la Province, et D. Urbino, regidor. Étaient présents le seigneur de Lazcano, ses fils, et beaucoup d'autres seigneurs de la Province et de Biscaye.

» Le 12 décembre, le duc de Gandie, célébra et prêcha à San Pedro, le dimanche et le jour de sainte Lucie. Le nom du duc est Don François de Borgia. Le 24 décembre, le duc alla par la ville, demandant l'aumône pour l'amour de Dieu, avec son compagnon, le Maître Navarrais (Ochoa). Le 26 décembre, le duc prêcha la Noël à San Pedro. Et toujours il logea à l'hôpital. » (*Archives de l'hôpital de Vergara*).

2. Procès de Saragosse, 1610. Déposition de D. Francisco de Gurrea, duc de Villahermosa.

Le 26 novembre, le P. François les communia, et leur fit un sermon si fervent et si enflammé, qu'ils en furent confondus. « Souvent, affirme le duc de Villahermosa, mon père m'a parlé de ce sermon incomparable et de l'impression qu'il remporta d'Oñate. » Le P. François, en congédiant ses hôtes, les pria de ne plus venir le troubler, *que no le inquietasen*. Ils ne cherchèrent plus à le revoir.

Les nouvelles que les pèlerins d'Oñate rapportèrent en Aragon et à Gandie, augmentèrent l'envie que D<sup>a</sup> Luisa de Borgia et sœur Françoise avaient de voir et d'entendre leur frère et neveu. Les deux femmes se communiquaient leurs impatients désirs. Sœur Françoise écrivait de Gandie, le 7 mars 1552 : « Je n'ose m'arrêter à la pensée de le voir, de l'entendre prêcher ou dire la messe. C'est pourtant mon plus vif désir; mais je me sens si indigne des grâces même que j'ai déjà reçues de lui, que je n'ose rien souhaiter de plus que ce que Dieu voudra donner. Un brin de nouvelles, que me rapporteraient, je ne dis pas le P. Araoz ni D. Juan, mais simplement Sansonete<sup>1</sup>, me serait une grande grâce et miséricorde de Dieu. Ce que je demande à Votre Seigneurie, quand elle verra le P. François, c'est qu'elle le supplie de ne pas m'oublier dans ses prières. Je demande aussi qu'on m'envoie copie de ses sermons, et un compte exact de sa santé et de ses indispositions, et tout ce que vous auriez communiqué avec lui de choses spirituelles et qui pourra s'écrire, et comment il se nourrit... Remarquez aussi s'il a besoin de quelque chose. J'ai été très tentée d'essayer de lui faire agréer des présents. Jusqu'ici, je n'ose point céder à cette tentation. Tous les présents auxquels j'ai pensé m'ont causé des scrupules, sauf un que je lui expédie par Sanson. Je ne sais s'il arrivera. S'il parvient à Votre Seigneurie, je le lui recommande. Je l'envoie pour la cellule de mon fils et Père, François. (Ce présent était un balai.) La lettre du P. Miguel m'a

---

1. Sanson, serviteur envoyé de Gandie, par D. Carlos, pour annoncer à son père la naissance d'un petit-fils. Avant que Sanson eût parlé, le Père lui dit : « Eh bien ! comment va le petit François ? » Le messager, déçu, se crut devancé et craignit d'en perdre ses étrennes. François le rassura.



beaucoup consolée ; je l'ai envoyée au collège. Votre Seigneurie saura qu'un frère de ce collège de Gandie est parti pour Oñate. Il s'appelle Azevedo et était docteur en médecine. Si Votre Seigneurie le voit, qu'elle lui recommande la santé de son frère. »

Quand la comtesse de Ribargoza reçut cette lettre, elle attendait, au premier jour, la visite de son frère. François, appelé par d'autres ministères et différant sa visite, D<sup>a</sup> Luisa, pieusement impatiente, recourut à saint Ignace. Elle le supplia d'ordonner au P. François de venir à Saragosse, et fit remettre sa supplique par le cardinal de la Cueva, grand ami du saint. En même temps, le comte de Ribargoza écrivait directement à Saint Ignace. Celui-ci respectait trop le P. François pour lui rien vouloir imposer. Le 20 août 1553, il répondait à D<sup>a</sup> Luisa : « Le R<sup>me</sup> Cardinal de la Cueva m'a remis une lettre de Votre Seigneurie et une autre du comte. Il a, de son côté, insisté, comme vous l'en aviez chargé, pour que j'ordonnasse au P. François d'aller à Saragosse. Sans aucun doute, Votre Seigneurie attend cette visite par suite d'un désir plus surnaturel qu'humain... Je suis persuadé que Votre Seigneurie n'est pas seulement la sœur du P. François par le sang, mais plus encore par l'âme et le désir de la gloire divine, laquelle ne cherche pas les satisfactions et les consolations personnelles, mais seulement ce qui convient le mieux au bien des âmes et à la gloire de Dieu, notre Créateur et Seigneur... J'écrirai au P. François de faire ce que désire Votre Seigneurie. Je ne veux point le lui ordonner formellement, mais il le fera. Je pense qu'il ira d'abord en Portugal, où l'appelle le roi ; il y séjournera peu de temps. Je lui écris par ce courrier, et lui aurais écrit il y a plusieurs mois, si j'avais eu une occasion. »

Le même jour, Saint Ignace répondait au comte : « J'ai reçu, ces jours passés, une lettre de V. S. où, pour des motifs très dignes de sa foi et de son zèle pour le service de Dieu à Saragosse, elle me demandait d'ordonner au P. François d'aller résider en cette ville. Je crois, comme V. S., que cela servirait à beaucoup d'âmes..., et je ferai bien volontiers ce que désire V. S. ; mais il n'est pas nécessaire d'ordonner, car le P. François a reçu de Dieu un tel don d'obéissance, qu'il lui suffit de comprendre la volonté de celui



qui tient la place de Jésus-Christ, pour qu'il l'exécute autant qu'il le peut. Il aura, peut-être, été en Portugal, où le roi l'appelle. A son retour, je lui donnerai à entendre que je crois être de la gloire de Dieu qu'il aille pour quelque temps à Saragosse et qu'il fasse un tour jusqu'à Valence, car Dieu pourrait vouloir qu'il serve à apaiser bien des discordes qui y règnent<sup>1</sup>. »

Enfin le saint écrivait à Borgia : « Par les lettres que je vous envoie du comte et de la comtesse de Ribargoza, vous verrez, très cher Frère en N. S., l'instance qu'ils font et qu'ils voudraient que je fisse pour que vous alliez à Saragosse. Je leur ai répondu qu'un ordre était inutile, mais que je vous ferais entendre mon sentiment. C'est que, dès votre retour de Portugal, il conviendrait au service de Dieu que vous fissiez un tour en ce pays et aussi à Valence ; car non seulement en ce que signale le comte, mais en d'autres choses Dieu se servirait de vous. Donc, sans rien ordonner, je me contente de vous représenter que, même sans la démarche de ces seigneurs et du cardinal de la Cueva, je penserais comme eux. Enfin ce qui conviendra à votre plus grande consolation spirituelle et ce que vous jugerez opportun, je le tiendrai pour le meilleur<sup>2</sup>. »

En expédiant ces lettres au P. Araoz, saint Ignace lui enjoignait de ne les faire passer à leur destinataire que lorsqu'il serait en Portugal, afin qu'il n'y prolongeât point son séjour. Disons tout de suite qu'en avril 1553, avant son voyage en Portugal, François reçut à Calahorra la visite de sa sœur Louise ; mais, qu'à son retour de Lisbonne, des troubles suscités par la violence de ses frères lui interdiront de paraître en Aragon et de satisfaire au désir de saint Ignace, qui, de son côté, averti de la situation, dissuadera François d'aller à Saragosse.

\*  
\* \*

Le P. François de Borgia n'était à Oñate que depuis six mois, et déjà le pays basque l'appelait son apôtre... Le 6 septembre 1551.

1. *Epist.* V, 367.

2. *Epist.* V, 370.

D. Pedro Hernandez de Izaguirre écrivait à saint Ignace, au nom du conseil et de la noblesse de Vergara. « On vous doit une grande reconnaissance, déclarait-il au saint, pour la lumière que vous avez répandue sur toute la chrétienté. Ces montagnes surtout vous en doivent, auxquelles vous avez envoyé un porte-lumière et un excitateur d'âmes, tel que l'ancien duc de Gandie. Vergara vous remercie. » La ville, ajoutait Izaguirre, regrettait amèrement que François lui eût préféré Oñate, et elle offrait à saint Ignace une maison rentée où pourrait demeurer ce « béni et véritable prédicateur. »

Beltran Lopez, seigneur de Ozaeta, écrivait, de son côté, que François faisait, dans le pays, un bien inimaginable. Il éteignait d'anciennes querelles, et réussissait en tout ce qu'il tentait pour le service de Dieu. « Tous ici n'ont plus que le désir de servir Dieu et d'obéir au P. François. Par ce saint homme, ils pensent que Dieu leur a envoyé le salut. »

Le 14 décembre, Solis, curé de Vergara, mandait à saint Ignace : « Il n'est ici personne, petit ou grand, qui n'obéisse au P. François. Vergara est si réformée, que les gens de la ville prêchent à leurs voisins... Ceux qui ignoraient la vie chétienne, l'ont apprise. Beaucoup de prêtres se réforment. Aussi toute la ville demande-t-elle, à genoux, que François reste en ses murs. »

Pour mieux être tout à tous, François préféra son ermitage de la Magdeleine, mais il y demeurait fort peu. Jamais le goût de la contemplation ne lui fit préférer le repos de sa solitude aux fatigues apostoliques. Sitôt ses fils et parents partis d'Oñate, il organise ses compagnons par groupes, qu'il envoie, chaque dimanche, prêcher et confesser dans les bourgs voisins. Lui-même se met en campagne. Le premier dimanche de l'Avent, il prêche à Oñate ; le second, à Mondragon, puis il se rend à Segura. Le troisième dimanche d'Avent, il prêche à Vergara. « Rien de fleuri dans ses sermons, disait un témoin ; tout a été fort aigu. »

Partout il institue la pratique de la communion mensuelle. A Vergara, il communie trois cents personnes. Le quatrième dimanche, il prêcha à Oñate un vigoureux sermon contre les pécheurs publics. Il aurait voulu passer les fêtes de Noël dans son ermitage ;

mais Vergara l'appelle. Il s'y rend la veille de Noël, loge à l'hôpital selon son habitude, demande l'aumône dans les rues, et, le jour de Noël, communie plusieurs centaines de fidèles. Le jour des Rois, remis d'une légère attaque de goutte, il se rend à Azcoitia où il prêche longuement, puis à Loyola. « Il a voulu, écrivait-on à saint Ignace, loger dans l'hôpital de la Magdeleine, où vous êtes descendu quand vous vîntes à Loyola ; il a voulu manger à la même petite table où vous vous êtes assis, et dormir dans la chambre où vous dormiez. Nous avons trouvé le roussin que V. P. laissa à l'hôpital, il y a dix-sept ans. Il est très gras et très bon, et sert encore beaucoup à l'hôpital ; il a tous les privilèges à Azpeitia ; même quand il pénètre dans les jardins clos, on le laisse faire. »

Et partout, François prêchait, ramenait les foules à la pratique des sacrements, triomphait des pécheurs rebelles. « De ma vie, disait son compagnon, je n'ai entendu pareil sermon, plus docte et plus émouvant ; impossible de peindre l'émoi et la satisfaction de l'auditoire. » Ce témoin ne savait comment varier les formules d'admiration.

Entre chaque expédition, François revenait à Oñate. Des prêtres, des séculiers l'y attendaient, auxquels il donnait les exercices spirituels, et dont la plupart voulaient ensuite partager son genre de vie. Une de ses plus nobles conquêtes fut alors celle du Dr Barthélemy de Bustamante, chanoine de Tolède, ancien secrétaire et conseiller du cardinal de Tavera, architecte distingué qui avait élevé, à Tolède, l'hôpital de Saint-Jean-Baptiste, qu'on y admire encore aujourd'hui. Bustamante, reçu par Borgia dans la Compagnie, l'accompagna dès lors dans ses courses apostoliques, fut longtemps son bras droit et, toujours, son ami très fidèle.

Le 12 février 1552, Borgia partait pour Vitoria. Il s'était opposé à toute réception. Les notables vinrent pourtant l'attendre hors ville. Il voulait loger à l'hôpital ; on le força à descendre dans le couvent des Franciscains. Le lendemain, dimanche de la Septuagésime, on fit, dans toutes les églises, cesser les messes à neuf heures, et, par crieur public, on invita la ville à se rendre à San Francisco, au sermon de Borgia ; il y eut presse à mourir. Le jour suivant, autre sermon à San Vicente. Tous les monastères le réclament ;

il ne se refuse à aucun, et ne rentre chez les Franciscains que pour être assailli de visites. Il se prête à tous avec sa bonhomie ordinaire, acceptant de parler sans préparation, et, par ses discours comme par ses entretiens, comme par son seul aspect, transformant les âmes.

De Vitoria, le P. François se rend à Bilbao, où il prend logis à l'hôpital des pauvres. Comme à Vitoria, on annonce ses sermons par crieur public, et, le dimanche de la Sexagésime, il trouve un auditoire si compact qu'il a peine à gagner la chaire. Les fidèles avouent n'avoir jamais entendu d'éloquence comparable à la sienne. Toutes les églises, tous les couvents de Bilbao l'entendent ; bien qu'écrasé par la fatigue, François ne sait rien refuser. A l'hôpital où il loge, une pauvrese meurt ; il suit son enterrement, et toute la noblesse voulant imiter cet exemple, la pauvrese a des funérailles à rendre jaloux un grand d'Espagne.

Partout où passe cet homme, les inimitiés s'apaisent, la ferveur se ranime ; les villes lui demandent de fonder des maisons de son ordre. Bilbao lui offre deux églises : Saint-Jean, ou Notre-Dame de Begonia.

Le dimanche de la Quinquagésime, François, de retour à Vergara, s'apprêtait à commenter, chaque semaine, le *Miserere*, quand une lettre de saint Ignace lui demanda de partir pour Lisbonne, s'il le pouvait et le jugeait bon<sup>1</sup>.

Le P. Simon Rodriguez, premier provincial de Portugal, avait rendu à la foi et à son Ordre d'éminents services ; mais trop de faveur nuit aux âmes les mieux trempées, et Rodriguez avait trop et trop longtemps joui, peut-être, de la faveur royale. Il devait être écarté de Lisbonne et remplacé<sup>2</sup> ; et saint Ignace comptait sur le tact de Borgia, pour apaiser les troubles causés par ce changement nécessaire.

1. 2 février 1552 : « Al duque Francisco. Una de N. P. sobre de yr à Portugal, y presto, remittindose à él. » *Epist. S. Ign.* IV, 139.

2. En août 1552, Rodriguez consentira à partir du Portugal, mais il y reviendra en février 1553, y restera quatre mois, prolongeant, par sa présence une situation douloureuse. Le 26 juin seulement il abandonnera Lisbonne. Qu'il suffise de dire, pour donner une idée des troubles de la Province, que 127 sujets avaient dû en être exclus.



Si exempt de ressentiments que fût l'âme de François, la pensée de rencontrer des princes si injustes naguère envers la duchesse de Gandie, dut lui être pénible. Il n'en fut que plus empressé à obéir au désir de saint Ignace.

Le 19 mars 1552, accompagné des PP. Bustamante et Pierre Domenech, il quêta, par les rues de Vergara, demandant de quoi voyager. Il partit ensuite pour Casa de la Reina, où la duchesse de Frias, femme du connétable de Castille, désirait vivement l'entretenir. La duchesse eut grand'peine à tirer les trois voyageurs de la méchante auberge où ils étaient descendus. Pendant quatre jours, elle reçut les leçons du saint, et arrêta avec lui les plans d'une fondation de Clarisses, que devait bientôt venir entreprendre sœur Françoise, la fille de Marie Enriquez<sup>1</sup>.

Borgia pensait passer inaperçu à Burgos. On l'y retint plusieurs jours, et on mit, à l'entendre, la même avidité qu'on témoignait partout. Le 2 avril, il était à Valladolid. Son arrivée était à peine connue, qu'on accourait en foule à son logis, et que chaque église lui demandait un sermon. De Valladolid, François gagna Tordesillas, pour y saluer le marquis de Denia, un des bienfaiteurs de l'ermitage d'Oñate, et pour prêcher au couvent de Sainte-Claire. Le dimanche des Rameaux, il était à Toro, où l'avait appelé la princesse Jeanne, fille de Charles-Quint, et fiancée au prince royal de Portugal. Durant la semaine-sainte, François donna les exercices spirituels à la cour de la princesse. Celle-ci, deux fois par jour, l'entretenait pendant deux heures. Le saint prit, dès lors, sur elle une influence définitive. Il avait parlé contre le jeu et la lecture des romans. L'infante, fort adonnée à ce double passe-temps, fit détruire ses cartes, et remettre au P. François tous ses romans, sacrifice d'autant plus méritoire, que ses livres étaient richement reliés.

Le samedi-saint, François partit pour Salamanque, où il demeura

---

1. Le connétable voulut avoir un opuscule auquel François travaillait, qu'il n'avait pas encore achevé. C'était l'*Instruccion para el buen gobierno de un señor en sus estados, dirigida al Excmo Sr D. Carlos de Borja, duque de Gandia*.

Tous les détails de ses voyages étaient fidèlement racontés par lui à S. Ignace (M. B. III.)



jusqu'au 29 avril. Son commerce plus angélique qu'humain, son humilité, sa douceur souriante lui attiraient tous les cœurs. L'évêque, le chapitre, l'université s'empressèrent à ses discours, devenus l'événement du jour. On s'étonnait seulement qu'il pût résister à de si continuelles fatigues. Il s'apprêtait enfin à poursuivre son voyage, quand des lettres de Lisbonne l'avertirent que sa présence y était presque redoutée et que tout s'arrangerait sans lui. Son intervention eût été, cependant, plus que jamais bienfaisante, et on ignorait, en l'écartant, de quel compatissant médecin on se privait. Du reste, de Castille également on l'arrêtait. Par déférence, François avait annoncé au provincial Araoz qu'il allait en Portugal, appelé par le roi, poussé par saint Ignace. Araoz, ému, avait aussitôt consulté le nonce Poggio et le ministre Ruy Gomez, et il écrivait à François de surseoir à ce voyage. Le P. François était trop humble pour s'estimer nécessaire. Il resta à Burgos. Profitant même de ce contretemps, il alla jusqu'en Navarre recevoir les Clarisses venues de Gandie, qu'il conduisit à Casa de la Reina <sup>1</sup>.

S'il n'avait pu aller jusqu'à Lisbonne, François essaya, du moins, dans sa grande bonté, d'être secourable à Simon Rodriguez. D'Oñate, le 29 septembre 1552, il écrivait à saint Ignace : « V. P. a su comment je suis revenu à Salamanque. Ayant été avisé que l'affaire pour laquelle je partais était réglée et dans le sens que V. P. désirait, j'ai pensé qu'il n'y avait plus lieu de m'en occuper. Mais actuellement il y a, me semble-t-il, des raisons de parler du passé. J'apprends qu'on a envoyé Rodriguez à Valence pour qu'il y fût provincial. Je crois que tout a été fait selon de bonnes intentions ; mais si V. P. avait été consultée et informée, je doute qu'on eût pris cette décision. Les raisons qui me le font croire sont si nombreuses, que j'ai peine à les écrire... Une grande partie de l'édifice qui a été bâti dans cette province l'a été par le pasteur plus que par les brebis, parce qu'il était très bien accepté dans le royaume. D'où un grand affront pour nos amis, un grand étonnement de

---

1. François apprit alors la mort de sa fille Dorothée, Clarisse à Gandie, et morte le 25 mars 1552.

tous, et peut-être murmures des ennemis et grande tristesse de ses frères.... Selon le jugement humain, il semble qu'on enlève ses fondements à l'édifice et qu'on le détruira bientôt si le Saint-Esprit ne le soutient de ses mains. Et comme nous ne devons pas toujours attendre des miracles, je préfère pécher par hardiesse que par négligence; et tandis qu'il en est temps encore, on pourrait employer plusieurs moyens que je me permets d'exposer... » Puisque le nonce s'en ira en mars, on pourrait, dit Borgia, désigner Rodriguez pour l'accompagner. Ou bien on pourrait l'appeler pour la fondation du collège romain ou de celui des germaniques, ou enfin pour aider saint Ignace dans ses travaux. L'important serait de sauvegarder son crédit. Ceux qui travaillaient, à Lisbonne, à réparer les dommages causés par l'administration de Simon Rodriguez, n'avaient peut-être pas assez le tact, l'expérience des hommes, le souci de ménager l'honneur de Rodriguez, dont faisait preuve Borgia. Si sa douce main avait été employée alors à guérir les maux de la province du Portugal, peut-être eussent-ils été plus vite et plus suavement soulagés.

Aussi bien, le voyage interrompu n'avait pas été inutile. L'exemple, les entretiens du P. François avaient partout remué les âmes. Il avait vu, à Salamanque, D. Antonio de Cordova, fils de la marquise de Pliego, et descendant du grand capitaine. D. Antonio était étudiant, et, cette année, recteur de l'Université. Au prochain consistoire, il allait recevoir le chapeau; et ne sachant s'il devait accepter cette dignité ou entrer dans la Compagnie, il avait consulté saint Ignace. La vue de François de Borgia mit fin aux hésitations de D. Antonio. Sans attendre la réponse de saint Ignace, il refusa le cardinalat et partit pour Oñate. François l'y rejoignit bientôt, et se remit à parcourir la province, expliquant les commandements de Dieu.

Au mois de septembre 1551, Juan de Borgia s'était rendu à Alcala, avec le P. Araoz. A peine éloigné de son père, Juan montra le peu de solidité de sa vocation religieuse. Le mieux doué des fils de François, le plus habile aussi, et le plus décidé à s'avancer, Juan s'empressa auprès de Ruy Gomez et du prince Philippe.

Pour monter sa maison et sa garde-robe, il s'endetta bientôt de dix mille ducats; jamais il ne tint ses promesses d'aumônes au collège romain, et, secondé par ses frères, il négocia si dextrement son mariage avec doña Laurenza, l'héritière de Loyola, qu'au mois d'août 1552, il l'épousa. Cette alliance, convoitée par d'illustres rivaux, était fort avantageuse à Juan. Saint Ignace en fut d'autant plus mécontent qu'il estimait Juan de Borgia infidèle à sa vocation, et, qu'à Lisbonne, les ennemis du saint fondateur répandaient le bruit qu'il profitait de son influence sur l'ancien duc de Gandie pour enrichir les siens. Ce mariage, tramé à l'insu du P. Araoz et du P. François, n'avantageait que les Borgia. Aussi, dans ses lettres, saint Ignace se garda-t-il de glisser un seul mot qui parût l'approuver. Le P. François ne voulut point tenir rigueur à son fils, et se rendit à Loyola pour bénir les jeunes époux, très heureux de leur sort.

D'autres mécomptes attendaient Borgia du côté des siens. Son fils aîné, Carlos, avait toujours vu avec quelque dépit les libéralités de son père. A sa table, maintenant, il permettait qu'on les critiquât. Son voyage à Oñate l'avait, il est vrai, touché, et, au retour, il reprit, avec le collège de Gandie, des relations cordiales. Mais lui non plus, ne se résolut jamais à donner au collège romain les sommes dont le testament paternel le constituait débiteur. Le P. François les réclamera en vain. Carlos, en de longs mémoires, se déclarera insolvable, ou même prétendra ne rien devoir. Dans ce débat, qui se prolongea longtemps, il y eut, sans doute, matière à nombreux froissements pour François. Les Borgia de Gandie lui réservaient d'autres amères surprises.

Se croyant provoqué par don Gaspard de Centelles, Carlos de Borgia venait de faire bâtonner ce gentilhomme en pleine rue de Valence. Il avait même, assurait-on, fait tuer un jeune homme partisan de son ennemi. La noblesse du royaume prit fait et cause pour Centelles. Galceran de Borgia, le grand maître de Montesa, soutint son neveu. Carlos allait perdre, en de coûteux procès, plus que son père n'avait jamais dépensé en aumônes.

Saint Ignace fut généreux envers celui qu'il l'était si peu. Averti du péril que courait Carlos, il intercéda pour lui, avec chaleur,

auprès du prince Philippe, par l'intermédiaire du nonce, de la reine de Bohème, du roi de Portugal. Craignant que, par désintéressement, François ne négligeât de s'occuper de son fils, il lui ordonna expressément de le secourir<sup>1</sup>. Cet ordre à peine envoyé, Ignace écrivit, il est vrai, pour expliquer à François que l'ordre donné n'avait pour effet que de rassurer sa conscience, mais qu'il restait libre d'agir à sa guise. Ainsi, Ignace et François rivalisaient-ils toujours de prévenance respectueuse et délicate ; l'un se défendant de commander, l'autre s'empressant d'obéir.

---

1. 23 août 1552. *Epist. S. Ign.* IV, 382 et 394.

### CHAPITRE III

FRANÇOIS A LISBONNE. — LES BORGIA A VALENCE.

Le P. François finit, en son cher ermitage d'Oñate l'année 1552. En novembre, il dut gagner le bord de la mer, pour combattre un reste de fièvre rapporté de Burgos. On venait d'apprendre qu'à Lisbonne, à la messe du roi, un hérétique s'était, après la consécration, jeté sur les saintes espèces et les avait profanées. La Péninsule s'émut du sacrilège. François en prit occasion pour ranimer, dans les provinces, le culte de la sainte Eucharistie. Un prêtre d'Hernani l'accompagnait dans ses courses et traduisait en basque ses sermons. Le fruit en devint plus grand.

Le 11 janvier 1553, le roi de Portugal, Jean III, écrivait à Borgia : « P. François Borgia, j'ai communiqué au P. Louis Gonzalez certaines choses qu'il doit vous dire de ma part, au sujet de votre venue dans ce royaume. Je l'ai chargé de vous entretenir de certains sujets qui tiennent grandement au service de Notre-Seigneur et au bien de la Compagnie. Je vous prie instamment de l'entendre, et de lui accorder entier crédit sur ce qu'il vous dira de ma part, et surtout au sujet du grand désir que j'ai de vous recevoir. »

Saint Ignace regrettait qu'on eût, naguère, arrêté Borgia sur le chemin de Lisbonne, et tous ceux qui voulaient du bien à la Compagnie, en ce royaume, appelaient de leurs vœux la venue de l'ange pacificateur. Seul, en Espagne, le provincial Araoz s'y opposait encore.

Depuis 1545, le P. Antoine de Araoz exerçait, à la cour du prince Philippe, un ministère très apprécié. Son éloquence, son zèle, sa vertu lui avaient attiré de chaudes amitiés, notamment celle du ministre Ruy Gomez de Silva. Le zèle apostolique d'Araoz



ne saurait être mis en doute ; mais sa situation l'avait, peu à peu, amené à se mêler d'affaires étrangères à sa profession. Sachant son crédit, les solliciteurs l'assaillaient en foule et lui prenaient un temps qu'il aurait pu consacrer à ses inférieurs. Au contact de la cour, Araoz perdait même un peu de la simplicité, de l'humilité religieuses. Borgia avait toujours témoigné au provincial la plus délicate, la plus respectueuse déférence, l'amitié la plus tendre ; mais, en dépit de sa vertu, Araoz, nature impressionnable et susceptible, prenait visiblement ombrage de ce disciple en passe de devenir son maître. Borgia était exempt de son autorité ; néophyte dans son ordre, il y jouait le premier rôle ; Araoz, en souffrait et son sourd mécontentement préludait à une opposition qui sera une des lourdes croix du P. François.

En 1551, quand, éprouvé par l'humidité d'Oñate qui lui avait fait perdre plusieurs dents, Borgia vint à Burgos, Araoz blâma ce départ. Il jugeait que François devait s'adonner à la contemplation, non à l'action apostolique.

En 1552, contrarié par le départ de François pour Lisbonne, Araoz l'avait empêché, nous l'avons dit. Saint Ignace fit alors signifier à Araoz qu'il n'aurait pas fallu consulter des étrangers sur ce que devait faire le P. François, lequel n'était tenu d'obéir qu'à lui, Ignace, et au pape ; que, pour sa consolation personnelle, François pouvait consulter Araoz, mais qu'il n'était aucunement tenu de le faire, encore moins de suivre sa direction. Le Saint pensait qu'il fallait laisser Dieu seul diriger François, ce qui arriverait sûrement, si celui-ci suivait sa dévotion. François pouvait donc aller où il voulait en Espagne, et même sortir du royaume, s'il le jugeait bon<sup>1</sup>.

Borgia, porté au scrupule, était troublé par les blâmes d'Araoz. Aussi bien, n'eût-il pas mieux demandé, lui-même, que de rester sous le boisseau. Mais les désirs d'Ignace étaient sa règle. Malgré donc l'opposition du provincial d'Espagne, il se résolut, en 1553, à gagner le Portugal, dès que sa santé, un peu éprouvée, le lui permettrait. Il n'y devait parvenir qu'au mois d'août. En attendant,

---

1. *Epist. S. Ign.* V, 319.

il évangélisa la Castille et abandonna définitivement le séjour d'Oñate.

La veille de Pâques, toujours accompagné du fidèle Bustamante, il était à Calahorra, dont l'évêque, Jean Bernal, revenu de Trente, désirait fonder une maison de la Compagnie. François resta six jours à Calahorra<sup>1</sup>. Nulle part, peut-être, en si peu de temps, il ne fit tant de bien. Le cardinal archevêque de Burgos, D. Fernando de Mendoza, l'appelait aussi, et saint Ignace le priait de répondre aux désirs du cardinal. François se rendit à Burgos le 15 avril, et, par ses prédications, il remua la ville. Pendant l'octave de la Fête-Dieu, le P. Strada et lui prêchèrent alternativement, et c'est alors que l'éloquence de François acquit ce qui lui manquait encore de force communicative. Toujours inquiet, Araoz pressait François de rentrer à Oñate, sous prétexte qu'il avait assez répondu aux désirs d'Ignace. François savait qu'Ignace le voulait hors d'Oñate<sup>2</sup>. Il resta aider l'archevêque, donnant les exercices spirituels, pacifiant des communautés révoltées, exerçant sur les cœurs une inexprimable influence.

Le 29 juin, il posait la première pierre du collège de Medina del Campo, dont lui-même et le P. Bustamante avaient dessiné les plans. Il donnait ensuite quinze jours à Salamanque, pendant lesquels il se surpassa. Les visiteurs lui laissaient à peine le temps

1. C'est durant ce séjour qu'il vit sa sœur Louise.

2. Il écrivait à S. Ignace, le 29 avril 1553 : « Le Provincial voulut que je retournasse à Oñate immédiatement, sous prétexte que V. P. ne m'avait pas formellement ordonné de venir à Burgos. Je vis bien en cela la bonté du P. Provincial et qu'il agissait ainsi pour mon avantage, mais je lui répliquai que, dans les lettres de V. P. je ne regarde point si elles contiennent un ordre ; un désir me suffit. Sur ce, je reçus une lettre de V. P. me demandant encore d'aller à Burgos. C'est donc votre désir que j'y sois. Je ne veux point autre chose. Mais je voudrais savoir si je me trompe et comment je dois agir en pareils cas, quand nous différons de sentiment, le P. Araoz et moi. D'ordinaire je m'en tiens à la règle que m'a donnée V. P. et qui m'enlève tout scrupule. V. P. veut que je parte d'Oñate ; mon âme trouve la paix à lui obéir, mais je vois qu'en tout le P. Provincial pense autrement que moi, et alors je juge que je me trompe, étant misérable et pécheur, et ne méritant pas de connaître et de comprendre la volonté de mon seigneur et père, qui, pour moi, tient sur terre la place de Dieu.... » (*M. B.* III, 138.)

Le 12 août, S. Ignace répondait : — « Pour le voyage de Portugal comme en toutes choses qui vous paraîtront bonnes (comme d'aller de part et d'autre prêcher et secourir les âmes), suivez sans scrupule l'inspiration que vous croirez venir de Dieu. La divine Sagesse se plaira à vous guider. » (*Epist.* V, 379.)

de prendre son repas. Trop bon pour se dérober aux indiscrets, il ne tenait compte d'aucune fatigue, s'il pouvait consoler quelque âme. Du reste, les travaux semblaient augmenter sa vigueur. Jamais sainteté ne fut plus apostolique, ni plus aimable. Aussi, en foule, jeunes gens et prêtres demandaient-ils à le suivre. On s'adressait à Borgia comme au Supérieur de la Compagnie, et parfois Borgia admettait des sujets qu'Araoz aurait refusés, par exemple deux disciples de Jean d'Avila, Gaspard de Loarte et Diego de Guzman. Ces deux prêtres avaient eu maille à partir avec l'inquisition, ce qui inquiétait Araoz, mais n'effrayait nullement Borgia. Autre sujet de dissentiments.

De Salamanque, le 15 août, François avait écrit à saint Ignace : « Depuis ma lettre du mois dernier, une nouvelle et troisième instance du roi du Portugal m'est parvenue, m'appelant à sa cour. Sachant que V. P. le désire et que, dans la Compagnie, on a tant de respect et de déférence pour le commandement d'un prince si bienveillant et si bienfaisant, et qui m'assure qu'il prétend servir N. S. en m'appelant, étant donné aussi que le P. Nadal m'a envoyé de Lisbonne le F. Jean-Paul Borrel avec une lettre applaudissant à ce voyage nécessaire et une lettre de la reine me priant de ne pas différer, j'ai déterminé de ne plus retarder, et je partirai d'ici dans trois ou quatre jours. »

Le 23 août, Borgia arrivait à Coïmbre, d'où il repartait le 28. « Il s'est arrêté quatre jours ici, écrivait-on à saint Ignace, et s'est entièrement ouvert à nous. Il nous a fait beaucoup d'exhortations<sup>1</sup>. Les plus aveugles pouvaient comprendre, en l'entendant, combien Dieu se communique à son âme. Le souvenir qu'a laissé son rapide passage ne se perdra jamais. Tous, nous avons grandement admiré sa rare humilité et sa perfection en toutes les vertus, surtout en fait d'abnégation et d'obéissance. L'obéissance est la règle de toutes ses actions, et, quand il en parle, on sent l'amour qu'il a pour cette vertu. Il a prêché dans notre chapelle ; beaucoup d'étrangers doctes et considérables vinrent l'entendre. Son texte

---

1. Borgia développa à ses auditeurs de Coïmbre son traité des *Excellences de l'âme du Christ*, qu'il venait de composer à Oñate.

fut : *Bene omnia fecit*. On lui appliqua ces paroles. Nul besoin de l'entendre; sa vue seule cause de l'admiration. »

Lisbonne attendait impatiemment le P. François. Il y parvint le 31 août au soir. Aussitôt, le roi, la reine, les infants, dépêchèrent des officiers pour prendre de ses nouvelles. Le patriarche, le nonce, toute la noblesse imitèrent la cour.

Le 2 septembre, François était mandé au palais. A sa vue, le roi et la reine se levèrent, allèrent à lui, et, contre tout usage, le roi se découvrit. François écarta le siège qu'on lui présentait, et, toute l'audience, il resta à genoux. Il était un peu sourd, disait-il, et, à genoux, il entendrait mieux la reine. Il est impossible qu'à cette heure, le souvenir de leurs anciennes hostilités n'ait pas été présent à la pensée des deux souverains. Voilà donc le majordome si obstinément écarté ! Quelle erreur ç'avait été ! Mais comme Dieu en avait tiré parti ! A présent, le grand d'Espagne n'existait plus, ni l'homme qu'ils avaient humilié et affligé. Un saint leur apparaissait, plus grand qu'eux. Il était agenouillé. « Je ne puis souffrir, s'écria Jean III, de vous voir ainsi ! » et il fit conduire François, à travers ses propres appartements, jusqu'à ceux de sa belle-fille la princesse Jeanne, des infantes Marie et Isabelle, sa sœur et sa belle-sœur<sup>1</sup>, et de son frère, l'infant D. Luis.

Un officier s'enquit, au collège, de ce qui était nécessaire à François et à ses compagnons. Rien ne leur était nécessaire. Cependant, chaque jour, la reine, la princesse, les infantes envoyaient, chacune de leur côté, un repas tout préparé au P. François. Le portier était las de recevoir tant de provisions, et François, qui, dans un palais ou dans une auberge, suivait le même régime, ne touchait qu'à un ou deux mets de la table commune. Le premier médecin de la cour eut ordre de le visiter et de le soigner. François occupait une simple cellule. La reine y voulut faire dresser un ciel de lit et des rideaux de drap. « Dites, recomman-

---

1. Marie, fille d'Emmanuel et d'Éléonore, sœur de Charles-Quint. En secondes noces, la reine Éléonore avait épousé François I. C'est cette infante Marie, qu'avait pensé épouser le prince Philippe, et dont Borgia eût aussi été le grand majordome.

Isabelle, sœur du duc de Bragance, et veuve du duc de Guimaraes, frère du Roi.

dait-elle, que ce n'est pas au P. François, mais à la poussière et au vent que j'envoie ces rideaux. Et ils ne sont pas de brocart mais de simple drap ; ils conviennent à un pauvre. » Un samedi soir, la reine apprend que François a donné de la tête contre une porte et s'est fait au front une tumeur. Aussitôt elle envoie son médecin et un léger bonnet de lin. Elle fait dire qu'elle enverra un autre bonnet le lundi. « Enfin, écrivait Bustamante émerveillé, les Altesses le traitent comme s'il était leur propre fils. »

De telles faveurs sont débilitantes, et les âmes les plus fermes se laissent gagner par leur charme subtil. Borgia, qui en avait conscience, mandait à saint Ignace de prier pour qu'il ne prit rien des *poussières d'Égypte*. Aucun honneur n'altérerait, du reste, son invincible humilité. Il n'allait au palais que sur invitation expresse. On l'appelait deux fois par jour, et il ne trouvait, à la cour, que des amis, gagnés, dit Polanco, par la gaieté même de son visage (*hilaritas vultus*). Son humble affabilité le rendait aimable et lui soumettait tous les cœurs.<sup>1</sup> Sortant de chez le roi, qui lui avait parlé tête nue, il allait entretenir les serviteurs et les cuisiniers du palais, et, à son tour, il leur parlait tête nue.

« Les souverains de Portugal l'aimaient et le vénéraient, déclare au procès de Madrid (1617), D<sup>a</sup> Francisca d'Aragon, veuve de Juan de Borgia... Ils le recherchaient pour traiter avec lui, mais le saint homme se cachait et se réfugiait dans les cuisines et autres humbles recoins, pour causer des choses de dévotion avec les derniers serviteurs. »

François retrouvait à Lisbonne la princesse Jeanne de Castille, mariée au prince héritier Jean, et se plaisant assez peu en Portugal. Au grand contentement du roi, la princesse reprit vie à l'aspect du saint. L'année précédente, à Toro, François l'avait guérie de la maladie du jeu. Elle exigea qu'en dédommagement, François lui composât un *jeu des vertus*. Sur quarante-huit cartes, il écrivit donc le nom de vingt-quatre vertus et de vingt-quatre vices, et des maximes qui louaient les unes et blâmaient les

---

1. *Decian que solo con la alegría que traia consigo, mostraba su santidad.* (Bustamante.)



autres<sup>1</sup>. Il fallait, pour gagner, avoir à la fin de la partie, un plus grand nombre de vertus que de vices. « La princesse et ses dames ont joué à ce jeu devant l'Infant D. Luis, écrivait le bon Bustamante. L'infant ne s'est pas scandalisé; on montrait autant de dévotion qu'au sermon. La princesse déclare qu'en sa vie elle ne s'était jamais tant réjouie. On jouait sept contre sept.... Assurément ce jeu conviendrait à des religieux; il apprend l'horreur du vice et l'amour des vertus. Si V. P. voulait de ces cartes, je crois qu'elles serviraient pour la distraction des R<sup>mes</sup> cardinaux, et ne nuiraient pas à leurs âmes. Encore le P. François veut il, sur ce point, être approuvé de V. P. Sans approbation, il ne voudrait pas faire de pareilles inventions »<sup>2</sup>.

Le jeu du P. François devint de mode, à la cour. La reine en désira un semblable, et la princesse demanda de nouvelles cartes, portant un nouveau choix de vertus et de maximes.

Ainsi, sans doute, autrefois, à Barcelone et à Gandie, Borgia avait-il distraît ses enfants.

Mais composer des jeux innocents était le moindre souci du P. François. A toutes les âmes et à tous les auditoires, il prêchait les solides vertus. Il portait la cour à la fréquentation des sacrements. Il y instituait une explication hebdomadaire de la religion, et, par sa discrète influence, il ramenait la paix dans les âmes que de récentes agitations avaient troublées.

1. Sur la carte qui portait : *Amour du prochain*, on lisait :

*En este mundo, al roto y desechado  
Estimé y amé, por ser de Dios amado.*

CONFUSION.

*Al rico abrí mis puertas, favorito ;  
Al pobre la cerré y al abatido.*

2. Polanco répondait (8 mars 1554) au nom de S. Ignace :

« Il y a moins à répondre à votre lettre du 13 novembre qu'à se réjouir de la façon charmante dont elle raconte ce que le P. François fait pour le service divin. Le style est bon, mais si vous abrégiez un peu quand il s'agit de choses moins importantes, ce serait mieux. Toutefois que V. R. ne se préoccupe point pour cela. Ici on saura couper. Seulement retenez bien ceci : que les lettres d'édification aillent d'une part, et les lettres d'affaires d'une autre.... Les inventions du P. François de jeux de vices et vertus, envoyez-les-nous, au plus tard par le P. Nadal. Quelques cardinaux les apprécieront peut-être moins que d'autres jeux ; cependant ils serviront toujours.... En des choses semblables, ne laissez pas le P. François avoir de scrupules. Se faisant tout à tous, qu'il gagne tout le monde à N. S. Il sera un instrument plus universel pour gagner toute classe d'hommes. » *Epist. S. Ign. V, 436.*

Le 26 juin précédent, le P. Simon Rodriguez avait heureusement consenti à s'éloigner du Portugal où sa présence ne causait plus que de funestes divisions. Le 3 juillet, le P. Jérôme Nadal était venu à Lisbonne promulguer les constitutions. Le crédit et l'honneur de la Compagnie avaient souffert des dissensions causées par Rodriguez. La présence de Borgia facilitait, au contraire, l'œuvre de Nadal, et, à elle seule, réparait tous les maux subis.

Une confrérie de Saint-Roch avait, après beaucoup de résistances, cédé son église à la Compagnie. Le premier dimanche d'octobre, en présence du roi, on y fonda une maison professe, la première ouverte après celle de Rome, et on célébra l'inauguration de l'édifice par une cérémonie expressive : trois profès, deux coadjuteurs spirituels, deux novices prononcèrent leurs vœux, et deux postulants demandèrent et reçurent l'habit de la Compagnie. Les trois profès étaient le P. Gonzalve de Silveyra, le futur martyr,<sup>1</sup> le P. Gonzalez Vaz, et le P. Antoine de Quadros ; un des deux coadjuteurs spirituels était le futur apôtre du Brésil, le P. François Vieyra. François, dans un éloquent discours, fit connaître l'institut de son ordre, puis il se tint près du roi, pour expliquer au prince le sens et la portée des vœux qu'on émettait.

Le 13 décembre, le P. Nadal, écrivait : « C'est — Dieu en soit béni! — une bénédiction que la bonté, l'humilité, l'édification et l'efficacité, en toute affaire spirituelle, de ce bon P. François. Il m'a aidé au delà de toute expression. Réellement le Seigneur a opéré par lui tout le bien qui s'est fait ici en ma présence et qui s'est fait ensuite, et cela, à cause du grand respect et de la vénération qu'il inspire à Leurs Altesses. »

Le 5 octobre, François comblé de bénédictions, partait pour Evora. Le lendemain, le cardinal Infant le faisait prêcher dans sa cathédrale. Le 9 octobre, François s'arrêtait chez Georges de Mello, son ami si intime d'autrefois. Il se rendait ensuite à Villaviciosa, chez les ducs de Bragance. Partout il laissait les âmes renouvelées.

---

1. Après un glorieux apostolat dans l'Inde et en Afrique, il fut martyrisé le 17 mars 1561 au Monomotapa.

Le 18 octobre, François était à Cordoue, où la marquise de Pliego, et le chanoine D. Juan de Cordova, s'occupaient généreusement de fonder un collège de la Compagnie. Le 25 novembre, on prit possession du collège, dont les classes s'ouvrirent le mois suivant. Cette fondation consola grandement le B<sup>x</sup> Jean d'Avila, qui, dès lors, pouvait, disait-il, chanter son *Nunc dimittis*.

François y commença, le premier, à expliquer le catéchisme. Il voulait enseigner la grammaire aux plus petits. On ne réussit à l'en détourner qu'en lui disant qu'il n'enseignait pas bien, et qu'il avait oublié ses déclinaisons et ses conjugaisons. Il abandonna la partie, en se confondant beaucoup, et en reconnaissant que, même pour un emploi si humble, il n'était point apte.<sup>1</sup>

De Cordoue, Nadal écrivait, le 25 mars 1554. « Le P. François va bien. Que dire de sa bonté, de sa simplicité, de sa doctrine, de son oraison, de l'édification qu'il cause à tous, de l'efficacité de son action ? Le Seigneur est avec lui ; s'il semblait, jadis, se retirer et se renfermer à Oñate, il est maintenant très fervent, diligent, actif et déterminé à promouvoir la Compagnie de toutes ses forces et de toute son industrie. A ce sujet il forme une foule de plans. J'envoie à V. P. une copie de projets et plans qu'il m'a donnés à Cordoue. Quand je le reverrai, il m'en donnera d'autres... Il a prêché à Cordoue. Il voudrait ne plus prêcher, du moins ne plus tant prêcher. Je l'ai réconforté sur ce point. Il meut fortement tout le monde, aide grandement les œuvres, et on le respecte beaucoup. »

François projetait de passer l'hiver et le commencement de 1554 en Andalousie ; d'aller ensuite, pour obéir à saint Ignace, visiter sa sœur à Saragosse, et de ne rentrer à Oñate que l'été suivant. Mais, le 2 janvier 1554, éclatait à Valence, entre ses frères et des familles rivales, une nouvelle rixe qui allait lui fermer le royaume d'Aragon et lui attirer à lui-même de redoutables inimitiés.

Par ordre de Jérôme et de Pedro Pardo de la Casta, un gentilhomme, Pedro Figuerola, avait été assassiné le 2 janvier, à Valence. Le 4 février, les Figuerola se vengèrent, en frappant

1. Recueil Ms du P. Gabriel Alvarez (Archives de Valence).

D. Luis Pardo de la Casta, au seuil même du palais du duc de Segorbe, vice-roi de Valence. Un serviteur de Galceran de Borgia, grand maître de Montesa, reconnu parmi les meurtriers, fut sommairement jugé, puis pendu. Irrités de cet affront fait à leur maison, les Borgia, unis aux Figuerola, s'en prirent au duc de Segorbe, et, le 27 février, ils abattirent, d'un coup d'arquebuse, D. Diego d'Aragon, fils naturel du vice-Roi. D. Diego mourut le 5 mars. La noblesse du royaume se divisa aussitôt en partis irrécconciliables. Deux frères de François, D. Diego et D. Philippe de Borgia, avaient participé au meurtre de D. Diego d'Aragon. Philippe se rendit bientôt coupable d'un autre acte de cruauté. Il avait un ami, Miguel de Castelvi, qui le visitait souvent. Un jour, Miguel causait avec Philippe de Borgia, près d'une fenêtre. Passe un cavalier, qui lance à Borgia une bouteille. Miguel se jette à la poursuite de l'insolent, sans pouvoir l'atteindre. Loin de reconnaître le service rendu par son ami, Philippe, bientôt après, l'invite traitreusement chez lui, le conduit près d'une fenêtre, le fait précipiter dans la rue. et, se penchant au dehors, crie à des gens appostés : « Tuez-le ! tuez-le ! » Miguel de Castelvi fut heureusement secouru par ses propres serviteurs.

De telles violences avaient ameuté contre les Borgia tout le royaume de Valence. Les soldats du vice-roi leur livrèrent une vraie chasse. Carlos, duc de Gandie, dut s'exiler, toute une année, à Baza, et s'y cacher. La justice royale tarda huit ans à atteindre Diego et Philippe. Diego était clerc,<sup>1</sup> et *paborde* (curé bénéficiaire) de la principale église de Valence. Philippe était chevalier de Montesa. Tous deux, pendant huit ans, durent, sans doute, leur salut au crédit dont jouissait à la cour leur frère aîné, François. Ils subiront tous deux, plus tard, le cruel contre-coup de sa disgrâce.

François, en attendant, souffrait des violences de ses frères. En 1554, un jour qu'il se rendait à Plasencia, il fut rejoint par deux

---

1. Il eut trois enfants naturels : Fray Diego, franciscain, évêque en Sardaigne ; Sœur Jeanne de la Croix, abbesse des Clarisses de Madrid ; et Françoise, qui épousa D. Pedro de Rojas y Ladron, chevalier de Montesa.

cavaliers masqués qui le supplièrent de ne plus cheminer sans défense, au risque d'être atteint par les nombreux ennemis des Borgia. François les remercia, mais déclara que, n'ayant fait de tort à personne, il ne craignait que Dieu, qu'il ne se défendrait contre personne, et ne changerait en rien sa façon de voyager. Il comptait que les ennemis de sa maison étaient, après tout, gentils-hommes et chrétiens, et qu'ils ne se déshonoreraient pas en assassinant un religieux désarmé.

---



## CHAPITRE IV

### L'AFFAIRE DU CHAPEAU

Aussi bien, un autre danger menaçait, à cette époque, François de Borgia. Charles-Quint avait obtenu, de Jules III, huit chapeaux cardinalices, dont quatre furent attribués à des prélats italiens, au consistoire du 20 novembre 1551, et quatre réservés à des Espagnols. Le 30 mars 1552, Charles-Quint écrivait, d'Innsbruck, à D. Diego de Mendoza, son ambassadeur à Rome : « Ayant pensé et réfléchi aux personnes de science et de conscience qui s'offrent à notre choix, nous avons élu D. Francisco de Borja ancien duc de Gandie, D. Diego de Tavera, de notre conseil de l'Inquisition, D. Diego de Zuñiga, abbé de Parraces et Antonio de Vega, frère du vice-roi de Sicile. En eux se rencontrent les qualités et vertus qui sont requises dans une telle dignité. Nous voulons que vous en confériez sans retard avec Sa Sainteté, et que vous la suppliiez de vouloir bien créer les susdits cardinaux. Et parce que quelques-uns des quatre susnommés pourraient s'excuser et ne voudraient pas accepter le chapeau, il faudrait que S. S. entendit bien que nous gardons la faculté de nommer d'autres sujets à leur place.<sup>1</sup> »

Le pape accueillit avec joie la proposition de l'empereur, et il chargea son nonce en Espagne, le cardinal Jean Poggio, d'avertir Borgia qu'il serait cardinal. Poggio, en route pour Monzon, pria François, alors à Casa de la Reina, de le rejoindre à Santo Domingo de la Calzada, et là il le conjura, au nom du pape, d'accepter le chapeau.

---

1. *Boletín de la A. de la H.*, t. XXIII.

Une dignité ne pouvait séduire François et il ne peut être question de mettre en doute son humilité ; mais, en dépit de ses répugnances, sa conscience scrupuleuse ne fut-elle pas inquiétée par la pensée de désobéir, lui profès, même à un désir du pape ? Se crut-il le droit de résister aux sollicitations du nonce ? Il mourra, nous le verrons, pour obéir au Pape ; par obéissance encore il quittera bientôt l'Espagne, au risque d'attirer à son ordre la colère de Philippe II. Par obéissance, ne s'estima-t il pas tenu d'accepter le cardinalat ? A tout le moins, il eut des doutes qu'on ne peut ni dissimuler, ni, me semble-il, expliquer autrement.

Saint Ignace, lui-même, s'était bien demandé s'il convenait de s'opposer à la volonté de Jules III. Le 5 juin 1552, il écrivait à François<sup>1</sup> : « Au sujet du chapeau, je crois devoir vous communiquer, comme à ma propre âme, ce qui s'est passé en moi... A peine informé avec certitude que l'empereur vous avait nommé et que le pape était content de vous faire cardinal, j'eus la pensée de m'y opposer de tout mon pouvoir. Cependant, n'étant point sûr que ce fût la volonté de Dieu, à cause de beaucoup de raisons pour et contre qui m'apparaissaient, j'ordonnai qu'ici tous les prêtres dissent la messe, et que tous les laïcs fissent oraison pendant trois jours, afin que je fusse guidé selon la plus grande gloire divine. Pendant ces trois jours, durant plusieurs heures que je méditais et délibérais sur ce sujet, j'éprouvais certaines craintes ; mon esprit ne se sentait pas libre de parler ou d'agir contre cette nomination. Je me disais : Sais-je ce que Notre-Seigneur veut faire ? et je n'avais plus assez d'assurance pour m'y opposer. En d'autres moments, revenant à mes prières ordinaires et recommandant l'affaire à Notre-Seigneur, je sentais s'évanouir les craintes. Ce combat se livra en moi plusieurs fois ; tantôt je craignais, tantôt je ne craignais plus. Enfin, le troisième jour, et depuis, je me trouvai un jugement si ferme, une volonté si douce et si libre de m'opposer de tout mon pouvoir à ce choix auprès du Pape et des

---

1. *Epist.* IV, 283.

cardinaux, que, si je ne m'y opposais pas, je tenais pour certain que Dieu Notre-Seigneur ne serait pas content de moi, qu'il en serait même très mécontent. Malgré cela, j'ai estimé et j'estime que, la volonté divine étant que je m'oppose à ce choix, alors que d'autres le favorisent, si cette dignité vous arrive, il n'y aura point contradiction dans la direction divine. Le même esprit divin peut me mouvoir à un parti pour certaines raisons, et il peut en mouvoir d'autres au parti contraire pour d'autres raisons, et ainsi ce que veut l'empereur peut arriver. Que Dieu Notre-Seigneur fasse, en tout, ce qui est sa seule gloire. Il serait, je crois, à propos, que vous répondissiez à la lettre qu'en mon nom vous a écrite maître Polanco,<sup>1</sup> déclarant l'intention et le désir, qu'en cette occasion Notre-Seigneur vous a donnés et vous donne. Cette lettre devrait pouvoir être montrée partout où il le faudra. Et abandonnons tout à Notre-Seigneur, pour que tout s'accomplisse selon sa sainte volonté et pour la plus grande gloire de sa divine Majesté. »

Le 1<sup>er</sup> juin, Polanco avait, en effet, écrit au P. François<sup>2</sup> : « En bien des manières, nous avons déjà compris combien plaît à Notre-Seigneur l'état de simplicité et d'humilité, mais nous ne l'avions jamais vu plus clairement que maintenant, que Dieu vous a délivré du lourd fardeau d'un chapeau, plus lourd que ceux qu'Antoine Rion a coutume d'imposer ici au réfectoire<sup>3</sup>. Il y a un mois et demi, l'ambassadeur du roi des Romains (Diego Laso de Castilla, ambassadeur de Ferdinand I<sup>er</sup>) et le cardinal de Mendoza avaient fait comprendre que S. M. prétendait que le pape fit V. R. cardinal ; ne sachant rien de très certain, on ne fit aucune diligence. On se contenta d'affirmer qu'on voudrait bien empêcher cela. Il y a dix ou douze jours, le cardinal de la Cueva, au sortir du consistoire, fit prier Notre Père de lui envoyer un prêtre qu'il voulait charger d'un message. C'était qu'on avait déterminé de créer V. R. cardi-

---

1. V. *infra* p. 274.

2. *Epist. S. Ign.* IV, 255.

3. Allusion aux *capelos*, réprimandes publiques, que ce frère était chargé de faire au réfectoire de la maison professe, à Rome. V. *Supra*, p. 230.

nal. Ayant été, le même jour, visiter le cardinal Maffei, il m'apprit la même nouvelle avec grande joie et que V. R. était des quatre désignés par l'empereur. Je réprouvai le choix, comme ne convenant pas à notre état; le cardinal me répondit : « Je voudrais que votre Ordre fût un séminaire d'évêques et de cardinaux. » Voyant que mes raisons ne suffisaient pas, je l'en remis à notre Père, assurant qu'il serait encore plus ferme en cela que dans l'affaire de l'évêché (dont on avait menacé) Claude Le Jay.

» Notre Père s'étant entretenu de cette affaire avec le cardinal de la Cueva, et ayant su, par lui, les opinions des autres cardinaux, se détermina à parler à sa Sainteté. A la première audience, le temps pressant, il ne voulut point entamer la question et se contenta de demander une autre audience. Alors, bien à loisir, il informa le Pape de l'excellente façon dont V. R. servait Dieu dans sa vocation et des inconvénients qui découleraient de votre cardinalat, faisant allusion au mauvais sang que vous font faire les prélats qui jouent, les cardinaux qui s'habillent en laïque et autres choses qu'en cette cour on ne tient pas pour les pires. Finalement le pape parut bien saisir ce qu'on lui exposait et comprit que la manière actuelle de vivre de V. R. convenait mieux au service de Dieu que le cardinalat. S. S. en vint à dire qu'elle préférerait l'état de V. R., ou de qui que se soit d'entre nous, à la dignité pontificale, « car vous, dit-il, vous n'avez qu'un souci, servir Dieu, et Nous, Nous avons mille embarras qui Nous distraient. » Elle conclut que contre la volonté de V. R., et s'il ne lui conste pas que vous accepterez le chapeau, Elle ne l'enverra pas. Que Votre Révérence voie donc si elle le veut. Notre Père a déjà dit *non* au Pape, et que, seule, la crainte du chapeau vous avait jadis fait fuir Rome pendant l'hiver. Le Pape, de son côté, a fait observer que l'empereur, nommant V. R. le premier des quatre, suppose peut-être que vous n'accepterez pas, et, alors, en propose d'autres.

» Après avoir parlé au Pape, notre Père voulut s'entendre avec les plus importants cardinaux; il fit parler aux autres, leur découvrant la pensée du Pape, et aussi à l'ambassadeur D. Diego de Men-

doza. Presque tous les cardinaux désiraient V. R. dans leur collège et donnaient leur raisons, mais beaucoup se rendaient compte que cela ne convenait pas. Aussi tient-on cette affaire pour rompue — dont Rome pourtant était pleine — étant donné qu'elle dépend du consentement de V. R., qui préférera, me semble-t-il, aller nu-tête au soleil et à la pluie qu'accepter ce chapeau pour se couvrir.... »

Reste à savoir ce que pensait Borgia. De Loyola, le 3 septembre 1552, le P. Araoz écrivait à saint Ignace : « Le frère R.<sup>1</sup> a reçu une lettre de V. P. par la voie de Portugal, et parce que, comme le dit V. P., chaque esprit entend différentes vérités, *alius sic et alius sic*, il a éprouvé en son âme, avec paix et sécurité, le désir de goûter tout calice pour Jésus-Christ, restant cependant fort édifié de ce qu'écrit V. P. Il ne veut pas envoyer présentement la lettre ostensible<sup>2</sup>. Ce qu'il pense serait, je le crois, bien différent de ce que d'autres peuvent penser et pensent. Et comme *Spiritus ubi vult spiral*, et qu'en certains temps il fait sentir une vérité, et, en d'autres temps, une autre, je crois que le P. Maître Polanco et R. seraient de sentiments différents sur ce point. Le P. François est de cet avis, et il n'ose persuader au frère R.<sup>3</sup> d'aller ou d'écrire contre sa conscience et contre ce qu'il croit avoir si clairement ressenti. Tous, nous le devons recommander à Notre-Seigneur<sup>4</sup> »

De Valladolid, le 25 novembre 1552, Araoz écrivait de nouveau : « Par d'autres lettres, j'ai écrit à V. P. comme quoi R. est déterminé à accepter les bénéfices que donne Antonio Rion<sup>5</sup>, parce qu'il le sent ainsi en lui-même.... *Judicia Dei abyssus multa*, puisque ce qui, en d'autres temps, inquiétait, maintenant donne la paix<sup>6</sup>. »

L'accusation est formelle. D'après Araoz, Borgia, en 1552, inclinait à accepter le cardinalat. L'affaire, pourtant, n'eut point alors

1. Raphaël, clef qui désignait toujours Borgia.

2. Demandée par la lettre ci-dessus. V. p. 272.

3. Araoz rapprochait souvent ainsi, dans la même lettre, *François et Raphaël*, comme s'il se fût agi de deux personnages distincts.

4. *Ep. Mixtæ*. II, 779.

5. Autrement dit : le chapeau. Polanco avait employé la même périphrase.

6. *Ep. Mixtæ*. II, 847.



de suite. Saint Ignace l'enraya, mais deux ans plus tard, à la prière de l'empereur et du prince Philippe, Jules III songea de nouveau à créer Borgia cardinal, et le bruit se répandit, en Espagne et à Rome, que François acceptait le chapeau. Le 15 mai 1554, Polanco écrivait au P. Nadal<sup>1</sup> : « Au sujet du P. François, on ébruie ici qu'on va le faire cardinal et qu'il accepte le chapeau. La pensée de la Compagnie, ici, *a capite* jusqu'aux autres, est que, s'il ne résiste pas autant qu'il le peut, sauf obligation sous peine de péché, il fait très mal et détruit tout ce qu'il a édifié en abandonnant son État, en prêchant et en donnant au monde l'exemple qu'il a donné. Je lui enverrai une lettre qui lui exprimera ce que je pense et ce que tous pensent très sincèrement. V. R., je n'en doute pas, fera, là-bas, son devoir de son mieux. Et même s'il faisait sa profession publique, ce serait très bien, s'il y était disposé<sup>2</sup>.

Le P. Nadal n'avait pas, contre François, les préventions qui animaient Araoz. Il était la prudence, la sagesse, la vérité mêmes. Il note, pourtant, dans son journal, en 1554<sup>3</sup> : « A Tordesillas, j'ai trois fois librement parlé à François, alors alité. Je lui ai dit que, si le chapeau arrivait, je ne croirais plus que, dans la loi du Christ, la noblesse est commune à tous, puisque quelqu'un veut devenir noble. » Pourquoi Nadal aurait-il dû parler trois fois, si, la première, il avait trouvé François résolu à refuser le chapeau?

De Saragosse, le 17 juin 1554, peu de temps après l'avoir entretenu à Tordesillas, le P. Nadal écrivait encore à François cette lettre pressante, dont l'émotion devient inintelligible, si le destinataire ne s'était cru obligé, de quelque façon, à accepter le cardinalat :

1. *Epist. S. Ign.* VI, 713.

2. Le 2 janvier 1552 déjà, S. Ignace faisait écrire à Araoz : « Le P. François fera sa profession quand cela le consolera davantage. » Le 1 janvier 1554, Polanco écrivait à Nadal : « Je ne sais comment le P. François ne fait pas cette profession publique dont nous avons parlé ici. S'il ne convenait pas qu'elle se publiât trop, elle devrait se faire devant quelques témoins. J'écris ceci en mon nom et pas au nom de notre Père ; que V. R. le remarque bien. » Borgia ne renouvela point publiquement sa profession faite secrètement à Gandie, sans doute pour avoir le droit de continuer à recevoir de l'empereur la rente qu'il appliquait au collège romain.

3. *Epist. Nadal*, t. II, p. 26.

« Père, je ne pensais pas que, si promptement, dût se renouveler le bruit du chapeau et avec tant de fondement.... Je n'ai rien reçu à ce sujet du P. Maître Ignace, ni du P. Polanco. Ribadeneyra m'écrit seulement ce que verra V. R.

» Je crains que ce que le Pape a écrit, n'ait été inspiré par l'information transmise par le cardinal Poggio, ou peut-être aussi par les lettres de ceux qui désirent V. R. en un autre état. Que le Seigneur fasse, en cela et en tout, ce qui sera de son plus grand service. Mais pour moi, Père, je ne manquerai pas de dire ce qui, en cette occasion, me vient à la pensée, en Notre-Seigneur. Je le dois à la Compagnie et à V. R. Je ne veux pas discuter, s'il convient ou non que le P. François soit cardinal, mais je pense comprendre et sentir qu'il ne convient, ni au service de Dieu, ni au bien de la Compagnie, ni au sien propre, intérieur et extérieur, qu'il le soit autrement que par la voie et la manière que la Compagnie prescrit aux siens. Son Institut oblige le P. François, *jure divino, in obligatione votis solemnis obedientiæ*. De plus, il y est tenu par la vocation divine, antérieure au vœu, qu'il ne peut, dans son âme, abandonner, quand même il n'y aurait pas obligation grave. De plus, bien que les Constitutions n'obligent pas sous peine de péché, et bien, qu'en ce cas, V. R. fût en sûreté de conscience, tant qu'elle ne savait pas la volonté du P. Maître Ignace, cependant le Pape, dans la bulle de concession des grâces, oblige tout membre de la Compagnie à ne consentir à aucune élection, etc., sans le consentement et l'expresse permission du Préposé général. Et je remarque que le Pape qui pouvait ordonner, n'a rien ordonné. Il suppose que V. R. acceptera d'elle-même, et montre que, différemment, il n'urgerait pas ; ajoutez à cela que la Compagnie estime qu'à notre Institut convient l'humilité, et qu'elle ne doit point se défaire de sujets qui peuvent aider à la fonder, à la confirmer et à la développer. C'est cette œuvre que doit préférer quiconque vit dans la Compagnie, et non d'en sortir, si ce n'est *vocatus legitime*, etc.

» Je ne sais si je dis bien, mais il me prend, à moi aussi, des

colères, comme au Maître Jérôme Doménech<sup>1</sup>. La Compagnie m'apparaîtra méprisée, ainsi que ceux qui en font partie, et surtout le P. François, si nous le voyons Révérendissime. Vraiment, il mortifiera et donnera un exemple tout différent de celui qu'il donne, et, plaise à Dieu, que ce qu'il pourra penser et faire, en cet état, tourne au service divin. Je n'insiste pas. V. R. tiendra comme un paradoxe affreux et une misère extraordinaire, de se voir loin de ce qu'elle avait embrassé par esprit de pauvreté, d'humilité et d'abaissement, de se voir Monseigneur Révérendissime en une vie pleine de souveraines inquiétudes et de misères. Plaise à Dieu qu'elle n'y perde point, je ne dis pas son état essentiel de grâce, — elle ne le perdra pas, je l'espère, — mais la dévotion sensible. Ce serait à V. R. une affliction insupportable. Plaise à Dieu que l'exemple du P. François n'ouvre point la porte à l'ambition pour ceux de la Compagnie, surtout les gentilhommes et ceux qui ont des parents pour leur procurer chapeaux et dignités. Cette tentation viendra, non seulement aux gentilshommes, mais à tous ceux qui se distinguent. Ce sera détruire la Compagnie, avant qu'elle soit fondée. Le Pape sait assurément, et probablement aussi l'Empereur, qu'aucun membre de la Compagnie ne peut accepter de dignité, sans l'assentissement du Supérieur. Aussi, de la part du Pape et de l'Empereur, s'enquérir de la volonté de V. R., c'est la pousser à faire, de sa volonté, un usage irrégulier. Eux-mêmes ne pourront vous louer, ni aucun de ceux qui seront au courant. Et le sera, qui voudra.

» Il me semble, Père, que je vois clairement le jeu du démon. Quand le P. François était renfermé et ne s'employait pas tant aux œuvres universelles de la Compagnie, le projet de cardinalat échoua ; maintenant au contraire... il aurait cette tribulation. Je ne sais si je me trompe, Père, mais si V. R. devient Révérendissime, je pense bientôt la voir fort mécontente, étant donné l'esprit que Dieu lui a donné et sa répugnance pour cet état.

---

1. Jérôme Doménech était en Sicile et y avait appris du Vice-Roi la rumeur qui courait. Polanco lui avait répondu, le 27 avril 1554 : « Sur ce que vous m'écrivez du P. François, sachez que ce que pense V. R., on le pense ici. Mais il ne faut pas croire tout ce qui se dit. »

Il me semble, surtout, que je vois toute la Compagnie prosternée aux pieds du P. François, le suppliant en Notre-Seigneur, ou de ne pas accepter, ou de n'accepter qu'en soumettant tout au P. Ignace. L'exemple de V. R. est grand *in utramque partem*. Si elle doit accepter une dignité, que ce soit d'une façon exemplaire et notoire, en abandonnant en cela sa propre volonté, en la soumettant toute à celle du Supérieur, lequel, si cela convient au service divin, permettra d'accepter, à moins que le Pape, qui peut ordonner, n'ordonne. Et par amour du Seigneur, que V. R. écrive sans retard à notre Père. Ribadeneyra me dit de l'obtenir; je le désire beaucoup, car tous, là-bas, seront inquiets comme ils l'étaient la première fois que le projet fut agité. Par amour du Seigneur, que V. R. me pardonne. Elle sait que je suis inconsidéré et de peu de valeur. J'ai la bonne volonté, grâce à Dieu, que le Seigneur soit grandement servi de V. R., et que la Compagnie, en cette occasion, soit aidée. Que le Seigneur, en sa miséricorde, m'exauce et vous fasse sentir toujours sa très sainte volonté, et qu'il nous donne assez de force pour l'accomplir entièrement<sup>1</sup>. »

Aux trois vœux substantiels et solennels de religion, les profès de la Compagnie ajoutent des vœux simples. Un d'eux les engage à n'accepter de dignité ecclésiastique que s'ils y étaient contraints, sous peine de péché, par le Pape. Borgia, en 1548, n'avait point émis ces vœux simples. Saint Ignace lui ordonna de les prononcer. François obéit, et, le 22 août 1554, il en transmit la formule écrite.<sup>2</sup> Lui-même, il conjura ensuite la princesse Jeanne d'écrire à son frère Philippe, afin que le prince, alors roi d'Angleterre, ne songeât plus à le faire nommer cardinal.

Dès lors, les menaces de cardinalat, souvent répétées, ne le troubleront plus. Il savait maintenant, que, seul, un ordre du pape pouvait l'obliger, qu'un désir ne suffisait plus. Les documents que nous avons cités semblent établir, qu'en 1552 et 1554,

1. Ep. Nad. I, 265.

2. M. B. III, 174. S. Ignace en accusa réception le 23 novembre 1554.

il n'en avait pas été ainsi, et, qu'à ces deux époques, le saint s'était demandé avec angoisse si, pour obéir même à un simple désir de son premier supérieur, il ne devait point passer sur ses répugnances et *accepter le calice*. Ce scrupule ne porte aucune atteinte à son humilité. Il prouve simplement la droiture de son âme consciencieuse<sup>1</sup>.

---

1 Les rédacteurs des *Monumenta* rejettent cette hypothèse. N'attribuant les craintes qu'on avait à Rome qu'à une information insuffisante, ils écrivent : (*Epist. S. Ign. VI* (1909), p. 714, n. 3.) « Des Pères qui alors se trouvaient en Espagne, nous n'avons, sur ce sujet, pu trouver aucun témoignage. Et il est certainement étonnant que personne n'y ait flairé l'intention qu'aurait eue Borgia d'accepter la pourpre. Nadal, qui en écrivit à Borgia, fut renseigné, non par les Pères d'Espagne, mais par des étrangers ou par des pères éloignés d'Espagne. » Les rédacteurs des *Monumenta* oublient donc les deux lettres d'Araoz insérées par eux dans les *Mixte* (1899, t. II, p. 779 et 849) et qui contiennent de si claires accusations : « *R. est déterminé à accepter le chapeau* » ? Quant à Nadal, il venait de voir Borgia lorsqu'il lui écrivit de Saragosse, et il était renseigné, non seulement par ce qu'on lui signifiait de Rome, mais par ses récentes conversations. D'ailleurs, sur de simples racontars, eût-il écrit la lettre si grave qu'on vient de lire ?

---





## DEUXIÈME PARTIE

### LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL D'ESPAGNE

#### CHAPITRE PREMIER

SON CARACTÈRE ET SON CRÉDIT. — LA MORT DE JEANNE LA FOLLE

Des grands religieux qui entourèrent saint Ignace, aux origines de la Compagnie, aucun n'exerça peut-être, sur son ordre, une action plus étendue et plus profonde que le P. Jérôme Nadal. Né à Majorque en 1501, il avait connu, à Paris, Ignace étudiant, s'était donné à lui en 1545, et, à partir de 1552, fut toujours employé par le saint à visiter les provinces d'Europe, qui, avant la promulgation des Constitutions, n'étaient guère réglées que par les préceptes et avis laissés par Nadal. Chargé de promulguer en Europe, et d'expliquer les Constitutions, il en fut l'interprète le plus compétent. Le 1<sup>er</sup> novembre 1554, saint Ignace, épuisé, se déchargea sur Nadal du gouvernement de la Compagnie. En 1558, Nadal devint Assistant de Germanie et de France, en 1568 Assistant d'Espagne et de Portugal. Il mourut en 1580.

Trois fois, en 1553, en 1556 et en 1561, Nadal vint en Espagne, en qualité de Commissaire général. Il devait, en 1553, expliquer les Constitutions et avait reçu pleine autorité sur les religieux d'Espagne et de Portugal, Borgia et sa communauté. Araoz et Strada exceptés. A ceux-là il pouvait proposer ses avis, non les imposer. (*Epist. S. Ign. V. 9-15.*). Cette première visite dura seize mois, et nous avons dit combien le visiteur s'était applaudi du concours que François lui avait prêté en Portugal. Au cours de cette visite, Nadal

s'était opposé avec énergie à l'élévation de Borgia au cardinalat. Avant de quitter l'Espagne, il eut ordre de saint Ignace (lettre du 7 janvier 1554) de mettre à exécution un projet dont lui-même avait donné l'idée. Le 6 avril, il réunit à Medina del Campo la première Congrégation des profès espagnols. Ils étaient peu nombreux : Araoz, Miguel de Torrès, François Strada et Borgia, Les Pères Bustamante et Villanueva y furent aussi admis. En cette occasion, saint Ignace voulait diviser la péninsule en quatre provinces, établir à leur tête un Commissaire général, et rendre seulement triennales les charges des Provinciaux et du Commissaire. Araoz resta Provincial de Castille, François Strada devint Provincial d'Aragon, Miguel de Torrès Provincial d'Andalousie et Jacques Miron Provincial de Portugal. François de Borgia fut nommé Commissaire général.

Il était déjà étrange que Borgia, entrant en religion, eût été affranchi de toute dépendance. Mais faire un supérieur muni de pouvoirs extraordinaires de ce prince, prêtre depuis trois ans seulement, dont personne ne pourrait aisément modérer ou contrôler l'initiative, que sa situation exposerait à tenir immodérément à ses vues et à les imposer avec trop d'empire, dut paraître, de la part de saint Ignace, une singulière imprudence. C'était une suprême sagesse, mais qui prouve quel cas Ignace de Loyola faisait des lumières et de la sainteté de François de Borgia.

C'est à Tordesillas, et sans doute le 10 juin, que François reçut cette nouvelle. Dans son journal spirituel il écrit, en effet, le 10 juin 1564 : « Aujourd'hui, le dixième anniversaire de la croix qu'on me donna à Tordesillas. *El mesmo dia que se cumplieron los X años de la cruz que me dieron en Tordesillas*<sup>1</sup>.

---

1. Nadal dit aussi qu'il a avisé Borgia à Tordesillas (*Ep. Nadal*, II, 26). Au mois de novembre 1555, saint Ignace confirmait cette nomination par l'envoi de cette patente : « Ignatius de Loyola, Societatis Jesu Præpositus Generalis. — Char<sup>mo</sup> in Cho fri ñro, Don Franco de Borgia, Commissario in regnis Hispaniarum et Indiarum ejusdem Societatis, salutem in Dño sempiternam. — Cum diu multumq. probatæ nobis, et perspectæ vitæ tuæ integritati, doctrinæ, et in rebus gerendis prudentiæ, quæ est in Cho Jesu, ac cæteris ipsius in te donis plurimum confidamus, cumq. in quatuor ñris Provinciis Hispaniar., et aliis Indiarum, Serenissimo Portugalliæ Regi, et etiam Cæsæ M<sup>ti</sup> subditar., multa sint, circa personas, loca resq. alias Societatis firæ, sive admissas, sive

Toujours défilant de soi, Borgia voulut, du moins, n'avoir ni le titre de Commissaire, ni charge d'âme sur ses inférieurs. L'emploi demandait et ce titre et cette charge : il dut le reconnaître et les accepter. Un an plus tard, son autorité était étendue sur les missions de l'Inde occidentale et orientale.

Le seul mécontent de ces innovations fut encore Araoz. En 1552, un premier essai de division de l'Espagne en deux provinces l'avait offensé. En 1553, il fut froissé de la venue de Nadal. « Comme si, disait-il, l'Espagne a besoin de réforme ! » Pour l'adoucir, on lui fit entendre que Nadal ne venait pas comme visiteur, mais comme commissaire. Le partage définitif et l'élévation de Borgia achevèrent de troubler cette âme dévouée, mais susceptible. Il se crut en défaveur auprès de saint Ignace. Il voulut résigner sa charge. Borgia plaida pour qu'elle lui fût maintenue. Mais, dès lors, entre le Commissaire et le Provincial de Castille, subsisteront des divergences de vue, des dissentiments, qui, à partir de 1559, contribueront à rendre, en Espagne, la situation de Borgia impossible.

A la décharge d'Araoz, avouons que, par la nature de son nouvel emploi et par suite de son activité naturelle, le Commissaire allait empiéter sur l'office du Provincial, au point de l'inutiliser, et qu'il aurait fallu à Araoz, pour soutenir ce rôle amoindri, une résignation peu commune.

Convaincue, après expérience faite, des inconvénients du rôle

---

admittendas, quæ præsentia alicuius, qui fira autoritate plena fungatur, indigeant : Visum nobis expedire ad Dei gloriam, et bonam firi officii administrationem, et specialem prædictarum Provincialium profectum, ut tibi hoc oneris committeremus. Nos igitur, omnia a te gesta et ordinata, postq. a Doctore Gieronimo Natali, tunc Commissario Nostro in dictis regnis, autoritatem accepisti, approbando, confirmando, rata et grata nobis esse declarando, te in Commissarium generalem, tum in quatuor Provinciis dictis, Aragoniæ, Castellæ, Portugalliæ et Bæticæ sive Vandalix, tum in Indiarum regionibus ad iurisdictionem prædictorum regnor. pertinentibus, cum omni fira autoritate, ad personas, domos et collegia admissa, gubernanda et nova etiam admittenda, et ad omnia alia, quæ, per Sedis Apostolicæ concessionem curare possumus, constituentes, ut tibi omnes qui sub nostra obedientia sunt in prædictis provinciis, perinde ut Nobis obediant ; et tu in Dño convenire sentias ut, in rebus omnibus quæ ad nostrum officium pertinent, libere autoritate nostra procedas. In nomine Patris, Filii et Spiritus sancti, committimus, iniungimus et ordinamus, et ut ipsa Eterna Sapientia te, in omnibus, illustrare et regere dignetur precamur. Datum Romæ, in ædibus Societatis Jesu. Idibus Novembris 1555. Ignatius de Loyola, Societatis Jesu Præpositus Generalis. » (*Arch. rom. inédit.*)

de Commissaire général, la seconde Congrégation générale, en 1565, abolira à jamais cet emploi (décret 11<sup>e</sup>). Aussi bien, saint Ignace ne s'était-il pas mépris sur des inconvénients accidentels ; mais en juge admirable des situations, à un homme exceptionnel il avait, avec raison, confié une charge exceptionnelle.

François se mit au labeur avec entrain. « Le P. François, écrivait Nadal, montre bon courage dans sa charge, et espère grandement développer la Compagnie. Il s'adonne au gouvernement, à l'étude des Constitutions, et au reste, autant qu'on le peut désirer. Je suis dans l'admiration et la consolation, en le voyant si bien disposé. Il a besoin, cependant, d'un aide, à cause de ses indispositions et de ses goûts de recueillement, *sus recogimientos*. Il se montre si servent à fonder des maisons et à recevoir des sujets, que c'est une bénédiction de Dieu. On a bien grande opinion de lui partout. Il produit beaucoup de fruit par son exemple. »

Le P. Bustamante avait été assigné à François comme compagnon. Il était peu fait pour suppléer à ce qui manquait au Commissaire. « Ce que je désirerais, dit à ce sujet Nadal, c'est que le P. François eût un compagnon âgé et entendu dans les pratiques de la Compagnie, plutôt que Bustamante, lequel est bon, a de bonnes parties, et a été entendu en affaires dans le monde, mais est nouveau venu dans la Compagnie. Il doit, pour son propre compte, en apprendre l'esprit et aider à la gouverner. Mais j'espère que le Seigneur les aidera. »

« Je suis arrivé à Alcalá le 1<sup>er</sup> octobre (1555), écrivait le P. Barma, recteur de Gandie. J'ai été fort consolé de voir le P. François, que je n'avais pas vu depuis son départ de Gandie, et de le trouver en si bonne santé et si diligent, si actif dans les affaires de la Compagnie. »

Et Bustamante : « Le P. François a fort bien accepté ce que sa condition naturelle ne comportait pas. Il semble prendre au gouvernement le même goût qu'à l'oraison. Cela prouve son obéissance. On peut dire de lui : *Quæ prius nolebat tangere anima mea, nunc, præ obedientia<sup>1</sup>, cibi mei sunt.* »

---

1. *Præ angustia*, dit Job. (iv, 7.)



En fait, le vice-roi se retrouvait. Son humilité, son désir de n'être plus rien, une certaine tendance scrupuleuse à l'annihilation, qu'il gardait de son commerce avec Texeda et Oviedo, avaient donné le change aux religieux qui l'entouraient. Oublieux de son passé, ils furent surpris de découvrir, dans le P. François, un homme de gouvernement. Il l'était excellemment, et occupait maintenant sa vraie place, bien que son expérience de la vie religieuse fût encore courte, sa connaissance de l'Institut un peu rudimentaire et qu'il n'eût que quarante-quatre ans. Tout, d'ailleurs, le servait : son nom, sa sainteté, son ardente initiative, sa bonté.

Sa sainteté n'était mise en doute par personne. Le cardinal Siliceo, archevêque de Tolède et toujours très hostile aux Jésuites, avait fréquenté saint François de Paule. « Il me manque, disait-il, d'avoir vu François d'Assise. J'aurais connu trois saints François. » Mais, jaloux du crédit que la vertu du P. François attirait à la Compagnie, il accusait les Jésuites de promener partout leur saint, comme on fait, dans la campagne, des têtes de loups qu'on a tués.

Borgia était extrêmement paternel et bon. « Il s'employait, assez heureusement, en sa charge de Commissaire acceptée par obéissance, raconte Polanco. En beaucoup d'endroits, il faisait désirer la Compagnie et lui-même. Avant son entrée en charge, il semblait avoir horreur des affaires ; ensuite, il les mena de telle sorte et si personnellement, qu'il paraissait trouver autant de joie à administrer qu'à prier. Il était si aimable, aux nôtres comme aux étrangers, que tous le regardaient comme un substitut du P. Ignace, donné par le Saint-Esprit. Les plus illustres membres de la noblesse désiraient soumettre leurs consciences à son obéissance. Il ne le permit point. Quelques-uns auraient désiré, en lui, un peu de sévérité à l'égard des nôtres, mais par ses bonnes observations, empreintes de mansuétude, il obtenait plus que d'autres n'auraient gagné par leur sévérité. »

« Parfois, dit de son côté Bustamante, le bon gouvernement semblait exiger quelque marque de rigueur dans le Père ; mais tout le monde se rend compte que sa mansuétude obtient plus

qu'un autre ne gagnerait par de la sévérité. Avec sa douceur, il ne manque pas de signaler à chacun ses défauts. »

C'est la voix commune : « Par son humilité et sa douceur, Borgia réduisait tous les cœurs et les tenait tous en sa main. »

Il n'usait d'austérité qu'envers soi. Supérieur, il crut devoir augmenter la mesure de ses pénitences. Le 28 octobre 1554, le P. Antoine de Cordova écrivait à saint Ignace : « Le P. François porte bien sa croix, mais se fatigue trop. Je l'ai trouvé mieux et plus gras, *con mas carnes*, qu'autrefois. Je le lui ai dit, et ne sais si je l'ai angoissé ; depuis, il s'est résolu à ne plus manger de volailles, *aves*, mais seulement un peu des autres viandes, et surtout des légumes, *yervas*, et du poisson.... Je tiens tant à lui, pour le bien qu'il fait, que V. P. devrait lui dire d'avoir plus de soin de sa conservation, de ne pas faire tant d'abstinences, de manger parfois de la volaille ou du chevreau, et peu de poisson. Il n'a d'autres indispositions que ses gastrites chroniques. Mais il souffre quand on le refrène sur ce point. V. P., mieux qu'un autre, peut aviser.<sup>1</sup> »

De Catalogne, Borgia, vice-roi, avait jadis envoyé à la duchesse de Medina-Sidonia un de ses musiciens, Melchior Marcos. A Séville, en 1554, Marcos, devenu maître de chapelle de la duchesse, se donna à son ancien protecteur. François le reçut dans la Compagnie comme frère coadjuteur, et, jusqu'à sa mort, le garda auprès de lui. A l'instigation de Bustamante, saint Ignace ordonna à François d'obéir au frère en tout ce qui touchait la santé. François se soumit, mais Marcos eut toujours bien à faire pour modérer les austérités de son supérieur<sup>2</sup>.



Le 2 janvier 1554, le prince Jean, fils aîné de Jean III, mourait à Lisbonne. Le 20 janvier, sa veuve, la princesse Jeanne, mit au

---

1. En 1556, Antoine écrivait encore qu'il faudrait donner au compagnon de François la mission de modérer les austérités de son supérieur, mais que ce compagnon devrait avoir du tact, pour ne pas refréner François au point de l'affliger.

2. « Il obéissait au Fr. Marcos comme s'il eût été son supérieur. » Johan Mendez, procès de Saragosse.

jour l'infant D. Sébastien, dont la défaite et la mort, en 1578, devaient être si désastreuses à son pays. La princesse Jeanne goûtait très peu Lisbonne. Son fils ne l'y put retenir. A peine remise, elle revint en Espagne. Aussi bien, son frère, le prince Philippe, devait partir, le 13 juillet, pour l'Angleterre, où, le 25, il épousait la reine Marie Tudor. Son père, l'empereur, était en Allemagne. Il fallait une régente à ce royaume, condamné toujours à voir ses souverains absents. La princesse fut nommée régente.

Le 9 juin, à peine arrivée à Valladolid, elle appelait le P. François. Précédemment, à Toro et à Lisbonne, elle lui avait donné sa confiance. A Valladolid elle se mit sous sa direction, lui accorda un crédit sans bornes, et voulut apprendre de lui à gouverner. La princesse veuve avait même fait vœu d'entrer en religion. En 1555, elle demanda de commuer ce vœu en celui d'obéissance au P. François. Celui-ci s'y opposa, mais saint Ignace, averti, lui enjoignit d'accepter.

L'influence de Borgia sur la régente était connue de tous et sourdement jalousée. Il s'en apercevra, quand Philippe II, en 1559, viendra gouverner l'Espagne. Alors les envieux se coaliseront contre le conseiller trop écouté de la princesse, et trois années d'hostilité lui feront payer cher le temps de sa faveur. Cette faveur offrait, du reste, des dangers dont le saint se défiait. La cour, à ses yeux, était l'*Égypte* : Il n'y venait qu'à contre cœur, et ne profitait de son influence que pour donner d'utiles conseils. Il obtenait que les prisonniers fussent mieux traités, les affaires plus vite expédiées, les monastères réformés. A cette action discrète et intelligente, la princesse dut de gouverner remarquablement, et de s'élever, elle-même, à la pratique des plus rares vertus.

Aussi, ne voulait-elle point se séparer de son guide. En 1556, saint Ignace pensait envoyer Borgia en Angleterre, et Borgia lui-même estimait sa présence utile auprès du roi Philippe. Troublée à cette nouvelle, la princesse obtint du saint Fondateur que jamais, sans son agrément, François ne s'éloignerait de l'Espagne. Ce fut un bonheur pour Borgia de n'être point mêlé aux réformes imprudentes qu'un zèle mal réglé inspirait à Marie Tudor.

Paul IV, notoirement hostile à l'Espagne, révoquait, en 1556,

la concession du quart des revenus ecclésiastiques accordée aux rois d'Espagne par Jules III et confirmée par lui. Le conseil royal, offensé de cet acte, songeait à protester. Des théologiens l'encourageaient. Araoz et Borgia prêchèrent la soumission. Borgia en écrivit à la Princesse, et celle-ci, par respect pour le saint, s'opposa aux desseins du conseil et obéit au Pape. La loyauté de François fut soumise à une bien autre épreuve. Au fort des luttes entre Rome et l'Espagne, il lui revint, en 1555, que le Pape voulait excommunier Philippe II, et lui confier, à lui, Borgia, le soin de publier en chaire la bulle apostolique. Paul IV changea heureusement d'idée; mais si la police espagnole, qui faisait bonne garde aux frontières, n'avait empêché la bulle de parvenir aux mains du P. François, personne ne doutait qu'il n'eût accompli son rigoureux devoir.

Sur ces entrefaites, la mort chrétienne de Jeanne la Folle ajouta au crédit dont Borgia jouissait en Espagne. Quoi qu'il en soit de l'origine de son mal, depuis près de quarante ans l'infortunée veuve de Philippe le Beau languissait à Tordesillas. Depuis quinze ans, sa folie se traduisait par l'horreur des choses religieuses. On la jugeait possédée, et, très humiliée de cette situation, la cour d'Espagne en faisait grand mystère<sup>1</sup>.

En 1552, déjà, le prince Philippe avait prié Borgia de visiter son aïeule. En 1554, avant de quitter l'Espagne, il appela le Père au Pardo, entendit sa messe, et lui demanda de passer quelques mois à Tordesillas. « A vous seul, déclara le Prince, vous avez plus soulagé la reine en quelques jours, que cent docteurs et beaucoup de médecins en quarante ans. » Au mois d'avril 1554, François se rendit dans la triste cour, où sa fille Isabelle, comtesse de Lerme, était dame d'honneur de la Reine. François ne voulut point loger chez sa fille, mais dans le petit hôpital de *Mater Dei*. Pendant deux mois, chaque jour, il visita Jeanne la Folle, entendit patiemment ses doléances. L'infortunée se croyait entourée de

---

1. « *Vidi mysterium reginæ*, j'ai vu le mystère de la reine, » note Nadal dans son journal (t. II, p. 26) en passant à Tordesillas en 1554. Son laconisme laisse des regrets.

sorcières<sup>1</sup>. Borgia fit écarter les dames qui déplaisaient à la reine. Il la décida à recevoir de l'eau bénite et à entendre la messe. Il calma quelque peu ses terreurs, mais le mal était trop incurable pour qu'il le pût guérir.

L'année suivante, le 23 mars, un courrier, expédié par la régente, appela brusquement le P. François, alors à Plasencia. La reine Jeanne se mourait. Le 29, François était à son chevet. L'agonie se prolongeant, François se retira à Simancas, à mi-chemin de Tordesillas et de Valladolid. Le dimanche des Rameaux, 5 avril, il en fut rappelé par le marquis de Denia. La raison de la reine se réveilla aussitôt. Elle fut heureuse de voir François, qui lui recommanda de se confier à Dieu, de demander les sacrements, et de le charger lui-même de déclarer, en son nom, qu'elle entendait mourir dans la communion catholique. La reine acquiesça. Borgia se retira, car la reine souffrait beaucoup, mais elle-même le rappela et le pria de réciter le Credo. François commença le symbole des Apôtres. La reine ajoutant des mots empruntés au symbole de Nicée, François récita ce symbole. A la fin, la reine dit : *Amen*. Elle suppliait le Père de ne point cesser de la recommander à Dieu. Elle baisait souvent le crucifix et une image de la Vierge.

L'entourage de la reine, émerveillé d'un tel changement, pleurerait d'émotion. Ce n'était plus Jeanne la Folle. Passant à Salamanque, et s'attendant à trouver la démente en son état ordinaire, François avait consulté les docteurs Domingo de Soto et Pedro de Sotomayor pour savoir si la Reine pourrait recevoir la communion et l'extrême-onction. Après un long débat, on avait conclu pour la négative. Surpris du changement qu'il constatait, François, toujours défiant de ses lumières, pria le marquis de Denia d'envoyer à Salamanque consulter encore les Dominicains. Soto vint lui-même à Tordesillas, et, après des hésitations qu'explique seule leur croyance en une possession, François et lui jugèrent que la reine pouvait recevoir l'extrême-onction. De constants

---

1. V. Antonio Rodriguez Villa : *La Reina Da. Juana la Loca* Madrid. 1892, et *Mon. Borg.* III, 161-172.



vornissements l'empêchaient de communier. Le vendredi saint, 12 avril 1555, à 6 heures du matin, Jeanne la Folle expirait. Ses dernières paroles avaient été : « Jésus crucifié, soyez avec moi ! »

---

1. Le 29 mai 1555, Borgia écrivait à Charles-Quint : « Par le courrier que le marquis de Denia a envoyé de Tordesillas, le 10 avril, pour avertir V. M. de la maladie de la reine, notre souveraine, j'ai envoyé une longue relation à V. M. de la grâce que N. S. a faite à S. A. durant sa maladie. Il lui a donné, au témoignage de nous tous qui étions présents, un sentiment des choses de Dieu bien différent de celui qu'elle avait avant ; et parce que le maître de comptes Arizpe, qui porte cette lettre, informera de tout V. M. en homme qui a toujours eu grand soin du bien spirituel de S. A. et qui a pris les meilleurs moyens de lui rappeler les choses de Dieu, je n'ajouterai rien sinon que je remercie la Divine Majesté de la consolation qu'a éprouvée ce royaume de la bonne fin de S. A. dont les dernières paroles, peu d'heures avant qu'elle expirât, furent : « Jésus-Christ crucifié, soyez avec moi ! » Que le Seigneur garde et favorise la catholique et royale personne de V. M... De Valladolid, 19 mai 1555. (*M. B. III, 210.*)

---

## CHAPITRE II

### OEUVRES ET CONVERSIONS. — L'HOMME DANS LE SAINT

Toute l'Espagne fut consolée par la mort chrétienne de la reine Jeanne. On crut qu'elle avait pu recevoir tous les sacrements, et on attribua, communément, à la sainteté du P. François le calme de ses dernières heures. De la part des sujets et des princes, Borgia en reçut un redoublement de vénération. Nombre de pécheurs illustres se convertirent à sa voix, et l'on était universellement touché de voir un homme, si respecté de tous, n'avoir pour soi qu'un sincère mépris.

Plus que jamais, partout où il passait, Borgia était accueilli en triomphe. Il s'était rendu à Alcalà, au mois de mars 1554. Il y venait pour la première fois depuis son entrée en religion. Le recteur de l'Université, le clergé et la noblesse lui firent l'accueil réservé aux infants. Tant de visiteurs se disputèrent son temps, que, durant sept jours, il put à peine entretenir ses frères. Il voulut, avant de partir d'Alcalà, assister incognito aux cours de l'Université. Averti de sa présence, le recteur, entouré de professeurs et d'étudiants, pénétra dans la classe. Tout le monde criait : « C'est lui ! c'est lui ! » Le recteur tenta vainement de faire asseoir le P. François à une place d'honneur, qu'on n'accordait ni aux évêques, ni aux grands. Du moins le professeur Pascal Mancio, dominicain, prit-il sa revanche. Après quelques mots d'explications théologiques, il fit l'éloge de la vocation de Borgia, et de la foi catholique, cause de pareils changements. Tout l'auditoire avait les yeux fixés sur le religieux, dont l'air morfondu augmentait l'émotion commune.

C'est à Valladolid, surtout, qu'à partir de 1554, le ministère du

P. François fut fructueux. On s'y disputait ses entretiens, et ses visiteurs revenaient stupéfaits de son humilité et de l'oubli profond qu'il gardait de son ancien état. D. Gutiere Vargas de Carvajal, évêque très mondain de Plasencia, fut un de ceux que l'exemple de Borgia convertit. Il voulait fonder, dans sa ville épiscopale, une maison de la Compagnie. Le 3 octobre, François se rendit à Plasencia. Pendant trente jours il avait prié pour la conversion de l'évêque. Carvajal se retira à Jarayzego, fit les exercices spirituels et devint un homme nouveau. Il annonça, par crieur public, qu'il réparerait ses anciens torts, et il seconda ardemment le zèle du P. François. Chaque hiver, dès lors, Borgia se rendit à Plasencia. Son ermitage d'Oñate étant trop éloigné, il avisa, près de Jarandilla, à deux lieues de Yuste, un autre ermitage, dédié, lui aussi, à Sainte-Marie-Madeleine, et que lui offrait le comte d'Oropesa. Il pensait s'y retirer une grande partie de l'année, et s'y reposer de ses fatigues par de longues contemplations. Borgia, entraîné par ses travaux apostoliques, ne jouit jamais de l'ermitage de Yuste. Un plus illustre cénobite devait, par sa retraite, illustrer ce coin de terre, qui, par une étrange coïncidence, attira, presque en même temps, Borgia et Charles-Quint.

Une plus notable conversion fut celle de D. Juan Molina de Mosquera, commandeur de Saint-Jacques, et regidor de Valladolid. Cet original personnage détestait à tel point les Jésuites, qu'il fuyait les églises où il avait chance d'en apercevoir. Il avait offensé tant de gens et provoqué tant de haines, qu'il sortait toujours flanqué d'arquebusiers et de gardes. Il vit Borgia et fut si complètement séduit, qu'il l'invita à sa maison de Simancas, située non loin de Valladolid. Un frère coadjuteur, Jean-Paul Borrel, accompagnait Borgia, l'appelait *Père François*, tout court, et s'asseyait à sa table. Un jour, à Simancas, Borrel venait, à cheval, à la maison de Mosquera. Sans descendre de selle, il appela le P. François et lui demanda une corde pour attacher sa bête. François alla chercher la corde. A cette vue, Mosquera, qui avait connu, à la cour, le marquis de Lombay, fut bouleversé. Le néant de la vanité humaine lui apparut. D'une extrême hostilité, il passa à un amour

absolu pour la Compagnie. Il donna à François sa vaste maison de Simancas, et la dola, regrettant, disait-il, d'être moins riche que l'empereur et de pouvoir trop peu donner. A Valladolid, on tint cette conversion pour un miracle. Mosquera sortait, maintenant, sans épée. A la cour, il demandait pardon à tous ses ennemis. Il se réserva un faible revenu et répandit son bien en aumônes. Dans sa maison de Simancas, il se réserva seulement quelques chambres, et retint, comme un privilège, une place au réfectoire commun. Le reître converti avait des ferveurs de novice, et, tout commandeur qu'il était, il servait à table et lavait la vaisselle.

Borgia pensa, d'abord, établir à Simancas des étudiants. Il fit mieux : la Compagnie n'avait pas encore, pour ses novices, de maison de formation.<sup>1</sup> On les exerçait, sans méthode déterminée, çà et là, dans les maisons où ils étaient reçus. Le premier, Borgia eut l'idée de les réunir, et, sous un maître expérimenté, de les dresser, pendant un an ou deux, à la pratique des fortes vertus. C'était rendre à son Ordre un service signalé. Il consentit à se priver de son fidèle compagnon, le P. Bustamante, et l'établit recteur des novices de Simancas<sup>2</sup>. Douze novices vinrent à Simancas, en 1555. Chaque jour ils faisaient deux heures d'oraison, une le matin, une le soir. Ils entendaient aussi deux conférences de Bustamante, une sur les Béatitudes, l'autre sur les Constitutions. Le

---

1. Du moins en Espagne. Dès 1549, Nadal s'était préoccupé d'ouvrir un noviciat à Messine. Le 31 octobre 1554, de Plasencia, Borgia écrivait à S. Ignace :

« C'est chose si substantielle que la maison de probation pour le perfectionnement des sujets, qu'il m'a paru beaucoup convenir au divin service d'établir certaines maisons, quand ce ne serait, pour le moment, qu'une par province aux endroits les plus convenables, qui seraient : Gandie ou Valence pour la Province de ces trois royaumes, Plasencia pour l'Andalousie et Simancas pour la Castille.... J'ai jugé cela bon en N. S., croyant que V. P. le tiendrait pour convenable et j'y ai été porté, outre les raisons dites, par la vue des inconvénients qui viennent d'employer aux ministères les sujets qui se donnent à nous avant qu'ils soient bien formés dans l'obéissance et la mortification. Une fois connus et accrédités auprès du peuple, on peut difficilement les y réduire. Et j'entends cela aussi bien des prédicateurs et des confesseurs, que des professeurs qui doivent constituer tout le corps de la Compagnie. »

2. En 1556, Bustamante fut nommé Provincial d'Andalousie et remplacé par le P. Jérôme Ruiz del Portillo. En 1562, le noviciat de Simancas fut transféré à Medina del Campo. En 1567, la Province de Tolède eut son noviciat spécial à Villarejo de Fuentes.

samedi, ils allaient mendier par la ville. On les envoyait parfois en pèlerinage, et, pendant un mois, ils allaient, deux à deux, à tour de rôle, servir dans deux hôpitaux de Valladolid. Dès la fin de la première année, Simancas comptait trente-cinq novices. Cette maison devint l'asile où le P. François aimait à se recueillir. Il ne s'y pouvait dérober aux nombreux visiteurs, désireux d'apprendre de lui la sainteté. Il se consacrait surtout aux novices, que son exemple aurait pu dispenser de toute autre leçon. Il leur avoua, un jour, dans une instruction, que, depuis longtemps, il avait cru trouver sa place aux pieds de Judas ; mais voyant cette place occupée, le jeudi-saint, par Notre-Seigneur, il s'en jugeait indigne, et n'avait plus, sur terre, aucune place digne de sa misère. Et il pensait ce qu'il disait.

Aucune rigidité en lui. Les jours de repos accordés aux novices, il se mêlait à leurs jeux. Il leur en inventait, comme il en avait inventé, à Lisbonne, pour la princesse de Portugal. Un jour, le sort lui indiqua, comme pénitence de jeu, de dire ses défauts. Il avoua qu'à table il avait eu une distraction, l'avait suivie, et n'était revenu à lui qu'après avoir presque achevé sa portion. « Prenez garde, ajouta-t-il, au démon qui se fait contemplatif. »

Le 30 juillet 1555, François pouvait écrire à saint Ignace :

« Nous sommes ici trente-quatre Pères ou Frères qui vivons d'aumônes sans savoir d'où cela nous vient, jamais nous n'avons manqué de rien. Et je ne m'étonne pas que N. S. ne fasse pas défaut à ceux qui sont ici, étant donné que ceux-ci, grâce à Dieu, le servent si sincèrement. Si bien que, certainement, je n'ai jamais rien vu de semblable, dans aucune autre de nos maisons, en fait d'oraison, de mortification et d'obéissance. Aucun n'est tenté dans sa vocation. Tout au contraire, tous marchent avec grande joie dans le chemin du Seigneur, gardant les Constitutions et les règles comme chose essentielle, désirant beaucoup les travaux et d'aller brisés et mortifiés. Plaise à Dieu de mener l'œuvre à bonne fin. Je crois qu'il sortira de cette maison de grands missionnaires. »

Saint Ignace était heureux d'apprendre les heureux fruits produits par la fondation de Simancas : « Ils inspireront aux autres provinces, répondait-il, le désir d'avoir des maisons semblables.



Par là, je vois que l'activité de V. R. n'a nullement besoin d'être éperonnée, et qu'elle se manifestera chaque fois qu'elle le pourra. »

Les haltes à Simancas permettaient à Borgia ses interminables contemplations, impossibles évidemment au cours de ses voyages si affairés.

Dans sa magnifique déposition au procès de Madrid (1617), le capitaine D. Martin de Contreras y Peñalosa affirme, qu'étant Commissaire, Borgia se levait parfois la nuit, et que, une petite lanterne à la main, il se rendait dans les cellules, visitait les chaussures et les habits de chacun, afin de voir si rien n'avait besoin d'être réparé... A l'autel, il restait plus d'une heure, le Saint Sacrement à la main, et versait beaucoup de larmes. Chaque jour, il célébrait dans une chapelle retirée, après une fervente préparation et avec un grand respect. Et le F. Marcos affirmait que, souvent, le P. François tombait en extase pendant la messe, et qu'il fallait le tirer par ses vêtements pour le faire achever. D'autres fois, une en particulier, il commença sa messe à dix heures. Il ne l'avait pas achevée à l'heure des vêpres. Ce jour-là, après la messe, il alla prendre son repas à trois ou quatre heures du soir. Au premier plat, il tomba en extase, jusqu'à ce que le F. Marcos l'eût rappelé à lui et lui eût dit de manger, qu'il le lui ordonnait au nom de l'obéissance. Dans ses voyages, il célébrait toujours ; faute d'église, il usait d'un autel portatif, le pape lui en ayant donné le pouvoir. Lui que toute allusion à ses anciens titres blessait profondément, acceptait qu'on en usât, s'il le fallait, pour lui permettre de dire la messe. Il appelait cela plaisamment : *recourir au bras séculier*.

Il était si adonné à l'oraison, que le F. Marcos devait lui ordonner d'achever et de se coucher. Alors, le serviteur de Dieu s'agenouillait devant le frère, et lui disait : « Encore un peu de temps, F. Marcos, par amour de Dieu ! » Et il se plaignait qu'on lui enlevât la nourriture divine, l'oraison.<sup>1</sup> « A Simancas, dit le

---

1. « A. Simancas il faisait cinq ou six heures d'oraison, affirme le P. François Antonio, au procès de Madrid (1617), puis disait la messe à la chapelle domestique. Au premier

P. Alonzo Escudero, au même procès, on vit François revenir du bourg, le cou et les épaules découvertes, et chargé d'un agneau.... Son lit était dur, et supportait un matelas, une couverture et des draps communs. » Le même témoin a entendu dire au P. Jimenez, confesseur du saint pendant six ans, que François se confessait six fois par jour<sup>1</sup>...

Marie Barahona de Jésus témoigne qu'à Madrid, elle a vu le P. François à l'hôpital d'Anton Martin. Elle y avait passé six mois, et François y venait les vendredis et samedis. Il exhortait les malades et leur mettait des aumônes sur leur oreiller; il leur lavait les mains et les pieds, faisait leurs ongles; il soignait surtout un infirme très contaminé, qui le remplissait de vermine. On avertissait François, qui répondait, très calme : « Il n'importe! » et il secouait simplement son manteau. A l'hôpital, si on venait lui baiser les mains, il résistait et faisait un signe de croix.... Une pauvre femme avait la jambe cariée. Elle s'en plaignait beaucoup depuis quatre ou cinq mois. On allait l'amputer. Voyant, un jour, passer le P. François, elle l'appelle et lui demande d'appliquer les mains sur sa jambe. François la touche en disant : « Ce ne sera rien, ma sœur. » On sortit, bientôt après, un os, cause du mal, et l'on n'eut pas à amputer l'infirme qui guérit<sup>2</sup>.

A Madrid, François allait aussi, à San Ginès, prêcher aux femmes perdues. Un jour, quatre de ces malheureuses se convertirent à son sermon. Une noble dame, D<sup>a</sup> Brianda de Guzman, donna aussitôt quatre plats d'argent pour leur venir en aide. Un témoin a assisté à la messe du Père, aux *Descalzas Reales* de Madrid : il y mettait plus d'une heure. Un jour, que le témoin allait voir François, celui-ci causait avec un bonhomme qui avait aussi voulu entretenir le saint, et qui, le rencontrant vêtu d'une

memento il entraînait en ravissement. On le tirait par la chasuble pour le faire continuer. »

1. J'ai bien lu : six fois ! Plus habituellement, on dit que François se confessait une ou deux fois par jour.

2. A cette époque, il fut bruit, en Espagne, d'autres guérisons opérées par François. Il guérit notamment, en 1558, la Princesse régente en lui appliquant une relique de la vraie croix, et en 1559, sa fille Jeanne, après lui avoir fait promettre de ne plus lire de romans. En 1555, on le vit à Séville, tandis qu'il célébrait, la tête irradiée, etc....

vieille soutane, l'avait pris pour le sacristain. François encourageait cette méprise. Les anecdotes abondent, qui prouvent l'humilité de François, son invincible endurance dans les voyages pénibles pour un goutteux, son besoin d'austérités. « Ne vous inquiétez pas de moi, disait-il un jour à un gentilhomme. J'envoie toujours, devant moi, un fourrier qui prépare mon logement. Ce fourrier, c'est la conviction que je mérite l'enfer. » *Le fourrier de saint François* devint célèbre en Espagne.



Aussi bien, ces pratiques d'abnégation, ces longues heures données à l'oraison et à la pénitence n'empêchaient point le Commissaire général d'être tout entier à son emploi, et qui ne connaîtrait de lui que son énorme correspondance, estimerait qu'il vivait absorbé par les affaires, uniquement soucieux de négocier des fondations et de les multiplier.

De toutes parts, en Espagne, des fondateurs offraient à François de Borgia des maisons pour son Ordre. Il en accepta vingt, et, faute de sujets, en refusa d'autres.<sup>1</sup> Au procès de Madrid, en 1617, on lut ce témoignage du bienheureux Jean de Ribera, archevêque de Valence : « Nous sommes obligés de reconnaître pieusement que le bienheureux Ignace fut doué d'une grâce particulière de Dieu pour commencer ce saint Institut, dans l'intérêt universel de l'Église. Mais nous devons aussi penser qu'au P. François Dieu donna une grâce analogue, pour parfaire et développer l'œuvre d'Ignace. Commencer et parfaire sont également des œuvres de la main de Dieu, et la seconde est aussi importante que la première, sinon plus. » Durant son commissariat, Borgia mérita cet éloge, autant que durant son généralat ; en Espagne, on put même lui reprocher d'apporter à ses fondations trop de zèle et de hâte.

Docile aux intentions de saint Ignace et à son propre mouvement,

---

1. Voici les dates de ces fondations. 1553 : Cordoue ; 1554 : Avila, Cuenca, Plasencia ; 1555 : Séville, Grenade, Simancas, Murcie, Monterey, San-Lucar, Saragosse ; 1557 : Medina del Campo, Tolède ; 1558 : Ocaña, Belmonte, Montilla, Ségovie ; 1559 : Logroño, Palencia ; 1560 : Madrid.

il allait de l'avant, comptant que Dieu le soutiendrait dans ses multiples entreprises, comprenant qu'il avait une œuvre à accomplir, qu'un autre serait incapable d'entreprendre. Déjà, le 27 avril 1553, il écrivait à saint Ignace : « J'ai toujours le goût de fonder sur pilotis, comme je le disais à Rome à V. P. Aussi puis-je dire que je ne voudrais que fonder des collèges et maisons de la Compagnie, même avec des ressources médiocres, pourvu que ce soit en des endroits importants. » « Il étonne tous ceux qui le voient, écrivait-on en 1556. Il n'est fatigue qui l'arrête, ni travaux qui l'épouvantent. » Partout donc il apportait l'élan et la ferveur. Avec son habituelle bonhomie, il concédait sans doute, à quelques fondateurs, des privilèges un peu onéreux ou gênants, mais les légers ennuis qui en résultaient étaient amplement compensés par le généreux attachement que provoquait sa condescendance. Parfois, aussi, il acceptait des maisons à peine rentées. La pauvreté n'effrayait point son âme vaillante, et il savait que Dieu y remédiait toujours. Le P. Araoz goûtait peu cette confiante audace. Avec raison, peut-être, il aurait voulu moins de hâte, moins de concessions contraires à l'esprit de l'Institut. Il désapprouvait souvent la marche conquérante du Commissaire général, et les critiques du provincial de Castille rencontrant des échos, deux partis commençaient à se former dans la Compagnie d'Espagne, dont l'un n'était pas favorable à Borgia.

La pénurie qu'entraînaient de trop nombreuses fondations n'était pas leur pire inconvénient. Elles enlevaient aux sujets le temps de se former ; elles causaient des déplacements incessants et contrariaient. L'instabilité du personnel et son insuffisance scientifique résultaient de la nécessité de l'employer trop vite dans les collèges et provenaient certainement de la méthode du Commissaire. Il s'en rendra compte un jour, et, général, il prescrira aux autres une prudence qui lui avait manqué.

Mais Dieu récompensait sa générosité. Il lui envoyait des ressources et surtout de nombreux et distingués novices. Qu'il suffise, parmi ceux qu'il reçut, de nommer Diego de Ledesma, François Tolet, Jean Maldonat, Alphonse Rodriguez, le futur auteur de *la Perfection chrétienne*, Azor, Bonifacio, Sanchez. Salamanque et



Alcalà devenaient des pépinières de novices. Salamanque, qui donnait François Tolet en 1558, donnera François Suarez en 1564, et c'était bien la parole et l'exemple de Borgia qui, dans ces deux universités, avaient créé ce grand mouvement de vocations.

Le zèle du P. François ne se restreignait pas aux limites du royaume, et, dès 1555, il se préoccupera de porter aux missions du Nouveau-Monde un secours qu'il leur assurera dix ans plus tard.

Personne, sauf saint Ignace, n'a fait plus que lui pour le collège romain, dans lequel il continuait à voir, non point l'œuvre du duc de Gandie, mais le séminaire de la catholicité. Il souffrait de voir ses fils refuser à ce collège les secours qu'ils lui avaient promis<sup>1</sup>. Il lui procurait, du moins, d'abondantes aumônes. En 1554, il envoyait à Rome plus de six mille ducats. Le 23 mars 1555, la mort de Jules III privait le collège d'un généreux bienfaiteur. Les cinq cents écus de rentes qu'avait offerts le Pape, ne furent plus payés. D'autres promesses furent oubliées, et jusqu'à Grégoire XIII, le collège, si cher à saint Ignace, vécut d'une vie très précaire. Borgia fut son soutien. Il avait pensé imposer à chaque maison d'Espagne l'entretien de quelques étudiants, que chacune enverrait. Saint Ignace ne manquait pas d'étudiants, mais d'argent; il n'approuva point ce projet. François proposa, du moins, de faire aider le collège romain par chacun des collèges particuliers. On rejeta d'abord, puis on dut bien adopter cette mesure. La détresse était alors grande en Espagne; souverain et gentilshommes étaient fort obérés. Par délicatesse, Borgia n'osait demander à l'empereur d'appliquer, pour cinq ans encore, au collège romain, la rente de mille ducats, dont il bénéficiait. Il le fit cependant, et l'obtint. En 1555, avec l'approbation de la princesse régente, il chargea trois Pères, Gonzalez, Barma et Bustamante, de recueillir des aumônes en Andalousie, en Aragon et en Castille. Généreusement il envoyait à Rome les patrimoines des novices qui consentaient à les céder au

1. Il écrit, le 7 mars 1559 : « J'ai grand soin des affaires du collège romain. J'ai écrit très fermement au duc de Gandie (son fils Carlos) — et je tiendrai ma parole. S'il n'accomplit pas ce que j'ai stipulé pour aider le collège et qui est une dette due, je le lui réclamerai par voie de justice et il n'est plus temps de retarder davantage pour tant d'excuses et de raisons qu'il donne. J'attends une réponse à ma lettre. »

Le 25 juillet il écrit de nouveau qu'il est décidé à poursuivre son fils. Carlos prouva son insolvabilité, et Borgia, heureusement, ne tint point sa promesse de le poursuivre.



collège romain. Il apprit, en 1556, que les dettes du collège s'élevaient à six ou sept mille ducats, et que saint Ignace était fort embarrassé de nourrir ses quatre-vingts étudiants. Il résolu d'éteindre cette dette. Du vivant de saint Ignace, il lui procura six mille ducats et trois mille deux cents écus, pour l'entretien des étudiants. De 1554 à 1556, il donna au collège romain plus de douze mille ducats. Cette largeur d'âme trouva des désapprobateurs, en tête desquels était toujours le P. Araoz. On reprocha assez amèrement au P. François d'appauvrir l'Espagne et de lui enlever ses meilleurs sujets qu'il envoyait étudier à Rome. A son retour en Espagne, en 1559, Philippe II n'entendra que trop ces reproches. La faveur accordée par Borgia aux œuvres romaines, c'est-à-dire catholiques, sera un des griefs qui le perdront dans l'esprit soupçonneux du monarque.

Quoi qu'il en soit d'imprudences et de tâtonnements inévitables en des débuts, de la faiblesse momentanée d'œuvres hâtivement construites, de la fatigue et de l'effroi que put causer, à une partie de ses troupes, son initiative exubérante, François de Borgia, hardi, fougueux même, enclin à céder aux impulsions de son cœur, suivait dans son administration la vraie tactique des conquérants. Il poussait de l'avant, n'occupant au besoin que des campements de hasard, ébauchant en grand l'œuvre que d'autres finiraient. A ceux qui l'employent, cette méthode demande de la foi, du courage, l'intuition de l'avenir, de rares dons personnels. Aussi n'est-elle à la portée que des puissants fondateurs. En Asie, François-Xavier l'avait employée. Grâce à elle, François de Borgia assurait le magnifique avenir des provinces de la péninsule.



Pour remédier à la détresse du collège romain et pour aider Borgia dans son gouvernement, saint Ignace, en 1555, envoya une seconde fois dans la péninsule, son vicaire, le P. Jérôme Nadal. La mission du vicaire avait ceci de spécial que, par égard pour Borgia, saint Ignace retirait à Nadal toute autorité sur ses sujets d'Espagne, bien que le vicaire conservât sa juridiction sur le reste

de la Compagnie. « Vous irez, avait dit saint Ignace à Nadal, afin de subvenir à nos besoins actuels par les secours des autres provinces, afin d'empêcher ce collège de sombrer, afin de le fonder, s'il était possible. »

Le 1<sup>er</sup> janvier 1556, Nadal débarquait à Alicante. Le zèle de Borgia n'avait nullement besoin d'être attisé. Nadal le constata avec bonheur. Seul, son goût pour les pénitences demandait d'être refréné. Encore Nadal n'eut-il pas le courage de violenter, sur ce point, les désirs du saint. Il interpréta largement la pensée de saint Ignace, et, à condition que les provinciaux d'Espagne accompliraient exactement leur tâche et que François aurait un compagnon pour l'aider, il jugea qu'il pourrait, malgré ses austérités, remplir son emploi avec aisance et avec joie.

Mais les saints n'apparaissent sans imperfections que dans les histoires maquillées. En réalité, ils subissent tous les effets de l'humaine infirmité. On fait injure à leur mémoire, on les diminue, en n'osant pas tout avouer d'eux. Pierre et Pauleurent des conflits; Paul et Barnabé ne s'entendirent pas. Les notes sincères du journal de Nadal<sup>1</sup> nous prouvent que François de Borgia, très humble et très saint, restait homme, un homme qui avait des saillies d'humeur. « Il ne s'entendait pas très bien avec Araoz, raconte Nadal. Araoz n'avait pas le cœur au gouvernement; François tirait tout à soi. A Simancas, un jour, François appela Araoz, et, devant moi et le P. Barma, il lui fit, sur beaucoup de points, de graves reproches, et il lui prescrivit diverses choses. Il me reprocha, assez vivement, d'aller à lui avec importunité. Je ne dis rien, sachant que je n'étais point son sujet.... Un jour, nous trouvant dans une petite bibliothèque, je lui dis que la volonté de notre Père était qu'il ne s'imposât point tant de flagellations et de pénitences; il me répondit, fort ému : « Vous ferez tant, que je me retirerai chez les Chartreux. » Je trouvai qu'on avait modifié bien des choses que j'avais établies dans une première visite. Le P. Ignace m'avait dit d'aider le P. François et, à nous deux, de traiter en commun les affaires d'importance. Mais je compris qu'il n'était pas du goût du Père que je

---

1. *Ep. Nadal*, II, 42.

m'occupasse du gouvernement, et je m'abstins. Je ne lui fis même pas de remarques, parce que deux ou trois observations n'avaient pas réussi. Je lui avais parlé du maître de Montesa (Galceran de Borgia). Je ne jugeais pas que François dût le recevoir dans notre maison. Je lui avait dit, aussi, qu'il ne fallait pas réserver une partie de la maison pour les hôtes, et qu'il n'aurait pas fallu héberger un homme qui en avait blessé une autre dans un rixe. J'observai, enfin, qu'on n'aurait pas dû donner un si grand dîner, à l'occasion de la Profession du P. Barma<sup>1</sup>. François prit mal ce que je lui dis au sujet du maître de Montesa et du meurtrier qu'il avait hébergé. Le P. Victoria, qui n'imita pas ma prudence, et qui avait reçu, du P. Ignace, la seule permission d'avertir François, reçut, de lui, cette réponse : « Vous, dites ce que vous voudrez.... »

« François traitait tout par l'intermédiaire d'Herrera et de Denis Vasquez. Beaucoup s'en offensaient, surtout de l'intervention d'Herrera. J'aidai le P. François dans la fondation du collège de Monterey ; je lui dis que ce qu'il avait réglé pour la fondation des collèges, pourrait bien n'être pas ratifié par le P. Ignace : il en fut froissé... Je voulus accompagner le P. François quand il allait au palais. J'y fus une fois seulement avec lui, pour voir le prince Carlos : Babel ! Babel !. <sup>2</sup> » Et Polanco, toujours si discret, écrit cependant : « Le P. Nadal remarqua que l'ardeur du P. François baissait un peu, du fait que Nadal restait près de lui en Espagne. Le P. Tablares en avait averti saint Ignace, et lui avait écrit que quatre mots d'Ignace auraient plus d'effet sur le P. François que si n'importe qui lui était envoyé. Aussi, le 13 du mois où il mou-

---

1. Le 11 juin 1556, le P. Barma, provincial d'Aragon, devait faire sa profession. Malgré l'avis contraire d'Araoz, François jugea bon de renouveler la cérémonie qui avait eu un si heureux effet, deux ans plus tôt, à Lisbonne. Il convia la Princesse régente et le Prince Carlos, le Nonce et la Cour. Araoz prêcha. Borgia, quoique pris de la goutte, reçut les vœux de Barma et de plusieurs autres coadjuteurs ou Novices. Il invita ensuite à dîner un Hiéronymite, le prier des Dominicains, le gardien des Franciscains et deux Augustiniens. Pendant le repas, François enjoignit à Nadal d'expliquer en chaire l'Institut. Nadal, surpris de cet ordre, dissimula son étonnement ; il improvisa en latin, et, dans son journal, il avoue que cette requête inattendue le surprit assez désagréablement : *illud sensi quod, ex imperio, non admonitum compellisset.* (Ep. Nad. II, 439.)

2. Ep. Nad. II, 48.

rut, le P. Ignace laissa au jugement de Nadal de décider s'il devait, ou non, revenir en Italie, et Nadal, après avoir pris l'avis de François, résolut de rentrer à Rome au commencement de l'automne. » Il était resté neuf mois en Espagne.

La seconde visite de Nadal avait donc été orageuse, et le Borgia que nous présente le journal du Visiteur, ressemble bien peu au personnage de convention, auquel nous ont accoutumés des histoires systématiquement retouchées. Un jour que François traversait je ne sais plus quelle ville, les gens s'attroupaient pour le voir. « Ils me regardent comme une bête curieuse, dit François à son compagnon. Ils ont raison ; si Dieu ne m'avait enchaîné par les liens de la religion, je serais une bête fauve. » Boutade de saint ! je le veux bien, mais, en fait, François, Valencien et Borgia, n'était ni apathique, ni insensible. Il ne devait pas à son tempérament, mais à la lutte obstinée contre soi, son ordinaire humilité, sa condescendance débonnaire, et il en est d'autant plus admirable. Se scandalise qui voudra des révélations de Nadal. Ces photographies sans retouches donnent, seules, la ressemblance exacte.

---

## CHAPITRE III

### LA PREMIÈRE CONGRÉGATION GÉNÉRALE. — IDÉES ET PROGRAMME DE FRANÇOIS DE BORGIA.

Le P. Nadal était encore en Espagne quand, en septembre 1556, une lettre arrivée de Flandre apprit que saint Ignace était mort le 31 juillet précédent<sup>1</sup>. On sut, bientôt après, que le P. Jacques Laynez, élu vicaire général, convoquait la Congrégation générale à Rome, d'abord pour novembre 1556, puis pour le printemps de 1557.

Entre Paul IV et Philippe II régnait alors une trêve dont on prévoyait le peu de solidité et dont les Pères espagnols auraient bien fait de profiter pour gagner Rome. Nadal le leur conseillait ; ils hésitaient, quand ils apprirent que la Congrégation était retardée d'un an. Cette longue attente allait permettre aux intrigants de s'agiter et soulever des difficultés au milieu desquelles il est important de préciser l'attitude que prit François de Borgia.

Dans son journal, d'une si impitoyable sincérité, le P. Nadal raconte la scène suivante : « Voyant que les Pères n'étaient pas inclinés à se rendre à la Congrégation et qu'elle était retardée, je

---

1. « Vous me croirez sans peine. J'ai senti (humainement parlant), la solitude et la douleur qui se peuvent penser, en voyant que nous, ses enfants, nous restions dans le désert, et que notre Père a été dans la joie récolter les fruits semés parmi des larmes si continues.... Mais en réfléchissant, mon âme s'est trouvée consolée et joyeuse dans le Seigneur. Car j'ai la ferme espérance qu'aujourd'hui la Compagnie recommencera à se dilater, et qu'avec de nouvelles forces du ciel obtenues par son nouvel habitant, *renovabitur ut aquilæ juventus*. Si, ici-bas, simple pèlerin, il a pu tant lutter, et recevoir si large la bénédiction du Seigneur, que ne pouvons-nous pas espérer qu'il fera là-haut, libre des attaches et des contradictions de notre nature ? Donc n'ayons aucune peine pour lui et ne nous lamentons pas sur nous. Maintenant plus que jamais il nous aidera. » (*Borgia au P. Diego Carrillo*, 18 sept. 1556. *Mon. Borg.* III, 266.)



leur demandai ce qu'ils jugeraient de mon départ. On se réunit, à Simancas, et, par l'organe de Bustamante, ils me déclarèrent qu'ils ne pensaient pas que je dusse aller à Rome, et que, en attendant la Congrégation, je devais résider dans la province d'Aragon. Cette volonté de ces Pères me déplut, et je soupçonnai vaguement qu'ils ne parlaient pas sincèrement. Plus tard, je compris que, déjà peut-être, ils voulaient empêcher que la Congrégation ne se réunît à Rome, ce que l'année suivante ils tentèrent si vivement. Je ne déguisai pas ma pensée. Je désapprouvai pleinement leur idée, et je ne cachai pas l'offense que j'en ressentais. Enfin je déclarai que je partirais le jour même, ce que je fis.

» Le P. François se fâcha contre moi, *succensuit mihi*, et tous les autres aussi, à cause de ma liberté de langage. Bien loin d'en rien rabattre, je dis au P. François lui-même, qui semblait urger, que je respectais, non sa condition ancienne, mais son état présent... *me illum revereri, non qui fuerit, sed qui esset, etc*<sup>1</sup>... »

De ce dépit et de ces lignes de Nadal, on pourrait conclure à la mauvaise volonté des Espagnols. En fait, ils prévoyaient avec raison que des obstacles insurmontables allaient bientôt se dresser devant eux. Tandis qu'à Rome l'élection du Vicaire général était violemment combattue par le P. Bobadilla et quelques esprits brouillons, et que, par suite de leurs intrigues, l'Institut même de la Compagnie était calomnié auprès de Paul IV ; en Espagne Borgia mettait la plus entière loyauté à se conformer aux prescriptions du P. Laynez<sup>2</sup>.

Au premier avis que, par ordre du Pape, la Congrégation se tiendrait à Rome, François écrit d'Alcala (28 octobre 1556) que, pour sa part, il eût préféré Avignon ; mais que le Pape ayant parlé, il n'a rien à objecter. Du reste, il va tout préparer pour que l'on parte le 20 janvier suivant, qu'on soit à Rome le 20 mars et que l'on revienne vers la mi-juillet, avant les chaleurs.

Le 27 janvier, le provincial de Portugal et ses compagnons sont à Alcala. Borgia presse le départ des autres. « Pour moi, ajoutez-

1. *Ep. Nadal II*, 48.

2. *Mor. Borg. III*, passim.

t-il, j'ai décidé de n'y pas aller, pour les raisons que j'ai dites et que je vous envoie encore, au cas où ma précédente lettre ne vous serait point parvenue. » A défaut de la lettre de Borgia, nous avons, pour connaître ses raisons, un récit du P. Polanco, affirmant qu'un des motifs qui retint le commissaire d'Espagne fut la crainte que Paul IV lui imposât la pourpre. Encore cardinal, Caraffa avait, paraît-il, affirmé que Borgia devait appartenir au Sacré Collège et que Paul III ne lui aurait jamais permis de retourner en Espagne. François redoutait que Paul IV ne se souvînt de son ancien propos ; la princesse Jeanne le craignait également, et du reste, comme on cherchait, en ce moment, à asseoir la paix entre le Pape et le Roi, François aurait semblé aller la mendier. On peut penser surtout que ses relations avec la cour d'Espagne rendaient difficile à Borgia un séjour auprès d'un pape qui lui était si hostile.

Sur ces entrefaites, la paix entre Paul IV et Philippe II est rompue. Le roi interdit à ses sujets, ecclésiastiques et séculiers, d'aller à Rome, et le nonce lui-même, consulté, dissuade de se mettre en route. Que faire ? Fallait-il renvoyer à Lisbonne le P. Torrès, Provincial de Portugal, qui, pour la seconde fois, en était parti, que Jean III ne laisserait plus s'éloigner de nouveau ? Quant à Borgia, une dangereuse hémorragie lui était survenue, qui l'empêchait de songer à tout déplacement.

Cependant, le 24 mars 1557, il écrit au P. Laynez : « J'avais toujours cru que j'étais dispensé de paraître à la Congrégation, vu que je suis complètement inutile, que je n'y servais à rien et que je manque de santé et de forces. Actuellement, bien qu'aussi impotent, mais voyant votre désir, je me suis fait indifférent, ou, du moins, ai soumis mon jugement aux Provinciaux et aux profès réunis ici. Il leur a paru convenable que je m'efforçasse de partir. Faisant donc le sacrifice de ma personne, je suis prêt à obéir ; mais bien que je déguise ma faiblesse, ni les Pères ni les médecins ne me cachent qu'il y va de ma vie. Aussi m'a-t-il paru bon de demander par charité à V. P. que, si possible, la Congrégation se tint à Barcelone ou à Perpignan. » A ces lignes Borgia ajoute dix raisons pour incliner Laynez en faveur de Barcelone, et il envoie à Rome le frère J.-B. de Ribera appuyer son projet.

Des mois se passent, pendant lesquels les députés des autres provinces d'Europe, déjà réunis à Rome, apprennent de Ribera les raisons que faisait valoir Borgia et qu'appuyait le nonce d'Espagne. Elles paraissent si fortes, que Nadal le premier, et la majorité à sa suite, se déclarent convaincus. Laynez va demander au Pape la permission de réunir la Congrégation en Espagne. Bien que défavorable à Philippe II, Paul IV accepte en principe, demande du temps pour réfléchir, puis refuse soudainement, parce que des intrigants lui avaient affirmé que la Congrégation cherchait à fuir son influence.

Instruit de ces contretemps, Borgia écrit, le 12 octobre, au P. Laynez : « J'ai su le mal et la sollicitude que s'est donnés V. P. pour amener la Congrégation en Espagne. Que le Seigneur vous récompense.... Mais puisque cela n'a pas eu d'effet, nous espérons, dans le Seigneur, que ce sera pour sa plus grande gloire, quoique le reste nous eût été une grande consolation. D'ailleurs, V. P. peut être en repos, car, par la bonté du Seigneur, nous désirons tous être unis à notre chef et nous prétendons l'être, et puisque la Congrégation est différée, nous espérons qu'elle sera mieux préparée et plus agréable au Seigneur : la Compagnie de Jésus ne veut que son honneur et sa gloire. »

En février 1558, Ribera était de retour d'Italie. Sa négociation avait échoué. Aussitôt Borgia s'emploie à organiser le difficile voyage des Pères députés. Son ami Jean de Vega, président du conseil royal, obtient du roi la permission, pour les Pères, de sortir du royaume ; par l'intermédiaire du cardinal Trivulcio, résidant à Paris, il obtient aussi un laissez-passer du roi de France. Tout est admirablement combiné par Borgia. Les Portugais partiront par voie de terre ; les Espagnols iront par mer, sur trois galères. Par précaution, chacun écrira son vote pour l'élection du général et sa déclaration en faveur de l'acceptation des constitutions, et chaque groupe portera en double les votes des autres députés.

« S'il plaisait à Dieu, écrit Borgia (15 février 1558), j'aurais une grande consolation à accompagner les autres Pères, comme V. P. me l'ordonne ; mais puisque qu'elle me laisse la liberté de consul-

terma santé, je l'ai fait. Il me semblait d'abord qu'ayant la commodité d'aller en galère, je le pourrais tenter ; mais, étant en cette détermination, à mes autres infirmités le Seigneur a voulu en ajouter une nouvelle : de violentes douleurs de vessie. Je me suis mis aux mains des médecins, qui m'ont purgé. Voyant que je n'étais pas soulagé, ils me défendent de voyager sinon en litière, et jamais à mule. Je leur ai représenté la nécessité où j'étais d'aller à la Congrégation, je chargeai leur conscience, et ils m'ont remis une consultation déclarant que je ne pouvais partir sans danger<sup>1</sup>. »

Finalement, le P. Juan de Plaza fut substitué à François de Borgia et le P. Barma au P. Strada, Provincial d'Aragon, retenu, lui aussi, par la maladie. Le P. Bustamante, Provincial d'Andalousie, dut également se faire excuser. Le P. Araoz, Provincial de Castille, était parti de Valladolid ; mais, au lieu de suivre le sage programme tracé par Borgia, il prit seul la voie de terre, prétexta qu'à la frontière française on l'avait arrêté et revint sur ses pas. Lui seul montra, dans ces circonstances, une mauvaise volonté que François ne put s'empêcher de blâmer.

Tandis que ces négociations traînaient et que Borgia s'excusait sur sa maladie de ne pouvoir aller à Rome, il se rendait, il est vrai, à Lisbonne, en août 1557 ; mais, outre que Charles-Quint avait imposé ce voyage, il lui fut si douloureux, et les mois passés en Portugal achevèrent à tel point de le briser, qu'au retour de Lisbonne François était plus incapable que jamais de gagner l'Italie. Il ne regretta peut-être pas beaucoup de n'avoir pu aller à Rome, mais la maladie qui l'en priva ne fut aucunement diplomatique. Un homme si sincère et si consciencieux n'aurait jamais eu recours à un faux-fuyant.

Enfin, après deux ans de retard, la Congrégation générale s'ouvrit à Rome, le 28 juin 1558. Des vingt électeurs présents, treize don-

---

1. Le 15 mars il écrivait : « Voilà douze jours que la goutte me tient alité, et bien que je commence à me lever, je ne puis faire beaucoup de pas. Que la volonté du Seigneur s'accomplisse ! Je demande les prières de V. P. pour supporter avec moins de peine celles que cause corporellement cette maladie à laquelle s'ajoutent mes maux de vessie. »



nèrent leurs voix au P. Laynez qui fut élu général, quatre à Nadal, un à Paschase Broët, un à Borgia.

Pour aider le Général dans son gouvernement, la congrégation divisa la Compagnie en quatre Assistances : d'Espagne, de Portugal, d'Italie, des pays du Nord, et désigna, comme Assistants, les Pères Polanco, Luis Gonzalez de Camara, Christophe de Madrid et Jérôme Nadal.

A François de Borgia, le P. Laynez renouvela immédiatement sa charge de Commissaire général. « Je ferai ce que V. P. m'ordonne, répondit François, le 18 novembre, et veillerai à ne pas m'écarter d'un point de ses ordres. Puisque V. P. veut charger des épaules si faibles du gouvernement de ces provinces, par amour de Dieu, qu'elle me bénisse et ne m'oublie pas dans ses prières. Grâce à cette aide, j'espérerai en Celui qui donne des forces pour tout. »

Si François de Borgia ne put se rendre à la première Congrégation générale, il lui transmit deux documents précieux qui nous indiquent quelles étaient alors ses vues sur l'Institut. Un de ces documents est l'acceptation des constitutions de saint Ignace.

« Après l'élection du Général, y déclare-t-il, la première chose qui nous semble devoir être résolue dans la Congrégation, c'est qu'il ne soit question ni de changer, ni d'altérer en rien les constitutions, soit pour la vérité qui est en elles, soit pour le bon succès que leur diligente observation a obtenu et obtient encore, et parce qu'elles ont été ordonnées par un instrument si bien doué de prudence et de science sainte et catholique. Et puisque leur auteur lui-même les a commentées, qu'on suive en tout son interprétation ou celle des plus expérimentés, sans admettre, ni chercher de nouvelles déclarations. *Qui hanc regulam secuti fuerint, pax super illos* ; sinon, nous craignons, Pères très chers en N.-S., que, tels des membres séparés du chef, nous cessions de recevoir la sève céleste, nous nous séchions et devenions des sarments infructueux et inutiles. — De Valladolid, fête de saint Grégoire. (12 mars 1558). »



L'autre document est un mémoire dans lequel Borgia signale ce qu'il croit convenir à l'Institut. En voici le résumé<sup>1</sup> :

1° « Pour obéir aux ordres de S. S., on a envoyé à part les vœux des malades qui restent. Étant l'un d'eux, avant tout, je supplie la Congrégation qu'elle veuille bien, *per viscera misericordiae Dei nostri*, me pardonner mes fautes et mes négligences, soit dans l'office dont l'obéissance m'a chargé, soit dans les autres choses où j'aurais erré par aveuglement, ignorance, dureté de cœur. Toute pénitence qui me sera donnée en réparation me sera salutaire, venant surtout de la main de Pères si chers et si compatissants. »

2° Avant tout, il faudrait remercier Dieu des progrès qu'il a accordés à la Compagnie et lui demander de la maintenir.

3° A cette fin, un des moyens principaux sera de garder les règles et constitutions avec sollicitude et soin. L'expérience a montré que, quand on les a observées rigoureusement, on a fructifié, que là où on s'est négligé, sont survenus des difficultés et l'orage.

4° L'expérience montre aussi que l'édification et la paix règnent où l'on s'occupe des ministères de la Compagnie : catéchiser, visiter les prisons, les mourants....

5° Chose importante : défendre ce point des constitutions qui interdit de se mêler d'affaires temporelles....

6° Tout ce qu'on fera pour favoriser la pauvreté sera excellent. Il serait bon qu'en Espagne on eût des maisons professes, vivant d'aumônes. C'était moins nécessaire autrefois, car toutes les maisons vivaient d'aumônes ; mais maintenant que les collèges se fondent peu à peu, des maisons professes, dans les villes principales seraient de grande édification.

7° L'oraison est la gardienne de l'esprit de la Compagnie, son arme, sa défense. Aussi, tout ce qu'on fera pour développer l'oraison, développera-t-il la Compagnie.... Faut-il la faire ensemble et réunis, ou dans les chambres et séparément ? Je préférerais cette seconde façon. Ces détails pourront être réglés, afin qu'il y ait uniformité.

8° Les Provinciaux devraient visiter leurs provinces, et, de plus,

---

1. *Mon. Borg.* III, 342-355.

il serait bon que des visiteurs fussent envoyés comme « des anges de paix. »

9° Il faut que la Compagnie soit fidèle à prier pour ses défunts.

#### POUR L'EXTÉRIEUR

1° Beaucoup de fidèles se plaignant que nous n'ayons pas de messes chantées, on pourrait en chanter les jours de fête.

2° Afin que la Compagnie soit mieux comprise de ceux qui ne saisissent pas pourquoi elle ne pratique pas de pénitences de règle, on pourrait, sans modifier sa façon de faire, indiquer trois jours de jeûne ou d'abstinence pendant l'Avent ; on n'y serait pas tenu sous peine de péché, et le supérieur pourrait en dispenser les malades. De plus, le samedi, on pourrait s'abstenir de certains mets. Les vendredis de Carême, on pourrait prendre la discipline après les litanies, et ainsi, avec peu de chose, on donnerait satisfaction à beaucoup.

3° Il faudrait établir l'uniformité dans les cérémonies de la messe.

4° Il faudrait user des pèlerinages et des autres façons de faire ressentir la pauvreté, non seulement aux novices, mais aussi aux autres, pour le bien de leurs âmes et l'édification du prochain, et, sauf les infirmes ou ceux que réclament des affaires urgentes, on pourrait ordonner que personne ne voyageât à cheval.

5° Accorder des sujets aux évêques pour la visite de leur troupeau produit de grands fruits et a toujours été fort utile. Tout ce qu'on ordonnerait en ce sens, serait très agréable au Seigneur.

6° Ne pas accepter la cession des bénéfices entraînant charge d'âmes.

7° On recommande très particulièrement les noviciats. La province d'Aragon n'en a pas encore, malgré mes désirs. J'en voudrais aux endroits qui paraîtraient les plus convenables.

8° Les vœux qu'on fait après deux ans n'étant pas solennels, il faudrait leur donner la force des vœux solennels, bien que la Compagnie restât libre d'en dispenser ; sinon, nous devrions peut-être conférer le sous-diaconat après deux ans.

9° Les études doivent être favorisées, et il faut donner aux plus habiles les moyens de se perfectionner. On devrait diminuer les heures de classe des professeurs de grammaire : six heures par jour semblent un poids trop lourd....

Enfin, sous un dernier titre, Borgia indique les moyens qui lui semblent les meilleurs pour conserver et augmenter le temporel des collèges, les obligations à contracter envers les fondateurs, et il propose que tous les collèges aident le collège romain, en prenant une part de ses dépenses<sup>1</sup>.

Des propositions qu'on vient de lire, certaines n'étaient sans doute nullement personnelles à Borgia, et chacun, ainsi que lui, devait presser l'observation des règles ou la pratique des ministères apostoliques ; mais d'autres projets indiquent davantage ses tendances,

1. Le P. Araoz, porteur du mémoire de Borgia, ne s'étant pas rendu à Rome, le mémoire ne parvint pas à la Congrégation qui l'attendait. Il fut examiné ensuite par le Général et ses Assistants. Le 10 septembre 1558, Laynez y répondait point par point : *Mon. Borg.* III, 353-359.

1° On veillera à ce que des actions de grâces soient partout rendues. 2° On a recommandé et on recommandera encore l'observation des règles. On avait déjà décrété d'imprimer les constitutions et de revoir les règles. 3° : On recommandera de nouveau les ministères signalés. 4° : Déjà les constitutions défendent de s'occuper des affaires séculières. On pressera leur exécution. Que le P. François les fasse observer dans ses provinces. 5° : On a veillé à resserrer la pauvreté. Il paraît bon d'établir une maison professe par province, mais il faut bien examiner les villes qu'on choisira. 6° : On a décrété quelque chose pour augmenter l'oraison. Il ne semble pas bon qu'on la fasse réunis. 7° : On a décrété la visite fréquente des provinces. C'est aux Provinciaux ou au Commissaire d'y pourvoir. Le Général verra s'il convient d'envoyer des visiteurs. 8° : On pourra déterminer ce qu'il convient de faire pour les bienfaiteurs défunts et fixer des suffrages à offrir pour les nôtres.

POUR L'EXTÉRIEUR : 1° S. S. y a pourvu en imposant le chœur. (A l'issue de la Congrégation, Paul IV avait, en effet, imposé le chœur à la Compagnie.) 2° La Congrégation n'a pas cru devoir imposer des jours de jeûne ou de discipline. 3° On a réglé de suivre, pour la messe, le rit romain, ce que déjà les constitutions indiquaient. 4° Les Supérieurs pourront aviser prudemment au sujet de la pauvreté, mais on n'a pas cru devoir faire de règle à ce sujet. 5° Il est possible de donner aux Evêques des auxiliaires pour la visite, mais à condition qu'on ne nuise pas à d'autres obligations existantes. 6° On n'acceptera plus la cession d'aucun bénéfice. 7° On avait approuvé la maison de noviciat pour la province d'Aragon. On recommandera ces maisons aux Provinciaux, vu leur grande importance. 8° La détermination prise au sujet des vœux simples suffit. 9° Il semble bon, en effet, d'alléger la charge des professeurs en coupant leur classe par quelque intervalle.

Enfin Laynez répond aux propositions relatives aux fondations et accepte, en principe, que les collèges particuliers soutiennent le collège romain, à condition qu'ils y consentent spontanément.

et plus tard, devenu Général, il les reprendra : tel le souci de donner davantage à l'oraison, d'ouvrir des noviciats, de favoriser les études. Certaines même de ses vues se ressentent d'influences locales et marquent une tendance au monachisme et à une rigueur contraire à l'esprit de saint Ignace. D'autres que lui, en Espagne, y cédaient, et, longtemps après, le P. Bustamante, par exemple, essaiera de les faire prévaloir. Alors Borgia se sera mieux rendu compte de l'esprit de son Ordre ; lui-même refusera ce que, en 1558, il demandait : des pénitences publiques et communes, des épreuves imposées sous prétexte de pauvreté, des châtimens corporels.

Le 31 mai 1559, un an après la Congrégation, Borgia écrivait au P. Laynez : « Je désire savoir si V. P. veut que nous usions de prison et de cep envers de tels sujets (il s'agissait de quelques indisciplinés) afin de corriger les uns et d'effrayer les autres. Visiblement, l'absence de ces moyens nous nuit. Il semblerait nécessaire d'user de ce dont usent tous les ordres religieux, sinon, on ne peut vivre, et c'est chose facile : la prison et le cep font moins de bruit que les fers qui résonnent et ne font pas si peur ; au P. Bustamante ce point paraît très important. Il me l'a demandé et je l'ai remis à ce que répondra V. P. » (*Mon. Borg.* III, 493).

Et, le 16 juin suivant ; « Je voudrais qu'on chatiât quelqu'un de ces apostats et qu'il plût à V. P. d'user de cep ; tous les ordres religieux en usent et nous pourrions difficilement nous en passer. Le P. Bustamante et d'autres Pères sont de cet avis. » (*Mon. Borg.* III, 504).

Ceci sentait encore son vice-roi ou l'ancien disciple du frère Texeda et sortait entièrement de la pensée de saint Ignace. Borgia s'en rendra compte à temps ; mais s'il eût été dur ou obstiné dans ses vues, on voit sur quelle pente il aurait glissé. Sa bonté naturelle le sauvait des excès, ainsi que sa facilité à se rendre. Il n'en reste pas moins vrai que, durant son commissariat d'Espagne, il manquait encore de cette parfaite intelligence de l'Institut qui le caractérisera plus tard.

---

## CHAPITRE IV

LES OPPOSITIONS. — CHARLES-QUINT ET BORGIA. — MISSION EN PORTUGAL.

Vaincu par les infirmités, par les embarras financiers, l'infinie lassitude de régner, cédant à un désir qu'en 1542 déjà, après la malheureuse expédition de Tunis, il aurait, dit-on, vaguement exprimé à François de Borgia, Charles-Quint, le 25 octobre 1555, abdiquait à Bruxelles, et partageait ses couronnes entre son frère Ferdinand, qu'il faisait roi des Romains, et son fils, qui devenait roi d'Espagne. Son dessein fut aussitôt arrêté de se retirer dans un monastère de Hiéronymites, et, de Flandre, il commanda d'aménager, pour le recevoir, le monastère de Yuste en Estramadure. Le 25 juillet 1556, les travaux étaient achevés. Le 12 novembre 1556, l'empereur arrivait chez le comte d'Oropesa, dans ce château de Jarandilla où Borgia s'était si souvent rendu, depuis quelques années. Le 5 février 1557, il s'enfermait à Yuste, décidé, dans la vie, à ne point passer *plus outre*.

L'empereur était venu des Pays-Bas avec ses deux sœurs, Éléonore, deux fois veuve d'Emmanuel de Portugal et de François I<sup>er</sup> de France, et Marie, veuve de Louis II, roi de Bohême et de Hongrie, naguère gouvernante des Pays-Bas.

Il fut bruit, en Espagne, que l'empereur et sa sœur Marie étaient prévenus contre les Jésuites. Les jaloux, contenus par la présence de la princesse Jeanne, accueillirent ce bruit avec joie. Ils étaient nombreux. A Cordoue, une des villes qui avaient le plus cordialement accueilli la Compagnie, « Il n'en manque pas, écrivait-on en 1555, qui disent qu'on devrait tous nous brûler, et



le P. François le premier. » A Tolède, l'archevêque Siliceo<sup>1</sup> n'avait jamais désarmé. A Grenade et à Séville, de vains prétextes avaient donné lieu à des calomnies forcenées, et, par contre, à la généreuse défense de l'Institut prise par l'archevêque de Grenade, Pedro Guerrero, et par le nonce Léonard Martino. A Saragosse, il s'était élevé, en 1555, contre la Compagnie, une opposition bouffonne à force d'odieux. Elle avait pour principal fauteur le vicaire général Lupo Marco, abbé de Veruela, pour soutien l'archevêque D. Fernando d'Aragon, oncle de François, pour complices des moines de diverses robes, des chanoines et des clercs. La raison en était misérable : on redoutait que la maison de la Compagnie ne détournât les aumônes des fidèles. L'église des Jésuites, solennellement ouverte le 17 août 1555, fut, bientôt après, interdite ; leurs ministères furent entravés. Des bandes d'enfants, portant des bannières sur lesquelles étaient peints des démons, furent lancées contre la maison qu'ils lapidèrent. Pendant trois jours, des moines et des clercs firent des processions réparatrices, au chant de psaumes incrépatoires. La foule, égarée, prit les Jésuites pour des mécréants, des envoyés de l'antéchrist. Finalement, au mois d'août, ils furent ignominieusement bannis de Saragosse. Seule une femme tint tête à l'orage, la sœur du P. François, D<sup>a</sup> Luisa de Borgia, comtesse de Ribargoza. Elle ouvrit aux proscrits sa maison de Pedrola, — ce qui lui valut d'être excommuniée par son oncle, — et attendit le jour de la réparation, qui vint bientôt. La princesse régente traduisit devant son tribunal les principaux meneurs de l'émeute. Effrayés, à leur tour, ils se dérochèrent et sourirent à ceux qu'ils avaient insultés. La ville, un instant trompée, revint de son injuste hostilité. De Pedrola, les proscrits furent rappelés, et comme il fallait s'y attendre, reçus en triomphe. De loin, François avait amené ce retour de fortune dont il usa avec une charitable réserve. Sa présence à Saragosse eût, sans doute, dissipé plus rapidement l'orage, mais le duc de Segorbe avait des terres en Aragon, et une raison de convenance empêchait François de rencontrer celui dont le fils avait été frappé par Diego de Borgia.

---

1. Mort en 1557.

A Valladolid même, sous les yeux de la régente et de François, le dominicain Melchior Cano ne se lassait point de diffamer la Compagnie. Ce moine atrabilaire avait découvert, dans l'Ordre nouveau, une incarnation de l'antéchrist. Il en donnait, entre autres, cette preuve inattendue, que les Jésuites poussaient à la fréquentation des sacrements. Rien n'arrêtait Cano, ni les défenses de son Provincial, ni l'autorité de la régente, ni celle du nonce, ni celle du bon sens. Oublieux des anciens bienfaits du fondateur du monastère de Lombay, Cano, dans un sermon auquel François assistait, s'était écrié : « Détournez-vous de cet homme, qui, hier, était soldat, et aujourd'hui se pose en saint. » L'origine de cette hostilité maniaque était, paraît-il, que Cano, nommé évêque des Canaries, avait donné sa démission le surlendemain de sa consécration. Il espérait qu'un siège plus élevé lui serait aussitôt proposé. Il n'en fut rien. L'empereur et le roi l'oublièrent, et il rendit le P. Araoz responsable de cet oubli. Il gardait aussi au cœur le souvenir d'une riposte plus que vive, qu'à Trente il s'était attiré du P. Laynez. Aussi bien, les attaques de Cano obtenaient un effet inattendu de leur auteur. « Si le P. Cano ne cesse ses leçons, disait-on, nous ne pourrons plus tenir dans nos maisons, tant il y entre de novices. »

Du reste, les Jésuites ne furent pas les seuls à souffrir des rancunes de Melchior Cano. Un de ses frères en religion, Barthélemy de Carranza était devenu, en 1557, archevêque de Tolède et cardinal. Cano le jalousait depuis longtemps<sup>1</sup>. Dans un catéchisme publié par le savant archevêque, Cano signala des propositions qu'il jugea hétérodoxes et les dénonça avec une inflexible acharnement. Le grand inquisiteur Valdès, archevêque de Séville, en voulait aussi au religieux, qui lui avait, bien malgré soi, ravi le siège primatial. Carranza fut, le 20 août 1559, traîtreusement arrêté, et tenu dix-sept ans en prison. Les papes eurent grand mal à évoquer sa cause à leur tribunal. Pie V mourut sans avoir eu le temps d'absoudre le cardinal, dont le principal avocat était

---

1. Carranza rendait à Cano la monnaie de sa pièce. « C'est, disait-il, un aussi grand service de Dieu de poursuivre et de tuer le Fr. Cano, que de dire la messe. »

Martin de Azpilcueta, le docte et saint docteur Navarrais. Grégoire XIII, par amour de la paix, fit une transaction : en 1576, il délivra le prisonnier et lui demanda sa démission. François de Borgia avait été l'ami de Carranza et ne cessa jamais de l'être et de le marquer. Le prévenu avait, en faveur de son innocence, invoqué le témoignage de Borgia. A son heure, l'inquisition se souviendra de cette amitié compromettante<sup>1</sup>. En attendant, la grande âme de Borgia subissait, sans s'émouvoir, le contre-coup de ces attaques.

Le 25 octobre 1558, il écrivait au P. Laynez :

« J'ai lu un passage du P. M. Polanco qui raconte la persécution qui s'est levée là-bas contre la Compagnie. Pour moi, ô notre Père, comme je vois que celles d'ici se sont évanouies comme des nuages et que tout est tombé sans qu'on y touchât, je tiens pour choses de peu d'importance les affaires de cette nature, qui n'ont d'autres fondements que l'imagination d'hommes qui font métier de cela. Aussi n'en éprouvé-je point de peine. Cela arrive pour notre plus grand bien, et je tiens pour une grande faveur du Seigneur que les nôtres soient favorisés de ces attaques. Ce qui seul me peine, c'est le dommage que momentanément subissent les âmes qu'on écarte de nous. Que le Seigneur pardonne à ceux qui suscitent de tels orages. »

Dès le mois d'octobre 1554, Charles-Quint avait exprimé le désir d'avoir Borgia près de lui ; à peine arrivé à Jarandilla, il demanda au comte d'Oropesa pourquoi François ne venait pas. Averti, à Alcala, de la volonté impériale, François y déféra aussitôt. « Nous avons eu vent, écrivait, le 13 décembre 1556, le P. Villanueva au P. Laynez, que l'empereur n'est pas très bien porté envers la Compagnie, mais il l'est envers le P. François. Cette visite s'im-

---

1. De Rome, Borgia suivit toujours avec intérêt le sort de Carranza, et il est vraisemblable qu'il le défendit auprès de Pie V. « Le Pape, écrivait-il à Nadal le 13 août 1567, s'emploie avec empressement à dépêcher la cause de mon ami. » Le 16 décembre 1566, il notait dans son journal spirituel : « Joie de la bonne nouvelle au sujet de l'ami qui était affligé. » Et le 13 mars 1567 : « Action de grâces pour l'arrivée de l'ami. » L'amitié persistante de Borgia, jointe à celle du grand Azpilcueta, plaidait singulièrement en faveur du malheureux cardinal.

posait, » Borgia partit, accompagné des Pères Bustamante et Herrera, et du frère Marcos<sup>1</sup>.

Quand il se présenta, le 29 décembre, pour baiser les mains du prince, celui-ci l'embrassa; tous deux furent très émus. L'empereur dit au grand d'Espagne de s'asseoir et de se couvrir. François protesta. Charles-Quint rappela ses anciennes confidences de Monzon. Il aurait affirmé à Borgia, en 1542, que, s'il voyait jamais le prince Philippe en état de gouverner, il lui résignerait le pouvoir. Il pria François de répéter ce propos d'antan, preuve que sa retraite n'était pas l'effet d'un caprice récent. Il s'informa des pénitences que faisait François, et marqua son étonnement de ce que, voulant se faire religieux, son ami eût préféré la Compagnie à un Ordre ancien. On touchait au point délicat; François pria l'empereur de remettre l'entretien au jour suivant. Le lendemain, après le dîner, l'empereur manda Borgia, qui voulait, commela veille, rester agenouillé, mais que l'empereur contraignit à se couvrir et à s'asseoir. Interrogé sur les motifs qui avaient dicté son choix, François répondit par une franche apologie de son Ordre; il fit justice des calomnies misérables dont la Compagnie était l'objet; il donna sa loyauté pour garant de la sainteté de sa Règle, et dissipa, une à une, les préventions de l'empereur, qui s'écria enfin avec colère : « Comme ils m'ont menti! » Charles-Quint se plaignait que les Jésuites fussent tous jeunes. « La mère est jeune, fit observer François; les fils ne peuvent être vieux. Il en est du reste d'âgés, » ajouta-t-il, et il nomma son compagnon, Bustamante, que l'empereur avait jadis connu en Espagne et en Italie, et qu'il fut heureux de recevoir. L'entretien avait duré près de trois heures. « Aujourd'hui, note le majordome Luis Quijada, le P. François est bien resté avec S. M. deux heures et demie. Il est bien autre, dit S. M., que du temps qu'il était marquis de Lombay.<sup>2</sup> »

1. En chemin, il reçut un message de la Princesse Jeanne, l'avertissant que l'Empereur comptait lui demander de se faire hiéronymite et de vivre près de lui.

2. « Dice S. M. que esta muy trocado de quando era Marquès de Lombay. » V. Gachard, *Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Yuste*. Bruxelles, 1854, t. I, p. 74. — V. aussi : *Charles-Quint : Chronique de sa vie intérieure, de sa vie politique, de son abdication et de sa retraite dans le cloître de Yuste*, par Amédée Pichot, Paris 1854.



A la fin de l'entretien, l'empereur appela Juanello Gironès, qui montra au Père sa dernière invention, un globe et une horloge. Charles pria son hôte de revenir bientôt ; ensuite, il répéta souvent : « Qu'est-ce que notre retraite, si nous la comparons à ce qu'a fait le P. François de Borgia ! »

Le 23 décembre, Quijada écrivait : « Le P. François est revenu hier parler à S. M. Il a eu une autre très longue audience. Il a fait ses adieux et est parti hier pour Plasencia. »

Après cette entrevue, le 28 décembre 1556, Borgia lui-même écrivait d'Alcalà au P. Laynez : « L'empereur m'a fait demander que je le visitasse, et bien que je fusse loin, j'ai aussitôt obéi et je l'ai informé très en détail des choses de la Compagnie dont il n'avait pas bonne opinion à cause des informations défavorables qu'on lui avait fournies. Il est resté très satisfait de tout et n'a répliqué, ni contredit en rien à ce qui lui fut exposé. J'ai obtenu cela, grâce à la grande force que Dieu a mise dans la vérité et la simple droiture.

» L'empereur est resté très satisfait et étonné de ceux qui osaient lui soutenir des choses si contraires etc. Il me reçut avec plus d'affection que jamais et nous restâmes, pendant des séances de trois heures, à parler du service de N. S. auquel il s'affectionne beaucoup. Il marque, par de grandes preuves, qu'il est inspiré et appelé par la divine Bonté à s'employer tout entier au service de Celui qui est *omnia in omnibus*. Il me rendit compte de toutes ses affaires, de ses projets, de ses états, de sa maison, de ses parents, de ses procès et de la paix que, parmi tout cela, il désire trouver dans son Seigneur. Que Dieu la lui donne : l'amour que je lui ai toujours porté me fait la lui désirer. Et je la demande pour lui à Celui qui peut la lui assurer.

» Il fut entendu que je lui écrirais souvent et qu'il m'appellerait quelquefois. S'il me l'ordonne, je ne crois pas pouvoir m'y refuser, bien qu'il m'en coûte. Le service de Dieu le demande, ainsi que l'affection qu'il porte à la Compagnie. Dieu me donnera des forces et les paroles qu'il faudra dire <sup>1</sup>... »



C'est, peut-être, en une de ces entrevues que Charles aurait soumis à Borgia un scrupule. Il craignait d'avoir cédé à la vanité en écrivant le journal et le commentaire de ses campagnes, et il demandait s'il les devait détruire. Le religieux dut l'en détourner : Quijada aurait mentionné la destruction de ces mémoires, qui furent compris, sans doute, dans les papiers mis sous scellés après la mort de l'empereur et dont le sort nous est resté inconnu<sup>1</sup>.

\* \* \*

Peu après ce voyage à Jarandilla, François alla passer quinze jours à Avila où, deux ans plus tôt, il avait envoyé les Pères Hernando Alvarez del Aguila et Juan de Pradanos fonder une maison de la Compagnie. Un jour, à la prière de François de Salcedo et du P. de Pradanos, Borgia se rendit au monastère de l'Incarnation, voir la mère Thérèse de Jésus. La sainte trouva en François un guide expérimenté et sûr, qui la rassura sur ses voies, lui dit de céder à l'attrait de la grâce, et, qu'en résistant, elle se tromperait. Il lui conseilla, seulement, de commencer toujours ses oraisons par la méditation d'un mystère de la Passion ; puis, si Dieu l'élevait à la contemplation, de s'y laisser porter. François indiquait, sans doute, à la sainte ses propres méthodes. Dans un manuscrit du *Chemin spirituel*, Ribera affirme avoir vu ce passage, modifié dans l'impression : « Une personne, que le Seigneur éleva soudain à cet état, et qui ne se pouvait comprendre, consulta un grand contemplatif, le P. François de la Compagnie de Jésus, qui avait

---

1. Un article d'un M. Stephen et attribué à lord Macaulay (*Revue britannique*, décembre 1852) accuse Borgia d'avoir dissuadé Charles-Quint de publier ces mémoires. On cherche, en vain, sur quoi repose cette accusation si peu vraisemblable. Ces mémoires racontaient les faits, voyages et expéditions de l'empereur à partir de 1515. Charles-Quint avait commencé son œuvre en français, un français médiocre que Guillaume Van Male traduisit en latin. Guillaume Van Male, de Bruges, passa, en 1550, au service de l'empereur. Il le suivit à Yuste, assistait à ses repas, et, la nuit même, devait être prêt à distraire les insomnies impériales. Il a fait, des mémoires de Charles-Quint, un grand éloge. (V. Introduction du baron de Reiffenberg aux œuvres latines de Van Male, Bruxelles, 1843.)

été duc de Gandie. Il répondit que c'était très possible, et, qu'à lui-même, il en arrivait ainsi<sup>1</sup>. »

Diego de Yepès assure qu'après cette entrevue, Borgia ne parlait de la sainte qu'avec de grands éloges, et qu'il ne cessa plus de correspondre avec elle. Sainte Thérèse survécut dix ans à François de Borgia. Dans la correspondance du saint Général, on ne retrouve aucune de ses lettres à la réformatrice. S'il en écrivit durant son séjour en Espagne, les traces de cette correspondance sont perdues. Elles eussent été, pourtant, d'un souverain intérêt. Aussi bien, au procès de canonisation de Thérèse, le témoignage de François de Borgia fut-il invoqué, comme celui « d'un grand maître de l'oraison et de la contemplation, d'un homme remarquable par la sainteté de sa vie. »

Durant ce séjour à Avila, Borgia apprit que l'armée espagnole était fortement exposée en Flandre. Il appela aussitôt quelques uns de ses fils qui se trouvaient à Madrid, probablement Alphonse, Alvare et Ferdinand, et il leur tint ce ferme langage : « Le roi, D. Philippe, notre seigneur, est entouré d'ennemis en Flandre. Je vous ai réunis pour vous dire que je ne reconnaitrai pas pour mon sang celui qui n'ira pas s'offrir et se répandre au service du Roi. » Le comte de Ribargoza, beau-frère de François, servait déjà sous les ordres de Philippe II. Ses fils durent, sans doute, chercher le moyen d'obéir à leur père ; mais seul, semble-t-il, Alphonse alla combattre en Flandre.



L'année suivante, Borgia fut, deux fois encore, appelé à Yuste. Le roi de Portugal, Jean III, avait expiré le 11 juin, laissant le trône à son petit-fils, D. Sébastien, et la régence à l'aïeule du jeune roi, la reine Catherine. Borgia écrivit aussitôt à la reine veuve pour la consoler. Mais la mort de Jean III préoccupait

---

1. « Comme quelqu'un qui me précédait de beaucoup, (le P. François) me donna à la fois le remède et le conseil voulus. En cela, il sert beaucoup de parler par expérience. » Sainte Thérèse, *sa vie par elle même*, c. 23.

surtout Charles-Quint. D. Sébastien n'avait d'autre héritier vivant que son oncle le cardinal Henri, et Charles rêvait, en cas de mort du roi, d'attirer la couronne de Portugal sur le front de son petit fils, Carlos. Il s'y croyait autorisé par les capitulations matrimoniales dressées lors du mariage du prince Philippe et de l'infante Marie de Portugal. Charles-Quint voulait, en tout cas, fiancer D. Sébastien avec une fille de la reine de Bohême, sa sœur, et empêcher ainsi l'alliance du roi et d'une fille de France. De plus, Emmanuel le Fortuné avait eu, nous l'avons dit, son fils et successeur, Jean III, de sa seconde femme Marie d'Aragon, qui était sa belle-sœur. Miguel de Silva, cardinal-évêque de Viseu, avait répandu le bruit, en Portugal, qu'Emmanuel avait contracté ce mariage sans dispense légitime, et que, par suite, Jean III n'avait eu aucun droit à la couronne. Par cette calomnie, le cardinal s'était attiré la colère méritée du roi Jean et de sa femme. Charles-Quint voulait savoir sur quoi reposait le dire du cardinal. Enfin, l'empereur désirait obtenir que la princesse Marie, fille d'Emmanuel le Fortuné et de sa sœur Éléonore, consentît à laisser le Portugal pour vivre en Espagne auprès de sa mère.

Ce qui rendait insupportable à la princesse Marie le séjour de l'Espagne, c'est que Philippe II, après son premier veuvage, avait songé à l'épouser. Charles-Quint l'y poussait. On préféra ensuite, à cette alliance, l'étrange mariage avec Marie Tudor ; mais la cour de Lisbonne resta très offensée de l'infidélité de Philippe, et la princesse Marie ne s'en consola jamais.

Au mois de juillet 1557, l'empereur manda Borgia à Yuste et le chargea d'aller à Lisbonne négocier ces différents sujets<sup>1</sup>. L'ambassadeur officieux partit aussitôt avec les Pères Bustamante et Denis Vasquez.

Près d'Eboramonte, en Portugal, François et Vasquez avaient été dire la messe. Resté seul à l'auberge, le bon Bustamante, pris

---

1. « L'empereur m'occupe en choses qui montrent bien que l'amitié d'autrefois n'est pas diminuée. C'est un voyage très important auquel il m'envoie. Je devrai aller en Portugal. Que V. P. me recommande à Dieu comme on le fait ici, bien que ce voyage soit si secret que je n'en dis rien de plus. Je partirai d'ici trois jours avec l'aide de Dieu, c'est-à-dire le 31. » De Simancas, au P. Laynez, 27 juillet 1557. (*M. B.* III, 302.)

d'un beau zèle, exhorta son hôtelier à être bon chrétien. Entre autres conseils, il lui recommanda de prier pour le roi D. Sébastien, dont la mort, faisait-il remarquer, entraînerait l'union du Portugal à l'Espagne. Bustamante ne se doutait nullement de la mission de Borgia ; sa maladresse eut un effet désastreux. Le Portugais, piqué au vif, répondit par des injures qui ameutèrent les voisins. On allait faire un mauvais parti au naïf Bustamante, quand François revint de l'église. On s'expliqua. François calma les bonnes gens ; mais, afin de prévenir de nouvelles imprudences de Bustamante, il le renvoya en Espagne.

Vasquez et François arrivèrent à Evora, très fatigués ; François fut même saisi d'une fièvre pernicieuse si intense, qu'en dépit des soins de Barbosa, le médecin du cardinal-infant, il faillit dépasser.

Avertie du danger que courait Borgia, la reine lui envoya une litière qui porta le malade jusqu'à Aldea-Galleja, à l'embouchure du Tage. Pour traverser le fleuve, on déposa François dans une barque, qui, emportée par un coup de vent, au grand désespoir des mariniers affolés, descendit le courant. Borgia, seul maître de soi, rendit aux autres leur sang-froid, et l'on parvint à Lisbonne à une heure avancée de la nuit.

Désirant hâter la convalescence du malade, la reine le fit conduire au palais de Xobregas, bâti sur une île du Tage. François y demeura trois jours. Le troisième jour, visitant un couvent de Franciscains voisin du palais, il recommanda, paraît-il, aux religieux d'abandonner la partie du couvent qui regardait la mer, et, lui-même, à peine rentré à Xobregas, ordonna à ses compagnons de le suivre sans retard à Lisbonne. Le temps était beau ; cette fuite soudaine semblait déraisonnable ; on obéit pourtant. La nuit suivante, un cyclone détruisit la partie habitée du palais et causa de grands dommages au couvent.

Le 6 octobre, Borgia, se servant des clefs convenues, écrivait à Charles-Quint<sup>1</sup> :

« A mon arrivée à Evora, il plut à Notre-Seigneur de m'appeler

---

1. V. Gachard, *op. cit.*

aux portes de la mort, par suite d'une très forte maladie, et si Catherine Diez (la reine) ne m'avait envoyé chercher et ne m'avait retiré de cette ville, je n'aurais pu, je le crois bien, accomplir la mission dont m'avait chargé Micer Agustino (l'empereur). Avec la grâce de Dieu, je suis arrivé ici, et, après quelques jours, j'ai parlé à Catherine Diez, selon les instructions que je portais. Elle a été fort contente de voir combien Micer Agustino tient à elle. Elle s'ouvrit beaucoup à Pedro Sanchez (Borgia), et lui dit que, sa réponse, elle ne la voulait pas confier à une lettre, que lui, en personne, la rapporterait. Aussi, cette lettre sera-t-elle courte, d'autant plus que le départ sera prochain. Le climat le demande, et Catherine Diez est de cet avis. La pragmatique sera bientôt dressée, et Catherine Diez a fait d'autres diligences très à propos. Carillo Sanchez (le cardinal infant) se montre bien dans ces affaires, de sorte que, présentement, il n'y a pas à se préoccuper, et il n'est aucun point essentiel qui ne donne satisfaction. Le reste sera pour le retour, qui, avec la permission de Micer Agustino, sera pour bientôt, dès que les forces pour le voyage reviendront. Comme elles sont, en ce moment, très faibles, et que j'écris ces quelques lignes Dieu sait comme, j'achève. De Lisbonne, 25 octobre 1557 : F<sup>co</sup>. »

Le 12 octobre, Borgia écrivait de nouveau :

« J'avais écrit ce qui va avec cette lettre, quand Catherine Diez appela Pedro Sanchez, pour lui donner sa réponse, car elle expédiait un courrier à Milan (Castille). Elle a, dit-elle, grandement apprécié que Micer Agustino ait bien voulu tenir compte des intérêts de Perpignan (Portugal). C'était juste, étant donné qu'il est son si bon parent et qu'il doit gouverner Perpignan comme il gouverne Catherine Diez. Elle demandait donc qu'il eût toujours les mêmes égards et qu'il l'avisât de ce qu'il fallait faire, et puisqu'il était maintenant si uni à Dieu, qu'il priât pour elle. Ses ordres seront respectés par Catherine autant qu'ils pourraient l'être par Santiago de Madrid (Philippe II)... Répéter les termes avec lesquels elle a dit cela, sera pour le retour. Pedro Sanchez en fut si ému, qu'il voulut lui baiser les mains. Pour le reste, elle dit qu'il ne faut pas se préoccuper : il n'y a rien à craindre. Perpignan



et les consuls qui la gouvernent sont calmes, comme on le dira plus longuement plus tard. On ne pourra traiter aussi facilement avec Francisco Alvarez, (l'ambassadeur de France) qu'avec l'autre, qui était très pacifique. Catherine répondit aussi, que faire venir la nièce de Jeanne Diez (de la princesse de Portugal) pour l'élever ici, lui plaisait, pourvu qu'elle fût de même âge, ou d'un âge peu supérieur à celui de Sébastien Diez (le roi de Portugal). Finalement, la bonne volonté de Catherine Diez est telle, que, tant que Dieu lui donnera vie, — que ce soit longtemps, elle s'emploie si bien au service de Dieu, elle est si aimée de Dieu et des hommes ! — Micer Agustino n'a rien à craindre. Il n'aura qu'à avertir de ce qui, à Perpignan, n'aura pas été compris. Puisqu'ici ils agissent si bien, il faut leur être reconnaissants. Ils souffrent beaucoup de certaines négligences et de certaines froideurs dont ceux de Milan (Castille) usent avec eux. Ils regrettent le temps où l'autre (Charles-Quint) gouvernait, car lui, donnait de très bonnes réponses, et était fort déférent. De tout cela, Pedro Sanchez parlera plus longuement. En attendant, quelque marque d'affection fraternelle serait opportune. Aussi bien, on sait le respect qu'on leur doit, ne serait-ce qu'à cause de Catherine Diez, à qui tout est dû, pour tant qu'on fasse. Elle demande d'ailleurs ce qui est juste, et point de gourmandise....

» Quant au départ de Marie Sanchez (la fille de la reine Éléonore) pour Milan, il ne convient pas d'user de rigueur, mais de moyens qui la rassurent et la contentent. Il faut lui concéder le plus possible de ce qu'elle demande; mais il ne faut pas négliger cette affaire : la chasse tuera le cerf. Catherine Diez a dit aussi, à ce sujet, qu'elle ne se souvenait pas de ce que Jean Diez (Jean III) avait arrangé sur ce point. Elle demande que Micer Agustino voie ce qu'elle peut et doit faire, et l'en avise. On avait déjà déterminé celles qui devaient accompagner Marie Diez. Pour le moment, c'est tout ce que j'ai à dire. Excusez seulement cette méchante lettre. Cette nuit, j'ai tant de fièvre, et passe par tant de hauts et de bas, que, puisqu'il n'y a rien à faire ici, avec la permission de Micer Agustino, je reviendrai respirer l'air du pays. Les médecins l'ordonnent. Pedro Sanchez devant dire le reste, je reste libre pour le moment. F<sup>co</sup>. »

Ces lettres énigmatiques auraient peu appris aux indiscrets qui les auraient ouvertes. En fait, l'aventure de Bustamante, à Éboramonte, avait éclairé François sur l'impopularité d'un projet d'annexion. Absolument dévoué à Charles-Quint, il n'aurait pas, quant à soi, songé à désapprouver un projet de son maître. La reine, bonne diplomate et favorable, en paroles, à la candidature de son petit-neveu Carlos, était, peut-être, la plus étonnée qu'on soulevât, en Castille, l'éventualité de la mort du roi son petit-fils. Elle paya Borgia de belles promesses qui n'eurent aucun effet.

L'ambassadeur officieux regagna Yuste sans que personne eût soupçonné la raison de son voyage, On pensait qu'il était venu visiter des maisons de son Ordre, et qu'il partait, chassé par la maladie. « Le P. François, note Quijada, a passé ici deux jours, avec la réponse du Portugal que vous devez connaître. » Charles-Quint choya beaucoup son envoyé, et lui fit remettre deux cents ducats, que Borgia envoya au collège romain. Le 31 mars suivant, dans une lettre au prince Philippe, Charles-Quint s'expliquait, plus ouvertement, sur les causes et les résultats de la mission de François de Borgia.

« Vous savez, mandait l'empereur, ce que, ces jours derniers, je vous écrivis au sujet du voyage du P. François en Portugal. Ce qui reste à dire, c'est qu'à son retour ici, je lui ordonnai d'aller voir, de ma part, la reine (Eléonore) ma sœur, et de lui rapporter ce qu'il avait entendu en Portugal, au sujet de la succession du prince, son petit-fils (D. Sébastien) et de cette dispense de mariage du roi Emmanuel avec la reine Marie, dont le cardinal de Viseu me parla, comme je vous l'ai dit, mettant en doute la valeur de cette dispense, D'où il s'ensuivrait que, ni le roi Jean III, ni son frère, ni son fils n'auraient droit au trône. Comme on disait aussi que l'ambassadeur de France, alors à Lisbonne, avait reçu ordre de ménager une alliance entre une fille du roi son maître et le roi Sébastien, mon petit-fils, je chargeai le P. François de donner à entendre qu'il me paraissait bon que ce mariage se fit avec une des filles, celle qu'on voudrait, de la reine de Bohême, ma sœur. En ce cas, on pourrait envoyer en Portugal cette princesse. On l'y élèverait jusqu'à ce qu'elle ait l'âge voulu. Je le chargeai aussi de

faire venir l'Infante (Marie) pour qu'elle vécût avec sa mère. Du vivant du roi, je fis cette démarche pour contenter la reine. Après la mort du roi, voyant que ce que je croyais un secret dit par le Cardinal de Viseu était si public en Portugal, et que cela avait fait bondir l'Infante, qui en tirait des conséquences illégitimes, je crus que sa venue en Espagne était très convenable....

» Le P. François, ayant proposé tous les points susdits, revint ici me donner compte de tout, et de ce que la reine lui avait répondu. Le voici : En ce qui touche à la dispense du roi Emmanuel et de la reine Marie, elle fut suffisante ; aucun doute sur ce point.

» Pas de doute, non plus, sur ce qui touche à la succession du prince Carlos, mon petit-fils. Elle est très claire. Tous l'entendent ainsi ; et, en peu de jours, on publiera la pragmatique, dressée à ce sujet et approuvée par ceux du Conseil. Il y a de cela quatre mois, et je ne sais si elle a été rédigée<sup>1</sup>. Le Conseil hésitait seulement en ce qui touche la succession des filles : on avait soumis ce cas à l'étude de deux conseils, pour la plus grande satisfaction de tous. La reine dit, pourtant, qu'elle n'a aucun doute, mais qu'il faut régler ce point comme celui des fils. Cela a peu d'importance actuellement, mais il est bon qu'on le déclare pour l'avenir.

» Touchant le mariage de la fille du roi de France, on ne l'avait pas proposé à la reine ; le mariage avec la fille de la reine de Bohême, elle l'approuve. Qu'on envoie donc la princesse en Portugal, à l'effet d'y être élevée, pourvu qu'elle ait l'âge du roi ou un âge peu supérieur.

» Quant à la dispense et à la succession, j'ai répondu au P. François, pour qu'il en écrivît à la reine, que je me conformais à ses desseins, et que, puisqu'elle était satisfaite, je l'étais aussi et ne demandais pas de faire d'autres diligences. En des affaires de cette importance, mieux vaut ne pas traiter. Pour le mariage, je vous en avertirai afin que vous le négociiez. Il sera bon que vous vous en mêliez et voyiez la princesse qui s'en doit charger, et écriviez aux rois, mon frère et mes fils, pour qu'ils s'en occupent et décident quelle princesse il faut choisir, et dans quelles condi-

---

1. Elle ne le fut jamais.

tions. Ainsi, tout étant bien entendu, on verra ce qu'on peut et doit faire, et vous m'en avertirez.

» De tout cela et de ce que le P. François m'a dit au nom de la reine, de ses efforts inutiles pour faire venir l'Infante, j'ai écrit à la princesse (Jeanne), m'en remettant au dit P. François, qui allait à Valladolid, pour lui rendre compte de tout. La princesse Jeanne m'a répondu qu'en ce qui touche la fille de la reine de Bohême, elle serait heureuse de l'élever et de l'avoir en sa compagnie. Mais il est à croire que la reine de Portugal aura les mêmes prétentions. »

Le seul résultat de l'ambassade de Borgia fut une visite de l'infante Marie à sa mère. Bien à contre cœur, l'Infante consentit, en effet, quelques mois plus tard, à venir à Talavera. Elle regagna bientôt après le Portugal. La reine Eléonore fut si navrée de cet abandon, qu'elle en mourut, précédant, de peu, son frère dans la tombe.

Une dernière fois, en décembre 1557, et on ne sait pourquoi, Charles-Quint appela Borgia près de lui. De Placencia, le 23 décembre, Borgia racontait ainsi cette visite au P. Laynez : « J'ai été appelé par S. M. l'empereur ces jours passés, et je fus à Yuste, où S. M. voulut m'héberger, moi et le P. Denis (Vasquez.) C'est une faveur et une distinction qu'il n'accorde à personne, même à ses proches et à ses plus obligés. Il m'a marqué par bien des preuves qu'il reconnaissait l'amour et le désir que j'ai eus et que j'ai de le servir. Pour achever de me confondre par le cas qu'il voulait faire de moi, il m'envoya une aumône de sa pauvreté, m'obligeant à l'accepter. Il ajouta que, quand il avait davantage, il m'avait donné davantage, et que, pauvre, il donnait peu à un pauvre. Ceci est une marque de l'amour qu'il a et qu'il veut me prouver. Recommandez-le à Dieu et demandez à tous qu'ils supplient le Seigneur, puisqu'il lui a donné de si efficaces désirs de recueillement, que sa divine Majesté le mène plus avant dans l'exemple qu'il donne et qu'il donnera à ses royaumes. » (M. B. III, 321.)

Le 21 septembre 1558, à deux heures du matin, Charles-Quint expira à Yuste. Pendant son agonie, il demanda, plusieurs fois, où était le saint P. François de Borgia. L'empereur avait reçu l'extrême-



onction le 19 septembre, et François était alors retenu à Valladolid. L'empereur nomma François un de ses exécuteurs testamentaires. Il voulut se récuser, mais, à la prière instante de la princesse Jeanne, il accepta cette dernière marque de l'amitié impériale<sup>1</sup>. En Charles-Quint, Borgia perdait un maître fidèlement servi et tendrement aimé, qui ne l'avait jamais trahi, qui l'aurait défendu en de prochaines infortunes. Au service solennel célébré à Saint-Benoît de Valladolid, Borgia prononça l'oraison funèbre du prince, Il prit, pour texte, ces paroles : *Cui comparabo te, et cui assimilabo te, filia Jerusalem ?* Il compara l'empereur défunt aux grands rois de l'histoire, puis, faisant un retour sur l'Espagne, il commenta ces autres paroles : *Magna est velut mare contritio tua*. Aux derniers jours de l'empereur, l'orateur appliqua cet autre texte : *Ecce elongavi fugiens, mansi in solitudine*. Il affirma tenir de Charles lui-même, que, depuis sa jeunesse, il avait, chaque jour, consacré quelque temps à l'oraison. Borgia avait dicté son discours au P. Herrera. Il est étrange et fâcheux qu'il n'en soit rien resté<sup>2</sup>.

---

1. « V. P. aura su par d'autres la mort de l'empereur.... Elle fut telle qu'on pouvait l'attendre d'un prince si chrétien. Il donna de grandes marques de conformité à la volonté de Dieu, et, avec beaucoup de joie, reçut tous les sacrements. Il garda son entière connaissance jusqu'à un quart d'heure avant d'expirer. Il mourut en baisant un crucifix, parlant de Dieu et écoutant avec bonheur ce qu'on lui disait de Dieu.... S. M. m'a désigné comme exécuteur testamentaire. Je voulais m'excuser, mais S. A. m'a ordonné très fortement d'accepter. Il lui semblait que, puisque S. M. le veut, je ne puis refuser cette charge, surtout étant donné que S. M. m'a toujours tant aimé et m'a tant fait de faveurs. Donc pour ne pas contrister S. A., et supposant que ce serait la volonté de V. P., je me suis déterminé à consulter six Pères... tous ont pensé que je devais accepter.... On a commencé à lire le testament. Je serai forcé de rester ici cet hiver contre ma volonté et même ma santé, car ce pays m'est très contraire en hiver. Aussi ai-je commencé à ressentir les angoisses passées et la goutte qui me traite comme je le mérite. » De Valladolid, au P. Laynez, le 25 octobre 1558. (*M. B. III, 402.*) Et le 22 février, au même : « Je ne vais pas mieux qu'autrefois. Les fièvres me donnent à faire avec les tristesses et mélancolies qu'elles portent avec elles. La nuit passée, j'ai eu une faiblesse, des plus fortes que j'aie éprouvées en ma vie, et aujourd'hui, c'est mon jour de de fièvre quarte. Avec tout cela, tout fatigué que je suis, on me traîne pour m'occuper, tantôt du testament de S. M., tantôt d'autre chose. C'est plus que n'en peuvent porter mes faibles épaules. » (*Ibid.*, 436.)

2. Le 29 décembre Borgia écrivait au P. Laynez :

« Nous avons appris hier, par des lettres de Flandre, la mort de la Reine d'Angleterre (Marie Tudor). Il semble que cette année est marquée pour les rois et les seigneurs, tant il en part pour l'autre monde.... Nous avons célébré, dans notre maison, un service pour la Reine. Tous les membres des Conseils et les seigneurs de la Cour s'y sont rendus. J'ai prêché, les Pères me le conseillant. » (*M. B. III, 417.*)



## CHAPITRE V

### L'ÉPREUVE ET LA FUITE

Le 8 septembre 1559, Philippe II venait régner en Espagne. La princesse Jeanne abandonna aussitôt la régence du royaume, et se retira à Madrid dans le couvent de Clarisses qu'elle avait fondé, et dont une sœur du P. François était abbesse.

L'empereur disparu, la régente écartée, le champ restait ouvert aux ennemis de Borgia, qui s'empressèrent de l'occuper. On prit le roi par son côté le plus faible : l'influence du religieux lui fut présentée comme un joug qu'il devait secouer. Philippe II se laissa trop aisément prévenir contre celui, qu'enfant, il aimait tant. Il avait, du reste, contre les Borgia quelques justes sujets de plaintes.

Par égard, sans doute, pour François, la régente n'avait jamais châtié les meurtriers de D. Diego d'Aragon. Le duc de Segorbe, père de la victime, réclamait pourtant sa vengeance.

Les chevaliers de Montesa étaient tenus au célibat, et, plus qu'aucun membre de l'Ordre, le grand maître devait observer cette loi. Cependant, en 1558, Pedro-Galceran de Borgia voulut épouser Da Léonore Manuel, petite-fille du duc de Bragance. Da Léonore était la dame d'honneur préférée de la princesse Jeanne, son Ruy Gomez, disait-on à la cour, par allusion à la faveur dont jouissait, auprès du roi, le ministre Ruy Gomez. S'autorisant de la permission que les chevaliers de Calatrava avaient<sup>1</sup> de se marier, Pedro-Galceran réclamait communication de leur privilège. La princesse Jeanne qui désirait vivement ce mariage, écrivit à saint Ignace

---

1. Depuis 1543.

d'obtenir la permission du Pape. Ignace s'entremet, par considération pour la princesse et pour François qui jugeait cette alliance utile au service de Dieu. Paul IV refusa longtemps de donner la dispense, et Laynez l'obtint plus tard, à grand peine. Galceran épousa donc D<sup>a</sup> Léonore Manuel, mais Philippe II regarda, non sans quelque raison, ce mariage comme une déchéance pour l'Ordre de Monteza, et il fit porter une partie de son ressentiment sur François, qui, pour l'obtenir, avait, il est vrai, souvent et vivement insisté auprès du P. Laynez. En cette affaire, Borgia n'avait vu que le bien de deux âmes à procurer et un scandale à enlever. « Si ce n'était pas pour le salut des âmes et l'édification du prochain, écrivait-il le 12 mars 1559, on n'arriverait pas à me faire écrire quatre lignes, à plus forte raison tant de lettres. »

A ces raisons, dont il faut reconnaître la valeur, s'ajoutaient des préventions parfaitement injustes. Le roi, qui avait pourtant, en 1554, chaudement recommandé à plusieurs cardinaux le collège romain, reprochait à Borgia les aumônes et les sujets envoyés d'Espagne à ce collège. Le pape Paul IV lui était antipathique, et favoriser Rome lui pouvait alors paraître servir l'ennemi,

Il reprochait aussi à Borgia l'affection témoignée au cardinal Carranza frappé par l'Inquisition. Mais le grand grief du roi était le crédit pris par le religieux sur la régente. Philippe II oubliait qu'à son départ pour l'Angleterre, il avait lui-même demandé à Borgia d'assister la princesse de ses conseils et de sa direction. Aussi bien le roi n'agissait-il pas de lui-même, mais d'après des préventions qui lui furent inspirées à son retour en Espagne.

Personnellement le roi avait, en l'intégrité de François de Borgia, une si absolue confiance, que, peu de mois auparavant, il lui demandait une consultation sur les sujets auxquels il conviendrait de confier les principaux emplois du royaume<sup>1</sup> En conséquence, le 5 mai 1559, Borgia rédigeait un mémoire<sup>2</sup> dans lequel il signalait au prince les candidats les plus aptes à la prési-

---

1. « Il y a quinze jours, écrivait Borgia à Laynez (7 mai 1559), j'ai reçu une lettre du Roi que V. P. aurait aimé à lire, pour y voir l'amour qu'il me témoigne et comme il semble n'avoir pas oublié le temps passé et les services rendus alors. » (*M. B.* III, 487.)

2. *M. B.* III, 475-483.

dence du Conseil royal, du Conseil des Indes, de celui des Ordres, de la Chancellerie de Valladolid, au gouvernement de la Galice, et à celui des églises du royaume. Les mérites de chacun étaient discutés avec une telle impartialité, une si grande sûreté de vue, que Philippe II suivit presque toutes les indications de son prudent conseiller, appelé ainsi, la veille de sa disgrâce, à attirer sur d'autres une faveur dont il allait, lui-même, être bientôt privé. Bien plus, en octobre 1559, Philippe II recevait Borgia à Madrid et ne lui laissait rien deviner de ces ressentiments. « Le P. François écrivait Araoz, me mande qu'il a parlé au roi. J'ai compris que le roi lui avait montré beaucoup d'amour, s'était livré avec lui à des démonstrations encore plus grandes qu'autrefois et qu'il lui a parlé de bien des choses<sup>1</sup>. » Cependant la tempête couvait.

Deux hommes auraient alors pu défendre François : Ruy Gomez et le P. Araoz, tous deux très unis d'amitié et fort bien en cour. Ruy Gomez, homme habile, songeait surtout à ménager son crédit ; il abandonna son ancien compagnon d'armes, son parent, son ami. Le P. Araoz joua, dans cette occasion, un rôle qu'on doit juger avec sévérité ; loin de calmer l'irritation du roi, il parut l'attiser ; inconsciemment ou à dessein, par défaut de sympathie ou par défaut de courage, de bonne foi peut-être, il fut le plus subtil et le plus actif artisan de la disgrâce profonde où allait tomber Borgia.

Un nouveau grief s'ajouta bientôt aux précédents. En 1557, on s'était aperçu avec effroi qu'à Valladolid surtout existait un parti de novateurs dont le chef était un chanoine de Salamanque, le docteur Augustin de Cazalla. La correspondance de Borgia reflète l'inquiétude que causa cet incident.

« On découvre des luthériens, écrivait-il au P. de Ribadeneyra, et il ne manque pas de gens pour dire, à la cour et en Castille, que les Théatins ( c'est ainsi qu'on nous appelle ici) sont cause de ces erreurs, et qu'on m'avait arrêté, et qu'on en avait traîné d'autres garrotés, et qu'un autre s'était pendu. Ailleurs on nous brûle !... Voilà ce qui se répète... *Et ecce vivimus*, et nous rendons grâces à

---

1. De Bruxelles, en 1559, Philippe II avait expédié à Galceran de Borgia le titre de Marquis de Navarrès.

Dieu, qui, sans que nous le méritions, nous rend dignes de porter ses livrées. » (*M. B. III, 323.*)

De Valladolid, le 26 avril 1558, il écrivait à un supérieur d'Espagne : « Ordonnez, Père, que, dans ce collège, on recommande très instamment à N. S. qu'il purge son église, et, en particulier, ce coin d'Espagne, des hérésies. C'est à pleurer de voir ce qu'on commence à découvrir en Espagne, quelles personnes on arrête que l'on aurait jamais soupçonnées. Demandez aussi que Dieu conserve sa chère plante (la Compagnie) dans l'esprit qu'il lui a donné de conformité et d'union à son église romaine et d'obéissance au Souverain Pontife, parce que, Père, *incidimus in graviora tempora*. J'espère que, de cette tribulation, il tirera sa gloire et qu'il purifiera sa vigne... » (*Ibid. 367.*)

Et, le 20 mai suivant, au P. Laynez : « Depuis Pâques, on a découvert, dans cette cour et en d'autres endroits, beaucoup de personnes attaquées de l'abominable lèpre de Luther, et, parmi elles, des gens illustres. Les membres du Saint-Office s'emploient à y remédier, et, jusqu'ici, on a pris beaucoup de monde. Le mal a des racines profondes, mais, de tous côtés, on s'emploie à les mettre au jour. » (*Ibid. 375.*)

Le 11 août, il écrit au P. Gonzalez de Camara : « On découvre du luthéranisme en Castille et à Séville. Le roi ne veut faire aucune acception de personne, et il a déclaré que, au besoin, il n'en ferait pas pour son propre fils... Je suis très faible de santé, et cependant je mets tout de côté pour être de quelque utilité en cette affaire... Bien que je sois inutile, ces seigneurs (du Saint-Office) ont voulu me rendre compte de tout. Le seigneur D. Diego (de Alava) évêque élu d'Avila et président du Conseil de l'Inquisition, vient souvent me voir à cet effet. » (*Ibid. 395.*)

Le 25 octobre, Borgia écrit que l'évêque d'Avila lui défend de partir de Valladolid. « Ils se servent de mon vote et ils jugent nécessaire que je reste ici jusqu'à l'autodafé.... Pour moi, bien que je vaille peu, je fais mon possible pour favoriser les affaires du Saint-Office. »

Le 21 mai 1559, eut lieu, à Valladolid, l'autodafé solennel, présidé par la princesse Jeanne, gouvernante d'Espagne, et l'infant

D. Carlos. Trente coupables y vinrent entendre leur sentence, et quatorze leur condamnation à mort. Une des victimes de cette journée avait été doña Anna Enriquez, fille du marquis de Alcañices et dont le frère était le gendre de Borgia.

« Entre autres choses qui me furent confiées par les inquisiteurs, écrivait, le 16 juin, Borgia à Laynez, fut celle-ci : je devais annoncer à D<sup>a</sup> Anna Enriquez la sentence qui la frappait (c'était d'aller jusqu'à l'échafaud, couverte du *san-benito* et un cierge à la main, de jeûner trois jours, puis de retourner à la prison, où elle serait libérée). Je devais l'animer et la fortifier pour qu'elle la subît vaillamment. Je l'ai fait, aidé de Dieu, dont la grâce m'était fortement nécessaire. Je parvins à la consoler au point que, elle, qui eût préféré la mort à cette infamie, et qui sortit de prison plus morte que vive, fut si chrétienne, que sa seule consolation était qu'en échange de son honneur, de sa dignité et de sa gloire perdus, elle avait reçu la connaissance de la vérité et le pardon de ses péchés. »

En ces tragiques circonstances, François de Borgia avait, certes, fourni de suffisantes preuves de son orthodoxie, et il ne semblait pas qu'il pût être accusé de fautes qui lui causaient tant d'horreur. Aussi, quelle ne fut point sa surprise, au mois d'août 1559, d'apprendre qu'un livre de lui était condamné par l'Inquisition, conjointement avec le catéchisme du cardinal Carranza.

Il écrivait à Laynez, le 8 septembre : « Étant à Ségovie, la nouvelle me surprit de la condamnation de livres faite par le Conseil de l'Inquisition générale. Parmi ces livres, se trouvent les *Œuvres du Chrétien* qu'on m'attribue. Or je n'ai jamais donné ce titre à un ouvrage, ni ne l'ai imaginé. Mais j'ai su qu'au peu d'œuvres que j'ai fait imprimer, un libraire, pour vendre sa marchandise, a ajouté onze opuscules, taisant les noms des auteurs et m'attribuant le tout... Cela paraissant injuste, plusieurs Pères et, parmi eux, le docteur Araoz, me conseillèrent de venir ici pour essayer d'arranger l'affaire. On a parlé, de ma part, au seigneur archevêque de Séville et aux seigneurs du Conseil, les suppliant d'examiner le cas, et, si on prouvait, comme on le prouvera, que les œuvres qu'on me prête me sont étrangères, leur demandant de me relever de l'affront que j'ai reçu et de déclarer que les œuvres condamnées



sous mon nom ne sont pas de moi. On a supplié, on a présenté une réclamation. Ils n'ont rien fait et ont répondu que ce qui avait été décidé était bien décidé. »

En septembre 1548, François de Borgia avait publié à Valence, chez Joan de Mey, l'opuscule intitulé : *Seis tratados muy devotos y utiles para qualquier fiel cristiano, copuestos por el Illustriss. S.<sup>r</sup> D. Fr. de Borja, duque de Gandia....* L'auteur ne s'était plus occupé de cet ouvrage. Or, en 1556, on avait imprimé à Anvers, chez Martin Nucio, l'ouvrage : *Las obras muy devotas y provechosas para qualquier fiel cristiano, compuestas por el Illustr. señor D. Fr. de Borja, etc....* Voyant, de son côté, que cinq ou six opuscules du duc de Gandie se vendaient bien, un libraire d'Alcala, Juan del Brocar, avait eu l'idée d'en ajouter d'autres et de donner à l'ensemble des deux tomes ainsi obtenus le titre d'*Obras del cristiano*, œuvres du duc de Gandie. Dans le volume, il est vrai, Brocar avait soin de marquer ce qui n'était pas de l'auteur principal. Mais un autre libraire de Medina del Campo, Guillaume de Mellis, avait, à son tour, publié deux volumes d'œuvres dites du duc de Gandie, et où rien n'indiquait ce qui, de l'œuvre totale, lui devait être attribué.

Sur les instances du P. Araoz, par un acte notarié, dressé le 28 septembre 1559, Borgia fit aisément constater la fraude dont il était victime. Le P. Araoz, qui, en cette circonstance, se dévoua franchement, retrouva les noms de tous les auteurs pour lesquels payait François. Rien n'y fit. Jean Valdès, archevêque de Séville et grand inquisiteur, avait, contre Borgia, un grief personnel : le cardinal Carranza ne l'avait-il pas récusé comme juge, lui Valdès, et, comme premier témoin à décharge, n'avait-il pas réclamé François de Borgia ?

La condamnation fut maintenue : ce fut un beau triomphe ! Les rancunes pouvaient maintenant se couvrir d'un motif pieux. Elles éclatèrent toutes à la fois. Le P. François de Borgia était soupçonné d'hérésie. Lui qui, naguère, couvrait ses frères de son prestige indiscuté, maintenant il leur nuisait.

Il lui restait, cependant, une dernière amertume à savourer. Cinq misérables osèrent incriminer les relations du saint et de la princesse Jeanne d'Espagne. Philippe II ne s'abassa point sans doute

jusqu'à croire cette infamie, mais il ne fit rien pour en écraser les auteurs, et, pendant toute l'année 1560, la calomnie fit le tour de l'Espagne, avidement recueillie par ceux qu'importunait la gloire du saint.

Ce grand désastre de son honneur avait été précédé, pour Borgia, de sacrifices plus intimes. En 1559, il perdait son gendre, le marquis d'Alcañices. Le 21 mars 1558, sa fille Isabelle, comtesse de Lerme, était morte presque subitement près de Valladolid. A cette époque, paraît-il, François, allant, un jour, par les rues de Valladolid, dit tout à coup : *Requiem æternam dona ei Domine!* On lui demanda le sens de ses paroles. « C'est, répondit-il, pour ma fille Isabelle, qui vient de mourir. » Il se rendait au palais. Après avoir entretenu, avec calme, la princesse Jeanne, il lui recommanda l'âme d'Isabelle. La princesse fut troublée par ce sang-froid. L'indifférence n'était qu'apparente; Borgia était père et il souffrait; mais ainsi qu'il le disait lui-même à un gentilhomme surpris de sa résignation, ayant donné à Dieu son cœur et toutes ses affections, il acceptait, sans trouble, que le Maître le crucifiât<sup>1</sup>.

Admirable dans le succès, François de Borgia le fut plus encore dans l'adversité. Comme si Dieu lui eût fait pressentir qu'un martyr l'attendait, François, le 4 juin, avait écrit au P. Laynez :

« V. P. ordonne aux nôtres de vous dire s'ils désirent les Indes ou l'enseignement des enfants. Moi, ô notre Père, je n'ai ni santé pour le premier emploi, ni talent pour le second. Aussi ne vous exprimerai-je qu'un désir que j'éprouve depuis plusieurs mois : c'est de verser mon sang pour la vérité catholique de l'Église romaine. Les moyens de le faire, je les ignore, et s'ils venaient de mon invention, je les tiendrais pour mauvais. Car en même temps que j'ai ce désir,

1. Le 26 mars, il écrivait à son fils Jean :

« Lundi, 21 mars le Seigneur a disposé les choses de façon qu'il lui a plu prendre votre sœur, l'enlevant des douleurs pour l'introduire dans l'éternelle joie où j'espère qu'elle est, grâce à la bonté de Dieu. Donc lundi soir à la suite d'une syncope, quand elle se préparait à aller se confesser à un monastère voisin, et après l'avoir fait peu avant avec le P. Fray Pedro de Soto, elle acheva son pèlerinage. Tout ce que je vous demande, c'est que nous nous préparions à ce même voyage, car il vaut mieux le prévenir que d'être surpris. Parce que je pense que vous le ferez, je n'ajoute rien. » (M. B. III, 364.)

je vois évidemment que je n'ai point la force de souffrir une piqûre de moustique sans une grande faveur de N. S. Par charité, que V. P. offre à Dieu mon désir et le supplie de le réaliser s'il doit en être servi. Du moins, que ce me soit une mort de me voir mourir sans répandre mon sang pour lui. *Ecce adsum*, si Dieu me donne le *perficere* comme il a donné le *velle*. De Valladolid, 29 juin 1559. Francisco. »

Ce désir venait bien de Dieu, et les moyens de le réaliser, Dieu s'était chargé de les trouver.

Aussi Antoine de Cordova pouvait-il écrire au P. Laynez : « Le P. François évite, à tel point, l'estime et la gloire, que, parfois, je lui ai dit qu'un tel mépris de son honneur et de sa renommée nuisait à la charité qu'il doit au prochain et à toute la Compagnie. Je crois que, dans son grand amour pour Dieu, ne pouvant obtenir le martyre, qu'il demande instamment à Sa Divine Majesté, ne pouvant donner sa vie pour l'amour de Dieu, il veut l'obtenir, même à notre préjudice, par le sacrifice de sa réputation. Aussi, tous ces malheurs, je soupçonne qu'ils sont des grâces que Dieu lui accorde, afin que sa sainteté resplendisse davantage. Pour l'éprouver, il semble que Dieu a permis à Satan d'étendre la main sur tout ce qui le touche : ses fils, sa maison<sup>1</sup>, sa personne. Pour augmenter la sainteté de son serviteur, j'espère que Dieu ne permettra pas au démon d'étendre aussi la main sur la Compagnie. Sa sainteté est si grande, qu'à mon jugement il y a, au ciel, des saints envers lesquels Dieu s'est montré, moins qu'envers lui, prodigue de dons. »

François était à Montilla, en Andalousie, quand, le 15 novembre 1559, le Cardinal-Infant de Portugal l'invita à venir assister à l'ouverture de l'Université d'Évora. Cette invitation était opportune. Le sort du Cardinal Carranza, arrêté le 20 août précédent, permettait à Borgia de redouter un traitement analogue. Il devait savoir qu'au conseil de l'Inquisition on avait mis son arrestation aux voix, et que, faute de raisons suffisantes, on avait dû reculer devant cette

---

1. Le 4 octobre 1560 mourait, à Saragosse, sa sœur, Louise de Borgia, que ses vertus ont fait nommer la sainte duchesse.

mesure. Il partit avec les Pères Bustamante et Saavedra et le F. Marcos, et il laissa l'orage s'amonceler derrière lui <sup>1</sup>.

---

1. Le 25 octobre 1566, il écrivait sur son journal : « *Act. de gracias por la salida de Egypto, à 7 años.* Action de grâces pour la sortie d'Égypte il y a sept ans. » Allusion, sans doute, à son départ d'Espagne.

## CHAPITRE VI

### DÉPART DU PORTUGAL POUR ROME

L'accueil qu'il reçut en Portugal dédommagea François des injustices dont il avait souffert en Castille. Bien que malade, il prêcha le carême suivant à Évora. On le hissait sur une mule, qui le conduisait à la cathédrale; on le portait parfois en chaire. « Je ne demande pas qu'il y prêche, disait l'archevêque, mais seulement qu'il y paraisse. » Quand il fut remis, la reine l'envoya prendre en litière et le reçut à Lisbonne avec la plus sincère vénération. François partit ensuite pour Coïmbre, puis se retira à Sanfin, maison de campagne située sur les confins du Portugal et de l'Espagne. Au commencement d'août, il était à Porto, dont l'évêque, D. Rodrigo Pineyro, désirait fonder une maison de la Compagnie. Le 19 août, François établissait cette fondation, dont, le 26, la reine le remerciait. L'archevêque de Braga, D. Barthélemy des Martyrs, Dominicain, l'appelait, à son tour, pour fonder un collège dans sa ville épiscopale. A Braga comme à Porto et à Lisbonne, François prêchait au peuple, organisait la province, et continuait son œuvre d'apôtre et de supérieur.

Il avait eu, pour quitter l'Espagne, des motifs autres que l'hostilité de la cour. Son départ, manifestement, avait rendu la vie au P. Araoz, que paralysait sa présence. Tant que le Commissaire général était resté en Castille, Araoz avait gardé, envers ses supérieurs de Rome, un silence dont ceux-ci s'étonnaient et qui cessa quand Borgia eût disparu.

Araoz eut même un bon mouvement. De Tolède, le 8 octobre



1560, le P. Juan Ramirez écrit au P. Laynez<sup>1</sup> que le Provincial, récemment venu à Tolède, avait réuni la communauté, et, pendant plus d'une heure, s'était accusé de ses torts envers Borgia et en avait demandé pardon, affirmant que François était vraiment le Supérieur de toutes les provinces, déclarant qu'il n'avait jamais eu l'idée, comme on le disait, de faire un schisme, et que s'il parlait ainsi, ce n'était point par peur car il n'avait jamais été mieux en cour, ni plus favorisé pour tenter tout ce qu'il voudrait, mais parce qu'il voulait être religieux et ne scandaliser personne.

Sans doute Ramirez se disait édifié par cette amende honorable, mais il la jugeait, avec raison, un peu bien tapageuse, d'autant plus que Araoz, tout contrit qu'il paraissait, jouait double jeu, chargeant les uns pour excuser les autres, et qu'il adoucissait ses accusations par ces formules : « si, *par hasard*, vous m'avez entendu dire ceci ou cela, ce fut par étourderie, non par désobéissance.... »

Aussi bien, le bruyant repentir d'Araoz ne sera pas de longue durée. A Borgia aussi il avait, à la même époque, envoyé des excuses. Le 28 novembre 1560, de Porto, Borgia écrivait au P. Laynez : « Du D<sup>r</sup> Araoz j'ai reçu la lettre ci-jointe, que j'envoie à V. P.. J'y ai répondu du mieux que j'ai pu, disant le véritable amour que j'ai toujours eu pour lui et qu'aucune tempête ne serait capable de l'obscurcir.... Je supplie V. P. de le tenir pour un vrai fils de la Compagnie, comme je désire qu'il le soit. Je suis persuadé que, parce qu'il est très bon, N.-S. n'a point permis que son âme et celle de ses frères restassent divisées. C'est un grand avantage, pour un homme, d'avoir été bon. Un beau jour se réveille sa vertu qui paraissait se cacher. »

Dans l'empressement de l'action, François de Borgia n'avait pas toujours été exempt de vivacité; avant 1556 surtout, il avait quelquefois réprimandé vertement le Provincial de Castille; depuis, il l'avait ménagé davantage; mais quoi qu'il en soit de ces heurts de hasard, Antoine de Araoz n'aurait jamais dû oublier ce qu'avait été pour lui le duc de Gandie, lequel, inaccessible à la rancune, lui gardait toujours ouvert son grand cœur.

---

<sup>1</sup> Mon. Borg. III, 646.

A Rome, on n'était pas sans anxiété, d'autant plus que, durant cette tourmente, Borgia lui-même écrivait peu. « Vos lettres tardent beaucoup, lui écrivait Laynez<sup>1</sup>, le 21 juillet 1559. On parle d'envoyer le P. Nadal faire un tour en Espagne, quoiqu'il soit Assistant et nous doive manquer beaucoup. Ce n'est pas que je doute de la bonne volonté très efficace de V. R. ; je pense seulement qu'elle est si occupée, qu'elle a besoin de l'aide de ce Père... » Et, le 3 novembre : « Rome est pleine de lettres, et il n'y a rien, ni de V. R., ni d'Araoz depuis le 20 septembre. Le plus fort, c'est qu'on a reçu ici une lettre d'Araoz de dix-huit pages, et, pour notre Père, pas un mot. Cela donne à penser, d'autant plus qu'on attend impatiemment des nouvelles de ces provinces. » Nouveaux appels, le 23 novembre. Le 13 décembre, on avait reçu une lettre d'Araoz, contenant deux pages de plaintes. « Si nos lettres, lui répondait Laynez, vous font croire que nous avons peu de confiance en vous, vous vous trompez grossièrement. Notre-Seigneur sait que, de notre part, il y a pleine union, tendresse et confiance envers V. R. » Araoz craignait qu'on lui cachât quelque chose de l'administration de la Compagnie. Laynez le rassure : « On vous a tout montré, même les chiffres. Du reste, je n'en use pas, et j'appelle le pain, pain, et le vin, vin. » Araoz se scandalisait qu'on demandât des secours pour le collège romain. « Ce n'est pas scandaleux, disait Laynez, c'est apostolique... Le P. François écrit qu'il a la permission, des Inquisiteurs, d'imprimer ses livres. V. R. dit qu'il ne l'a pas. S'il n'a pas cette permission, et si le Saint-Office ne les a pas vus, il est clair qu'il aurait tort d'imprimer, et on en écrira au P. François, qui le sait de reste. » « De nouveau, écrivait Laynez le 13 décembre, je vous supplie, par amour de Notre-Seigneur, de nous écrire souvent... L'autre jour, beaucoup de courriers sont venus d'Espagne, et aucun ne portait de lettres du P. Araoz pour moi. Cependant quelqu'un a reçu de lui tout un sermon ; pour moi, pas un salut. »

Ce même jour, Laynez écrivait à Borgia : « Le P. Araoz a écrit une lettre pleine de plaintes, parce qu'on ne lui écrit pas et qu'on ne

---

1. Les citations qui suivent, sans indication de provenance, sont inédites et puisées aux archives de la Compagnie (Regeste de Laynez.)

l'informe pas des affaires de la Compagnie... Cette plainte serait juste, et proviendrait de son ardent amour et de son zèle. Aussi, ai-je ordonné à maître Polanco de lui écrire très diligemment. Et je demande très instamment à V. R., par amour pour Dieu, d'entretenir avec ce Père une grande communication, autant qu'avec les autres Provinciaux. Son talent, son amour pour la Compagnie, son ancienneté, ses services passés et présents le demandent. Je suis convaincu que, par la bonté du Seigneur, il y a entre V. R. et lui une intime union. Qu'elle se montre extérieurement. Cela sert au service de Dieu et me consolera grandement. »

La condamnation de son livre par le Saint-Office avait profondément attristé Borgia. Laynez lui en écrit souvent.

« Nous voudrions savoir, lui mandait-il, le 3 novembre 1559, si V. R. a vu S. M. et ce qu'il y a au sujet du livre. Il n'arrivera rien, je l'espère, car on a défendu simplement les livres en castillan... Ici, on imprime quelques-uns de vos traités : le *Collyre* et le *Miroir du chrétien*, et une partie du sermon sur ces paroles : *Si agnovisses et tu...* Ils ont été traduits en italien par M<sup>e</sup> Tullio Crispoldo. Le traducteur ayant demandé son avis à Notre Père, il a paru à celui-ci qu'il fallait différer, puisque nous n'avons ni Pape <sup>1</sup>, ni Maître du Sacré Palais. Que Dieu, Notre-Seigneur, nous donne bientôt un bon Pontife. *Amen....* »

Et, le 13 décembre : « Il faut évidemment ne rien imprimer de vos livres d'Espagne, que si l'Inquisition le permet. Ceux d'ici, qui sont manuscrits, je les ai tous lus une fois ; ils m'ont beaucoup plu dans le Seigneur ; mais, comme je les ai lus vite et sans ouvrir l'œil du censeur, il faut les relire lentement. Nous attendrons le Pontife qu'il plaira à Notre-Seigneur de donner à son Église, et, d'après cela et ce qui paraîtra mieux s'accorder avec le service divin, alors et pas avant, nous agirons pour la satisfaction de V. R. et pour la nôtre, et je ne doute pas que V. R. ne soit satisfaite qu'il soit procédé ainsi. »

Et, le 30 janvier 1560 : « On n'a pu encore s'occuper de vos livres, à cause de la *sede vacante*... Faites en sorte qu'on imprime

---

1. Paul IV était mort le 17 août 1559.

en Espagne, au moins en latin ; ce serait un moyen plus doux. Sinon, on le fera ici par les soins du Saint-Office ou de l'Inquisition. De cela, n'ayez nul souci ; mais, par amour pour Dieu, n'abandonnez pas le soin de remplir votre emploi, laissant simplement les Provinciaux remplir le leur. Gouvernez tout : jusqu'au bout de la carrière il ne faut pas s'arrêter. Je dis cela, parce que, dans sa lettre, V. R. dit qu'elle se déchargera de tout ce qu'elle pourra. Si le P. Saavedra ne suffit pas, V. R. peut et doit avoir avec elle un autre ou d'autres aides, autant que sa santé le demande et la bonne administration et la gloire de Dieu. »

Sur ces entrefaites, Laynez apprit, avec inquiétude, le départ de Borgia pour le Portugal : il craignait que le Commissaire n'eût cédé au découragement. « J'entends dire, lui écrit-il le 9 février 1560, que vous êtes à Évora. Je pense que c'est pour vous consoler auprès de S. A., et pour voir cette province, et non pour vous mettre dans un coin (*para arrinconarse*) et oublier totalement votre office. Vous savez que, cette croix, vous ne pouvez la laisser sans permission, et jamais je n'ai eu l'intention de le permettre, ni ne l'aurai... Il m'a paru meilleur que vous ayez la surintendance sur les Provinciaux et la supériorité, de façon que ceux-ci connaissent cette supériorité, et, y recourant au besoin, remplissent de leur côté leur emploi, et ne manquent pas d'aider et de servir la Compagnie dans le Seigneur. Donc, Père, puisque V. R. est maintenant tranquille et peut m'écrire longuement, et par voie sûre, je désire qu'elle me parle : 1) de son office et si elle le remplit ou non et pourquoi elle se retire tant ; 2) de la cause de son départ pour le Portugal, si elle est autre que celle que j'ai indiquée ; 3) des tribulations que l'on cause à la Compagnie... et de tout ce qui viendra à l'esprit de V. R... Ici, par la grâce de Dieu, nous sommes très heureux et nullement effrayés, et jamais je n'ai eu plus d'envie d'aller en Espagne que maintenant, toute méchante barque que je sois. »

Le 9 février 1560, Laynez écrivait à Araoz : « Dans une lettre du 12 novembre, Baptiste de Ribera expose avec étendue les plaintes qu'exprime V. R. sur ce qu'on a peu de confiance en elle, et qu'on en montre tant à un autre qui n'entend pas si bien



le mode d'agir de la Compagnie. Je serais très peiné, si je ne pensais pas que vous n'aviez pas encore reçu, quand vous faisiez ces plaintes, une lettre de moi qui pouvait vous satisfaire... Sachez que vous vous trompez et qu'en vérité je puis dire, qu'en toute ma vie, je ne me souviens pas d'avoir eu le moindre manque de confiance ou d'union envers le P. Araoz ; je n'en ai même pas été tenté ; je n'ai eu, pour lui, qu'amour dans le Seigneur et entier crédit... Sur mon âme, Père, vous pouvez éloigner cette ombre et vous reprocher de l'avoir eue. Quant à ce qu'ajoute Baptiste, d'enlever sa charge au P. François et de se défier de lui, je l'ai toujours considéré comme serviteur du Seigneur, qui pour l'amour de Dieu a laissé le monde comme il l'a laissé. Notre Père (Ignace) lui ayant donné cette charge, il ne me paraissait pas qu'il y eût une raison de la lui enlever. Je n'en ai même pas eu la pensée. Il suffisait qu'en gardant sa charge, il laissât les Provinciaux remplir la leur. On le lui a écrit, et, depuis, il l'a fait. De nouveau je lui écris qu'il la remplisse jusqu'à ce qu'on voie une autre raison de faire ce changement.... Quant au départ du P. François pour le Portugal, s'il est parti comme pour abandonner son emploi, cela ne me plairait pas ; mais je n'en sais pas plus. Être parti en ce moment, donnera aussi occasion de parler. Mais peut-être est-il allé visiter cette province. Aussi ai-je suspendu mon jugement, en attendant de savoir de lui et de V. R. la cause de son départ... »

« Dans une autre lettre du 4 décembre, ajoute Laynez, ce pauvre petit Baptiste conclut en disant que : *imminet ruina universæ Societatis !* J'ai lu cela en riant, me disant qu'il a laissé échapper celle-là, pour le plaisir de parler latin. J'espère que la Compagnie, qui n'est pas une œuvre humaine, mais, comme les autres religions, est œuvre de Notre-Seigneur, approuvée, comme les autres, par le Siège apostolique, et par laquelle Notre-Seigneur sème et recueille de bons fruits qui augmentent partout ; je crois, dis-je, que plus elle subira d'épreuves, plus on verra s'affirmer sa pureté. Nous croyons que ni le P. Cano, ni les autres n'obtiendront d'autre effet que de donner de la tête contre la pierre sur laquelle est fondée la Compagnie. Tout en gardant cette confiance, pour ne



pas manquer à notre devoir et à ce que la Divine Majesté veut de nous, nous faisons prier... Que V. R. réside à la cour, afin de pouvoir nous défendre, et qu'elle m'écrive la cause du départ du P. François, et qu'elle m'indique ceux qui soulèvent toute cette poussière... »

Le 12 mars 1560, le 16 mars, le 21 mars, Laynez demande à Borgia des lettres. Il lui mande, le 21 mars, de ne pas négliger la visite des Provinces. Enfin, désireux de l'arracher à une situation qu'il sent difficile, et le P. Luiz Gonzalez de Camara, Assistant d'Espagne et de Portugal, ayant été rappelé à Lisbonne pour s'occuper de l'éducation du roi don Sébastien, Laynez propose à Borgia de se rendre à Rome comme Assistant. Il lui demande s'il pourrait venir en septembre.

Le 24 juin, il l'appelle définitivement, « tant à cause de l'aide que V. R. pourra donner, *que pour l'enlever aux fatigues de l'office de Commissaire qu'elle a supporté tant d'années. Cet office paraissait nécessaire, tandis que la Compagnie était nouvellement plantée et qu'elle croissait en ces provinces. Maintenant que, par la bonté divine, ses racines sont plus fermes, et qu'elle peut être convenablement gouvernée par les provinciaux; étant donné surtout que le commerce épistolaire devient plus facile que les années passées, alors que les guerres permettaient difficilement au Général de communiquer avec ceux de là-bas, il semble que la présence de Votre Révérence dans ces provinces n'est plus si nécessaire, qu'elle sera plus profitable ici, à Rome, autant pour ces provinces que pour les autres*<sup>1</sup>. Donc, quand la santé de V. R. le permettra, qu'elle se mette en route, à petites journées et suivant sa commodité. S'il lui semble bon de passer par la cour de S. M., de visiter le roi, la princesse et quelques autres seigneurs auxquels il serait convenable de rendre ces hommages, qu'elle le fasse. S'il lui paraissait fatigant de tant voyager par terre, ou finalement si elle jugeait meilleur de prendre congé par lettres et de venir par mer jusqu'à Bayonne (V. R. s'épargne-

---

1. Toute la partie de ce texte, imprimée en italiques, a été biffée dans la minute, et n'a pas dû être envoyée à François.

rait ainsi toute la traversée de l'Espagne), je m'en remets entièrement au jugement de V. R. »

« Le cardinal de Ferrare<sup>1</sup>, ajoutait Laynez, désire beaucoup votre venue, parce qu'il est votre plus proche parent et désire profiter de votre commerce. Avec la commodité qu'offrent Frascati et Tivoli pour sortir de Rome, V. R. se trouverait, ici, plus en santé et non moins contente que là-bas. »

Cet ordre à peine reçu, François se mit en route pour la Galice. Mais la maladie le contraignit à revenir à Porto. Le 10 octobre 1560, il écrivait à Laynez :

« J'ai déjà rendu compte à V. P. de mon voyage de Santiago, et comment, à deux ou trois journées de là, je fus pris par la goutte, et, me trouvant très faible et fatigué, je dus aller à notre maison del Villar où je restai quatre jours. Ensuite je rencontrai le P. Rodriguez qui me rendit compte des affaires de Rome et de ce que V. P. m'ordonnait de faire ici. Je revins à petites journées à notre maison de Porto, où je me trouve plus consolé et à l'abri des peines. Cependant j'ai, depuis, été saigné, et c'est quasi par miracle que je ne suis pas mort de la chute de la grille de notre église qui est tombée sur moi. Malgré tout, je vais beaucoup mieux, bien que non délié de mes accidents ordinaires, surtout de la fracture qui me fatigue, quoique me consolant en me dispensant de voyager. »

Instruit de la situation de Borgia, Pie IV voulut y remédier : le 10 octobre 1560, il lui adressait un bref qui l'appelait à Rome.

Le lendemain, Laynez écrivait : « Avec cette lettre, part un bref de Sa Sainteté, qui appelle V. R. à Rome<sup>2</sup>. A cause de ses besoins

1. Hyppolyte d'Este, second fils de Lucrèce Borgia, oncle de François.

2. Dilecte fili, S. et A. B. Pastoralis officii sollicitudo quam, sicut Domino placuit, nostris meritis et viribus sustinemus, facit ut ad tuendam tam necessario tempore gregi Dominico salutem, tuorum atque fidelium Christi (ministorum) copiam præsto nobis esse quam maximam in hac alma urbe cupiamus. Cum itaque inter cæteros ordines eorum qui se cultui divino dicarunt, Societatem istam, ipso, ex quo nomen sumpsit, auctore Jesu Domino nostro excitatam fuisse declarent magni et uberes fructus quos Ecclesiæ attulit et quotidie affert; te de cujus fidei et strenuo ministerio ipso vitæ ac bonorum operum tuorum odore late fragrante cognovimus, huc ducimus evocandum. Proinde devotionem tuam, quam acriora mandata nostra non expectaturam esse confidimus, hortamur in Domino ut ad Apostolica limina, si modo adversa valetudine non impediris, primo quoque tempore venias: ita tamen iter te facere volumus ut rationem habeas valetudinis. Gratus eri

universels, Sa Sainteté, semble-t-il, veut avoir, près d'elle, des personnes dont elle puisse se servir pour la gloire de Dieu Notre-Seigneur et le bien de son Église. Le cardinal de Ferrare désire particulièrement voir ici V. R. et profiter de son commerce et de sa doctrine. Je crois qu'il a informé Sa Sainteté et occasionné cet appel. Plaise à la divine Bonté qu'il en résulte son plus grand service. Ici nous nous consolerons grandement, dans la pensée de voir bientôt V. R. et d'en jouir. »

Afin de mieux s'informer de l'état de la Compagnie, le P. Laynez, le 16 novembre 1590, envoyait le P. Nadal en visiter les diverses provinces, et lui confiait, à cet effet, ses propres pouvoirs. Le 20 novembre, le Général annonçait et recommandait au roi Philippe II le Visiteur.

Au mois de janvier 1561, Nadal était en Castille et pouvait constater la gravité des dissentiments qui y régnaient. Un schisme s'y dessinait. Borgia multipliait les fondations et se souciait du collège romain. Araoz combattait ces deux tendances, et avait pour lui beaucoup d'approbateurs. Araoz fit au Visiteur une fâcheuse impression. « J'avais déjà, écrit Nadal dans son journal<sup>1</sup>, remarqué en Araoz je ne sais quel éloignement qui augmentait de jour en jour. Je devais user de beaucoup de précautions pour manier commodément cet esprit : à la vérité, il me déplaisait. »

« Pour Raphaël<sup>2</sup>, écrivait Laynez à Nadal (20 avril 1561), je désire fort tendrement sa consolation et son bien. Le plus convenable, au service de Notre-Seigneur, me semblerait qu'il revînt, si possible, dans les États du roi (d'Espagne); sinon, à cause de la langue qu'il connaît et de son crédit, il fera plus de bien aux âmes là où il est présentement, en Portugal, à moins que le roi ne doive s'en offenser. On se choquerait moins, s'il venait ici (à Rome). »

Et le 27 mai : « Le plus désirable me semblerait qu'il aille où est le roi, et ensuite, s'il le juge bon, qu'il vienne ici; lui-même en

---

nobis adventus tuus, idemque fratribus tuis cunctis, qui hac in Urbe resident, eumque avide expectant, opportunus. Datum Romæ... die decima octobris MDLX. Pontificatus nostri anno I, etc.... » (*M. B.* III, 632.)

1. *Epist. Nadal*, t. II.

2. Clef désignant toujours Borgia.

décidera... Pour le bien des âmes, mieux vaut qu'il reste où il est, puisqu'il connaît la langue ; pour n'être point blâmé ou l'être moins, mieux vaudrait qu'il vienne où est son chef. Venir ici ne serait point fuir, surtout étant donné qu'il est pur de toute faute. Le bref qu'il a reçu suffirait, pourvu que le roi s'en contente, ou, du moins, ne s'irrite pas.... »

On avait suggéré d'appeler Borgia au concile de Trente. « Cet expédient, observe Laynez, paraît une mauvaise raison.... Enfin, conclut-il, je désire, autant que mon salut, le bien et la consolation de Raphaël que je salue affectueusement dans le Seigneur. »

« Pour la venue de R. à Rome, j'ai fait ce que j'ai pu, écrivait encore Laynez le 10 août. Il aura reçu le bref.... S'il vient, il sera bien reçu ; sinon, que tout soit pour le plus grand service de Dieu. »

Pie IV, le 20 juin 1591, appelait Borgia par un second bref<sup>1</sup>, on ne peut plus bienveillant et louangeur, qui laissait, du reste, le destinataire libre de partir quand sa santé le lui permettrait. Quand le nouveau bref parvint en Espagne, Borgia n'y était plus.

Mis en présence de l'ordre du Souverain Pontife et de la colère possible qu'en pourrait ressentir Philippe II, François de Borgia avait hésité longtemps sur ce qu'il devait faire. Partir, était exposer la Compagnie à la colère du roi ; rester, lui semblait contraire à son vœu d'obéissance au Pape. Jamais doute plus torturant ne s'était imposé à sa conscience, d'autant plus qu'autour de lui personne n'avait le courage de lui donner un conseil.

Le 25 novembre 1560, de Porto, il confiait son angoisse au P. Laynez<sup>2</sup> :

---

1. « Dilecto filio Fco de Borgia s. j. Professori — Dilecte fili S. et A. B. — Dilecti filii nostri, Hippolytus, Stæ Mariæ in Aquiro Card. diac. de Ferrara vocatus, et Jacobus Laynez s. j. Præp. generalis, cum sermo de te incidisset, narrarunt Nobis de eximiae vitæ ac morum integritate et de doctrina tua, aliisque muneribus quæ ab omnium donorum auctore ac largitore Deo accepisti. Quorum sermone et gravi admodum testimonio impulsus, talium Dei servorum operam Sancta Ecclesia his temporibus maxime requirente, devotionem tuam ad Nos, sicut aliis quoque litteris fecimus, duximus evocandam. Proinde hortamur te, ut cum primum valetudinis tuæ commodo potueris, te ad Nos conferas. Cum fratribus tuis qui Romæ sunt magnæ lætitiæ adventus erit tuus, tum Nos quoque libenter te videbimus ; opera tua uti in animo habentes, vel ad Concilium vel ad alias res, quæ ad Dei honorem et obsequium pertinebunt. Datæ Romæ ap. S. Marcum sub annulo Piscatoris. D. xx junii MDLXI. P. n. a. n. »

2. *Mon. Borg.* III, 635-638.



« Raphaël (Borgia) a déjà écrit à V. P. comment il fut arrêté dans son voyage. Ici (à Porto), il va mieux, bien que quelques-unes de ses infirmités aient empiré. Le courrier (le premier bref du pape) qui lui disait de partir est arrivé; il en a été consolé, car il a compris la parenthèse ajoutée au sujet de ce voyage (à savoir, qu'il devrait prendre conseil de ses forces). Si le temps était meilleur et si sa santé le lui permettait, il partirait sur le champ. Mais puisqu'on a le temps de consulter et que votre réponse peut arriver en février, je dirai ce qui peut le plus le satisfaire.

« O notre Père, bien que sa volonté soit pleinement disposée à obéir (au Pape), voici quelques inconvénients que je voudrais voir écartés : 1<sup>o</sup> Quelques amis lui ont écrit que son départ ne convenait pas, qu'il irait se justifier où il n'y a pas lieu de le faire et donnerait occasion d'être plus suspecté ici. 2<sup>o</sup> A bien peser, quelques-uns penseront que c'est pour le monde et par désir de lui (plaire, qu'il part.). 3<sup>o</sup> Pour un vieillard, c'est une manière insolite de se renfermer. 4<sup>o</sup> En Castille, cela pourra causer plus de dommage, si on est passionné... 5<sup>o</sup> Voyager par terre est bien difficile, vu le peu de santé, les douleurs de vessie, la goutte et la fracture, et; par mer, c'est quasi impossible en hiver et dangereux en été, à cause des galères de Maures. A tous ces inconvénients, voici les remèdes qui me paraissent convenables :

» *Le premier* : c'est que, puisqu'on a coutume de nourrir les bêtes estropiées jusqu'à ce qu'elles meurent dans l'étable, qu'on traite de même Raphaël où il se trouve actuellement; on n'aura pas à dépenser beaucoup de fourrage pour lui. Et en juillet prochain, quand on déchargera les autres (supérieurs) de leur emploi, qu'on lui enlève aussi le sien (de Commissaire).

» *Le deuxième* : s'il n'a pas assez servi pour mériter ce soulagement, du moins, pour satisfaire son désir de mourir en une maison professe, il ira à Lisbonne. Et là, aidé de Torrès et de Gonzalez, il portera sa charge plus aisément..., et, à l'occasion, il fera un tour en Espagne; ce sera bientôt, pense-t-il; il retournera y aider ses compagnons.

» *Le troisième* : si cependant le Supérieur décide qu'il faut obéir au bref,... que V. P. l'ordonne. La vertu de l'obéissance applanira



toute difficulté... Et si l'on décide qu'il parte, qu'on lui dise comment et de quelle façon, sinon il partirait dans le doute et moins consolé. Ce qu'il a déterminé et offert au Seigneur, c'est de fuir l'Égypte (la cour) et son atmosphère autant que possible.

» Le premier parti est celui que désirerait Raphaël ; sinon, le second. Si c'est le troisième, le Seigneur lui donnera des forces pour l'exécuter. En tout cas, le bref qu'il a reçu est bien, car il donnera au départ — s'il faut partir — un prétexte puissant et une raison autorisée.

» En attendant, Raphaël se détermine à aller à Lisbonne... parce que, très opportunément, l'infante Jeanne d'Espagne <sup>1</sup> lui a écrit qu'à elle et à son frère Philippe II il conviendrait de pousser l'affaire pour laquelle il avait déjà été à Lisbonne <sup>2</sup>. C'est une porte ouverte à une réconciliation entre son frère et Raphaël. Aussi Raphaël répond-il qu'il part de suite. Deux mois seront bien employés, *pro bono pacis*. Ce sera bien si V. P. l'approuve. Je le tiens pour bien autant que V. P. l'ordonne, pas autrement. Ainsi me metté-je entièrement entre les mains de V. P. Plaise à Dieu de tout ordonner comme il conviendra le mieux pour sa gloire. La messe que V. P. dit chaque semaine à cette intention ouvrira de grandes sources de grâces abondantes. Que Dieu vous en récompense. *Amen!* En toute vérité, je jouis de la croix causée par l'affaire du livre (de son livre condamné). »

Ainsi donc, comme on le voit par cette lettre, en même temps qu'il abandonnait François de Borgia, Philippe II recourait à ses services, et, au contraire, au lieu de garder rancune au prince qui l'éprouvait, François ne songeait qu'à lui être utile. Ses forces, toutefois, trahirent sa bonne volonté. Le 13 janvier 1561, il écrivait, de Porto, au P. Laynez :

« Depuis que j'ai écrit à V. P. il est arrivé que, durant ces Pâques (de Noël), il a plu au Seigneur de me visiter par cette paralysie qui, il y a un an, me saisit à Évora. Cette fois-ci, cela a été

1. Dans le texte, les noms sont désignés par des clefs.

2. V. *Supra*, p. 72.

plus sensible, parce que la rechute attaquait le même doigt resté plus faible de l'autre attaque. Il est vrai que le mal n'a pas été si violent que le prodrome l'indiquait, car il se manifeste par des tremblements et des spasmes, et comme il s'y ajoute des angoisses de cœur et autres misères ordinaires, je n'ai pu aller à Lisbonne. Voyant le mal attaquer le doigt e a main droite, je me dis que c'est le *digitus Dei* qui me frappe, S'il empire, il me soulagera de beaucoup de travaux, comme d'écrire. Si le vieil homme pouvait rester paralysé, tout aurait été bien employé<sup>1</sup>. »

Cette crise de paralysie conjurée, et le P. Laynez conseillant le départ pour Rome, François vint à Coïmbre trouver le P. Nadal. Il lui fit sa confession générale et lui confia sa résolution de partir. Nadal, devant bientôt se rendre en Espagne, voulut dégager sa responsabilité et celle de son Ordre et rédigea la consultation suivante :

« Moi, Jérôme Nadal, Commissaire général de la Compagnie de Jésus, je dis que, relativement au départ du P. François pour Rome, j'ai toujours opiné pour la négative, à cause de diverses raisons écrites à lui-même et au P. Général. Cependant j'ai toujours dit qu'étant donné le bref de Sa Sainteté, François restait libre dans le Seigneur de déterminer ce qui lui paraîtrait bon. Il n'était obligé, ni par moi, ni par son Général. Que s'il se déterminait à partir, je jugerais alors que ce départ convient au plus grand service du Seigneur. Et lui, l'ayant déterminé, je l'approuve et prie Dieu, notre Seigneur, de tout diriger pour la plus grande gloire de Sa Divine Majesté. Coïmbre, ce 7 juin 1561<sup>2</sup>. »

Le même jour, Borgia écrivait cette note<sup>3</sup> : « Moi, François de Borgia, je dis que, vu le vœu que j'ai fait, en ma profession, au Souverain Pontife d'aller, en mission, partout où S. S. m'enverrait, vu que, dans nos constitutions (chap. 1 de la vi<sup>e</sup> partie), il est dit que nous devons de toutes nos forces et en premier lieu obéir au

1. *Mon. Borg.* III, 649.

2. *Epist. Nad.*, I, 486.

3. Publiée déjà dans *Epist. Nadal*, I, 485.

Souverain Pontife, voyant, de plus, que le P. Nadal m'a dit qu'à cause du bref de S. S. qui m'ordonne d'aller à Rome, la détermination reste en mes mains, que je ne suis obligé à suivre, ni son avis, ni même celui de notre Père Général sur ce point, et que, ma détermination personnelle, il la tiendrait pour la bonne et la meilleure ; bien que ma santé ne soit pas favorable pour de telles fatigues, grâce à la commodité qui m'est donnée d'aller par mer (un voyage par terre serait malaisé à cause des infirmités que me causent ces voyages), j'espère, grâces au Seigneur, *quod obsequium hoc erit rationabile*, qu'il me donnera des forces pour obéir, bien que je ne l'aie pu faire jusqu'ici à cause de mes infirmités. Aussi bien, dussé-je mourir en obéissant, ce n'aura pas été une mauvaise campagne.... A Coïmbre, le 7 juin 1561. François. »

Cette page explique entièrement l'âme de François. Aucun égard aux fatigues, aucune peur des colères royales qui en épouvantaient tant d'autres, aucune crainte des conséquences dont la Compagnie, dont sa famille pourraient souffrir. Personne, autour de lui, n'osait lui conseiller de mépriser la colère de Philippe II. Il hésite et, d'ailleurs, est empêché six mois, mais, son devoir connu, il le fera, quoi qu'il en puisse coûter à lui et à ceux qu'il aime le plus. Il s'en remet à Dieu de les protéger.

« J'étais occupé à visiter le Portugal, raconte Nadal<sup>1</sup> dans son journal, quand tout-à-coup le P. François vint me trouver à Coïmbre. Le P. Saavedra était arrivé de Castille. François avait aussitôt résolu de partir pour Rome, et, afin d'éviter tout danger, de naviguer jusqu'au port voisin de Bayonne. Devant aller en Castille, je crus devoir agir, à propos de ce voyage, de façon qu'il me fût possible d'affirmer que François n'était parti ni à mon instigation, ni avec mon consentement, mais que je n'avais pu l'en empêcher, vu qu'il avait toute liberté.

» Il avait reçu du P. Laynez une lettre qui semblait approuver ce départ. Il avait reçu un bref apostolique qui l'appelait.... Je lui dis de se résoudre par lui-même... Il répondit qu'il avait résolu de

1. *Epist.*, t. II, 75.

partir. Il prit, pour ce voyage, Lionello de Lima et 400 ducats. Il s'embarqua; mais, le second jour, épuisé par la mer et le trop violent roulis, lui et ses compagnons revinrent à Sanfin. Il déclara alors que, la mer ne lui ayant pas réussi, il prendrait la voie de terre et traverserait la Castille. Ce parti m'effraya, moi et les autres Pères; il se jetait dans un péril certain. Aussi, lui envoyai-je un courrier pour lui déconseiller fortement ce voyage et le désapprouver. Je lui envoyai une lettre et en gardai un double, attestant que ni moi, ni la Compagnie, n'étions pour rien dans ce départ. Je n'avais mis aucun retard à écrire. Cependant mon courrier ne put l'atteindre.... Nous étions fort inquiets. Nous priions afin que ce départ soudain réussît. »

\* \*

François partit, sans doute, le 12 juillet. Dans son journal spirituel, le 12 juillet 1568, il écrit : « *Gratiarum actio por oy, a 7 años.* Action de grâces pour l'anniversaire d'il y a sept ans. » Il coucha à Villalpando, non loin de la cour, au risque d'être arrêté, et, parvenu en France, de Bayonne, il écrivit au roi pour annoncer son départ.

Cette précieuse lettre est perdue, mais une autre d'Araoz à Laynez permet d'en connaître la nature. Le 20 mai 1561, Araoz écrivait : « Voici ce qui se passe. François, désirant satisfaire le roi, lui a écrit une très longue lettre répondant à tout ce qu'on objectait et satisfaisant à tout. Il adressa sa lettre au marquis de Mondéjar et au comte de Feria et leur expédia une copie de sa lettre au roi. Ils trouvèrent la lettre bonne, et Feria la remit au roi, qu'il trouva fermé et assurant qu'il ne savait rien que l'affaire du livre condamné. Mondéjar parla aussi au roi et s'aperçut qu'il était très mal informé, bien qu'il ait dit de vagues paroles de satisfaction. Il n'a voulu ni répondre, ni s'informer auprès d'Araoz. Cependant François, se justifiant sur certains points, disait au roi d'interroger Araoz. Il ne l'a point fait. De tout ceci, et de ce qu'il a montré la lettre de François à Ray Gomez, et par d'autres circonstances, on devine qu'il reste fâché et prévenu contre François, et

comme Ruy Gomez et Valdès ne font qu'un, il est à croire que Valdès est au courant de tout : or, pour se justifier, François chargeait Valdès, surtout dans l'affaire du livre. »

Vasquez cite une lettre que Borgia aurait écrite au roi, de Porto. L'habitude de Vasquez étant de refaire les documents qu'il emploie, on ne peut accorder aucune authenticité à cette pièce<sup>1</sup>. C'est une composition oratoire, qu'il n'est pourtant pas sans intérêt de connaître, car elle résume une situation.

« Majesté Catholique : Je n'aurais jamais pu imaginer qu'un temps viendrait où je devrais écrire à V. M. pour me disculper, surtout dans le sujet présent, si peu digne d'être traité. Mais le silence pourrait paraître un aveu. Aussi, Dieu me préserve de me taire et d'avouer, comme mes œuvres et mes intentions, ce que toujours j'ai abhorré et détesté.

» Dès mon enfance, pendant laquelle j'ai vécu au service des glorieux parents de V. M., je me suis flatté d'être leur fidèle et loyal serviteur et parent. Ma conscience ne m'accuse pas d'avoir en rien manqué à ce devoir, ni en aucun des points qui me sont maintenant reprochés auprès de V. M. Le pécheur que je suis serait très heureux si la justice divine n'avait à m'opposer d'autres fautes que celles dont les hommes m'accusent maintenant. Bien qu'innocent de ces dernières fautes, je sais que je ne suis pas justifié : mes péchés sont sans nombre, ceux que Dieu et moi connaissent ; et, si je dois être jugé selon mes mérites, dès maintenant je tiens ma cause pour perdue et je signerais ma sentence de condamnation. Mais s'il s'agit des inventions que les hommes ont imaginées pour m'arracher de la place que j'occupais dans le cœur royal de V. M., je dirai seulement avec David que la vérité a fait défaut sur les lèvres des hommes. Je ne veux pas, pour me justifier, rappeler à la mémoire de V. M. mes services anciens, une vie employée avec tant de cœur dans le palais impérial de vos glorieux parents, et je ne puis croire que, du verger de ses vertus, V. M. consente à arracher cette belle plante : le souvenir des

---

1. D'autant plus que Borgia se résolut au départ en juin et non en février, et qu'il écrivit au Roi de Bayonne seulement.



loyaux services. V. M. n'a pu oublier combien de fois, dans son enfance, je l'ai portée dans mes bras où elle s'endormait. Je désire seulement que l'amour et la loyauté que j'ai toujours portés à mes princes de la terre, me donnent une plus grande crainte de la Majesté divine que j'ai moins servie.... Aussi comment mon âme ne serait-elle pas aigrie, en voyant que les hommes ont mêlé leur poison dans ce qu'avaient fait la vertu et la loyauté?... Comment ne pas déplorer, avec des larmes de sang, qu'il y ait au monde des hommes qui, pour gravir un échelon de plus, pour empêcher quelqu'un d'être plus favorisé qu'eux, ne craignent pas de détruire toute vérité et toute justice? Il ne convient, ni à mon habit, ni à mon caractère, de nuire à aucune réputation. Je sais, cependant, que les lois humaines et divines permettent de rejeter les calomnies intentées à l'innocence et à la vérité, même si, de ma juste défense, devait résulter le dommage de ceux qui nuisent à mon droit. M'en tenant à ce droit si naturel et si raisonnable, je pourrais, pour ma défense, attaquer, et jusqu'au sang, les auteurs et inventeurs de ces inventions portées aux oreilles de V. M. Je n'userai pas de ce droit; je ne nuirai à personne, même pour sauvegarder ma réputation. Je n'y tiens pas, et, s'il convient à sa gloire, Dieu la défendra. Je dirai seulement que je n'aurais jamais craint, ni imaginé que des hommes auxquels je n'ai fait aucun mal, auxquels j'ai rendu tant de services (ils le savent), en viendraient à machiner de telles inventions.... S'ils ne voulaient que m'éloigner de la cour, s'ils croyaient de leur sûreté que je n'eusse aucune place dans l'affection de V. M., sans nuire à leurs consciences et à la réputation du prochain, ils auraient pu l'obtenir de moi. Pour les contenter, je me serais privé de tout avantage temporel. Ils ont préféré prendre un autre chemin. Ils ont nui à eux-mêmes et à moi. Ils n'ont pas servi V. M., et Dieu veuille que Sa Majesté elle-même n'ait pas été offensée. Je ne veux pas me venger; je leur désire toute prospérité du corps et de l'âme, et je prie Dieu Notre-Seigneur de les recevoir au ciel, et V. M. de les favoriser sur la terre. Ils ont obtenu ce qu'ils désiraient. Ils ont été écoutés où ils voulaient l'être. Je leur abandonne le champ libre; je leur cède la place. Ils savent et le monde sait depuis

combien d'années j'ai renoncé volontairement à ce qu'ils m'ont. S'ils m'ont vu résider quelquefois à la cour avec cet habit, ils savent bien que ce ne fut pas par ma volonté ni par mon choix, mais par la volonté de mes supérieurs qui me l'ordonnaient expressément, pensant que le service de Dieu le demandait. La Sérénissime Princesse de Portugal me le demandait aussi. Pour quelques affaires importantes du gouvernement que V. M. lui avait confié, elle voulut se servir de mon jugement et de mon conseil. Il valait moins que celui d'autres. Mais je suis certain qu'en le donnant, la loyauté ne m'a jamais fait défaut, ni le désir de rendre à tous justice. Et si, pour me décharger, j'avais à produire des témoins, je n'en prendrais pas d'autres que V. M., et, parmi les morts, je n'invoquerais que la glorieuse mémoire de l'Empereur, mon Seigneur. En ses mains, dans son jugement, je remettrais toute ma cause. Quand même, sur terre, tout témoin me manquerait et tout avocat, j'ai confiance que le très haut et immortel Seigneur qui sonde les cœurs m'entendra dans son juste et miséricordieux tribunal, et que, là, on verra qui est coupable, qui est innocent. En attendant, avec la permission et l'agrément de V. M. je pars pour Rome, où, par un bref, S. S. le pape Pie IV m'ordonne d'aller, me disant que, dans cette sainte cité, il se veut servir de mon ignorance. Là bas, et où que je sois, je serai le très sincère et loyal vassal et serviteur de V. M., et, continuellement, je demanderai au Père des miséricordes de rendre prospères V. M. et ses royaumes, afin qu'après les avoir gouvernés en paix de longues années, V. M. soit ensuite récompensée dans le royaume éternel par la main libérale et pieuse du très-haut Roi des rois. De Porto, le 6 février 1561. »

Araoz poussa les hauts cris en apprenant le départ de François de Borgia. « Araoz, note le journal de Nadal<sup>1</sup>, se plaignait extrêmement et s'exclamait contre ce départ, et contre une lettre que François avait envoyée de France et par laquelle il confirmait son hostilité, et méprisait ses adversaires.... Non seulement les enne-

---

1. *Epist. Nadal*, t. II, 78.

mis du P. François, mais ses amis blâmaient ce départ. L'archevêque de Séville (Grand Inquisiteur) s'emportait furieusement. Toute la Castille était embrasée par ce départ.... »

Le P. Nadal, lui-même, céda, un moment, au mouvement d'opinion soulevé contre Borgia.

En octobre 1561, il rédigeait un mémoire destiné à l'archevêque de Séville<sup>1</sup>. Il s'y justifiait en rejetant sur Borgia l'entière responsabilité de son départ et en déplorant la façon dont il était parti. Ignorant, sans doute, avec quelle soumission le saint s'était remis à la direction de Laynez, Nadal ajoute ces lignes sévères : « J'ai spécialement à me plaindre de lui, parce qu'il a dit qu'il partait par ordre de ses supérieurs, tandis que la vérité est que le P. Général lui a toujours écrit de satisfaire avant tout le roi et qu'il a remis l'affaire entre mes mains, et que moi je l'ai expressément contredit chaque fois qu'il en a été question, prévoyant les difficultés que je constate maintenant.... Mais d'aucune de ces choses nous ne nous étonnons, nous qui connaissons le P. François, pour son caractère naturel, *por su condicion natural*. »

Nadal demandait à l'archevêque de lui découvrir ce que le Saint-Office reprochait à Borgia, et s'offrait, si celui-ci était coupable, à le faire chasser de la Compagnie. Sans doute Nadal ne tenait un pareil langage que parce qu'il était sûr de l'innocence de Borgia, et sans doute aussi la crainte du grand Inquisiteur l'autorisait à être prudent ; on souffre néanmoins de le voir si complètement abandonner la cause d'un innocent.

Le courage de Borgia, son dédain héroïque des conséquences possibles de son acte d'obéissance, la sublimité de sa foi, la protection dont Dieu l'avait entouré en Castille, éclairèrent enfin Nadal. Il fut saisi d'une profonde admiration pour le fugitif. « Je vis, raconte-t-il, je ne sais quelle vertu divine et un tout autre aspect dans la conduite de François. Je compris que la main même de Dieu avait organisé le départ, et je me demandai si jamais il fût venu à Rome pour notre bien, sans les événements qui l'y amenèrent par force. Je fis peu de cas des bruits de Castille et des

---

1. *Epist. Nadal*, IV, 754-770.

exclamations d'Araoz, et je rendis grâces à Dieu qui avait délivré ce bon Père de tout péril. »

Conscient toutefois des dangers que la colère du roi faisait courir à ses frères, il écrivait, le 28 octobre, au P. Général :

« Père, dans les affaires du P. François à Rome, il faut agir avec prudence, à cause du roi et des autres, qui sont grandement offensés et qui pourraient étendre à toute la Compagnie le ressentiment qu'ils nourrissent contre lui. Dès qu'on eût vent de son départ, on expédia, me dit-on, un courrier au pape en grande hâte... Jusqu'à ce que ces choses soient éclairées, il me semble que R. ne devrait avoir aucune charge dans la Compagnie. »

Et, le 5 novembre : « La tempête soulevée par le départ d'Espagne du P. François est si grande, la mer monte si haut, qu'il ne sera pas facile de nous défendre. »

Aussi bien, Nadal devait bientôt, à ses dépens, comprendre le caractère d'Araoz. Au cours de sa visite en Espagne, il reçut, de Philippe II, l'ordre de ne plus enlever un ducat, ni un sujet du royaume et de ne pas continuer ses visites. Le coup partait d'Araoz, ou plutôt de Ruy Gomez, mais qui agissait par amitié pour Araoz.

« Qui aurait pu soupçonner, écrit Nadal, qu'une telle trahison pût venir d'un tel Père ! » Pour en finir, Ruy Gomez força Nadal d'abrégier sa visite et de quitter l'Espagne. Le Visiteur se rendit en France, en mars 1562, laissant le P. Araoz Commissaire général; l'ami de Ruy Gomez devait être ménagé.

En attendant, Borgia, dédaigneux de ces mesquines agitations, avait achevé son voyage. Le P. Laynez était parti de Rome le 1<sup>er</sup> juillet, accompagnant le cardinal de Ferrare au colloque de Poissy. Il avait laissé le P. Salmeron comme vicaire. Philippe II, que tout irritait, fut froissé que Laynez accompagnât un cardinal hostile à l'Espagne. Le 28 août, Salmeron écrivait, de Rome, à Nadal : « Nous avons reçu une lettre du P. François datée d'Avignon, ou plutôt de Gênes, où il est arrivé le 13 de ce mois. Il va bien, quoique très mouillé par les grandes pluies qu'il a reçues dans les montagnes. Depuis qu'il est entré en Italie, il s'est senti bien mieux ; il s'est reposé à Gênes, et passera par Parme, espérant y trouver le P. Laynez ; s'il ne l'y trouve pas, il passera par Lorette. Nous

l'aurons ici avant, ou peu après la fête de Notre-Dame. Bien que N. P. soit absent et V. R. en Espagne, nous ferons notre possible pour le soigner comme il convient. »

Et, le 28 septembre : « Le P. François est arrivé, avec ses compagnons, la veille de la Nativité. Il a de la santé *in genere* ; nous veillerons à ce qu'il la conserve.... Le Père est très consolé ; nous le sommes tous par sa présence, et très édifiés de son humilité et de sa vertu. S. S. lui a fait beaucoup de faveurs et Elle veut qu'il reste ici ; Elle entend se servir de ses conseils dans les affaires de la religion. Sa venue et son séjour contribueront grandement, nous l'espérons, au service de Dieu. »

François de Borgia avait échappé à Philippe II. Le roi prit sa revanche. Il fit activement rechercher les meurtriers du fils du duc de Segorbe. Diego de Borgia se renferma en vain dans une dépendance du couvent des Clarisses de Madrid. Sans égard pour le for ecclésiastique qui le couvrait, Philippe II le fit saisir, et, le 2 septembre 1562, Diego fut décapité dans la forteresse de Jativa. Philippe de Borgia, condamné à mort par contumace, avait pu fuir en Afrique, où il servit plus tard sous son frère Galceran, nommé, en 1556, capitaine général de Tlemcen et d'Oran. Entre le départ de François et le châtiment sévère et si tardif appliqué à son frère, il est difficile de ne pas établir quelque relation de cause à effet.

---





## TROISIÈME PARTIE

### LE GÉNÉRAL\*

#### CHAPITRE PREMIER

##### L'ELECTION ET LA DEUXIÈME CONGRÉGATION GÉNÉRALE

L'homme n'est sanctifié que par l'épreuve, et, si nous savons lire la vie des saints, nous verrons qu'ordinairement, sinon toujours, de grands sacrifices les ont progressivement fait monter, de degré en degré, jusqu'à la perfection. Dispensés de souffrir, ils fussent restés médiocres. La souffrance détache l'homme de la terre où il se complairait et l'exalte. La mort de l'impératrice Isabelle avait fermé la cour au brillant marquis de Lombay ; une inconcevable disgrâce, suivie de deuils, en avait fait un religieux. De son pays, où il jouait un rôle encore secondaire, où son zèle s'exerçait avec une ferveur, aux yeux de plusieurs, peu mesurée, Dieu venait de l'arracher pour le conduire où la Providence le voulait, où il rendrait à la Compagnie, partant, à l'Église de plus importants services, où, instruit par l'expérience, entouré de con-

---

(\*) D'ordinaire, sauf indication contraire, toutes les pièces citées sont inédites. Quelques-unes sont empruntées aux archives d'Osuna (on rappellera la source). Les autres (citées sans autres indications de provenance) sont puisées aux archives romaines de la Compagnie, notamment au regeste du généralat de Borgia : dix-huit volumes manuscrits. — V. aussi les : *Responsa Generalium Provinciis data a B. P. Ignatio, P. Laynez, P. Borgia et P. Everardo (1547-1579) in 4<sup>o</sup> Ms. R. Allgemeines Reichsarchiv. Munich.*

seils excellents, il entendrait mieux ce qui convenait à son Ordre. De l'orage qu'il avait essuyé il sortait épuré, agrandi, sanctifié, et, désormais, ce sera dans une sérénité complète, avec une perfection consommée, d'après un programme plus sagement tracé, que son activité renouvelée se déploiera.

Raconter en détail les fécondes années que François de Borgia vécut à Rome, serait écrire toute l'histoire de son Ordre. Nous essaierons plutôt, dans l'œuvre générale, de démêler ce qui, proprement, vient de lui, et, dans l'immense effort qu'il dirigea, de reconnaître ce qui est dû à son initiative et par quoi se révèle son esprit.

François de Borgia venait à Rome pour être, à la place du P. Luiz Gonzalez de Camara, Assistant d'Espagne et de Portugal. En fait, cette charge ne lui fut confiée qu'en 1564, mais les sessions du Concile se rouvrant à Trente, à la fin de 1562, Jacques Laynez dut s'y rendre de France, Alphonse Salmeron, de Rome, et la charge de vicaire général, abandonnée par Salmeron, échut à Borgia.

Brusquement repris par des soucis dont il se croyait à jamais délivré, et au moment où il rêvait de se retirer à Lorette, François de Borgia se remit bravement à la barre. Il visita les maisons de Rome, stimulant, par ses paroles et ses exemples, le zèle de ses frères. Un jeune professeur du collège romain, Jean Léon, organisait, cette année même, les premières Congrégations de la Sainte Vierge. L'approbation et l'appui de Borgia ne durent pas lui manquer.

Pie IV avait tendrement accueilli le fugitif, dont il savait les récentes épreuves. « Nous aurons soin de votre personne et de vos intérêts, lui avait-il déclaré. Nous y sommes obligé, à cause du rare exemple que vous avez donné au monde, à notre époque. » Pendant le Carême de 1563, Borgia prêcha, deux fois par semaine, dans l'église de Santiago des Espagnols. Le plus illustre auditoire entourait sa chaire, et la foule même qui ne le comprenait pas, venait voir ce duc devenu saint, dont la vertu, plus que le nom, provoquait la vénération. Les cardinaux d'Augsbourg et de l'Ermland, Othon Trushes et Stanislas Hozius, lui vouaient, dès

lors, une amitié dévouée. Le cardinal Alexandre Farnèse, petit-fils de Paul III, lui promettait déjà de bâtir une église pour la maison professe. Le vieux cardinal de la Cueva le visitait chaque jour, et, mourant, voulut l'avoir à son chevet. Deux hommes surtout bénissaient sa venue : Michel Ghisleri, le futur Pape Pie V, et Charles Borromée. Saint Pie V, saint Charles et saint François n'étaient-ils pas appelés à travailler de concert à la réforme de l'Église ? Borromée, ordonné prêtre en 1563, voulut dire sa seconde messe à l'autel où Borgia célébrait, où saint Ignace était si souvent monté. L'année suivante, après avoir suivi les Exercices spirituels, le jeune cardinal, touché surtout par les entretiens du P. J.-B. de Ribera, mais aussi par les exemples de Borgia, entreprenait de devenir un saint.

Le 12 janvier 1564, Laynez rentrait à Rome. Le 16 février, par une lettre adressée à tous les provinciaux, il notifiait la nomination, comme Assistant d'Espagne et de Portugal, de François de Borgia « qui est venu à Rome par ordre de Sa Sainteté, et qui sera très apte, grâce à ses dons spirituels, à sa prudence, à son expérience et aux autres si nombreuses qualités que Dieu lui a départies. » Borgia était aussi nommé surintendant des maisons de Frascati, de Tivoli et d'Amelia<sup>1</sup>.

Pendant un an, le nouvel Assistant allait s'instruire des besoins généraux de son Ordre, dont il ne connaissait encore que quelques provinces. Une bourrasque, cette année-là, assaillit la Compagnie. Le Pape Pie IV, soucieux d'obéir le premier aux décrets du Concile, fondait un séminaire et en voulait confier la direction aux Jésuites. Le cardinal Sabelli désirait aussi leur abandonner l'examen des candidats aux Ordres sacrés, et le cardinal Farnèse les pensait employer à la visite des paroisses. Ces faveurs redoutables, et si peu désirées, suscitèrent de furieuses jalousies. Des cardinaux, les chapitres de Saint Pierre, de Saint Jean de Latran, de Sainte-Marie Majeure, toute les paroisses de la ville s'unirent pour protester.

---

1. Les PP. Jérôme Nadal, Christophe de Madrid et Jean de Polanco étaient, en même temps, nommés Assistants, le premier de la Germanie Supérieure et de l'Autriche, le second de l'Italie et de la Sicile, le troisième de la France et de la Germanie Inférieure, du Brésil et des Indes.

Des pamphlets calomnieux circulèrent en Italie. On savait que la soudaine transformation de son neveu, le cardinal Borromée, avait alarmé Pie IV ; que, pendant un mois, il avait refusé de recevoir Laynez, et lui interdisait tout rapport avec Borromée. Le P. Ribera, rendu responsable des nouvelles dispositions du cardinal, obtenait, pour ce méfait, la faveur qu'il sollicitait depuis longtemps, de partir pour l'Inde. Bien que pour des motifs différents, et le Pape et le clergé en voulaient à la Compagnie.

Dans son journal spirituel, le 4 février 1564, Borgia écrit : « Pour le pape et avec Borromée. » Le 22 février, il prie « pour les affaires de la Compagnie à Rome ; » le 17 avril, « pour le séminaire dont on traite avec chaleur, » et, le 18, « pour le séminaire, pour le pape, l'Église, la Compagnie et l'apaisement de la bourrasque. » Ces prières et celles qu'offrait Laynez furent entendues : le 31 juillet 1564, Pie IV visitait la maison professe, le collège romain et le collège germanique. Il se montrait plus bienveillant que jamais, et imposait définitivement à la Compagnie le gouvernement du séminaire romain. Mais le pape comptait sans une opposition plus forte que lui. Une campagne de pamphlets fut ouverte à laquelle Pie IV répondit en adressant au roi des Romains et à l'archevêque de Mayence deux brefs à la louange de la Compagnie. En novembre 1564, il fit acheter une maison destinée au séminaire. Elle ne fut jamais occupée. Le pape mourut en 1565 et son projet ne lui survécut point.

Ces dernières épreuves avaient épuisé le P. Jacques Laynez, usé prématurément par d'excessifs travaux et toujours malade depuis son retour à Rome. Le 19 janvier 1565, Laynez mourut, âgé de 53 ans, sans avoir voulu nommer de vicaire général. Il désigna seulement Borgia pour présider la réunion des profès de Rome, chargés d'élire un vicaire. On remarqua aussi qu'avant d'expirer, Laynez fixa longtemps sur Borgia un regard chargé de prières.

Le 20 janvier<sup>1</sup>, les profès élaient François de Borgia vicaire

---

1. Il note dans son journal, le 20 janvier 1567 : « Anniversaire de la croix de vicaire, qu'on me donna il y a deux ans. *Día de la cruz de dos años, de vicario.* »



général de la Compagnie. « Vous aurez su, écrivait le P. Polanco, le 22 janvier 1565, comment il a plu à Notre-Seigneur de priver la Compagnie de son Père, mettant fin à son pèlerinage terrestre pour le faire jouir, espérons-le, dans la patrie céleste, du bien souverain et éternel. Il le désirait tant depuis bien des années, surtout à la fin de sa dernière maladie ! Nous avons été consolés par la nomination du P. François de Borgia comme vicaire, en attendant l'élection du Général, »

Afin d'être au plus tôt déchargé, Borgia convoqua la Congrégation pour le 20 juin 1565. Par une pensée généreuse, il voulut, en attendant, proroger les pouvoirs du P. Antoine de Araoz, Commissaire d'Espagne. Les assistants durent lui remontrer qu'il n'en avait pas le droit, la mission des commissaires expirant avec le Général qui les avait nommés.

La prochaine arrivée des électeurs ne causait pas à Borgia un médiocre embarras. Comment héberger ces nouveaux hôtes, quand les ressources manquaient déjà pour l'entretien des trois cents sujets présents à Rome ? Il fallut mendier. Le 16 février, Borgia mandait au P. Antonio de Cordova d'exposer leur détresse au comte d'Oropesa. Il écrivait lui-même à D<sup>a</sup> Maria de Mendoza, au marquis de Mondéjar, à de nombreux amis d'Espagne. La duchesse de Frias avait légué mille ducats à la Compagnie ; il les voudrait pour Rome. Il prie le P. Torrès de solliciter, du roi et des bienfaiteurs de Portugal, des aumônes extraordinaires. Il recommande la même intention à son bon vieux Bustamante, à *mi buen viejo*. Aucune province, sauf celle de Portugal, n'avait encore tenu de Congrégation. Toutes eurent la leur, et, sur l'ordre du vicaire général, chacune rechercha par quels moyens il convenait de développer les œuvres de zèle, d'affermir la discipline religieuse.

A la date indiquée, tout était prêt ; le 21 juin 1565, la seconde Congrégation générale de la Compagnie s'ouvrait dans la chambre qu'avait habitée saint Ignace. Les trente-neuf Pères qui la composaient portaient des noms connus ; deux d'entre eux, Pierre Canisius et Ignace d'Azevedo, sont aujourd'hui béatifiés. Le 23 juin, Borgia note dans son journal : « J'ai été demander la bénédiction de Sa Sainteté pour l'élection. » Le 25, il écrit : « J'ai arrêté ce

que je devais dire à la Congrégation, après l'oraison ou l'exhortation. » Le 28, les électeurs commencèrent le quadriduum de prières préparatoires aux votes. Borgia leur recommanda instamment de ne se laisser diriger, dans leur choix, par aucune considération humaine, de se soucier du seul mérite. Il pensait ainsi détourner de soi les suffrages. Il aurait même parlé plus explicitement ; à chaque électeur, il eût été représenter son indignité, si, consultés par lui sur l'opportunité de cette démarche, les PP. Salmeron et Ribadeneyra ne l'en avaient détourné, dans l'intérêt même de son humilité. Le 29, il écrit : « J'ai demandé de faire ce qui plaira le plus au Seigneur. Ainsi, j'ai été consolé. J'ai l'espoir qu'il ne m'abandonnera pas. »

Le 2 juillet, au premier tour de scrutin, par trente et un suffrages, François était élu Général. A cette date, son journal ne porte que ces mots : « *E. †. consol. Dies meæ crucis !* Consolation. Jour de ma crucifixion ! » Il se présenta, le même jour, à l'audience du Saint-Père, qui fut ravi du choix des profès. « Ils n'en pouvaient faire, déclara Pie IV, de plus heureux, non seulement pour la Compagnie, mais pour toute l'Église. » En Allemagne, le cardinal Trushes salua l'élection de Borgia par un *Te Deum* solennel. Hozius s'en félicitait comme d'une grâce intéressant la chrétienté. Dès qu'il l'apprit, le duc de Medina-Celi se précipita au collège de Madrid, en s'écriant : « Le saint duc François est Général ! » Les cours de Vienne et de Lisbonne furent très satisfaites. A Madrid, on fut un peu surpris, mais cependant flatté. Aussi bien, l'animosité de Philippe II envers les Borgia semblait tombée. En 1566, il nommait le maître de Montesa, Pedro-Galceran de Borgia, gouverneur et capitaine-général d'Oran. Aux fils de François, il accordait ses bonnes grâces et ses faveurs. Diego avait payé pour tous les siens <sup>1</sup>.

---

1. Voici quelques-unes des lettres par lesquelles le nouveau général annonçait son élection à différents personnages.

AU CARDINAL FARNÈSE : « J'ai reçu la lettre de V. S. datée du 8 juillet. J'y ai reconnu l'âme de père et de vrai protecteur qu'a toujours montrée V. S. J'accepte l'affectueuse exhortation qu'elle me fait de me résigner aux fatigues, de me conformer à la volonté divine et de me confier en elle. Puisqu'il lui a plu de me choisir pour porter le poids, elle me donnera des forces et compensera mes défauts qui sont si nombreux.... M'étant



François de Borgia n'était aucunement ce *vieillard languissant et débile...*, ce *caractère concentré...* qui avait besoin de recevoir

entièrement offert au service divin, je sais que je ne puis me soustraire à cet emploi puisqu'il plaît à sa divine Majesté, et bien qu'il déplaie beaucoup à ma propre inclination. » (17 juillet 1565.)

A D<sup>re</sup> MARIA DE MENDOZA : « V. S. saura déjà mes épreuves et quelle lourde croix le Seigneur a voulu jeter sur mes si faibles épaules. Je me trouve tel et si insuffisant à remplir ce que demande cet office, que je ne sais rien dire à V. S. ni à personne, sinon qu'on vienne en aide à ce malheureux. Je supplie donc V. S. de m'accorder les prières de toute votre maison, dans laquelle je sais que le Seigneur réside. J'espère qu'elles seront écoutées. Ma consolation est qu'on m'a donné, pour m'aider, de tels Assistants, que chacun d'eux pourrait porter ma charge. Ça été pour moi une grande faveur que le premier élu ait été le P. Dr Araoz que j'attends impatiemment, à cause du particulier amour que je lui porte et des grands dons que le Seigneur lui a départis. » (29 juillet.)

AU P. ANTONIO DE CORDOVA : « V. R. aura déjà appris de quelle croix il a plu à Notre-Seigneur de charger les épaules de ce misérable. Vous m'aimez tant, que vous aurez compassion de moi, sachant bien combien cela était éloigné de mes goûts. Mais ce qui a plu au Seigneur, doit plaire au serviteur, et l'esclave doit bien mourir sur la croix, puisque le Seigneur y est mort. Ce qui constitue, en partie, cette croix, c'est qu'on est si accablé d'affaires, surtout dans les débuts, qu'on ne peut respirer, à plus forte raison ne puis-je écrire à V. R. et lui répondre comme je le voudrais. Aussi serai-je bref. J'ai aimé de voir comment V. R. m'anime et m'exhorte à ne pas faiblir et à courber la tête pour porter la croix, et comment, d'autre part, elle me demande aussitôt de n'être aucunement supérieur. Ce qui revient à dire que vous ne voulez pas m'aider à porter ma croix. Ainsi nous voulons tous que la justice se fasse, mais pas à nos dépens. A ce propos, Ribadeneyra me contait, ces jours derniers, que, quand notre béni saint Ignace désira, en 1550, se démettre de sa charge, et le dit aux Pères rassemblés à Rome, ceux-ci lui firent répondre qu'ils ne voulaient rien changer, et que S. P. devait prendre patience et porter joyeusement sa croix. Le Père répondit à celui qui lui transmettait ce message : « Dites-leur que je porterai ma croix, mais je leur réponds que je la leur ferai porter à eux aussi. » De même, ne pouvant porter seul un si grand fardeau, il est juste que je cherche des aides, et que nous nous aidions tous mutuellement. » (31 juillet.)

A L'ARCHEVÊQUE DE SARAGOSSE (D. Ferdinand de Aragon, son oncle). « Ill<sup>me</sup> et R<sup>me</sup> Seigneur : Le nouveau poids et l'embarras que m'ont imposé les Pères de la Congrégation générale, sont seuls cause, croyez-le bien, du retard que je mets à répondre à la lettre que V. S. R<sup>me</sup> m'a fait la faveur de m'écrire de sa main, et qui prouve bien de quel cœur elle partait. Que le Seigneur paie et rende à V. S. Ill<sup>me</sup> la consolation qu'elle m'a causée. Qu'il console son âme, tout en lui faisant goûter la joie spirituelle qu'elle ressentait en religion ; qu'il augmente ses mérites à cause de la croix qu'elle porte par amour de Dieu. Je puis dire à V. S. que mon expérience de quelques jours suffit pour me forcer à prendre compassion des pasteurs chargés de brebis si nombreuses et variées. J'en ai peu, et elles sont telles que leur exemple m'aide grandement. Je puis néanmoins dire : *timor et tremor venerunt super me*. Je crois cependant, que, comme Notre-Seigneur *dat verbum evangelizantibus, virtute multa*, ainsi donne-t-il son esprit, sa force, son amour et sa lumière aux pasteurs qui s'offrent en perpétuel sacrifice pour le bien de leur troupeau. » (5 août.)

*l'initiative des autres...*, ce tempérament mélancolique qu'ont représenté certains auteurs<sup>1</sup>. Il n'avait pas cinquante-cinq ans. Les travaux et les pénitences avaient, sans doute, altéré ses forces. C'était un « homme de douleurs » souvent pris de goutte, <sup>2</sup> toujours déchiré par ses maux d'estomac, impitoyablement inortifié. « Le P. François jouit d'une santé ordinaire, *Tiene mediana salud*, écrivait-on de Rome le 21 août 1565, mais il est occupé au-dessus de ses forces. » Un autre correspondant disait, à la même époque : « Il se porte bien, *Tiene salud*. » Lui-même avait écrit, le 4 août 1565 : « A cause de mon âge et de mes indispositions, je suis assez fatigué, maintenant surtout qu'on m'a imposé ce poids si lourd et qu'il n'a pas été en mon pouvoir de refuser. » Mais il ajoute : « Je vais de l'avant, mon fardeau sur les épaules et une santé ordinaire; *Voy adelante, con carga à costas y la salud mediana*. »

« Donnez-moi des nouvelles de votre santé, écrit-il, le 24 janvier 1565, au P. Carneyro, évêque administrateur des églises du Japon. Quant à la mienne, la charge que la Compagnie a mise sur mes épaules serait très au-dessus de mes forces, si Notre-Seigneur ne me venait particulièrement en aide ; je m'aperçois cependant que je ne suis pas plus mal que quand V. P. m'a connu ici. Mais je ne possède point tant de forces, que je n'aie besoin du secours de vos prières. » — « Votre père a de la santé, mandait-on, la même année, au duc de Gandie, et il l'emploie en de bonnes occupations. » Enfin, le 21 janvier 1567, Borgia écrivait en Portugal, au P. Torrès : « J'ai une santé assez faible et éprouve chaque jour des crises qui l'affaiblissent. Que le Seigneur soit loué en tout ! » Et, le 20 février 1567, au P. Busta-

---

AU ROI PHILIPPE II : « Bien que j'aie été offert au service de V. M. dès ma naissance, comme son véritable vassal et serviteur, la charge du nouvel emploi que cette Congrégation générale vient de m'imposer, m'oblige, me semble-t-il, à supplier V. M. de recevoir sous sa royale protection ces Pères et moi-même, le dernier d'entre eux. Nous avons le désir de nous offrir tous à son royal service et d'être ses perpétuels intercesseurs et serviteurs, qui demanderont à la Divine Majesté de lui faire mériter une brillante couronne dans le ciel. Le docteur Torrès offrira à V. M. et lui exprimera mes autres souhaits. Aussi ne veux-je pas causer plus d'ennui à celui auquel j'ai désiré et je désire toute félicité et bonheur. » (20 septembre.)

1. Crétineau-Joly : *Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. II, p. 3.

2. Le 17 avril, il écrit dans son journal : « Du 19 mars au 17 avril j'ai été pris de la goutte. »



mante : « Sachez, cher Père, qu'il me vient, chaque jour, de nouvelles crises qui me font perdre mes forces. Aussi ai-je besoin, plus que jamais, de l'aide de vos prières. *Vale Pater carissime !* »

En 1565, Borgia avait donc une santé précaire mais suffisante, et ce n'est pas en homme débile qu'il prit le gouvernement de son Ordre. Neuf mois de maladie en 1568, la mort en 1572 arrêtèrent seuls sa vaillante ardeur. Dieu, le voulant laborieux, renouvela ses forces, et, le voulant saint, il lui laissa ces infirmités lancinantes, qui, toujours, le maintinrent en croix.

Au gouvernement dont il se jugeait incapable et surtout indigne, il eût, sans doute, préféré une vie d'obéissance et de prières. Néanmoins il prit résolument les rênes. Vingt jours après l'élection, le P. Polanco écrivait à Araoz : « L'élection nous a d'autant plus consolés, que la façon dont elle s'est faite montre que le choix venait d'en haut. Que Dieu lui donne l'abondance de son esprit : il en a besoin pour porter le poids dont on l'a chargé. Je suis fort consolé de ce que, lui ayant connu tant d'aversion et de résistance avant l'élection, je le vois maintenant très animé, très homme d'affaires, *muy animado y negociador*. Il ne laisse pas, pour cela, sa familiarité avec Dieu dans l'oraison. Il semble avoir reçu un nouveau souffle et une nouvelle vigueur *ex alto*. »

Le 20 juillet, Borgia écrivait, pour la première fois, dans son journal, cette prière qui reviendra ensuite incessamment : « Que Dieu me prenne ou qu'il me donne sa grâce pour bien gouverner. » Il ajoutait : « J'offre mon sang et ma vie pour la Compagnie. » Le 11, il commence les Exercices spirituels pour sa réforme et celle des autres. « Que je gouverne selon sa volonté ou qu'il me prenne, » écrit-il le 18. Même prière le 4 août. « J'espère que Dieu me bénira sur ma croix ou qu'il me prendra » note-t-il le 15 août : et, le 28 : « J'ai demandé à chaque heure le *Fiat voluntas tua*. »

La croix lui pesait évidemment, mais ni son recueillement n'était mélancolique, ni son caractère concentré. Bouillant par nature, impressionnable, artiste, diplomate souple et loyal, d'une énergie sans raideur, d'un autoritarisme aimable, d'un grand



charme de rapports, esprit délicat, profond, très équilibré, élégant, enjoué même dans sa parole et dans son style. Borgia était surtout un homme d'ardente initiative, concevant plus de projets qu'il n'en pouvait réaliser, plus attentif aux grandes lignes qu'aux menus détails. Et l'habitude d'obéir, de compter sur les autres, n'avait pu atrophier sa naturelle initiative, puisque, en somme, il avait toujours été, soit exempté des juridictions immédiates, soit supérieur. Aux chefs suprêmes de l'État, de la Compagnie, de l'Église, il vouait, il avait constamment voué une chevaleresque obéissance, mais qui lui avait laissé la liberté et la responsabilité dans l'exécution. Il portait un culte aux moindres règles de son Ordre. C'était un consciencieux, quelque peu scrupuleux. Du moins, souvent, dans son journal, prie-t-il Dieu de l'affranchir des scrupules, de le faire marcher *in simplicitate cordis*.

Partout, François de Borgia eût été un homme supérieur, destiné aux premiers rôles. La longue pratique de vertus héroïques, l'épreuve en avaient déjà fait un saint, passionné pour la seule gloire de Dieu, détaché de soi, indulgent, humble et bon, incapable d'aigreur et de ressentiment. En lui, Dieu donnait à la Compagnie un chef exemplaire et un père excellent.

La Congrégation générale dura jusqu'au 3 septembre. L'excès des travaux, la rapide croissance de l'Ordre, sa pauvreté, avaient amené divers abus, que Laynez, trop occupé, à Rome, par le ministère apostolique, et, en dehors, par d'importantes légations, n'avait peut-être pu arrêter à temps. La Compagnie comptait trop de maisons insignifiantes et insuffisamment fondées. Elle consommait ses sujets en des ministères de minime importance, au détriment de leur solide formation intellectuelle et religieuse. Le souci légitime de remédier à leur pénurie, donnait, à beaucoup de maisons, des attitudes de quêtesuses dont on s'était scandalisé. Les secours envoyés d'Espagne au collège romain avaient même irrité Philippe II. Ces secours étaient dus aux démarches de Borgia. Docile à la direction de Laynez,<sup>1</sup> cédant à son zèle et à

---

<sup>1</sup> : V. infra, p. 373, sa lettre à Araoz du 29 juillet.

son mépris du confort, le Commissaire d'Espagne avait peut-être marché avec plus de courage que de discrétion. La Congrégation le lui rappela, et traça au nouveau général un programme, non de conquêtes, mais d'organisation.

Après de sérieuses discussions, elle lui enjoignit, par ses principaux décrets :

1. De consolider la Compagnie plutôt que de l'étendre, partant, de s'opposer à toute fondation quand on n'aurait point, pour la soutenir, non seulement les ressources pécuniaires suffisantes, mais des hommes aptes.

2. Pour assurer la formation des sujets, elle ordonna d'établir, en chaque province, une maison d'études complètes et un noviciat. Pour le même effet, s'il le jugeait à propos, la Congrégation laissait au Général le pouvoir de prolonger le temps de la méditation quotidienne.

3. Elle demanda aussi de proscrire les ministères contraires aux Constitutions, par exemple, de n'accorder à aucun prince ecclésiastique ou séculier un confesseur ou un théologien qui logerait en sa cour ; de n'accepter ni le soin des séminaires épiscopaux, sauf nécessité et autorisation expresse du Général, ni l'examen des candidats diocésains aux ordres sacrés.

4. D'assurer le désintéressement de la Compagnie, en bannissant d'elle l'esprit quêteur, les troncés placés dans les églises, les demandes indiscrètes d'aumônes, tout ce qui, dans la culture d'une terre, ressemblerait à du commerce. Le concile de Trente permettait aux profès des Ordres dits mendiants, sauf aux Mineurs et aux Capucins, de posséder en commun des biens fonds. La Congrégation renonça officiellement à ce droit.

Elle établit enfin que les profès de chaque province se réuniraient, tous les trois ans, en congrégation, et enverraient alors à Rome un procureur ; elle chargea le Général de parfaire la rédaction des règles ; elle supprima les emplois de commissaires généraux et de surintendants des maisons. L'usage était que les gentilshommes, admis dans la Compagnie en Portugal et en Espagne,

gardaient le titre de *Don* attaché à leur prénom. Cet usage fut aboli<sup>1</sup>.

\*  
\* \* \*

Le 28 juillet, la Congrégation élit les quatre assistants du Général. Ce furent le P. Antoine Araoz pour l'Espagne, le P. Benoît Palmio, provincial de Lombardie, pour l'Italie et la Sicile, le P. Éverard Mercurian, provincial de la Germanie inférieure, pour la France et l'Allemagne; le P. Jacques Miron, provincial de Portugal, pour le Portugal, le Brésil et l'Inde.

Le P. Araoz devait son élection, à ses mérites sans doute, mais aussi — Sacchini l'affirme — au désir qu'on ressentait de l'éloigner de la cour d'Espagne. Pressentant quelque résistance de la part d'Araoz, Borgia lui adressait, le 29 juillet, cet appel engageant :

« Que V. R. ne s'étonne pas si elle n'a pas reçu de lettre de moi; une nouvelle croix s'est ajoutée à mes occupations. Mais, ce matin, la Congrégation générale a élu V. R. Assistant, avec un tel ensemble que, sur 43 voix, V. R. en a obtenu 41 ou 42. Joseph ne peut manquer de féliciter son bien cher Frère en Notre-Seigneur. Il espère que, par votre venue, votre aide et vos conseils, Dieu Notre-Seigneur sera servi dans cette plantation nouvelle de la Compagnie de Jésus. V. R. doit se souvenir qu'après les dix premiers Pères, elle est la première à y avoir fait profession. Aussi est-elle obligée à aider *in parte sollicitudinis*, étant donné surtout que le pilote, qui conduit le navire, est si faible et si misérable. Je ne puis donc douter — ce doute ne me serait point permis — que bientôt V. R. ne se dispose à profiter du commode mois de septembre, pour arriver ici en octobre, avant la saison des pluies, Je puis assurer une chose à V. R., c'est que, d'ici là, je compterai

---

1. Le 31 juillet, Borgia avait écrit au P. Antonio de Cordova : « J'aurai soin de faire attention au caractère des Provinces dans le choix des supérieurs, ainsi que de bannir de la Compagnie les *Don*, puisqu'ils ne servent qu'à enfler les vaniteux, et qu'à confondre ceux qui comprennent le peu que valent ces titres aux yeux de Notre-Seigneur. C'est donc conforme à mon goût, et, si c'est aussi conforme au goût des autres Pères, cela demandera peu d'efforts. »

les jours, qui me paraîtront longs. Pour ma consolation et pour celle des Pères, qui, avec tant d'empressement, ont élu V. R., je répète que, de votre venue, j'attends un grand fruit. Et, ici, vous pourrez autant servir vos amis que là-bas, et en des affaires de grande importance. Les PP. Bustamante et Guttierrez vous écriront plus au long. Je m'en remets à eux, car j'ai encore, aujourd'hui, à présider deux congrégations, une particulière et une générale, après avoir tenu déjà, ce matin, celle de l'élection des Assistants. V. R. sait mon amour persévérant ; elle sait que *aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem*. Venez donc, Père, avec cette affection avec laquelle vous êtes désiré. Qu'on puisse toujours dire de nous deux : *Sicut in vita se dilexerunt, ita in morte non sunt separati...*

» Si V. R. ne devait pas venir bientôt, je répondrais plus en détail à ses lettres, mais la vraie réponse sera mes actes... En vérité, nous ne différons presque en rien, en ce que vous m'indiquez. Ainsi, nous avons commencé à faire des décrets sur ces divers points : par exemple, de ne pas accepter des collèges ni des séminaires, de prescrire un noviciat continu, de réunir les Congrégations générales à des dates fixes. Nous avons déjà entamé d'autres questions qui seront du goût de V. R. Par suite, elle comprendra que, quand mon jugement propre était entre les mains de mon supérieur, je ne m'en servais pas, mais maintenant que je suis forcé de parler suivant mon propre sens, dans la plupart des cas nous serons du même avis. Que le Seigneur en soit béni, comme V. R. l'expérimentera chaque jour avec la grâce divine. Je pense aussi que, si V. R. veut mener avec elle le P. Julien et le P. Santa-Cruz, ou tout autre, elle le peut faire pour sa plus grande consolation. J'ai ordonné aussi au P. Portillo de pourvoir V. R. de tout ce qui peut lui être nécessaire pour le voyage. En attendant, *per charitatem, ora pro me*, et avertissez-moi du jour de votre départ. Je n'ai pas le temps d'en dire plus long. »

Dans cette élection d'Araoz et cet appel si tendre, les amis de l'ancien Provincial d'Espagne, Ruy Gomez le premier, virent une condamnation de leur conduite passée. Ils s'en irritèrent, et Borgia reçut bientôt cet ordre de Philippe II :

« Le Roi,

» Révérend et dévot P. François de Borgia, Général de l'Ordre et Compagnie de Jésus. Ayant appris que le docteur Araoz, Commissaire général de votre Ordre, allait partir pour Rome, je lui ai ordonné de ne pas s'éloigner présentement de ce royaume ; j'ai besoin de lui pour des affaires importantes qui touchent au service de Dieu, au nôtre et au bien public. Son absence étant si justifiée, je pense que vous l'agréerez. Cependant j'ai voulu vous en avertir, afin que vous pourvoyiez au nécessaire d'une autre façon. J'en aurai un grand contentement. De Ségovie, le 8 septembre 1565. »

A ce message inattendu, Borgia répondit (26 octobre 1565) :

« Le cardinal Pacheco m'a remis une lettre de V. M., dans laquelle Elle me disait qu'il lui plairait de garder en Espagne le docteur Araoz, à cause du besoin qu'actuellement V. M. avait de sa personne, pour le service de Dieu Notre-Seigneur et celui de V. M. La fin et les désirs de la Compagnie étant de servir le Roi du Ciel et ceux qui détiennent son autorité sur la terre, et, pour mon compte, ayant une obligation spéciale de servir V. M., je suis heureux d'avoir une occasion de prouver ce désir que nous avons tous d'obéir à V. M. et de la servir. J'écris donc au P. Araoz en ce sens. Cependant j'ai l'obligation, à cause de la charge que la Congrégation a mise sur mes faibles épaules, de représenter à V. M., au nom du zèle très chrétien qu'elle nourrit pour la conservation des Ordres religieux, que la Congrégation a jugé l'aide du docteur Araoz très nécessaire, pour suppléer à mon peu de santé et de forces. Nous ressentirions tous vivement l'absence du docteur Araoz, si elle devait se prolonger. Je n'en puis juger par la lettre de V. M. puisqu'elle ne demande sa présence que *pour maintenant*. Mes pouvoirs ne vont qu'à lui permettre un léger retard. De cette façon, je sers V. M. autant que je le puis. Les raisons que j'invoque sont si justes, qu'il plaira, je l'espère, à V. M., d'ordonner que l'absence du Docteur Araoz soit de peu de durée. Il pourra, ici, s'occuper du service de V. M. Dieu garde la Royale, Sacrée et Catholique personne de V. M., comme je le désire et l'en supplie. »



Le même jour, Borgia écrivait au P. Araoz : « En recevant la lettre de V. R. et voyant sa résolution de partir, j'avais commencé à me réjouir. Apprenant ensuite qu'elle restait, et recevant la lettre de S. M., j'ai redouté que ma joie ne dût tomber dans le puits.... Cependant, en relisant bien votre lettre, je vois qu'en votre âme vous êtes résolu à partir. C'est, pour moi, l'important. De votre prudence et de votre habileté on peut dire : *omnia quæcunque voluit, fient*; or vous avez autant de raison de vouloir ce départ que de l'exécuter. Je ne veux pas mettre en doute votre bon vouloir; je le tiens même pour très assuré. Le zèle très chrétien de S. M. sera satisfait par le léger retard que je puis vous accorder.... Je crois aussi que le seigneur Ruy Gomez, si véritable ami de V. R., fera ce qu'il pourra pour hâter un départ qui est utile à tous. Ne doutez pas, mon cher Père, qu'agir autrement serait nous causer de l'amertume à tous, et cela ne conviendrait pas au service de N. S. Au contraire, votre venue servirait beaucoup Dieu, consolerait la Compagnie et lui profiterait. Ceci doit suffire à votre cœur et à votre esprit d'obéissance. Je n'en dis pas plus long. Souvenez-vous seulement que, si vous attendez jusqu'en mai, le voyage vous sera plus pénible, et, ce temps qui s'écoulera d'ici-là, nous le voudrions mesurer par minutes et non par heures. Afin de moins retarder votre départ, je veux être très bref.... »

Le même jour, Borgia écrivait au ministre Ruy Gomez. Il lui rappelait leur ancienne amitié, le suppliait de ne pas arrêter Araoz. Tout le monde l'aime ici, ajoutait Borgia. En le nommant, la Congrégation n'a point voulu poursuivre ceux qui ont défendu les Pragmatiques royales. Elle donne, au contraire, à Araoz le second poste dans la Compagnie. Araoz, conclut Borgia, manquerait à son devoir s'il ne venait pas.

Par d'autres lettres, Borgia presse encore Araoz de répondre aux désirs de la Congrégation. « Le Pape Pie IV est mort cette nuit, lui écrit-il le 18 décembre 1565; et c'est à cause de lui que vous ne venez pas. Accourez donc m'aider à porter cette croix, que mes indispositions me font trouver lourde. Le Pape était bien portant; je ne pensais pas lui survivre. Venez vite. »

Le 28 juillet, le P. Polanco avait aussi exprimé au P. Araoz sa

joie de le voir Assistant. « Tous réclament votre présence à Rome, ajoutait-il. Elle donnerait des forces au P. Général et allongerait sa vie. » Et Polanco conclut avec raison : « Si la cour s'oppose à votre départ, vous avez assez de talent pour obtenir votre congé, d'autant plus qu'à Rome, vous serez plus à même de servir le roi. »

Toutes ces instances indiquent d'où venait le principal obstacle à la venue du P. Araoz. Ni le roi, ni le ministre n'auraient retenu Araoz malgré lui. « Je crois entendre que le P. Araoz n'acceptera pas cette charge, écrivait-on d'Espagne, mais qu'il suscitera toutes les difficultés possibles par la voie ordinaire. » En septembre 1565, Araoz avait fait semblant de partir, mais un ordre du roi l'avait ramené à Valladolid. Enfin, le 2 mars 1566, pour couper court à toute insistance, Philippe II écrivait à Borgia :

« Le Roi :

» Révérend et dévot Père François de Borgia.... Vous savez déjà ce que nous vous avons écrit et confié au sujet du docteur Araoz, Commissaire général de la Compagnie<sup>1</sup>, à savoir que, présentement, à cause du besoin que nous avons de lui pour certaines affaires qui touchent à notre service et au bien public, nous vous demandions de le laisser dans le royaume. Bien que nommé pour vous assister à Rome, et malgré ce que vous m'avez écrit à ce sujet le 26 octobre passé, à savoir que, pour le moment, vous lui permettiez de rester en ce royaume, mais que la limite de vos pouvoirs et le besoin que vous aviez de lui, ne vous permettaient de le laisser que peu de temps, ce qui, du reste, répondrait à notre volonté, puisque nous ne l'avions demandé que *pour maintenant* ; cependant, le besoin que nous avons du P. Araoz... s'étendant à plus de temps que n'en indique la lettre de V. R., et son absence devant beaucoup nous nuire, puisque, comme vous le dites, vous ne désirez que le service de Dieu et le nôtre, nous sommes assurés que vous tiendrez pour bien que le Père ne s'absente pas, et que, même, vous le lui ordonnerez. A ces intentions et à ces fins,

---

1. Philippe II s'obstinait à appeler Araoz Commissaire général, et, sans doute, à le traiter comme tel. Il ne l'était plus depuis la mort de Laynez.

nous vous demandons de ne pas permettre qu'on fasse de changement, et de donner des ordres en conséquence. Outre que ceci convient au service de Dieu et au nôtre, j'ai ordonné que le Père ne sorte point de ce royaume. Je recevrai donc, de votre acte, particulière satisfaction et contentement. De Madrid, 2 mars 1566. »

Il fallut se soumettre. Le 22 mars, Borgia assurait à Philippe II que sa royale volonté ferait loi. Araoz ne vint jamais à Rome ; à sa place, en 1568, le P. Nadal fut nommé Assistant d'Espagne. Le 20 octobre 1566, Borgia apprit indirectement, et non sans surprise, que Philippe II avait renvoyé son confesseur, l'évêque de Cuenca, résider en son diocèse, et, qu'à la place du prélat, il avait choisi le P. Araoz, « Que Dieu aide le basque (Araoz), écrivait Nadal, de Mayence (20 février 1567), s'il est confesseur du roi ; s'il ne l'est pas, que Dieu l'aide à être ce qu'il est (religieux). J'espère, en tout cas, que ce ne sera pas sans votre consentement. Attendons de voir ce que le Seigneur réglera <sup>1</sup>. » Araoz évita la charge de confesseur. En 1570, il fut nommé Procureur, à Madrid, des provinces d'Espagne. Jamais Borgia ne lui marqua le moindre ressentiment, parce qu'il n'en conçut jamais. En 1568, il recommandait à tous les supérieurs d'Espagne de traiter, le mieux possible, le P. Araoz, partout où il passerait. Le 22 mars 1567, il avait écrit à Nadal : « Du P. Araoz, *rupto silentio*, j'ai reçu des lettres très affectueuses et familières. Une d'elles tient huit feuilles de papier. » Araoz ne parut jamais comprendre qu'il avait été injuste envers Borgia. Borgia s'en souvint encore moins <sup>2</sup>.



Le 3 septembre 1565, François de Borgia notait dans son journal : « La Congrégation s'est achevée aujourd'hui avec beaucoup d'ac-

<sup>1</sup> Ep. Nadal., t. III, p. 412.

<sup>2</sup> Le P. Antoine de Araoz mourut le 13 janvier 1573. De plus en plus ami de Ruy Gomez, de plus en plus encombré d'affaires, il ne s'occupait guère, depuis plusieurs années, de ministères apostoliques. (V. Astrain, *op cit.* II, 482-488.) Il faut dire que sa charge de procureur n'était pas une sinécure, le genre de fondations usité alors soulevant d'incessants procès.

tions de grâces. » Et, le lendemain, il ajoutait : « Commençons une vie nouvelle dans le Seigneur. Espérance ! je lui ai demandé qu'il me prenne ou qu'il me fasse tout entier et parfaitement sien. »

Le 19 septembre, Polanco écrivait au P. Emond Auger, Provincial d'Aquitaine, rappelé en France avant la fin de la Congrégation : « Le 3 du présent mois, la Congrégation s'est achevée avec une grande allégresse de tous. Le P. Général l'a terminée par une exhortation sur les vertus nécessaires aux personnes de notre profession, Ensuite il a baisé les pieds de chacun, au milieu de la commune émotion. Tous se sont enfin embrassés avec beaucoup de marques de mutuelle charité et sont partis de Rome très contents. »

Les historiens de la Compagnie nous ont conservé une partie du discours de Borgia. « Je n'ajouterai qu'un mot sur moi, dit-il en finissant. Je vous en supplie, agissez, à mon égard, comme on agit envers les bêtes de somme. On ne se contente pas de les charger, on veille à ce qu'elles cheminent. Si elles bronchent, on les aide ; si elles se ralentissent, on les fouette ; si elles tombent, on les relève ; si elles sont trop fatiguées, on les décharge. Je suis votre bête de somme. Traitez-moi comme tel. Que je puisse dire : *Jumentum sum apud vos, et ego semper vobiscum.*

» Relevez votre bête de somme par vos prières ; aidez-la, vous qui avez une part dans le gouvernement ; si elle marche paresseusement, stimulez-la par vos exemples et vos avertissements ; si elle est trop fatiguée, déchargez-la. Si vous voulez me soulager, que je vous voie tous animés des mêmes sentiments, disant et pensant la même chose. N'ayez qu'un cœur, qu'une âme ; portez vos fardeaux mutuellement, afin que je puisse porter les vôtres. Complétez ma joie et que notre joie soit complète, et que personne ne puisse nous la ravir. Et pour que ma prière reste fixée en vos cœurs, et que vous vous souveniez de moi et du discours que je vous ai tenu, en signe de mon amour pour vous, je vais baiser vos pieds, demandant à Dieu que ces pieds soient rapides comme ceux des cerfs pour aller annoncer la paix et le bonheur, et qu'enfin, établis sur les sommets, ils puissent, un jour, se reposer éternellement. »

## CHAPITRE II

### RÉFORME; ET RÈGLES. — LES FONDATIONS

En Espagne, François de Borgia avait uni bien d'autres soucis à ceux de l'administration. Le ministère apostolique, d'incessants voyages, des missions même diplomatiques le distrayaient. Désormais, il ne sera plus que Général.

Pour célébrer l'échec des Turcs devant Malte, il fut prié, en 1565, de prononcer un discours, dans l'église des Espagnols. Le 20 juin 1566, sur les instances de l'ambassadeur du Portugal, il prêcha, à Saint-Antoine des Portugais, pour la fête de saint Sébastien. En dehors de ces occasions, le prédicateur se tut ; le directeur d'âmes n'exerça plus son action que par sa correspondance, immense il est vrai,<sup>1</sup> et qui portait, dans le monde entier, la lumière et la force à des souverains, à des évêques, à des apôtres, presque à tous ceux qui, de son temps, servaient la cause catholique.

Le 17 août 1568, on écrivait : « Notre Père se rend à Lorette, par dévotion, et, aussi, pour mettre en ordre la maison professe. Il visitera Macerata, Pérouse, Amelia. » Empêché par la maladie, le Général ne put accomplir ce voyage qu'un an plus tard, et ce fut son seul déplacement<sup>2</sup>. « Pour un homme de ma condition, disait-il en 1540, siéger au conseil est plus méritoire qu'entrer en campagne. » Le tempérament de Borgia n'avait peut-être pas changé ; mais, par fidélité à son devoir d'état, de six ans il n'allait guère sortir de la maison professe de Rome ; son activité, son attention, son âme n'auront qu'un objet : gouverner.

« Commençons une vie nouvelle ! » écrivait-il dans son journal

---

1. Par exemple, le 8 mars 1568, il expédie vingt lettres dont les minutes, d'écriture serrée, remplissent dix feuillets.

2. Auquel il faut ajouter quelques périodes de repos, pris à Frascati ou à Tivoli.



spirituel, le lendemain de son élection. A tous, en effet, il apparut, dès lors, un homme renouvelé, modèle de régularité, uniquement soucieux de comprendre et d'appliquer les Constitutions de son Ordre. Il aimait, jusqu'alors, à composer des opuscules de piété. Il n'y pense plus, ou plutôt, le seul qu'il entreprend, et qu'il interrompt son dernier voyage, en 1571, est une sorte de concordance des Constitutions et de l'Évangile <sup>1</sup>. D'une période à l'autre de sa vie, le progrès de son âme avait été sensible. Il atteignait le dernier stade de sa sainteté, pendant lequel il n'allait pas cesser de croître.

Remplie si consciencieusement et avec un tel sentiment de sa responsabilité, la charge de Général lui était lourde. Aussi, dans son journal spirituel, cette prière revient-elle à maintes reprises : « Que Dieu me prenne, ou qu'il m'aide à bien gouverner, ou qu'il me délivre de ma croix ! » Il attend avec impatience les deux Congrégations des Procureurs, en 1568 et 1571, espérant que la Congrégation accepterait sa démission que les Assistants refusaient de recevoir. On lui rappelle l'exemple de saint Ignace et de Laynez, qui s'étaient résignés à supporter leurs croix. Il les imite dans leur acceptation vaillante.

La Congrégation générale se défiant peut-être de la marche conquérante qu'il avait suivie en Espagne, lui avait tracé un programme de gouvernement, qu'il exécuta point par point. Il devait, surtout, fortifier la Compagnie, en assurant la régularité du gouvernement et la bonne formation des sujets. A cette œuvre de consolidation, il travailla avec une méthode si persévérante, il l'accomplit avec un tel succès, que ses successeurs dans le généralat vivront, on peut l'affirmer, de l'héritage qu'il avait amassé.

La Congrégation à peine terminée, Borgia nomme de nouveaux Provinciaux qui entrent en charge le 1<sup>er</sup> janvier 1566. Trois ans plus tard, il les renouvelle. Lui-même, en 1566, visite toutes les

---

1. Il avait, cependant, au collège romain, un scribe espagnol, ancien secrétaire du Pape Pie V, qui transcrivait artistiquement sur vélin, en caractères d'or ou au minium, les méditations et très pieux opuscules spirituels que Borgia voulait envoyer à la reine d'Espagne (*Déposition sur les vertus de saint François de Borgia par le P. Martin Rouelle*, 16 août 1616. Bordeaux : *Archives du Parlement*).

maisons de Rome : « J'ai visité mon monde, écrit-il à Nadal, et je ne regrette pas ce travail. Au contraire, je suis prêt à le reprendre quelquefois. » Cette même année, il envoie des Visiteurs à toutes les provinces d'Europe<sup>1</sup> et à celle du Brésil. L'année suivante, il

1. Le P. Antonio de Cordova, nommé Visiteur de Castille, mourut avant d'avoir pu commencer sa visite. Borgia écrivait le 11 mars 1567, à la Marquise de Pliego, mère d'Antonio :

« Je suis de ceux qui ont plus besoin de recevoir la consolation que de la donner. Levant pourtant les mains vers le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, je prie la Divine Majesté de nous faire comprendre comment nous nous plaignons de ce dont nous devrions nous réjouir, comment nous nous réjouissons de ce qui devrait nous faire pleurer. Et rentrant en moi-même, comme un homme qui en était sorti, je m'accuse d'avoir dit, quand on m'annonça cette mort : « Quelle perte nous venons de faire ! » Je confesse d'avoir, en malheureux ignorant que je suis, appelé perte ce qui était un gain, d'avoir jugé avec des yeux de chair, de l'avoir pleuré en fils d'Adam ; sous prétexte de la perte que faisait la Compagnie, j'ai souffert de la perte sensible d'un tel ami, d'un tel frère, d'une telle brebis, qui était la joie du pasteur. Je me suis laissé aller à la tristesse, jusqu'à ce que, rentrant en moi, j'ai dit : *Quis dabit mihi pennas, et volabo et requiescam!* Oh ! que la chair s'illusionne aisément et qu'elle s'abandonne vite ! Oui, mon Dieu, je confesse que la chair, *tanquam una de stultis, locuta est*. Elle ne sait ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fait, quand elle s'obstine à appeler perte ce qui est gain. Qu'a-t-il donc perdu ? les douleurs, les angoisses, les soucis, les périls. Qu'a-t-il gagné ? O Seigneurie Ill<sup>me</sup> ! Si V. S. savait ce qu'il a gagné, elle ne prononcerait pas ce mot de perte, que j'avais prononcé. Une telle perte, je la désire pour mon âme, car elle a été un grand gain pour la sienne. Aussi, quand V. S. rentrera en elle-même, comme je suis rentré en moi, elle s'accusera comme je l'ai fait. De là-haut, il obtiendra du Paraclet consolateur des âmes, qu'il console V. S., lui montrant que perdre ses fils pour les employer dans la cour céleste, ce n'est pas, de la part de Dieu, lui faire tort, mais lui témoigner de la miséricorde ; ce n'est pas la châtier, mais la favoriser. Madame, pourquoi le Seigneur l'avait-il donné à V. S., pourquoi l'avais-je reçu à Oñate, sinon pour que, sur la terre, il appartint tout entier à Jésus-Christ, et qu'il fût à lui au Ciel ? Pour cela il s'est donné, pour cela il fut reçu. Quelle merveille donc que Dieu lui ait donné la possession du Ciel, à lui qui s'était dépouillé sur terre ? Quelle merveille qu'il soit de la Compagnie de Jésus, au Ciel, lui qui en fut sur terre, par son acceptation de l'obéissance, de l'humilité, des abaissements, de la croix ? O Madame, je le répète à V. S., si vous saviez ce qu'il a gagné ! Seigneur, ouvrez les yeux de vos créatures, au nom de cet amour qui a fait ouvrir votre cœur, et elles reconnaîtront combien ceux qui donnent leurs enfants pour votre service sont mieux partagés, que ceux qui les conservent pour leur propre repos. *Domine aperi oculos pueri tui !* Alors les larmes se changent en joie, et découvrant la vérité, nous appellerons profit ce que nous jugions une perte. J'aurais long à dire à V. S. Je m'arrête. J'ai dit ma faute, afin que V. S. ne tombe pas en une faute semblable. Qu'elle loue le Seigneur pour ses miséricordes, et cette sainte âme en recevra, espérons-le, un accroissement de gloire accidentelle. Que V. S. Ill<sup>me</sup> se rappelle ce qu'il vous coûtait d'envoyer un fils à la cour, et le peu qu'il en retirait, eût-il tout obtenu, puisque tout ce crédit était éphémère. Et maintenant, sans grands frais, elle a un fils au Ciel, qui traitera les si importantes affaires du salut, qui recommandera vos intérêts. Sa vigilance, croyez-le bien, ne se démentira pas. Mais je ne veux pas qu'au lieu de vous consoler, cette lettre vous ennuie par sa longueur. Que Dieu garde V. S. Ill<sup>me</sup> et lui apprenne à souffrir en Notre-Seigneur et à se conformer, en tout, à sa divine volonté. Amen. »

en nomme pour toutes les missions d'Asie. Il demande à Nadal (5 avril 1596) l'ordre qu'il faut suivre dans les visites : « Je compose ici un office du Visiteur, lui dit-il ; mais je vou'rais prendre à chacun ce qu'il a de meilleur afin d'en faire un bon, tant cette charge est importante. <sup>1</sup> »

Sa correspondance avec les Visiteurs montre avec quelle intelligente sollicitude il pourvoyait à tous les besoins, secondait, sans les annihiler, toutes les initiatives, avec quelle paternelle bonhomie il informait les absents des travaux de la Compagnie, de ses soucis personnels, et même, de ses joies de famille. Ses instructions sont des modèles de prudence et de bon sens.

« Votre office, écrit-il au P. Bustamante (2 février 1567), est, vous le savez, de consoler et d'animer tous ceux que vous visiterez. Remplissez-le surtout à l'égard des Supérieurs. Qu'ils trouvent, en V. R., un père très aimant. Qu'ils dépendent d'elle avec plaisir et suavité. Quand vous changez quelque usage, que ce soit après les avoir persuadés avec amour. Ainsi, tous entendront-ils que la Compagnie est gouvernée selon l'esprit même de Notre-Seigneur. »

Aux Visiteurs d'Espagne il expédie cette instruction commune (16 mars 1567) : « Une des premières fins de la visite, est de laisser consolés et animés tous les membres de la Compagnie. Que le Visiteur comprenne que tel est le désir formel du Général. Qu'il se fasse donc aimer des supérieurs et des sujets, et non redouter. Qu'on procède à la visite avec droiture et simplicité, dans les lettres et les ordres. Pas de procédés juridiques, avec témoins et notaires. Telle n'est point la façon dont le Seigneur en use avec la Compagnie. Usons du simple et droit procédé. Le Visiteur doit se consoler et se réjouir des bonnes choses qu'il rencontre, des travaux entrepris. Qu'il les approuve, et, s'il doit changer quelque chose, que ce ne soit pas avec aigreur et mécontentement. Qu'il accepte et maintienne, autant que les circonstances de lieu, de temps, de personnes le permettront, ce que les supérieurs auront ordonné, afin de conserver à ceux-ci leur crédit. Qu'il redresse

---

1. Un exemplaire du travail de Borgia est aux archives Vaticanes. V. *Ep. Nadal*, t. II, p. 52.

seulement ce qui en aurait besoin, et qu'il ne porte point de nouvelles lois, qui sont, il doit s'en souvenir, un poids et un fardeau. S'il recommande des points de règle déjà ordonnés par le Général, inutile de les consigner dans le mémorial de la visite; il suffit de les recommander au supérieur. Inutile aussi de nous les indiquer. Pour les autres points, s'ils sont de minime importance, et si le Visiteur est d'accord avec son compagnon, il pourra les établir. S'ils sont de plus grande importance, si le Visiteur diffère d'avis avec son compagnon, qu'il n'établisse rien, mais en défère au Général.... Les lettres et le mémorial des visites doivent être simplement rédigés. Inutile de raconter des histoires, d'invoquer des témoignages.... Tout bonnement, qu'on indique, en de bonnes paroles, ce qu'on ordonne, sans ajouter pourquoi on le fait.... Ainsi, en peu de lignes, tout sera dit. Qu'on veille à ce que les ordres soient exécutés par les Provinciaux et les Recteurs. Mieux vaut les faire exécuter après le départ du Visiteur qu'en sa présence, à moins que, par hasard, il n'y ait péril à attendre. Et cela, pour ne point nuire à l'autorité des supérieurs. Point d'ordres dont le Provincial ou le supérieur ne pourrait dispenser, étant donné qu'on peut même dispenser des règles et des constitutions. Les choses importantes, qu'on ne les décide point soudainement; qu'on se réserve du temps pour les examiner. »

« Ne changez pas tout de suite, écrit-il au Visiteur de l'Inde; (10 janvier 1567), ce qui paraîtrait différer de nos usages d'Europe. Si, bonnement<sup>1</sup>, on peut aller deux à deux, qu'on le fasse.... Au Japon, on ne se nourrit pas assez. Les bonzes, qui se convertissent, redoutent la misère. Veillez à ce qu'ils aient, alors, de quoi vivre. N'enlevez pas aux missionnaires la consolation de pouvoir s'écrire mutuellement. Qu'on ait grand soin, comme la raison et la charité le demandent, et comme je le désire particulièrement, que ceux qui vont d'Europe aux Indes Orientales, soient très bien reçus et traités avec amour par les supérieurs et par tous, sinon, ce serait mal répondre à l'amour qu'ils mettent à aller vous aider au prix de grands dangers. Cela se doit surtout pratiquer exactement,

---

1. *Buenamente*, mot qu'il répète sans cesse.

quand ceux qui partent sont d'une nation étrangère. Il n'y a, dans la Compagnie, ni grec, ni barbare, ni scythe; tous ne font qu'un en Jésus-Christ, et ils le vont servir dans ces régions avec la même bonne volonté. »

« Pas de hâte, écrit il au Pérou; il faut convertir peu à peu. Ne cherchez pas de périls inutiles. Si la mort vous est avantageuse, l'œuvre des sujets envoyés est nécessaire.... Je vous avertis, et vous recommande de nouveau, comme une chose très importante, de ne pas vous mêler d'absoudre ni de condamner les premiers conquérants de l'Inde et leurs successeurs. C'en est pas aux derniers venus à se faire juges, quand d'autres ordres religieux ou universités n'ont rien voulu déterminer » (13 août 1567).

Il félicite Ignace d'Azevedo d'avoir établi les Constitutions au Brésil. Dans les lieux solitaires, il lui dit de mettre des hommes de vertu solide. Convient-il absolument d'élever du bétail et d'avoir des esclaves? Il voudrait, sur ce point, savoir l'avis du Visiteur....

Quand Azevedo repartira du Portugal pour le Brésil, en 1569, Borgia, mieux instruit, lui donnera cette ferme instruction :

« Il y a, pour accepter des esclaves au Brésil, des objections en sens opposé. Faites-les résoudre par le Conseil de conscience avant votre départ, sinon, si vous restez dans l'indécision, vous savez que, dans le doute, *securior pars est tenenda*. Si le Conseil de conscience dit qu'on peut garder les esclaves, les nôtres devront s'assurer que les leurs ont été justement possédés, sinon, qu'ils soient aussitôt libérés. Et, désormais, on ne devra jamais plus avoir d'esclaves, même si l'on permet à d'autres d'en posséder. On pourra prendre en service des indigènes libres et volontaires, qui entendent bien ce qu'ils font, qui voudront travailler *ad certum et limitatum tempus*, pour un prix juste qu'on conviendra avec eux. Ces ouvriers seront traités humainement, comme des serviteurs; on ne leur mettra jamais des fers; on ne doit leur donner ni le nom, ni le traitement des esclaves. On n'en prendra que le nombre strictement nécessaire. Si l'on décide que l'on doit garder les anciens esclaves, il faut les mieux traiter que ne font les autres maîtres. La charité le demande et le bon



exemple ; et si ceux qui emploient nos esclaves, ne les traitent pas bien, les surmènent, leur font, à la fois, cultiver leurs terres et les nôtres, il faudra, même si cela coûte, que quelqu'un soit préposé par nous à leur gouvernement, et ait soin d'eux, et ne les fasse travailler que chez nous. Ainsi nous en faudra-t-il peu, leur travail sera-t-il modéré et leur traitement meilleur. On ne pourra jamais ni les vendre, ni les donner, ni les troquer, mais seulement les libérer. »

Borgia apprend qu'à Goa, on a donné aux missionnaires des esclaves. Il fait dire qu'il n'en veut pas, qu'on se servira uniquement d'hommes libres.

Le 10 janvier 1570, le Général exhorte le Visiteur de l'Inde arrivé à Goa, à porter la consolation à tous les missionnaires de l'Inde, des Moluques, du Japon. Il approuve son projet de ne demander que peu de sujets, mais de bons. Il se réjouit de l'espoir que conçoit le P. Manuel Texeira d'entrer en Chine. Il le désire aussi, mais recommande la prudence. La foi pénètre dans le Travancore ; il s'en réjouit, mais ne veut pas que les missionnaires aient juridiction sur les fidèles. On fait grand cas, là-bas, des flagellations que se donnent les nouveaux convertis. Qu'on leur explique que cette dévotion peut être méritoire, mais qu'ils n'en fassent pas un dogme, ni une nécessité ; qu'on les habitue plutôt aux pratiques communes. On convie le roi de Bungo, quand il se rend à des fêtes païennes ; il ne faut point, par là, sembler approuver ces fêtes.

Ainsi, de la Pologne à l'Andalousie et à la Chine, Borgia suivait tous les travaux de ses fils, et, par ses Visiteurs, leur traçait, d'avance, des voies larges et sûres. Ses instructions dirigeaient les missionnaires du Japon et du Brésil, aussi bien que les Pères délégués par le pape à la diète d'Augsbourg, et maintes controverses, soulevées dans la suite, avaient, par avance, reçu, de lui, leur solution.

Deux fois, en 1568 et en 1571, il réunit à Rome la congrégation des Procureurs, formée par les députés de chaque province. D'eux, il achevait d'apprendre le fruit obtenu par les visites, et ce qui restait encore de difficultés à vaincre, d'abus à réprimer.



François de Borgia travailla sans relâche pendant deux ans à la rédaction des règles, dont la Congrégation générale l'avait chargé de faire un résumé plus succinct<sup>1</sup>.

Le 2 juillet 1567, il les promulgue à Rome, les fait imprimer au collège romain<sup>2</sup>, les expédie aux diverses provinces, et ne cesse, dans ses lettres, de les commenter et de les expliquer. Le texte en vigueur aujourd'hui, et approuvé par la quatrième Congrégation générale, a été édité en 1580, sous le généralat d'Everard Mercurian ; mais il diffère peu du texte établi par François de Borgia<sup>3</sup>, auquel la Compagnie doit donc l'édition princeps de ses règles comme celle des Exercices<sup>4</sup>.

Si efficace qu'elle fût, l'action des Visiteurs était éphémère, et les règles auraient peu dirigé des hommes incomplètement formés. Pour assurer la formation spirituelle et intellectuelle des novices et des scolastiques, la formation apostolique de tous, il fallait prendre des mesures durables. L'œuvre de Borgia fut d'établir, dans toutes les provinces, des noviciats sagement réglementés, des maisons d'études florissantes, et de développer la vie intérieure de chacun par la pratique plus recommandée de l'oraison.

1. Avant lui, les règles qu'on suivait dans les diverses Provinces venaient surtout de trois sources. En Portugal, dès 1545, Simon Rodriguez avait réuni des règles et règlements très détaillés. A Rome, S. Ignace en 1541, en 1549 et en 1551, faisait, sous ses yeux, résumer des règles pour la maison professe et le collège romain. En 1552, il en remettait à Oviedo nommé recteur à Naples. Enfin, en ses diverses visites, le P. Nadal avait laissé des instructions nombreuses, et un livre de règles, publié à Vienne en 1561, était son ouvrage.

2. *Quædam ex Constitutionibus Societatis Jesu excerpta. Romæ in collegio Societatis Jesu, anno MDLXVII.* Il écrivait, le 9 octobre 1567 : « Les règles et celles de presque tous les offices sont achevées et imprimées. On rédige maintenant celles qui touchent aux études et à leur ordonnance. »

3. L'édition de 1580 a été préparée par P. Jacques Miron.

4. La première édition des Exercices (1548) avait été imprimée à ses frais. Il fit publier la seconde en 1568. Le 10 octobre 1567 il écrivait : « On va bientôt imprimer ici les Constitutions corrigées et le livre de la vie de notre Père Ignace que le P. Ribadeneyra est en train de parfaire. » L'ouvrage de Ribadeneyra, composé en espagnol, fut traduit en latin et édité à Naples en 1592. La préface en était datée du 1 mai 1569. Mais cet ouvrage, encore, est dû à l'initiative de Borgia.

Le 20 mars 1567, il écrivait au P. Nadal<sup>1</sup> : « Je suis en train de régler comment, en chaque province, il y aura deux maisons procurant son bien général, l'une sera le séminaire des étudiants, où l'on enseignera méthodiquement, l'autre la maison de probation où les novices de chaque province se formeront, et j'espère qu'en septembre prochain, ceci sera ordonné et établi partout. »

Il avait, dès le 20 septembre 1565, constitué le noviciat de Rome et ceux des provinces d'Italie.

La duchesse Jeanne d'Aragon, veuve d'Ascanio Colonna, s'offrait à fonder le noviciat de Rome. L'évêque de Tivoli donnait à Borgia l'église de Saint-André, au Monte Cavallo. On se mit aussitôt à l'œuvre. La maison devait contenir trente personnes, et pour commencer, elle était dotée de huit cents écus. Le 20 novembre 1567, elle était achevée, et Borgia notait, sur son journal spirituel : « *Jour de la fondation de Saint-André.* »

Tandis qu'il élevait cette demeure, Dieu lui envoyait des novices pour la remplir. « Cette année, écrit-il en 1567, est une année fertile en novices choisis<sup>2</sup>. » On comptait, parmi eux, le docteur Torrès, déjà célèbre par ses écrits ; Claude et Rodolphe d'Acquaviva, le futur général de la Compagnie et le futur martyr de Salsette ; Stanislas Varsiwieski, le grand poète polonais ; Stanislas Kostka, qui devait mourir le 15 août 1568, et rester le modèle parfait des novices, tels que les souhaitait Borgia. L'exemple du saint Général n'était pas étranger à cet afflux de vocations. C'est sa vue qui avait gagné à la Compagnie Claude d'Acquaviva, camérier favori de Pie V. Il faisait mieux, du reste, que de bâtir une demeure aux novices de Rome, et d'en susciter de semblables dans toutes les provinces. Il écrivait, pour les novices de Saint-

1. Ces lettres de Borgia à Nadal ont déjà été publiées : *Epistolæ Nadal*, t. III.

2. Et le 9 octobre 1567 : « Dieu Notre-Seigneur nous a pourvus, toute cette année, de novices tels, que maintenant, pour être reçu à Rome, il faut avoir des qualités plus que moyennes. Ce sera déjà beaucoup de trouver de la place pour ceux qui sont admis. Parmi eux, nous est venu un camérier favori de S. S., fils du duc d'Atri, jeune homme très sérieux et doué de rares qualités. S. S. l'ayant examiné et s'étant assuré que ses desirs étaient fermes, nous a donné, à lui et à moi, sa bénédiction, et Elle nous l'a remis. De Pologne est venu, pour entrer, un secrétaire du roi de Pologne qui jouit de trois dignités ecclésiastiques. »

André, des instructions qu'il communiquait aux autres, et, sous ses yeux, il formait les maîtres des novices qu'il pensait envoyer ailleurs.

Sachant, mieux que personne, quels inconvénients provoquait la pénurie du collège romain, Borgia voulut parfaire son œuvre d'autrefois, et fonder ce collège, qui, en 1560, s'était transporté dans une demeure donnée par D<sup>a</sup> Victoria Tolsia, veuve de Camille Orsini et nièce de Paul IV. En 1567, Borgia bâtissait l'église du collège et l'inaugurait solennellement le 25 mars. Grâce aux générosités du pape et du florentin Louis Corbinelli, il assurait déjà aux étudiants 4.600 ducats de rente, « si bien, mon cher Père, écrivait-il au P. Nadal, que Dieu nous fait entendre qu'il n'a pas besoin des grands princes de la terre, puisqu'il maintient ses serviteurs par des moyens très humbles, pour la confusion des grands et la consolation des petits. »

En 1565, le collège romain comptait 180 élèves, le germanique 120, le nouveau séminaire romain 63.

L'intérêt qu'à Barcelone et à Gandie Borgia avait porté aux études, il le pouvait maintenant plus efficacement témoigner. Par son ordre, le P. Jacques de Ledesma, envoyé avec Nadal à la diète d'Augsbourg, revint à Rome en 1566, et, jusqu'à sa mort, en 1575, il élaborait ces règlements d'études, dont les rédacteurs du *Ratio studiorum*, réunis en 1583, s'inspireront si largement, qui leur eussent même épargné presque tout travail, si Ledesma avait eu le temps de rédiger tout son programme.

Borgia stimule le zèle des étudiants, il est attentif aux choix des professeurs. Sa vigilance s'étend à tous les collèges de la Compagnie ; il en bannit les opinions suspectes<sup>1</sup>, les étrangetés pédagogiques<sup>2</sup>. C'est lui qui presse Emmanuel Alvarez de composer sa

---

1. V. *Monumenta Pædagogica* : Pis Ledesma tractatus brevis de propositionibus theologicis et philosophicis prohibitis a R. P. N. Borgia, ut pietas cum doctrina retinerentur pp. 548-569.

2. Le 9 janvier 1567, il écrit au Provincial de Portugal : « A Évora on enseigne que *Deus non est bonus formaliter* et que la bonté n'est pas une chose réelle en Dieu, mais *ens rationis resultans ex operatione nostri intellectus*. Ces opinions ont coutume d'engendrer de la vanité en celui qui les enseigne, de l'erreur en ceux qui les apprennent, du scandale en quiconque les entend. Les auteurs doivent non seulement être avertis, mais sévèrement réprimés. »

grammaire latine, Pierre de Fonseca de rédiger un cours de philosophie qui puisse servir de manuel d'enseignement<sup>1</sup>. Il presse le P. Salmeron de rédiger ses commentaires, et celui-ci ne se décide à débrouiller le chaos de ses notes que sur les instances réitérées et affectueuses du Général.

Borgia encourage les maîtres de valeur : Perpinian à Lyon, Maldonat à Paris, Bonifacio à Avila. Il excelle à découvrir les talents naissants et à les développer. Il reçoit, à Rome, Pierre Scarga, venu de Pologne, et discerne, sans peine son mérite. Il aime avec prédilection Robert Bellarmin qu'il envoie à Louvain, et dont il surveille la santé autant que les succès. Bien des œuvres et bien des célébrités, écloses durant les généralats suivants, sont le fruit du discernement de François de Borgia.

\*  
\* \*

Encore duc, Borgia avait vu les professeurs de Gandie, égarés par Texeda, se livrer à la ferveur la plus indiscreète. Lui-même jugeait, alors, qu'il leur convenait de faire deux heures d'oraison quotidiennes. Les constitutions de saint Ignace<sup>2</sup> ne prescrivaient aux étudiants qu'une heure de prière, et, dans cette heure, étaient compris deux examens d'un quart d'heure chacun. Nadal, ayant, en 1515, parlé à saint Ignace d'augmenter ce temps de prière, fut

1. Le 6 juin 1567, il écrit au Provincial d'Andalousie : « Le P. Jaen m'écrit de Cordoue, que, dans ce collège, il règne un grand désordre dans les études de grammaire. Tel maître fait remplir vingt-cinq feuilles de papier d'explications sur la syntaxe. En attendant qu'on envoie, d'ici, une grammaire qui serve à chacun, veillez à ce que tous les maîtres suivent un auteur approuvé et non leurs inventions. »

Le 29 octobre 1667, il demande en Portugal les cours professés par Pierre de Fonseca. Il les voudrait réunir aux traités de Tolet et de Benoît Palmio et composer ainsi un cours que tous suivraient, sans que chaque maître rédige « des inventions, sorties de sa tête. » « J'attends, ajoute-t-il, la grammaire d'Emmanuel Alvarez, qui tarde à venir. J'aurais grand contentement s'il faisait une œuvre profitable à toute la Compagnie. Nous composons ici un ordre d'études, qui, je l'espère, servira.... »

Le 23 janvier 1568, il écrit de nouveau : « Le P. Emmanuel Alvarez dit qu'il achève sa grammaire, et elle n'arrive jamais. On en fera une universelle pour la Compagnie; j'en dis autant du cours de Philosophie qu'on attend. Envoyez-les-moi le plus rapidement possible. » La grammaire latine d'Alvarez, achevée en 1572, ne fut publiée qu'en 1578.

2. Ainsi que la 1<sup>re</sup> Congrégation générale, décret 97<sup>e</sup>.



vivement repris ; en revanche, le même Nadal raconte, qu'en 1556, pour faire accepter au P. Araoz la mesure restreinte voulue par saint Ignace, il dut vivement batailler.

D'Espagne, Borgia apportait donc une conviction basée sur ce qu'il avait vu pratiquer. Il fut de ceux qui demandèrent à la première et à la seconde congrégation générale de prolonger universellement la durée de la méditation quotidienne. La première Congrégation répondit de s'en tenir aux Constitutions ; la seconde lui donna le pouvoir de modifier, et il le fit, persuadé que l'oraison est le foyer de toute action apostolique, la source de toute sainteté. Mais l'expérience l'avait instruit, et il se garda bien de renouveler les imprudences de Gandie.

Le 6 octobre 1565, il fait écrire en Sardaigne : « La Congrégation générale ayant confié à N. P. Général le soin de prolonger le temps de l'oraison, selon qu'il lui paraîtrait convenable, il a déterminé que, le matin, on ferait trois quarts d'heure d'oraison, sans compter les deux quarts d'heure qui se font avant le dîner et le coucher ; ce dernier examen, il en a porté la durée à une demi-heure, de façon qu'il y ait une demi-heure à partager entre l'oraison mentale et vocale. En cela, le supérieur a la faculté de dispenser, en des cas particuliers, selon qu'il le jugera convenable. Mais ceci reste l'ordre général, et ainsi V. R. l'établira dans ses deux maisons. »

D'autre part, le 6 octobre 1565, il mande au P. Jean de Valdevavano, à Tolède : « Les étudiants, confesseurs, prédicateurs, coadjuteurs et profès auront, ordinairement, une heure d'oraison continue chaque jour, outre les examens, selon la coutume qu'on avait l'habitude d'observer dans ces provinces. Que le Supérieur fasse bien attention à la santé, disposition et puissance des sujets ; il pourra et devra dispenser ceux qui en auraient besoin. » En 1565, Borgia imposa donc à l'Espagne seule l'heure *continue* d'oraison, parce qu'elle y était déjà établie.

On lui demande, à Lorette, d'introduire le même usage ; il fait répondre (12 janvier 1568) : « Pour accorder une heure d'oraison, le matin, à Lorette, le P. Provincial étant venu à Rome, nous en traiterons avec lui, et si c'est expédient, Notre Père l'accordera. »

L'ordre de Borgia donne lieu à des difficultés : « Ici, écrit Nada

(20 février 1567), dans les provinces d'Autriche et de Germanie, il est difficile aux frères de méditer pendant une demi-heure après le dîner : ils dorment et perdent leur temps. Ne vaudrait-il pas mieux donner un quart d'heure de prière avant le dîner, un quart d'heure après ? » — « Il serait meilleur, répond Borgia (3 mai), de faire trois quarts d'heure le matin, un quart d'heure avant le dîner, un quart d'heure avant le coucher. » — « A ce compte, reprend Nadal, nous n'avons qu'une heure et quart de prières. » Dernière explication (28 juin) : « A Rome, nous avons ajouté un quart d'heure aux trois quarts du matin<sup>1</sup>. Il ne reste ainsi qu'un quart d'heure pour l'examen du soir. On s'en trouve bien. On pourrait, peut-être, faire ainsi partout. Après une demi-heure d'oraison mentale, on peut employer le reste du temps en oraison vocale, sans qu'il soit nécessaire de donner, par un signal, la fin de l'oraison mentale, et sans qu'il faille imposer à personne la même méthode. A chacun de suivre son attrait et la direction de son confesseur. »

Borgia laisse donc une grande liberté dans la façon d'interpréter son ordre. Le P. Émond Augera introduit, à Lyon, l'usage de méditer trois quarts d'heure le matin et un quart d'heure le soir ; il l'approuve (novembre 1566). Il approuve aussi (24 décembre 1567) qu'à Mayence, on médite une demi-heure le matin, une demi-heure le soir. « Ici, écrit-il au P. Canisius (3 septembre 1568), on ne dispense pas facilement les scolastiques de l'oraison ; s'il faut cependant dispenser quelqu'un, les Constitutions le permettent. »

Le zèle des supérieurs locaux dépasse-il les intentions du Général, il les rappelle à la prudence.

A Cochin, les missionnaires font ensemble une heure et demie de méditation le matin, et autant le soir. « Il faut réduire ce temps, écrit Borgia, et supprimer l'usage de prier réunis » (1570). A Syracuse, on réunit les religieux, matin et soir, et, pendant un quart d'heure, on leur donne la matière de l'oraison ; encore une nouveauté qu'interdit le Général.

---

1. C'est la coutume qui devint ordinaire, et que la 4<sup>e</sup> congrégation consacra dans son 5<sup>e</sup> décret.

« J'entends, écrit-il au Provincial d'Aragon, que V. R. impose à ses inférieurs de faire toujours, dans leurs oraisons, des actes d'amour et veut les mener tous par cette voie. Je loue le zèle et les bons désirs de V. R., et, en vérité, c'est bien le meilleur et le plus élevé des exercices spirituels ; mais je vous avertis, mon cher Père, que tous n'y sont pas aptes, que tous ne le comprennent pas et n'y peuvent atteindre. Pour les diriger dans l'oraison, Notre-Seigneur nous a donné un bon guide, les Exercices spirituels de la Compagnie ; ensuite les uns continuent à suivre cette méthode, d'autres prennent d'autres modes d'oraison, *alius quidem sic, alius vero sic*, et, puisqu'ils sont tous bons, il faut les laisser marcher. Les motions de l'Esprit-Saint sont diverses, et divers aussi les talents et les intelligences des hommes. »



Fortifiée par une administration vigilante et un accroissement de ferveur, la Compagnie devait nécessairement se développer, et, s'il avait conservé l'ardeur qui l'avait animé en Espagne, Borgia eût hâté ce développement. Mais docile aux ordres de la Congrégation générale et aux leçons de l'expérience, durant son généralat il refusa peut-être plus de fondations qu'il n'en admit.

Impitoyablement il rejette, d'abord, non seulement les petites fondations, dont il ne veut plus — les moindres, écrit-il en 1566, doivent compter vingt personnes, — mais même les collèges importants et fondés, s'il ne peut les fournir de sujets.

Ainsi repousse-t-il, en 1567, les propositions de la ville de Pamiers, en 1567 et 1568, celles de la ville et des consuls de Marseille, celles du cardinal Strozzi pour Albi, du cardinal de Bourbon pour Roanne et Billom, celles des villes de Valence et de Carthagène.

Il écrit à son ami, François de Toledo : « Commissaire, je tenais au collège d'Oropesa. J'y tiendrais encore beaucoup, mais la Congrégation a demandé de fermer des collèges, plutôt que d'en ouvrir. Cette année, on a dû en fermer trois. » Et il refuse Oropesa <sup>1</sup>.

1. Il écrit au R. Jean d'Avila le 16 avril 1569 : « Très Révérend Seigneur et mon Père en Jésus-Christ. Que le Saint-Esprit vous récompense de la charité que vous me

Le souci de ne point disperser ses forces, d'exercer ses troupes avant de les employer, n'empêche point Borgia de les engager au moment opportun.

En Espagne et en Portugal, les maisons nombreuses demandaient seulement d'être sérieusement et pratiquement gouvernées ; il y veille. A la place de Simancas, il donne à l'Espagne deux nouveaux noviciats : Villagarcia et Villarejo<sup>1</sup>. En 1567, il institue la province romaine. Il fonde, en Italie et en Savoie, les collèges de Turin, de Milan, de Mondevi, de Chambéry.

La France et les provinces du Nord sont surtout son terrain de conquête. Au début de son généralat, le Parlement et l'Université de Paris retentissaient des diatribes d'Étienne Pasquier. Borgia voit les inimitiés s'apaiser peu à peu. Il écrit au roi et à la reine-mère et obtient du Parlement le retrait d'édits défavorables ; il conseille la prudence et d'avancer lentement. Finalement il fonde les collèges de Lyon, d'Avignon, de Nevers, de Pont-à-Mousson, de Roanne, de Billom, de Verdun, de Bordeaux.

En Belgique, il ouvre, et, malgré les troubles excités par la guerre des Gueux, il maintient les collèges de Saint-Omer, de Tournai, de Liège, de Louvain ; en Bohême, il fonde le collège

faites continuellement de m'écrire et surtout du souvenir que vous gardez, devant Dieu, de votre fils et serviteur et de toute la Compagnie. Il ne sera pas oublié, celui qui prend tant de soin du service et de la gloire de Dieu. Il importe à ce service que cette Compagnie qui a entrepris tant d'œuvres, se confiant en la miséricorde du Dieu Éternel, remplisse, avec la grâce de Dieu, ses obligations. Les œuvres prospèrent, comme vous le désirez, partout et principalement en Allemagne et en France, où, dans les villes importantes, se fondent des collèges érigés par les États ou les prélats, désireux des progrès de la religion. Au point que notre principale occupation est de conclure les fondations commencées. Nous espérons que le Seigneur *cujus est incrementum dare*, nous enverra bientôt plus de sujets qui combattent, à son service, sous cette bannière. Il nous en donne, chaque jour, l'expérience : actuellement, à Rome, nous sommes plus de trois cents, en partie occupés à différentes œuvres, en partie se préparant, par l'étude, à être envoyés dans ces régions si nécessaires pour y prendre leur part de labeur. Le P. Diego de Guzman est, ici, chargé de l'œuvre des catéchumènes que nous a confiée S. S., œuvre très importante. La pénurie d'ouvriers en tant de régions, fait que je n'ose si facilement ouvrir de nouveaux collèges en Espagne. Si nous ne nous employons, pendant quelque temps, à fortifier les œuvres commencées, la Compagnie s'étendrait sans procurer ni le bien du prochain, ni le sien. Elle le produira, nous l'espérons, si nous avançons peu à peu. » Et il conclut en refusant le collège que propose Jean d'Avila.

1. Sous son généralat on ouvrit, en Espagne, onze Collèges.

d'Olmütz ; en Tyrol, ceux d'Innsbruck et de Hall ; en Allemagne, ceux de Wurzburg, de Fulda, de Spire. La province de Pologne est entièrement sa création ; il lui donne les collèges de Bramberg, de Ploz, de Vilna, de Posen, de Jaroslaw. Il rêve même de fonder un collège en Russie, à Presmysl.

Les maux du catholicisme en Angleterre l'affligent. Il s'en entretient souvent avec Pie V ; il remercie le pape, au nom de toute la nation anglaise, des déclarations pontificales affichées aux portes de Londres, et fonde, sur l'intervention de Philippe II, une espérance qui devait être bien déçue.

A Rome, tout se transforme sous les mains de cet homme entreprenant et généreux. Il a bâti, en 1567, Saint-André et l'église du collège romain. Il hâte la construction du Gesù. En 1566, le cardinal Alexandre Farnèse promet de le construire à ses frais exclusifs, « mais, écrit Borgia, le 10 octobre 1567, si le cardinal ne se détermine pas bientôt, comme il nous l'a offert, nous commencerons, nous confiant à la bourse de Dieu Notre-Seigneur, qui est encore plus riche. Des cardinaux nous offrent près de cent écus par mois pour les constructions, et Sa Sainteté approuve qu'on marche en ces conditions.... »

Enfin Farnèse se détermine. Mais il ne paiera que l'édifice ; il faut acquérir le terrain. « Sachez, écrit, le 30 mars 1567, Borgia à Nadal, qu'avant hier nous avons acheté la maison de Jérôme Altieri, pour quatre mille cinq cents écus, dont le seigneur Marc-Antoine Colonna donne cinq cents... Ne pouvant nous aider avec des quadrini, aidez-nous de vos prières, pour que nous trouvions de quoi couvrir cette dette. »

Borgia ne se contente pas de prier. Il quête, et, les aumônes de Rome étant insuffisantes, il recourt à ses amis et protecteurs lointains. Le 12 mars 1569, il écrit à l'Impératrice Marie, femme de Maximilien II :

« Je ne désire que servir V. M., et ne lui causer aucune importunité. Cependant me voici forcé d'écrire à V. M. et de lui exposer l'extrême nécessité dans laquelle nous nous trouvons, afin qu'elle daigne nous attribuer quelques-unes de ses aumônes ordinaires. Depuis que nous sommes établis à Rome, nous avons une église



petite, incommode et exposée à s'effondrer, un beau jour, sur le peuple qui s'y réunit nombreux pour entendre les sermons et recevoir les sacrements.

» Dieu vient d'inspirer au cardinal Farnèse l'idée de bâtir une église, si nous lui donnons un terrain convenable, et bien que cette maison vive d'aumônes, nous nous sommes déterminés à acheter le terrain que voulait le cardinal. Ce sont des maisons qui nous ont coûté plus de dix mille écus. Nous espérons que Dieu nous aidera à payer cette dette ; nous avons déjà reçu quelques aumônes, mais elles ne suffisent pas, et je suis forcé de demander hors de Rome. Je m'enhardis donc à solliciter de V. M. une aumône à cet effet. Je suis certain que Dieu en sera grandement et perpétuellement servi, et je désire que V. M. ait une part à ce service. En toute occasion je voudrais voir augmenter la couronne de mérites de V. M. »

Le 29 mars, il écrit, pour le même effet, au duc de Bavière. Le 10 octobre 1568, il mande au P. Avellaneda, provincial de Tolède, que, pour acheter le terrain de l'église, il s'en endetté de dix mille ducats, et il prie qu'on l'aide à les payer. Il fait des demandes semblables au duc de Medina-Sidonia, à la comtesse de Niebla, au duc de Arcos, au duc de Bejar, à la marquise de Pliego, à D. Juan de Cordova, à Da Luisa de Mendoza, à l'archevêque de Grenade, au vice-roi de Catalogne, à beaucoup d'autres amis.

Ainsi, le Gesù de Rome portera le nom du cardinal Farnèse, et le collège romain celui de Grégoire XIII, et cependant ils seront, l'un et l'autre, pour une grande part, l'œuvre de saint François de Borgia.

Le 15 février 1568, Borgia écrivait au cardinal Farnèse, alors en Sicile, qu'il voudrait bien poser la première pierre du Gesù le 25 mars suivant : « Ma dévotion serait que le jour où le Fils de Dieu commença à devenir homme, on entreprit aussi cette église qui doit porter son nom. Ainsi, quand V. S. R<sup>me</sup> reviendra, j'espère qu'elle la trouvera commencée.... »

Farnèse tenant à être présent à la cérémonie, on la différa jusqu'à son retour.

Le 25 juin 1568, Borgia écrit : « Demain matin de bonne heure,

on placera la première pierre de l'église de Rome. Le cardinal Farnèse la posera, et le cardinal d'Augsbourg la bénira. L'endroit est meilleur que celui qu'on avait choisi la première et la seconde fois, et ce troisième essai sera le bon, s'il plaît à Dieu. Le cardinal veut faire la dépense de la bâtisse ; il nous laisse le soin de procurer l'emplacement qui nous coûtera quelques bons milliers de ducats. Nous cherchons des aumônes. »

Enfin, le 5 juillet, il mande à Nadal : « Le 26 juin, fête des saints Jean et Paul, on a posé la première pierre de notre église, en présence du cardinal Farnèse. Le cardinal d'Augsbourg a célébré en grande solennité et tous deux ont posé ensemble la première pierre, devant une nombreuse assistance. »

Le 7 février 1568, Borgia avait noté dans son journal spirituel : « Action de grâces pour l'affaire de l'église du cardinal Farnèse. On dira, pour lui, une messe chaque jour jusqu'à son retour de Sicile. Aux visites, je l'ai recommandé à Dieu, de bien bon cœur. » Le 28 juin, il ajoutait : « On a posé la première pierre de l'église, et j'ai prié avec dévotion pour le cardinal Farnèse. »

---

## CHAPITRE III

### SAINT PIE V ET SAINT FRANÇOIS

Le pape Pie IV était mort le 18 décembre 1565<sup>1</sup>. Le 20 décembre, les cardinaux entraient en conclave, et, le 7 janvier 1566, ils éli-saient le cardinal Michel Ghisleri, qui devenait le pape Pie V.

Le pontificat de Pie V et le gouvernement de François de Borgia, commencés à quelques mois d'intervalle, s'achevèrent presque en même temps, et les deux saints, liés d'une étroite amitié, travail-lèrent ensemble, avec une entière conformité de vues, à la réforme et au bien de l'Église.

« Le nouveau Pape paraît zélé, écrit Borgia le 4 mars 1568, au cardinal Hozius. Il ne veut pas de composition avec l'hérésie, et ne veut pas, non plus, enrichir ses neveux ; il a deux neveux au collège germanique, et ne leur fait qu'une faible pension. Les cardinaux ont insisté pour qu'il créât cardinal son neveu (Michel Bonelli, dominicain) : il a refusé. Les cardinaux insistant pour qu'il le nommât et lui imposât le chapeau rouge, le Pape a cédé pour le cardinalat, mais il a déclaré qu'il ne donnerait pas le chapeau rouge, que son neveu resterait moine et pauvre. »

Le 8 mars, Borgia écrit au recteur de Gênes : « Avant hier, on a

---

1. « Il a plu à Dieu d'appeler, de cette vie, N. S. P. le Pape Pie IV qui a passé très religieusement. Le Cardinal Morone l'avertit qu'il n'avait plus que quatre heures à vivre. Il donna des marques de grande dévotion, disant que la volonté de Dieu devait être faite. De nouveau, il reçut le sacrement du corps de Notre- Seigneur et l'extrême-onction des mains du Cardinal Borromée, avec beaucoup de dévotion. Le saint vieillard avait, devant les yeux, le pontifical. Il répondait et remerciait celui qui lui donnait les sacrements. Un autre Cardinal lui a fait une belle exhortation. Embrassant la croix, il a expiré. Malgré la foule, qui, pendant six ou sept jours, l'a vénéré à Saint-Pierre, on ne s'est pas aperçu du travail de la mort, ce qui a beaucoup consolé les Romains. » (Borgia au P. François Coster).

fait cardinal le neveu du Pape, dominicain. Il a fallu, paraît-il, dresser une grande batterie. Divers cardinaux et un ambassadeur se sont alliés, alléguant diverses raisons et la commodité que cet intermédiaire fournirait pour les négociations. Mercredi dernier, au consistoire, tous les cardinaux ensemble ont demandé au Pape deux grâces : qu'il nommât son neveu cardinal et qu'il lui donnât la barette rouge. Le Pape a accordé la première grâce, mais non la seconde, disant qu'il voulait que son neveu retint l'habit religieux, et à plusieurs, parlant de composer la famille de son neveu, le pape a dit qu'il ne lui laisserait pas prendre un serviteur qui ne fût choisi de sa main, afin qu'il n'eût que des gens édifiants. »

Le 2 novembre, Borgia mandait au cardinal Hozius : « Le pape a été dans l'appartement du cardinal Alexandrin et a trouvé à son lit un rideau de soie. Il a dit : « *Quid tibi, pauperi monacho, cum hujusmodi ornatu?* Le cardinal répondit que le maître de sa maison avait placé ce rideau sans le consulter. Le pape a ordonné de l'enlever au plus tôt. Quoique le pape n'ait rien ordonné aux autres, il montre sa pensée. »

Au même, le 3 juillet 1567 : « Le pape agit beaucoup. Je ne parle pas de l'archevêque de Tolède qu'il a fait amener d'Espagne contre l'attente de tous<sup>1</sup>, et dont il fait étudier la cause avec grand soin, ni des moines cloîtrés de saint François, de la réforme d'Espagne, qu'il a rappelés à l'observance. Il faut espérer qu'il fera de même partout. Il médite beaucoup d'autres projets, qui paraîtront à leur heure, et, bien qu'ils ne plaisent pas aux hommes (*ut homines sunt, i. e. animales*), ils sont très utiles à l'Église et agréables à Dieu. »

Et le 22 avril 1569 : « Rome présente un aspect tout autre que jadis, grâce au pape<sup>2</sup>. »

1. Barthélemy de Carranza.

2. « Le Pape édifie tous les jours davantage » (14 juin.) Ici, à Rome, on ne s'occupe que de réforme, et tous s'en ressentent, ecclésiastiques et séculiers. L'exemple du Pape et sa sainte vie rendront ces médecines plus douces. » (9 août.)

« Le Pape persévère dans ses desirs de réforme, et, chaque jour, il perfectionne. »



On dut se demander, à Rome, quelle attitude un pape dominicain prendrait à l'égard de cette Compagnie contre laquelle Melchior Cano invectivait assidûment. On le sut bientôt. Le jour où, en grand apparat, Pie V allait prendre possession de la basilique de Latran, passant devant la maison professe, il aperçut François de Borgia, qu'entourait sa communauté. Il le fit appeler, et, arrêtant le cortège, il embrassa cordialement François et s'entretint quelque temps avec lui. Cet hommage, on le comprit, s'adressait, non seulement à l'homme, mais au Général.

Le 2 janvier, Borgia écrivait à tous les provinciaux : « J'ai été, deux fois déjà, parler à Sa Sainteté. La première fois, ce fut pour lui baiser les pieds et recevoir sa bénédiction. Beaucoup d'autres étaient avant moi ; cependant, S. S. montra l'amour qu'elle portait à la Compagnie, demandant qu'on la visitât souvent, et qu'on lui signalât ce qui serait convenable. Le pape affirma qu'il voulait se servir beaucoup des ministères de la Compagnie. La seconde fois, hier, je lui parlai plus longuement, lui indiquant l'obligation que nous impose notre quatrième vœu, et nous offrant à lui. S. S. s'est attendrie, montrant, même par des larmes, combien cette oblation lui plaisait. Aussitôt, pour la diète d'Allemagne comme pour d'autres régions de ce pays très dépourvu d'ouvriers, S. S. a exprimé le désir que la Compagnie l'aidât et qu'on lui portât une liste de personnes aptes. En certaines parties, en effet, il manque, même pour baptiser, des ministres qui ne soient pas mariés, et S. S. parlait de régions qui veulent passer pour catholiques. Je lui ai demandé de confirmer les grâces accordées par ses prédécesseurs ; elle l'a fait. Nous avons ensuite parlé d'autres choses, notamment de la mission du P. Rodriguez en Calabre, faite à l'instigation du Pape, alors cardinal. Par le ministère du P. Rodriguez, trois mille personnes sont revenues à la vraie foi, ce qui a beaucoup édifié S. S. »

Le 3 mars, au nom des princesses Hélène et Magdeleine d'Autriche, filles de l'empereur Ferdinand I, Borgia offrit au



pape un tableau de la Sainte Vierge que le pape baisa dévotement, la tête découverte, et qu'il montra, depuis, attaché à un voile de soie, près de son lit. Plusieurs fois, Borgia porte à Pie V les hommages du roi de Portugal. « Dites-lui, répond le Pape, qu'il est mon fils le plus cher, et, que, tous les jours, je prie pour lui. »

Le Général présenta une liste de trente sujets capables de figurer à la diète d'Augsbourg. Pie V en choisit trois : Pierre Canisius, Jérôme Nadal et Jacques de Ledesma, qu'il envoya aussitôt. Il voulut aussi confier à des Jésuites la visite de plusieurs diocèses ; mais, sur l'instance prière du Général, il accepta de laisser ce soin aux évêques, auxquels on donnerait simplement des religieux comme auxiliaires.

De très bon cœur, Borgia avait offert à Pie IV, en 1565, des aumôniers pour l'escadre qui allait secourir Malte. Il en fournit à Pie V, pour les troupes destinées à secourir les catholiques de France, et, plus tard, pour l'escadre qui devait triompher à Lépante, le 7 octobre 1571. Il envoya en Allemagne de nombreux missionnaires que Pie V voulut recevoir et bénir avant leur départ. Le pape nomma deux Jésuites dans la commission chargée de corriger la Bible ; il en employa plusieurs à traduire, en diverses langues, le catéchisme du Concile de Trente, et en voulut un pour travailler à la réforme de la Daterie. Borgia espérait, du moins, affranchir les siens de la charge d'examineurs des candidats aux ordres et aux bénéfices ecclésiastiques ; il n'y réussit pas. Plus heureux, il écarta, du moins, de la Compagnie la Maîtrise du Sacré Palais que Pie V pensait lui offrir.

En revanche, c'est François de Borgia qui, racontant au pape comment l'université d'Ingolstadt exigeait de ses docteurs une profession de foi catholique, inspira à Pie V l'idée d'imposer cette profession de foi, d'abord aux universités de Pérouse et de Bologne, puis à toutes les universités catholiques. C'est lui encore, qui, le 20 mai 1568, en présence du P. Polanco et de D. Alvaro de Castro, ambassadeur du Portugal, demanda à Pie V de confier à une commission de cardinaux le soin de la conversion des infidèles et des hérétiques. Il prononça les noms des cardinaux Amulio, Sirllet et Caraffa ; le pape ajouta celui du cardinal Crivelli, et promit d'ins-

tituer cette congrégation par un *molu proprio*. Le 2 août 1568, Borgia annonçait à Nadal que le pape avait formé deux congrégations de cardinaux, l'une pour veiller à la conversion des hérétiques, l'autre pour promouvoir la conversion des infidèles. La première était composée des cardinaux Trushes, de Grandvelle, Bordesiera et Comendon; l'autre, des cardinaux Amulio, Sirlet, Crivelli et Caraffa<sup>1</sup>.

La congrégation de *Propaganda fide* ne devait être instituée que le 22 juin 1622, par Grégoire XV; mais elle était en germe dans celles que le Pape Pie V avait instituées en 1568, à l'instigation de François de Borgia.



Une fièvre pestilentielle avait envahi Rome en 1566. Elle avait son foyer dans le quartier, alors marécageux et malsain, de la Trinité du Mont. Quatre mille maisons étaient contaminées. Un homme héroïque, Jean Paul Bubalo, fit, dans sa maison, un hôpital. Bien que le fléau lui eût enlevé sa femme et son fils aîné, il ne cessa point de distribuer des secours. Il se vit bientôt débordé et recourut au cardinal Marc-Antoine Amulio, qui fit appel aussitôt au zèle intelligent de François de Borgia. Borgia demanda au pape des ressources, fit recueillir des aumônes par les capitaines des quartiers; puis, distribuant la région pestiférée en quinze sections, organisa, en chacune, une sorte d'ambulance, fournie de remèdes et de vivres, dirigée par un Père et un Frère. Douze hommes, indiqués par les magistrats, transportaient les vivres et les remèdes; les étudiants du collège romain et du germanique se firent hospitaliers volontaires. Des Pères, accompagnés de médecins, visitaient les maisons atteintes, et les quinze dispensaires ne suffisant pas, Borgia loua une maison, destinée à servir d'hôpital central. Quarante religieux s'étaient employés, pendant cette épidémie, au

---

1. Le 17 août 1568, Borgia écrivait au P. Araoz : « Le Pape a nommé une congrégation de cardinaux pour promouvoir la conversion des infidèles et des hérétiques. Le roi ne doit pas s'en offenser : les cardinaux chargés des infidèles sont des serviteurs de la couronne; ce sont les cardinaux Amulio, Sirlet, Crivelli et Caraffa. »

service des malades ; mais ce fut l'intelligente organisation inspirée par Borgia qui permit de triompher du fléau.

Pie V et Rome entière lui en furent reconnaissants, et quand, en 1568, une épidémie analogue s'annonça, ce fut immédiatement à Borgia que Pie V confia l'administration des secours publics.

\*  
\* \* \*

L'amour efficace et sincère que le Pape Pie V témoignait à la Compagnie et à François de Borgia, causait à certains une amère déception. En Espagne surtout, les jaloux clabaudaient et essayaient de travestir les sentiments du Pape. Le 7 mars 1568, Borgia crut devoir écrire aux provinciaux d'Espagne :

« On ne devrait pas répandre, au préjudice d'un Ordre religieux, des nouvelles qu'on ignore et toutes fondées sur des imaginations. Je veux donc détromper V. R. et tous mes chers frères et fils de ces provinces. La meilleure preuve qu'aucune nouveauté ne nous alarme, c'est que vous n'en êtes pas avertis .... Aussi bien, S. S. aime la Compagnie ; Elle lui accorde toutes sortes de grâces et de faveurs, et lui montre son amour, non seulement par des paroles, mais par des actes *publice et privatim*. A Saint-Pierre, où demeure le pape, six Pères sont employés à prêcher. Le P. Benoît Palmio, un des Assistants, prêche quatre fois par semaine à S. S. et au consistoire des cardinaux. Ce sont les jours où le pape entend le sermon, et c'est lui qui a demandé ce Père, déjà occupé cependant à prêcher le Carême dans notre église<sup>1</sup>. Un autre Père prêche à la famille pontificale ; un autre, en allemand, aux gardes ; un quatrième prêche au peuple à Saint-Pierre<sup>2</sup>. Ceux de la Compagnie, qui vont baiser le pied du Saint Père, sont fort bien reçus. Le pape traite en vrai père les affaires qui les amènent. A Rome seulement, il donne à la Compagnie plus de deux cents ducats

---

1. Après Palmio, Salmeron remplit l'emploi de prédicateur apostolique, puis Tolet, qui le conserva jusqu'à ce que Clément VIII l'eût créé cardinal.

2. Les PP. Galliardi et Benoît Pereyra prêchaient au Pape, en latin. A l'instigation du Cardinal Comendon, le Pape chargea aussi, à perpétuité, la Compagnie de fournir l'orateur du Vendredi-Saint, à la chapelle du palais.

d'aumône : ces faveurs et d'autres qui doivent rester secrètes ou qui ne me viennent pas en mémoire suffisent à montrer combien, ici, nous pouvons rire, en voyant une telle différence entre ce qu'on dit là-bas et ce qui se passe à Rome. Que le Seigneur nous donne la conformité à sa sainte volonté, et réjouissons-nous de tout ce qu'il ordonnera de nous. »

Tout n'était pourtant point faux dans les racontars espagnols. Saint Ignace avait jugé le chœur conventuel incompatible avec les ministères auxquels il destinait la Compagnie. Il avait aussi voulu, et les bulles d'institution de l'Ordre avaient établi, que les vœux simples, émis par les religieux, au terme de leurs deux années de probation, les constitueraient vraiment religieux, leur permettraient d'être ordonnés, au titre de la pauvreté religieuse, et qu'après une période de formation assez longue, certains seulement seraient admis à la profession solennelle des quatre vœux, tandis que les autres ne feraient que des vœux non solennels, les établissant coadjuteurs spirituels.

Revenant sur une disposition prise par Paul IV, puis abolie par Pie IV, Pie V désira que les maisons professes de la Compagnie eussent le chœur. François de Borgia représenta au pape que l'assiduité au chœur se conciliait malaisément avec les ministères de la Compagnie, et que mieux valait s'affranchir d'une si grave obligation que la remplir imparfaitement. Pie V insista, et permit seulement d'attendre la publication du nouveau bréviaire romain. Le chœur n'était, du reste, imposé qu'aux seules maisons professes et aux seuls religieux qui y pourraient prendre part sans nuire à leurs ministères. En conséquence, le 3 mai 1569, Borgia écrivait au provincial de Castille : « Nous ne pouvons éviter désormais d'avoir le chœur dans les maisons professes, bien que vous n'ayez peut-être pas reçu là-bas le nouveau bréviaire. Si vous avez quelques-uns de ces bréviaires, que l'office se dise dans le chœur. Ces bréviaires sont mieux ordonnés et plus courts que l'ancien bréviaire romain. Si vous n'en avez pas, récitez l'ancien office, jusqu'à ce que vous en ayez de nouveaux. Que la façon de réciter l'office soit simple et brève, sans préjudice des ministères que la Compagnie a coutume d'exercer. Ici, nous récitons les litanies

après la messe, ou avant, dans le chœur de l'église. Que tout s'observe selon le *Motu proprio* de S. S. »

L'autre ordonnance de Pie V troublait plus profondément l'Institut de la Compagnie. « A Noël dernier, écrivait Borgia au P. Nadal, le 7 juin 1567, le Pape a enjoint à son vicaire de Rome de n'ordonner aucun religieux qui ne fût profès, les nôtres compris, et cela, pour se conformer aux prescriptions du concile, et afin que les prêtres, qui sortiraient de l'Ordre, ne restassent point sans bénéfice et contraints de mendier. Nous avons traité l'affaire avec les cardinaux de la Congrégation du Concile, et nous leur avons surabondamment prouvé que notre pratique, confirmée par bulles et brefs, d'ordonner nos scolastiques était justifiée, et qu'aucun désordre n'en pouvait résulter pour l'Église... Ils en convinrent et proposèrent d'ordonner les scolastiques, à condition que, si la Compagnie les chassait ensuite, elle leur devrait fournir une rente. Cette décision plut d'abord au Pape ; puis il nous fit remarquer que ce serait un lourd fardeau pour la Compagnie et une source de tentations pour les sujets, et qu'il préférerait qu'on n'ordonnât que des profès. Nous lui avons porté de nouvelles raisons... On a fait grande diligence, on a rédigé une information pour les cardinaux, et ils ont été d'avis (ils sont dix) que l'ordination de nos scolastiques n'était point contraire au concile... Ils en référèrent au pape, mais Sa Sainteté jugea pourtant meilleur que les nôtres fussent profès avant d'être ordonnés. J'ai demandé au cardinal Alciato si cette décision du Pape était un conseil ou un ordre. Il m'a répondu que c'était un ordre, et non pas seulement pour ceux de Rome, mais pour tous. J'allai, moi-même, parler au pape ; je vis que c'était bien sa volonté, et que lui apporter plus de raisons ne conviendrait pas, d'autant plus qu'il est le père de tous, le nôtre en particulier, et qu'il montre à la Compagnie une grande et paternelle affection. »

Que convenait-il de faire ? Ordonner les scolastiques au titre patrimonial, et leur laisser, jusqu'à leur profession, le domaine de leurs biens, qu'ils retrouveraient en cas de sortie ; ou n'ordonner que des profès ? On résolut d'obéir simplement



au pape<sup>1</sup>. Pendant le reste du généralat de Borgia, tous es candidats aux Ordres firent d'abord leur profession solennelle des trois vœux. Par suite, le grade de coadjuteur spirituel disparaissait, et l'on était forcé, ou de restreindre le nombre des prêtres, ou de multiplier sans mesure celui des profès.

François de Borgia dut éprouver une amère anxiété en voyant altérer entre ses mains l'Institut dont il avait la garde. Son journal spirituel porte la trace de cette anxiété. Souvent, durant cette période, il note qu'il prescrit, dans toute la Compagnie, des prières perpétuelles « pour l'affaire de l'Institut... pour ce que le Pape a ordonné, » et, plus souvent encore, il répète sa prière coutumière : « Que Dieu me prenne ou qu'il m'aide ! »

Les adversaires de la Compagnie, en Espagne surtout, commentaient à leur façon les actes du Saint Père. « Il va détruire la Compagnie, disaient-ils. » On colportait des histoires tendancieuses. Un jour, le P. Palmio prêchait devant le pape sur l'Immaculée Conception, et Pie V, fatigué, s'était retiré pendant le discours. On crut le pape blessé dans ses opinions théologiques. Alarmé de ces bruits persistants, le cardinal Pacheco, archevêque de Burgos, les rapporta à Pie V, qui, très ému, s'écria : « Loin de nous un tel péché ! » Dieu avait permis qu'un saint prît une mesure qui éprouvait l'obéissance de la Compagnie. Cette obéissance fut loyale et entière. Pie V mourut le 30 juin 1572, et, trois mois après, François de Borgia le suivit dans la tombe. Du ciel, les deux saints firent cesser l'épreuve.

Le 12 décembre 1572, on écrivait de Rome en Espagne : « S. S. le Pape Grégoire XIII a rétabli les deux points de l'Institut que le Pape Pie V avait altérés, à savoir : l'exemption du chœur et le pouvoir d'ordonner librement les sujets avant la profession.

---

1. Borgia écrivait, le 9 octobre 1567 : « J'ai été consolé de voir le consentement unanime des Provinciaux sur ce point qu'il ne fallait pas ordonner au titre patrimonial, et que les ordinands doivent être tels qu'ils méritent tous d'être profès. C'est ce qu'on observera, avec la grâce du Seigneur. »

» On rédige actuellement un bref à ce sujet. On vous enverra une copie de ce bref par ce courrier, si on le peut. Je vous en avertis dès maintenant, afin que V. R. sache qu'elle peut faire ordonner ceux de sa province qui auront les vertus religieuses et la science que requièrent nos Constitutions. »

---

## CHAPITRE IV

### LA MALADIE. — DERNIÈRES FONDATIONS

La multitude de ses travaux, peut-être aussi l'angoisse qu'il venait de ressentir compromirent, à cette époque, la santé du P. François. Il n'avait, jusqu'alors, été arrêté que par de légères attaques de goutte dont un séjour à Frascati le remettait : « Je vais partir pour Frascati, écrivait-il le 16 mars 1566, pour me reposer un peu et puis travailler davantage. »

« Je puis dire de moi, mandait-il au P. Nadal, le 12 août 1567, que j'ai plus de santé que je n'avais osé l'espérer; seules mes gastrites me gênent et me fatiguent. »

Au P. Ramirez missionnaire au Japon, Polanco écrivait le 27 octobre 1567, : « N. P. va bien et il est très aimé de tous à Rome, parce qu'il est le même que V. R. a connu en Espagne. »

Le 24 décembre 1567, Polanco écrivait au P. Araoz : « V. R. me demande de lui donner des nouvelles de Notre Père. Il venait à peine de se remettre de quelques fièvres quartes, à force de purges, qu'il commença à observer l'Avent, ne mangeant que du poisson et jeûnant comme il le faisait, il y a vingt ans, à Gandie; *et Regis ad exemplum totus componitur orbis*, non par obligation, mais chacun suivant sa dévotion. Comme j'en ai peu, et pas de santé de reste, je fais moins. Aujourd'hui, nous dinions à la table de notre Père. Nous étions les P. Éverard, Madrid, Miron et moi; tous nous mangions de la viande; seul notre Père prenait du poisson, bien que ce fût un dimanche. Je vous dis cela, afin que vous vous rendiez compte de mon peu de dévotion, et que vous vous consoliez de la santé que Dieu Notre-Seigneur donne à Notre Père. »

« Ma santé, écrivait Borgia lui-même au comte d'Oropesa, le 7 mars 1568, subit quelques accidents, mais après tant d'années et de préoccupations, il serait insensé de ne pas reconnaître que celle qui me reste est plus que suffisante. Que l'auteur de la vie et de la santé se serve de tout. » Le 27 avril 1568, il annonçait au P. Nadal que la goutte l'avait tenu alité toute la semaine sainte, et qu'il n'avait pu célébrer le jour de Pâques.

Mais, durant l'été de 1568, François de Borgia fut atteint d'une grave maladie, dont une série de lettres nous permet de suivre le cours.

« Cet été, écrit-il le 3 octobre, je suis resté plusieurs mois alité avec la fièvre, » Et, le 6 octobre, au P. Araoz : « Une des raisons qui me forcent d'être plus bref que je n'ai coutume, et que je ne voudrais, c'est que je suis alité depuis un mois, avec des fièvres qui ont dégénéré en accès de tierce et de quarte. Les médecins m'ordonnent aujourd'hui de me lever un peu. Que le Seigneur fasse ce qui lui plaira. Je tiens cela pour la vraie médecine<sup>1</sup>. »

Le 20 novembre, il écrit à l'Abbesse des Clarisses de Madrid : « Durant la longue et pénible maladie, par laquelle il a plu à Dieu Notre-Seigneur de me visiter, et dont le P. Gobierno vous aura parlé, vos lettres n'ont pas été un petit soulagement. Celles que j'ai reçues, fin septembre, m'ont particulièrement consolé, à cause des bonnes nouvelles que V. R. me donne de cette maison de Dieu et de S. A.<sup>2</sup> Mais comme plus nécessaire, et le méritant davantage, j'ai porté un plus lourd fardeau. Voilà deux mois et demi que des fièvres tierces et quartes et des attaques de goutte me tiennent alité. Grâce à Dieu, je vais beaucoup mieux, mais ma faiblesse est si grande, et si fréquents les retours de la maladie, que j'ai à peine assez de force pour mettre ma signature au peu de lettres que je signe. Je me réjouis que vous ayez reçu l'image de

---

1. « Je voudrais être long, écrit-il le même jour, au P. Bustamante ; je ne le pourrai pas. Depuis un mois, les fièvres me tiennent alité. Elles ont fini par me causer une grande faiblesse et m'ont laissé des accès de fièvre quarte. C'est aujourd'hui la première fois que je puis me lever, et seulement deux heures. Je ne puis davantage. Que le Seigneur soit loué en tout ! »

2. La Princesse Jeanne de Castille, retirée dans le couvent.

Notre-Dame. C'est bien le moins que, quand Notre-Seigneur me donnera plus de force, je fasse peindre un tableau sur cuivre pour V. R., afin qu'il dure davantage. Il servira à vous rappeler de me mieux recommander au Fils et à la Mère, dont nous viennent tant de biens. »

« Je vous écris de mon lit, mande-t-il, le 24 décembre, au Grand Maître de Montesa, à Oran. Et je ne me remettrai pas avant le printemps. J'ai été malade de fièvres continues, et de vingt attaques du mal ancien, que les années augmentent. Un de mes genoux s'est enflé d'humeur si mauvaise, qu'une consultation de médecins et de chirurgiens avait décidé de l'ouvrir. Jusqu'à présent nous le traitons avec des frictions et des emplâtres. Voilà pour la santé corporelle ; c'est ce qui importe le moins. » Il félicitait ensuite le Grand Maître de ses victoires et l'avisait qu'il envoyait vingt Pères au Pérou....

Il annonce au P. Bustamante, le 27 décembre, qu'il lui est survenu une infirmité de vessie qui le retient alité, mais il ne peut appeler cela maladie, en comparaison de l'état passé.

Ce jour même, le P. Polanco écrivait à Carlos, duc de Gandie : « La maladie de Notre Père a commencé par des fièvres d'été, qui l'éprouvèrent plus qu'elles n'ont coutume de faire. Elles mirent sa vie en danger, et alarmèrent les médecins plus que moi. J'ai la ferme confiance que, bien que Dieu Notre-Seigneur se soit déjà beaucoup servi des travaux de N. P., il ne veut pas encore lui donner le repos, mais augmenter plutôt ses mérites par une longue vie, afin de doubler la couronne qui en résultera. Ayant été plusieurs fois témoin de ses maladies, j'ai dit, ce que je répète à présent, que la si grande nécessité que nous avons de sa vie et de sa santé, nous garantissent leur durée. L'automne et l'entrée de l'hiver ont peu servi à lui rendre des forces, mais, en comparaison de ce qui est passé, nous pouvons dire qu'il va bien, malgré sa faiblesse et quelques reliquats du mal, qui lui font garder le lit et l'obligent à s'occuper très peu, ou point, d'affaires. »

Ce même jour, Borgia dictait, pour son fils Alphonse, une lettre qu'il pouvait à peine signer.

« Hier, écrit-il au P. Araoz, le 7 janvier, j'ai dit la messe, grâce



au Seigneur qui m'a donné assez de force. Depuis quatre mois entiers, une grave maladie m'avait empêché de célébrer. Malgré tout, je me sens encore assez faible. »

Le 19 janvier, il écrit à ses enfants, Alvaro<sup>1</sup> et Jeanne, Marquise d'Alcañices, qu'il va mieux. « Ecrivez-moi souvent, leur dit-il. Vos lettres me consolent beaucoup. » A son fils Jean, il écrit : « Je commence à réciter le bréviaire. Et pour que vous-même ne cessiez pas de le dire, faute de livres, le P. Denis (Vasquez) vous envoie le bréviaire que vous avez demandé. Il n'est pas si long que l'autre ; il est dévot et facile. Du reste, à qui aime, rien n'est difficile ! »

« Voilà six mois que je suis malade, écrit-il le 2 mars, au Cardinal Hozius. Aussi V. S. me pardonnera-t-elle si je suis si peu diligent à lui écrire. Que n'ai-je des forces égales à ma bonne volonté ! »

A la même date, il mande à Carlos, son fils aîné, qu'il est encore faible. « Cependant je commence à me sentir mieux, ajoute-t-il, si bien, qu'à quelques jours de fête, j'ose dire la messe. »

« V. M. croira à ma longue et dangereuse maladie, mande-t-il à l'impératrice Marie, le 20 avril 1569, puisqu'il y a tant de mois que je cesse de lui écrire et que je n'ai même pas répondu à sa lettre. Je suis heureux que (nos Pères) ses serviteurs lui aient rendu service. Mes indispositions m'empêchant de le faire, je suis heureux que d'autres le fassent pour moi. J'ai travaillé afin de trouver le prédicateur italien que V. M. demande pour Vienne ; j'espère qu'il pourra bientôt partir... Tant de Pères sont partis de Rome, que je demeure étonné de l'ouvrage qu'ils font. S. S. en a envoyé quatre en France avec les troupes ; le grand commandeur en a pris quatre autres sur les galères du roi ; j'en fais partir vingt pour l'Inde. Outre cela, on en a envoyé en Allemagne et en France, si bien que, si le Seigneur n'y supplée point, les forces humaines ne suffiront pas... C'est la première lettre que j'écris depuis ma maladie, et ma main n'est pas si forte que ma bonne volonté de servir V. M. Le reste sera pour quand j'aurai plus de force. »

« Je vais bien, gloire à Dieu, écrit-il le 3 mai, et tellement mieux,

---

1. Alvaro avait épousé sa propre nièce, fille de sa sœur Jeanne.

que, demain, je pars pour la maison de Notre-Dame, à Lorette, qui se trouve à quelques journées de Rome. »

« Très illustre et aimée en Notre-Seigneur, écrit-il le 3 mai, à sa fille Jeanne, que le Seigneur soit grandement servi, et toute votre maison consolée, comme je l'ai été, par le nouveau fruit que Dieu Notre-Seigneur a donné à la Marquise<sup>1</sup>. Par dévotion à saint Thomas, vous lui avez donné le nom de ce saint ; j'espère que parents et enfants auront, dans l'apôtre, un bon avocat au ciel. Félicitez de ma part la Marquise et le Marquis. Je ne leur écris pas, parce que, demain, je pars pour Notre-Dame de Lorette ; ce sera une absence d'une vingtaine de jours. Je vais remercier la Mère de Dieu des nombreux bienfaits qu'elle m'a accordés, durant ma longue maladie. J'ai six jours de voyage à faire à l'aller ; autant au retour. Vous en conclurez que je vais notablement mieux. Il faut avouer que j'espérais avoir plus de force pour ce voyage. Mais je comprends que, dès que les chaleurs viendront, on ne me laissera point partir. J'espère me bien trouver de ce voyage. »

Le 6 juin, il mande à D<sup>a</sup> Éléonore de Mascarenhas :

« Très illustre dame et sœur en Jésus-Christ. Il ne faudrait pas que ma sœur s'offensât que son frère ne lui ait pas écrit, au moment de ses tribulations<sup>2</sup>, pour la consoler de son mieux ; il n'avait ni mains, ni tête, pour le faire. Vous aurez appris, qu'à ce moment même, il a plu au Seigneur de me visiter par une grave et longue infirmité qui a duré huit mois. Ce mois de mai, je suis parti pour Notre-Dame de Lorette, avec encore des fièvres tierces. Je prends maintenant des forces ; je recommande dans mes sacrifices l'âme du Prince notre seigneur. Puisse-t-il être au ciel ! Sa fin a été catholique ; aussi, doit-on espérer qu'il aura obtenu miséricorde. Quant à ce misérable (que je suis) pour ne pas parler d'un être si piteux, je dirai que bien aveugle est celui qui ne le connaît pas. Vous, ma sœur, vous le traitez et le connaissez depuis longtemps ; j'ai donc peu à vous en dire. A ma place,

---

1. La petite-fille de Borgia et la femme d'Alvaro.

2. Causées par la mort du Prince d'Espagne, D. Carlos, et de la reine Isabelle, troisième femme de Philippe II.

je prierai le P. Manuel (Lopez), Provincial de votre province (Tolède), qui est si grand serviteur de Dieu, et portugais, d'avoir soin de votre service et de votre consolation. Que le Seigneur daigne s'apitoyer sur nos misères, sur les nôtres, et à nous surtout qui sommes si proches du départ de cette vie. Quand les années et les infirmités se réunissent, pas besoin d'autre avant-coureur. Que le Seigneur nous prépare au dernier voyage, et rende ma sœur aussi sainte que je le désire et le lui demande. *Amen !* »

Le P. François se remit enfin de sa longue maladie. « Notre Père va bien, écrivait-on, le 13 septembre, à la Marquise d'Alcañices ; il va mieux qu'il y a vingt ans. Il prend maintenant du poisson, ce qu'il ne faisait pas alors. »

Le 30 juin, Borgia écrivait au P. Strada : « Je crois que V. R. m'a visité de ses prières, bien qu'elle ne m'ait pas visité de ses lettres, qui m'auraient grandement consolé dans cette longue et dangereuse maladie. Comme j'en sors avec le désir d'amender ma vie, je suis, me semble-t-il, obligé d'animer mes Pères et mes Frères dans le Seigneur, à suivre leur vocation avec plus de diligence, d'amour et de force. Je l'ai écrit à toutes les provinces, et j'en ai parlé aux Pères de Rome les plus anciens. V. R. est du nombre des vétérans, et je serais coupable si je ne lui représentais pas la même chose, lui demandant très chaleureusement que, de nouveau, elle s'anime à travailler dans la vigne du Seigneur, et qu'il n'y ait rien qui lui soit une occasion d'enfouir le talent que le Seigneur lui a donné pour la prédication de l'Évangile. Je vous le dis, Père très cher, *accingere gladio tuo, potentissime !* Considérez que la parole de Dieu n'est pas un glaive qu'il faille laisser rouiller dans le fourreau. Vous consolez beaucoup ceux qui demandent, là-bas, à grands cris, le pain de la parole, et vous consolerez aussi ceux qui, d'ici, sont obligés de dire aux prédicateurs : *Clama, ne cesses !* J'espère de votre charité qu'il suffira de lui représenter mon désir ; je n'ajoute rien, sinon que je vais mieux, grâce au Seigneur, quoique pas assez fort pour faire de longues écritures. Je me recommande à vos SS. SS. et prières. »

Des forces qui lui étaient rendues, François de Borgia entendait se servir avec une ardeur renouvelée. Des soins les lui eussent conservées. Ce furent d'excessives fatigues, acceptées par obéissance, qui les ruineront deux ans plus tard. Il ne souffrit, dans l'intervalle, que de quelques attaques de goutte. On en signale une le 31 janvier 1571. Le 12 février, il dicte, pour le Cardinal de Lorraine, une lettre qu'il ne peut écrire lui-même parce qu'il est alité et souffrant de la goutte<sup>1</sup>.

Le début de sa longue maladie avait coïncidé avec la venue à Rome (août 1568) des Procureurs envoyés par les différentes provinces. Borgia ne put présider leur Congrégation, et dut se faire remplacer par le P. Éverard Mercurian, mais, à peine convalescent, il voulut, du moins, écrire à toute la Compagnie une lettre qu'il exhortait à la pratique des constitutions, à la poursuite assidue de la sainteté.

Le voyage de Lorette, auquel il s'était engagé par vœu, avait effrayé les médecins de Rome. Confiant en Notre-Dame, Borgia le voulut cependant tenter. Le Cardinal Pacheco lui avait envoyé une litière que François trouva trop luxueuse ; il en demanda une plus simple, et fit assez péniblement son pèlerinage. A Lorette, il retrouva ses forces, et, comme on l'a vu par sa lettre au P. Strada, il voulut employer ce renouveau de santé à *amender sa vie passée*, c'est-à-dire à remplir sa charge avec encore plus de courage.

Au retour de Lorette, il se retira quelque temps à Frascati, pour achever de se remettre. Le 31 juillet 1569, il procéda au premier transfert des restes de saint Ignace. De l'ancienne église de la Strada, il les fit porter à la nouvelle église en construction. A cette occasion, le corps du Père Lefebvre, vainement recherché, ne put être retrouvé. Depuis 1566, Borgia avait ordonné au P. Pierre de Ribadeneyra d'écrire la vie du Saint Fondateur ; à cet effet, il avait réuni les différents documents relatifs à saint Ignace, ceux notam-

---

1. « Quod si carnis et sanguinis ratio aliqua ad Dei honorem est tribuenda, ea conjunctio quæ mihi cum Guisianorum Illma familia intercedit, peculiari modo, ut ornamentum, ita et ut consolationem mihi non mediocrem offert, etc.... » Le duc de Guise, frère du Cardinal, avait épousé Anne d'Este, fille d'Hercule II de Ferrare, cousine issue de germains de Borgia.

ment, qu'avait écrits le P. Gonzalvez de Camara. Ribadeneyra, chargé de la surintendance des collèges de Rome, et très fatigué, n'aurait point, de lui-même, assumé ce travail, qui est dû, lui aussi, à l'instigation de François de Borgia.

Avant de tomber malade, Borgia avait obtenu de Pie V la permission de faire copier la Madone de Sainte-Marie-Majeure, dite Madone de Saint-Luc. Il aimait cette image, et c'est d'elle, sans doute, qu'il disait, dans son journal, le 9 novembre 1566 : « J'ai été consolé par une image de la Madone. » Il fit prendre diverses copies de ce tableau. Il en envoya une à la reine de Portugal<sup>1</sup>, une aux filles de l'empereur Ferdinand I, une autre à son fils Carlos. Il en remit une, en 1570, à Ignace d'Azevedo qui repartait pour le Brésil. Pour répandre plus aisément sa chère image, il la fit réduire et graver sur cuivre.

---

1. Il accompagnait cet envoi de la lettre suivante :

« Que le Saint-Esprit, notre bien et notre consolation véritable, donne à V. A. une aussi abondante consolation que le désire votre serviteur! Je l'en supplie, en retour du souvenir que V. A. a gardé de celui qui fut, dans le monde, son ancien serviteur, et qui, en religion, reste son très fidèle intercesseur, et dont le devoir est de s'affliger de tout ce qui, là-bas, afflige V. A., de se réjouir de tout ce qui lui donne joie et paix. Plaise à la Divine Majesté que cette paix croisse chaque jour comme nous le désirons et l'en supplions. J'estime que V. A. aura retiré un grand profit de ses peines, selon ce que dit l'Apôtre, qu'à ceux qui aiment Dieu tout tourne à bien. Puissé-je moi-même, avoir retiré du profit de la maladie de neuf mois que je viens d'éprouver, mais, étant misérable, je ne sais recueillir les joyaux que le Seigneur envoie du ciel pour enrichir nos âmes. Je vais bien maintenant, et prêt à servir V. A. en tout ce qui lui plaira de me commander. Le P. Ignace (d'Azevedo) le lui dira. Par ce Père, j'envoie à V. A. un présent qui, je l'espère, sera tout à fait à son goût et qui me console beaucoup. L'image qu'il porte à V. A. est un des plus remarquables trésors que puisse posséder une reine dévote à la Mère de Dieu. C'est la copie du portrait qu'a peint saint Luc, et qu'on conserve, avec une souveraine vénération, à Sainte-Marie-Majeure. Je demande à V. A. de la placer dans sa chapelle, à l'autel de son oratoire, et de l'entourer de la vénération dont S. S. Elle-même l'honore. Le Pape n'a pas consenti à la descendre du lieu qu'elle occupe dans cette église, afin que le peuple ne la vît pas de trop près. Comment cette copie est venue en mes mains, le P. Ignace le racontera. V. A. sait à quel point je me crois tenu de la servir. Je n'ai donc plus qu'à offrir au Père Éternel les mérites de la Passion de son très saint Fils, afin, qu'en leur considération, il fasse comprendre à V. A. les douleurs de cette Passion. S'y conformant, V. A. méritera de participer à la glorieuse résurrection. Amen! De Rome, le 2 juillet 1566. »





Pie V continuait à accorder à Borgia plus que celui-ci ne demandait, et quelques-uns des désirs du Pape, causèrent alors au Général de vives anxiétés. Pie V, par exemple, désira que le P. Tolet, prédicateur de S. S. demeurât au palais apostolique. La seconde congrégation avait demandé au Général d'interdire à ses sujets le séjour dans les palais des princes, et Borgia avait, en maints endroits, fait observer cette décision. Il essaya de détourner Pie V de son dessein. Le Pape répondit qu'il n'ordonnait pas, mais se contentait de prier. Borgia céda ; il obtint du moins, pour conserver au P. François Tolet les avantages de la vie de communauté, qu'au Vatican, le Père prît avec lui deux compagnons.

S. Pie V voulut-il créer Borgia cardinal ? En 1566, le bruit en courut en Espagne, avec une telle persistance que le P. Polanco, le 20 juin, crut devoir écrire au P. Carrillo, Provincial de Castille :

« Nous nous sommes amusés de ce que, là-bas, vous pensez au sujet du chapeau rouge de Notre Père. Ici on en a parlé un peu, mais le Père a fait un tel visage à ceux qui traitaient ce sujet, que personne, j'imagine, n'osera lui en reparler. Présentement il n'en n'est plus question, et nous n'avons aucun sujet de craindre, car de telles dignités n'ont pas coutume d'être imposées par force, et à qui, loin de les estimer, dit clairement, qu'en les lui donnant, on lui ferait plus de peine qu'en lui enjoignant de mourir. Le Pape, et ceux qui voudraient agiter cette affaire, désirent que Notre Père vive, pour le service de Dieu. Aussi, je ne crois pas que, sur ce point, on le chagrine. Par conséquent le généralat n'étant pas vacant, il ne peut être question d'une autre élection, et comme je vois Notre Père avec de la santé et des forces, j'espère que Jésus-Christ Notre-Seigneur nous le va laisser longtemps. »

En dépit des belles assurances du secrétaire, le danger n'était point passé. Le 13 décembre, Borgia écrivait, en effet, dans son journal, cette note qui ne peut faire allusion qu'à la crainte du cardinalat : « Tu veux la croix !... Je voyais bien que je ne voulais pas d'honneurs... Finalement, je me suis calmé avec espérance et

crainte, mais me confiant en la bonté de Dieu qui ne les laissera pas orphelins... J'ai offert neuf messes et des pénitences pour que le Seigneur ne le permette point ; je parle de l'honneur... à moins que ce ne soit sa volonté déterminée et pour sa plus grande gloire. »

Et son anxiété fut si grande, qu'il en tomba malade. Le 14, il écrit : « J'ai été malade, mais plein de confiance ; » le 15 : « J'ai communie, j'ai été indisposé mais consolé ; » le 16 : « J'ai dit la messe ; consolation. D'une façon ou d'une autre j'ai confiance dans le secours divin... » Il parle ensuite d'espérance, puis se tait : le danger, sans doute, était alors définitivement écarté.

Les efforts de François de Borgia ne purent entraver un autre projet de Pie V. Le Général dut accepter, pour la Compagnie, une charge redoutable, que la III<sup>e</sup> Congrégation générale sembla lui reprocher d'avoir assumée<sup>1</sup>. Par une lettre adressée à toutes les provinces, Borgia, le 28 avril 1570, expliquait ainsi sa conduite :

« V. R. sait que trois églises de Rome possèdent des confesseurs qui se nomment Pénitenciers : Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean de Latran et Saint-Pierre. Après avoir accompli d'autres réformes, S. S. a voulu aussi donner une nouvelle organisation aux pénitenceries. Elle a confié aux Franciscains la pénitencerie de Saint-Jean de Latran. Ces religieux devront y entretenir huit Pères. Elle a confié aux Dominicains la pénitencerie de Sainte Marie-Majeure ; mais Elle a toujours affirmé que la pénitencerie de Saint-Pierre, qui est la principale, et qui toujours, dans l'Église universelle, a joui d'une grande prééminence, Elle la voulait confier à la Compagnie. Cette pénitencerie jusqu'ici a été occupée par des docteurs éminents en science et en crédit, par des membres de divers Ordres religieux, par des prêtres séculiers choisis, et théologiens

---

1. La III<sup>e</sup> Congrégation générale, qui élut Éverard Mercurian, successeur de François de Borgia, rédigea une formule d'information, pour servir à l'élection du Général, et afin, dit-elle, d'obvier à certains inconvénients que la Compagnie a soufferts ou qu'elle peut souffrir.

Le 4<sup>e</sup> point signalé est celui-ci : « Croit-on que N. travaillera sérieusement à délivrer la Compagnie de beaucoup d'emplois qui ne conviennent pas à notre Institut et nous chargent au point de nous faire abandonner d'autres ministères conformes à l'Institut, tels sont les séminaires, les pensionnats, les collèges de pénitenciers, etc. »

éminents. Il y a dix mois, S. S. appela l'Ill<sup>me</sup> Cardinal Alciato, Grand Pénitencier en l'absence de l'Ill<sup>me</sup> Borromée, afin, qu'en son nom, le Cardinal nous chargeât de la pénitencerie de Saint-Pierre. S. S. l'a pris tant à cœur, que bien que, de ma part, par écrit et de vive voix, j'aie représenté à S. S. que c'était une affaire fort difficile, tant à cause de l'entreprise elle-même, que parce que cet office semblait ne pas convenir à notre Institut; (c'est un office qui entraîne une prééminence et une dignité), et aussi parce que ce changement n'irait pas sans attrister ceux qui doivent être remplacés; malgré ces nombreuses excuses, S. S. a aplani toutes les difficultés. Elle a réduit la pénitencerie de telle sorte qu'elle ne répugnât nullement à notre Institut et à notre façon de vivre. Elle accepte en effet que le Général nomme les pénitenciers et les change *ad nutum suum*, qu'ils dépendent de son gouvernement, que ce collège de pénitenciers soit comme une quelconque de nos maisons<sup>1</sup>, et elle le dote suffisamment. La pénitencerie comprendra douze prêtres, et, en tout, vingt sujets. Quant à la dignité de l'emploi, S. S. a voulu qu'il devînt un simple ministère de confessions. Pour les pénitenciers en charge, S. S. a dit qu'elle veillerait à ce qu'ils eussent une situation en rapport avec leur qualité et leur crédit. Je lui ai demandé de vouloir bien me dire si cette détermination venait de sa volonté, ou du conseil de quelqu'un, pris d'un saint zèle, mais peu attentif aux difficultés qui s'ensuivraient; S. S. a répondu que c'était sa détermination bien pesée, et Elle voulut bien me développer les raisons qui l'avaient mue. Le 1<sup>er</sup> mai, c'est-à-dire dans quatre jours, on prendra possession de cet office, et on l'inaugurera par un jubilé très complet, que S. S. accorde pour bien commencer. Les pénitenciers ont leur maison attenante au Sacré Palais. Le collège se compose de sujets des principales nations : espagnole, française, italienne, portugaise, allemande, anglaise, polonaise. J'ai cru devoir avertir V. R.

---

1. En surcharge, la minute porte ces lignes : « Pour moi, ce qui me console beaucoup, c'est de voir que non seulement j'ai fait toutes les représentations que le respect et l'obéissance dus à S. S. permettaient, mais encore que tout Rome en est informée et que c'est bien contre notre volonté que nous avons été chargés d'un office si important, qui, de l'avis de beaucoup, ne devait pas être accepté. »

de cette fondation, afin qu'elle sache ce qui se passe ici, quelle est l'affection de S. S. pour la Compagnie, et aussi pour qu'elle recommande à Dieu ce ministère. »

La résolution de confier à la Compagnie la pénitencerie de Saint-Pierre était bien de Pie V, mais c'est saint Charles Borromée qui la lui avait suggérée, et qui, généreusement, fit les frais d'installation du nouveau collège.

Le 24 mai 1570, Borgia écrivait, en effet, au Recteur du collège de Milan : « Nous aiderons le Cardinal Borromée, autant que nous le pourrons, mais Sa Seigneurie ne nous a pas aidés beaucoup, en nous faisant avoir cette pénitencerie de Rome, où seront occupés douze prêtres. »

Le 16 septembre, il écrit, lui-même, au Cardinal : « Nous avons dû accepter la pénitencerie, mais il a fallu meubler la maison, bâtir même, la pourvoir de livres et d'ornements. Huit cents ducats y ont passé et puis quatre cents, et on en a encore dépensé quatre cents. Nous ne savions pas au début, que c'était la bourse de V. S. qui devait tout payer ; quand nous l'avons appris, nous avons songé à parler au Pape de nos besoins. On nous a conseillé d'en informer plutôt V. S. et de lui demander les trois cents ou quatre cents ducats qui nous sont nécessaires. Nous suivons ce conseil ; si nous pouvions de quelque façon aider V. S., nous le ferons. »

Le 4 décembre, saint Charles avait envoyé cent ducats et quatre-vingt livres. Borgia le remercia, et le pria humblement de payer le reste de la dette.

Trois saints contribuèrent donc à la transformation de la pénitencerie. La part prise à ce changement par saint Pie V et par saint François était connue. On savait moins, on ignorait même qu'il eut, pour principal auteur, saint Charles Borromée.

---

## CHAPITRE V

### LES MISSIONS

En 1559, François de Borgia avait regretté de ne pouvoir, faute de santé, s'offrir au P. Laynez pour les missions de l'Inde ; depuis, il semble avoir rêvé l'apostolat. En janvier 1567, il écrivait au P. J.-B. de Ribera : « Bien que je sois avancé dans la cinquantaine, je n'ai pas perdu cependant l'espérance de voir ces régions (l'Inde) et d'y finir ma vie, dans le service de Dieu et l'aide des âmes. *Pater mi ! Viriliter age et esto robustus !* vous souvenant de la faveur que Dieu fait à ceux, qui, par obéissance, sont envoyés dans les missions apostoliques, et peuvent consacrer leur vie et leur mort à un si grand service de Dieu, sans sortir de la sécurité et de l'obéissance religieuses. »

Il lui répétait, peu de mois après : « Mon cher Père, je n'ai pas perdu l'espoir de mourir là-bas, et je voudrais que tous ceux qui iront dans l'Inde, envoyés par la sainte obéissance, comprissent la grâce que Dieu Notre-Seigneur leur fait par une si excellente vocation. Ayez grand cœur, mon cher Père. Il ne faudrait pas que le sang se refroidisse avec l'âge. »

Ce que François de Borgia n'obtint pas pour lui, Dieu le lui accorda largement pour ses fils. S'il ne put s'employer lui-même à la conversion des infidèles, il eut la gloire d'y consacrer beaucoup de ses religieux, d'ouvrir à la Compagnie de nouveaux champs d'apostolat et d'y voir tomber un grand nombre de martyrs.

Les lointaines missions d'Asie n'avaient jamais été visitées. Dès le début de son généralat, Borgia résolut de leur ménager le



réconfort et l'appui d'une visite régulière. En 1566, il avait envoyé le P. Ignace d'Azevedo visiter le Brésil. Le 3 janvier 1567, il écrivait au P. Torrès, Visiteur du Portugal : « Après avoir beaucoup recommandé cette intention à Notre-Seigneur et examiné ce qui servirait au bon gouvernement de la Compagnie dans les Indes Orientales, j'ai cru convenable que, comme les autres provinces, on visitât aussi cette mission. C'est plus nécessaire pour elle que pour les autres, étant donné son éloignement, et parce qu'elle n'a jamais été visitée. Je désire qu'avec l'escadre qui partira l'an prochain, un Visiteur aille consoler tous les Pères et Frères qui, dans ces régions, servent si laborieusement Notre-Seigneur. J'ai pensé que, dans cette province du Portugal, on pourrait désigner deux Pères capables de remplir cette tâche. L'un serait le P. D<sup>r</sup> Antoine Cordeses, l'autre le P. François Enriquez. Lequel des deux ? Je m'en remets, pour le décider, à trois d'entre vous, le P. Torrès, Visiteur, le P. Léon Enriquez, Provincial, et le P. Léon Gonzalez. Faites une consulte, et, au nom du Seigneur, choisissez celui que trois voix, ou deux, désigneront. Indiquez-moi celui qui doit partir, afin que rien n'empêche son voyage, si ce n'est quelque indisposition qui lui enlèverait les forces nécessaires. J'espère que Dieu Notre-Seigneur les lui donnera, car elles serviront grandement à son service. J'envoie à celui qui devra partir, une patente et des instructions, et je laisse le nom en blanc. VV. RR. l'écriront. »

Au lieu des deux Pères désignés, ce fut le P. Egidio Gonzalez, recteur de la maison professe de Lisbonne, que, le 20 octobre 1567, Borgia envoya dans l'Inde. Toutes les missions d'Asie furent donc, ainsi que le Brésil, visitées pendant son généralat, et, de ce fait, renouvelées.

Avec une vigilance, une fermeté, une tendresse sans bornes, Borgia s'employa aussitôt à remédier aux besoins, aux abus, aux souffrances qu'il découvrait. Il comprend, tout d'abord, que plus qu'ailleurs, il faut aux missions, peu d'hommes, mais des hommes d'élite. « Il y a trois cents personnes à Goa, écrit-il en 1567 : *turba inutilis*. » — « V. R aura été avertie, écrit-il le 29 octobre 1557 au Provincial du Portugal, comme quoi, dans l'Inde, on ne veut que

très peu de sujets, mais de bons. Ils demandent que ceux qui doivent aller là-bas soient bien persuadés qu'ils ne vont pas baptiser des millions d'Indiens, mais souffrir pour Jésus-Christ et apprendre, comme des enfants, des langues barbares. »

Le 23 octobre, il écrivait au P. de Quadros, Provincial de Goa : « J'ai compris qu'il y avait, là-bas, trop de gens inutiles. J'en enverrai désormais peu, mais de bons. Ceux qui montrent trop de liberté, il faut les aider doucement, afin qu'ils n'aient aucune occasion d'amertume, et que, par leurs lettres, ils n'enlèvent pas le goût d'aller là-bas à ceux qui le désirent. »

Dans toutes les provinces, Borgia fait appel aux volontaires<sup>1</sup>; il demande que des listes de candidats soient dressées et envoyées à Rome; il félicite ceux qui s'offrent, est plein de mansuétude et de bonté pour les partants. Il relève par des lettres fréquentes ceux qui luttent dans l'Inde ou au Japon, ceux surtout que la lutte épuise ou décourage.

« Je ne m'étonne pas, écrit-il le 24 décembre 1568, au P. Serrano, à Bahia au Brésil, je ne m'étonne pas que ceux-là souffrent, qui travaillent dans des régions si éloignées, et que quelques-uns ressentent de l'affliction, et désirent revenir en Portugal. Par cela, on voit combien il importe au service divin qu'on reste en ces pays, puisque le démon fait tant d'efforts pour en détourner. Ces bons Pères doivent observer que, vivre sous le ciel du Portugal, de Rome, ou du Brésil, c'est tout un, et que ce n'est pas prendre un chemin détourné, mais un chemin de traverse (pour le ciel), que s'exposer à ces voyages et à ces fatigues, et donner sa vie pour Celui qui a accepté la mort pour nous, et qui nous promet, en échange, la vie éternelle. Qu'ils s'encouragent à la pensée de la consolation que nous, en Europe, nous éprouvons, en louant le Seigneur, du cœur qu'il donne à ceux qui, là-bas, luttent pour son amour. »

Aux élus, il annonce leur départ avec des accents parfois prophétiques et qui les devaient enthousiasmer. Il s'agissait d'envoyer

---

1. Il demande aux diverses missions des lexiques et des grammaires, pour qu'on puisse, en Europe, apprendre déjà leurs langues.

des missionnaires au Pérou. « Il y faudrait une tête et non seulement de la vertu et des connaissances, écrit Borgia à Araoz, le 16 mai 1567 ; cette tête pourrait être le P. Jean-Baptiste Segura. » Conséquemment, le 4 juin, Borgia écrivait à Segura, alors Recteur de la maison de Valladolid : « J'ai reçu votre lettre du 16 février, et j'ai dit, bien volontiers, la messe que V. R demandait, à l'occasion de sa profession. Plaise au Seigneur que V. R. tire le fruit qu'on doit attendre d'un acte si héroïque. Si ce fruit peut être cueilli dans la cité des Rois, parmi les Péruviens ou dans la Floride parmi les Caraïbes, le miracle sera plus grand que si l'on tirait l'eau d'une pierre, ou, comme dit le Prophète, de l'huile d'un rocher, *oleum ex saxo durissimo*.

» Mon bien cher Père, voici une bonne nouvelle, pour qui la désirait tant. L'ordre est donné que le P. Maître Baptiste aille offrir son sang dans les régions, où tant d'autres ont été répandre le sang du prochain<sup>1</sup>, et qu'il aille offrir l'or de la charité, où tant d'autres ont été chercher celui de la terre, et qu'il aille conquérir des âmes, et qu'il aille, par ses prédications, faire une nouvelle brèche dans cette forteresse du Nouveau Monde. Je ne sais trop si je dois me réjouir, parce que je vous aime, ou regretter votre départ. Je puis dire, en tout cas, que je n'ai pas empêché ce départ ; je l'ai, au contraire, favorisé, sachant que, depuis plus de dix ans, Notre-Seigneur vous a mis dans l'âme ce saint désir. Les bons vieux de Tolède le regretteront ; ils sont vos parents selon la chair, mais les vrais pères de votre âme, s'en doivent réjouir, ainsi que les saints du ciel. Recommandez-moi à Notre-Seigneur, et écrivez-moi souvent les prouesses que la main divine opérera par vous, et par ceux qui partent avec vous. Il y en aura, au moins, dix. Nous commençons avec peu, qui vont comme avant-garde au nom de notre Compagnie. Ensuite viendront les enseignes et les capitaines. *Vale et ora pro nobis*, et attendez à Valladolid l'ordre que vous transmettra le P. Carrillo ou le P. Araoz<sup>2</sup>. »

---

1. Le P. Baptiste de Segura fut martyrisé en 1571, avec six de ses compagnons.

2. A certains candidats, trop utiles en Europe, il devait refuser la faveur d'aller évangéliser les infidèles. « Travaillant comme vous le faites, mande-t-il à un Frère,

Si les missions d'Asie doivent à Borgia leur développement, celles d'Amérique lui doivent leur existence. Le 3 mai 1566, Philippe II demande à Borgia vingt-quatre missionnaires pour la Floride. « Que ce soit, disait le roi, des personnes doctes et exemplaires. » Dès l'année précédente, D. Pedro Menendez de Avilès, Adelantado de la Floride, avait pressenti le Général, et s'était assuré de sa générosité. Borgia donna à Menendez le P. Pierre Martinez avec quelques compagnons. Martinez, abandonné sur le sol de la Floride, y fut massacré presque en débarquant, le 6 octobre 1556. C'est par le martyre que la Compagnie prenait possession de ce sol. Quelques jours avant la mort de Martinez (28 septembre), Borgia, instruit peut-être par un pressentiment de cette mort, écrivait dans son journal spirituel : « J'ai prié pour la Floride et pour Martinez<sup>1</sup> ! »

En 1567, Philippe II demandait des missionnaires pour le Pérou ; on lui en donna deux. En 1568, il en réclamait vingt. « Nous obéissons, répond François, le 9 décembre, bien qu'ayant envoyé un bon nombre l'an passé. J'écris aux Provinciaux d'Aragon, de

vous trouverez l'Inde partout où la Compagnie vous emploiera. » Au P. Torrès, Visiteur du Portugal, il écrivait le 23 janvier 1567 : « Je me réjouis beaucoup de vous entendre demander la Chine ou le Japon. Ces Provinces gagneraient beaucoup en V. R. ; mais ni votre santé ne le permet, ni votre âge, ni le besoin qu'on a de vous ici. Votre désir me console et m'anime. »

Le vieux P. Bustamante demandait la mission de la Floride : « Je réponds au sujet de cette campagne de la Floride que V. R. désire tant, lui répondait Borgia le 7 mars 1568. Je remercie Notre-Seigneur et lui demande d'augmenter les forces de l'âme où manquent celles du corps, où abondent les années et les infirmités. Quant à exécuter ce projet, je reçois le *velle* de V. R., mais le *perficere* écherra à d'autres dont l'absence ne sera pas si nuisible. Mon cher Père, votre Floride consistera à vous reposer, après soixante-sept ans employés à tant travailler pour Notre-Seigneur. Ce repos sert Dieu, aussi je vous le recommande beaucoup et je recommande au duc (de Gandie, où vivait Bustamante) d'avoir grand soin de vous. Vous, conseillez-le et aidez-le à avancer en vertu.... »

Le 30 août Borgia écrivait encore au bon vieillard : « Il faut, mon cher Père, reconnaître votre vieillesse et ne pas vouloir tant faire le vaillant. Je vous dis cela parce qu'on m'avertit que vous travaillez trop. » Bustamante mourut en 1570.

1. « Outre les six missionnaires qui vont aller en Floride, D. Pedro Menendez en demande douze pour la Havane. Mais il ne faut pas s'éparpiller. Persuadez à Menendez qu'il se contente des six, auxquels on en pourra ajouter trois ou quatre qui iront apprendre la langue et préparer le terrain. Pendant ce temps, on en préparerait d'autres qui iraient plus tard, la traversée étant maintenant si facile. S'il ne se contente pas et reste triste, il faudra lui trouver douze missionnaires : quatre prêtres, quatre ou cinq scolastiques, et les autres, coadjuteurs. » (8 mars 1568.)

Tolède et d'Andalousie de donner vingt sujets au Vice-Roi. » En fait, il en partit douze qui entraient à Lima le 7 novembre 1569.

A son grand ami, D. Francisco de Toledo, récemment nommé Vice-Roi du Pérou, Borgia adressait ces lettres généreuses : « Dieu Notre-Seigneur me donne un vif désir d'employer une grande partie de la Compagnie dans ces régions lointaines, si abandonnées, où V. S. va le servir si magnaniment et avec tant de zèle pour la gloire divine. Je ne donne pas une petite preuve de ma bonne volonté en offrant, à la fois, à V. S. les vingt sujets qu'elle me demande... Nous n'avons pas en Castille de meilleur prédicateur et supérieur que le P. Guttierrez, que j'ai nommé recteur et prédicateur à Salamanque. Mais, considérant la modération avec laquelle vous le demandez, et l'amour que j'ai toujours eu pour votre Ill<sup>me</sup> maison, si V. S. juge plus utile au service de Dieu qu'il aille au Pérou, dès maintenant je l'offre et le donne à Notre Seigneur. Il ira comme supérieur, et sera recteur du collège que vous fonderez à Los Reyes; vous aurez huit prêtres, neuf scolastiques très instruits, et trois frères, qui aideront à catéchiser. Si le P. Guttierrez ne part pas, je nomme, à sa place, le P. Barzana, bon prédicateur de Séville, qui désire, depuis longtemps, les missions. »

Bientôt après, il écrivait de nouveau, au Vice-Roi :

« Que V. S. parte avec courage. Elle va *ad præliandum prælia Domini* ! Sa Sainteté est contente du choix fait par le Roi de V. S. ; le bref ci-joint vous le marquera. Il a eu, ici, quelqu'un pour le bien renseigner. Le Pape est très disposé à favoriser la conversion des païens et à aider les nouveaux chrétiens et il a institué une Congrégation de cardinaux chargée d'y pourvoir. Ce que V. S. demandera, le Pape le fera comme un Père et un Pasteur, qui désire le salut de ses brebis. Je recommande beaucoup à V. S. le P. Portillo, Provincial du Pérou. C'est un serviteur de Dieu. Je le connais bien et l'envoie dans l'Inde, en connaissance de cause. Oh ! quelles Indes doivent donc être celles du ciel ! O Ill<sup>me</sup> Seigneur, préparons-nous à les mériter. La vie nous est donnée pour cela. Que Dieu accompagne V. S. et la garde comme je le désire. Amen ! »

Reçus avec transport au Pérou, les missionnaires y répondirent



aux espérances de tous. En 1570, quarante religieux de la Compagnie se trouvaient à Lima, et, du Pérou, Borgia faisait pousser des reconnaissances dans le Tucuman<sup>1</sup> et le Paraguay.

En 1568, le P. Segura conduisait en Floride une nouvelle troupe de missionnaires. Il ramenait d'Espagne, un cacique, faussement converti, qui s'offrait à lui servir de guide, mais, en réalité, qui lui tendit un odieux guet-à-pens. Le 4 février 1571, le P. Luis de Quadros et deux de ses frères, cinq jours après, le P. Segura et quatre autres religieux étaient massacrés. Après six ans efforts généreux et inutiles, les successeurs de ces martyrs devront abandonner la Floride.

Ce fut, ensuite, le tour de la Nouvelle-Espagne. En 1572, Borgia la constituait en province, à laquelle il donnait aussitôt seize missionnaires qui, le 28 septembre 1572, arrivaient à Mexico.

A son retour de sa visite au Brésil, le P. Ignace de Azevedo avait, en 1569, exposé à Borgia les besoins de cette région. Avec une sollicitude spéciale, François voulut former la troupe qu'Azevedo ramènerait avec lui. Comme s'il prévoyait la gloire qui lui était réservée, il la voulut nombreuse et choisie! Il pria la province du Portugal de céder à Azevedo tous les sujets qu'il lui serait possible de donner, et, aux provinces d'Espagne, il en demanda vingt.

Il écrivait, le 4 juillet 1569, aux Provinciaux d'Espagne : « Le P. Azevedo allant aux Indes du Brésil, je l'ai nommé Provincial, et entendant le besoin que cette province a d'être fournie d'hommes de la Compagnie, et le grand service de Dieu Notre-Seigneur qui résultera si ces missions sont bien pourvues, il m'a paru bon de donner au P. Ignace cette lettre pour V. R. et de vous demander que, si vous pouvez bonnement l'aider, en lui donnant des sujets qu'il amènerait avec lui, vous le fassiez. Comme je sais, d'autre part, le besoin que vous avez d'ouvriers dans votre province, il m'a paru bon qu'il n'amenât et ne prît, de votre province, que cinq Frères, de ceux que bonnement, vous pouvez donner et pas davantage. Quatre d'entre eux seraient des novices, qui aient moins de

---

1. Déjà, il marquait le Tucuman comme la route par laquelle pourraient passer les missionnaires allant de Lisbonne en Chine.

deux ans de Compagnie, le cinquième serait un coadjuteur temporel.

» En ceux qui partiront, doivent se réunir trois consentements. D'abord le consentement de celui qu'on envoie : plus on procède suavement en ces missions éloignées et pénibles, plus elles ont chance de réussir. Le second consentement est celui de V. R., qui verra qui et combien il convient de donner. Le troisième consentement est celui du P. Ignace d'Azevedo ; il est juste qu'il soit content de ceux qu'il emmène. Je désire que tous soient bons et aptes à cette mission. A défaut du Provincial, le Recteur pourvoira à ce choix ; s'il n'y a pas de novices aptes, et qu'il ait des postulants désireux du Brésil, on peut les prendre s'ils sont idoines. »

Les provinces d'Espagne, et celle du Portugal furent généreuses. Azevedo réunit ses recrues à Valderosal, près de Lisbonne, et, pendant cinq mois, il les prépara à leur futur apostolat par la prière, le travail, l'apprentissage des divers métiers qui leur seraient utiles au Brésil. Le 5 juillet 1670, l'escadre de D. Luiz de Vasconcellos appareillait. Azevedo et quarante de ses jeunes compagnons s'embarquaient sur le *Santiago* ; les autres missionnaires sur d'autres navires. Le samedi, 15 juillet, en vue de Palma, le *Santiago*, séparé par le mauvais temps du reste de l'escadre, fut assailli par cinq vaisseaux commandés par Jacques Soury, huguenot français de la Rochelle. Les Portugais firent une belle résistance, mais le *Santiago* fut pris, son équipage épargné, seuls Azevedo et ses compagnons impitoyablement massacrés en haine de leur foi.

Borgia ne ressentit aucune tristesse en apprenant cette glorieuse hécatombe<sup>1</sup>. Le 24 juillet, il écrivait au P. Denis Vasquez, Visiteur de Sicile : « Je viens vous annoncer que notre Compagnie compte

---

1. En 1569, durant une épidémie, huit Pères étaient morts à Lisbonne, en soignant les malades. Ces morts sur le champ de bataille réjouissaient Borgia. Pendant son Commissariat en Espagne, à partir de 1558, la peste avait sévi à Murcie, à Valence, à Can lie, à Barcelone : vingt Pères étaient morts du fléau en soignant les malades. En 1563, à Séville, six Pères mouraient, sur huit. En 1565, à Burgos, les quatre Pères consacrés au soin des pestiférés succombaient. Borgia avait acclimaté, en Espagne, ces traditions de bravoure.

au ciel quarante martyrs de plus, et le principal est notre P. Ignace d'Azevedo, et, avec lui, le P. Diego de Andrada, et trente-huit Frères, la plupart novices, qui allaient, dans le même vaisseau, au Brésil. Ils se sont séparés à Madère d'un autre navire. Aux îles Canaries, leur navire fut assailli par des Français huguenots de la Rochelle, et tous les quarante, parce qu'ils allaient prêcher la fausse doctrine des Papistes et étaient prêtres, furent taillés en pièces, dépouillés, puis jetés à la mer. Ainsi le béni P. Ignace a-t-il vogué vers le martyre en bonne compagnie. Notre Père Pierre Diaz, avec trente autres missionnaires, s'est sauvé sur un autre vaisseau, qui porte les ouvriers les plus utiles au Brésil. Cette nouvelle suffit; à elle seule elle en vaut beaucoup d'autres. V. R. la communiquera à nos Pères de Sicile, où, peut-être, elle est du reste déjà parvenue. »

Pie V, en apprenant la mort des apôtres, déclara qu'il fallait se recommander à eux, car ils étaient vraiment martyrs. Borgia envia le sort de son cher Ignace d'Azevedo, et ne voulut point qu'on célébrât, pour les martyrs, les suffrages accordés ordinairement aux morts. Azevedo et ses quarante compagnons sont aujourd'hui béatifiés.

Après quinze mois de relâche, l'escadre de Vasconcellos s'était ralliée à l'île Tercère. Abandonnant ses autres vaisseaux trop avariés, l'amiral équipa un navire, y réunit le P. Pierre Diaz et quatorze de ses compagnons, et, malgré le voisinage des pirates, voulut, le 6 septembre, faire voile pour le Brésil. Le 12 septembre 1571, un corsaire huguenot, Jean Capdeville, béarnais, attaqua Vasconcellos, avec cinq vaisseaux. Vasconcellos repoussa six abordages et mourut en défendant son bord. Le navire portugais fut pris, le P. Diaz et douze de ses compagnons tués; deux seulement purent gagner, à la nage, des chaloupes qui les sauvèrent. Seul, un jeune missionnaire faiblit; il enleva sa soutane pour n'être pas reconnu. Sa lâcheté ne le sauva point: on le jeta à la mer comme bouche inutile. En revanche, un jeune homme ramassa le glorieux habit qui procurait le martyre, s'en para, et fut tué avec les autres.

La vaillante troupe choisie par Borgia n'avait pas trompé les espérances du saint Général, qui fut heureux, à la fin de sa vie, d'offrir à Dieu cinquante-quatre martyrs<sup>1</sup>.

---

1. En 1568, quatre missionnaires, se rendant de Cochîn à Goa, furent attaqués par des Musulmans, trois furent tués, un vendu en esclavage; un autre missionnaire fut empoisonné. En quelques années, Borgia eut la gloire de compter, parmi ses fils, soixante-six martyrs.

---

## CHAPITRE VI

### L'ESPRIT DE SAINT FRANÇOIS

#### I. *L'homme de prière.*

En sept années de gouvernement, François de Borgia avait, dans son Ordre, ranimé la ferveur, assuré la formation des sujets, réduit d'inévitables abus, créé de nouvelles provinces, raffermi les anciennes. Tout ne fut pas, sans doute, son œuvre exclusive : des Provinciaux comme Pierre Canisius, Auger, Manare, Quadros, Torrès, des Visiteurs comme Azevedo, Mercurian ou Nadal, eurent au succès une part plus immédiate. Moins bien secondé, Borgia eût été impuissant ; mais la valeur même des hommes qu'il employa, dont il restait le conseil et l'âme, qui trouvaient, dans sa direction, leur force et leur lumière, prouve la supériorité de ses vues, la souveraine efficacité de son influence.

Il devait cette influence surtout à sa sainteté. Le monde, à cette époque, savait que la Compagnie était gouvernée par un saint. On eût résisté au génie ; on cédait au charme irrésistible d'une vertu éclatante, à la fois très ferme et très douce. Volontiers on accorde à François de Borgia la gloire d'avoir été un grand contemplatif, un homme austère. L'on sait moins, ou l'on ne sait pas du tout, qu'il fut aussi un supérieur très avisé, un père très bon. Les pages qui précèdent l'ont déjà indiqué. Il nous faut encore montrer, à l'aide de ses écrits, à quel point il sut unir, à un rare esprit d'oraison, la force et la suavité dans le commandement.

Jamais François de Borgia ne sacrifia l'action à la prière. Il écrivait à un supérieur d'Espagne, le P. Santander (28 avril 1570)



« Le désir qu'éprouve V. R. d'être délivrée de cette charge ou de ce fardeau, vient de son désir de plus grand progrès et de recueillement. Mais, Père, si nous suivions ce principe, nous devrions tous nous faire ermites. »

A une religieuse de Gandie, qui lui demandait des lettres, il répondait, le 13 janvier 1568 : « Si V. R. me demandait mon sang, je ne sais comment je pourrais le lui refuser. A plus forte raison, ne puis-je lui refuser un peu de papier et d'encre. Je vois bien la charité de V. R ; elle me confond. Mais je ne voudrais pas que votre désir de lettres vous nuise. Or tout ce qui donne du souci au cœur, l'afflige ; et l'affliction est chose terrestre ; les poussières nuisent à la vue spirituelle. Vous pensez que mes lettres sont un secours spirituel. Mais, ô ma très chère Mère, si vous pouviez voir mes occupations de jour et de nuit ! Je ne fais que lire et écrire des lettres, et m'occuper de règles, de constitutions, de professeurs, de classes. Vous verriez que le peu de temps qui reste à ma tête, elle l'emploie à se reposer un peu, ou à demander du secours au Seigneur, comme une lame qui est emportée, et qui ne sait où elle se trouve. Je reconnais bien que, dans mes nécessités, j'aurais besoin d'écrire souvent pour demander des secours à toute cette sainte maison, à laquelle je dois tant, et de laquelle j'ai reçu tant d'appui, mais je me confie en la charité et en la dévotion de ces chères Mères. Je me recommande à leurs prières. Je marche vers mes soixante ans, et cela ne peut durer longtemps. Aussi *manum meam ponam super os meum*, me taisant, et levant les yeux vers le Seigneur qui voit tout. Je prie la Mère Jean-Baptiste<sup>1</sup> de se contenter de ces quelques lignes, qui sont pour V. R.. A la Mère Vicaire<sup>2</sup>, qui se tait, je demande de parler pour moi au Seigneur, et je demande la même chose à la Mère Marie-Gabrielle<sup>3</sup>. Je suis certain que la R. Mère Abbessse ne m'oublie point ; elle n'en a pas l'habitude. Elle doit se souvenir du temps passé. A Sœur Magdeleine<sup>4</sup>, je donne ma bénédiction. Que celle du Seigneur soit avec

---

1. Sa sœur, Elisabeth de Borgia.

2. Sa sœur Anne (Sœur Jean l'Évangéliste).

3. Sa demi-sœur, Marie.

4. Sa petite-fille.

vous toutes. *Amen!* Mère, le temps s'en va : ceci suffit. Travaillons et taisons-nous. »

Jour et nuit François de Borgia travaillait donc, et, cependant, il priait nuit et jour. Il ne pouvait évidemment plus consacrer à l'oraison des cinq ou six heures de suite ; il faisait mieux : son journal spirituel nous montre comment, à des travaux absorbants, il unissait une prière perpétuelle<sup>1</sup>. Son industrie caractéristique consistait à offrir chaque heure de sa journée pour une intention qu'il notait, et à laquelle il songeait tout en travaillant. Tantôt, il marque vingt-quatre intentions, correspondant aux vingt-quatre heures du jour ; tantôt, il divise sa journée par périodes de quatre heures, ou de sept heures. Durant chacune, il pensait à un mystère de la vie de Notre-Seigneur, à un attribut divin, aux Anges et aux Saints. Il priait pour chacune des provinces de la Compagnie, pour la conversion du monde, pour les grands intérêts de la catholicité, pour toutes les causes qui préoccupèrent son temps.

Il indique aussi, et célèbre les grands anniversaires de sa vie : son départ de la Catalogne, ses vœux, ses épreuves de l'année 1559, qu'il appelle des bienfaits, surtout, le 1<sup>er</sup> mai, la mort de l'impératrice, et les grâces, qu'en ce jour, Dieu fit à la souveraine et à lui. Il prie pour le Pape, pour Borromée, le roi, le prince Carlos, pour les besoins du monde entier. Il médite, sans cesse, ce que l'Évangile raconte du bon Pasteur. Sans cesse aussi, il s'excite à mener une vie nouvelle. Des indications énigmatiques signalent de grandes consolations reçues, et son âme en exulte de joie<sup>2</sup>. Le 1<sup>er</sup> mai 1567, (le vingt-huitième anniversaire de la mort de l'impératrice), il prend la résolution (temporaire, sans doute), pour imiter saint Jacques, de faire cent genuflexions par jour, à des moments qu'il désigne. Il demande souvent l'amour de la croix, et le fragment conservé de ce précieux journal se ferme sur ces mots :

---

1. V. Extraits de ce journal, en appendice.

2. En 1616, le P. Ferdinand Pontze m'a dit avoir entendu du P. Vincent Madresio, qui l'avait lui-même appris du F. Marcos, qu'à ce Frère le P. Borgia déclara savoir, par révélation divine, que, pendant un certain nombre de siècles, aucun de ceux qui mourraient dans la Compagnie ne serait damné. » *Memorabilia* recueillis par le P. Lancisius. (*Monumenta Ignatiana*, série IV, p. 534).

« 1<sup>re</sup> février 1570 : Désir de répandre mon sang pour son amour ! »

Ce don de contemplation perpétuelle, qu'en 1546, François de Borgia demandait à saint Igance de lui obtenir, il le possédait enfin. Tout, dans son journal, respire la sérénité d'une âme étroitement unie à Dieu. Il marque ses jours de maladie : ce sont les seuls où il n'écrive rien ; sinon, aucune occupation ne l'empêche de rédiger, d'une écriture hâtive et souvent indéchiffrable, le journal de son âme. Une telle assiduité témoigne d'une bien grande fidélité à la grâce ; un soin si persévérant d'unir la méditation à l'action prouve une rare puissance de vie intérieure, et sa facilité à varier ses intentions, à trouver, aux mystères de la foi, de si multiples aspects, indique l'inépuisable richesse de son ascétisme. Un pur contemplatif aurait difficilement pu s'astreindre à un tel régime de prière. La merveille, est qu'il soit resté la pratique constante d'un homme surchargé d'occupations.

Saint François de Borgia fut un des principaux orants d'un siècle qui en compta de bien privilégiés, et l'un de ses mérites fut, par charité et par devoir, d'avoir renoncé aux joies de la vie contemplative qui l'attira constamment. Par ses opuscules et ses méditations, il s'est fait, parmi les auteurs ascétiques, une place qui eût été plus large et plus remarquée, si d'autres soucis n'avaient distrait sa pensée ; et ses études théologiques ayant été sommaires, il faut reconnaître que son maître fut surtout Dieu, entendu dans la méditation.

Peu de saints ont compris, plus que lui, l'apostolat par la prière. De lui date, dans son Ordre, la coutume pour les prêtres de dire une messe par semaine, et pour les frères de réciter un chapelet aux intentions du Général. La première fois qu'il demanda ce tribut, c'était pour obtenir de Dieu d'être relevé de sa charge. Non content d'appliquer ce trésor permanent aux besoins de l'Église, il prescrivait sans cesse des prières pour les nécessités urgentes. Quand Soliman envahit la Hongrie en 1566<sup>1</sup>, durant la guerre des

---

1. Le 13 juillet 1566, il écrit que, le Turc venant par terre et par mer, il faut prier. On récitera, chaque jour, les litanies jusqu'à *Peccatores audi nos*. On ajoutera : *Ut hostes Ecclesie humiliare digneris*, et les invocations suivantes : l'*Agnus Dei*, un *Pater noster*, le

Pays-Bas et celle de Grenade, à l'annonce « des tragédies qui troublaient la paix séculaire de la couronne d'Espagne <sup>1</sup> », au bruit des calamités qui fondaient sur l'Église catholique en France, il redoublait ses pénitences et ses oraisons, et fournit ainsi le puissant et mystérieux renfort qui prévint, peut-être, bien des défaites. <sup>2</sup>

psaume LXXVIII : *Deus venerunt gentes in hæreditatem tuam*. Enfin, trois oraisons : *contra paganos, de Trinitate, A cunctis*. Une fois par semaine, on prendra la discipline. « Le Turc arrive, ajoute-t-il, le 20 septembre. Il faudrait amender nos vies. »

1. Le 8 mars 1568, il écrit : Les obligations particulières que la Compagnie conserve envers S. M. Catholique et tous ses royaumes, demande que, dans les occasions importantes qui se présentent, nous l'aidions de nos faibles prières devant Dieu Notre-Seigneur, offrant des messes et autres œuvres pieuses, afin que sa D. M. apaise et raffermisse les royaumes placés sous la garde du roi, et que, des peines qui sont survenues à cause du Prince (D. Carlos), résulte le bien de S. M. et de tous ses sujets. Ainsi, la Divine Majesté, tire-t-elle, des chardons et des épines, de très doux fruits pour ses desseins mystérieux, mais toujours justes. A cet effet, V. R. ordonnera dans toute la province, que, pendant trois mois, tous les prêtres disent des messes, dans chaque collège. Les Frères appliqueront à cette intention leurs oraisons et leurs chapelets, Et, pendant trois semaines, on dira, tous les jours, les litanies, et, le vendredi, on prendra la discipline et l'on fera d'autres pratiques de dévotion, selon que V. R. le jugera bon. Ici je fais les mêmes prescriptions, afin que le bien de ces royaumes rejaillisse en profit universel pour toute la chrétienté. »

Le Prince D. Carlos était mort le 24 juillet 1568, et la reine Isabelle le 3 octobre suivant. Le 22 novembre, Borgia écrivait à Da Léonore de Mascarenhas : « O ma sœur, quel avantage c'est de bien mourir, et de mourir en cette vie, afin de vivre quand on meurt ! Je parle à qui m'entend. Comprenons le Seigneur qui nous avertit et nous réveille par de tels coups frappés à nos portes. Si nous l'entendons et si nous lui répondons, nous sommes heureux. Que Votre Seigneurie le demande pour moi. Je n'oublierai pas de demander à la Divine Majesté qu'Elle donne à l'âme de V. S. une vraie connaissance de soi. »

« Voilà plusieurs jours écrit-il, le 11 septembre 1568, à l'Impératrice Marie, sœur de Philippe II, que j'espère avoir quelque santé pour écrire à V. M. Une maladie longue et dangereuse qui m'éprouve et dont je ne suis pas délivré, m'empêche d'écrire et même de dicter. Cependant j'écris ceci pour dire à V. M. que bien que la mort du Prince m'ait beaucoup affecté, je l'ai surtout ressentie à cause de la douleur et de la peine qu'elle aura causée à V. M. Ce qui nous console, c'est de savoir combien catholiquement et en bon prince chrétien il a achevé ses jours. » A la même date, Borgia écrivait sur son journal : « J'ai prié pour le Prince, avec consolation. *Laus Deo !* »

2. Le 28 février 1568, il écrit dans son journal : « J'ai prescrit des prières pour les catholiques de France, jusqu'à Pâques, » et, le 19 octobre : « Pour les catholiques de France. » « Pour les grandes nécessités que l'Église souffre en France, mande-t-il le 8 juin 1569, outre les litanies qu'on récite chaque jour, par suite du *Motu proprio* de Sa Sainteté, chaque prêtre dira deux messes par mois, et chaque frère entendra deux messes et offrira deux communions par semaine et cela pendant trois mois. »

En 1569, pour la France et les besoins de l'Église, il demande mille messes, qu'il distribue ainsi : « La province romaine en dira deux cents ; (cent à Rome, vingt-cinq à Lorette, dix à Sienne, douze à Florence, neuf à Pérouse, dix à Macerata, huit à Forlì, huit à San-Angelo, huit à Tivoli, dix à Frascati). La province de Lombardie : soixante-dix ; la Sicile : trente ; Naples : trente ; l'Autriche : trente ; la Germanie supérieure : trente ; le Rhin : cinquante ; la Germanie inférieure : dix ; la France : cinquante ;



C'est en ces armes et en ces ressources que consistait sa politique. Ceux qui en savaient l'efficacité y recouraient avec confiance, et il est touchant d'entendre, en 1572, Marie Stuart captive se recommander, de Fotheringay, aux prières de la Compagnie et de son saint Général.

## II. *Le défenseur de l'Institut.*

L'esprit qui dirigea François de Borgia, durant son gouvernement, fut un esprit de souveraine bonté. Il sut, pourtant, être ferme et défendre l'Institut dont il avait la garde, aussi bien contre les intempérantes faveurs des amis du dehors, que contre le relâchement ou les singularités qu'il découvrait en ses sujets.

Autant qu'il le pouvait, et souvent avec succès, il avait résisté aux projets du Pape lui-même, et obtenu que des dignités ou des emplois trop honorables fussent détournés de sa tête ou de celle de ses frères. Très énergiquement, il refusa des œuvres incompatibles avec l'esprit de l'Institut<sup>1</sup>. Il interdit à ses inférieurs le séjour dans le palais des princes. Au Cardinal d'Augsbourg, son ami, il refuse un théologien qui résidât chez lui. A son frère, Galceran de Borgia, nommé capitaine général d'Oran, il accorde des missionnaires, mais à condition qu'ils habiteront à l'hôpital, non au palais. Le duc de Savoie voudrait des professeurs pour les pages de son fils. Borgia loue l'intention du Prince, mais il s'excuse : on ne peut aller enseigner au palais. Le Podestat de Venise implore la même faveur pour son fils. « On a refusé, répond Borgia, au duc de Savoie, qui a fondé trois maisons de la Compagnie dans ses États ; on ne peut accorder au Podestat. » La duchesse de Milan désire se confesser chez elle, et le soir. « Faites lui entendre, écrit Borgia, qu'à moins d'être malade, elle doit se confesser le jour. Si elle insiste, répondez que le Père Général le défend, et détournez-

---

l'Aquitaine : cinquante ; Castille, Tolède, l'Andalousie et le Portugal : soixante-dix ; l'Aragon : cinquante. Et, à Rome, la maison professe : trente ; le collège romain : trente ; le germanique : quinze ; le séminaire : quinze ; Saint-André : vingt. »

1. Par exemple les séminaires de Bramberg, d'Olmütz, de Milan.



la de m'écrire : elle n'obtiendrait rien. » Et, plus tard, il ajoute : « Si la duchesse ne veut pas entrer dans nos vues, qu'elle choisisse un autre confesseur. » Pie V, nous l'avons vu, n'avait pas obtenu sans peine que le P. Tolet logeât au Vatican.

La flatterie envers les grands lui répugne : « Si l'on ne réclame pas, mande-t-il au collège de Florence, inutile de suspendre, dans votre église, les insignes du grand duc. Ici, nous n'avons jamais exposé les armoiries du Pape, et cependant nous sommes grandement papistes, *quamvis admodum simus papistæ* ! »

Deux filles de l'empereur Maximilien II, mariées aux ducs de Ferrare et de Florence, se font suivre de confesseurs jésuites ; Borgia en prend occasion de tracer, aux confesseurs de princes, des règles qui les maintiennent dans la pratique la plus stricte de la vie commune.

Des sœurs du même empereur, les princesses Magdeleine et Hélène d'Autriche, s'étaient retirées à Inspruck, puis à Hall, dans le Tyrol. Très ferventes, très dévouées à la Compagnie, elles fondèrent, à Hall, un noviciat, et rêvaient d'établir aussi une communauté de femmes que dirigerait la Compagnie. Elles avaient deux confesseurs, auxquels elles prétendaient donner des présents, fournir des repas, dont elles interdisaient le déplacement. Leurs désirs pieux furent, pour François de Borgia, l'occasion d'une lutte énergique, et d'autant plus délicate, qu'il professait pour la maison impériale, le plus reconnaissant et le plus entier dévouement. Mais aucun lien de reconnaissance, aucune préoccupation d'intérêt n'arrêtaient un homme de ce caractère.

D'abord, il patiente : « Pour les confesseurs des deux reines, écrit-il en 1567, faites le mieux que vous pourrez, puisqu'il semble inévitable que nous portions cette croix. » — « Faites leur comprendre, ajoute-t-il plus tard, qu'on ne peut trop fréquenter leur palais. »

Puis, voyant qu'on ne gagnait rien à temporiser, il écrit, le 17 janvier 1568, au P. Pierre Canisius : « Retournez à Inspruck, et dites à la reine Magdeleine que tout ce qui ne tend pas à sa consolation me coûte beaucoup, parce que la Compagnie ne désire que la servir. Mais parce que je vois que le service de Dieu n'y gagne

point, et que, de leur propre aveu, il est moins parfait d'élire elles mêmes leurs confesseurs, que de laisser la Compagnie les désigner, je supplie LL. AA. de choisir une de ces deux choses : ou d'accepter le confesseur qu'on leur donnera, ou de me permettre de rendre compte de tout à l'empereur leur frère ou à l'archiduc Ferdinand, parce qu'on commence à parler de tout cela. Quant à la Congrégation de femmes, LL. AA. doivent désirer servir la Compagnie selon son Institut, et non à ses dépens. Elles aiment tellement la Compagnie, qu'elles doivent désirer lui voir observer ses constitutions ; le bien de la Compagnie en dépend. Voyez quels inconvénients il y aurait : LL. AA., saintes comme elles sont<sup>1</sup>, donnent tant de tracas quand ils s'agit de déplacer leurs confesseurs ; que serait-ce, si nous avions le soin de cette Congrégation ! »

Canisius n'ayant rien obtenu, Borgia, le 5 février 1568, écrit au P. Lanoy, recteur d'Insruck : « Ci-joint une lettre confidentielle pour l'archiduc Ferdinand. Dites-lui que j'estime convenir au service de Dieu et des reines ses sœurs, que la Compagnie ait la liberté de leur donner les confesseurs qu'elle juge bon : la Compagnie a le désir de les obliger, et sait ce qui peut leur convenir. Pour le bien de LL. AA., pour leur réputation et leur crédit, pour l'édification de leur palais et de leur famille, il paraît convenable qu'elles nous laissent le soin de choisir et de changer quand bon semblera, ce qui est impossible vu leur volonté de conserver leurs confesseurs. Les religieux, si bons soient-ils, perdent, à la longue, à fréquenter les palais, et leur esprit religieux diminue, et ils s'accoutument à certaine liberté trop grande. Et parce que j'en dois rendre compte à Dieu, qui m'a mis cette Compagnie sur la tête, outre le bien spirituel de LL. AA., je dois avoir égard à celui de mes frères. J'ai envoyé deux fois le P. Canisius à LL. AA., et je n'ai pu, cependant, leur persuader de consentir à ce changement. Alors, j'ai cru devoir en informer l'archiduc, leur frère, parce que, si quelque inconvénient arrive, je veux être excusé aux yeux de Dieu et de LL. AA. Ce n'est pas à dire que je soupçonne rien de

---

1. La cause de béatification de la Princesse Magdeleine, morte le 10 septembre 1590, est actuellement en cours.

moins honnête, mais mon office m'oblige à prévenir les maux, et à enlever les occasions d'imperfection aux miens, et à pourvoir à ce que les reines aient, à leur service, les personnes les plus aptes. Parlez de cela confidentiellement. Les reines concevraient peut-être du déplaisir, si elles savaient que j'ai averti l'archiduc leur frère ; mais j'ai dû le faire pour le repos de ma conscience. »

Borgia eut le dernier mot, et la cour de Vienne n'en garda que plus de vénération pour un Supérieur qui mettait, à ses offres de dévouement, cette unique condition, que son Institut resterait sauf, et que Dieu serait mieux servi.

L'Impératrice Marie, femme de Maximilien II, traitait François de Borgia en véritable père de son âme, et entretenait avec lui une correspondance active. Quelques lettres de Borgia suffiront à montrer quel langage surnaturel il tenait aux rois, et comment, quand il le pouvait, il les servait avec dévouement.

Il écrivait, le 20 août 1566 : « Les nouvelles de l'approche du Turc<sup>1</sup> et l'entrée en campagne de S. M. Impériale, enfin les soucis de V. M., sont une occasion et une obligation pour tous en général, et surtout pour moi, de demander du secours à la clémence divine, afin qu'elle ne considère pas nos péchés, mais nos besoins. Je crois que le Père des miséricordes permet ces besoins, afin de nous arracher à des habitudes d'autant plus nuisibles, que nous y faisons moins attention, et qui sont : l'ingratitude pour ses bienfaits, l'amour que nous portons à ce qui passe, l'oubli de ses commandements, et un million d'autres choses qui se font, et, ensuite se paient toutes ensemble. Plaise au Seigneur qu'il n'en soit pas ainsi ! Nous avons été très animés par la dévotion que le Vicaire de Jésus-Christ a mise à faire ses processions, et celle que le peuple a montrée à suivre son bon pasteur. Si V. M. en avait été témoin, elle eût été très consolée. De mon côté, avec mon pauvre cœur, j'ai ordonné à toute la Compagnie de dire des messes, de prendre des disciplines, de réciter des litanies, afin que le Seigneur prenne pitié de son peuple, favorise ceux qui défendent la cause de son saint nom, et protège notre Empereur comme le désire V. M. On me

---

1. Soliman allait assiéger Sziget, en Hongrie.

donne, jusqu'ici, de bonnes nouvelles de la diligence que tous mettent à servir S. M. Impériale et de sa forte armée, mais je ne cesserais de prier jusqu'à ce que j'apprenne que V. M. est sans crainte et l'armée sans péril. En attendant, je supplie V. M. de profiter de ce temps, puisque le Seigneur, par une promesse signée de son nom, a promis de demeurer en ceux qui sont dans la tribulation. Oh ! quelle consolation dans les peines, quelle faveur, que de ne pas perdre Dieu ! Que craindra celui en qui le Seigneur demeure ? Et pour obtenir cette faveur, quelle peine ne serait pas bien employée ! Et si nous en étions privés, à quoi serviraient les victoires sur l'ennemi et l'accomplissement de tous nos désirs ? V. M. partage ces idées ; aussi je n'en dis pas plus long. C'est plutôt le moment de se taire et de prier aux pieds du Seigneur, que d'écrire<sup>1</sup>.... »

L'Impératrice avait été contristée, que, par suite d'un malentendu, des Pères fussent partis de Vienne sans son aveu. Borgia lui écrivait, le 4 décembre 1566 : « V. M. est étonnée que nos Pères aient quitté Vienne sans qu'elle en fût informée. J'en suis encore plus étonné. Je leur avais permis d'aller à Inspruck, si V. M. le leur permettait, pas autrement. V. M. comprendra donc quelle raison j'ai d'être surpris et affligé que V. M. ait été desservie par ceux qui désirent le plus son service et sa consolation spirituelle. Je regarde comme un malheur, que chose semblable soit arrivée en mon temps. Je me console, parce que V. M. me sait libre de faute, mais

---

1. Et le 26 septembre 1566 : « On a donné aux Turcs une bonne leçon. D'où l'on voit que, si Dieu patiente et dissimule quelques mois avec les pécheurs, à la fin, ils lui paient. Aussi ne puis-je comprendre qu'on ait l'audace de l'avoir pour ennemi, ni qu'on ose être l'ami de sa chair et de son sang, qui sont plus ennemis de Dieu que le Turc.... J'ai chargé le P. Sunier de me donner des nouvelles de V. M., de m'avertir quand il y aura quelque besoin à recommander au Seigneur. Je voudrais pouvoir rendre ce genre de service. En ce qui touche les fêtes et repos de cette vie, d'autres ne manqueront pas, qui en savent mieux le langage. Ce que je désire, moi, c'est de voir V. M. très rapprochée de son Dieu et très détachée du monde, pour tant qu'elle en soit souveraine, et très disposée à faire tout ce qui est de la plus grande gloire de la Divine Majesté. Tout ce qui n'est pas cela, vaut peu et est moins encore. A ma confusion, je confesse que, ces jours derniers, je n'ai pas mis mon soin ordinaire à recommander V. M. dans mes prières et sacrifices. Mais je veux faire pénitence de cet oubli, et, désormais, le réparer ; c'est mon ferme propos, et, volontiers, je recevrai la pénitence que je mérite. Que Dieu garde V. M., la rendant aussi sainte que je le demande. Amen ! »



non de peine. Sinon, j'aurais beaucoup de mal à me consoler, car je ne cherche qu'à obéir à vos commandements impériaux.... J'écris au P. Nadal, comme il convient. En sa volonté, il n'y a sûrement pas de faute; il aura pensé que ces Pères ne cessaient pas de servir V. M., en allant servir les Reines, ou bien il aura eu une raison que j'ignore. Quoi qu'il en soit, je lui écris d'obéir à V. M., comme je l'ai fait toute ma vie, et comme j'espère le faire le peu qui me reste à vivre. Il serait assez triste que je démente maintenant mon passé. J'ai été élevé dans cette obéissance; je mourrai en la pratiquant. Je supplie V. M., en vue du service divin, d'entendre ce que lui dira Nadal, afin de concilier tous les devoirs des nôtres.... »

François était tout à fait heureux, quand des protecteurs de la Compagnie usaient de ses services en sauvegardant pleinement son Institut. D. Francisco de Toledo, nommé Vice-Roi du Pérou, emmenait avec lui une troupe de missionnaires dont il était le premier à vouloir respecter la règle. Le 9 décembre 1568, Borgia l'en remerciait. « Que V. S. Ill<sup>me</sup> me croie, lui disait il; si l'on procédait d'une autre façon, si l'on nous soustrayait à la direction par laquelle Dieu nous a conduits jusqu'ici, avec assez de fruit pour les âmes, on compromettrait la fin pour laquelle on nous veut dans l'Inde et dans les autres régions où travaille la Compagnie. Tant que nous garderons notre Institut, tant que les religieux de la Compagnie maintiendront la subordination et l'obéissance légitimes, et, par elles, seront envoyés et régis, j'espère que la bonté divine nous conservera pour son saint service et le bien des âmes. Si, au contraire, ce qu'à Dieu ne plaise, on ouvrait à nos religieux, au moyen des princes ou de toute autre influence, une porte pour sortir de la parfaite obéissance et de la dépendance régulières, ceux qu'on envoie perdraient leur esprit, et ceux qui les envoient perdraient le fruit espéré, Dieu permettant que la fin soit compromise, dès qu'on abandonne les moyens ordinaires qu'il a fixés à ses religieux. Aussi, suis-je très obligé envers V. S. qui veille à ce qu'en tout nous observions notre Institut. Je l'en supplie : qu'au Pérou, elle le fasse respecter. Ainsi nous servirons mieux; l'expérience en fait foi. »



III. *Sa fermeté.*

François de Borgia prenait trop au sérieux les obligations de la vie religieuse, pour user, envers ses inférieurs, d'une condescendance coupable. Il ne rédigeait pas des règles, pour qu'elles restassent lettre morte. Le relâchement, les abus, les singularités trouvèrent en lui un censeur vigilant, qui savait, qui voyait tout, et dont les âmes amies du laisser-aller purent trouver la surveillance importune. Mais ce censeur ignorait tellement la rigueur cassante, qu'on lui fit un reproche de sa constante courtoisie et de ses façons trop polies.

Les deux premiers généraux de la Compagnie avaient déjà fixé, avec une remarquable précision, le détail de la vie commune, et certaines provinces possédaient des coutumiers fort complets. Rien dans l'Ordre, n'alla jamais à l'aventure. Borgia ayant complété la législation, et assuré aux sujets une formation homogène, était plus à même que ses prédécesseurs d'exiger, partout, l'identique observation des règles.

Il écrit au Provincial de Sicile, le 18 janvier 1567 : « Le collègue de Messine accepte de donner aux pauvres cent ducats légués par un prêtre (un fidéicommis); cela ne doit pas se faire. Et bien plus, mon cher Père, on se permet d'introduire, dans la Compagnie, des usages, non seulement nouveaux, mais contraires à l'Institut, à la raison, à la science, à la prudence. Qu'est-ce que cela signifie, mon Père? Baptiser de votre main, et faire pompeusement une procession solennelle, et cela, pour ne pas déplaire, et parce qu'on n'ose objecter notre Institut à un ami! Ce n'est pas ainsi, mon cher Père, ce n'est pas ainsi! Suivons, en tout, les usages de nos Pères. Gardons nos institutions, et Dieu nous gardera et perfectionnera nos œuvres. Que V. R. me croie : cette affaire ne m'a pas causé peu de peine. Mais j'espère bien qu'on ne fera plus chose semblable, ni de nouveautés d'aucune sorte. »

Et, au Recteur de Macerata, le 12 août 1569 : « N'étant pas très habile à écrire en italien, je vous écris par le P. Polanco, au sujet

de certaines choses qui, je ne puis le nier, m'ont causé quelque ennui. En soi, elles ont de l'importance, et elles viennent de quelqu'un auquel, à cause de l'amour que je lui porte, je désire toute perfection. Je vous avais défendu que les nôtres allassent dîner dans des propriétés d'amis, et, cependant, je suis informé qu'on y va encore, et, qu'en outre, on va pêcher avec des séculiers. Cela ne me plaît pas ; cela messied à des religieux, bien qu'il leur soit permis d'avoir quelque honnête récréation. Les étrangers, même pieux et amis, ne les admettez pas aux récréations communes. Je l'ai ordonné, mais cela ne s'observe pas. Quant aux écoles, j'apprends qu'il y règne une grande dissipation des élèves, qu'on ne les tient pas, et qu'on a l'usage de les frapper, qu'on use envers eux de paroles brutales. Il faudrait que le Préfet des études les visitât, vous ausssi, et qu'on ne permît point tant de dissipation. Faites-leur le catéchisme ; faites-les se confesser au temps voulu. Je vous prie, pour l'amour de Dieu, d'être plus vigilant à l'avenir, et d'avoir plus de zèle pour la gloire de Dieu et le salut de la jeunesse.. . Une pénitente vient voir son confesseur, lui donne une croix d'argent et des objets parfumés. Empêchez cela... Interdisez l'usage qui s'introduit de donner aux femmes des images de dévotion<sup>1</sup>. »

Il rappelle le Visiteur de Sardaigne, le P. Vitoria, à la douceur et à l'observance de la vie commune. « Que V. R., lui écrit-il le 4 octobre 1566, veille à être plus traitable envers les nôtres ; elle ne l'est pas assez. Son gouvernement sera plus suave et plus agréable si elle y veille, et si elle montre extérieurement la charité dont elle aime tous ses frères. Ainsi, on ne la respectera pas seulement comme un supérieur ; on l'aimera en père. En ce qui se pourra bonnement, que V. R. s'accommode aux habitudes de la maison où elle se trouve, pour les heures de repas, en première ou en seconde table. Elle pourra cependant se faire servir dans sa chambre quand elle le jugera bon, tantôt avec les uns, tantôt avec

---

1. En maints endroits il ordonne qu'on ne tolère pas les rivalités des confesseurs pour s'attirer des pénitentes, qu'on réduise les communions et confessions quotidiennes des femmes en communions hebdomadaires.

les autres. Les aliments pourront être un peu spéciaux, si vos indispositions le demandent (il ne faut pas, en cela, se refuser à soi-même ce qu'on accorderait aux autres, en cas de besoin). Cependant il serait bon, avec le temps, de faire comme les autres : dans les communautés restreintes, agir différemment entraînerait de la gêne et de la confusion. » Et il lui recommande de ne pas faire d'innovations et d'écrire des lettres moins longues.

Il apprend que dans une maison de Castille on se réunit pour prendre la discipline en commun. « Que les rites nouveaux, écrit-il, soient sévèrement interdits. Il ne manque pas, dans la Compagnie, d'occasions de se mortifier. » Ailleurs, c'est du dehors qu'on vient se flageller dans une maison de la Compagnie. Borgia le défend. « Qu'ils cherchent un endroit à leur dévotion, mande-t-il. Nous les aiderons dans leurs besoins spirituels, d'une meilleure façon. » A Modène, on exorcise. « La Compagnie, fait-il écrire, est chargée de chasser le démon des âmes ; elle n'a guère à s'occuper de le chasser des corps. »

\*  
\* \* \*

Il aime la pauvreté, rappelle à telle Province d'Allemagne qu'on ne doit pas porter des barettes de soie, à certaines maisons d'Italie que les ciels et les rideaux de lit sont défendus ; — « Ici, ajoute Polanco, notre Père n'en a pas. » — Aux maisons professes, qu'elles ne peuvent avoir d'argenterie pour leurs églises. Il supplie les bienfaiteurs de ne point bâtir d'édifices somptueux. Les dettes lui sont odieuses. En 1567, il demande à tous les Supérieurs d'Espagne un état de leurs maisons, afin d'étudier lui-même le moyen de les dégrever.

« J'apprends de Palencia, écrit-il le 16 avril 1567, au Provincial de Castille, que non seulement on manque de revenus, mais qu'on est chargé de dettes. La maison ne compte cependant que cinq ou six hôtes. C'est un désordre intolérable. Ceci vient du naturel du Père qui y gouverne, et ce n'est pas la première fois que cela lui arrive. Que V. R. lui enlève toute gestion des affaires

temporelles, la permission d'emprunter à qui que ce soit, de construire la moindre chose, enfin le soin de ce qui touche aux dépenses. Confiez cela au Ministre ou au Procureur. Que le Supérieur dirige les choses spirituelles.» Et le 16 juillet 1567, au même Provincial : « Je vous envoie les plans d'édifices qui étaient ici. Pour le dire franchement, Père, ce qui m'a fait retarder cet envoi, c'est que j'ai été très peu satisfait de voir le Provincial si porté et occupé aux édifices coûteux, et cela en un temps, dans des endroits chargés de dettes, quand les sujets ne peuvent être sustentés. Je suis surtout peu content de la maison si vaste achetée à Burgos. Je suis épouvanté par les quatorze mille ducats d'emplacement qu'elle coûte, et par les huit cents ducats qu'a coûtés le bout de muraille à Avila. Et Valladolid doit, ce me semble, marcher de même. Aussi, comme je l'ai déjà dit, qu'on n'achète plus de maisons, et qu'on ne fasse plus de constructions dans la province, sinon là où on le pourra sans s'endetter, et quand on aura de quoi soutenir les sujets. Même alors, qu'on ne bâtisse pas en grand, avec des pavés en pierres, selon ce plan de cinquante-cinq mille ducats que porte le devis d'Avila. Que tout soit simple et conforme à ce que je voudrais, qui est que *non occasionem demus amicis et inimicis* de dire ce qu'on dit là-bas. On ne dit pas peu : je le sais. Quant aux moyens que vous proposez pour dégrever les provinces, qui est de leur appliquer les légitimes des sujets, et de n'en plus recevoir de nouveaux, le second moyen ne me plaît pas ; ce serait achever la Compagnie avant le temps. Qu'on cesse plutôt de bâtir et de faire des plans. Ce qu'on dépense ainsi, qu'on le destine à nourrir la famille que Dieu nous a donnée. Je compte plus sur un bon sujet, sur un ouvrier apte pour le service de Dieu, que sur tout l'édifice matériel d'un collège.

» Où je désire que vous portiez les yeux, où je tiens les miens attachés, c'est sur le collège de Salamanque. Qu'il soit aidé et favorisé comme site, bâtiment et sujets utiles. C'est le second séminaire de toute l'Espagne, et il pourrait devenir le premier. Je voudrais donc, Père, que vous me disiez comment on couvre les dettes de ce collège, et comment on tâche de le développer.



Entendez bien que c'est le point principal, où je tiendrais les dépenses pour bien employées<sup>1</sup>. »

L'amour que Borgia portait à la pauvreté était sans étroitesse. « Le P. Carillo demande, écrivait-il le 5 juin 1567, si les maisons étant chargées comme elles le sont, il faut recevoir d'autres sujets. Je donnerai le conseil que je prends pour moi-même. Ici, où nous sommes pauvres, je ne renvoie jamais ceux qui viennent, mus par l'esprit de Dieu, s'ils sont aptes pour la Compagnie, et je désire que V. R. agisse de même ; à condition, bien entendu, que ceux que vous recevez soient bons. Ceux qui ne pourront vivre en votre province, vivront en Aragon, en Portugal ou ici. »

« Ce serait une rigueur excessive et une austérité peu nécessaire, écrit-il au Visiteur de Sardaigne, de défendre aux Frères d'emporter des images et des chapelets bénits. C'est une consolation pieuse et louable, et un très honnête soulagement dans les pèlerinages où on les envoie. Et si les uns donnent aux autres des images, je ne vois pas quel mal ils font ; aussi ne faut-il rien changer sur ce point. »

Il ne veut pas qu'on fournisse aux voyageurs des viatiques trop précaires, ni qu'on les fasse aller à pied. « On m'écrit de Lorette, mande-t-il à un Recteur, que V. R. a enlevé aux nôtres le vêtement qu'ils apportaient, et leur en a donné d'usés. Nous savons que votre collègue souffre de pénurie, mais ce n'est pas la coutume de la Compagnie d'en user ainsi<sup>2</sup>. »

---

1. « J'apprends, écrivait-il, le 25 janvier 1570, au Provincial de Tolède, le mal qu'on se donne à Alcalá avec les récoltes, les labours, les chars, les domestiques et les mules de l'ermitage. Je me demande où ont leur tête ceux qui gouvernent cette maison. Mon cher Père, je vous prie et vous charge d'y remédier. Faites qu'Alcalá soit une maison de la Compagnie, et non une ferme, et cela le plus tôt possible. Je voudrais que V. R. portât le remède de sa main ; sinon je le ferais moi-même et je couperais plus qu'on ne le pense. Que ceci suffise sur cette matière. »

Des explications furent envoyées au Général, et Borgia, nullement opiniâtre, répliqua, le 15 juin 1570 : « Je ne veux rien changer, puisque les travaux paraissent nécessaires à vous et à vos consultants, mais il me semblerait meilleur de louer votre ferme que de la cultiver vous-même. Qu'en pensez-vous ? Je vois qu'il est nécessaire d'élever des moutons ! »

2. Et au Provincial de Sardaigne : « On dit que le P. Franco donne aux nôtres peu de viande et mauvaise et qu'en cela il se montre Catalan. Vous devez d'autant plus veiller que le nécessaire ne manque pas, selon ce que vous avez vu pratiquer dans la Compagnie. »



« Qu'on nous envoie les lettres de l'Inde, écrit-il en Portugal (22 novembre 1568). Nous paierons le port, s'il le faut, et que, par économie, on ne retranche pas le papier blanc qui y reste. On n'y gagnera pas deux ducats par an. » Et le 28 novembre : « V. R., en envoyant les lettres des Indes, a coupé tout le papier blanc qui n'était pas couvert. Mon cher Père, ici, une telle étroitesse paraît mauvaise. Il n'y a pas de maisons dans toute la Compagnie qui en montrât une semblable, et aucun séculier n'en userait... Qu'on joue peu de tragédies et de comédies, et alors à peu de frais. On en a représenté une à Coïmbre, qui a coûté au collège plus de cent ducats. Il vaudrait mieux économiser en cela, que dans le port des lettres<sup>1</sup>. »

En Sicile, trop de religieux s'étaient composé une bibliothèque à eux, et un pécule. « Pour les livres, écrit-on au Visiteur (3 février 1571), notre Père ne veut pas qu'on excite de tapage. Tout doucement, remettez les choses dans l'ordre, gagnant, en des entretiens familiers et amicaux, ceux qui possèdent ainsi des livres; commencez par les caractères plus faciles, ou ceux qui sont plus exemplaires; et si vous croyez devoir agir, enlevez d'abord quelques livres, pas tous à la fois. Pour les pécules, qu'on les dépose chez le Supérieur, et que ceci se fasse tout de suite, et non peu à peu, comme pour les livres. »

Les représentations dramatiques, même dans les églises, plaisaient alors beaucoup. Borgia en avait éprouvé les inconvénients. « Un jour, raconte le P. Martin Rouelle<sup>2</sup>, on devait jouer, à Rome, deux pièces données, l'une par les élèves du germanique, l'autre par ceux du collège romain. Les acteurs se réunissent, discutent pour savoir quelle troupe commencerait. On en vint aux coups de poing, (*se mutuo pugionibus hæserunt*) et personne ne voulut jouer. Borgia avait déjà pris place, avec le cardinal d'Augsbourg et trois autres cardinaux; la salle, qui surmontait le réfectoire, était pleine d'auditeurs, quand on vint lui dire à l'oreille ce qui

---

1. La détresse de la mère d'Emmanuel de Sa l'émeut et l'alarme. Il insiste pour que, du Portugal, on la secoure. « Sinon, déclare-t-il, je le ferai de ma pauvreté de Rome. »

2. Déposition de 1616 : Archives du Parlement, Bordeaux.

se passait. Il eut une idée heureuse. « S'il plaît à vos Seigneuries, dit-il, nous remettrons la séance à un autre jour. Je crois la salle peu solide. » Craignant un effondrement, tous se retirèrent en hâte, et, le lendemain, Borgia changea le professeur qui n'avait pas su organiser la séance; il le remplaça par le P. Louis Gagliardi<sup>1</sup>.

Ailleurs, des représentations analogues avaient causé de bien autres soucis. On écrivait de Rome, le 8 octobre 1569 : « Ces jours derniers, on a représenté, au collège germanique, le martyre de sainte Catherine; c'était pour exercer les étudiants, et à cause de la piété du drame. Il avait été vu et approuvé par le Maître du Sacré Palais, qui tient, de S. S., la charge d'examiner les livres. Au drame furent présents de nombreux prélats, et plus de vingt cardinaux; il fut très goûté. Les Pères de Sicile voulurent faire représenter la même pièce à leurs collégiens de Palerme, pour l'ouverture des classes. Un soir, qu'ils s'exerçaient dans l'église, portes closes, et en présence du Vice-Roi qui voulait voir incognito, survint un page de l'inquisiteur Bezerra, portant un coussin, et demandant place pour son maître. On répondit au page de choisir la place. Celle que désirait le page étant prise, il partit avec son coussin, faisant entendre que l'inquisiteur ne viendrait pas. Peu après, l'inquisiteur arrive et frappe à la porte. Le portier n'ouvre pas, croyant avoir affaire à des gens de la rue. L'inquisiteur se retira très fâché, pensant qu'on l'avait reconnu, et qu'on avait refusé de lui ouvrir. Il jura qu'on la lui paierait. Il attendit le jeudi suivant, (fête de S. François) et, au moment où la représentation allait commencer, où l'assistance réunie attendait le Vice-Roi, on envoya, de la part du Saint-Office, défendre, sous peine d'excommunication, de jouer la tragédie avant qu'elle fût examinée. Jamais on n'avait soufflé mot de ce désir, et jamais on n'avait, précédemment, témoigné cette exigence. Des Pères, et le Recteur lui-même, allèrent supplier l'inquisiteur de permettre la représentation, vu l'attente du public, et le scandale à craindre; on

---

1. « J'ai ouï dire au P. Diego Ximenez, Préfet du collège germanique, que tout ce qui restait de la pension des élèves, Borgia le faisait employer à les récréer, et n'en voulait pas consacrer une baïoque au profit de la Compagnie. » Rouelle, *ibidem*.

s'excusa de ne lui pas avoir ouvert... Rien n'y fit. Bezerra déclara que la tragédie contenait des hérésies, et il en signala deux. Sainte Catherine, s'approchant de la roue à pointes aiguës, au moment de son martyre, se disait certaine que Dieu lui tenait un trône réservé et une couronne de gloire, prix de son sacrifice. C'était paraît-il, une hérésie de se promettre cette grâce. Cependant, ne lit-on pas dans la vie de la sainte, et l'Église ne récite-t-elle pas, à l'Introït de la messe : *Vox de cœlis redditur : Veni sponsa gloriosa, veni, sancta Virgo, accipere præmium tui cerlaminis inter choros angelorum. Hæc audiens, beata Catherina læta surrexit ab oratione et decollata est.* L'autre hérésie consistait en ce que sainte Catherine et les philosophes disputent des choses de la foi avec des laïcs, ce qui, paraît-il, est contraire à une bulle de Jules III. Cependant cette dispute est mentionnée dans les vies de la sainte, publiées partout. Cette dispute ne roulait pas sur une question d'hétérodoxie, mais sur une vérité soutenue contre des païens. La Vierge prouvait *quod Dii gentium sunt dæmonia et Deus verus Deus unus est in Personarum trinitate.* Il a résulté de tout cela un scandale, et personne n'y a gagné en crédit. Le Vice-Roi en a écrit à S. M., et l'inquisiteur, s'en doutant, a écrit à l'III<sup>me</sup> cardinal (Espisosa) Président du Conseil de Castille...

Borgia n'avait pas attendu de recevoir ces deux leçons, pour réfréner le goût des représentations dramatiques. En 1566, il écrivait à Ségovie : « Représenter des drames dans les églises me paraît peu décent. L'expérience le démontre : cela distrait trop des études et des autres bons exercices. Ici, ces séances sont très rares. Excusez-vous chaque fois que vous le pouvez bonnement. » — « Pas de tragédie hors de nos maisons, écrit-il à Messine ; cela distrait trop. » Le 1<sup>er</sup> octobre 1569, il écrit en Sicile : « L'expérience nous a montré que ces exhibitions engendrent une trop grande distraction ; aussi, avait-on résolu, ici, de n'en pas même tolérer une fois par an. On est revenu sur cette mesure, mais on n'en permet que pour relever, quelquefois, les études et pour d'autres bonnes raisons. » Il transmettait partout les mêmes conseils de prudence.

François de Borgia savait relever, avec une sage énergie, les courages chancelants. Un professeur d'Inspruck, Robert X., lui a écrit qu'il enseigne depuis des années, qu'il est temps de songer à soi, et qu'il désire aller étudier la théologie à Paris, les Français lui plaisant plus que les Allemands. On lui répond (25 septembre 1567):

« La charité ne manque pas à notre Père Général, ni le soin de ses fils et de ses frères, et il a soin de votre progrès spirituel et littéraire, comme de celui des autres... En son temps et lieu, nous penserons à vous. Cependant, mon cher Père, vous semblez trop vous défier de nous, et, quand vous écrivez, vous vous inquiétez peut-être trop de vous et de vos intérêts. Vous n'obéissez pas à l'apôtre : *omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum*... Donc restez enseigner, s'il paraît bon à votre Supérieur. En attendant, le P. Général vous recommande de conserver la paix et de donner bon exemple. Il se recommande à vos prières, et vous désire toute joie en N. S. »

« J'ai reçu deux lettres de V. R., écrit Borgia, le 1<sup>er</sup> janvier 1571, à un Père français. Dans l'une, vous racontez votre voyage ; dans l'autre, vous parlez de votre faiblesse et de votre complexion trop délicate. Je ne manquerai pas d'écrire au P. Visiteur, dont la prudence et la charité considéreront ce qui convient, mais je vous dirai deux choses : la première, c'est que, avec la même complexion, je vous ai vu, à Rome, servir Notre-Seigneur, en vous dépensant beaucoup à faire la classe, exercice aussi fatigant, plus fatigant même que celui des confessions. La seconde, qu'il convient de dominer le vieil homme, trop porté, suivant ses inclinations, à fuir les fatigues, quand le démon s'appuie sur cette pusillanimité, et s'efforce de persuader, par des raisons humaines, qu'on ne peut faire ce qu'on pourrait fort bien accomplir. Que V. R. se souvienne de la croix de Notre-Seigneur, dont la complexion fut la plus délicate et la plus parfaite, et elle s'efforcera, aidée par cette croix, de rendre la seconde partie de sa vie conforme à la première. Si même elle trouvait la mort dans les fatigues et les emplois de notre Institut, cette mort serait digne d'un soldat de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le supérieur aura soin de ne pas charger V. R. de plus de



fatigues qu'il ne faut et qu'il ne convient ; mais que V. R. s'anime, de son côté, à se fatiguer. V. R. sait que je l'aime *in Domino* ; je pense donc qu'elle prendra ceci en bonne part. Je finis en priant Dieu de lui donner un bon commencement d'année<sup>1</sup>. »

Un professeur de Messine, découragé par le petit nombre de ses élèves, hésitait à faire la classe. Le P. Polanco lui écrit, le 21 mai 1569 : « Notre Père se remet d'une maladie qui a duré huit mois. Il m'a chargé de vous écrire qu'il ne convenait pas de vous changer. Vous avez peu d'auditeurs et peu habiles ; c'en'est pas une raison pour que V. R. enseigne avec tiédeur. Par obéissance et par charité, vous devriez être prêt à enseigner à beaucoup moins d'élèves et à de moins habiles. Aussi Notre Père a-t-il appris avec beaucoup de peine que, depuis le carnaval jusqu'à la mi-avril, c'est-à-dire pendant tout le carême, le meilleur moment de l'année, V. R. n'a pas enseigné. Il veut que vous fassiez toujours la classe, ne serait-ce qu'à trois élèves. Faites-la si bien, que vous donniez aux étrangers le goût d'y venir. Souvenez-vous que Messine n'est point Paris, et qu'on y commence seulement d'enseigner la théologie<sup>2</sup>... Peu à peu, Dieu aidant, votre auditoire croîtra... Je vous recommande aussi, de la part de Notre Père, de procéder avec l'obéissance et l'humilité qui conviennent, en tout, à un religieux et à un prêtre de la Compagnie. Dieu vous a donné de l'intelligence et du savoir. Montrez que, en vous, ne se vérifie pas la parole de saint Paul : *Scientia inflat* ; mieux vaudrait n'avoir jamais étudié. Que V. R. prenne ceci comme je le dis : droitement. Notre Père, et nous tous, désirons toute perfection à V. R. Que Dieu Notre-Seigneur nous la donne, à vous et à nous, ainsi qu'une grande grâce pour connaître et faire sa sainte volonté, et, en suivant notre vocation, pour arriver à l'éternelle félicité. »

1. « Soyez bon religieux, écrit-il à un religieux de Valence (28 avril 1570), c'est la vraie science et la vraie théologie. Je vous recommande amoureusement de ne donner, à aucun supérieur, l'occasion de se plaindre de vous, sinon je devrais veiller à ce qui convient à la Compagnie et à la discipline religieuse. »

2. Le 26 novembre 1565 il encourageait le P. Perpinian à professer à Lyon : « Il n'y a pas beaucoup d'auditeurs, la cité étant plus mercantile qu'intellectuelle ; mais patience : cela viendra. »



Dans les cas désespérés, Borgia sait trouver un langage formidable. Le 21 septembre, sur son ordre, le P. Polanco écrit à un religieux de Mantelica : « Il serait temps, enfin, que vous vinssiez à Rome, suivant l'obéissance que vous avez promise à Dieu Notre-Seigneur. La patience que Notre Père a montrée envers V. R. dépasserait la mesure permise, si elle se prolongeait; et Notre Père Général ne veut point se charger la conscience, outre que la charité nous fait déplorer, à tous, votre état. Il vous ordonne donc, en vertu de la sainte obéissance, et sous peine d'excommunication, de vous présenter à Rome quinze jours, vingt jours au plus, après réception de cette lettre. Cela sans réplique, ni excuses. Si vous obéissez, il est prêt à vous recevoir amoureusement, à oublier tout le passé, pourvu qu'à l'avenir vous fassiez votre devoir. Mais si le 10, ou le 12 octobre, vous n'êtes pas à Rome, ne vous étonnez pas si quelque malheur vous arrive. Sachez que Notre Père est décidé à ne pas laisser le démon vous maintenir dans un tel état. Et s'il vous force, au détriment de votre honneur et de votre satisfaction, à rejoindre le troupeau, et s'il vous enferme le reste de votre vie, la faute en sera à votre obstination. Tout se fera par désir de votre salut éternel. On ne vous laissera pas vivre excommunié, comme vous le seriez, passé le terme assigné, et en état de péché mortel. D'autant plus que votre exemple étant notoire, ne peut être dissimulé. Que Dieu daigne vous donner sa grâce, et ne considère que sa bonté infinie et non vos démérites, et qu'il vous remette dans la voie du salut. »

« Si vous ne voulez point vous calmer, écrit-il le 25 novembre 1569 à un autre religieux, si vous ne voulez pas vous soumettre à l'obéissance, faites comme vous l'entendrez, et occupez-vous de vos affaires de famille. La Compagnie ne vous donnera pas un congé temporaire, mais perpétuel, vous expulsant, et vous permettant de vous occuper ainsi des intérêts de votre famille, dont vous nous donnez une longue liste. La Compagnie ne peut garder sous son obéissance un homme qui cherche à gagner de l'argent, et pour des travaux et des besoins personnels. Quand vous vous serez acquitté des obligations, qui, dites-vous, vous retiennent, vous pourrez nous dire, si, oui ou non, sérieuse-

ment et vraiment, vous voulez vivre et mourir dans la Compagnie. »

Borgia ne tolérât pas cependant des expulsions inconsidérées. Il défend de renvoyer, sans son autorisation, tout sujet qui a émis ses premiers vœux, et il se fait rendre raison de toutes les sévérités qu'il ne comprend pas. « Je désire entendre clairement, écrit-il le 31 janvier en Portugal, pourquoi le P. Louis de Guzman ne convient pas à cette province. En toute autre il serait bien reçu. » — « Un frère, ajoute-t-il, a été, deux fois, renvoyé de l'Inde en Europe. A Rome il édifie tout le monde et ne se plaint de personne. » Et il exige des explications<sup>1</sup>.

Le 4 novembre 1567, il écrit au P. Louis Gonzalez, en Portugal, cette lettre confidentielle : « L'affaire d'Ambroise m'a causé beaucoup de peine, et je crains qu'on ne lui ait témoigné trop de rigueur. Si on pouvait ramener cette brebis, j'en aurais une grande consolation. Puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ en a tant porté sur ses épaules, ce n'est pas beaucoup que nous désirions en porter quelques-unes, même si elles chargent et pèsent. Je regrette que ce Père soit sorti, au moment où je traitais avec tant de chaleur de sa profession. Si on pouvait le réduire, en lui donnant ce grade, je pense que ce serait pour le service du Seigneur, pourvu qu'il fasse, de son côté, ce qui est raisonnable. Ne sachant à qui m'adresser, j'écris à V. R. Vous êtes de ceux qu'il accepte le mieux ; il acceptera vos conseils. Avertissez-moi de ce qui se fera, et comment on a usé envers lui de rigueur, et pourquoi, et où il est<sup>2</sup>. »

Cependant, s'il fallait amputer un membre incurable, Borgia

---

1. Il prend, de même, la défense des postulants qu'il estime repoussés sans raison. On en a refusé deux, comme trop petits de taille. Il demande un fil à leur mesure, afin de juger s'ils ne peuvent être reçus.

2. Au Provincial de Portugal, il écrit le 14 décembre 1567 : « Le Frère Jean m'a écrit les motifs qu'il invoque pour sortir de la Compagnie. Après les avoir examinés et recommandés à Notre-Seigneur, je juge qu'on n'y doit pas consentir, ni ouvrir cette porte à d'autres, qui invoqueraient les mêmes prétextes. S'il est malade, que la Compagnie le soigne ; s'il est mélancolique, qu'il pense qu'il le sera davantage séparé de Dieu. On pourra, en attendant, procurer son rétablissement, en l'envoyant, avec un Père ou un Frère, à Montemayor ou ailleurs où il pensera se mieux trouver. Il y restera quelque temps, ayant soin d'écrire et de donner de ses nouvelles au P. Provincial. »

savait s'y résigner. « Le P. Michel Vanegas sera arrivé dans votre province, écrit-il, le 11 mars 1567, au Provincial de Castille. Que V. R. l'appelle, et, avec beaucoup de paix et de bonté, qu'elle lui signifie son congé. Qu'il fasse ce qu'il jugera bon. Exhorte-le à bien vivre et exemplairement. Et vous lui direz cela devant le Recteur. J'éprouve de la peine à le renvoyer, car je désire son bien et sa consolation depuis bien des années, et il a servi la Compagnie, mais, en retour, on l'a traité le mieux possible, et, souvent, on a négligé d'apercevoir des fautes, que, maintenant sans préjudice de la Compagnie, on ne peut pas ne pas voir. Que Notre- Seigneur le guide et le console en toutes ses affaires. Amen ! »

Au P. Pierre Canisius, il écrivait le 23 septembre 1569, au sujet d'un religieux renvoyé : « Que Dieu lui fasse miséricorde ! Quant à nous, je me souviens que notre Père Ignace, de sainte mémoire, disait qu'il préférerait voir sortir de la Compagnie un sujet mauvais, qu'en voir entrer un bon. »

#### IV. *Sa bonté.*

François de Borgia n'était sévère qu'à contre-cœur. Il n'usait, habituellement, que de mansuétude et de bonté. La tradition qui le représente rigide et dur est on ne peut plus mensongère. Il gouverna en bon pasteur, en père de famille débonnaire. L'expérience de la vie avait amorti son ardeur, impétueuse, jadis, quand il était Vice-Roi, encore sujette à des saillies durant son Commissariat d'Espagne. Il ne fut plus, à Rome, que le très-bon, *el buenísimo*, et, s'il fallait éclairer ma pensée par un rapprochement, à l'esprit de saint François de Borgia, je comparerais l'esprit de saint François de Sales.

« Que V. R., écrit-il le 8 novembre 1567, au P. Pierre Canisius, procède à la fois fortement et suavement. Et prions Dieu qu'il nous garde des extrêmes et nous enseigne la vraie mesure. » Pour sa part, il inclinait surtout vers la suavité.

Personne n'a, plus que lui, tenu à la sérieuse formation des novices. « Si l'on ouvrait mon cœur, disait-il parfois, on y trouverait les noviciats, » et, quand il entrait à Saint-André ou dans quelque autre maison de probation, il témoignait une joie extraordinaire. Mais quelle large et paternelle direction il donnait aux maîtres des novices ! « Que tout, faisait-il écrire le 4 décembre 1566 au Recteur de Medina del Campo, que tout marche avec grand ordre et harmonie. Les novices doivent, au moins, passer une année entière dans le recueillement, sans études ni occupations autres que leur probation. Notre Père a ordonné que les novices aient un jour de récréation par semaine. Il serait bon que les scolastiques l'aient aussi, afin qu'un honnête repos les aide à supporter leur travaux. V. R. en usera ainsi envers ceux dont elle a la charge, et, avec eux comme avec les novices, qu'elle use du *suaviter* plus que du *severe*, et de l'amour filial plus que de la crainte, se montrant habituellement allègre et affable, afin de les mieux aider tous dans l'esprit de charité, *quod est vinculum perfectionis* <sup>1</sup>. »

Au P. Lanoy, Recteur d'Inspruck, il trace cette règle : « Le dessein de V. R., au sujet de la mortification de ceux qui sont admis, il le faudra communiquer au P. Provincial, Paul (Hoffée). Pour nous, nous avons toujours cru que la *mediocritas aurea* était, à la fois, et plus durable, et plus convenable, aussi bien en Germanie qu'ailleurs. » (30 avril 1569.)

Il ne veut pas, non plus, qu'on tienne en trop étroite réclusion les Pères occupés à leur troisième probation. Le 9 janvier 1567, écrivant au P. Balthasar Alvarez, il lui recommande la *suavité*, et de

---

1. Il règle que les coadjuteurs temporels feront six ou huit mois de probation ; les autres auront un an de noviciat, et consacreront à l'étude la seconde année. Partout il veut que les novices aient leur jour de repos par semaine. A Valence, on leur en accorde une demi-journée. « Ce n'est pas assez, observe-t-il ; il faut un jour entier. » Aux novices de seconde année, qui étudient, on fait faire, en Aragon, une demi-heure d'oraison, le soir. « Ici, écrit-il on leur en donne un quart d'heure seulement. La surplus trouble les études... » « Je m'étonne, écrit-il au Provincial d'Andalousie, que V. R. me demande la permission d'accorder deux heures par jour d'étude à ceux de seconde année. Ici, en toutes les provinces, après un an de probation, si le novice, au jugement du Provincial, a une vertu suffisante, on le fait étudier entièrement le seconde année dans la maison d'étude, mais, toute cette seconde année, il reste *sub manu Magistri novitiorum*. »

faire bonnement ce qu'il peut, sans se lamenter : « Croyez-moi, mon cher Père, en tout endroit il y a trois lieues de mauvais chemin. Ne traitez pas les Pères de troisième probation comme des novices ; ne leur interdisez pas tout ministère ; on attribuerait à d'autres raisons cet emprisonnement de prêtres. La disette d'ouvriers, dans cette maison, vient, semble-t-il, de la réclusion imposée, sous prétexte de probation, aux Pères qui ont achevé leurs études, et on y peut remédier. Ils doivent, en ce temps, confesser et exercer les autres ministères de la Compagnie, auxquels on les exerce pendant cette année. Ils peuvent, en même temps, veiller à leur progrès spirituel et à leur recueillement. »

Il n'est pas de minutie à laquelle Borgia ne s'intéresse, quand il s'agit de consoler les frères coadjuteurs. A plusieurs reprises, il demande en Sicile s'il ne conviendrait pas de leur donner des barrettes, marque d'égalité qui les consolerait. Il ne veut pas, dans l'Inde, qu'on leur réserve une coiffure autre que celle des religieux. La règle demandait que leur soutane fût un peu plus courte que celle des prêtres, mais, dans une ville d'Espagne, on a exagéré cette prescription. Il écrit, le 26 août 1567 : « On m'avertit qu'on a tellement rogné les vêtements des coadjuteurs, qu'on leur voit une *media vara* de jambe. Beaucoup d'innovations s'introduisent ainsi, et peu étaient moins opportunes que celle-ci ; elles tentent ceux du dedans, et malédifient ceux du dehors. Au coadjuteur qui aura la soutane la plus courte, elle doit venir à un demi-pan du sol, et je ne donne pas cette mesure pour qu'elle soit commune pour tous, — cela ferait des habits ridicules, — mais afin qu'on comprenne que la plus courte ne doit pas l'être moins. Qu'on arrange tout de suite, et du mieux possible, ces soutanes, et que ce style ne s'introduise pas. Que les coadjuteurs soient consolés et bien traités ; ils portent *pondus dei*, et ont peu d'allègements, et si quelqu'un, qui doit sortir, n'a pas l'air religieux, je ne sais comment il le pourra prendre. »

Aux étudiants, il veut qu'on ménage du repos et des soins. Il écrit en Portugal, le 9 janvier 1567 : « Quant au scandale que prennent quelques-uns, de voir les nôtres aller à la campagne une fois par semaine, ou bien il cessera, ou nous n'en tiendrons pas



compte. Le prétexte en est futile. C'est chose nécessaire *simplifier*, pour conserver la santé et faire persévérer dans les études, que d'accorder un repos honnête, et il n'y en a pas de plus à-propos que celui-là. On en use semblablement, non seulement à Rome, mais dans les autres collèges, et, quand on n'en a pas la possibilité, on le regrette. Il est vrai qu'une demi-heure, c'est loin ; si on avait une campagne plus commode, ce serait mieux. » Et, plus tard, à la même province : « Les scolastiques ne doivent pas omettre, même pendant le carême, d'aller quelquefois prendre leur congé hors de la maison. Qu'ils n'y aillent pas en corps, mais par différentes rues, et séparément<sup>1</sup>. »

Il blâme tout usage qui sent l'étroitesse ou la dureté. « Je suis informé, mande-t-il en Espagne, le 2 octobre 1566, que, dans cette province et dans d'autres, on envoie certains en pèlerinage avec ordre qu'ils ne s'arrêtent pas dans les collèges par où ils passent. Qu'on n'agisse point ainsi ; ni la charité, ni l'habitude de la Compagnie ne le permettent. Il y a d'autres moyens plus suaves d'empêcher les inconvénients qui résulteraient de la communication des uns et des autres. On pourrait avertir, que, dans les collèges où ils s'arrêtent, ils s'entretiendront avec ceux que désignera le Supérieur... On ordonne aussi aux Pères et aux Frères qui prennent leur repas en seconde table, de desservir eux-mêmes ; qu'on enlève cet usage, et qu'on n'introduise pas de nouveaux rites. » Et en Portugal, le 26 août 1568 : « On me dit, qu'à ceux qui vont en pèlerinage, vous ne permettez pas d'accepter à dîner dans des

---

1. Le 1<sup>er</sup> novembre 1567, il écrit au Provincial d'Aragon : « Dans les repos ou congés, pas de nouveaux rites, comme de porter des récits de vies de saints préparés. Qu'on les laisse libres de traiter de ce qu'ils veulent, s'accommodant bonnement à ce que dit le P. Nadal, non comme chose étudiée et de cérémonie, mais avec joie et liberté dans le Seigneur. » Le 7 septembre 1566, il défend au Recteur de Syracuse de laisser transformer les récréations en prières, même si les scolastiques le désirent. — « Vous avez défendu, mande-t-il en Sardaigne, (4 octobre 1566), de chanter. Notre Père ne permet pas d'aller chanter dans les églises ou dans des endroits publics, mais quand ils sont dans un jardin, pendant les récréations, et qu'ils ne sont pas entendus, ils peuvent chanter des choses spirituelles et bonnes, et même dans la maison, quand cela convient pour l'aide ou la consolation de quelque malade. » Du reste il réprime les exagérations. Le 20 mars 1571, il écrit qu'à Palencia les congés se prennent trop bruyamment, en des endroits où l'on est entendu du dehors. Il demande qu'on y veille.

maisons, mais qu'ils doivent se contenter d'acheter un *pucherito* ; cela ne doit pas se faire. »

Il a de charmantes atténuations de règles. « La règle du silence, écrit-il à Séville, le 15 août 1567, n'est pas pour les vieux, à moins de raisons particulières, et il en faut alors user avec prudence. »

Il est longanime, et prend tout mal en patience. Il plaisante un recteur d'Alcalá dont il a reçu trois ou quatre lettres « avec des lamentations de Jérémie ! » « Vous me demandez, écrit-il à un Père de Gaète, les Constitutions pour les montrer à un religieux qui parle mal de la Compagnie. A nous, cela ne paraît pas nouveau qu'on parle mal de nous. Prions Dieu qu'on n'en dise rien de mal avec vérité. Pour le reste, patience ! Laissons au temps de donner une bonne information de nous. » Il écrit au P. Bustamante, Visiteur d'Andalousie (15 octobre 1566) : « Quant à la disette d'une certaine qualité de sujets, que V. R. signale, il faut demander à Notre-Seigneur d'y remédier. Qu'il supplée, par l'onction de sa grâce, les nombreux défauts de capacité naturelle, de prudence et d'expérience que l'on trouve dans ses serviteurs de bonne volonté, de façon, qu'en tout, on le serve mieux. »

Jamais de rudolements ; aux prières indiscrètes, des refus polis. Un espagnol lui demande d'aller en pèlerinage à Santiago. « Je crains bien, lui répond-il, que ce ne soit pour voir le Portugal, *no viendo cosa boa quien no vee a Lisboa !* » Un français voudrait, par dévotion, venir d'Avignon à Rome à pied, et s'en retourner de même. « Désir très édifiant, dit Borgia, mais il faudrait venir à cheval, non à pied, et, pour le moment, il vaut mieux rester en France. »

\*  
\* \*

François encourage ceux qui travaillent et console ceux qui souffrent. La plus éprouvée des missions de la Compagnie était alors celle d'Éthiopie. Jean Nuñez Barreto, André de Oviedo et Melchior Carneyro avaient été consacrés à Lisbonne, en 1555, le premier en qualité de patriarche d'Éthiopie, les deux autres comme

coadjuteurs. Les trois évêques partirent pour Goa en 1557. Barreto y mourut en 1562; Carneyro vécut à Macao jusqu'en 1583; seul Oviedo gagna l'Éthiopie avec cinq missionnaires. Les vingt-trois ans qu'il y passa, furent un martyre continu. Aucun espoir de conversions, des révolutions dont il subissait tous les contre-coups, l'exil en des contrées malsaines, de longues captivités, et une telle misère qu'il devait lui-même labourer la terre, et que, pour écrire à saint Pie V et au roi de Portugal, il fut, un jour, réduit à couper et à coudre ensemble les marges de son bréviaire.

François de Borgia était profondément touché du malheur et de la générosité de l'ancien recteur de Gandie, devenu, en 1562, à la mort de Barreto, patriarche d'Éthiopie.

Le 9 octobre 1567, il écrivait au P. Nadal : « Nous avons reçu des lettres du Père Patriarche et de ses compagnons. Tout, là-bas, consiste à souffrir la faim, le froid, l'isolement et les persécutions d'un peuple à la tête très dure; aussi, Sa Sainteté est-elle d'avis que le Patriarche passe au Japon. Il est plus facile d'amener à la vraie foi ceux qui ne l'ont jamais connue, que ceux qui l'ont abandonnée après l'avoir connue. »

Deux ans plus tôt, Borgia avait écrit : « L'évêque Carneyro pense que le Patriarche devrait partir de cette contrée, où il est resté tant d'années sans profit pour les âmes, quoique non sans profit pour la sienne, et avec beaucoup de souffrances et de dangers. Il faudrait que le roi de Portugal demandât au Pape la permission de le transférer d'Éthiopie en une autre contrée où il s'emploierait mieux. »

Oviedo ne voulut jamais désertier son poste de combat et de souffrances. Il réunit à Frémona, au nord-ouest d'Adoua, une petite communauté catholique, et y passa ses seize dernières années. Le 28 octobre 1566, Borgia lui écrivait : « Vos lettres de 1566 sont arrivées bien désirées. Vous y parlez peu des souffrances que vous endurez en cette terre si éloignée de la vérité. Par le peu que vous nous en dites, on devine aisément que ces souffrances sont grandes et excessives, mais que, au milieu d'elles, *abscondita est fortitudo ejus qui dicit : cum ipso sum in tribulatione*. D'où s'ensuivra le secours promis en ces paroles : *Eripiam eum et glorificabo eum*.

J'espère cette fin aux travaux de Votre Paternité et de ses compagnons. Jusqu'ici, ils ont rencontré ce qu'ils désiraient : le dénûment avec Jésus-Christ pauvre. La récompense et la couronne ne manqueront pas : *Si compatimur, et conregnabimus*. O Père vénéré, comme j'envie ces pauvres si heureux ! Ma compassion est grande de vous savoir dénué, pauvre, prisonnier, persécuté, réduit à cette nécessité de chercher une paire de bœufs pour labourer la terre, *ut bene vescaris pane tuo in sudore vultus tui*, comme fils du premier Adam. Mais je vous envie bien davantage, en voyant que, dans ces malheurs, votre âme reste plus fervente, plus riche, et l'homme intérieur plus consolé, lui qui est le fils de ce nouvel Adam, qui, par sa sueur de sang, nous a mérité le pain qui nourrit nos âmes. Mon cher Père, Votre Paternité m'anime, dans sa lettre, à supporter le fardeau, si au-dessus de mes forces, que la Compagnie a placé sur mes épaules. Cela vient de votre charité. Je me réjouis d'autant plus de ce que vous me dites, que je comprends et espère que vous m'aiderez, par vos prières si efficaces, à obtenir, de la volonté divine, ou qu'elle me décharge du poids de ce gouvernement, ou qu'elle m'aide à le porter. Son joug est suave, et elle ne l'a imposé à personne sans qu'elle l'ait aidé.

» Je ne sais où cette lettre trouvera Votre Paternité. De différentes parties de l'Inde, on m'a écrit qu'on vous attendait. D'autre part, V. P. et ses compagnons me font entendre qu'ils espèrent rester, avec quelque profit, en Éthiopie. Le Seigneur, dont vous traitez les affaires, aura éclairé V. P. et l'éclairera, afin qu'Elle choisisse le parti le plus utile au bien universel de l'Église. Ces jours derniers, nous avons entretenu Sa Sainteté de cette affaire et nous attendons de savoir sa pensée. Elle nous la communiquera prochainement. Je crois que, si Elle ordonne à Votre Paternité de rester en Éthiopie ou d'y revenir, ce sera après avoir exhorté le Sérénissime roi de Portugal à y envoyer du monde qui aplanisse les voies à la prédication de l'Évangile<sup>1</sup>. Si c'est possible, ce devra être à peu de

---

1. Borgia écrivait le 29 octobre (1657) : « L'ambassadeur (de Portugal à Rome) D. Alvaro de Castro dit qu'avec un peu plus de dépenses de S. A. pour la flotte de l'Inde, on pourrait conquérir l'Éthiopie. Et de là-bas, on écrit qu'avec cinq cents soldats on y



frais, et différemment, il semble bien difficile, sinon impossible humainement, de subjuguier les esprits endurcis et les têtes rebelles de gens qui se soucient si peu de leur Mère la sainte Église. Si V. P. ne devait pas rester en Éthiopie, elle devrait aller au Japon. Mais on avisera V. P. d'une façon précise et plus complète Tous les Pères et moi, nous nous recommandons humblement à vos saints sacrifices et à vos prières, et aux prières des Pères qui sont en votre compagnie. »

Le 7 janvier 1569, François de Borgia mandait au patriarche qu'il était touché de voir que, dans son dur exil, il voulait rester pour les quelques catholiques qui l'entouraient. Pie V en a été ému aux larmes, et lui laisse le soin de décider, lui-même, ce qu'il doit faire : partir ou rester. Mais s'il part, ajoutait Borgia, et s'il n'emmène pas avec lui tous les catholiques, il faudrait leur laisser des Pères.

Le bon pasteur n'abandonnant point son pauvre troupeau, le 11 janvier 1570, Borgia lui écrivait : « O mon R<sup>me</sup> Père, quelle envie je porte à votre exil, à votre solitude, à votre pauvreté et à la patience et à la joie, que, malgré tout, le Seigneur vous communique. Mais bien que V. P. soit consolée dans ses souffrances, j'espère que la miséricorde du Rédempteur vous en délivrera, pour le bien universel de l'Église, afin que le chandelier et la torche, posés sur la montagne, donnent leur lumière aux ténèbres qui règnent en ces vallées d'infidélité et d'erreur. »

Il communiquait ensuite des nouvelles de la Compagnie, des œuvres surtout qu'avait connues Oviedo à Rome, à Naples et à Valence : « A Rome, nous sommes plus de trois cents, bien occupés.... A Naples, soixante avec Salmeron pour Provincial.... A Valence, cinquante, et de florissantes études de théologie, et, dans votre Gandie, il y a des progrès, grâce à une augmentation de la rente du collège.... »

» Quant au scrupule que V. P. montre, au sujet du vœu de pauvreté : en premier lieu, par votre dignité et votre charge, vous

---

parviendrait. » L'ambassadeur se faisait illusion ; une tentative armée fut, en effet, décidée mais réussit peu.



êtes libre de toute obligation sur ce point, comme vous le savez par l'usage de toute l'Église. Le prélat administre ses biens, et est *in statu perfecto*. Du reste, je suis persuadé qu'il y a beaucoup de pauvres religieux dans leurs maisons, qui ne le sont pas tant que V. P. Et je suis bien consolé de voir, que, parmi une telle misère et privation des biens temporels, vous gardez des scrupules au sujet de la pauvreté.... Vous pouvez donc donner des présents, avoir une mule en cas de nécessité. Quant à posséder des terres labourées, un profès ne peut en avoir le domaine, mais il en peut user en cas de besoin, et c'est le vôtre puisque vous devez labourer la terre pour avoir de quoi manger. La maison professe a bien un jardin.... D'ailleurs tout cela ne s'applique pas à V. P. qui peut avoir des rentes.... Pour me montrer votre pénurie, vous me dites que vous êtes forcé d'accueillir, sous votre toit, des femmes et des orphelines. Je loue la charité qui vous pousse à aider et à secourir tant de monde, mais pour ce point particulier, il me semble qu'avec tout le respect possible, je dois représenter à votre Paternité R<sup>me</sup> qu'elle pourrait s'en dispenser. Il n'y a, à ce que vous faites, aucun inconvénient sérieux, mais il serait meilleur de confier à d'autres ces personnes, et de ne pas les garder sous votre toit. En tout cas, les Pères de la Compagnie ne pourraient habiter dans la même maison. »

Ainsi, aux témoignages de compassion, le saint Général savait-il mêler de prudents conseils, du reste avec un tact souverain.

Au P. Pierre Canisius, qui cessait d'être Provincial, Borgia écrit le 1<sup>er</sup> juin 1569 : « J'ai reçu les lettres de V. R. du 1<sup>er</sup> et du 15 mai, par lesquelles j'ai su comment vous aviez remis sa patente de Provincial au P. Paul Hoffée, et la façon dont V. R. a déposé sa charge. Nous en avons été très édifiés et consolés, comme nous l'avions été de la façon dont pendant quatorze ans, vous aviez porté cette charge avec tant de patience, parmi les continuel<sup>s</sup> soucis du gouvernement, sans laisser cependant les autres ministères propres à notre Institut, et avec tant de zèle, d'intégrité, de prudence, que vous avez grandement satisfait et édifié mes prédécesseurs et moi. Le nouveau Provincial, et tous les membres de la province et des

provinces voisines, doivent regarder V. R. comme leur père, qui a bien mérité d'eux tous et de toute la Compagnie, surtout de la Germanie. Nous sommes reconnaissants de la promptitude et de l'humilité avec lesquelles V. R. a offert son obéissance au nouveau Provincial. De tels exemples ne pourront qu'édifier ceux qui ont été si longtemps sous votre autorité. Ils s'en confirmeront davantage dans leur bonne volonté d'obéir, en toute perfection, à leurs supérieurs. D'où V. R. comprendra qu'elle ne recevra pas la pénitence qu'elle demande pour les fautes commises dans l'administration de son office ; j'espère au contraire que Dieu Notre-Seigneur lui donnera une très copieuse récompense de tant de saintes et fructueuses fatigues, endurées pour son service, dans le gouvernement. »

Renonçant à des ministères plus consolants, à des chaires plus élevées, le P. Jean Bonifacio s'était voué à enseigner toujours la grammaire aux enfants d'Avila. Borgia l'en félicita maintes fois. « Ce désir, lui écrivait-il le 28 janvier 1568, provient, on le voit, de votre désir de souffrir et de travailler davantage au service de Notre-Seigneur et de la Compagnie. La récompense du ciel ne vous manquera point, car vous semez en une bonne terre. La récompense de la Compagnie, elle la réserve, elle aussi, pour le ciel, mais elle consistera en ce que, jamais, elle n'oubliera l'oblation de V. R. Elle laissera toujours à V. R. l'accès ouvert à ce qu'elle vous offrait naguère, une chaire de théologie à Salamanque. Vous l'aurez quand vous voudrez, bien que nous estimions l'office que vous remplissez bien plus que la charge de beaucoup de théologiens. Parlez au Visiteur de l'école que vous demandez d'établir pour former des maîtres, et de la représentation de tragédies et de dialogues dans l'église. J'avertis le Visiteur de vous favoriser le plus possible, et vous avez toute permission d'aller vous reposer deux mois, pendant l'été, à Medina del Campo. » Cette même année, Borgia admettait Bonifacio à la profession des trois vœux comme ayant grandement mérité de la Compagnie.

Après avoir longtemps été un missionnaire fervent, le P. François Strada donnait des marques de tiédeur et de relâchement. N'avait-il pas imaginé, en 1566, d'abandonner la maison pro-

fesse de Tolède, pour aller vivre très commodément, d'abord chez des amis, puis dans un hôpital. Borgia fut navré de savoir si changé l'apôtre qu'il avait connu si généreux, mais avec quelle délicatesse essaie-t-il de le relever !

« J'ai moins de lettres de V. R. que je ne voudrais, lui écrit-il, le 22 décembre 1566. Cependant, je n'omets pas de m'informer de votre santé, et je supplie Notre-Seigneur qu'il vous en donne une excellente, afin que vous ayez des forces à employer en son saint service. Avisez-moi, mon cher Père, plus souvent non seulement de ce qui vous touche, mais de tout ce qui vous semblera convenable ; les avis de bien peu seront reçus de meilleur gré que les vôtres. Par d'autres, j'ai appris qu'on avait usé, envers V. R., d'une étrange sécheresse, bien différente du traitement qu'aurait reçu ici le P. Maître Strada. Soyez sûr que je l'ai vivement ressenti, et il me reste à me plaindre affectueusement de V. R., qui, dès le premier jour, ne m'a pas averti, sachant mon affection et mon désir de la consoler. J'espère, Dieu aidant, y remédier maintenant et, si j'apprends que quelque chose peut vous donner de la consolation, je ne perdrai pas l'occasion de vous la ménager. »

A cette lettre était joint le billet suivant, pour le Provincial de Tolède : « Je vous avise, de nouveau, qu'au P. Maître Strada on doit ménager le même traitement, les mêmes attentions qu'on aurait pour la personne même du P. Ignace, de bonne mémoire ; et qu'on mette une différence dans la façon dont on traite les Pères qui ont travaillé pour la Compagnie, et les novices<sup>1</sup>. »

Borgia reproche aux autres leurs mortifications excessives. Le P. Théodoric Canisius, recteur de Dillingen, se traite trop austère-

---

1. Le 20 juillet 1568, Borgia écrit, de nouveau, au P. Strada. Il s'est réjoui de recevoir une lettre de sa main, ce qui prouve qu'il a plus de forces ; mais il a été peiné de voir qu'il écrivait lui-même, parce qu'il n'avait personne pour l'aider. Et, à la suite, il fait envoyer ce nouveau billet au Provincia : « Que V. R. sache qu'elle possède un serviteur très dévot et ancien, et Notre Père désire qu'on lui ménage tout le secours et l'aide qui conviennent à sa consolation. Qu'on ne tienne pas pour mal employé le service d'un ou de deux Frères coadjuteurs, s'ils sont nécessaires pour refaire sa santé, puisqu'il l'a abîmée au service de Notre-Seigneur et de la Compagnie. »

ment et se charge plus qu'il ne peut. « Nous ne voulons pas, écrit Borgia, qu'il donne prise à la maladie. Veillez à ce qu'il ait soin de sa santé. » Mêmes conseils à Ignace d'Azevedo : « Ne vous maltraitez pas imprudemment. Le corps de V. R. ne lui appartient pas, mais à la Compagnie et à Dieu. Veillez donc à le traiter convenablement. »

Il écrit au P. Palmio, le 15 juin 1566 : « On a dit, ces jours-ci, que votre Ill<sup>me</sup> Cardinal (S. Charles Borromée) était très malade. Aussi, dans les messes et prières de la maison et du collège, l'ai-je fait recommander à Dieu Notre-Seigneur par tous nos Pères. Que V. R. l'exhorte, de ma part, à tenir plus de compte de sa santé pour le service de Dieu et le bien commun, pour lequel il faut conserver le corps et les forces corporelles. Comprenant le bon fruit que font l'exemple et l'œuvre de Sa Seigneurie, nous désirons qu'il guérisse, croyant que c'est la volonté de Dieu. »

Par ses étranges écarts<sup>1</sup> et sa persistante originalité, le P. Nicolas de Bobadilla méritait, semble-t-il, moins de sympathie, mais Borgia ne voyait en lui que l'ancien compagnon de S. Ignace, et il lui écrivait souvent, avec une tendre et respectueuse sollicitude. « Mon Très Révérend Père en Jésus-Christ, lui mandait-il le 25 août 1569, par la lettre de V. R. j'ai appris qu'elle aurait besoin d'un frère coadjuteur. Je n'éprouve aucune difficulté à le lui donner, ni à faire tout ce qui tendrait à sa consolation. Ce qui me fait écrire cette lettre, c'est le désir de savoir, de V. R., si elle a toujours des forces, si elle entend continuer ses voyages et ses missions, ou si elle se sent si fatiguée, que l'âge et les travaux passés l'avertissent qu'il est temps *ut requiescat a laboribus suis*. S'il en est ainsi, je trouve bien juste que celui-là se repose qui a

---

1. V. *Epistolæ Nadal*, t. II, p. 53. Le P. Salmeron, dans une lettre à Borgia, trace ce joli portrait de Bobadilla : « Le P. Bobadilla, sur son cheval blanc, un homme le précédant, nous est arrivé mercredi passé à la nuit, devançant d'un jour le courrier. Il nous a réjouis par sa présence et ses propos, car, à table, il nous prêchait et nous retenait tous à l'entendre. Il vient dans l'intention d'aller dans la Pouille et d'y fonder des collèges — drôle de façon de répondre au décret de la Congrégation (qui interdisait trop de fondations). Je crois que ces collèges sont chimériques, ceux dont il rêve et dont il négocie les fondations. » (23 sept. 1565. *Epist. Salmeronis* II, 27.) Dans une autre lettre Salmeron disait de Bobadilla : « C'est un homme qui, d'une mouche, fait un éléphant. »

si bien travaillé, et il sera facile que V. R. choisisse un collègue dont elle dira : *hæc requies mea*, pour ce qu'il lui reste de cette pauvre vie. Vous détermineriez de n'en plus sortir, sinon sur l'ordre de Sa Sainteté, ou pour des motifs qui surviendraient et seraient urgents et inéluctables. En ce cas, il ne vous manquera pas de coadjuteurs qui prennent soin de V. R. en sa veillesse, par égard du soin, qu'en votre jeunesse vous avez eu des autres. A défaut d'autres, ce serait le F. François, que V. R. désigne. Mais si V. R. voulait continuer de travailler, ce que je ne pense pas, vos forces n'y suffisant plus, il serait plus difficile de lui trouver un coadjuteur. Leurs travaux sont presque intolérables, et, quand le corps est trop fatigué, l'esprit, sauf chez les très parfaits, devient inquiet. Un coadjuteur déjà avancé en spiritualité a, d'ordinaire, moins de forces. Un moins avancé et plus vif, perdrait à être trop distrait; en peu de temps, il dissiperait ce qu'il aurait longuement amassé. Et comme *sapientibus et insipientibus debitor sum*, comme je dois aider les uns sans nuire aux autres, j'ai voulu découvrir entièrement ma pensée à V. R., comme à mon Père très cher, afin qu'il puisse mieux répondre, et que, d'après sa réponse, je puisse régler, avec la grâce de Dieu, ce qui sera de la plus grande gloire divine.

» Je me trouve très bien à Frascati. Les affaires de la Compagnie s'y traitent plus à loisir et avec moins de peine. Si je le pouvais, je dirais bien, moi aussi : *Hæc requies mea!* La fatigue et les années m'avertissent et me disent : *Hora est jam nos de somno surgere*, afin qu'en nous s'accomplisse cette parole du psaume : *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hereditas Domini!* O quel sommeil et quel héritage! Père, priez pour moi, et profitons vite du temps, car la vie s'en va. *Vale, Pater carissime!* De Frascati, fête de la Très-Sainte Assomption. »

Le 16 septembre, Borgia écrivait de nouveau à Bobadilla : « J'avais écrit à V. R., lui indiquant le collège de Nole, pensant qu'elle l'aimerait. J'ai reçu votre lettre du 10 courant, m'avertissant que vous avez choisi Palerme et Monreale, en Sicile. Je suis



content. V. R. pourra donc, à son gré, rester à Nole ou aller à Palerme<sup>1</sup>. »

Canisius était un saint, Strada un apôtre en renom ; il fallait compter avec Bobadilla : mais Borgia ne réservait pas ses attentions aux seules célébrités, et l'on n'en finirait pas de relever, dans sa correspondance, ses délicates attentions pour des vieillards qu'il voulait, à tout prix, consoler, pour un pauvre frère que des pirates avaient amené en captivité, pour des malades dont lui, l'homme si austère, exigeait le soulagement. Par exemple, le vieux Père Christophe de Mendoza, devenu impotent, malhabile et fâcheux, languissait à Montilla et souffrait de son impuissance. Mendoza était un des premiers Pères qui étaient venus à Gandie, en 1549.

« Ne vous inquiétez pas à son sujet, écrivait le Provincial d'Andalousie, il est content. » Borgia savait, au contraire, que le vieillard s'attristait qu'on ne lui laissât, ni célébrer la messe en public, ni prêcher, et il fatigue de ses lettres le Provincial d'Andalousie, jusqu'à ce qu'il sache le vieux Mendoza consolé. « Qu'on lui donne, mande-t-il, un censeur qui l'écouterait célébrer *privatim*, remarquant ce qu'il exagère ou omet. Il pourrait alors dire la messe en public et ce bon Père ne serait pas abattu et découragé. A Naples, il confessait beaucoup. S'il a un peu oublié, il pourrait se rafraîchir le souvenir des cas de conscience, et, ainsi, il servirait au bien commun et ne serait point triste, se voyant inutile ou tenu comme tel.... Il n'est pas éloquent *ab heri et nudius tertius*, je le sais, mais en des villages qui éprouvent la faim de la parole divine, il pourrait opérer quelque bien en enseignant le catéchisme. »

---

1. Mais Bobadilla ne pouvait tenir en place. Le 2 avril 1570, Borgia lui écrivait : « Nous nous réjouissons beaucoup des forces spirituelles et corporelles que Dieu donne à V. R. pour prêcher chaque jour pendant le carême (de Reggio), tout en jeûnant, et malgré le catarrhe qui vous éprouve. Mais, grâce à Dieu, ces fatigues seront bientôt passées, et V. R. pourra se soigner, tout en s'occupant à aider le prochain. La présence de V. R. aura beaucoup aidé le collège de Reggio. » Le 11 mai, Borgia a appris que Bobadilla voyageait en frégate autour de Palerme, et non sans danger. « Bien que nous espérions que Dieu aura protégé V. R., il ne semble pas qu'il faille approuver qu'elle se mette en pareil danger. » Et il le félicite encore de son carême de Reggio. Enfin Bobadilla se retire à Palerme. Borgia se réjouit de l'y savoir, et lui recommande de prendre tous les ménagements nécessaires.

« Enfin, écrit-il, quand il sait Mendoza consolé, cela coûte si peu, et c'est tellement dû à ses anciens travaux, qu'il faut continuer. »

Mendoza devenait insupportable ; il se fâchait et se répandait en paroles inconsidérées. Au lieu d'abandonner à son sort l'ennuyeux vieillard, Borgia, malade lui-même, surchargé d'occupations importantes, continue, pendant trois ans, à le défendre et à intercéder pour lui. « Tout en sauvegardant la discipline religieuse, mande-t-il, qu'on procure, le plus possible, la consolation et la paix intérieure du P. Christophe de Mendoza... Tenez compte de son âge et de ses fatigues. Sa colère passée, il comprend qu'il a tort. » Et lui-même adresse au vieillard ces conseils délicats :

« J'ai su que V. R. désire venir en Italie. Je désire beaucoup sa consolation ; je ne juge cependant pas sa venue opportune, et ne voudrais pas que le motif de ce départ parût être le désir de satisfaire à votre volonté propre, et le refus d'obéir aux supérieurs de cette province. Et, pour le dire, mon cher Père, comme je le sens en Notre-Seigneur, plus nous nous faisons vieux, plus nous nous approchons du port, plus nous devrions sérieusement nous préparer et nous disposer à passer à une vie meilleure, plus nous sommes obligés d'avoir, et de montrer en nos actions, une perfection plus grande et les vertus requises en notre profession, surtout l'humilité et l'obéissance. Les plus jeunes doivent trouver en nous leur exemple et leur modèle. Je demande vivement et instamment à V. R., pour l'amour de Dieu, le bien de son âme et sa consolation, de tenir désormais grand compte de ces observations, S'il vous échappe quelque faute, par misère et fragilité humaines, tâchez de faire ces pénitences et satisfactions que le supérieur jugerait bonnes pour l'édification du prochain et votre aide. Il est raisonnable, assurément, que nous progressions toujours, surtout en la vieillesse, que nous nous défassions de nos imperfections, afin que le feu du purgatoire ait moins à faire, et nous arrête moins longtemps loin de notre bien suprême et très heureux. »

\*  
\* \*

La charité de François de Borgia devenait encore plus touchante quand il avait à relever des âmes faibles et tentées.

Il écrit à Munich, le 18 juin 1569, à un Père Allemand : « J'ai reçu la lettre du 4 mai, par laquelle V. R. se plaint que le P. Canisius veuille le reléguer dans la Germanie inférieure, comme un être manqué et inutile. Vous ajoutez que vous avez à tel point perdu l'esprit de notre Compagnie, que vous désespérez de le retrouver. Vous demandez donc d'être donné, pour un an au moins, à l'évêque de Salzbourg et de vivre chez lui. Nous compatissons vraiment, mon cher Père, aux angoisses de votre âme, et nous voudrions pourvoir, à la fois, à votre consolation et à votre bien spirituel. Si nous pouvions concilier les deux, ce nous serait très agréable. Le P. Canisius vous aime, et nous tous aussi, et il ne veut pas vous reléguer dans la Germanie inférieure, mais, pour quelque temps, il désire que vous viviez près du P. Léonard, comme auprès d'un ami et d'un père spirituel, à la fois agréablement et avec fruit ; et j'approuve fort cela. Ceux qui aident les autres et s'occupent du ministère de la parole, doivent, nécessairement, se recueillir de temps en temps, pour songer à eux-mêmes et veiller à leur progrès, suivant l'exemple de saint Paul, *qui castigabat corpus suum et in servitutum redigebat, ne, dum aliis prædicaret, ipse reprobis efficeretur*. Que si un endroit commode pour V. R. pouvait être choisi, cela semblait être Cologne, à cause de la présence du Père Léonard, et parce que, là, personne ne vous forcera à prêcher pendant que vous songerez à votre profit spirituel. Le P. Canisius n'est pas le seul à le penser ; nous croyons aussi que que Cologne conviendrait parfaitement à cette retraite. Je n'admets pas, mon cher Père, que vous ayez perdu l'esprit de la Compagnie, au point que vous ne puissiez le retrouver. *Numquid est abbreviata manus Domini ?* Êtes-vous atteint d'un mal incurable ? Non, vous avez reçu en partage une âme bonne, et, si vous voulez vous recueillir, nous pensons que vous pourrez obtenir un esprit surna-

turel plus copieux qu'autrefois. Si vous écartez certaines occasions et empêchements, si vous recherchez diligemment la présence du Seigneur, il ne m'est pas douteux que vous le trouverez, et vous verrez que la gloire de Dieu et le profit du prochain y gagneront beaucoup. Ayez donc bon courage, mon Père, et le voyage que l'obéissance vous impose, entreprenez-le ; il vous profitera, soyez-en sûr. Vous n'êtes forcé à rester à Cologne que tant que vous le voudrez. Quand vous aurez renouvelé vos forces spirituelles, vous pourrez revenir dans la Germanie supérieure, et rester, s'il vous plaît, quelque temps à Salzbourg. Mais vous séparer de la Compagnie, cela ne convient nullement, ni à V. R. , ni à la Compagnie. Croyez-moi : ce voyage aura un bien meilleur effet qu'un séjour à Salzbourg. Je me recommande, en attendant, à vos SS. SS. et prières. Dans les miennes, je demanderai toujours que Notre-Seigneur Jésus-Christ daigne augmenter en vous sa grâce. »

Le 4 juin 1569, il écrivait au P. Adam Haler, à Vienne : « Nous avons appris, avec un grand déplaisir, le départ de V. R. de Prague, et ce qui a suivi à Vienne. Mais il ne faut pas s'étonner si l'homme, fragile et débile quand il est laissé à lui-même, fait des choses conformes à sa débilité. *Sed numquid qui cedit, non adjiciet ut resurgat?* Que V. R. comprenne que son cas a provoqué ici de la compassion, non de l'indignation. Nous souvenant de la bonne édification que vous avez donnée quand vous étiez à Rome; nous espérons que, Dieu aidant, on pourra restaurer en vous ce qui a été détruit... J'ai donné ordre que V. R. vienne à Rome. Le plus tôt sera le mieux, afin que le démon ne prenne pas plus d'empire sur votre âme, et, s'il fait trop chaud pour que V. R. puisse voyager sans danger, elle pourra s'établir dans n'importe quel collège d'Italie. Ne craignez donc pas de partir le plus tôt possible *ad limina apostolorum*, et pour cette maison, votre ancienne mère, où tous, nous vous verrons volontiers<sup>1</sup>. »

Melchior Praher s'était échappé de Vienne. Le 8 avril 1570,

---

1. Il envoie au Recteur de Pérouse un Frère : « Il faut l'employer à la cuisine ou dans un office, dit-il. Il est d'un naturel un peu dur, *è di natura un poco duretta*, mais il a bonne volonté. »



Borgia lui fait écrire, à Metz : « Deux choses me plaisent : vous reconnaissez avoir été séduit par des persuasions et des conseils peu raisonnables, et vous paraissez vous préoccuper de votre conscience. Vous demandez qu'on vous pardonne, qu'on vous relève de vos vœux, ou qu'on vous reçoive de nouveau dans la Compagnie. Notre Père ne voit pas comment vous relever serait permis et expédient, mais il est prêt à recevoir son fils Melchior, bien que prodigue, puisqu'il a quitté, non seulement la maison de la Compagnie, mais l'union des fidèles du Christ par l'excommunication. Notre Père est prêt à le recevoir et à l'embrasser. Qu'il vienne donc à Rome, où, s'il le préfère, qu'il aille trouver le P. Paul Hoffée, Provincial de Germanie, qui paternellement, s'occupera de lui. »

Le même jour, Borgia annonçait le fugitif au Père Hoffée, auquel il recommandait d'être miséricordieux.

De Bologne, un autre déserteur demandait d'être relevé de ses vœux. Le 29 juin 1566, Borgia lui fait écrire : « Vous demandez d'être relevé de vos vœux, mais un supérieur ne peut relever sans cause suffisante, et je ne vois pas cette cause. J'ai bien su votre désordre : vous êtes parti sans licence, êtes resté longtemps dehors, un an, me dit-on, mais je vois que votre erreur a été volontaire et fondée, non en raisons mais en désirs terrestres, et, comme il est en votre pouvoir, avec la grâce divine, de retirer votre volonté du mal et de revenir au bien, la Compagnie ne peut juger que vous êtes inapte à servir la Majesté Divine. Je ne vois donc pas comment on peut, en conscience, vous libérer, et, par suite, vous absoudre. Voyant cela, et l'état de péché mortel et d'excommunication *ipso facto* où vous languissez, je ne puis que m'affliger grandement de votre misère, et craindre pour votre salut, d'autant plus que vous n'avez point l'air de le comprendre. Vous ne déplorez que votre état présent, et demandez l'absolution, à cause seulement de votre honneur et de vos projets mondains, sachant cependant que vous ne pouvez vous justifier devant Dieu, et que vous êtes en si mauvais état aux yeux de la Divine Majesté. Votre quiétude me fait comprendre combien grand est votre mal, puisque vous avez oblitéré votre conscience et perdu le remords. Votre



mal est volontaire ; vous paraissez, délibérément et de sang froid, estimer les choses du monde plus que les choses divines, et vous vous disposez ainsi à être abandonné et rejeté de Dieu, qui ne veut pas *constringere in camo ac freno maxillas tuas*. Aussi, mon très cher fils Pierre, par amour pour Jésus-Christ, et par l'amour que vous devez porter au salut de votre âme, par l'amour particulier que je vous porte, faites, je vous en prie, violence à votre mauvaise volonté, et, bien que cela vous paraisse dur, quand vous aurez commencé à réagir, vous vous trouverez bientôt consolé par la grâce divine, et par une consolation solide, non terrestre et charnelle. Que l'humiliation ne vous effraie pas. Il suffit que votre salut l'exige. Puis, si vous venez ici en septembre, vous serez reçu avec un cœur de père, non seulement par notre Père Général, mais par tous les autres, qui tiennent beaucoup à votre salut éternel et à votre bien. Vous serez bientôt consolé et relevé par les procédés dont vous serez entouré à Rome, et surtout dans la maison du noviciat... Bien peu vous connaissent et moins encore connaissent votre faute. Ne redoutez pas la confusion qu'il y aurait à être vu d'eux. Elle profitera à votre salut, et, à leurs yeux, vous serez bien plus honoré qu'en restant où vous êtes. Souvenez-vous de la brebis égarée et de la drachme perdue, et comment fut reçu le fils prodigue, et venez à votre maison. Je prie Dieu Notre-Seigneur qu'il vous conduise et vous donne sa grâce. »

Le 4 septembre 1570, Borgia adressait cet autre appel à un récalcitrant :

« Plus mon désir de vous voir était grand, quand je vous ai fait demander, plus ma peine l'a été, quand j'ai vu que vous vous attardiez là-bas ; et je ne sais pourquoi vous le faites. Vous devez être certain que personne, ni là-bas, ni ici, ne désire plus que moi, vous consoler, et ne cherche davantage ce qui peut vous convenir. Si vous ne l'entendez pas ainsi, très cher Frère, vous m'offensez beaucoup. Je vous en supplie, venez ici sans aucun retard, avec le compagnon que vous donnera le P. Provincial d'Andalousie ou de Tolède. Je vous promets de regarder, avec des yeux de père, ce qui peut vous convenir et de vous aider à l'obtenir. Que Dieu Notre-Seigneur vous bénisse. Amen. »



La charité qu'il pratiqua si bien, François de Borgia ne cessait de la recommander aux Supérieurs. Certains d'entre eux, désireux de seconder l'œuvre de rénovation entreprise par Borgia, la poursuivaient avec une rigoureuse austérité. C'est ainsi que le P. Denis Vasquez, préposé au gouvernement du collège romain, avait, par sa sévérité, ameuté les élèves et suscité des troubles qui amenèrent son prompt changement. François de Borgia prêchait assidûment aux Provinciaux et aux Supérieurs la largeur et la suavité, et si, dans sa correspondance, on trouve des pages sévères, elles sont adressées à des Supérieurs qui manquaient, eux-mêmes, de bonté.

Il disait au P. Polanco, qui était, paraît-il, rigide : « Ne jetez donc pas le fil à plomb tout droit, du ciel en terre. Par un chemin si étroit et si raide, vous n'atteindrez personne. Faites flotter, faites flotter le fil (*ondead, ondead*) et vous en prendrez beaucoup<sup>1</sup>. »

« Je désire, Père, écrivait-il en novembre 1578, au P. Saavedra, que les inférieurs trouvent, dans le Supérieur, plus d'amour et de suavité que d'austérité et de rigueur. L'expérience et la raison enseignent que, par ce chemin, on gagne plus que par tout autre<sup>2</sup>. »

1. Entendu par Thomas de Borgia, et raconté au P. Alvarez. (*Recueil d'Alvarez, Archives de Valence*).

2. « Je désire, écrit-il au P. Bustamante, Visiteur d'Andalousie (21 mars 1567) que V. R. entende bien qu'il y a, là-bas, des excès de rigueur, et je ne sais quelles nouvelles façons. Je crois que, là-bas, on vous le dira. Ce qui me paraît le plus nécessaire à remédier dans A., c'est, qu'en visitant, il laisse les confesseurs enfermés à faire les exercices, comme il l'a ordonné deux fois à Plasencia, où, ne voyant plus les confesseurs aller dehors, on les a dit emprisonnés. Il emploie les scolastiques et les novices à bâtir en plein soleil d'été. Pendant l'été, il envoyait en pèlerinage à Guadalupe, jusqu'au pauvre vieux Loarte, qui revint dangereusement malade. De même, après les études, il renferme, pour plus de recueillement, les Pères qu'on ne laisse ni prêcher, ni confesser. Il leur fait faire une probation aussi étroite que la première. Enfin il manque de suavité, et de cette démonstration d'amour que nous désirons dans les Supérieurs. Et on m'annonce, de différents côtés, que, peu à peu, se serait glissé cet esprit de peu de suavité et d'excessive apteté. D'où il suit que les sujets se détachent du chef. Ils ne l'aiment plus, et n'osent plus lui ouvrir leur cœur, et ce point est un des principaux que V. R. devrait faire remarquer aux Supérieurs. »

« Je vous recommande, mon cher Père, écrit-il au P. Carrillo, Provincial de Castille, d'user de douceur et de suavité plus que de rigueur envers vos sujets. Gagnez-les à Jésus-Christ par le même esprit qu'il nous enseigne par ses exemples, et qu'il nous a tant recommandé, et que notre Institut ainsi que les Bulles apostoliques nous chargent de conserver. »

Le 9 janvier 1567, il écrit au Provincial de Portugal : « Les changements qu'a faits le Visiteur seront, je l'espère, accomplis. Qu'ils le soient *fortiter et suaviter*, et peu à peu, sans rien briser, mais en redressant, et pas d'un seul coup, mais à beaucoup de reprises. Qu'on répare, avec douceur, ce qui a besoin d'être réparé. On me dit qu'on a renvoyé, pour des raisons graves, Jean Vieyra. Je voudrais savoir ce qu'on appelle *raisons graves*; nous pourrions, en cela, différer d'appréciation. Ne nous chargeons pas de tant d'occupations qu'avec la charge nous donnions en terre... Il faut calmer le P. P., en l'aidant d'une main douce, et, par d'anciens souvenirs, l'amener à être content de sa vocation. (Il voulait être chartreux.) L'information du P. Léon est venue. Quand tout serait vrai, je ne vois point là de raison pour chasser de la Compagnie un Père qui a tant travaillé, et si ancien. Aurait-on de justes motifs, on ne devrait point chasser sans m'avertir. Veillez, Père, à consoler et à guider suavement tout le monde, autant qu'on le peut bonnement. Si quelqu'un est peu apte pour un endroit, s'il n'est pas incorrigible, il peut être employé ailleurs. Le P. Julio, qui est à Coïmbre, désire beaucoup aller dans son pays. On y peut consentir : il est resté si longtemps à Coïmbre ! L'autre, c'est moi qui l'ai reçu jadis, et comme il n'y a chez lui que de l'humeur, il ne faut pas le renvoyer. Si on ne peut le secourir chez vous, qu'on l'envoie dans une autre province. »

Le même jour, il écrit au P. Torrès, Visiteur du Portugal :

« J'attends, de la prudence et suavité de V. R., qu'elle enlève les quelques abus qui peuvent régner à Saint-Roch. Surtout maintenant qu'en qualité de supérieur et de père de tous, vous devez les consoler, *ut vos qui spirituales estis, instruatis in spiritu lenitatis*. Je demande tous les jours à Notre-Seigneur cet esprit, pour moi et pour tous ceux qui gouvernent la Compagnie. L'expé-

rience nous a montré, et l'exemple de nos Pères de bonne mémoire nous a appris, que cette suavité brise et adoucit même les pierres les plus dures, bien plus que l'âpreté, dans cette religion où Notre-Seigneur nous a appelés dans un esprit d'amour et non de crainte. En parlant ainsi à V. R., j'entends parler à ma propre âme, tant je l'aime sincèrement. Agissez donc avec suavité.... Je vois bien que si, dans cette maison de Rome, je devais enlever tous ceux qui ne sont pas très utiles et ne peuvent beaucoup travailler, il n'y aurait pas assez d'hôpitaux pour contenir les vieillards et les fatigués, et il ne conviendrait guère d'en charger les collèges qui peuvent à peine se suffire. »

« Quelques-uns, écrit-il ailleurs, désirent, dans le Provincial, plus de suavité et de douceur, et moins de rigueur et de crainte. Tenez compte, Père très cher, que les âmes doivent se conserver par les mêmes moyens amoureux et doux avec lesquels Notre-Seigneur les a gagnées. »

Il écrit, en 1567, au Provincial d'Andalousie : « Le remède pour qu'il n'y en ait pas tant qui crachent le sang, les médecins de Portugal le sauraient mieux que ceux de Rome, ce mal étant plus répandu là-bas qu'ici. En tout cas, mon remède à moi, serait de ne pas charger les nôtres de travaux excessifs. Pour les étudiants, une bonne mesure sera celle qu'on établit maintenant, à savoir qu'on n'enseigne que deux heures et demie le matin, et autant le soir. Cela s'entend pour ceux qui, auparavant, enseignaient pendant trois heures. La classe de rhétorique doit être plus réduite encore.... Il faut dispenser les maîtres de tout autre travail, et veiller à ce qu'ils ne s'éternisent pas dans les collèges, usant toute leur vie à enseigner. Il faudrait que tous sussent qu'ils doivent enseigner la grammaire quelques années : ils s'y prépareraient en devenant bons latinistes et ils profiteraient de cet emploi pour se mortifier. Il faut rendre légère une charge si pesante que celle du professorat, et ne laisser dans l'enseignement que ceux qui réunissent ces trois conditions : 1<sup>o</sup> que leurs âmes ne perdent pas à cet enseignement continu ; 2<sup>o</sup> qu'ils aient les forces nécessaires pour ce travail ; 3<sup>o</sup> qu'ils aient de l'inclination et du goût pour enseigner toujours.



» Voici encore quelques choses dont il convient que V. R. soit avisée. Je les dicte au P. Denis, afin qu'aucun autre ne le sache... On m'avertit que V. R. use de trop d'empire et d'autorité envers ses sujets, *dominantes in clerum, et non forma facti gregis*, et que vous dépassez les pouvoirs que j'ai donnés. déplaçant certains, comme le Recteur de Cordoue. On m'avertit que si quelqu'un est incliné à une chose, bonne du reste, on lui donne le contraire, sous prétexte de le rompre et de l'exercer, et cela contre le procédé suave et saint du bon gouvernement, lequel imite Dieu Notre-Seigneur, qui se sert de ses créatures selon leurs aptitudes. Et autres choses qu'il serait trop long de rapporter. Je ne dis pas cela, Père très cher, pour que vous vous découragiez, mais pour que, s'il y a faute en quelque chose, vous y veilliez beaucoup. Si vous voulez me répondre sur quelque point, avec la simplicité ordinaire dans la Compagnie, répondez après avoir prié. Grâce à Dieu, je ne vous en aime pas moins, au contraire. Je me crois obligé de vous aimer et de vous recommander davantage à la miséricorde de Dieu. Payez-moi de la même façon<sup>1</sup>. »

Le 4 avril 1569, Borgia écrit au même Supérieur : « J'ai été très affligé de ce qu'en cette province, les sujets soient brisés par trop de travaux, non seulement les coadjuteurs temporels, mais même les scolastiques. Qu'on use de la suavité et de la douceur coutumières à la Compagnie. »

Et le 26 septembre 1571 : « J'éprouve une grande peine, comme

---

1. Le destinataire de cette lettre fut très ému de ces reproches. Le 28 décembre, Borgia lui faisait représenter que son émotion était excessive : « Trois feuilles entières d'excuses et de disculpations! Souvenez-vous, cher Père, qu'à tous ceux qui gouvernent la Compagnie, on envoie des avis de la part de Notre Père, et tous les reçoivent avec des remerciements, et en aucun d'eux, sans exception, on n'a remarqué l'émotion que montre V. R. Nous croyons qu'elle a raison en bien des points, mais cette façon de le dire, et de tant se lamenter pour avoir été averti, vous pourriez semble-t-il, la modérer. Et, mon cher Père, puisque j'ai commencé, *supportabis me*. Dans cette province, il y a beaucoup d'esprit servile, parce que les Supérieurs *dominantur in clerum*. J'ai reçu une lettre que V. R. écrivait à un Frère; elle est bien âpre, et telle que Notre Père n'en adresserait à personne. Vous l'appellez misérable, qui veut être maudit et excommunié, parce qu'il demande, à cause de ses maladies, à sortir de la Compagnie. Il le pouvait faire sans même péché véniel, puisqu'il ne manifeste qu'un désir. J'ai reçu un *in virtute sanctæ obedientiæ*, adressé à un des Pères les plus éprouvés en vertu et en obéissance qui soient dans la Compagnie. On n'excuserait pas ce terme chez le Général... Je le répète, c'est la confiance que j'ai en votre charité qui m'a égaré, si je me suis égaré. »



je l'ai déjà écrit plusieurs fois, de voir, en cette province, tant de malades et de morts. Et, de différents côtés, on m'avertit qu'il y faut remédier. La cause de ces malheurs est qu'on donne trop de travail, ne le proportionnant pas aux forces, qu'on ne fait attention aux faibles que quand ils sont alités. A Grenade surtout on a trop donné dans ce travers, et celui qui devrait y remédier ne l'a pas fait. N'a-t-on pas même refusé un tapis de pied à un malade qui crachait le sang? et l'on fait travailler, plus même d'un quart d'heure, des sujets fatigués ou qui rentrent fatigués de leurs offices, comme des prédicateurs, des confesseurs qui viennent d'assister un mourant, des maîtres qui achèvent leurs classes. Tout cela, et choses semblables, doivent être examinées et corrigées. Il faut comprendre que celui qui vient d'exercer son emploi, ne doit pas être appliqué à balayer ou à laver. Et qu'on ait soin des malades et des convalescents, qui n'ont pas peu à faire à se tenir hors de leur lit. Plus ce climat éprouve les nôtres, plus il faut veiller à les conserver. » En surcharge, Borgia fait ajouter : « Et il faut que les convalescents aient repris des forces, avant d'être remis dans des travaux qui les feraient rechuter. »

Quelques jours plus tard, nouvelle lettre : « Tant de sujets de cette province qui crachent le sang ! Je recommande à V. R., autant que je le puis, qu'elle consulte les meilleurs médecins de Castille et de Portugal. Interrogez-les par écrit, et qu'ils répondent de même. Qu'on voie quels exercices, quel climat et quels aliments peuvent causer le mal ; qu'on s'informe si d'autres communautés en sont éprouvées et quels remèdes on y emploie. Si, seuls, ceux de la Compagnie en souffraient, il serait clair que la cause en est dans nos exercices et notre genre de vie, et ceci constaté, on pourrait et on devrait y remédier. De même, si le mal est contagieux, il faut veiller à ce qu'il ne passe pas de l'un à l'autre. Par charité, Père, avisez-moi de tout, et observez bien ce que je vous ai déjà écrit : veillez beaucoup à la santé des nôtres. »

Le 28 avril 1570, Borgia écrivait au Provincial d'Aragon : « Le P. Santander demande à être relevé de sa charge. Cela vient, peut-être, de ce que vous lui montrez de la rigueur. Même ceux qu'on veut humilier, il les faut relever par de bonnes paroles

et les consoler. Ainsi faisait le P. Ignace, de bonne mémoire. »

Et au P. Santander, il écrivait : « Que V. R. s'anime et se console ; vos travaux sont bons et fructueux. Vos supérieurs le savent, et si le bon P. Cordeses vous a dit quelque chose qui semble contraire à cette opinion, ici il vous loue autant qu'il convient ; si, là-bas, il parle d'une autre façon, c'est que son style consiste à humilier, *ne occasio detur magnifice de se sentiendi* ; mais je vous l'assure, il vous aime comme je vous aime. »

Tous les membres de la Compagnie auraient pu dire de François de Borgia, ce que le P. Salmeron lui écrivait, le 25 juillet 1568 : (*Epist. Salm.* II, 164.) « La confiance que j'ai toujours eue et que j'ai en la prudence et en l'exquise charité de V. P. ne m'a pas trompé. Par mon expérience, j'ai appris et comme touché du doigt la très grande promptitude et sollicitude que, comme un bon chef, vous mettez à aider les provinces qui vous sont confiées et à consoler ceux qui ont la charge de les gouverner, afin qu'ils puissent porter suavement leur fardeau. Aussi en V. P., je crois voir le cœur de saint Paul avec lequel elle peut bien dire : *Instantia mea quotidiana et sollicitudo omnium ecclesiarum.* »

---

## CHAPITRE VII

### RELATIONS DE FAMILLE

François de Borgia ne poussait pas le détachement au point de ne plus s'intéresser aux siens, et c'est le défigurer encore que lui prêter, vis-à-vis de sa famille, une indifférence qu'il ne connut jamais. Ses enfants et ses frères, son gendre le comte de Lerme, lui écrivaient constamment. Il tenait à ces relations, les provoquait, se plaignait de leur rareté. A chaque courrier, à chaque occasion, des lettres, souverainement respectueuses et tendres, portaient de Gandie, de Toro où résidait sa fille Jeanne, de Madrid, informant le père et l'aïeul des joies et des peines de famille. Aux lettres on joignait parfois des présents, et l'on fait allusion à de fréquentes réponses de François. Le ton de cette correspondance, dont je n'ai retrouvé que des débris<sup>1</sup>, est une simplicité affectueuse, une grande déférence, un profond esprit de foi. On parle au chef de la famille comme à un père et à un prêtre ; il répond en homme établi en Dieu, qui s'intéresse à tout, mais juge tout à la lumière d'en haut.

De tous ses frères, le plus remarquable, le seul qui, avec Thomas, ait fait grande figure dans le monde, fut l'aîné du second lit, Pedro Galceran, Grand-Maître de Montesa, et marquis de Navarrès. François l'avait, jadis, aidé à devenir Grand-Maître, puis à se marier. Galceran profita beaucoup de l'exemple de François ; il le visita souvent à Simancas, et, à ses goûts d'homme de lettres, à sa haute

---

1. Dans le *Regeste* de Borgia, la minute de nombreuses lettres ; dans les archives indiquées, les autographes de cinquante lettres adressées à Borgia. Les *Monumenta Borgiana*, t. I, en ont publié quelques-unes. Je n'en citerai que d'inédites.

valeur militaire, il joignit les vertus d'un vrai chevalier chrétien.

François fut heureux d'apprendre, en 1556, que Galceran devenait capitaine-général d'Oran, et qu'il entreprenait la réforme de Montesa; il l'en félicita. « La marquise, lui écrivait-il, le 5 juillet 1566, est si valeureuse, qu'elle combattra, je le crois, en vaillant soldat, et Juanico deviendra un grand chevalier, et l'Ordre de Montesa reviendra à ses premiers principes. Ainsi, semble-t-il, le monde se va réformant, en partie. »

« On a fait Galceran capitaine-général d'Oran, écrit Borgia à Nadal, le 27 janvier 1566<sup>1</sup>. Je suis content de le voir employé au service du Seigneur et contre les infidèles. *Ora pro eo et pro me!* » Et, le 22 mars 1567 : <sup>2</sup> « Afin qu'un peu de chair et de sang soit mêlé à toutes ces choses spirituelles que je vous annonce, sachez que le Maître de Montesa, votre ami, va à Oran avec le traitement habituel, et dix mille ducats pour ses frais. On dit aussi que S. M. veut faire le duc de Gandie vice-roi de Catalogne. »

En Afrique, Galceran de Borgia se couvrit de gloire. Il perdit sa femme en 1580 et son fils unique en 1588. Il fut, en 1590, nommé vice-roi de Catalogne, et mourut le 20 mars 1592.

Thomas, le dernier frère de François, étudiait à Alcalà en 1567 et rêvait de venir à Rome. Le 19 avril 1567, Borgia lui mande de continuer ses études, de prendre les grades et de lui écrire souvent. « Notre Père, ajoutait le secrétaire, vous aime en frère et comme le plus cher de ses fils. » En 1571 seulement, Thomas viendra à Rome, et nous lui devons le récit, le plus détaillé qui existe, de la mort de son saint frère.

La fille aînée de François, Isabelle, comtesse de Lerme, morte en 1558, laissait des enfants, dont l'aîné devint le célèbre ministre de Philippe III. Le comte de Lerme était un gentilhomme exemplaire, et sa correspondance avec son beau-père témoigne, de part et d'autre, d'une parfaite union de sentiments.

Le 15 septembre 1567, Lerme écrivait à Borgia : « Mon très véritable Seigneur et Père, dans votre lettre du 13 juillet vous

---

1. Publié dans *Ep. Nadal*, t. III, p. 87.

2. *Ibidem*, p. 413.

vous plaignez que je ne vous aie pas écrit. J'ai écrit trois fois de Madrid, et de Lerme, comme de partout, je vous écrirai. Je vous supplie de prier pour moi ; j'en ai, maintenant, plus besoin que jamais, S. M. m'ayant ordonné, il y a deux jours, de servir le Prince en sa chambre<sup>1</sup>. La faveur est fort grande, mais j'affirme à V. P. que j'en étais bien peu désireux : il fallait à mes goûts plus de repos. Cependant, j'en fais cas, malgré le travail qui en résulte, à cause de mes fils, dont, par ce moyen, Dieu daignera se souvenir. Je demande encore à V. P. de ne pas m'oublier dans ses prières, j'en serai grandement consolé. Dans ma volonté, il n'y a eu, il n'y aura jamais de faute en ce qui touche à votre service. Je n'ai pas averti V. P. plus tôt de la faveur que m'a faite S. M., quoiqu'on en parlât depuis longtemps. J'attendais d'avoir prêté serment, ce que j'ai fait il y a deux jours, et d'avoir commencé à servir. Il me sera, désormais, nécessaire de me fixer ici. J'aurai soin d'écrire souvent à V. P., et tiendrai pour une grande faveur qu'elle en agisse de même envers moi. »

Pour des causes restées mystérieuses, le Prince d'Espagne, D. Carlos, avait été emprisonné, le 18 janvier 1568. Le 8 mars, Borgia écrit au comte de Lerme : « Très illustre et aimé en Jésus-Christ : je n'ai pas répondu à vos lettres, mais je dois répondre aux nouvelles qui résonnent par là-bas, et qui ont attendri mon âme, à cause des mille obligations que j'ai à ce qui touche la maison royale. Présentement je me tiens pour un de ceux qui la servent non moins que quand j'étais à la cour ; mais mes services actuels sont d'une tout autre sorte qu'alors. Ils ne seront pas moins efficaces : bien que mes prières valent peu, elles sont si constantes, qu'elles seront, je l'espère, entendues de la Divine Majesté. Ce que je lui demande, c'est que ces douleurs et ces tempêtes qui ont troublé la paix et le calme si antiques de la maison royale d'Espagne, soient apaisées par sa main puissante. Celui qui a semblé dormir dans la nacelle, se réveillera aux appels de tant de justes qui l'appellent et le réveillent, et, de nos grands maux, il tirera un plus grand bien. Qui pourra dire ce que j'éprouve en cette

---

1. Le Prince D. Carlos.



occasion? Celui-là en pourrait témoigner, qui m'entend et n'est jamais absent, le Roi du ciel. Qu'il guide et dirige le roi de la terre, afin qu'il profite de tels avertissements pour le bien universel de toute l'Église. La plus grande partie du fardeau vous revient, et puisque au comte de Lerme a échué une partie de cet ensevelissement, qu'il profite de sa solitude, surtout en ce saint temps de Carême. Même aux gens les plus occupés, il est doux, en ce temps, de trouver un coin où, à l'abri du trouble du monde, ils puissent apprendre à le connaître. Entre autres propriétés, le monde, dans lequel nous vivons, a celle-ci : on ne le connaît bien que de loin. C'est le contraire de Dieu Notre-Seigneur, que nous ne connaissons jamais bien, si nous ne nous tenons près de lui. Je désire être avisé de tout; aussi, chaque jour, attendrai-je vos lettres. Que la divine Majesté vous tienne en ses mains. *Amen!* »

Dans les autres lettres qui restent de lui, le comte de Lerme se contente de donner des nouvelles de famille. Rien ne subsiste, malheureusement, de celles où il révélait peut-être le mystère qui plane encore sur les causes de la captivité du prince d'Espagne.

\*  
\* \* \*

De Gandie à Rome, la correspondance était incessante. Carlos tenait son père au courant des moindres événements de sa vie, et nous pouvons, comme par reflet, voir en ses lettres quels sentiments Borgia gardait pour son fils aîné <sup>1</sup>.

---

1. Le fils aîné de Carlos, François, écrivait le 1<sup>er</sup> mars 1566, à son grand-père : « Révérendissime Seigneur, je baise maintes fois les mains de Votre Paternité, pour la faveur qu'elle me fait toujours de se souvenir de moi dans les lettres qu'elle écrit à mon père. Je n'y ai pas répondu, me réservant de le faire par D. Sancho, qui, depuis bien des jours, se dispose à partir pour Rome. Je supplie V. P. qu'elle me pardonne ma négligence passée, en considération du grand désir que j'ai de servir V. P., et de baiser ses mains, et de recevoir sa bénédiction. En attendant que Notre-Seigneur exauce ce désir, je supplie humblement V. P. de me bénir de là-bas. D. Sancho vous donnera de moi, les nouvelles qu'il voudra bien donner. Je n'en dirai pas davantage, et supplie Notre-Seigneur qu'il garde V. P. bien des années, comme cette maison en a besoin. De Gandie, le 1<sup>er</sup> mars 1566. De Votre Seigneurie Révérendissime, le fils très obéissant qui baise vos mains R<sup>mes</sup>. D. François de Borgia. »

Carlos écrivait le 1<sup>er</sup> octobre 1566 : « D. Sancho est revenu, avec les nouvelles dont nous étions si affamés... Je n'aurai pas le malheur, avant que ma vie s'achève, de ne pouvoir baiser les pieds de V. P., et jouir de la faveur, de la consolation, des conseils qu'apporterait sa présence. Voir ce désir accompli, serait assurément le plus grand soulagement à ma mauvaise santé et à mes ennuis. Grâce à la bonté divine, ils diminuent, et, d'ailleurs, je ne dois pas tant en souffrir, vu celui qui les envoie, la fin pour laquelle il les envoie, leur peu de durée, et le grand avantage que procurent, pour aller au ciel, cette connaissance, et la patience et la persévérance que V. P. me recommande. Je supplie humblement V. P. qu'elle demande cela pour moi à Notre-Seigneur. La duchesse le lui demande aussi, ainsi que mes frères et mes enfants. Et nous prions tous V. P. qu'elle nous donne sa bénédiction, pour que nous obtenions celle de Notre-Seigneur.... Je désire très fort voir souvent le P. Bustamante. Je l'aime du fond du cœur, à cause du grand amour qu'il a, je le sais, pour V. P., et aussi pour les grandes qualités que lui a données Notre-Seigneur, et pour je ne sais quelle bonté que je ne puis exprimer, mais qui vient du bon lait qu'il a si longtemps sucé.

» Je baise mille fois les pieds de V. P., pour les objets qu'elle m'a envoyés par D. Sancho, surtout pour *le monde* (une carte ou une sphère) qu'il m'a porté. Avant de l'avoir vu, j'ignorais encore combien le monde est petit. Plaise à Dieu que ceci me serve à l'estimer comme il le mérite. V. P. ne m'a pas peu consolé en m'envoyant un livre de chasse. Grâce à cette approbation et aux permissions de jadis, je pourrai me défendre contre ceux qui voudraient me pousser à laisser un exercice si nécessaire — je le sais d'expérience — pour ma santé, et pour me distraire des lourds soucis qui pèsent sur une âme vivant en ma vocation. Cette vocation, je puis dire que je ne l'ai pas choisie. Quand je suis arrivé à l'âge de me gouverner par moi-même, je me suis vu sans liberté.

» Je fais grand cas de la montre parce qu'elle est bonne, et surtout parce qu'elle vient d'une si bonne main. Je désire, qu'à toutes les heures qu'elle me marquera, elle me rappelle combien j'ai

mal employé beaucoup des heures de vie que Dieu m'a données, et comment je dois réparer, employant à méditer quelques-unes de celles qui me restent. En ceci, spécialement, je supplie V. P. de m'aider en Notre-Seigneur.

» V. P. me remercie du sucre apporté par D. Sancho, mais ces remerciements sont dus au couvent de Sainte-Claire. Je les accepte pourtant, pour ce que j'ai, de mon côté, envoyé. J'expédie actuellement d'autres caisses par Gênes et je supplie V. P. quelle veuille bien m'avertir de ce qui lui convient le mieux. Il est bien juste qu'au moins en cela je lui marque le soin bien plus grand que je devrais lui témoigner<sup>1</sup>.

» Tous, nous baisons les pieds de V. R. pour les images qui sont merveilleuses, et le retable qui m'était adressé, et qui est extrêmement beau... Il y a longtemps que cette lettre est écrite, et elle n'est pas partie. Pardonnez le retard.... Une des raisons est que, cette semaine passée, nous avons eu ici le jubilé, que beaucoup ont gagné et bien gagné, me semble-t-il, grâces à Dieu<sup>2</sup>... »

« Seigneur, écrit-il le 26 octobre, je suis très inquiet de n'avoir vu aucune lettre de V. S. depuis la dernière, du 1<sup>er</sup> août. L'arrivée du Chantre me permet d'espérer que V. P. m'aura fait la faveur de m'écrire par lui, mais le désir de le voir et de recevoir des nouvelles de V. P. ne me laisse pas de repos. Je supplie V. P. qu'elle veuille bien ordonner au P. Gaspard ou au F. Marcos de m'avertir très régulièrement. Je ne manquerai pas, de mon côté, de donner à V. P. des nouvelles de nous tous, ses fils et petits-fils qui sommes ici, protégés par la bénédiction de V. P., et confiant que,

1. On écrivait de Rome, le 6 mai 1567 : « Sept caisses de conserves sont arrivées de Gandie en très bon état. Notre Père vous remercie du présent qui est si grand, qu'on le pourrait offrir au Pape. Notre Père a accepté seulement le sirop de sucre. Le F. Marcos vous dira quelles sont les conserves qui conviennent le plus à Notre Père, afin que vous n'envoyiez que celles-là, l'année qu'il vous plaira. Ce sera plus que suffisant, et cela convient certainement à sa santé. » Le 2 mai 1569, on accusait réception de nouvelles conserves. « Mais elles ne sont pas nécessaires, disait Borgia ; n'en envoyez plus ».

2. Le 6 octobre, Carlos recommande un certain Jean Merino. « Je n'en dis pas plus long, ajoute-t-il ; j'écris de Castello, où je suis venu faire un peu d'exercice, et voir voler les faucons. La chasse est si ruinée en ce royaume, que j'ai dû venir jusqu'aux frontières de Castille, où je pense rester cette semaine. Je retournerai pour voir à dépêcher D. Sancho. »

grâce à cette bénédiction et au souvenir que V. P. a de nous dans ses sacrifices, nous irons de bien en mieux. D. Juan mon frère est, grâces à Dieu, revenu en santé d'Andalousie. Ce n'est pas peu de chose, étant donné les maladies que nous avons eues cet été... Il ira à la cour pour traiter notre affaire *del Real*. Comme je l'ai dit à V. P. dans une autre lettre, j'ai été chasser quelques jours à la *Fuente de la higuera*, où Notre-Seigneur m'a fait rencontrer un de ses grands serviteurs, nommé Fray Lobo, de l'ordre des Déchaux, homme de savoir, de grand esprit surnaturel et très pénitent. J'ai passé avec lui quelques bons moments. Il m'a obligé à l'aimer beaucoup pour bien des raisons, dont la moindre n'est pas d'avoir compris qu'il aimait beaucoup V. P.... »

Et, le 1<sup>er</sup> avril 1567 : « Le souci que je prends toujours de la santé de V. P. ne me permet de négliger aucune des occasions qui se présentent et de risquer même des lettres au hasard. Plaise à Dieu que toutes mes lettres arrivent à V. P. Je lui baise maintes fois les mains et les pieds, pour la faveur qu'elle me fait d'écrire si continuellement. V. P. doit deviner quand je le désire, et quel soulagement c'est, pour ma santé qui est faible et mes soucis qui sont nombreux, de voir une de ses lettres. Aussi, supplié-je humblement V. P. de continuer cette charité.

» Ma convalescence est lente, mais, grâces à Dieu, elle avance ; de même, celle de la duchesse. Nos fils vont bien. Un Don Pedro <sup>1</sup>, que nous avons maintenant, ressemblera en tout, je le crois, à ses aïeux. Je pars demain pour Silla, où se trouve le seigneur Grand-Maître.... Il a plu à Dieu, cette fois-ci, de me laisser sur cette terre. Plaise à sa Divine Majesté que ce soit pour réparer la vie passée <sup>2</sup>. »

---

1. Carlos eut quatre fils : Francisco, Pedro, Luis et Alonso, et trois filles toutes trois clarisses à Gandie.

2. Le 28 mai 1567, de Madrid : « Seigneur, en arrivant à cette cour, il y a un mois, j'envoyai à V. P. la réponse à une lettre d'Elle, reçue en chemin. Depuis, je n'ai pas écrit, parce que j'ignorais s'il y avait un courrier. Je puis vous affirmer que je suis toujours, comme je le dois, soucieux de la santé de V. P. Que Notre-Seigneur la lui donne, comme nous en avons besoin. La mienne est bonne, grâce à Dieu, qui me l'accorde sans que je la mérite, et au moment où j'en ai le plus besoin, et où tant de choses la combattent, ne serait-ce que la chaleur, qui est ici intolérable, du moins pour quelqu'un qui la redoute comme moi. Je me hâte autant que je puis pour partir



Une affaire délicate divisait seule le père et le fils. En son testament, François de Borgia avait chargé Carlos de payer au collège romain une somme de quinze cents ducats, et de servir annuellement,

d'ici, et suis très gêné par l'absence du Régent Sora qui arrivera ce mois-ci. J'attends chaque jour, D. Juan, mon frère. Le comte de Lerme est ici, et va très bien. Nous avons passé ensemble nos Pâques à Notre-Dame de Atocha, afin de faire, avec plus de recueillement, ce qu'en de tels jours doit faire tout chrétien, et, aussi, afin de permettre au Seigneur Ruy Gomez de mettre, dans le logement que j'habite, son fils, D. Rodrigo, malade de la fièvre dans un appartement très chaud du palais. Il ne l'a point fait, et l'enfant va bien. Je voudrais en dire autant de moi. Aussi supplie-je humblement V. P. de se souvenir beaucoup de moi en ses saints sacrifices. J'en ai bien besoin : on traite les affaires qui intéressent tant l'existence de cette maison de Gandie. J'ai reçu, aujourd'hui, de bonnes nouvelles de Gandie : la duchesse va si bien qu'elle a pu aller à Sainte-Claire, et rester, plus d'une heure, assise. Elle en est très contente, et espère que Dieu avancera sa convalescence, et elle me prie de demander à V. P. d'obtenir, de Sa Sainteté, la faculté, pour elle, de pouvoir entrer dans la clôture. Je la demande moi aussi, humblement à V. P. Mes frères m'écrivent qu'ils se portent tous bien. A Toro, on va bien également. Le Maître me mande, de Carthagène, qu'on lui envoie les provisions royales pour son voyage. Sachant que le Roi n'était pas de retour, j'ai été à l'Escorial et au bois, et à Parraces. On tient pour certain que le roi ira en Flandre et bientôt, grâce aux bonnes nouvelles qui viennent de là-bas. On voit que Dieu entend les prières que l'on fait pour l'heureux succès de S. M. le Roi. Je ne puis manquer de dire à V. P. que j'ai passé de bien bons moments avec le P. Araoz. (François avait recommandé à Carlos de voir tous les jours Araoz.) Il est ma consolation et mon conseil. Le bon Bustamante, je suis très désireux de le revoir et de lui ouvrir l'intime de mon cœur. Des bonnes conversations du P. Jean-Baptiste, dont on jouit à Gandie, je reste envieux. Et de bien d'autres choses de là-bas je ne puis perdre le souvenir, ni me consoler de leur absence. Que V. P. me pardonne ; je l'avoue : en cela, je suis peu mortifié. Dieu veuille que je ne le sois pas sur d'autres points. Mais ne commençons pas à raconter mes autres fautes. Béni soit celui en qui je me confie, et auquel je demande de garder V. P. Bien que méchant, je le lui demande chaque jour. »

Du 1<sup>er</sup> juillet : « J'ai reçu quatre lettres de V. P. J'en rends grâce à Dieu, pour les grandes miséricordes qu'il me fait. La moindre n'est pas que la Divine Majesté me donne d'agir de façon que V. P. soit contente de son fils. Je ne mérite pas de l'être, mais je désire vivement en être digne, et servir, à deux genoux, V. P. toute ma vie, pour les faveurs qu'elle me fait, celle surtout de me recommander à Notre-Seigneur. Je sais que, par ce moyen, j'ai reçu et espère recevoir de grands biens, non seulement éternels, mais temporels, sa Divine Majesté étant plus puissante et miséricordieuse que je ne suis coupable. Elle me donne la santé, en un moment, et en des occupations, qui lui sont bien contraires. Je dois, en effet, m'occuper beaucoup, et prendre sur le temps nécessaire à mon repos et au sommeil. Dès six heures du matin, je dois traiter avec les membres du Conseil, et, à minuit, avec les gens du Palais. La multitude des affaires est écrasante. D. Juan, qui est ici avec moi, est mon conseil et ma consolation. Le Maître (de Montesa) est sur le point d'appareiller pour Oran. Araoz n'étant pas ici, j'ai ouvert mon âme au bon Bustamante. A Gandie, on va bien. J'ai reçu un courrier, qui me dit que D. Pedro apprend, de très bon cœur, à lire et à écrire. Il veut le savoir quand je reviendrai, et moi je voudrais être revenu avant qu'il ait eu le temps d'apprendre. Bénissez-moi.... La sentence va être rendue et je ferai dire bien des messes à cette intention.

P. S. — J'apprends que vous avez eu la goutte et êtes alité. J'en suis anxieux. »



ment au collège de Gandie une rente de cents ducats. Distrain par d'autres soucis, obéré par de dispendieux procès, Carlos n'acquittait pas cette dette, et il invoquait, semble-t-il, d'assez bonnes raisons pour s'en délivrer. Le 12 novembre 1567, il écrivit à son père : « L'affaire du *Real* est terminée en ma faveur, et j'ai pu enfin sortir de cette Babylone. Le P. Denis (Vasquez) assure que je dois 1500 ducats, mais V. P. se souviendra qu'elle emporta cette somme de Gandie. Quant aux cent ducats dus au collège, V. P. se souviendra que, des rentes et dettes que j'avais à percevoir, j'ai eu tant de mécomptes, qu'en retour V. P. a bien voulu m'enlever cette charge. Je perdais plus de cent ducats de rente. Ayant traité cela de père à fils, je n'ai pas eu soin de prendre d'autre témoignage que la parole de V. P. Je supplie donc V. P., pour parer à tout ennui à venir, de m'envoyer une décharge de cette créance, afin que je puisse me justifier devant les hommes. Je le suis devant Dieu, V. P. sachant la vérité<sup>1</sup>. »

Il est à croire que François avait vraiment fait la transaction que rappelle son fils. En avait-il perdu le souvenir? Y avait-il consenti sans mandat? Toujours est-il que sa conscience s'alarma, et le

1. Il ajoutait : « Le P. Gil Gonzalez a enlevé d'ici les écoles. J'aurais voulu qu'il attendit. Je voulais y envoyer D. Pedro et D. Luis, qui auraient profité de l'instruction et de la bonne éducation de ce collège. Mais, ayant vu l'ordre de V. P., je n'ai rien eu à objecter. Ainsi ferai-je toujours, en cas semblable. J'ai mis le même empressement à appeler ici les novices, tout en pensant que Notre-Seigneur aurait été aussi bien servi, et l'État non moins aidé, si les choses étaient restées comme auparavant. »

« P. S. (autographe). Je remercie V. P. de m'avoir donné le P. Bustamante. Quant à l'affaire de Saint-Jean, je ne puis m'en occuper encore, parce que celle du *Real* m'a causé tant de frais, que je ne puis mettre les mains à l'œuvre, d'autant plus que je dois fuir l'humidité de Gandie qui m'est funeste. Je n'y passe pas quinze jours sans infirmités. Elles disparaissent quand j'en sors : c'est ce que je viens d'éprouver à Madrid, bien que je sache à quelles prières je dois mon succès et ma santé. Ruy Gomez s'est montré bien bon pour moi. Il a procuré la faveur du Roi à D. Ferdinand et a essayé de le faire récompenser de ce qu'il a dépensé son avoir au service du Roi.

» Ayant compris, par une lettre, que vous désiriez voir D. Alphonse prendre un état, et traitant de cela avec mes frères, j'ai pensé le marier avec une amie de mes frères, Da Léonore de Noronha, notre parente, qui fut dame de la Reine de Bohême, et mariée ensuite à D. Luis Osorio, général des galères de Sicile, et cousin du marquis de Astorga. Je lui ai représenté la noblesse de cette dame et sa fortune : onze cents ducats de pension viagère et sept cents de pension posthume, et huit mille en meubles. Mon frère et moi avons écrit à D. Alphonse pour savoir sa volonté. Il s'est résolu si vite, qu'à mon retour à Gandie, il avait mandé à ma sœur de tout conclure. Espérons que ce sera heureux. »

13 janvier 1568, il répondit à son fils : « Très illustre et aimé en Jésus-Christ. Que Notre-Seigneur soit loué, qui vous a ramené chez vous bien portant et heureux, et après avoir mis fin aux procès qui ont donné tant de mal à votre maison.... Je ne puis manquer de vous dire, pour ce qui touche à votre conscience et à la mienne, que, dans les arrangements au sujet des pensions dues au collège, je n'éprouve point de scrupule à votre sujet, mais au mien, car j'avais reçu commission, à ce sujet, de notre Père Laynez de bonne mémoire, et ai bien pu faire comme vous dites. Mais, quant aux cent ducats de rente, que je laissais pour payer mes dettes, et, au cas où il n'y en aurait pas, que je donnais au collège, je puis dire qu'on me les a demandés maintes fois, et que jamais, je ne les ai retirés. Si on a compris autre chose, je m'en étonnerais. Je n'avais point la faculté de les remettre. Le Général ne l'a même pas sans la congrégation générale, car il ne peut aliéner les rentes des collèges, ni leurs droits. Ce qui aurait été fait par moi, serait donc de nul effet, et je devrais, en conscience, dédommager le collège auquel, ainsi, j'aurais nui. Je suis certain, que, si je vous demandais cette somme comme aumône, vous ne me la refuseriez pas, et ne permettriez pas que je la demandasse à d'autres. Je parle ainsi, afin d'enlever toute cause de différend, et sans vouloir rechercher ce qu'il y aurait eu de ma faute. Je vous demande donc par charité, de ne pas opposer de difficultés. Je vous dis la vérité, et je garderais, toute ma vie, un scrupule, si j'avais fait tort au collège. Étant profès, je ne pouvais, ni donner, ni prendre ; le Général ne le pouvait pas davantage, m'eût-il donné commission à cet effet ; ce qu'il n'a point fait. Je devais rêver quand on m'en a parlé. Je ne vous demande rien en justice, mais par aumône, pour m'enlever un scrupule. Donnez au collège pour réparer tout tort, et contentez-vous de donner ainsi au Seigneur, pour son service.... Je ne pensais pas être si long, mais je l'ai fait, pour l'acquit de ma conscience et de la vôtre. Souvenez-vous de ce que le Seigneur vous a donné et vous donne chaque jour, et ayez pour bien de faire ce que je vous demande en son nom. Qu'il vous garde et vous sanctifie, comme je le désire. *Amen !* »

Cette lettre ne convainquit pas Carlos. Le 6 juillet 1567, il avait

écrit au P. Denis Vasquez, à Rome, pour se justifier : « Ce que je puis, lui disait-il, je le fais avec la meilleure bonne volonté.... Mais mes dettes sont si nombreuses et elles me font courir tant de risques ; j'ai tant dépensé dans ce voyage à la cour et ces procès, que je n'ai plus la liberté de faire, pour le collège, ce que je désirais de plein gré, et non pour les raisons qu'allègue V. R.... » Il fait remarquer qu'il a largement rempli les obligations laissées par son père. « Je remplirai encore toutes celles que S. P. m'imposera ni plus ni moins que si S. P. jouissait encore de ses états ; et, si j'étais libre de dettes, S. P. pourrait en disposer, comme au temps où elle me fit la faveur de me les remettre. Que V. R. veuille bien représenter tout cela au P. François, mon seigneur. Qu'il se serve de moi selon mon pouvoir. Quand je serai déchargé de dettes, S. P. pourra disposer, comme elle l'entendra, de cette terre, qui est sienne comme autrefois, et, s'il lui plaît que je fasse autre chose, je le ferai, gardant à S. P. l'obéissance et le service que je lui dois<sup>1</sup>. »

Ce léger conflit d'intérêt n'altéra, du reste, en rien les bons rapports de Carlos et de son père.

De Valence, le 19 mai 1569, Carlos écrivait :

« Il me tarde de savoir V. P. tout à fait guérie. La révolution de Grenade menace de soulever les Morisques du duché. On remarque en eux quelque altération et nous avons peur qu'ils ne nous donnent du travail. Ils craignent que l'Inquisition ne se mêle de leurs affaires ; elle y est déterminée. Au tour que prennent les choses, les biens des seigneurs en souffriront.... Les affaires du royaume de Grenade sont encore comme au début, et elles peuvent

---

1. Carlos fit aussi remettre au P. Bustamante un long mémoire justificatif. Deux ans après, ce fâcheux malentendu n'était pas éclairci. Le 2 mars 1569, Borgia écrivait à son fils : « Les comptes sont arrivés ici, et je n'ai pu les voir ; mais je crois que, jamais, il ne sera nécessaire qu'il y ait des comptes, de vous à moi. Je me fonde sur cette règle, plus certaine que tous les papiers, que vous ne manquerez jamais à l'obéissance et aux égards dus à votre père, de même que, moi, je ne manquerai jamais à l'amour et à la reconnaissance que je vous dois, et vous ai toujours témoignés. Il en résultera que vous ne me demanderez que ce qui est raisonnable et juste. » Et, le 4 août, 1569, Borgia mandait au Provincial d'Aragon : « Quant à ce que doit le duc au collège de Gandie, je lui ai écrit, et attends sa réponse, avant de tenter d'autres moyens, et je pense qu'il se rendra à la raison. »

empirer. Avec le temps, les rebelles ont pris des forces, et, jusqu'à présent, nous voyons que celles d'Espagne sont insuffisantes. Que Dieu y remédie par sa bonté, quoique nous le méritions peu. Mon frère (beau-frère) le comte d'Oliva est mort<sup>1</sup>, ce qui va me causer des procès, la chose du monde que je redoute le plus, et il semble qu'on ait attendu mon règne pour les intenter. Priez pour moi. D. Alphonse, qui est ici, pourra garder cette cité, quand je n'y serai pas. François est avec sa mère : c'est déjà un homme ; Dieu en fasse son serviteur<sup>2</sup> ! »

De son côté, le 18 septembre 1569, Borgia recommandait à son fils un serviteur malheureux : « Pierre de Sesa m'écrit, lui disait-il, et sa pauvreté me fait compassion. Il est, je crois, le premier serviteur que je me souviens avoir eu, et il a servi si longtemps en notre maison ! Comme il l'avoue lui-même, il méritait une leçon et qu'on lui enlevât sa charge ; cependant la miséricorde demande qu'on en use bien avec lui. Je vous le recommande. Ne faites pas attention à une faute, mais aux bonnes œuvres et aux services qu'il a rendus pendant soixante ans. Vous imitez ainsi la bonté de Dieu Notre-Seigneur, et moi, j'en recevrai un particulier contentement. Je vais bien, grâce à Dieu. Je passe quelques bons moments avec notre chanoine Villalon. Je l'ai avec moi, à Frascati, à trois lieues de Rome où j'ai passé cet été<sup>3</sup>. »

1. Le 24 juin Borgia écrivait à Carlos : « Le comte d'Oliva est mort et ce sera une occasion de procès. N'y perdez pas la paix. » Il le félicitera plus tard, d'avoir gagné son procès, et de ce que, ses revenus augmentant, il pourrait faire plus d'aumônes.

2. Et le 28 juillet : « Les difficultés, à propos d'Oliva, continuent.... Les affaires de Grenade vont de mal en pis. Ici, rien de fâcheux n'en est résulté, mais une escadre pourrait venir forcer les Morisques à s'embarquer. Aussi, faut-il réparer les murs de cette cité, creuser le fossé et élever le rempart. Les procès d'Oliva me coûtent beaucoup d'argent. »

Le 4 novembre : « Les procès durent toujours. Nous avons passé un mois et demi à Castello. J'y ai été très bien. Aussi, le temps que me laisseront les affaires, je le passerai à Castello, où, suivant votre conseil, j'ai bâti une maison. Ce royaume est tranquille, mais celui de Grenade va mal. L'amiral de Castille et Ruy Gomez ont entrepris de marier D. Francisco avec D<sup>a</sup> Isabel de la Cueva, fille aînée du duc d'Albuquerque. Elle a cent mille ducats de dot. Jusqu'ici rien n'est conclu, mais j'espère que cela s'arrangera. » Ce projet échoua ; François épousa D<sup>a</sup> Juana Fernandez de Velasco, fille du connétable de Castille, 4<sup>e</sup> duc de Frias.

3. Le 28 avril 1570, François écrit encore qu'il sait son fils très gouteux. Il prie pour que, du procès d'Oliva, advienne le plus grand service de Dieu.... Il regrette de n'avoir pas reçu de lettres de Carlos depuis longtemps, et que sa santé laisse à désirer.



\*  
\* \*

Au monastère des Clarisses de Gandie, François de Borgia avait ses trois sœurs : Marie (Sœur Marie de la Croix), Anne (Sœur Jean l'Évangéliste), Élisabeth (Sœur Jean-Baptiste) sa demi-sœur, Marie (Sœur Marie-Gabrielle) et ses trois petites-filles : Jeanne, Magdeleine et Anne. Anne, une autre demi-sœur, (Sœur Jeanne de la Croix) était abbesse des Clarisses de Madrid. On ne perdait aucune occasion, aux Clarisses de Gandie, d'écrire au saint Général des lettres touchantes et un peu monotones. Les saintes âmes y exposaient toujours leur détresse spirituelle, et demandaient des prières que François ne refusait jamais, et des lettres qu'il n'avait guère le temps d'écrire.

Le 22 mars 1556, Marie écrivait :

« IHS ! Mon Révérendissime Seigneur. — J'ai eu entre les mains, le 21 janvier, la lettre de V. P. datée du 1<sup>er</sup> novembre. Je baise les mains de V. P. pour cette grande faveur et grâce. Il est bien juste que j'en désire souvent recevoir de semblables, car, par ce moyen, Notre-Seigneur réjouit tellement mon âme que, lisant de mes yeux corporels votre lettre, qui, étant sur papier, semble morte, par les yeux de mon âme je la sens vivante, et elle me parle au cœur. Je vois bien que les occupations de V. P., et non son manque de charité, m'empêchent de recevoir cette faveur plus souvent. Nonobstant, je ne puis m'empêcher de la désirer et de la demander avec l'espérance de la recevoir quelquefois. J'ai communiqué à la R. Mère Abbessse et à mes frères les recommandations de V. P. : que nous l'aidions à porter sa croix. Plaise à Dieu de me donner sa grâce, et que je puisse vous aider à porter une parcelle de cette croix ; mais, étant donné que je suis moi-même croix, ma propriété n'est pas d'alléger, mais de charger. Je ne dis point cela pour me dérober ; je vous servirai, par mes pauvres prières, de mon mieux. Que le Seigneur supplée, du trésor de sa miséricorde et des trésors de sa passion, la mauvaise qualité de ma prière. Inutile que je donne des nouvelles du seigneur duc, de ses fils et de sa maison,



puisque D. Sancho est témoin oculaire. Je dirai seulement, pour que V. P. nous aide à remercier Notre-Seigneur, que la bonté divine a préservé miraculeusement Sa Seigneurie d'un incendie de sa maison. Il y a trois jours, le feu se mit aux combles, sans qu'on y prît garde, et il n'y a pas eu grand dégât. Béni soit le nom du Seigneur ! J'offre à V. P. deux flacons de fleurs d'oranger (*de flor de azahar picada*), et une petite caisse de la même fleur, en feuilles. Sœur Jean-Baptiste envoie aussi quelque corporaux. Que V. P. nous pardonne notre audace ; qu'elle considère seulement ce que Notre-Seigneur inspira au cœur de la veuve (de l'Évangile), et si V. P. le veut bien, qu'elle fasse dire un *Ave Maria* pour notre neveu, D. Jean d'Aragon, dont une aumône nous permet de faire ce petit présent. Il est vrai que le seigneur duc et ses frères seraient heureux qu'on leur demande une aumône à cet effet. J'ai voulu donner à D. Jean l'occasion de gagner ce mérite ; ces autres seigneurs le gagnent assez souvent ; ils ont de plus fréquentes occasions de servir V. P. La R. Mère Abbessse baise les mains de V. P. Je ne dis rien de Sœur Isabelle-Magdeleine<sup>1</sup>. C'est maintenant une femme, qui écrit toute seule. Que Notre-Seigneur garde la R<sup>me</sup> personne de V. P. et augmente ses dons en votre âme, et vous donne de longues années de vie, pour sa plus grande gloire. De Gandie, 22 mars 1566. De V. P. R<sup>me</sup> la fille et servante qui baise les R<sup>mes</sup> mains de V. P.

† SŒUR MARIE DE LA †.

Élisabeth écrivait par le même courrier : « IHS ! R<sup>me</sup> Seigneur. Bénie soit la miséricorde de Notre-Seigneur qui a offert une si bonne occasion d'avoir des nouvelles de la santé de V. P., grâce au départ de D. Sancho, qui porte cette lettre. J'espère que, par lui, nous en saurons. Je n'écris pas pour que V. P. se donne le souci de répondre, mais pour qu'elle se souvienne de moi dans ses saints sacrifices et prières, et qu'elle me donne sa sainte bénédiction. Je la demande, et, si je le pouvais, je la demanderais chaque jour, chaque fois que je ne le fais point par lettres, pour n'être pas importune à V. P. Je ne désire que la servir, et, pour mettre en œuvre une petite partie de ce désir, j'envoie à V. P. ces corpo-

1. La fille aînée de Carlos.

raux, assez confuse qu'ils ne soient pas tels qu'ils le devraient. Par amour du Seigneur, pardonnez-moi mon audace. Pour ce que V. P. me faisait dire, dans une lettre à ma sœur, qu'elle voudrait voir comment je prierai pour elle, cet Avent, je dis, Seigneur, que mes prières ne sont pas dignes d'être vues de Dieu, ni de V. P. Cependant, en toute vérité, j'affirme que je prie pour V. P., tant que Notre-Seigneur le permet à mon âme. Si, dix fois par jour, je prie pour moi, je me souviens de le faire, autant de fois, pour V. P. Elle en tirera peu ou point de profit, étant donné ce que je suis ; mais plaise à Dieu, qu'à cause des mérites de V. P., je sois entendue, comme il en advint à cette pécheresse qui priait pour un saint ermite. Le seigneur duc, et toute sa maison, vont bien. Le seigneur D. Ferdinand a eu, le mois passé, une fièvre continue. Grâce à Dieu, sa maladie corporelle est passée et sa santé spirituelle s'améliore. Il a, sans doute, toujours été bon chrétien, mais il semble désirer davantage servir Notre-Seigneur. Je supplie la Divine Majesté de garder la R<sup>me</sup> personne de V. P., et de lui donner une longue vie, pour sa plus grande gloire. *Amen!* De Gandie, le 22 mars 1566. La R. Mère Abbessse, Sœur Marie-Gabrielle, et toutes vos servantes, baisent les mains de V. P. Je ne dis rien de notre petite. Elle est trop fière d'écrire elle-même<sup>1</sup>.

SŒUR JEAN-BAPTISTE. »

« Ne voulant pas être fatigante<sup>2</sup>, écrivait Elisabeth le 19 juin

1. Suit une lettre signée : *Moi Sœur Isabelle-Magdeleine*, à laquelle Sœur Jean-Baptiste ajoutait : « Pour que V. P. puisse rire, j'ai écrit cette lettre, sur l'ordre et la volonté de Sœur Isabelle-Magdeleine, et la signature est de sa main.

Anne écrivait aussi : « Révérendissime Seigneur. Un tel messenger s'offrant à moi, et toutes mes sœurs écrivant à V. P., il ne serait pas juste que je sois exclue de la bénédiction paternelle de V. P. Je la demande humblement, et la désire de tout cœur. Je demande aussi à V. P. qu'elle n'oublie pas de recommander ma pauvre âme à Notre-Seigneur pour son amour. Je supplie V. P. que, souvent, elle se souviennne de me faire cette faveur, bien que je ne la mérite pas. Je la demande, au nom des mérites que Jésus-Christ a acquis pour les très misérables et pauvres comme moi. Ici, nous sommes très inquiets de la santé de V. P. Nous vous supplions de nous donner de vos nouvelles. Plaise à Notre-Seigneur que V. P. ait la santé que tous nous lui désirons, et dont nous avons besoin. La R<sup>de</sup> Mère Abbessse et la petite baisent les mains de V. P. Que Dieu garde longtemps sa R<sup>me</sup> personne. De V. P. R<sup>me</sup> la servante et fille qui baise ses R<sup>mes</sup> mains.

SŒUR ÉVANGÉLISTE.

2. Cette lettre a été publiée dans *Monumenta Borgiana*, t. I, p. 408.

1566, je parlerai peu de moi, dans ce bout de lettre que j'écris pour supplier V. P. de ne pas oublier de me placer dans les plaies de Notre-Seigneur, afin que je mérite de guérir les miennes. Par amour de sa Divine Majesté, je supplie V. P. qu'elle nous donne des nouvelles de sa santé. Le silence qui règne à ce sujet nous rend inquiètes, en voyant que, ni par le seigneur duc, ni par le collègue, nous n'apprenons rien, depuis l'arrivée du P. Bustamante. Que Dieu soit béni en tout ! Ces jours derniers, on nous a dit que, sur l'ordre du P. Laynez, V. P. avait composé un livre sur l'explication de tous les évangiles de l'année, et qu'on devait l'imprimer. Je supplie V. P., par amour de Notre-Seigneur, qu'elle me fasse présent d'un de ces livres, s'ils sont déjà imprimés. J'ai prié le Chantre de rappeler cela à V. P., qui, si elle voulait me faire cette faveur, pourrait donner le livre audit Chantre, qui le porterait. Que V. P. me pardonne mon audace<sup>1</sup>. »

SŒUR JEAN-BAPTISTE.

Sœur Jean-Baptiste et Sœur Jean l'Évangéliste moururent toutes deux, en 1568. Le 25 juillet, François écrivait à Sœur Marie de la Croix, seule survivante, avec lui, des sept enfants du duc Jean II et de Jeanne d'Aragon<sup>2</sup> :

---

1. Sœur Marie-Gabrielle écrit le 21 juin 1566. Elle a un grand désir de recevoir des lettres, et est jalouse que sa sœur, l'Abbesse de Madrid, en reçoive davantage. Elle demande la permission d'écrire chaque fois qu'elle trouvera un messager. « Il me suffira, dit-elle, d'avoir à parler de Sœur Isabelle-Magdeleine. C'est une pièce de telle valeur, que beaucoup trouveraient de la matière à parler d'elle très souvent. Je voudrais que V. P. pût la voir et l'entendre. L'autre jour, en particulier, elle a expliqué ce qu'elle pensait de certaines vertus ; elle a dit des choses qui ont étonné tous ceux qui l'entendaient. Que V. P. la bénisse et la recommande à Notre-Seigneur. »

Suit une lettre, parfaitement illisible, de Sœur Isabelle-Magdeleine. « Par des lettres du P. Denis et du F. Marcos, écrit Sœur Marie de la Croix, le 25 juin 1567, nous avons su la grâce que Dieu nous fait, en donnant de la santé à V. P. Qu'il l'augmente, pour sa plus grande gloire. Le seigneur duc va bien : il est à la cour, pour conclure ses affaires *del Réal*. Je n'ai de nouvelles de Sa Seigneurie que par les seigneurs ses frères et Madame la duchesse qui vont tous bien. Gan'lie, aussi, est en bon état, et profite bien des enseignements du P. Baptiste. Sa Révérence est contente de ce peuple, qui a abandonné bals et vanités, et adopté, à la place, les disciplines, les cilices et les pénitences. Les seigneurs D. Ferdinand et D. Alphonse entendent, chaque jour, les exhortations du Père, qui part pour Tolède, par ordre du Visiteur, parce que sa mère est morte. Les seigneurs l'aimaient tellement, qu'ils restent bien seuls. »

2. Borgia écrivait, le 15 juin 1569, au P. Luis de Guzman, Provincial de Tolède : « J'écris à mes sœurs, pour que V. R. ne me croie pas inhumain, *exhumano*, et croyez bien, mon cher Père, que je les aime comme des sœurs et que leur vertu m'oblige à

« V. R., je le crois bien, n'a pas omis par négligence de m'annoncer la mort de nos sœurs ; elle s'occupait à aider leurs âmes, si ces âmes en ont besoin, et à se préparer elle même à ce grand voyage, puisqu'on nous appelle si vite. *Eecce nunc benedicite Dominum, omnes servi Domini, qui statis in domo ejus !* Oh ! quelle grande chose, échanger la maison du Seigneur contre la maison du Seigneur, pour qui connaît le danger et les soucis que nous rencontrons sur terre, pour qui soupire vers le ciel, déplore son exil, ne songe qu'au départ, envie vraiment les partants, et se confond de n'en être pas, faute de préparation ! Que V. R. m'aide à comprendre cela ! Je supplie le Seigneur de le faire entendre à V. R., afin qu'elle ne pleure pas sur les morts, mais sur les vivants, si l'on peut appeler vivants ceux qui vivent en ce siècle, et dont on doit dire, avec saint Augustin : *potius est dicenda mors, quam vila*. Telle qu'elle est, la vie vaut cependant beaucoup, si nous nous en servons. Oh ! la valeur d'une heure de temps employé au service divin et en œuvres saintes et pies ! Oh ! la valeur d'un acte d'amour véritable parti d'un cœur ardent, offert avec humilité et actions de grâces, par qui considère les mains du Seigneur et tout ce que nous faisons de bien, *quia omne datum optimum a Deo est !* Ainsi devrions-nous marcher, occupés à voir ce qu'il opère dans nos âmes et dans le prochain. Nous comprendrons qu'il est notre défenseur, notre bouclier et notre mur. *Ego murus*, dit-il dans les Cantiques, et quel mur ! Il a reçu les coups, pour qu'ils ne m'atteignissent point. Si, pour mon malheur, je veux monter sur le mur, par orgueil, au risque d'être blessé et tué par les ennemis, quelle folie ! Le pécheur la commet, lui qui, pour ne pas se couvrir et se laisser protéger par le mur, qui est Jésus-Christ, se découvre, s'en écarte, et meurt, frappé par l'ennemi. Très chères Mères (je m'adresse à toutes mes mères et sœurs en Jésus-Christ,) remerciez Notre-Seigneur, qui n'est pas seulement votre rempart, comme il est celui de tous, mais qui le veut être spécialement vous tenant entre quatre murailles, qui vous gardent et vous

---

les aimer davantage, mais il m'a toujours paru que des lettres de compliment sont plus que des compliments. *Sed scribam tamen !* »



défendent. Vous vivez dans le siècle, et vous vivez sans lui. Vous habitez la terre, comme si vous ne l'habitez pas : votre conversation est aux cieux. Aussi êtes-vous *in atriis Dei*, à la porte, à l'entrée de la maison. Celui qui se trouve là, qu'a-t-il à voir avec le siècle, avec la terre, avec la chair et le sang ? L'époux est prêt à entrer. Par les fentes de la porte, on le peut apercevoir. Béni soit le Seigneur, *quia tempus putationis advenit!* Les fleurs apparaissent; il ne reste plus qu'à dire : *Veni, dilecte mi!* Disons cela, rêvons cela, préparons-nous à cela. C'est ce que je demande à la R. Mère Abbessé, et à toutes ces mères et sœurs très chères, enfin, à toutes celles de la maison. Que le Seigneur leur donne l'esprit de pauvreté, de patience, d'humilité, de charité, comme je le désire. *Amen!* Que tout le monastère reçoive cette lettre comme sienne, et me recommande au Seigneur, en ses oraisons<sup>1</sup>. »

---

1. C'est à cette lettre, sans doute, que Marie de la Croix répondait : « R<sup>me</sup> Seigneur. Les derniers jours de novembre, j'ai reçu la bonne lettre que V. P. a eu la bonté de m'envoyer, pleine de consolation et de miséricorde pour ma pauvre âme. Mon âme bénit intinément le Seigneur et son saint nom. Puisqu'il est Père de miséricorde et Dieu de toute consolation, qu'il récompense V. P. de ses bontés pour cette pécheresse, lui donnant, pour chacune, abondance de grâces et de dons, en proportion de son immense charité et libéralité. O Père, que je suis confuse, et que j'ai raison de l'être en face de celui qui me fait tant de bien, sachant ce bien si mal employé par moi. Je suis tout angoissée à la vue de mon impuissance à y répondre. Que V. R. demande à Dieu, pour moi, la foi et l'espérance, car, en moi, règnent le découragement et la mélancolie, avec ce qu'elle cause. Je ne sais me donner, ni conseil, ni remède, et je ne trouve personne qui m'entende et me conseille. Le secours doit venir du ciel. Que le Seigneur me fasse la grâce de savoir le demander, et me dispose à le recevoir ! Me confiant en sa miséricorde, et en l'humilité avec laquelle V. P. me demande de l'aider de mes prières indignes, je le fais chaque jour ; mais Dieu sait ce que sont ces prières. Aussi supplié-je la clémence divine de me donner l'appui de la Reine des anges et de la cour céleste. Ceux-là prieront qui savent prier ; par leurs mérites et leur intercession, nous pouvons espérer obtenir ce que nous désirons. Je m'adresse à la charité des saints ; ils aiment à suppléer aux fautes de nos prières. Je les prie de remercier Notre-Seigneur du bienfait qu'il m'accorde, en permettant que V. P. me secoure spirituellement. Que Dieu ait pitié de mes ignorances. V. P. en pourra rire : je les lui avoue. Il y a quatre mois que nous sommes sans nouvelles de la santé de V. P. Que celui qui peut la donner, vous l'accorde. Je suis bien, mais je ne suis pas bonne : mon âme, comme au sortir d'une longue et dangereuse maladie, n'achève pas sa convalescence. Que V. P. me prenne en patience et ne se fatigue pas de moi. J'ai bien besoin d'elle, pour ce qui me reste de vie, et pour ma mort, et pour au delà. Aussi espéré-je que Notre-Seigneur me fera la grâce de partir la première. Je ne manquerai à personne, tandis que V. P. manquerait à beaucoup d'âmes, et à la mienne. Que V. P. n'oublie pas les âmes de mes sœurs. La R. Mère Abbessé baise les mains de V. P. Sœur Marie-Gabrielle et les trois enfants sont de petits anges et vont bien, grâces à Dieu. » SŒUR MARIE DE LA +





La seconde fille de François de Borgia, Jeanne, marquise veuve d'Alcañices, avait, avec dispense, donné sa fille à son frère, Alvaro. Le 18 mai 1569, la marquise écrivait à son père une longue lettre seul débris d'une correspondance qui fut abondante. Elle se dit très inquiète de savoir son père malade et de n'en pas recevoir de lettres<sup>1</sup>. Elle vient d'avoir une petite fille, dont elle raconte la naissance laborieuse. « On a dû ouvrir à la mère un côté, en trois endroits, et on est resté longtemps sans le fermer. J'ai dû la soigner, et la seule vue de ses plaies faisait défaillir... La petite fille est très bien portante et vigoureuse. Quand on l'a baptisée, malgré le temps froid, elle n'a pas pleuré. » Et la marquise demande au P. François, pour sa fille, un des chapelets de l'impératrice. « Elle le mérite, dit-elle, par l'obéissance qu'elle montre à ses confesseurs. Elle se confesse tous les quinze jours, récite l'office, et son mari partage ses dévotions. »

L'année suivante, le 15 juin 1570, Borgia écrivait à sa fille :

« Très illustre et aimée en Jésus-Christ. J'ai reçu une longue lettre de votre main, datée du 2 mars, et une autre du marquis votre fils... Je vous ai déjà félicitée du petit-fils que le Seigneur vous a donné. Plaise à la divine Majesté que cette succession soit pour son service. Les maladies que Dieu envoie au marquis, et les peines qui l'affligent parfois, sont les émoluments divins, et un avertissement pour qu'il établisse son cœur fermement, là où gît la joie ferme et durable. Il faut remercier le Seigneur de tout. J'espère que nous ne perdrons point, par notre faute, le fruit qu'il entend retirer. Il y a longtemps que je ne sais rien du duc. Je sais que D. Juan, votre frère, est content de son ambassade. Il pourrait se faire, comme vous dites, que cette charge soit transitoire : il l'a cependant prise au sérieux, et appelle en Portugal toute sa

---

1. Le 19 janvier, Borgia lui avait écrit, et lui avait recommandé de multiplier les lettres, et le 3 mai, il l'avait félicitée de la naissance de cet enfant.

maison. Les Pères m'écrivent, de Portugal, qu'il sait traiter avec les princes et qu'il est aimé d'eux. La guerre de Grenade s'achevant, et le Seigneur donnant d'heureux succès à l'armée de S. M., il ne sera pas nécessaire que le marquis se mette en peine d'y aller. S'il avait eu de la santé, il aurait pu difficilement la mieux employer qu'en cette campagne, puisqu'elle tendait au service de Dieu, de la foi catholique et de son roi. Que le Seigneur vous donne à tous, parents et enfants, sa sainte bénédiction. »

Juan de Borgia avait hérité, de son père, les brillantes qualités qui font l'homme de cour, et il sut s'avancer. Le 2 mars 1568, le roi le désignait pour servir de gentilhomme ordinaire au prince Carlos. Le 6 décembre 1569, il devenait ambassadeur en Portugal. Sa première femme, morte en 1576, lui avait donné quatre filles ; il épousa, l'année suivante, D<sup>a</sup> Francisca de Aragon *Camarera* de la reine de Portugal, et il en eut quatre fils. Ambassadeur de Philippe II auprès de l'empereur Rodolphe, il accompagna, en 1581, d'Allemagne en Espagne, l'impératrice Marie, veuve de Maximilien. Le 7 janvier 1606, il devint grand majordome de la reine Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III, et mourut à l'Escorial, le 3 septembre suivant, très pourvu d'opulentes commanderies, comte de Mayalde et de Ficallo, déjà témoin de l'omnipotence de son neveu le duc de Lerme.

Borgia semblait aimer avec prédilection ce fils, qu'autrefois il avait cru appelé à une vocation supérieure, dont la carrière était brillante, et qui, dans le bonheur, restait parfaitement chrétien. Nous avons déjà cité des lettres qu'il lui adressait.

Le 27 novembre 1569, Juan de Borgia écrivait à son père : « J'ai reçu deux lettres de V. P., et, par elles, une très grande joie de savoir V. P., en santé. Béni celui qui la donne ! *Amen* ! Le seigneur Ruy Gomez a reçu la lettre de V. P., et en a été fort heureux, surtout de voir le soin et l'empressement que V. P. a mis à traiter de son affaire avec Sa Sainteté... et d'avoir représenté son zèle envers le Saint-Siège... Tout ce qui s'est dit de contraire est faux. Je me suis longtemps attardé ici, mais maintenant je le paie : le roi m'ordonne de partir en hâte pour le Portugal ; je ne sais si

je pourrai rester encore huit jours. Cette hâte a pour cause l'arrangement du mariage du roi D. Sébastien, avec la fille du roi de France. On arrête les autres affaires jusqu'à ce que celle-ci soit conclue ; aussi faut-il se hâter. D<sup>a</sup> Laurenza ne pourra venir avec moi. Je partirai pour ma commanderie de Toro, où elle se trouve, et, de là, je gagnerai Évora où est le roi. Le roi m'a avantagé de cinq mille ducats pour mes préparatifs, et m'a montré la volonté de me favoriser dans les occasions qui se présenteront. Je prie V. P. de recommander à Dieu ces affaires, et celui qui les doit traiter, afin qu'en tout s'accomplisse sa volonté<sup>1</sup>. »

Le 15 mars 1570, Borgia écrivait à Juan : « Très illustre et aimé en Jésus-Christ. J'ai su que vous étiez parti, et j'espère que vous avez la santé voulue pour la bien employer au service de ces rois. Écrivez-moi sur votre arrivée et votre santé. Moi, je vais comme d'ordinaire, c'est-à-dire, parfois attaqué de mes vieilles infirmités, tantôt pas trop mal ; mais je sens bien l'âge, et que la maison se ruine peu à peu. Plaise à la divine Majesté préparer la demeure éternelle, où nous jouirons de la vraie santé et de la vie des bienheureux. A cet effet, qu'elle vous donne sa grâce, que je lui demande aussi pour moi, avec l'abondance de ses saints dons. ».

Ferdinand et Alphonse, les deux derniers fils de François de Borgia, eurent une fortune moins brillante que leurs frères. Ferdi-

1. Il ajoute : « S. M. a résolu d'aller mettre fin à la rébellion des Morisques du royaume de Grenade. Espérons, Dieu aidant, que ce départ amènera la prompte fin d'une guerre, qui a tant duré, parce qu'au début, on ne l'a pas prise au sérieux. Madame l'Abbesse des Clarisses a été fort malade ces jours-ci ; elle va un peu mieux, mais ne peut prendre d'autre aliment que du lait de femme. A Toro, tous vont bien ; à Gandie, de même. Le roi a ordonné à D. Ferdinand d'aller à Séville, et dans d'autres villes d'Andalousie, lever les gens de guerre qui doivent aller à Grenade. Je tiens grand compte de ce que V. P. m'a recommandé de faire en Portugal, pour le service de la Reine ; je le lui dirai. Plaise à Notre-Seigneur qu'il me rende capable de faire ce que demande le service des princes. »

Le 11 décembre, Juan écrit de nouveau. Il n'est pas encore parti pour le Portugal ; il emmènera D<sup>a</sup> Laurenza, car son absence devant être longue, il est juste qu'ils soient ensemble et les ambassadeurs mariés emmènent avec eux leur femme. « Je n'ai pas demandé cette charge, ajoute-t-il ; c'est le Roi qui me l'a imposée. Je n'oublierai pas la Compagnie. Un motif qui m'a fait choisir, c'est qu'on sait combien je serai aidé par les Pères. Le duc est à Valence, avec peu de santé et occupé à des procès. Ceux de Toro vont bien. »

nand resta chevalier de Calatrava et commandeur de Castellanos. Nous le verrons bientôt chargé par Philippe II de recevoir et d'accompagner son père en Espagne.

Le 26 avril 1567, Borgia mandait à son fils Carlos qu'il désirerait voir Alphonse se marier. « Quand on ne trouverait pas un parti tout à fait égal, disait-il, il faut surtout regarder à la sécurité de la conscience et au repos de la vie. »

Alphonse, en 1567, épousa, nous l'avons vu, D<sup>a</sup> Léonore de Noronha. A cette occasion, son père lui écrivait le 9 janvier 1568 :

« Illustre<sup>1</sup> et aimé en Jésus-Christ. Bien que vous ayez négligé de m'en écrire, vos frères, le duc et le comte de Lerme n'y ont pas manqué, et j'ai appris, par eux, la compagne qu'il a plu à Notre-Seigneur de vous donner. Je l'en remercie, espérant que cet état vous aidera à vous sauver. Aussi avais-je recommandé à votre frère de vous y engager. Remerciez-le de ma part et de la vôtre. Remerciez aussi votre sœur, la marquise (d'Alcañices). Vous félicitez spécialement, de ma part, Madame D<sup>a</sup> Léonore de Noronha, à laquelle je désire toute consolation et prospérité en Notre-Seigneur. Je le prierai de vous donner, à tous deux, sa sainte bénédiction, afin que, de la conformité conservée sur terre, naisse celle qui doit toujours durer<sup>2</sup>. »

1. A Carlos, à Juan et à la marquise d'Alcañices, François disait : *Très illustres*.

2. Le 6 août 1569. Alphonse écrivait à son père : « Révérendissime Seigneur. Chaque fois que je mérite de recevoir les lettres de V. P., j'y vois un don spécial de Dieu. Je le remercie d'accorder à V. P. de la santé, et je lui demande toujours de donner de nombreuses années à V. P., dont dépend toute la prospérité de cette maison, qui appartient à V. P. D<sup>a</sup> Léonore et moi nous allons bien, grâces à Dieu. Nous sommes à Valence, où nous sommes venus de Gandie, pour me tirer de certains tracas. A peine arrivé, il m'en est survenu d'autres, causés par les affaires du duc. J'ai donc toujours beaucoup à m'occuper. Dieu veuille que tout ce travail soit bien employé. D<sup>a</sup> Léonore baise les mains de V. P. Elle demande à Dieu, comme je le fais, qu'il donne à V. P. une santé complète, et garde de longues années la R<sup>me</sup> personne de V. P. comme je le désire, et comme tous nous en avons besoin. »

Le 25 janvier 1570, Alphonse écrivait encore : « Je sais que V. P. est malade et la supplie de m'écrire. On m'a fait *obrero* de cette église de San Lorenzo (à Valence) attenant à la maison du duc, que j'habite. Entre autres obligations, j'ai celle de fournir les prédicateurs. » Et il demande à son père le P. Govierno.

A son retour en Espagne, la veuve de Maximilien II, l'Impératrice Marie, fit d'Alphonse de Borgia son intendant particulier.

\*  
\* \*

François de Borgia était le protecteur compatissant auquel recourait quiconque souffrait dans sa parenté. Des quelques lettres qui nous restent de ses correspondants, plusieurs contiennent des requêtes<sup>1</sup>. Une Lucrèce de Borgia, petite-fille de la duchesse de Ferrare, et religieuse, lui écrit des lettres d'humble dévotion. Un César de Borgia, exilé à Naples, le supplie (9 novembre 1565) d'intercéder en sa faveur. En 1567, D. César revenu à Valence se présente à Gandie ; mais en l'absence du duc on l'a renvoyé, écrit-il, comme s'il était hérétique ou turc. Il est dans la détresse, affecte de grands sentiments religieux et déclare que François est son seul seigneur et père. Lucrèce et César ! Quelle ironie dans ces deux noms rapprochés par les événements de celui de saint François de Borgia.

De Salamanque où il étudiait la théologie, son neveu Ferdinand d'Aragon, second fils de sa sœur Louise, écrivait à François, le 11 novembre 1567 : « V. P. m'a fait une grande faveur en m'écrivant le 4 juin ; je ne sais comment l'en remercier.... V. P. m'a consolé des souffrances endurées depuis la mort de notre mère.... Je reconnais d'autant mieux l'amour de V. P., qu'en elle seule, je le vois bien, subsiste le souvenir de cette mère qui nous manque tellement. Mes frères ont étudié, ici, très vertueusement et plus renfermés qu'on ne pouvait le demander, puisqu'ils sont déjà hommes et ont appris tout ce qu'ils pouvaient : le latin très bien et beaucoup de mathématiques. Je ne vois pas de moyen de les tirer d'ici pour leur faire entreprendre leur carrière, et c'est ma plus grande peine. Je crains que si le duc (de Villahermosa) mon seigneur, ne les en tire pas, il leur faudra s'en aller sans attendre l'ordre de Sa Seigneurie. J'aurai fini mes cours et pris mes grades pour la Saint-Jean. S'il plaît à Dieu, je soutiendrai, auparavant, un grand acte ;

---

1. A signaler une lettre touchante d'un vieux serviteur, Gabriel de Llanos. Pour lui, il ne demande rien que des prières. « Je suis né pour vous servir tous les jours de ma vie, » déclare-t-il, et il offre son fidèle dévouement.



j'ai choisi un sujet dévot.... Comme V. P. voit nos besoins et notre abandon, je la supplie de ne pas nous oublier, si elle trouve une occasion de nous aider. On peut comprendre notre nécessité, puisque je me vois forcé d'en parler à V. P., une chose si contraire à ma condition et qui me coûte tant.... Depuis que le Maître (de Montesa) mon seigneur a donné l'habit à mon frère François, il a eu beaucoup de commanderies vacantes. Nous espérons tous que, voyant notre pénurie, il ferait à mon frère une faveur, afin qu'il pût sortir d'ici et servir Sa Seigneurie ou le roi. Il ne l'a point fait, non par manque d'affection, mais par suite de notre malchance. S'il paraît bon à V. P., je la supplie qu'à la première occasion elle se souviennne de nous. »

Mieux que tout commentaire, il semble que les documents qu'on vient de lire rétablissent François de Borgia dans son milieu et permettent de comprendre son esprit. Ses lettres le montrent tel qu'il était, compatissant et bon ; et l'amour, la confiante vénération que lui témoignaient ses correspondants, sont les vrais sentiments que sa sainteté doit encore inspirer.

---

## CHAPITRE VIII

### LA DERNIÈRE LÉGATION

#### I. *L'Espagne.*

Le 19 mai 1571, le P. Polanco écrivait au P. Bobadilla : « Notre Père est à Tivoli, où il a été réparer ses forces et se reposer un peu. Il en a besoin pour le travail qui l'attend cet été avec les Procureurs de toutes les provinces. »

La Congrégation triennale des Procureurs devait, en effet, se réunir à Rome au mois de juin. Borgia attendait d'elle d'être délivré de sa charge, et elle voulait soumettre au Général d'importantes affaires. L'ordre de Pie V de n'élever au sacerdoce que des profès, avait, dans la Compagnie, diminué le nombre des prêtres, et créé, chez les anciens coadjuteurs spirituels, une sorte d'inégalité vis-à-vis des jeunes prêtres, tous profès. Ils en souffraient, au point que, pour rétablir l'harmonie, on songeait à réunir une Congrégation générale. Les provinces du Nord se plaignaient aussi que l'absence de Rome de leur Assistant, Everard Mercurian, occupé à visiter la France, retardât l'expédition des affaires. D'autres questions devaient être proposées à l'examen du Général, et celui-ci, bannissant toute autre préoccupation, se préparait à les résoudre, quand, le 1<sup>er</sup> juin, Pie V le fit appeler.

Chypre était sur le point de se rendre aux Turcs, et le Pape, non content de l'alliance défensive conclue déjà par lui avec l'Espagne et Venise, rêvait de coaliser toutes les forces chrétiennes pour une croisade décisive. A cet effet, il résolut d'envoyer deux légations aux princes catholiques. Le cardinal Comendon, ancien légat en Pologne, était député auprès de l'empereur Maximilien et du

roi de Pologne, Sigismond. Le cardinal Michel Bonelli, neveu du Pape, auprès des rois d'Espagne et de Portugal. Au cardinal Comendon, Pie V assigna le P. Tolet comme assesseur, et à son neveu, il voulut donner François de Borgia. Profès de la Compagnie, Borgia se savait tenu par un vœu spécial d'obéir au Saint-Père, et nous savons quelle fidélité chevaleresque il avait toujours mise à l'observer. Pie V lui demandait en réalité sa vie ; il l'offrit, sans rien objecter.

Le 4 juin, il écrivait aux Provinciaux d'Espagne : « Tous les Procureurs des provinces d'Espagne n'étaient pas encore arrivés, quand, le 1<sup>er</sup> juin, S. S. m'appela et m'ordonna d'accompagner et de servir son neveu, l'Ill<sup>me</sup> cardinal Alexandrin, qu'il envoie comme légat en Espagne et en Portugal. Le P. Polanco, présent<sup>1</sup>, exposa à S. S. les inconvénients que mon absence causerait à la Compagnie, qui avait envoyé à Rome des Procureurs de toutes les provinces ; il représenta aussi mon âge et mes infirmités. S. S. jugea, toutefois, que ce voyage ne devait, ni ne pouvait être différé. En vertu donc de la sainte obéissance, je me prépare à partir, me confiant dans le Seigneur qui gouverne son Vicaire, et qui tirera de ces fatigues quelque fruit pour son saint service. Un des fruits, non des moindres, sera la consolation que j'espère éprouver en Espagne, en visitant, autant que possible, nos maisons, ainsi que mes Pères et Frères trèschers. Cette visite, beaucoup la désiraient, et moi-même je l'avais à cœur. Je vois que Dieu Notre-Seigneur, par cette voie si imprévue, a facilité ce voyage que mon âge, mes indispositions, les occupations de ma charge nous faisaient croire à peu près impossible. Que son saint nom soit béni ! Je laisserai ici réglées les principales affaires confiées aux Procureurs d'Espagne, celles, du moins, qui demandent une expédition plus prompte. Les Procureurs pourront s'en retourner plus tôt qu'ils ne pensaient, et il sera plus facile de répondre, d'Espagne même, aux difficultés qui s'offriront en ce pays, sans qu'il soit nécessaire de recourir à Rome, pendant que j'y serai.

---

1. « Quand j'ai une affaire à traiter avec Sa Sainteté, je garde toujours avec moi le P. Polanco, et je la lui fais exposer, me contentant d'assister et d'intervenir. » (9 janvier 1567, au Provincial de Portugal.)

Pour les provinces autres que l'Espagne, je laisse ici un Vicaire, chargé de les gouverner. Que V. R. me fasse recommander au Seigneur, moi et les affaires pour lesquelles m'envoie S. S., puisqu'elles se rapportent toutes à son saint service. »

Ce même jour, Borgia dictait onze lettres, pour annoncer sa prochaine arrivée à des amis d'Espagne.

« Très illustre et aimée en Jésus-Christ, mandait-il à sa fille Jeanne, marquise d'Alcañices, que vous devez être éloignée, à cette heure, de penser que je doive vous voir en Espagne ! Je crois que la divine Providence arrange les choses pour que, encore une fois sur terre, nous nous voyions. S. S. a jugé bon de m'ordonner d'aller dans ces royaumes pour accompagner et servir l'Ill<sup>me</sup> cardinal, son neveu, qu'elle y envoie comme légat. Il n'y avait rien à quoi je pensasse moins qu'à ce voyage, quand S. S. m'a notifié sa volonté ; et je n'aurais pas la confiance d'arriver au bout si je considérais mon âge et mes indispositions ordinaires, qui, tous les jours, m'enlèvent des forces. Mais j'ai confiance en la vertu d'obéissance due au Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel, avec une volonté si ferme et si efficace, me l'a ordonné. Je me réjouis que vous le sachiez, afin que vous me recommandiez au Seigneur dans vos prières. Cette lettre sera aussi pour le marquis et la marquise, vos enfants, auxquels, ainsi qu'à toute la famille, je prie Dieu de donner sa sainte bénédiction <sup>1</sup>. »

---

1. Il écrivait au duc de Medina Sidonia : « Je ne veux pas manquer d'avertir V. S. Ill<sup>me</sup> de la campagne à laquelle S. S. me destine. Je le dois à cette Ill<sup>me</sup> maison, et, en particulier, à V. S. L'Ill<sup>me</sup> Cardinal Alexandrin devant aller en Espagne, comme légat apostolique, il a semblé bon à S. S. de me donner au Cardinal pour l'accompagner et le servir. S. S. m'a donc ordonné d'entreprendre le voyage, durant lequel j'espère que la vertu d'obéissance prévaudra sur la faiblesse de ma personne, fatiguée par la vieillesse et les infirmités qui l'accompagnent. Je ne perds pas l'espérance de jouir de la vue de V. S. Ill<sup>me</sup>, dont je prie Dieu de garder la santé et les États, pour sa plus grande gloire. »

A la Marquise de Navarrès (sa belle-sœur) : « Je ne veux pas aller en Espagne sans que V. S. le sache, et je lui écris afin qu'elle le croie. D'un autre, il lui paraîtrait peu croyable qu'à mon âge, et avec mon peu de santé, j'entreprenne, de moi-même, un voyage si long et en cette saison. Mais ce n'est pas moi qui vais, c'est l'obéissance due au Vicaire de Notre-Seigneur qui m'envoie. V. S. avertira le seigneur Grand-Maître. »

Au duc de Feriá : « Je ne veux pas que V. S. apprenne que je vais en Espagne d'un autre que de moi. Il n'y a personne à qui je sois plus obligé de donner des nouvelles de ce qui me concerne. Il ne m'est rien venu à la pensée pour éviter d'obéir, quand j'ai

Les travaux de la Congrégation, les préparatifs de départ occupèrent et fatiguèrent extrêmement Borgia durant tout le mois de juin. Il change les Supérieurs de six provinces, désigne douze missionnaires, qui, avec le P. Pierre Sanchez, nommé Provincial, partiront pour le Mexique<sup>1</sup>. Son active correspondance porte partout ses derniers ordres, ses paternelles consolations. Il annonce encore son départ aux jurats de Saragosse, au chapitre de Valladolid, à l'évêque et aux magistrats de Ségovie. « Je vous écris, mande-t-il à l'évêque de Plasencia, le pied déjà à l'étrier<sup>2</sup>. »

connu la volonté arrêtée de S. S. J'ai compris que, par elle, la volonté de Dieu Notre-Seigneur se manifestait et j'espère en lui. Puisqu'il a mis ce voyage dans l'esprit de son Vicaire, il mettra, en mon corps, les forces nécessaires. Et cela me vaudra de donner bientôt et plus longuement de mes nouvelles à V. S. »

Au P. Araoz : « Puisque je n'ai pas mérité de voir, à Rome, le P. Dr Araoz, quand je le désirais, il ne faut pas que je perde la faveur de le voir en Espagne, où, si le Seigneur me donne vie et forces, j'espère que nous nous verrons bientôt. S. S. a regardé comme nécessaire à son service que je fasse ce voyage, avec l'ill<sup>me</sup> Cardinal Alexandrin, qu'Elle envoie comme légat dans ces royaumes. V. R. croira sans peine que cela me parut inouï, quand S. S. me le notifia. Outre que je suis peu utile pour toute affaire importante, il me semblait avoir une excuse dans mon âge, qui dépasse la soixantaine, et, surtout, dans mes infirmités nombreuses et ordinaires, et, quelques-unes bien contraires aux voyages. Mais l'obéissance due au Vicaire de Notre-Seigneur m'a imposé silence, et m'a donné même du goût pour toutes les fatigues ; elle me portera joyeux par mer et par terre. J'ai voulu annoncer cela à V. R., afin qu'elle demande au Seigneur de me donner la force de faire cet acte d'obéissance pour son saint service, et de nous permettre de nous rencontrer. C'est une des choses que je désire le plus. Je laisse le reste pour cette entrevue, quand il plaira au Seigneur de nous l'accorder. *Ora pro me, Pater!* »

Le même jour, Borgia écrivait à la marquise de Pliego, à Ruy Gomez, au duc de Gandie, au marquis de Denia, à l'archevêque de Séville, à la comtesse de Niebla. Le 2 juin, il avait déjà notifié son prochain départ au Cardinal de Lorraine et au comte de Monte-Agudo.

1. « Je voudrais bien vous voir avant votre départ, mande-t-il à Sanchez. Si je ne le puis, partez avec la bénédiction de Notre-Seigneur. Si nous ne nous revoyons plus sur terre, nous nous verrons au ciel. »

2. « Si je n'écris pas plus souvent à V. R., mande-t-il le 25 juin, au P. Bobadilla, ce n'est ni faute de mémoire, ni faute d'amour pour V. R. ; je n'ai aucune raison d'en manquer, et, grâce à Dieu, je n'en manque pas. Mais mes indispositions et occupations m'excusent en partie. Puis, sachant V. R. assez bien portante et consolée *in Domino*, et avertie par d'autres de ce qui se passe ici, il peut se faire que je l'aie négligée. Je ne veux pourtant pas omettre d'apprendre à V. R. que je dois très prochainement partir pour l'Espagne et le Portugal, avec la grâce de Dieu, envoyé avec quelques autres Pères de la Compagnie pour une affaire qui touche au service divin, et attaché au légat *a latere*, qu'envoie S. S. Il faudra voyager avec la chaleur ; cependant je pars avec bon courage, et j'espère que, grâce à la sainte obéissance, Dieu Notre-Seigneur me donnera la santé qui convient à son saint service. Je me recommande beaucoup à vos prières, surtout pendant ce voyage, qui, ce me semble, durera jusqu'à Pâques de l'année prochaine. »



Le 29 juin, Borgia écrivait : « Avec la grâce de Dieu, je partirai demain pour l'Espagne avec l'III<sup>me</sup> cardinal Alexandrin. Vientront avec moi le P. Maître Miron, le P. Maître Polanco. etc.... Que V. R. nous fasse recommander au Seigneur. Je laisse comme Vicaire des provinces autres que l'Espagne, le P. Maître Nadal. Les provinces d'Espagne m'écriront directement ; les autres s'adresseront habituellement au P. Vicaire. S'il survenait quelque affaire extraordinaire et qu'on veuille m'écrire en Espagne, on le pourra faire. »

Le 30 juin, la légation quitta Rome. « Notre Père est parti de Rome, le dernier jour de juin, écrit Nadal à Bobadilla. Il est parti avec tant d'humilité, d'obéissance et de promptitude, qu'il nous laisse tous dans l'admiration. »

« A la prière du P. Sébastien Romeo, raconte le P. Martin Rouelle<sup>1</sup>, j'avais abandonné la troisième année du cours de physique, et rentrais en France, en 1571, afin de servir de secrétaire à l'évêque Guillaume Geissolm, dans la ville de Vaizon, qui fait partie de la légation d'Avignon. Au moment des plus fortes chaleurs nous eûmes, l'évêque et moi, le bonheur d'accompagner, pendant plusieurs jours, le cardinal légat Alexandrin et notre Père Borgia, qui allaient en Espagne, avec le P. Polanco, si je ne me trompe, et deux Frères. J'ai tellement admiré la patience, la modestie, la piété de ce Père, et, malgré une si grande faiblesse corporelle, son obéissance au Saint-Père, obéissance exercée durant un si long voyage, en plein été, au mois d'août<sup>2</sup>, que, j'ose l'affirmer, le P. François Borgia fut constamment un martyr. Son estomac débile, et contracté par les abstinences, lui causait de fréquentes nausées, prolongées pendant des heures entières. J'entraï souvent dans sa maison et dans sa chambre, à cause de la grande affection que lui portait mon évêque, qui se fit chartreux, et mourut à Rome, en 1587, laissant son évêché à son neveu, et mû par l'exemple du P. Borgia. »

François de Borgia amenait, de Rome, les Pères Polanco et

---

1. Déposition sur les vertus de François de Borgia. Bordeaux, 1616. *Archives du Parlement*.

2. A cette date, la légation était en Roussillon.

Miron, ainsi que les Procureurs des provinces d'Espagne, François Vasquez, Léon Manuel et Balthasar Alvarez. Son fidèle F. Marcos l'accompagnait aussi. Ce groupe formait une petite communauté. Comme on l'avait fait en 1550, quand il vint de Gandie à Rome, Borgia, désireux d'entretenir, parmi les siens, une oraison continue, disposa que chacun, à tour de rôle, prierait pendant une heure. Un cortège de prélats et d'ecclésiastiques distingués entourait le cardinal Bonelli. Fort édifié de l'exemple donné par le Général et ses compagnons, Bonelli ordonna à Mgr François-Marie Taurisio d'introduire dans le cortège ecclésiastique les mêmes habitudes de prière.

Borgia était à Alexandrie le 24 juillet, à Turin le 31, à Suse le 3 août. Il écrivit, de chacune de ces villes, des lettres que nous n'avons plus. Le cardinal Borromée, si grand bienfaiteur de la Compagnie, s'était plaint, assez vivement, qu'en retour la Compagnie lui donnât trop peu de sujets. Le 24 juillet, Nadal écrivait au Provincial de Lombardie : « Nous pensons que le P. Général sera passé par Milan, et qu'il aura satisfait l'III<sup>me</sup> cardinal, qui dit que la Compagnie devrait compter avec Sa Seigneurie plus qu'elle ne fait, et qu'elle devrait lui donner plus de maîtres de valeur, et reconnaître ainsi l'amour que S. S. lui a toujours porté. V. R. aura, de son côté, exposé à S. S. la bonne volonté et le peu de forces de la Compagnie, et comme quoi nous reconnaissons sa grande bienveillance, et que nous y correspondons du mieux que nous pouvons. »

Borgia atteignit le Roussillon en bonne santé : « Nous avons tous été bien consolés, lui écrivait-on de Rome, par la lettre de V. P. écrite du Roussillon, qui nous apprend le beau temps dont vous avez joui et la santé avec laquelle vous êtes parvenu jusque-là. »

Par une délicate attention, le roi Philippe II avait chargé D. Ferdinand de Borgia, chevalier de Calatrava, de recevoir, à la frontière d'Espagne, son père et le légat. Le ministre Ruy Gomez, le cardinal Espinosa, président du Conseil de Castille, le roi lui-même écrivirent à Borgia pour lui souhaiter la bienvenue. Tout le voyage du saint Général en Espagne allait être un triomphe,

auquel son humilité essaiera vainement de se dérober, juste réparation des injustices mortifiantes ressenties dix ans plus tôt<sup>1</sup>. »

Le 28 août, Borgia était à Barcelone. Don Gaspar Adell y vint, de la part de Carlos, duc de Gandie, porter au saint une forte somme d'argent. Il la refusa, et n'accepta que des bottes pour le voyage<sup>2</sup>. »

Il ne voulait pas non plus, recevoir les vêtements que lui envoyait Carlos, les trouvant trop élégants, *por ser algo galanes*. Le F. Marcos l'obligea à les prendre<sup>3</sup>.

« A Barcelone, raconte Montserrat Palomeras y Miguel<sup>4</sup>, âgé de soixante-deux ans, j'ai entendu la messe du P. François, au collègue de Sainte-Marie de Belen, des Jésuites. Il l'a dite sur un autel qui est dans le chœur de l'église sur lequel on plaça un retable représentant saint Luc, retable aujourd'hui dans la sacristie. Ses fils, le duc de Gandie, et D. Juan de Borgia, majordome de l'impératrice<sup>5</sup>, assistèrent à cette messe, avec d'autres gentilshommes. La messe achevée et les vêtements sacerdotaux déposés, il apparut très humblement vêtu, ceint d'une ceinture d'où pendait un chapelet de grains passés dans une corde de viole. »

Un litige divisait les chapitres de Barcelone et les officiers royaux ; l'évêque de Majorque, délégué par le pape pour le juger, ne trouvait aucun accommodement. Les deux parties prirent François pour arbitre, et le différend fut tranché en un jour, comme par enchantement.

Le royaume de Valence attendait impatiemment l'ancien duc de

1. Un des prélats de la suite du légat, Venturino da Fabiano, a raconté, dans un long journal, les incidents de ce voyage en Espagne, en Portugal et en France. Le texte de ce journal est au Vatican, une copie aux archives royales d'Ayuda, en Portugal. *Rerum lusitanarum*, etc., t. III (*Relazioni del viaggio fatto dall' Illmo e Rmo Fr. Michaello Bonelli, Cardinale Alexandrino, Nepote di Pio V, legato alli Serenissimi Rè di Francia, Spagna e Portogallo descritto da Mesr. Gio-Battista Venturino da Fabiano, l'anno 1571.*) Je n'ai, malheureusement, pu consulter ni le texte, ni la copie de ce journal. Je n'en connais et n'en citerai que de très courts fragments relevés, à Ayuda, par un ami.

2. Déposition du D. Gaspar Adell. Proc. de Saragosse, 1610. (*Osuna.*)

3. Johan Mendez, *Ibid.*

4. Pr. de Barcelone, 1611.

5. Erreur : Jean était, alors, ambassadeur à Lisbonne, et ne fut que bien plus tard majordome de l'impératrice Marie. Et ni Carlos, ni Alphonse ne vinrent à Barcelone. Seul, des fils de Borgia, Ferdinand s'y trouvait.

Gandie, que ses deux fils, Carlos et Alphonse, son petit-fils, François, et de nombreux gentilshommes vinrent recevoir à Sagonte. Le P. François ordonna à ses enfants de servir le légat et de ne pas s'occuper de lui.

« Le légat, raconte Fabiano, s'arrêta, près de Valence, au monastère de San Miguel de los Reyes, des Hiéronymites. Le vendredi, 14 septembre, l'archevêque, Jean de Ribera, Carlos, duc de Gandie, et beaucoup de gentilshommes vinrent y prendre le légat, pour le conduire à Valence. Le peuple remplissait la route jusqu'à la ville<sup>1</sup>. Le légat fut logé au palais de l'archevêque, avec toute sa suite. Il prenait ses repas seul avec ses clercs, et, près de lui, plaçait toujours l'envoyé du roi, D. Ferdinand de Borgia, frère du duc de Gandie. Le samedi, après dîner, le légat alla en voiture, avec le duc de Gandie, visiter quelques jardins. Le dimanche, il dit une messe basse à la cathédrale. La foule était immense et il y eut bataille aux portes, *viendosi la solita devozione di Spagna*. Seul, le vice-roi ne parut pas, retenu par une susceptibilité de préséance : il aurait voulu avoir la première place. Après la messe, le R<sup>me</sup> Général des Jésuites, D. François de Borgia duc de Gandie, prêcha en présence du légat assis sur un trône fort beau. Il parla avec beaucoup de grâce, de gravité et de doctrine sur l'évangile : *Ibat Jesus in civitatem Naïm*<sup>2</sup>... On l'admirait d'autant plus qu'à Valence, on l'avait vu, jadis, parader en armes (*armeggiare*) et avoir les autres façons des chevaliers. »

« Chez le cardinal, dit Bautista Ferrer<sup>3</sup>, domestique, le Père

1. Une grande multitude accourut au devant du *saint duc*. A sa vue, François, son petit-fils, alors âgé d'une vingtaine d'années, descendit de cheval, et vint lui baiser la main. Borgia renvoya la foule au légat, qui venait très en arrière, et prenant un chemin de traverse, il contourna les murailles et entra par la porte Saint-Vincent, voisine du collège de la Compagnie, se dérobant ainsi à toute ovation.

2. Voici l'exorde de ce discours : « J'aurais pu m'excuser de prononcer ce discours pour bien des raisons, surtout à cause de mon manque de santé, des fatigues du voyage, du peu de temps qu'on m'a donné pour songer à ce que je pourrais dire, mais je me suis rappelé le patriarche Abraham, auquel Dieu commanda d'immoler son fils Isaac. Ainsi me souvenant de ce saint patriarche, et recevant l'ordre de celui, qui pouvait, à si juste titre, me le donner, je me suis levé ce matin, j'ai pris l'âne du vieil homme, le glaive de la parole de Dieu, et je suis monté en cette chaire sacrée pour immoler cette volonté timide et hésitante qui me retenait. » (Recueil ms. des œuvres de Fr. de Borgia, préparé par le Fr. Marcos.)

3. Pr. de Saragosse.



s'asseyait à table, mais ne prenait qu'un potage et quelque autre chose, fort peu. Le cardinal le laissait faire, et les domestiques, sachant ce qu'il prenait, lui donnaient ce qu'il fallait. S'il venait en retard, il ne fallait pas se préoccuper ; il ne touchait qu'à un plat. »

« Chaque jour, raconte une autre chronique manuscrite, le duc Carlos envoyait à son père un repas qui suffisait pour tout le collège. Le duc fit habiller de neuf son père et sa suite : quatre Pères et deux frères. On voulait donner à Borgia une ceinture d'étamine ; il demanda une lisière de drap vulgaire... Quand on voulait baiser les mains de François, il les cachait en disant : « Je ne porte point de pardons. » Il fit une conférence aux Pères du collège, et leur dit que Dieu le châtiât bien, en le ramenant dans un pays dans lequel il avait tant offensé la divine Majesté. »

« J'étais étudiant de philosophie à Valence, raconte D. Joseph de Palafox, chanoine magistral de Saragosse<sup>1</sup>, quand le cardinal Alexandrin vint en Espagne, et, en sa compagnie, le P. Borgia. Je vis et connus alors ledit Père, et l'entendis prêcher à la cathédrale, où il y avait grand concours de peuple. Ecclésiastiques et séculiers admirèrent fort que cet homme, qu'ils avaient vu naguère duc de Gandie et si grand seigneur, fût maintenant en chaire si humble et si modeste<sup>2</sup>. »

« J'ai connu le P. François, ajoute Fr. Jean Araus, prêtre-prédicateur de l'ordre des Récollets de saint François,<sup>3</sup> quand il vint à Valence avec le cardinal Alexandrin, au collège de San Pablo. Un jour qu'il avait dit la messe à l'église du collège, après son action de grâces, sa sœur la comtesse de Almenara<sup>4</sup>, et la femme

---

1. Procès de Saragosse, 29 mai 1610.

2. *Ibid.* : « Étant étudiant à Valence, témoigne D. Jayme Moncayo, chanoine, j'entendis prêcher le P. Borgia, en présence du Cardinal. Il prêcha comme un apôtre, à la très grande édification de tous les auditeurs et de tout le peuple, qui le regardait et le respectait comme un saint, et courait après lui en criant : *Où est le saint ?* On le voyait si exemplaire, si modeste et si humble, après avoir été si grand seigneur et duc de Gandie, qu'on était forcé de le tenir pour saint. Ainsi l'entendis-je appeler par tous. Il était très maigre et jaune, une vraie image de la pénitence, lui qui avait été si gros. »

3. Pr. de Valence, 1611.

4. Marie-Magdeleine, femme de Fernand de Proxita, comte de Almenara.



de D. Alphonse de Borgia<sup>1</sup>, son dernier fils, vinrent lui baiser les mains. Il résista en reculant jusqu'à toucher la muraille, Alors on le lui demanda à genoux. Comme il ne pouvait plus reculer, on lui prit la main et on la baisa. La ville voulait le loger à San Miguel de los Reyes, mais il préféra venir au collège. A l'entrée solennelle du légat<sup>2</sup>, François était vêtu comme tous les prêtres de la Compagnie. Toute la foule demandait : « Lequel est le duc, Don François ? »

Et le P. Laurent de Saint-Jean, jésuite du collège de Barcelone : « J'étais à Valence quand le P. François y vint. Son fils, le duc, était allé au-devant de la légation avec de nombreux gentilshommes. Il venait aussi le voir au collège, en présence de beaucoup de religieux de la Compagnie. Le Père faisait asseoir et couvrir les religieux, et il laissait son fils debout et nu-tête. Il en donnait cette raison : « Dieu commande que les fils respectent leurs parents, et que les pères traitent leurs fils en fils, et donnent de bons exemples de parfaite éducation. Le duc est toujours mon fils, et les Pères sont mes frères. » Tant qu'il demeura à Valence, la maison et l'église étaient pleines de gentilshommes, qui venaient le voir et lui baiser la main ou l'habit. Il ne pouvait s'excuser de descendre à l'église, où de nombreuses dames l'attendaient et l'entouraient, agenouillées et désirant lui baiser la main. Il reculait et se défendait avec tant de marques d'humilité que toutes en étaient dans l'admiration.

» Le patriarche D. Jean de Ribera, homme si noble, si docte et si saint, vint au collège avec tout son chapitre. En ce moment, le P. François était au lit, pris de la goutte. L'archevêque entra dans la chambre, et dès qu'il aperçut le P. François, il s'agenouilla, tant était grande l'idée qu'il se faisait de sa sainteté. Le Père se montra très affligé de cet acte. L'archevêque s'étant levé, s'approcha plus près et s'agenouilla de nouveau. Le P. François montra une grande émotion, et supplia l'archevêque de n'en plus agir ainsi ; il sauterait plutôt de son lit, un tel honneur n'étant point

---

1. Léonore de Noronha.

2. Il avait évité cette entrée solennelle : « A la foule qui demandait : Où est le saint duc ? on répondait : Il est arrivé hier. » (Témoignage d'Araus.)

dû à un pécheur tel que lui, dont la place était aux pieds de S. S. Il était visible que l'acte de l'archevêque lui causait une vraie souffrance.

» Le duc de Gandie était présent, debout et tête nue. Quand l'archevêque se fut assis, le duc resta debout, le chapeau à la main. L'archevêque dit à François : « Père François, que V. S. Ill<sup>me</sup> ordonne au duc de s'asseoir et de se couvrir. » Le Père marqua sa peine de s'entendre appeler *Seigneurie Illustrissime*, et répondit que le duc faisait bien de témoigner son respect à S. S. L'archevêque insistant, le Père dit au duc : « Asseyez-vous, puisque S. S. vous le commande. » Le duc s'assit, toujours nu-tête. Le patriarche demanda au Père de faire couvrir le duc, mais il le ne voulut point.

» Quant il prêcha dans l'église cathédrale, la foule n'y pouvait contenir. Le sermon fut si touchant, que la foule fut confirmée dans le sentiment qui lui faisait dire : *le saint duc*. »

Le collège de Valence avait, en 1566, ouvert des cours de théologie, dont l'université prit ombrage. Personne, ni l'archevêque, ni le roi, ne pouvait calmer ses susceptibilités. Borgia réussit où tous avaient échoué ; il laissa les esprits pacifiés.

Gandie espérait revoir son cher souverain, mais aucune prière ne put décider François à y reparaitre. Le peuple de Gandie accourut à Valence, et dut se contenter de voir *le saint duc* passer dans les rues. Longtemps cette vision demeura dans les mémoires, et tous les témoins du procès de Gandie disent l'impression qu'elle leur causa.

Borgia laissa le cardinal Bonelli sur la route de Madrid, et fit un long détour pour visiter le noviciat de Villarejo de Fuentes<sup>1</sup>.

Sacchini raconte que, sur la route de Madrid, Borgia rencontra un gentilhomme qui montait un fort beau cheval, et il eut l'air d'admirer la bête. Le gentilhomme, qui avait surpris le regard de Borgia, descendit au premier relai, fit richement seller son cheval

---

1. Il n'était pas, sans doute, avec le légat, quand celui-ci s'arrêta à Uclès, « endroit notable, dit Fabiano, où le Roi se rend, et qui compte quarante foyers. Le monastère abritait quarante chevaliers, dont le Prieur, à charge triennale, jouit des insignes épiscopaux. Leur église contient de nombreuses tombes de prieurs. » Le légat fut, du reste, peu satisfait de la réception que lui firent les chevaliers de Saint-Jacques.

et l'envoya à celui qui avait su l'apprécier et qu'il savait avoir été si brillant cavalier.

Touché de ce généreux procédé, Borgia renvoya le présent, en l'accompagnant d'un mot aimable et de quelques objets de piété. Il faisait observer qu'il n'était plus le duc de Gandie, mais un pauvre religieux.

Le cardinal Espinosa était venu à Guadalajara à la rencontre du légat. Le roi lui-même sortit de Madrid pour le recevoir, et, à la première entrevue, il embrassa le légat et le P. François. Le 30 septembre, Philippe II rentrait à Madrid, ayant à sa droite le cardinal Bonelli et, à sa gauche, le cardinal Espinosa. Il voulut ensuite que François fût de l'audience officielle, et vit avec plaisir la cour s'empresser autour du religieux que tant d'hommages confondaient. Borgia dut figurer à une procession solennelle que suivait le roi, et on le plaça près du légat, comme ministre du Pape ; mais son humilité sut se dédommager. S'apercevant que la traîne du cardinal pendait à terre, il la saisit, et la voulut porter tête nue, sans que le légat pût s'en défendre.

Sa fille, la marquise d'Alcañices, lui ayant envoyé du linge, il le distribua aux pauvres de l'hôpital. Un matin, sa messe à peine dite, il se retira dans la maison de son fils D. Ferdinand, et, pendant dix ou douze heures, s'y renferma pour prier. En vain lui fit-on observer que ce recueillement le ferait passer pour grossier, il resta une semaine dans cette solitude. On lui remit un jour, de la part du vice-roi de Sardaigne, une lettre qui portait cette adresse : « A l'Illustrissime Seigneur, Don François de Borgia, duc de Gandie. » François rendit la lettre en disant : « Cet Illustrissime Seigneur, Don François, duc de Gandie, je ne sais en quel lieu du monde on le trouvera présentement. »

La princesse Jeanne de Castille, retirée chez les clarisses de Madrid, auprès de l'abbesse Jeanne de la Croix, sœur de François, s'était particulièrement réjouie de l'arrivée de son ancien directeur. Elle le vit souvent : chez les clarisses, Borgia se sentait compris ; il revivait les meilleurs jours de son enfance et retrouvait la première école de vertu où Dieu l'avait formé.

Sa sœur, D<sup>a</sup> Marguerite de Borgia (femme de D. Frédéric de Portugal) lui présenta ses filles.<sup>1</sup> Le Père demanda s'il n'y en avait pas d'autres, notamment une toute petite. On alla chercher cette dernière, et on la présenta toute négligée et revêtue d'un petit habit de clarisse, en disant : « Celle-ci n'est pas pour le monde; elle sera nonne. — Elle ne sera pas nonne, répondit François, mais dame et unique héritière de ses parents. » Ce qui se vérifia dans la suite : l'enfant épousa plus tard, le duc de Pastrana et ses sœurs moururent. C'est leur mère, déclare le témoin, qui m'a raconté ce fait. »

La présence de Borgia à Madrid dissipa les défiances que Philippe II et son conseil pouvaient encore nourrir envers la Compagnie. Elle permit au Général de réunir les supérieurs, de faire visiter les provinces, d'organiser la nouvelle mission du Mexique, de tout ranimer et de tout apaiser. Elle fut un grand bienfait pour l'Ordre. « Réellement, écrivait Nadal à Araoz, le 7 novembre 1571, s'il en est comme le dit V. R., cette mission de Notre Père Général a été *opus dexteræ Excelsi*. La façon dont S. S. l'a choisi et lui a manifesté sa volonté, la perfection d'obéissance avec laquelle Notre Père a accepté cette mission, sa joie en pensant aux fatigues qu'il endurerait, vu ses indispositions et son peu de santé, tout est extraordinaire. Mais tout est dépassé par ce que V. R. raconte des succès que Dieu a donnés aux affaires, par l'intervention de Notre Père. La bienveillance de S. M. et de tous ces Seigneurs envers Notre Père et la Compagnie s'est renouvelée. Tout, je l'espère, sera pour la gloire du Seigneur. »

Philippe II et sa cour avaient, en effet, prodigué au saint Général les plus expressifs témoignages de vénération. L'Inquisition avait profité de son arrivée en Espagne pour autoriser l'impression de ses œuvres autrefois condamnées, et que, présentement elle déclarait irréprochables et très pieuses. Rien ne manquait donc à la réparation.

Diplomatiquement, les résultats de la légation furent assez vains. Philippe II se montra bien disposé en faveur de la Ligue

---

1. Pr. de Madrid, 1609. (Déposition du P. Antonio de Porrès.)

contre les Turcs. Le 8 octobre, il promit de tenir religieusement la parole qu'il avait donnée un an auparavant, d'ordonner à D. Juan d'Autriche de continuer sa campagne l'année suivante, et il s'offrit à demander à l'empereur et au roi de France de prendre part à cette entreprise<sup>1</sup>.

Le 11 octobre, le légat présentait au Roi un long mémoire sur les conflits soulevés entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil, notamment en Sicile, à Naples et à Milan. Il insistait surtout sur l'abusif emploi de l'*exequatur* royal, sur les citations de clercs devant les tribunaux séculiers, sur les interdictions opposées aux appels à Rome, sur une extension si excessive du pouvoir royal, qu'en Sicile le président du tribunal suprême devenait une sorte de pape. Philippe II accueillit froidement ces plaintes. Il répondit, le 9 novembre, qu'il ferait une enquête, que d'ailleurs il avait déjà donné ses raisons, et que, finalement, il enverrait à Rome un agent chargé de résoudre les difficultés pendantes.

Le cardinal Bonelli fut assez morfondu par cette réponse qui enlevait tout moyen de reprendre la conversation. On ne sait trop quelle aide lui prêta Borgia en cette délicate négociation. Il rédigea seulement un projet de concordat que, sept ans plus tard, le marquis d'Alcañices porta à Rome, quand il fut chargé par Philippe II de régler cette affaire avec Grégoire XIII. Le nonce Segna, annonçant au cardinal de Come, le 9 avril 1578, l'arrivée du marquis porteur du projet de Borgia : « Quelle est la teneur de ce document, ajoutait-il, je n'ai pu le découvrir, mais elle ne peut être que bonne, venant d'un si saint homme. »

Avant de quitter Madrid, Borgia envoya au roi une relique de la vraie Croix, destinée à l'église de l'Escorial : elle était munie d'authentiques ; mais Philippe II demanda au Père d'ajouter son attestation. « Celle-là, disait le roi, me tiendra lieu de tout. »

---

1. V. Astrain, *op. cit.* II, 334.



## II. *Le Portugal et la France.*

De Rome on écrivait, le 21 décembre 1571 : « Le légat aura fini dans un mois. Il ira en Portugal, et pense rentrer à Rome pour Pâques, ou peut-être un mois plus tard, parce que S. S. lui a ordonné d'aller en France. » Ce fut donc avant d'entrer en Portugal que le cardinal Bonelli reçut de Pie V l'ordre de visiter le roi de France à son retour de Lisbonne.

La légation en Portugal avait une double fin : obtenir du roi D. Sébastien qu'il prît part à la croisade et surtout que, pour assurer l'avenir de sa dynastie, il consentît à se marier. Le légat avait mission de veiller à ce dernier point et ses instructions portaient : « Conférez de tout avec le P. Général et gouvernez-vous d'après ses conseils, parlant à ceux auxquels Sa Paternité jugera à propos et expédient de le faire. » (Cité par Astrain, *op. cit.* II, 336).

Des troubles funestes agitaient la cour de Lisbonne, divisée alors en deux partis : celui de la reine mère et du cardinal Don Henri, et celui du jeune roi. A peine majeur, D. Sébastien, alors âgé de dix-sept ans, s'était affranchi de la tutelle de son aïeule, la reine Catherine, et avait même dépossédé de leurs charges certains officiers de la reine. Outrée de ces procédés, la reine avait voulu quitter Lisbonne et revenir en Espagne, son pays. Le P. Miguel de Torrès et le duc de Feria, envoyé de Philippe II, l'avaient, à grand'peine, détournée de ce dessein.

En 1561, la reine-régente avait exigé que le P. Luis Gonzalez de Camara vînt à Lisbonne diriger l'éducation du jeune prince. A son cœur défendant, Gonzalez avait accepté cette charge pleine de périls. Il l'avait remplie avec succès ; mais il ne pouvait empêcher que D. Sébastien ne fût arrière petit-fils de Jeanne la Folle. Sans Gonzalez, D. Sébastien aurait, peut-être, ressemblé à son cousin germain D. Carlos, le fils de Philippe II. Il était, au contraire, droit, vertueux, l'idole de son peuple. Cependant une in-

vincible obstination, un amour insensé du danger, l'idée fixe d'imiter les exploits de son aïeul Charles-Quint, ou du héros albanais Scanderberg, dénotaient, chez lui, des tendances fatales. Tant qu'il vécut, Gonzalez détourna le prince de l'expédition d'Afrique, qu'il rêvait. A la prière de son maître, mourant de douleur, le roi revint même, une fois, de Tanger. Gonzalez disparu, personne n'eut plus d'empire sur ce prince exalté, qui alla sombrer, en 1578, à Alcazar Khebir.

Pourquoi sa mère, la princesse Jeanne de Castille, avait-elle abandonné ce fils à peine né, et qu'elle aurait peut-être sauvé, si elle l'avait elle-même élevé? Quelles raisons lui firent préférer, à ses devoirs de mère, la régence de Castille, puis la réclusion chez les Clarisses de Madrid? Il est malaisé de l'établir. Borgia connut certainement ses raisons; il dut les juger bonnes, et rien ne nous autorise à désapprouver ce jugement.

Mais dans cette cour, dont la mère du roi s'était exilée, trois jésuites jouissaient d'un particulier crédit. Gonzalez de Camara, précepteur du prince, Miguel de Torrès, confesseur de la reine, et Léon Henriquez, confesseur du cardinal Infant. Loin d'avoir recherché ces positions, tous trois les subissaient par l'absolue volonté des princes. Mais eussent-ils été plus irréprochables que des anges, leur situation entraînait de trop graves responsabilités, elle était en butte à trop de jalousies, pour qu'ils ne devinssent point le but de furieuses calomnies. Du jour où elle s'était vue écartée du premier rang, la reine Catherine avait jaloué l'influence que Gonzalez exerçait sur le roi, et elle en avait dénaturé les effets. Au précepteur, les uns reprochaient que le roi fût trop chaste, d'autres qu'il fût trop batailleur, et, presque tous, qu'il différât de se marier. Qu'y pouvait Gonzalez? Toutes ses exhortations se heurtaient à une volonté obstinée; soit qu'il eût désiré une alliance avec la famille impériale, et que, déçu de de cet espoir, il eût résolu de n'en point nourrir d'autres, soit qu'il fût, pour d'autres raisons, opposé au mariage avec la sœur du roi de France, que le Pape et le roi d'Espagne lui proposaient, D. Sébastien ne supportait point qu'on lui conseillât de se marier. Le cardinal-légat et Borgia eurent pour mission de vaincre ses

résistances. Ils arrivèrent à Lisbonne le 3 décembre 1571<sup>1</sup>.

Borgia convainquit bientôt D. Sébastien des dangers qu'il faisait courir à sa famille et à son peuple.<sup>2</sup> Après l'avoir entendu, le roi écrivit à Pie V qu'il mettait volontiers ses vaisseaux au service de la cause catholique, et qu'il consentait à demander la main de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. C'était trop tard ; quand Borgia, un mois plus tard, parlera de ce projet au roi de France, Marguerite était secrètement promise au roi de Navarre, qu'elle épousa le 18 août suivant. Cette déconvenue n'était point faite pour décider D. Sébastien à ouvrir d'autres négociations matrimoniales.

Depuis longtemps, la responsabilité que couraient les trois Pères, confesseurs des princes, préoccupait Borgia. Il savait que tous les mécontents du royaume s'en prenaient à eux des actes de la couronne. Ils étaient l'objet de critiques, propagées dans toute l'Europe, et ces critiques ne provenaient pas seulement d'ennemis. Aussi, le 28 janvier 1569, Borgia avait-il écrit au P. Ignace de Azevedo, alors à Lisbonne, cette lettre confidentielle :

« Cette lettre n'est que pour V. R. Je veux l'avertir de ce que diverses personnes m'écrivent et me disent. Non pas que je les croie ; ceux dont on me parle, je les tiens, en mon âme, pour innocents et très religieux. J'accorderais beaucoup plus de crédit à leur parole, qu'à ce qu'on dit sur eux. Mais je manquerais à mon devoir si je ne faisais le petit effort d'écrire à V. R., pour lui communiquer ce dont on se plaint là-bas. V. R. y réfléchira, et, après s'être bien recommandée à Dieu, elle m'avertira en toute diligence et confidentiellement. Je me fie à sa parole et à sa conscience. Je n'écris rien aux personnes en question, car cela les concerne, et je ne veux pas les peiner, ne les croyant pas en faute. On dit donc que la Compagnie est mal vue dans ce royaume, parce que quelques-uns de ses membres sont trop dans l'intimité

---

1. Quatre ans plus tôt, Borgia avait prédit à Gonzalez que tous deux se reverraient. Il lui écrivait le 16 avril 1567 : « Il ne faut pas refuser de m'aider à porter la charge que la Compagnie m'a mise sur mes épaules. Même aidé par vous, j'aurai fort à faire pour la porter, étant faible comme je le suis. Bon courage ! mon cher Père, *un jour nous nous verrons*, et nous traiterons alors bien des affaires. »

2. Le 9 décembre, l'ambassadeur d'Espagne mandait à son maître que le Roi D. Sébastien consentait à se marier.

des princes, et que tout ce qui déplaît dans le gouvernement on le leur impute ; que le P. Luis G. demeure au palais ; qu'un frère lui prépare ses mets dans la cuisine royale (ce qui a si fort éprouvé un bon frère, qu'il est sorti) ; qu'il ne s'occupe que d'affaires de gouvernement ; qu'à la maison et au dehors, il ne parle que de cela. On en dit autant de celui qui confesse le cardinal ; on les prétend grandement détestés. Entre les mains de ces deux Pères, et du P. Dr T., reposerait tout le gouvernement de la Compagnie, *ceteris exclusis*. On ajoute qu'ils n'exécuteraient point les ordres qui viennent de Rome, et que les informations qu'ils nous envoient ne sont point sincères ; que dans la maison de Saint-Roch on gouverne avec tant de sécheresse et de rigueur que beaucoup en éprouvent la tentation de sortir, et que, par suite, il y a beaucoup de défections. On affirme cela et d'autres choses moins importantes. Comme je l'ai déjà dit, les Pères dont on me parle ont, dans mon âme, plus d'autorité et de crédit que toutes ces accusations. Cependant, *ut impleamus omnem justitiam*, je veux que V. R. m'informe de tout. Et que le Seigneur, mon cher Père, soit en votre âme. »

En pareille matière, Azevedo était plus porté à juger avec sévérité qu'avec faiblesse, et, dans un rapport confidentiel, il n'avait aucune raison d'atténuer la vérité. Cependant il disculpa pleinement les Pères incriminés, et attribua à la seule mauvaise foi les critiques dont ils étaient l'objet. Leur conduite était inattaquable ; seul, le rôle qu'il remplissait était compromettant. Aussi bien, Gonzalez et Torrès n'avaient-ils qu'un désir : partir pour le Brésil ou pour l'Inde<sup>1</sup>.

Amené enfin à juger par lui-même de la situation, Borgia la vit telle que l'avait dépeinte Azevedo. Il réussit à calmer les susceptibilités de la reine Catherine, et lui persuada de ne plus songer à revenir en Espagne. Il voulut même enlever leurs charges aux trois Pères attachés à la cour ; mais les princes ne le permirent pas ; du moins, Borgia décida-t-il qu'à la prochaine Congrégation

---

1. 23 janvier 1568 : Borgia félicite Torrès de vouloir aller en Chine ou au Japon ; il ne peut l'y envoyer.



générale on les députerait tous trois à Rome. Ainsi fut-il fait, bientôt après, mais, même alors, le roi ne permit pas à Gonzalez de s'absenter du Portugal<sup>1</sup>.

François de Borgia avait reçu en Portugal un accueil d'autant plus empressé, que rien, dans ce royaume, n'avait jamais affaibli la vénération qu'on lui portait. Il avait trouvé, à Lisbonne, son fils Juan, depuis deux ans ambassadeur de Philippe II, et qui le devait rester jusqu'en 1575<sup>2</sup>. L'ambassadeur s'était, jusqu'alors, efforcé en vain de négocier le mariage du roi et de Marguerite de Valois. Son père, en quelques jours, obtint plus que lui. Dans la suite de son ambassade, Juan de Borgia s'efforça, non moins vainement, de détourner D. Sébastien de ses projets d'expédition en Afrique; il ne put que les retarder, et n'eut pas, du moins, la douleur de voir le roi consommer sa perte.

Le légat resta peu de temps en Portugal, et Borgia, très pris à la cour, ne put se donner à ses religieux autant qu'il l'aurait désiré. Le 28 décembre, on écrivait de Coïmbre : « Notre Père est parti pour la France avec le cardinal, tous bien portants et consolés par le succès des affaires négociées à la cour de Portugal

1. Après le départ de Borgia, les plaintes ne cessèrent point. Le 10 novembre 1572 — Borgia était déjà mort, — d'Evora, un Père portugais écrivait à Rome : « La cour réside maintenant dans cette ville, et ce sera pour longtemps. Le Roi demeure dans la maison de D. Diego de Castro, autant vaut dire dans notre collège, tant ses visites y sont fréquentes. D'où, une grande agitation dans cette maison, devenue un palais, et une nouvelle occasion d'accroître le mauvais vouloir de ceux auxquels ces faveurs déplaisent. Et cela donne du crédit à ceux qui pensent et disent que nous tenons le Roi, et faisons de lui ce qui nous plaît. Si le P. Luiz Gonzalez osait lui persuader de demeurer dans ses palais, — dans cette ville il en a de nombreux, — ce serait, pour ce collège, une paix et une consolation. Le cardinal loge aussi dans notre collège. Si le Roi habitait son palais, le Cardinal irait dans le sien, et il ne ferait pas sa résidence de ce collège, qui, il est vrai, lui appartient. On parle de donner une maison, dépendant de ce collège, au Conseil de l'Inquisition. Cela nuira. Le P. Léon Henriquez réside ici et il est un des membres de ce Conseil. Il donne, comme prétexte, que le Cardinal le lui ordonne. Il pourrait faire lever cet ordre, si le P. Gonzalez l'aidait. »

Si de telles plaintes portaient de membres de la Compagnie, il n'est pas surprenant que des critiques plus amères fussent répandues par ses ennemis.

2. « J'ai connu le P. François quand il vint à Lisbonne avec le Cardinal Alexandrin. Il venait chez D. Juan de Borgia, mon père et son fils, qui était ambassadeur en Portugal du roi Philippe II. Je le vis et lui parlai trois ou quatre fois. J'ai partout ouï dire, en Portugal, en Castille et en Guipuzcoa, qu'il était un saint. » *Déposition de D<sup>a</sup> Léonore de Loyola y Borgia, fille de D. Juan et de sa première femme, D<sup>a</sup> Laurenza de Loyola. Procès de Valence, 5 mars 1611. (Osuna.)*



et dans celle du Roi catholique. Plaise à Dieu qu'il en soit de même en France. Le P. Miron a visité la province d'Aragon et visite actuellement celle de Portugal. »

Le 2 janvier 1572, le P. Emmanuel Alvarez écrivait, du collège Saint-Antoine, de Lisbonne : « Nous avons été bien consolés par la visite de notre Père Général. Nous aurions beaucoup plus joui de sa sainte conversation et de ses enseignements, si les affaires lui en avaient laissé le loisir. Il a bien montré à quel point il désirait servir Sa Sainteté, et avec quelle promptitude et quel soin il faut traiter les affaires imposées par la sainte obéissance. Il en a, en quelque façon, oublié ses fils très chers, pour accomplir, en toute perfection, ce que le Saint-Père lui avait commandé. Si bien, qu'il n'eut pas même le loisir de prendre congé de cette maison. Tout a été bien employé de façon qu'en toute perfection fût servi le Vicaire de Jésus-Christ, et surtout un tel Vicaire. Je suis au collège Saint-Antoine, m'occupant de l'impression de ma grammaire qui s'achève<sup>1</sup>. »

Au retour du Portugal, le légat s'arrêta fort peu à Madrid. Philippe II venait d'avoir un fils, D. Ferdinand. Il voulut qu'à la cérémonie du baptême, Borgia se tint près de l'Infant et le portât quelque temps dans ses bras. Lui même, jadis, avait tant aimé se sentir dans ces bras fidèles ! Borgia espérait encore regagner aussitôt l'Italie par mer, quand l'ordre lui vint d'accompagner en France le légat. Depuis six mois, il résistait, mieux qu'on n'aurait osé l'espérer, aux fatigues du voyage, grâce surtout à la bonne saison ; mais l'hiver, auquel il était si peu habitué, s'annonçait très rude, et c'est le voyage en France qui allait lui coûter la vie.

Par ordre du roi, D. Ferdinand de Borgia accompagna son père jusqu'à Bayonne. En route, Borgia décida la fondation de la maison professe de Burgos, celles du noviciat de Villagarcia et du collège de Léon. Pour récompenser son fils Ferdinand, qui l'avait, le premier, reçu en Espagne, Borgia, à Valence, avait de-

---

1. « Notre Père a bien réussi, écrivait un autre correspondant, mais la consolation causée par sa visite a été diminuée par sa rapidité. »

mandé au duc de Gandie, s'il gagnait le procès relatif à l'héritage d'Oliva, d'augmenter de huit cents ducats la rente de Ferdinand. A Bayonne, il se sépara très affectueusement de son fils, lui recommandant d'être fidèle à Dieu, et lui annonça de prochains accroissements de fortune.

Nos sources ne nous donnent pas, sur l'itinéraire de Borgia en France, des renseignements bien détaillés. L'état de ce pays, en proie aux luttes de religion, contrista vivement le religieux, peu fait à de pareils spectacles, et l'émotion qu'il en ressentit ne fut pas la moindre cause du dépérissement de ses forces.

Le 4 janvier, le P. Edmond Hay écrivait, de Paris, à Nadal : « Ayant appris l'arrivée de notre Père Général en ce royaume, nous nous sommes tous réjouis plus qu'on ne peut dire, et nous avons, de notre mieux, prié la divine Bonté de garder, pendant ce temps, ce royaume en paix, et de ne pas permettre que l'œuvre du Seigneur soit empêchée par aucun trouble. De l'arrivée de notre Père, nous tirerons une grande consolation et de multiples utilités, et nous espérons, qu'en retour, notre Père recevra ici quelque consolation. »

Le 9 février, Olivier Manare écrivait de Bordeaux : « Nous apprenons aujourd'hui, du P. Edmond, l'arrivée de notre Père Général en France, et d'abord à Pau, à quatre journées d'ici. Trop fatigué pour chevaucher, je ne puis aller à sa rencontre. »

« Le légat, raconte Fabiano<sup>1</sup>, arriva à Bordeaux, le samedi, 26 janvier. Le dimanche, 27, il dit une messe basse à Saint-André. Peu de gens de la ville vinrent le voir ; ils sont peu dévots, et, en secret, pactisent avec les huguenots. Le légat partit le lundi 28. On apprit ensuite que les huguenots s'étaient rendus maîtres de la ville et que les saintes images avaient été profanées. » Fabiano parle de fêtes ridicules, de bals offerts au légat ; Borgia n'y dut assurément pas figurer.

« A Bordeaux, raconte le P. Martin Rouelle<sup>2</sup>, le P. Général fut l'hôte de Jean de Lauze, conseiller au Parlement. Ce seigneur fut

---

1. *Relazioni*, etc.

2. *Loc. cit.*

si touché de la sainteté de son hôte, qu'avec sa femme et d'autres sénateurs, il entreprit immédiatement de préparer la fondation du collège de Bordeaux. Il la demanda et l'obtint de son saint hôte, et s'assura déjà de deux mille livres de rente pour le collège. »

Le 2 février, racontent les anciens historiens, Borgia voulut — en un lieu qu'on ne désigne pas — dire la messe, dans une église profanée par les huguenots et à moitié détruite. Le légat et Mgr Aldobrandini assistèrent à cette messe, pendant laquelle Borgia ne s'arrêta point de pleurer, et, tout le jour, il ne cessa de répéter : *« Deus, venerunt gentes in hæreditatem tuam; polluerunt templum sanctum tuum; ou encore : Dereliquerunt pactum tuum filii Israel; allaria tua destruxerunt, prophetas tuos occiderunt gladio. »*

La cour était à Blois. Le légat y parvint le 6 février, Borgia le 8. Nulle part, il ne fut reçu avec plus de courtoisie. On était alors en carnaval, et Charles IX eut la bizarre idée d'aller au-devant du religieux, paré d'un déguisement qui convenait mieux à une fête de cour, qu'à une aussi grave réception. La cavalcade royale se livrait, autour de la litière du religieux, à une fantasia si étrange, qu'on fut quelque temps à se demander si ces démonstrations étaient un hommage ou une moquerie.

Le légat s'était d'autant plus empressé d'arriver à Blois, que la reine-mère de Navarre l'y avait devancé, et qu'elle aussi voulait, pour son fils, la main de Marguerite de Valois. Charles IX et Catherine de Médicis traitèrent Borgia en grand d'Espagne et en ambassadeur; ils voulurent, qu'en leur présence, il s'assît et se couvrît. Mais à toutes ses demandes, ils répondirent par des faux-fuyants déconcertants. Ils étaient, sans doute, décidés tous deux à préférer le roi de Navarre à celui de Portugal, et la ligue contre les Turcs était le moindre de leurs soucis. Catherine de Médicis témoigna cependant la plus grande vénération au saint, qui dut consentir à lui laisser le chapelet qu'il portait à la ceinture.

Le légat ne fut pas plus heureux. Charles IX le combla de prévenances; il lui voulut passer au doigt un superbe solitaire qu'il portait : au demeurant, il fut impénétrable.

Le 25 février, la légation quittait Blois en hâte : elle venait d'apprendre que Pie V était fort malade. A Rome, on pensait revoir Borgia le mois suivant. Mais il était gravement atteint, et, quand il parvint à Lyon, on fut effrayé de son état. « Nous sommes désolés qu'il parte si tôt, écrivait-on de Paris, le 12 février. Le P. Maldonat a été le saluer au nom de tous. »

Désormais, pour suivre la marche des événements, nous n'avons qu'à écouter le récit des témoins. Ces récits inédits auront besoin de peu de commentaires.

---

## CHAPITRE IX

### LES DERNIERS JOURS

Au procès de Saragosse (1610)<sup>1</sup>, D. Francisco Vasquez Monte, chanoine prébendé du chapitre de Tolède, alors âgé de soixante ans, fit la déposition suivante :

« J'ai connu, pour la première fois, le P. François, quand il vint en Espagne avec le cardinal Alexandrin. J'ai eu, sur lui, beaucoup de renseignements, parce que, dès l'âge de quatorze ans, j'étais serviteur de D. Thomas de Borgia, son frère, étudiant à Alcalà, puis à Salamanque. Le P. François, à la suite d'un conseil de famille, tenu dans le parloir des Clarisses, à Madrid, appela de Salamanque D. Thomas, afin que ce seigneur, aujourd'hui archevêque de Saragosse, allât, avec Sa Paternité, à Rome où je l'accompagnai. Je servis D. Thomas et le P. François durant le voyage, allant devant eux, prévenant aux auberges. C'était l'hiver ; Sa Paternité était très malade, et il faisait grand froid en France et en Piémont. Presque partout où nous passions, la population sortait des villages pour le recevoir comme un corps saint. On se mettait à genoux, tant on était instruit de sa sainte vie, et bien que Sa Paternité marquât beaucoup souffrir de ses honneurs ; il ne cherchait qu'à se déprécier, comme je m'en rendis compte à Madrid quand il alla à l'audience du roi, et que des seigneurs voulurent l'accompagner. Il fit de même en Lombardie et à Turin. Le duc de Savoie vint le recevoir ; mais, malgré ses instances, il ne put l'attirer dans son palais<sup>2</sup>.

---

1. *Osuna*.

2. De Lyon, Borgia fut porté à Saint-Jean de Maurienne. Le duc de Savoie, alors



» Le Père se rendit à la maison de la Compagnie et n'admit pas qu'on le traitât autrement qu'un simple religieux. Malgré son mauvais état de santé, il voulut rentrer à Rome et fit grand effort pour poursuivre son voyage. Après avoir vu et vénéré le saint Suaire, que lui montra l'évêque de Turin, il prit congé du duc, et partit. Il arriva très souffrant à Vassiliana<sup>1</sup>, ville située à deux ou trois lieues d'Alexandrie. Son état empirant, il dut s'arrêter seize ou dix-sept jours dans la maison d'un gentilhomme de cette ville, où la Compagnie n'avait pas de résidence. Les visiteurs accouraient en disant : « Nous venons voir le saint Père François de Borgia. » Je le sais, car je le servais et allais à Alexandrie chercher des remèdes et des médecins. Le duc de Ferrare<sup>2</sup>, parent du P. François, ayant appris son état, envoya une gondole bien aménagée, afin que, par le Pô, le Père pût aller se faire soigner à Ferrare. Trop faible pour se mettre en route, le Père attendit quelques jours jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui donner un peu de force. Le cardinal Alexandrin lui apprit que le pape était en danger de mort, et qu'il était forcé de partir en poste pour Rome<sup>3</sup>. Le P. François alla donc à Ferrare, laissant les habitants de Vassiliana (Bassignano) désolés comme des orphelins. Le Père se rendit à Ferrare avec des Pères de la Compagnie, D. Thomas et moi. A Ferrare, le duc qui était venu attendre le Père sur le rivage, fit tous ses efforts pour l'entraîner en son palais. Il ne put l'obtenir ; le Père gagna la maison de la Compagnie, où il fut reçu par les religieux, les chevaliers et toute la ville, avec de grandes démonstrations de joie. Le duc contraignit D. Thomas à venir au palais.

» Le P. François demeura à Ferrare quelques jours seulement<sup>4</sup>,

---

à Nice, lui envoya des serviteurs et des médecins qui ne comprirent rien à sa maladie. A une fièvre intense s'était ajouté un dérangement d'entrailles : on crut à une sorte de dysenterie, et l'on ne s'aperçut point que la poitrine du Père était prise. Le passage du Mont-Cenis, dans ces conditions, ne pouvait être que mortel. On le décida cependant. Le malade ne pouvait chaque jour faire que deux lieues ; il arriva à Turin, à bout de forces.

1. Bassignano.

2. Alphonse II d'Este avait succédé à son père Hercule II, mort 1559. C'est Hercule, qui, en 1550, avait reçu Borgia, se rendant de Gandie à Rome.

3. Ici, le chanoine brouille les faits. C'est à Lyon que le cardinal-légat s'était séparé de Borgia.

4. Nouvelle erreur : François, arrivé à Ferrare le 19 avril, y resta jusqu'au 3 septembre.

au bout desquels, se sentant mieux, et désirant arriver à Rome et trouver vivant le pape Pie V, il partit. Arrivé à Bologne, il fut rejoint par un courrier du duc de Ferrare, qui lui annonça la mort du pape<sup>1</sup>. Le Père montra de la douleur de ne pouvoir rencontrer le pape vivant, ni recevoir sa bénédiction, mais poursuivit son voyage, et parvint au terme, très affaibli. Entrant par la porte du Peuple, il se montra consolé, remercia Dieu qui lui permettait de mourir à Rome, et alla droit à la maison de la Compagnie, où les Pères le reçurent avec bonheur. Sa vie était épuisée, et, peu de jours après, Notre-Seigneur l'appela à lui. On l'enterra entre les deux Généraux de la Compagnie, près du maître-autel. J'assistai à tout. Il laissa dans la chambre où il mourut une suavité qui consola tous les assistants. »

Au même procès de Saragosse, l'archevêque D. Thomas de Borgia, fit, de la maladie et de la mort de son frère aîné, ce récit plus exact :

« J'ai connu le P. François, mon seigneur, depuis que je peux me souvenir. En 1548, à Gandie jusqu'en 1550, puis en 1553, quand il vint d'Oñate à Valladolid, puis au noviciat de Simancas, qu'il fonda, enfin en 1571, quand il vint avec le Cardinal Alexandrin. J'étais alors au collège Saint-Barthélemy, à Salamanque. Ayant achevé mes études, je lui demandai la permission de l'accompagner à Rome, et je l'obtins.

» Dans la dernière conférence qu'il tint avec ses proches, dans le couvent des Clarisses de Madrid, où ma sœur était Abbesse, il commença son entretien par ces paroles : *Tempus resolutionis meæ instat*. Il nous dit comment chacun, dans notre vocation, nous devons remplir nos devoirs. Il partit pour le Portugal avec le Cardinal Alexandrin, et m'ordonna de l'accompagner. Mais, ayant été dire adieu à mon collège de Salamanque et à ma mère, à Valence (D<sup>a</sup> Francisca de Castro Pinos), je ne pus rejoindre Sa Paternité, qui était déjà partie pour Saint-Sébastien avec le Cardinal. Je dus aller l'attendre à Lyon, en France ; Sa Paternité avait été à Blois.

---

1. Mort le 1<sup>er</sup> mai. Le chanoine commet une autre confusion ; c'est Thomas de Borgia, qui apprit, à Bologne, la mort de Pie V. Le P. François la connut à Ferrare.

Quand Elle parvint à Lyon, le froid et la neige l'avaient rendu bien malade. Il venait avec le P. Polanco, secrétaire de la Compagnie, le P. Paul Hernandez,<sup>1</sup> son confesseur, le P. Jean-Baptiste et le F. Marcos, son compagnon, et aussi le Frère X, qui servait de fourrier. A Lyon, étant au collège, le Cardinal reçut un courrier, l'avisant que la maladie du Pape s'aggravait. Le Cardinal prit la poste, laissant derrière lui les Monsignori qui l'accompagnaient et le P. Général. De Lyon, nous allâmes à Turin, moi en compagnie du P. François, mon seigneur, auquel je demandai la permission de prendre soin de sa santé. Il me dit qu'il en serait heureux jusqu'à ce qu'il parvînt en Italie, à cause du danger qu'il y avait à cheminer dans un pays si montagneux et couvert de neige. Je le soignais jusqu'à notre arrivée à Turin, où nous nous embarquâmes sur le Pô, et nous descendîmes le fleuve jusqu'à Ferrare<sup>2</sup>. Le mal s'aggrava à partir d'Alexandrie; il fallut envoyer chercher un médecin. Ce fut Francisco Vasquez qui l'alla chercher. On saigna le P. François. Sa fièvre avait augmenté dans un endroit appelé Vecinana,<sup>3</sup> où nous dûmes le garder jusqu'à ce qu'il fût mieux. Il s'embarqua, et nous arrivâmes à Ferrare où le duc, notre parent, voulut l'héberger. Il refusa mais m'ordonna d'accepter l'hospitalité du duc, D. Hippolyte d'Este.<sup>4</sup> Le duc, alarmé par la maladie du Père, réunit une consultation de médecins, et pressa le Père de rester à Ferrare jusqu'aux premières chaleurs. Le Père me dit de prendre les devants, et que, si Dieu lui donnait assez de vie pour gagner Rome, nous nous y verrions, Comme le P. Luis de Mendoza était venu le voir de Rome, par ordre du Vicaire-Général, il lui dit de partir avec moi, et resta à Ferrare tout l'été<sup>5</sup>. Il ne voulait pas que le duc envoyât leur repas aux Pères du collège.

---

1. C'est Gaspard Hernandez.

2. « Quand il s'embarqua sur le Pô, la camarilla de la barque était noire. On voulut la peindre. Il refusa, mais dit au F. Marcos d'y coller du papier blanc. Pendant une syncope, il faillit mourir. D. Thomas pleurait. Revenu à lui, et voyant ses larmes, François dit : Si je ne vous avais pas cru un homme courageux, je ne vous aurais pas tiré du collège Saint-Barthélemy. » *Recueil du P. Alvarez* (Archives d'État de Valence).

3. Bassignano.

4. Le duc s'appelait Alphonse. Le cardinal Hippolyte d'Este était un frère cadet du feu duc Hercule II.

5. Il fut transporté dans une maison de campagne du duc.

» Allant à Rome, je reçus, à Bologne, la nouvelle de la mort du Pape. Le Cardinal Paleoto, évêque de Bologne, me dit de faire mon possible pour amener le P. François à la cour romaine, à l'occasion de l'élection. Il savait que beaucoup de cardinaux avaient jeté les yeux sur Sa Paternité, pour l'employer au service de l'Église. « Comment cela se pourrait-il ? demandai je ; il n'est pas cardinal. » — L'évêque répondit : « Le collège des cardinaux peut faire tout ce qu'il juge convenable. » J'abandonnai la chose à Dieu, et je répliquai que Dieu ordonnerait ce qui lui conviendrait. Le Père allant mal, le duc ne voulut pas qu'on lui annonçât la mort de Pie V.

» J'arrivai à Rome le jour où les cardinaux entrèrent en conclave, et, en vingt-quatre heures, le Pape Grégoire XIII fut élu<sup>1</sup>. Je restai jusqu'à ce que le duc de Ferrare vînt faire son obédience au nouveau Pape.<sup>2</sup>

» Le P. François parvint à Lorette plus mort que vif.<sup>3</sup> J'allai à

1. Le 13 mai.

2. Le 28 mai, le P. Nadal racontait aux Provinciaux la première audience que lui avait accordée Grégoire XIII. « Après que j'eusse baisé les pieds de S. S., et avant de me laisser parler, Elle me demanda affectueusement des nouvelles de notre Père Général, comment et où il se trouvait. Je donnai les dernières nouvelles de Ferrare, du 10 mai. Notre Père était très malade, et, au jugement des médecins, en grand danger. Mais on lui avait porté, de la cathédrale, un bras de saint Aurelius, martyr, premier évêque de Ferrare. Notre Père et tous les assistants invoquèrent le saint avec grande dévotion. Le lendemain, les médecins trouvèrent le malade si changé, qu'ils attribuèrent son amélioration à Dieu et non aux causes naturelles. Son mal consistait en fièvre, en dérangement d'entrailles et en faiblesse. J'ajoutai que, par le premier courrier, nous espérions apprendre sa totale guérison. S. S. s'en réjouit et bénit notre Père. » (*Cette dernière lettre a été publiée dans EPISTOLÆ PIS NADAL, t. III, p. 659.*)

3. Le 24 mai, le P. Nadal suppliait Borgia de lui envoyer le P. Polanco, dont, à Rome, il avait besoin. Polanco partit pour Rome, porta à Grégoire XIII les hommages du P. Général, et regagna Ferrare à la fin de juin. Le 20 août, le P. Nadal écrivait à Polanco : « Que le P. Général ne se mette en voyage, qu'après consulte des médecins, et *piano, piano*. » Borgia se mit en route le 3 septembre. Le 13, Nadal écrivait à Polanco : « Votre lettre du 6, datée de Rimini, porte de bonnes nouvelles. *Benedictus Dominus !* Cheminer trois jours, sans grand détriment pour Notre Père, moins de fièvre et de faiblesse, plus d'appétit et de sommeil, voilà de grands bienfaits et des traits de miséricorde de Dieu Notre-Seigneur et de sa bénie Mère de Lorette. Cette lettre, je l'espère, y trouvera Notre Père sans fièvre et remis de sa faiblesse, et assez gaillard pour cheminer vers Rome, où S. Pierre et S. Paul le recevront avec de grands bienfaits, et nous tous, ses fils, avec une indicible allégresse et suavité *in gratiarum actione, in Domino*. Dès que j'ai reçu la nouvelle de son départ de Ferrare, j'ai ordonné que, dans tous les collèges, on appliquât l'intention de toutes les messes et prières qu'on disait déjà pour la guérison de Notre Père, et, qu'en plus, chaque prêtre dit trois



sa rencontre. Il me dit : « Pour la consolation de mon âme, je voudrais mourir au milieu des saints palais de cette sainte cité et cour de Rome. Cheminez vite, par amour de Notre-Seigneur. »

» A Lorette donc, pour sa consolation, nous le mîmes dans une litière, dont il ne put sortir. En chemin, il souffrait de très vives douleurs intérieures, avec une rare patience et une exemplaire endurance. Comme il ne pouvait s'empêcher de gémir, il me demanda de ne laisser personne approcher de la litière. Nous arrivâmes ainsi jusqu'aux portes de Rome. En arrivant à la porte du Peuple, il fit arrêter la litière et joignant les mains, il remercia Notre-Seigneur d'avoir pu arriver, et d'avoir accompli la mission ordonnée par S. S. Il resta ainsi une demi-heure en oraison. Le P. Vicaire, Jérôme Nadal, jugea bon d'avancer et de conduire Sa Paternité à la maison professe. On voulait la porter dans toutes les maisons de la Compagnie, mais le P. Hernandez fit remarquer que le Père ne pourrait endurer toutes ces stations, et que Pères et Frères viendraient à la maison professe recevoir sa bénédiction.

» Arrivé à la porte, il descendit de sa litière. Tous les Pères et Frères vinrent lui faire leur obéissance, ce qui dura assez longtemps. Le voyant si fatigué et si affligé de cette réception, on fit remarquer à tous ces Pères que Sa Paternité risquait de mourir entre nos bras. On le porta à sa cellule, où tous les Cardinaux vinrent le voir, non pas une, mais maintes fois, surtout le Cardinal (Jean) Aldobrandini, l'ainé, qui vint le visiter de la part du Pape et lui porter la bénédiction du Saint-Père et ses souhaits de bienvenue.

» Il vécut deux jours après notre arrivée à Rome et parla très peu. Aux Pères qui attendaient qu'il nommât un Vicaire-Général, il répondit en riant ; « Il me suffit de rendre compte de moi à Notre Seigneur. » Il reçut le Saint-Sacrement en Viatique, s'efforça de faire une exhortation à tous les Pères et aux Supérieurs des collèges ; puis demanda l'Extrême-Onction, la reçut avec beaucoup de dévotion, de larmes et de consolation, et voulut qu'on arrêât les visites, qui troublaient son recueillement. Pour la consolation

---

messes, et chaque Frère fit trois oraisons à cette intention, et qu'on récitât à l'église les litanies, jusqu'à ce que le Père arrive à Rome. »



des Pères, le P. Hernandez le pria de se laisser peindre, mais il n'y voulut pas consentir.

» Il était resté plus de deux heures en oraison : nous le pensions privé de la parole ; à quatre heures du soir, il revint à lui et nous dit : « Maintenant, Pères et Frères, pardonnez-moi, pour l'amour de Dieu. » Comme je lui baisais la main et demandais sa bénédiction, il me répondit : « Mon Père et mon fils, je vous recommande d'être un bon ministre de l'église qui vous sera confiée. » Alors, et en d'autres occasions, il m'assura que Dieu me réservait pour me faire prélat dans la sainte Église. L'ayant supplié de donner sa bénédiction à tous ses fils, frères et parents, il me dit : « Nommez-les moi un à un, que je les recommande tous à Dieu. » Je lui nommai le duc de Gandie, qu'il bénit, le seigneur D. Juan de Borgia, son fils, ambassadeur en Portugal. Ayant dit seulement : « D. Juan, » il reprit : « Lequel, le fils ou le neveu ? » Je passai ainsi en revue tous ses fils, frères et petits-fils, nommant le marquis de Denia, le marquis de Lombay et les autres.

» Il se montra toujours si reconnaissant envers ceux qui l'avaient servi, quand il était duc, que, même en ce passage, il se souvint de Anton, l'ânier, qui l'avait accompagné de Gandie à Rome, puis en Espagne, et, profitant de ma présence, il me recommanda d'avoir soin de ce serviteur.

» Il agonisait déjà, et les Pères se lamentant de rester sans un portrait de lui, on appela un peintre très fameux. Un Père se plaça devant l'artiste, qui, à la dérobée, pensait prendre ce portrait. Le P. François ne pouvait plus parler et je tenais sa main. Il serra la mienne et, comprenant ce qui se passait, il détourna son visage, avec une expression de déplaisir. Nous écartâmes le peintre un moment, pour ne pas affliger le Père<sup>1</sup> qui resta en agonie jusqu'après

---

1. « Pendant que le peintre dessinait le portrait, le saint, du pied, sous les couvertures, faisait signe qu'on le congédiât. On plaça l'artiste dans un coin, d'où François ne ne le pouvait voir, et il acheva le portrait, qui est très ressemblant. Le Seigneur D. Thomas m'a raconté cela en 1606, et il m'a montré le portrait original. » (Recueil du P. Alvarez, *loc. cit.*)

On ne sait ce qu'est devenu ce portrait, ni d'autres qui étaient au palais de Gandie en 1676. Mais on conserve, à Rome, le masque en cire pris sur le cadavre. C'est le seul document iconographique certain que je connaisse. Dans son testament, fait à Madrid,

minuit ; alors il expira. Je me retirai pour pleurer. Revenu, à trois heures, je m'agenouillai à ses pieds pour me recommander à lui, et pleurer avec les autres. Je voulus m'assurer si ce qu'on disait de sa peau était vrai, et tentai à deux ou trois reprises de le regarder, mais je fus retenu par la terreur de désobéir, en cherchant à voir ce que le Père avait caché pendant sa vie<sup>1</sup>. »

Nous pouvons rapprocher de cette déposition de Thomas de Borgia, devenu archevêque, la lettre qu'il écrivait, trente-huit ans plus tôt, le lendemain de la mort du P. François<sup>2</sup>.

« A Ill<sup>me</sup> Seigneur le duc de Gandie, mon seigneur. — Ill<sup>me</sup> Seigneur. Je serais heureux de n'avoir pas à annoncer à V. S. une nouvelle si pénible pour nous qui restons, que la mort du P. François mon seigneur, qu'il a plu à Notre-Seigneur d'appeler à lui, après une longue maladie, dont j'ai donné des détails à V. S. par d'autres lettres, datées de Ferrare. Nous étions alors déterminés à ne point partir de cette ville, avant que la convalescence le permît, ou que les médecins l'ordonnassent. Je sus, par une lettre de S. P., datée du 2 septembre, qu'il partait le 3, pour gagner Lorette, puis Rome. Il valait mieux, disait-il, partir promptement, bien que sa faiblesse fût très grande. Le duc eut beau s'opposer à ce départ, la volonté du Père l'emporta, et il se mit en route le 3 septembre. Il parvint à Lorette dans un état passable ; du moins, les médecins constatèrent que, durant ce trajet, le mal n'avait point augmenté. Il s'arrêta huit jours dans cette sainte maison, puis prit la route de Rome, avec le plus grand empressement du monde. A Macerata, son poulx faiblit ; nous l'y voulions retenir, mais per-

---

le 27 novembre 1665, D. Fernando de Borgia, petit-fils du saint, lègue à D. Francisco de Borgia, archidiacre de Valence, le portrait en pied du saint Général, son aïeul. Encore un tableau sans doute perdu. Denis Vasquez affirme que, des nombreux portraits qu'il a vus, aucun ne rendait le saint, dont le seul aspect engendrait la *dévotion et la joie*.

1. Ce témoignage nous fixe, à la fois, sur la date de cette tradition, et sur son peu de fondement, puisqu'on croyait *ce que personne n'avait vu*. Mais les médecins qui firent l'autopsie, auraient pu renseigner D. Thomas de Borgia, et ils l'auraient sans doute fait, si le phénomène des peaux vides avait été constaté par eux. V. *Supra*, p. 135.

2. *Archives d'Osuna*.

sonne ne put tirer sa Révérende Paternité de cette idée, qu'il fallait arriver à Rome. Il vint de Lorette, empirant toujours, et si hâtivement, malgré son dépérissement, qu'on vint à craindre qu'il ne nous mourût en chemin. Pour lui obéir, il fallut bien se presser. Malgré la grande souffrance que lui causait tout mouvement, il désirait tellement parvenir à Rome, que nous ne pûmes le retenir. Nous arrivâmes dimanche soir, veille de saint Michel, et, dès qu'il pénétra dans la ville, il déclara qu'il remerciait Dieu de pouvoir achever, en même temps, le voyage de sa vie et celui que lui avait prescrit l'obéissance.

» Enfin, Seigneur, du moment qu'il entra dans la maison, il n'eut plus qu'une pensée : se préparer à ce à quoi il se disposait depuis si longtemps. Il ordonna à ceux de la Compagnie de ne plus demander sa guérison, mais de prier (en restant) dans l'indifférence, de façon que leurs prières lui servissent. Il plut à Notre-Seigneur de le faire durer jusqu'au milieu de la nuit de la fête de saint Jérôme. Il eut toujours sa connaissance, jusqu'au moment où il expira ; rien n'interrompait sa parfaite et profonde oraison : il ne parlait qu'à ceux qui l'interrogaient, puis reportait son regard sur son crucifix. Son admirable sérénité, à cet instant, témoignait de la paix qu'il avait toujours conservée. Je lui demandai sa bénédiction pour V. S. et pour tous, chacun en particulier. Il la donna, ajoutant, qu'il recommandait à chacun de suivre le chemin du salut, et qu'il priait le Seigneur de nous y maintenir tous et de nous donner sa grâce. Me voyant pleurer, il me défendit de le faire, car il espérait fermement, en Notre-Seigneur, n'avoir aucune raison de s'affliger. Nous en avons, pour garant, sa sainte vie et sa mort exemplaire. Le peuple de Rome l'a bien compris ainsi ; le concours de ceux qui vinrent lui baiser les mains fut admirable, et ce n'étaient pas seulement des gens du peuple, mais des prélats. S. S. en envoya un le visiter et lui donner sa bénédiction *cum plenitudine clavium*, ce qui n'a pas peu consolé sa Révérende Paternité. Nous ne devons pas pleurer sa mort, puisque notre Père a atteint ce qu'avec tant de peine il avait recherché durant sa vie. Ce qu'il faut ressentir et toujours déplorer, c'est d'avoir perdu un trésor tel que le P. François, mon seigneur. Ce coup m'a atteint

en plein cœur. Que Notre-Seigneur soit béni de la consolation que j'ai eue à le servir et de la grâce spéciale qui m'a été faite sans que je la méritasse. Je ne sais ce qu'il faut le plus considérer : le bonheur de l'avoir connu et d'être venu le servir, ou le malheur de l'avoir perdu. J'ai eu soin de faire prendre son portrait, avant qu'il mourût ; car il n'était pas juste que ce souvenir d'un si saint homme nous manquât. Je l'ai fait embaumer et déposer entre les cercueils des deux Généraux. Je pense écrire à V. S. III<sup>me</sup>, dans une autre lettre, ce que je pense au sujet de ses funérailles, et n'en dirai rien aujourd'hui. Sachez seulement, qu'en toute sa vie, on ne comprit jamais sa maladie. Il fut toujours soigné pour le foie et les entrailles (*el bajo*), lesquels furent trouvés aussi sains que ceux d'un cabri ; tandis que, dans les poumons, il avait un très fort apostème dont on tira plus de deux *azumbres* (quatre litres) de pus, sans que jamais, en toute sa maladie, il ait donné un signe qui le pût faire comprendre. Enfin il a p'u à Notre-Seigneur d'exaucer ses désirs au moment où ils étaient le plus ardents, et de le faire échapper à ce qu'il avait toujours fui, et qu'il ne pouvait plus éviter (le cardinalat), étant donné la résolution que le Pape, on le sait, avait prise à ce sujet.

» Que Notre-Seigneur soit béni, qui nous ménage, sur cette terre, tant de genres de souffrances. Celle que cause la perte des bons, je la tiens pour la plus amère, si grandes soient les autres. Daigne Notre-Seigneur nous donner la force de nous conformer à sa volonté, et qu'il garde V. S. III<sup>me</sup>, comme nous tous, ses serviteurs, le désirons et en avons besoin. De Rome, le 2 octobre 1572. De V. S. III<sup>me</sup> le plus fidèle serviteur, qui baise les mains de V. S. III<sup>me</sup> : Don Thomas de Borja. »

Ajoutons à ces documents quelques-unes des lettres qui furent envoyées de Rome pour notifier la mort du saint Général.

Au P. Baldo, en Sardaigne, le 1<sup>er</sup> octobre 1572 : « Par ce courrier, nous ne répondons pas aux lettres de V. R. Il a plu à Notre-Seigneur d'appeler au repos de sa sainte gloire notre Père Général, au milieu de la nuit dernière. Il est mort comme il a vécu, avec une paix et une tranquillité admirables, demandant pardon à tous, et nous donnant sa bénédiction. A quelques-uns, qui le priaient de



se souvenir d'eux au ciel, il répondit qu'ils y souviendrait d'eux et de tous, s'il plaisait au Seigneur de le recevoir. La Divine Majesté a accompli ses désirs jusqu'au bout. Étant à Ferrare, malade, il suppliait Dieu de lui donner la force de venir expirer à Rome, ou, du moins, à Notre-Dame de Lorette. Il passa à Lorette et arriva à Rome le 28 septembre, couché dans une litière, et, deux jours et demi après son retour de son si long et pénible voyage, entrepris pour obéir au Pape, il alla recevoir, dans une vie meilleure, la récompense de ces derniers travaux et de tous ceux que, par amour pour Dieu, il a entrepris dans sa vie. Il parla encore peu d'heures avant d'expirer. Il montrait, en ses paroles, ses vertus coutumières, surtout l'obéissance et une très profonde humilité. Hier, on lui proposa un peu de bouillon. Pour ne point refuser, il répondit : « Bientôt j'aurai fini, » comme pour faire entendre que c'était inutile. On lui porta le bouillon, en disant qu'il était ordonné : il l'accepta aussitôt, et le but. Des réponses, et des traits analogues d'obéissance et d'humilité, on en pourrait citer beaucoup ; mais le temps fait défaut. »

Du F. Marcos, à D. Carlos de Borgia, duc de Gandie. <sup>1</sup>

« III<sup>me</sup> Seigneur : Notre Père, par ses prières, a obtenu plus que tous ceux qui demandaient sa guérison et la prolongation de sa vie. Il a obtenu, de Dieu Notre-Seigneur, ce qu'il désirait depuis si longtemps, de se réunir à son Créateur, au ciel, pour lequel il est parti avant-hier, dans la nuit, en la fête de saint Jérôme. Sa Divine Majesté lui a aussi accordé de mourir à Rome, ce qu'il désirait beaucoup, et lui a donné les forces nécessaires pour arriver. Il les a eues tout le long du chemin, telles qu'il les avait au départ de Ferrare. A deux journées de Rome, il commença à décliner et à perdre ce qui lui restait de forces. Arrivé à Rome, il les épuisa en trois jours. Il reçut le Saint-Sacrement avec grande dévotion, et conserva toute connaissance jusqu'au moment d'expirer. Comme je lui demandais s'il ne voulait rien, il me répondit qu'il ne voulait que Jésus. Je le priai de donner sa bénédiction à tous ses fils et parents ; il le fit très volontiers. Sa mort fut très sainte, comme

---

1. Recueil du P. Alvarez. *Loc. cit.*



l'avait été sa vie. On l'a beaucoup regretté à Rome, et surtout Sa Sainteté. Quand on alla lui demander sa bénédiction et les indulgences plénières pour N. P., qu'Elle savait *in articulo mortis*, les larmes lui échappèrent des yeux, et Elle dit : « Oh ! quel grand prélat nous pardons ! »

» Nous restons tous dans un extrême abandon, que je ressens plus que personne. J'ai si grande raison de l'éprouver, me trouvant sans Notre Père ! Si quelque chose peut me consoler, c'est de penser, qu'en lui, nous avons un bon avocat au ciel, et que, de là-haut, il nous aidera mieux que d'ici-bas. Voilà ce qui doit consoler V. S. Ill<sup>me</sup>, et aussi, la pensée que tout doit finir bientôt.

» Et parce que les larmes me viennent aux yeux, tandis que j'écris cette lettre, elles ne me permettent pas de m'étendre davantage. Je me contente de supplier Notre-Seigneur qu'il donne à V. S. Ill<sup>me</sup>, et à nous tous, la sainte fin qu'a faite notre saint vieux, (*n<sup>o</sup> s<sup>to</sup> viejo*). Je prie V. S. qu'elle me considère toujours comme son serviteur, ainsi que je l'ai été, douze ou quatorze ans, de son père. De Rome, le 2 octobre 1572. De V. S. Ill<sup>me</sup> le moindre serviteur : Marco. (*sic*) »

Du P. Polanco, au roi Philippe II, le 10 octobre 1572 :

« Je prends la liberté d'écrire cette lettre, pour ne pas encourir le blâme que je mériterais, si je ne rendais pas compte à V. M. de la mort de son serviteur si dévoué, notre Père Général, François de Borgia, dont le dévouement aux intérêts de V. M. fut toujours celui, que lui et la Compagnie pensaient et penseront toujours convenir. Sur le conseil des médecins, qui, s'il restait à Ferrare, ne lui assuraient que peu de jours de vie, il voulut partir de Ferrare, changer d'air et accomplir son vœu, de visiter la sainte maison de Lorette. Il y parvint grandement consolé, et légèrement mieux. Il partit de Lorette pour Rome et arriva ici le 28 septembre. Il avait beaucoup désiré et demandé à Notre-Seigneur de pouvoir mourir en un de ces deux saints endroits : sa Divine Majesté voulut bien exaucer ce désir. Après six ou huit mois de grave maladie, pendant lesquels la couronne de ses vertus se sera enrichie, il acheva son pèlerinage, le troisième jour après son arrivée à Rome. Sa mort, pour tout dire en en mot, fut semblable

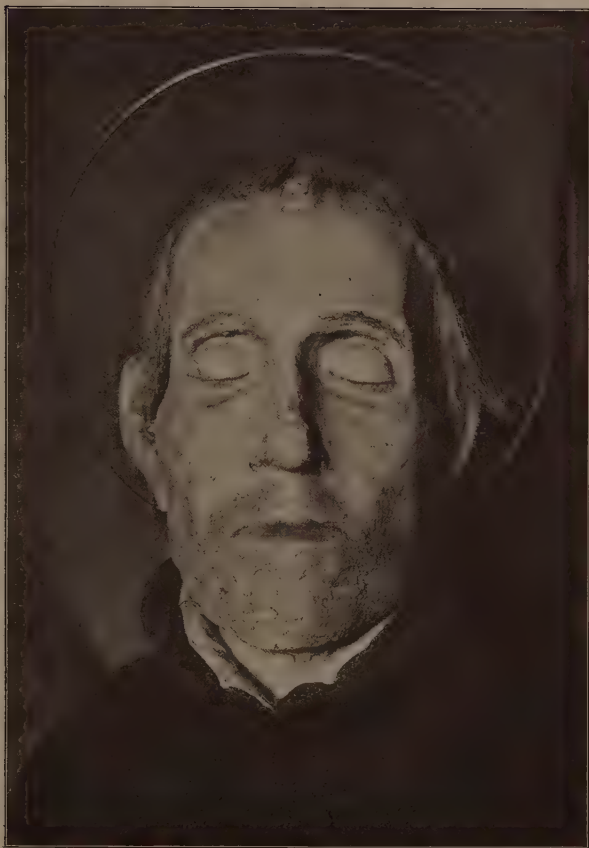
à sa vie. Selon les causes naturelles et le jugement des médecins qui l'ont soigné, s'il arriva ici c'est que la divine Bonté voulait donner, à lui et aux nombreux fils qu'il avait à Rome, cette consolation qu'il expirât au milieu d'eux. Nous espérons que la Bonté divine aura mis fin à ses souffrances et l'aura récompensé de tout ce qu'il a enduré, en sa vie, pour l'amour et le service divin et pour celui de la sainte Église, et surtout des fatigues de ce dernier voyage entrepris pour obéir au Vicaire de Notre-Seigneur. Comme témoin oculaire, je puis affirmer que ces souffrances furent grandes<sup>1</sup>. »

Du même, au docteur Velasco, le 11 octobre :

« Bien que je ne sois pas entièrement remis des fièvres qui m'ont éprouvé ces jours derniers, cependant j'écris moi-même cette lettre. De ce qui touche à notre béni P. Général, j'ai informé Votre Grâce jusqu'au mois de juin, ou au commencement de juillet dernier, date de ma dernière lettre. Sa maladie continua, si bien que tous les médecins assuraient, qu'à l'automne, à la chute des

---

1. Du même, à l'Impératrice Marie, le 8 novembre 1572. « A cause de la maladie qui m'a arrêté près de deux mois, je n'ai pu annoncer à V. M. le passage de notre Père Général, François de Borgia, à une vie meilleure. J'avais, semble-t-il, plus de chance d'espérer l'y accompagner, que d'avoir à raconter sa mort. Puisque c'est l'œuvre et la volonté de Dieu, qu'il soit béni et servi en tout ! Depuis que, de Ferrare, j'annonçai à V. M. son amélioration, il alla luttant toujours contre la maladie, tantôt perdant, tantôt gagnant des forces, mais à l'approche de septembre, la maladie parut mortelle. Du moins les médecins la donnaient-ils pour telle et lui-même le reconnaissait. Il eut la dévotion d'accomplir un vœu à Notre-Dame de Lorette, et il pensait mourir heureux, s'il atteignait cette sainte maison. Il partit par eau et par terre, avec l'approbation des médecins, grâce aux commodités que procura, fort obligeamment, le duc de Ferrare, et parvint à Lorette, plutôt fortifié. Sitôt arrivé, il alla droit à la sainte chapelle, et y ressentit une très vive consolation. Après quelques jours de repos, il se sentit le courage de tenter le voyage de Rome, et il le fit sans trop d'épuisement, quand, près de Rome, il commença à baisser. Il semble que Dieu Notre-Seigneur ait voulu lui donner la consolation de voir la maison de Lorette, et d'atteindre cette sainte cité et ce siège apostolique, et d'achever sa vie en même temps que sa mission, au milieu de ses fils. Il vécut un peu plus de deux jours et demi, reçut la bénédiction de S. S., et donna un grand exemple de conformité à la volonté divine, de désir de sortir de la prison de ce corps, et de se voir près de Dieu Notre-Seigneur. Finalement sa mort fut semblable à sa vie. Le purgatoire de quinze mois de fatigues, de voyages et d'infirmités, lui a été, semble-t-il, imposé pour qu'il puisse, plus tôt, jouir, devant Dieu, de la récompense due à sa patience, à son obéissance, à sa charité et aux autres dons, que, d'une main si large, Dieu Notre-Seigneur lui avait communiqués. J'ai pour certain, que, comme en sa vie il fut serviteur très fidèle et très attaché de V. M., de même, V. M. aura maintenant en lui, en présence de l'éternelle et souveraine bonté, un perpétuel intercesseur et un négociateur vigilant des intérêts de V. M. et de toute cette maison impériale. »



SAINT FRANÇOIS DE BORGIA

*Masque moulé après sa mort.*



feuilles, sa vie finirait. On en jugeait ainsi d'après sa mine, qui était celle d'un homme près de sa fin. Lui-même se tenait pour mort, et il le disait, mais il demandait qu'on le retirât de Ferrare, et montrait une dévotion singulière à visiter Notre-Dame de Lorette (il en avait fait le vœu), et à parvenir à Rome, disant que, dût-il mourir en arrivant, il se tiendrait pour consolé. Les médecins y consentant, nous l'avons transporté, en partie en une barque très commode, en partie en litière ; il y restait couché en un lit comme à Ferrare. Le duc le pourvut de tout, très généreusement. Nous arrivâmes à Lorette, et certainement, comme le disait un Père de la Compagnie, médecin, qui l'accompagna toujours, il était en meilleur état qu'à son départ de Ferrare. Il s'arrêta dix jours, partie à Lorette, partie à Macerata, cité distante de trois lieues, où nous avons une maison, et il est parti pour Rome. Je restai malade à Macerata, d'une tierce double, dont je ne pouvais me délivrer. Je sais, cependant, qu'il arriva assez bien, jusqu'à proximité de Rome et qu'il commença alors à s'affaiblir. Il entra, le 28 septembre, en cette maison, fut consolé de la voir, et d'y trouver tant de Pères qui résident ici en six maisons. Comme s'il ne fût venu que pour cela, il passa les deux jours et demi qu'il vécut à se préparer à la mort, qui, nous pouvons le croire, a été pour lui le commencement de la vie véritable. Il a laissé ici, non seulement ceux de la Compagnie, mais le Pape et toute la cour, dans un regret de son départ, quoiqu'il soit parti pour une vie bien meilleure. Que Dieu Notre-Seigneur soit béni en tout ! Qu'il lui plaise trouver son service et sa gloire, dans la vie et la mort de nous tous ! On s'aperçut, en faisant l'autopsie du Père, que sa maladie était incurable. Les autres parties étaient saines, mais ses poumons étaient tout corrompus et de couleur de cendre. En les pressant, il en sortit une grande quantité de pus. Dans la poitrine et entre les côtes, il en avait coulé près de deux *azumbres* (quatre litres). On se demande comment le cœur a pu résister à cette maladie, pour laquelle on ne le soigna jamais. Il n'en parlait pas, et les remèdes qu'on lui appliquait n'étaient pas utiles. J'appris ces détails après m'être remis à Macerata, et quand je gagnais Rome. A une journée de la ville, je rencontrai un prêtre qu'on m'envoyait me porter ces nou-



velles et m'apprendre que la Congrégation, réunie pour élire un Vicaire général, m'avait chargé de ce poids. Je fus très affecté de ces deux nouvelles, quoique ma charge ne doive durer que peu de mois, et j'ai convoqué la Congrégation générale pour le 11 avril. »

## CHAPITRE X

### LA GLOIRE\*

En 1607, tous les fils de François de Borgia étaient morts. Son arrière-petit-fils, Carlos<sup>1</sup>, régnait à Gandie depuis 1595. Un de ses petits-fils, le duc de Lerme, gouvernait l'Espagne au nom de Philippe III. Il advint, cette année, que la marquise de Cea (plus tard duchesse d'Uceda) belle-fille du duc de Lerme, fut miraculeusement délivrée par l'intercession de son saint aïeul. Parti de si haut, le bruit du prodige retenlit dans toute l'Espagne, et, avec lui, se répandit la dévotion au thaumaturge. Le duc de Lerme, qui avait porté à la mourante une relique du P. François, n'eût, dès lors, qu'une pensée : obtenir la canonisation de son grand-père, et amener ses restes à Madrid.

A sa puissante instigation, les procès des Ordinaires furent aussitôt instruits à Madrid, Saragosse, Valence, Gandie et Barcelone (1608 à 1611). Le 28 août 1615, la Congrégation des Rites les approuvait, et le Cardinal Robert Bellarmín avait la joie de souscrire à ce premier jugement. Le 3 avril 1617, l'évêque de Drago, D. Jean Esterlic, apportait, de Rome à Madrid, les lettres pontificales ordonnant l'ouverture des procès apostoliques. L'évêque les présenta, le 4 avril, à Philippe III, et, le jour même, les porta solennellement à l'archevêque de Tolède.

---

\* — Bibliothèque nationale de Paris : Actes du procès de canonisation : Rome, ex typ. R. Cam. Ap. MDCLXX.

— *Elogio del S. P. Francisco de Borja... con relacion de las singulares fiestas con que la Cla de Jesús y señores de la Corte celebraron su gloriosa beatificacion*, compuesta por el Dr Juan-Antonio de la Peña, Madrid, 1625.

— P. Luis Coloma : *Historia de las sagradas reliquias de S. Fr. de Borja*. Bilbao, 1903.  
1. Carlos, son fils, était mort en 1592, François, son petit-fils, en 1595.

A cet acte, qui honorait si fort sa maison, le duc de Lerme donna un grand éclat : l'évêque de Drago se rendit, du palais royal à la demeure du Cardinal de Tolède, tenant, sur un plat de vermeil, les lettres apostoliques. Dix Grands d'Espagne l'escortaient, précédés par cent chevaliers de Saint-Jacques à cheval, suivis de trente *titulos* de Castille. Le duc de Lerme, à cheval, entouré de sa maison, fermait la marche. Au brillant cortège s'étaient joints les *regidores* de Madrid, cent jésuites et cent dominicains. Les procès, dits *compulsorial* et *remissorial*, s'ouvrirent aussitôt, et furent clos dans l'année.

Aux témoignages écrits, envoyés par le duc de Lerme, le patriarche Jean de Ribera et le nonce Pierre de Caraffa, s'ajoutèrent, à Madrid, les dépositions de vingt-deux témoins : des Jésuites, entre autres, Pierre de Ribadeneyra, des seigneurs descendants de François, des médecins, des serviteurs. D<sup>a</sup> Mariana de Padilla duchesse d'Uceda, raconta le miracle dont elle avait été l'objet ; Iñés Hurtado, servante de François de Borgia, prince d'Esquilache, parla d'une autre guérison opérée en sa faveur. Tous affirmèrent la sainteté de François, sans varier beaucoup leurs preuves.

Les procès précédents sont beaucoup plus instructifs que celui de Madrid. A Saragosse, en 1610, on avait entendu le duc de Villahermosa et l'archevêque D. Thomas, neveu et frère de François, des prêtres, des religieux, des gentilshommes ; à Barcelone (1611), des gens de métier et des artisans. Les souvenirs locaux abondent dans les dépositions de Valence et de Gandie. A Gandie, nombre de petites gens, qui ne savaient même pas signer, apportèrent des témoignages très précis. Toutes les classes de la société espagnole, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, des religieux de tous Ordres, des prêtres pris à tous les degrés de la hiérarchie affirmaient la sainteté de Borgia, et l'unanimité de témoignages, partis de points si divers, manifestait bien l'opinion du pays.

Dans la rue *del Prado*, près de son palais, le duc de Lerme avait élevé, à la Compagnie de Jésus, une maison et une église destinée à abriter les restes de son aïeul. Le 23 février 1617, à Rome, le

P. Général Mutio Vitelleschi transféra ces restes, de l'ancienne église de la *Strada* à celle du *Gesù*, et le 22 avril, en présence des Cardinaux Gaspard de Borgia, ambassadeur d'Espagne, et Antonio Zapata, le Général dressa l'acte de donation du corps, que Zapata apporta à Madrid, l'automne suivant.

Prévoyant sa prochaine disgrâce, que machinaient sourdement son propre fils, le duc d'Uceda, et son ingrat protégé, le comte d'Olivarès, soucieux de rendre sa personne inviolable, le duc de Lerme, déjà veuf, venait d'obtenir de Paul V la pourpre cardinale. Il reçut avec grande dévotion les reliques de son aïeul, les fit déposer provisoirement dans le couvent de l'Incarnation, voisin du palais royal, où elle restèrent jusqu'aux premiers jours de décembre. On les porta alors au couvent de Saint-Dominique, et, le 16, à celui des Clarisses. Sœur Jeanne de la Croix, nièce de François, était abbesse des Clarisses, et une nièce de Philippe II, fille de cette impératrice Marie, si dévouée au saint Général, faisait partie de la communauté. Le 17 décembre, à la nuit, le cardinal-duc vint prendre le précieux dépôt, et, dans un carrosse superbe, l'emporta à la nouvelle église de la maison professe.

Le 18 décembre 1617, le Roi, les Infants, le Nonce, la cour présidèrent à l'inauguration de l'église, et assistèrent à un de ces feux d'artifice féériques, dont l'Espagne eut toujours le goût et le secret.

François de Borgia savait le prix des épreuves. Il récompensa, semble-t-il, son petit-fils en permettant sa disgrâce. Le 3 mars 1618, Philippe III signifiait son congé au cardinal-duc, et le reléguait dans ses terres de Lerme ou à Valladolid. Le vide se fit aussitôt autour du grand disgracié, qui ne songea plus qu'à son âme, aux pauvres et à la canonisation de son aïeul.

Le 31 août 1624, la Congrégation des Rites déclarait qu'on pouvait sûrement procéder, *tant à la béatification qu'à la canonisation* du P. François de Borgia; elle lui conférait, en attendant, le titre de bienheureux. Le 23 novembre, Urbain VIII permettait aux religieux de la Compagnie, et aux possessions des Borgia, d'honorer le bienheureux d'un culte public.

Le duc de Lerme et la grandesse d'Espagne exultèrent de

joie; un des leurs atteignait le faite des honneurs, et leur fierté non moins que leur foi, s'en trouvait satisfaite. La duchesse de Gandie, *camarera mayor* de la reine Isabelle de Bourbon, offrit, au nom de sa souveraine, une châsse d'argent, la même qui renferme aujourd'hui les ossements du saint: elle valait sept mille ducats, et on n'avait mis que vingt-sept jours à la fondre. Tout Madrid illumina; une mascarade fut organisée, où prirent part tous les Grands et tous les seigneurs; au *Te Deum* chanté à la maison professe, assistèrent le Roi, la Reine, les Infantes, auxquels la comtesse de Lemos fit servir un goûter dans le jardin de la maison. Enfin les descendants du bienheureux se réunirent pour aviser aux moyens de célébrer royalement la fête de la béatification, et, pour la mieux préparer, ils la remirent à l'année suivante. Le cardinal-duc de Lerme la devait voir du ciel. Il mourut le 17 mai 1625, âgé de soixante-treize ans.

La munificence de la noblesse espagnole, son besoin d'exagérer et de surprendre n'éclatèrent, peut-être, jamais autant qu'aux deux fêtes de la béatification et de la canonisation de François de Borgia.

Les premières vêpres des fêtes de béatification furent célébrées à l'église de la maison professe, le 30 septembre 1625, fête de saint Jérôme. Le soir, en face de la maison, on fit partir un feu d'artifice, dont le bouquet représentait François de Borgia, attaqué par les trois ennemis de l'âme. Les assaillants sombrèrent dans les flammes, laissant intacte l'image du bienheureux, entourée des deux blasons de son Ordre et de sa famille.

Le 1<sup>er</sup> octobre, anniversaire de la mort de François, commença l'octave solennelle. D. Diego de Guzman, patriarche des Indes, archevêque élu de Séville, célébra la messe, pendant laquelle le P. Mauro de Valencia, capucin, prononça un panégyrique, et, le soir, le saint corps fut porté triomphalement, de l'église de la maison professe à celle du collège impérial (aujourd'hui église San Isidro). La procession suivit la rue del Prado jusqu'aux Carmélites, puis la rue de Atocha, la rue impériale et celle de Tolède. Le vent faisait rage; les Pères de la Merci, les Trinitaires



et les Dominicains, qui avaient préparé de luxueux reposoirs, durent les défaire. Le guidon de la confrérie du Saint-Sacrement ouvrait le cortège, suivi de l'étendard de la paroisse Saint-Sébastien. Les congréganistes — la fleur de la noblesse — marchaient sur deux rangs, un cierge à la main ; deux cent cinquante Jésuites les suivaient, précédant le clergé. Des étudiants, des novices ou des Pères portaient, sur des brancards richement ornés, les statues des saints de la Compagnie. Chaque brancard était précédé par un groupe de seize étudiants du collège, scintillant de diamants et de bijoux. « Si bien, dit le chroniqueur Peña, qu'à ce petit détail, on pouvait juger de la suprême grandeur de la richesse espagnole. » Les statues étaient somptueusement parées ; celle de saint Louis de Gonzague, vêtue de velours noir brodé d'or, ruisselait de bijoux et était couronnée d'un diadème de perles et de pierres précieuses. Saint François Xavier, en velours noir chamarré de broderies d'or, était couronné de perles et de brillants. Saint Ignace portait une soutane de velours, donnée par la Reine, et couverte de broderies au chiffre de Jésus. Il tenait, d'une main, le livre des Constitutions, de l'autre, un blason d'or et de pierres précieuses. Son diadème était formé de perles et de bijoux sans prix. Enfin François de Borgia apparaissait, paré de brocart noir et or merveilleusement brodé, la ceinture toute d'or et de perles, la poitrine constellée de diamants et couronné d'un éblouissant diadème qui ressemblait « à une réunion d'étoiles. » La duchesse de Lerme et la comtesse de Lemos, arrière-petites-filles du bienheureux, avaient assumé les frais de cette royale parure. A la main, Borgia tenait une tête de mort, couronnée d'un diadème impérial formé de perles et de diamants. A ses pieds gisaient trois chapeaux rouges. Des novices portaient, enfin, une statue de l'Enfant Jésus, aussi splendide que les précédentes. A la suite d'un flot de clercs et de gentilshommes, apparaissait le duc de Lerme, petit-fils du cardinal-duc, et qui soutenait le guidon en usage pour les béatifications. Ce guidon de soie blanche portait, de face, un portrait du bienheureux et, au revers, l'écu des Borgia. Les cordons du guidon étaient tenus, à tour de rôle, par quarante-sept descendants directs de François, dont quatorze

étaient Grands d'Espagne. Près de quatre cents clercs entouraient la châsse d'argent, reposant sur un char triomphal. De la châsse, pendaient des rubans, tenus par l'amiral de Castille, les ducs de l'Infantado, d'Osuna, de Sesa, de Peñaranda, de Villahermosa, de Híjar, le marquis de Castel-Rodrigo, le prince d'Esquilache. Enfin, derrière l'évêque de Barbastro, franciscain, marchaient plus de trois cents chevaliers de Saint-Jacques, en costume capitulaire, et le Conseil des Ordres, présidé par le marquis de Caracena.

Les rues étaient splendidement décorées, la foule difficilement contenue par des barrières, et la procession n'atteignit que fort tard le collège impérial : la journée s'acheva par des illuminations et des feux d'artifice.

Le 2 octobre, le roi Philippe IV et l'infant D. Carlos assistèrent à la messe pontificale, célébrée par le Nonce Giulio Sacchetti, évêque de Gravina, en présence du Cardinal Zapata et de l'archevêque élu de Séville, des ambassadeurs d'Allemagne, de France, de Venise, et de toute la cour. Le P. Jérôme de Florencia prêcha.

Dans la soirée du 3, en présence de Leurs Majestés, les élèves représentèrent un drame résumant une partie de la vie du bienheureux. La scène était tendue de soie de Chine ; certains des costumes valaient cinq cents écus. La pièce fut jugée admirable, et la mascarade « la huitième des merveilles ». Le gala de cour était noir et or, avec surcharge de diamants, de dentelles et de plumes. A la nuit, feu d'artifice, dont la pièce maîtresse représentait un château attaqué par quatre galères. A la fin, des personnages, armés de fusées, tirèrent sur la foule pour dégager la rue « s'il se peut dire, ajoute le chroniqueur, qu'à Madrid, un jour de fête, une rue puisse être dégagée. »

Les plus célèbres orateurs se succédaient, chaque matin, dans la chaire. Le 4 au soir, Leurs Majestés, après une longue visite aux reliques du bienheureux, entendirent la seconde partie du drame, et virent deux mascarades, dont l'une représentait une course de taureaux.

Le dimanche soir, 5 octobre, on porta processionnellement le corps à l'église des Clarisses, pour la consolation de la sérénissime sœur Marguerite, et de l'abbesse Jeanne de la Croix. Le

prince d'Esquilache, petit-fils du bienheureux, ( fils de Juan de Borgia ) tenait le guidon, assisté par le connétable de Navarre, le marquis d'Alcañices, le marquis de Liche et le frère du duc de Gandie. Le soir, le feu d'artifice fut tiré en face de la maison des Clarisses, et, le lendemain, on vint représenter, devant les religieuses, un des drames du collège. Enfin le corps fut ramené à l'église de la maison professe, ornée avec la dernière opulence. Les murs étaient tendus de drap d'or, les voûtes de velours brodé d'or, le sol de précieux tapis d'Orient. Les deux *patios* de la maison étaient parés de brocart d'or, et sous un riche baldaquin, apparaissait le portrait du cardinal-duc de Lerme.

Une séance et un concours littéraires terminèrent les fêtes. Un des lauréats fut D. Luis de Gongora : c'est dire le style qu'on entendit.

Le décret de 1624 autorisait, à la fois, et la béatification et la canonisation de François de Borgia, mais Urbain VIII ayant ordonné, en 1631, de ne canoniser les bienheureux qu'après de nouveaux procès, la cause fut arrêtée et reprise seulement le 26 février 1647. Des procès rémissoriaux furent instruits à Valence et à Tolède, et approuvés, en 1665, par Alexandre VII. Le 10 septembre 1668, en présence de Clément X, on admit deux des trente prodiges proposés, et, aux instances du marquis de Astorga, on répondit qu'on pouvait procéder à la canonisation. Le décret fut expédié le 20 juin 1670, par Clément XI, et la cérémonie solennelle, célébrée à Rome le 12 avril 1671. En même temps que saint François de Borgia, le Pape plaçait sur les autels les saints Gaëtan, Philippe Beniti, Louis Bertran et sainte Rose de Lima.

La maison professe de la Compagnie s'était transportée, en 1627, de la rue du *Prado* à la *Plazuela de Herradores*, et, le 6 mai, les restes du bienheureux avaient pris place dans la nouvelle église qui lui était dédiée. Ils furent, dès lors, l'objet d'un culte toujours grandissant. La fête du 1<sup>er</sup> octobre était, chaque année, précédée de huit jours de grandioses solennités, dont le Roi, la ville de Madrid, la noblesse faisaient les frais, La dévotion envers

le bienheureux François n'était pas moins ardente à Valence<sup>1</sup> et à Gandie.

Quand parvint à Madrid, le 3 mai 1671, la nouvelle de la canonisation du saint, de toutes les tours, bourdons et cloches sonnèrent à l'envi : il était trois heures du soir. Des *Te Deum* furent chantés, et l'on prépara des fêtes dont la splendeur ferait oublier celles de la béatification.

Le programme comprit quatre parties : une séance littéraire au collège impérial ; une procession de la maison professe au collège impérial, où l'octave serait célébrée ; pendant l'octave, des drames, carrousels, tournois et ballets, organisés par les nobles élèves du collège ; enfin, une procession pour ramener la châsse à la maison professe.

Le 19 juillet 1671, à deux heures du soir, une pittoresque cavalcade partait du collège, et annonçait à la ville l'ouverture du concours littéraire. Des hautbois du prince de Parme, des timbaliers flamands, envoyés par le gouverneur de Flandre, ouvraient le cortège. Un menin de la Reine-Mère, âgé de quatorze ans, portait le guidon aux armes et à l'effigie du saint, puis cent cavaliers, de onze à quatorze ans, avançaient deux à deux, tous gentils-hommes, plusieurs, chevaliers d'ordre, rivalisant d'opulence ; chacun était suivi de laquais à sa livrée, chargés, de temps en temps, de tirer des salves de mousqueterie. Du balcon du palais royal, le roi Charles II, enfant de dix ans, assistait au brillant défilé qui évolua sous ses yeux. Un rhétoricien, chevalier de Calatrava, planta, aux portes du palais, un défi littéraire aux poètes, et la cavalcade repartit. A la *Puerta del Sol*, on afficha un nouveau cartel. A la *Plaza Mayor*, un élève lut le programme du concours, écrit en style amphigourique. Le premier prix proposé était un crucifix d'ivoire, valant mille réaux ; le second, une écharpe de soie brodée d'or ; le troisième, les œuvres de Quevedo

---

1. Le registre de la sacristie de Valence (V. *Actes de la canonisation*) indique les sommes reçues pour la célébration de la fête annuelle : 25 écus en 1634, 33 écus en 1638. En 1644, on note un don de 574 écus, destinés à payer « la statue d'argent qui vient de Gênes ».



richement reliées ; le plus mauvais poète était menacé d'un prix ridicule.

Le 24 juillet, tant d'étrangers envahirent Madrid que la municipalité dut prendre de sévères mesures pour prévenir tout accident. Les maisons disparaissaient sous les tentures précieuses ; dix-sept reposoirs s'élevaient sur le trajet, de la maison professe au collège impérial, d'une richesse telle que l'ambassadeur d'Angleterre s'écria : « Ce duc de Gandie était donc bien grand, qu'en son honneur, on jette dans les rues de quoi payer un royaume. »

Les Pères de la Merci s'étaient distingués : devant leur maison se dressait une sorte de retable, de près de trente mètres de hauteur, couvert d'argenterie massive, et de tableaux étincelants de rubis, d'émeraudes et de diamants. A la partie inférieure étaient ménagées trois niches. Dans celle du milieu, des personnages en cire, de grandeur naturelle, reproduisaient la scène du caveau de Grenade, déjà fixée par la tradition : le marquis de Lombay en face des restes de l'impératrice. Et, comme le goût picaresque de l'époque exigeait des contrastes, dans la niche de droite, une fontaine jaillissait, où un porteur d'eau remplissait ses cruches. Ce porteur d'eau aux mouvements automatiques obtint un grand succès. A gauche, on voyait une dispute d'ivrognes, dans un cabaret.

La décoration de l'église du collège impérial fut proclamée la huitième merveille du monde. Des artistes portugais, modeleurs en cire, venus de Lisbonne, y avaient travaillé du 1<sup>er</sup> juin au 22 juillet. Murailles et voûtes disparaissaient sous des carreaux d'étoffes multicolores, sur lesquels étaient prodiguées des appliques en cire dorée. Quatorze mille quatre cents livres de cire, vingt-cinq mille mètres d'étoffe avaient été employés à cet ouvrage éphémère, qui revenait à quarante mille ducats et qui témoignait de l'enthousiasme religieux, plus que du bon goût de l'époque.

Les frais du premier jour furent supportés par Leurs Majestés, qui avaient envoyé, pour parer la maison professe, les fameuses tapisseries de Charles-Quint, représentant la campagne de Tunis, un des trésors de la couronne d'Espagne.

Le prince d'Esquilache avait offert un char gigantesque, destiné



à recevoir la châsse que supportaient quatre bœufs dorés, se détachant d'un fouillis d'ornements.

Quatre mille personnes escortaient les statues des sept saints canonisés de la Compagnie ; les brocarts, dentelles et brillants qui les couvraient représentaient des fortunes princières ; saint François Xavier, à lui seul, avait pour soixante-dix mille ducats de bijoux. Dix Grands d'Espagne tenaient les rubans de la châsse, suivis par trois cents chevaliers de Saint-Jacques. La procession qu'avait admirée Madrid, quarante-six ans plus tôt, était pauvre en comparaison de celle-ci.

Pour satisfaire la dévotion de la ville, des Grands, des conseils de la couronne, il fallut ajouter à l'octave quatre nouveaux jours de fête. Le 3 août, cependant, une raison majeure suspendit les solennités : il y avait course de taureaux. Toute la grandesse d'Espagne assista à la séance littéraire et fut heureuse d'applaudir le premier lauréat : un vieux prêtre, au vêtement marqué de la croix de Saint-Jacques, qui reçut, comme prix, le crucifix d'ivoire et le baisa avec émotion. C'était D. Pedro Calderon de la Barca<sup>1</sup>.

1. Les fêtes de canonisation avaient grandement été célébrées à Gandie. Le Xe duc régnant, D. François-Pascal de Borgia construisit, à cette occasion, une suite de cinq salons dont les fresques des plafonds représentent l'apothéose du saint. Commencée en 1671, cette restauration ne fut achevée que vers 1713.

Voici un souvenir des fêtes célébrées à Gandie pour la canonisation du saint duc :

« *Mémoire des fêtes que Juan Ripoll a promis d'exécuter, par ordre du duc, mon seigneur, dans la ville de Gandie :*

» Il promet de faire un grand château, qui aura, en carré, 120 palmes, avec ses quatre tours rondes, et quatre, carrées, et, au milieu dudit château ou bastion, il élèvera une grande pyramide, et, au sommet de la pyramide, une grande grenade. Quand la machine décrite se défera, la grenade s'ouvrira, et S. François de Borgia apparaîtra de grandeur naturelle, avec des lumières et des ornements de clinquant. De plus, il fera un bœuf, un aigle, un lion et des étoiles ; et, de chaque figure, sortira beaucoup de feu. Il armera ledit château de piles tonitrueuses, de tonnerres attachés et autres inventions, avec cent grosses de fusées volantes, douze douzaines de fusées à surprises, vingt mortiers, qu'il chargera et tirera jusqu'à la fin de la fête, et, enfin, beaucoup de bombes, qui, de temps en temps, lanceront des feux.

» Ce sera la fête de la campagne.

» Pour la fête de la place, il promet, dans les mêmes dimensions, une ville avec différentes tours, chapiteaux et dômes, et tout l'ornement nécessaire pour former une ville, et, au milieu, une tour aussi haute que possible, où il mettra les armes de S. Ex., avec deux anges pour les tenir, et beaucoup de bannières aux armes de S. Ex. Il armera toutes les tours de feux et de tonnerres, avec six grosses de fusées, douze douzaines de fusées à surprises, et beaucoup de bombes pour finir.

» Pour donner de l'âme à la fête, ledit Ripoll fera un grand vaisseau avec beaucoup

Le 8 août, la châsse de saint François de Borgia revint occuper sa place dans l'église de la *Plazuela de Herradores*<sup>1</sup>. En 1680, elle passa sur le maître-autel, et, jusqu'en 1767, elle reçut des hommages, dont le temps ne diminuait ni la spontanéité, ni l'éclat.

Le 1<sup>er</sup> avril 1767, Charles III chassait les Jésuites de ses royaumes. L'église de saint François de Borgia resta deux ans déserte. Une visiteuse anonyme venait seule, discrètement, épousseter l'autel abandonné du saint, et renouveler les fleurs et les cierges qui l'ornaient encore. On sut plus tard son nom ; c'était la comtesse-duchesse de Benavente, duchesse de Gandie.

En 1769, Charles III donna aux Oratoriens l'église de la maison professe et les reliques de saint François. Mais la solennelle neuvaine que la cour et les grands avaient jadis accoutumé de faire, du 1<sup>er</sup> au 10 octobre, ne reprit qu'en 1796, sous Charles IV.

de gaillardets, monté sur quatre roues, avec tous ses agrès, et des fusées et autres inventions, et la musique qui sera dans la ville et les tambours menant grand vacarme, comme si le navire allait attaquer la ville dressée sur la place. Par une autre rue, viendra une galère avec les ornements nécessaires, et une autre galère par une troisième rue. Ces trois pièces viendront attaquer la ville, et arboreront les armes du Turc, le croissant. Quand elles auront fini de tirer, la ville commencera la guerre, de façon à donner bien du mal au vaisseau et aux galères, et à leur équipage. On prendra, pour la fête, les mortiers nécessaires.

» Ledit Ripoll promet, en plus, de faire la fête séparée que S. Exc. lui commande, sur une tour ou sur le clocher de l'église, ou à l'endroit qui plaira à S. Exc., promettant beaucoup de plaisir à LL. Exc. Et que le ciel les garde et les rende prospères, de longues années, pour le bien de l'État ! Juan Ripoll. » (*Osuna*.)

1. Le 8 février 1679, Charles II écrivait au marquis del Carpio, son ambassadeur à Rome : « Ill. Marquis del Carpio, mon cousin, gentilhomme de ma Chambre, de mon Conseil d'État, et mon ambassadeur. Sa Sainteté le Pape Innocent XI ayant placé dans le catalogue des saints, en le canonisant, le glorieux saint F. de Borgia, il lui manque seulement, pour sa plus grande célébrité, que Sa Sainteté lui accorde l'office double pour toute l'Église catholique, en tant que premier saint canonisé et *Treze* de l'Ordre de Saint-Jacques, duc de Gandie, Grand d'Espagne, mort au service du Saint-Siège pour une cause qui intéressait la chrétienté, et troisième Général d'un Ordre si illustre que la Compagnie de Jésus. (Notons que Borgia avait été commandeur de Saint-Jacques, mais non *treze*, ou membre du Conseil des treize.) Pour les considérations et les héroïques et rares vertus du saint, pour la consolation qu'en recevront la maison de Gandie dont il fut le chef, les Grands, son Ordre, et tous ceux qu'intéresse son culte, ma royale dévotion et mon cœur m'ont poussé à vous charger et à vous commander (comme je le fais) de représenter, en mon nom royal, à Sa Sainteté et de lui demander d'avoir pour agréable le rite double dans l'Église universelle. Faites de votre côté toutes les diligences nécessaires à cet effet, et que Sa Sainteté entende combien j'estimerai que, grâce à ma royale intervention, le culte de ce glorieux saint se développe. J'en recevrai de vous un service très agréable et apprécié. De Madrid, le 8 février 1679. Moi, le Roi. » (*Osuna*.)

Vinrent l'invasion française et ses indignes dilapidations. Le 18 août 1809, Joseph Bonaparte supprimait les ordres religieux, et son ministre, Cabarrus, pillait l'argenterie des églises, Sommé de livrer la châsse de saint François, le Supérieur des Oratoriens recourut à la comtesse de Benavente, qui suggéra un expédient : la châsse, badigeonnée, fut déclarée de bronze, et, comme telle, respectée.

En 1814, les Oratoriens, revenus dans leur église, réclamèrent le saint corps, précédemment emporté à l'église *S. Antonio del Prado*. Ce qu'en Espagne avait commencé l'invasion française, Mendizabal l'acheva ; en 1835, l'église de la *Plazuela de Herradores* fut abattue, et, nuitamment, le 5 novembre 1836, la châsse du saint fut rapportée à l'église San Antonio. Toutes les richesses qui, pendant plus de deux siècles, s'étaient accumulées sur son autel, devinrent la proie des bandits.

En 1890, le corps de saint François était encore banni de cette modeste chapelle de San Antonio, qu'avait bâtie pour lui, son petit fils, le duc de Lerme. Le jeune duc de Medina Celi, patron-né des saintes reliques, leur ménagea un abri provisoire dans l'église de *Jesús Nazareno*. Le 2 mai, à la nuit, il y fit porter par dix serviteurs la pesante châsse que suivaient seulement huit prêtres, quatre amis et une vingtaine de femmes. Les splendeurs d'autan n'étaient plus, et, peut-être, saint François de Borgia leur préférerait-il le recueillement modeste de cette escorte silencieuse.

Enfin, le 30 juillet 1901, avant le jour, le saint corps fut transféré à l'église de la Compagnie nouvellement achevée, rue Flor Baja : à travers la ville endormie, une voiture l'emporta comme un fardeau indifférent.

Le beau temps du culte de saint François de Borgia fut le règne des derniers souverains de la maison d'Autriche. Par sa mère, il était de leur sang ; il avait été l'ami de Charles-Quint, et, malgré tout, le serviteur fidèle de Philippe II. La plus illustre grandesse d'Espagne se flattait, du moins par alliance, de descendre de lui.

Le nom de Borgia s'est éteint en 1743, et, si saint François reste un des patrons les plus vénérés de Madrid, il ne reçoit plus les incomparables hommages que lui prodiguèrent les cours de Phi-

lippe IV et de Charles II. Mais sa vie héroïque provoque, chez ceux qui la connaissent, une émulation de vertus qu'il doit apprécier davantage, et dont nous voudrions, par cet ouvrage, avoir attisé la ferveur.

En peu de saints, nous semble-t-il, la valeur humaine et la hauteur morale, la splendeur du rang et l'humilité chrétienne, l'initiative et l'obéissance, la grandeur des services rendus à son pays et à la chrétienté se sont unis en plus parfaite harmonie. Homme véritablement supérieur, aux charmes d'un esprit ouvert à tout, d'un tempérament d'artiste, d'une courtoisie exquise, il ajoute ceux d'une sainteté dont la première rigidité s'assouplit peu à peu, qui croît sans cesse, et qui, de plus en plus, devient secourable et humaine. Le bien que sa conscience lui indique, il l'accomplit résolument et sans retard ; les contradictions qui en épouvantent d'autres, ne l'émeuvent pas. Aucun danger ne le trouble. Des Borgia, il garde l'amour des vastes desseins, une certaine fougue, la fierté devant le péril. Dieu, au ciel, et, sur terre, le Pape, l'empereur, Saint Ignace et son successeur, sont les seules autorités qui l'aient dominé. Il leur est chevaleresquement fidèle ; mais, sous son humilité même de religieux, il garde une noblesse de grand feudataire.

Il apparaît dans l'histoire comme la vivante réparation d'un passé que les siens avaient puissamment contribué à ternir, et, par sa pénitence, son humilité, son esprit de pauvreté et d'oraison, sa féconde initiative, il est un des saints qui ont le plus contribué, au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, au renouvellement de l'Église. En lui, la Compagnie de Jésus doit saluer une de ses gloires les plus pures, et de personne peut-être plus que de saint François de Borgia, elle ne peut dire qu'il fut pour elle un homme providentiel.

---





# APPENDICE

JOURNAL SPIRITUEL INÉDIT DE S. FRANÇOIS DE BORGIA<sup>1</sup>

(Extraits).

## ANNÉE 64

Premier février 1564. A Rome. 1. Au Père éternel, pour qu'il nous reçoive tous, par la charité avec laquelle son Fils se présente au temple pour nous, *ut sit acceptabile sacrificium nostrum*.

2. Au Fils de Dieu : qu'il me donne l'amour... pour la  $\dagger$ .. avec lequel il mourut pour moi. Que je participe, à chaque heure, à ce sentiment, et que je dise : *quis mihi det ut ego moriar pro te* ?

3. Au Saint-Esprit. J'ai demandé l'amour, et de perdre l'amour de toutes choses, pour le placer en lui, et d'aimer avec l'amour dont nous fûmes aimés.

4. Actions de grâces pour les années qui se sont accomplies depuis ma profession<sup>2</sup>. J'ai demandé la grâce pour mieux accomplir les quatre vœux.

5... J'ai demandé la grâce de souffrir pour JÉSUS-CHRIST.

6... Les fils du ciel sont au pouvoir des lions, et moi en celui de mes passions.

7. J'ai demandé que, puisque s'accomplissent les 24 années en la vie de Rachel (?) — *Reliqua fuerunt ut... die proximo*.

2<sup>e</sup> jour : *Ut fieri solet*. 1. J'ai demandé... 2. pardon pour ce que je n'ai pas gardé, comme je le devais. 3. actions de grâces pour ce que j'ai gardé. 4. à la Mère du Christ, (d'être frappé) du glaive de douleurs. 5. J'ai demandé une vie nouvelle. 6. J'ai recommandé ceux qui nous sont attachés.

3<sup>e</sup> jour : *Ut fieri solet*. 1. J'ai demandé la douleur de mes péchés. 2... 3. douleur de la Passion.. 4. Je me réjouis de la justice de Dieu quand elle châtie. 5. de sa bonté quand elle récompense..... 8. Quelle chose, un cœur défiant ! 9. Qu'il vide et débarrasse le mien, qu'il le prenne en sa main et le garde... 12. Qu'il ouvre mon cœur fermé. *Alia ut fieri solet*

4<sup>e</sup> jour : Aujourd'hui s'accomplissent les treize ans, depuis que je suis parti de Rome pour l'Espagne, en des jours de consolation<sup>3</sup>.

---

1. Sacchini a connu ce recueil. Il l'a écrit et résumé dans son *Historia S. J.*, P. III, I. VIII, n<sup>o</sup> 140.

2. Il avait fait sa profession le 1<sup>er</sup> février 1548, à Gandie.

3. Le 4 février 1551, il avait quitté Rome pour l'Espagne, où, à Oñate, il devait publiquement renoncer au monde et être ordonné prêtre.

1. Action de grâces. 2. J'ai demandé plus particulièrement.... l'amour de la †. 4. Les trois premières heures de la journée, j'ai demandé au Père pendant l'oraison, au Fils pendant la messe, au Saint-Esprit, après. 5. J'ai demandé la grâce de prendre la nourriture corporelle *ut decet*. 6. De bien agir dans.... et les autres choses nécessaires. 7. Et dans le sommeil. 8. Et, dans d'autres choses nécessaires. 9. A la messe, j'ai demandé, en prenant l'hostie. 10. *Audiam quid loquatur in sacris*. 11. Et moi je suis sans blessure !... 14. Qu'aucune chose n'occupe mon cœur et ne m'empêche d'aimer JÉSUS-CHRIST. 16. Douleur des honneurs du siècle. 17. Amour du prochain, de l'amour dont JÉSUS-CHRIST l'a aimé..... 24. Pour le pape et en union avec Borromée<sup>1</sup>.

5<sup>e</sup> jour : *Ut fieri solet*. 1. J'ai demandé, à chaque heure, de mourir avant d'offenser le Seigneur. 2. A la messe, en touchant l'hostie, j'ai demandé d'appartenir au Seigneur. 3. la douleur qu'il ressentit quand on le porta sur la †... 4. la douleur que ressentit la Mère de JÉSUS-CHRIST au pied de la †... 8. En prenant le calice, j'ai demandé le calice. 9. ensuite, d'être enseveli en JÉSUS-CHRIST.

6<sup>e</sup> jour : *Ut fieri solet*. J'ai demandé les grâces de tous les jours. Pardon de la négligence des heures.....

7<sup>e</sup> jour : *Ut fieri solet*. 1. *Ut accedamus*. 2. *cum intercessoribus*. 3. avec les œuvres pieuses..... 5. humilité. 6. l'amour... 7. la foi en JÉSUS-CHRIST... 9. *ut veniat in oculis*. 10. *ut veniat in ore*. 11. *ut veniat in mente*. 12. *ut veniat in corde*. 13. *ut veniat in opere*..... 18. J'ai demandé l'amour pour souffrir et mourir pour JÉSUS-CHRIST. 19. pour les hérétiques. 20. pour les infidèles. 21. pour moi. 22. *ut loquatur Dominus et audiat servus ejus*. 23. *ut audiat et faciat*. 24. *ut faciat et gaudeat*.

8<sup>e</sup> jour : *Ut fieri solet* : considérer ce que ressentit JÉSUS-CHRIST quand on le souffleta...

9<sup>e</sup> jour... 3. J'ai demandé la paix entre les ambassadeurs.

11<sup>e</sup> jour... 18. *Ut fieri solet* : à chaque heure j'offre ma vie, en l'unissant au martyre de JÉSUS-CHRIST ou des apôtres. Les trois premières heures : la † de JÉSUS-CHRIST ; la 4<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> à la Mère de Dieu pour la mort de la † ; la 6<sup>e</sup> à saint Jean, la 7<sup>e</sup>, Pierre ; la 8<sup>e</sup>, Paul ; la 9<sup>e</sup>, Jacques ; la 10<sup>e</sup>, André ; la 11<sup>e</sup>, Mathieu ; la 12<sup>e</sup>, Philippe ; la 13<sup>e</sup>, Jacques ; la 14<sup>e</sup>, Barthélemy ; la 15<sup>e</sup>, Simon ; la 16<sup>e</sup>, Jude ; la 18<sup>e</sup>, Mathias ; la 19<sup>e</sup>, Thomas ; la 20<sup>e</sup>, Marc ; la 23<sup>e</sup>, Etienne et Laurent ; la 24<sup>e</sup>, Sébastien et Ignace.

19<sup>e</sup> jour... *Ut solet... Horarium*. 9. JÉSUS-CHRIST : Marie ; séraphins ; 10 : J. C., M., chérubins ; 11 : JÉSUS-CHRIST. ; M., trônes ; 12 : Pierre, domina-

---

1. Cette année même, le Cardinal Charles Borromée, ordonné prêtre l'année précédente, commençait à se réformer et à devenir parfait. Son oncle, le pape Pie IV, avait été alarmé de ce changement de vie.





tions ; 13 : Paul, vertus ; 14 : Jacques, puissances ; 15 : André, principautés ; 16 : Philippe, archanges ; 17 : Jacques, anges ; 18 : Barthélemy, saint Michel ; 19 : Simon, Gabriel ; 20 : Thaddée, Raphaël ; 21 : Mathieu, Uriel ? 22 : Thomas, anges gardiens ; 23 : Mathieu, anges gardiens ; 24 : Barnabé, tous les anges.

20<sup>e</sup> jour. 1. Luc, séraphins ; 2. Marc, chérubins ; 3. Étienne, trônes ; 4. Laurent, dominations ; 5. Vincent, vertus ; 6. Sébastien, principautés ; 7. Ignace, puissances ; 8. Madeleine, archanges ; 8. François, anges,

22<sup>e</sup> jour : *Ut solet*. 1. A saint Pierre ; 2. pour l'Église ; 3. ... ; 4. pour le pape ; 5. pour la France ; 6. pour notre Père général<sup>1</sup> ; 7. ... ; 8. pour Rodriguez<sup>2</sup> ; 9. l'amour, afin de souffrir des honneurs et de jouir des mépris ; 11. ... ; 14. pour les amis ; 15. pour le vice-roi de Sicile ; 16. Nadal, Polanco, Madrid, Araoz, Saavedra, Gaspar, Marcos<sup>3</sup> ; 17. pour les affaires de la Compagnie à Rome<sup>4</sup>.

23<sup>e</sup> jour. *Ut fieri solet*. J'ai demandé de ressentir la douleur avec le Fils de Dieu. J'ai demandé, pendant les vingt-quatre heures, que le Seigneur reçût le sang divin pour toutes les intentions offertes, et cela avec consolation. Voir ce que fait ce Dieu, et d'où il tire le bien, parce que tout est l'œuvre de ses mains. En quoi nous devons nous confondre, en considérant ce que mérite l'homme pécheur.

25<sup>e</sup> jour. ... 3. pour la santé de notre Père général.

29<sup>e</sup> jour. *Ut fieri solet*. Item pour les Provinces du monde. 1. Rome ; 2. Indes ; 3. Espagne ; 4. Portugal ; 5. Indes d'Espagne ; Indes orientales ; 7. France ; 8. Allemagne ; 9. Angleterre ; 10. Flandres ; 11. Écosse ; 12. Pologne ; 13. Hongrie ; 14. Éthiopie ; 15. ... ; 16. chrétiens d'Asie ; 17. chrétiens d'Afrique ; 18. pour les Indiens ; 19. pour la conversion des Gentils ; 20. conversion des Juifs ; 22. conversion des hérétiques ; 23. conversion des pécheurs ; 23. pour le monde entier et la Compagnie de Jésus.

1<sup>er</sup> MARS : *Ut fieri solet*... — 4. De nouveau j'ai demandé le renouvellement de l'esprit... *It.* action de grâces pour le mieux du Père général... Pour les affaires de la Compagnie en Espagne.

13. Remercier pour les 12 faveurs de l'année 59 (chaque année)<sup>5</sup> décembre, janvier, mars, avril, mai, août, octobre, décembre.

1. Jacques Laynez, rentré de Trente à Rome le 12 janvier 1564, et, depuis lors, toujours malade. Le 16 février, il avait nommé Borgia Assistant d'Espagne et de Portugal.

2. Simon Rodriguez, ancien Provincial de Portugal.

3. Le P. Nadal, Assistant de Germanie ; le P. Polanco, Assistant de France ; le P. Christophe de Madrid, Assistant d'Italie ; Araoz, Saavedra, Gaspar (de Loarte) Espagnols ; le frère coadjuteur Marcos, compagnon ordinaire de Borgia.

4. A Rome, cette année, la Compagnie passait par une violente bourrasque. Le Pape avait résolu de lui confier la direction du séminaire romain, et cette décision avait soulevé de furieuses jalousies.

5. 1559 avait été sa grande année d'épreuves : il avait vu un de ses livres condamné



16. J'ai demandé la grâce de l'Évangile de Naïm. — 19. *Ut solet*.

† Depuis le 19 mars jusqu'au 17 avril, j'ai été pris de la goutte. Ainsi je recommence à partir du 17 avril.

17 AVRIL : *Ut fieri solet*. Pour les heures, de 8 en 8 heures, je recommanderai les puissances de mon âme et mes sens, de façon qu'à chaque heure j'offre un sens ou une puissance. *Id.* J'ai offert pour le séminaire dont on traitait avec chaleur.

(Suit un tableau, sur deux colonnes, de différentes demandes.) Considérer dans l'oraison, et au commencement, comment le Seigneur appelle, qui il appelle, pourquoi, et commencer ainsi l'oraison... Action de grâces pendant une heure.

18. *Ut fieri solet*. 1. Action de grâces pour le départ de Catalogne qui eut lieu en ce jour, il y a 21 ans<sup>1</sup>. 2. pour le séminaire. 3. pour toutes les intentions offertes. Action de grâces pour la santé de Notre Père... Pour le Pontife, et l'Église,... pour la fin de la bourrasque.

19. *Ut fieri solet*. J'offrirai chaque heure, demandant et considérant ce que la très sainte humanité de Notre-Seigneur vit et offrit au Père éternel, à l'instant de sa conception : 1. le respect qu'avait le Christ divin dans l'état où il était constitué ; 2. action de grâces pour se voir élu à cet état ; 3. l'offrande pour la †... 4. sa connaissance de l'obéissance que méritait le Créateur ; 5. sa reconnaissance en voyant qu'il avait été choisi comme instrument pour sauver l'homme ; 6 la joie de se voir médiateur du bien universel pour le genre humain ; 7. la joie du moyen que le Seigneur avait pris pour se communiquer aux hommes par la sainte incarnation ; 8. le respect qu'il portait à son Créateur ; 9. le contentement de voir que, par sa sainte humanité, se réparait l'image qu'Adam avait dégradée ; 10. l'harmonie et l'ordre qu'il gardait en ses opérations, suivant en tout le plan de la souveraine Sagesse ; 11. sa continuelle intercession pour le genre humain ; 12. la communication et participation des attributs divins, jouissant de sa justice, des châtimens de l'enfer, des miséricordes de Dieu envers les justes, de sa puissance et de sa bonté dans les mystères de la grâce ; 13. comment toutes les grâces que reçoivent les hommes furent communiquées à la très sainte humanité de JÉSUS-CHRIST, et se donnent par son moyen ; comment il les reçut ; comment il les donne, et comment il nous oblige à les recevoir et à les communiquer ; 14. le sentiment, dans sa partie sensitive, des souffrances que les justes auraient à endurer pour son saint Nom, et la douleur des péchés de ceux qu'il devait justifier par ses mérites.

25. A Frascati. *Id.* 1. J'ai demandé qu'à chaque heure j'exerce une des

---

par l'Inquisition, le ressentiment de Philippe II le poursuivre au point de le forcer à fuir l'Espagne, etc.,... Il eût été intéressant de connaître les 12 faveurs dont il remercia Dieu.

1. Le 18 avril 1543, il abandonnait sa charge de Vice-Roi.

vertus de JÉSUS-CHRIST, considérant encore l'instant de sa très sainte conception. Pour cela, pendant la première heure, comme le 19 avril. 2. M'exercer à goûter ce qui contrarie ma volonté propre, à cause de ses rébellions contre la volonté divine.

27. Demander, chaque jour, 7 grâces particulières : une d'elles est le sentiment de la passion de Notre-Seigneur, l'humilité... etc., aider le prochain en ses travaux... être un même esprit avec le Seigneur, pour aimer ce qu'il aime et ne pas vivre en moi. J'ai demandé cela pour beaucoup d'autres, et pour tous en général.

29. *Ut solet*. Sept grâces, *id est*, qu'il me maintienne en †, *in altari, in mensa, in quiete, in recreatione, in operatione, in studiis et oratione*. — 2. J'ai résolu de répartir les heures du 1<sup>er</sup> mai, en comptant les miséricordes des années écoulées et les défauts passés ; mettre en œuvre les désirs que Dieu m'a donnés., goûter la mortification du cœur qui s'est offert à son Dieu.

\* \*

1<sup>er</sup> MAI : *Ut fieri solet*. 1. actions de grâces pour il y a 25 ans<sup>1</sup>. 2... 3... 4. pour notre Père général. 5. pour l'Impératrice qui mourut en ce jour... pour le roi catholique... pour la duchesse Da Juana<sup>2</sup>.

2. *Ut solet*. Aux vêpres, il y eut un peu de †... C'était à cause de la † et des persécutions de la Compagnie.

3. *Ut solet*. Fête de la †. J'ai rendu grâces pour deux croix reçues en ce jour, dans les années passées<sup>3</sup>, et je me suis offert à chaque heure de celui-ci.

4. Considérez que, comme le soleil dissipe les nuages, ainsi fait le Saint-Esprit dans l'oraison...

5. J'ai désiré rendre de spéciales actions de grâces au Père éternel pour la gloire et la résurrection de JÉSUS-CHRIST.

7. Aux *Ave Maria*<sup>4</sup>, j'ai recommandé des affaires importantes. J'ai demandé la guérison du prince de Castille...<sup>5</sup> Pour la tourmente qui passe sur l'Espagne... De la sixième heure de la nuit, jusqu'à la neuvième : La première sera la †, et la dernière, à 3 heures de la nuit, sera †<sup>6</sup>.

1. 1<sup>er</sup> Mai 1539, mort de l'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint. Date importante qu'il rappellera souvent.

2. Sans doute, la duchesse Doña Juana d'Aragon, veuve du Prince Ascanio Colonna, qui fondait alors le noviciat de Saint-André, à Rome.

3. L'une est peut-être un grand affront qu'il eut à subir de la part du comte de Modica, durant sa vice-royauté. (V. *Supra* p. 109.)

4. Qu'il disait quand l'heure sonnait.

5. D. Carlos, fils de Philippe II et de Marie de Portugal. Le comte de Lerme, gendre du Saint, avait été préposé à la garde du prince dément, et Juan de Borgia, fils du Saint, était un des gentilshommes attachés à son service.

6. Allusion, sans doute, aux pénitences qui devaient commencer et clore sa veillée de prières.

15. Je me propose de faire trois communions spirituelles dans les visites au saint Sacrement, me souvenant des consolations que le Seigneur m'y donne...

16. J'ai demandé de ressentir de la douleur pour mes péchés, participant à la douleur que le Cœur de JÉSUS-CHRIST en éprouva... *Id.* J'ai prié pour ceux pour lesquels j'ai été une occasion de péché ou un mauvais exemple... A cette fin, je les marque dans l'exercice des heures et en tout le reste.

17. *Ut solet.* J'ai demandé la grâce de méditer, pendant chaque heure, sur le mystère dont il est question.

21. J'ai demandé la simplicité de la colombe et ses ailes.

22. *Ut solet.* — *Sic Deus dilexit mundum!*

23. J'ai considéré que, quand le feu attaque ou enflamme une étoffe, elle et le feu se changent en une même flamme. Ainsi j'ai demandé que mon âme s'enflamme dans le feu du Saint-Esprit. J'ai demandé l'amour de souffrir pour JÉSUS-CHRIST. Louer sa sagesse. Jouir de la bonté divine en toutes les créatures, et surtout dans les opérations intérieures de l'âme, considérant que *opera Trinitatis ad extra sunt indivisa.*

4 JUIN : J'ai considéré les conditions que devait avoir l'arche du Testament pour comprendre celles que doit avoir l'âme qui doit être l'arche du Seigneur, où se place la manne du ciel.

10 JUIN 1564 : En ce jour, le dixième anniversaire de la croix qu'on me donna à Tordesillas<sup>1</sup>. J'ai commencé cet exercice avec dévotion et consolation spirituelle... A chaque trois heures, j'offre aux personnes divines, pour le 4<sup>e</sup> vœu que j'ai fait dans la Compagnie, des actions de grâces au nom de quelqu'un des attributs de Dieu Notre-Seigneur, remerciant, m'offrant, et demandant participation de ces attributs pour moi et pour d'autres.

1<sup>e</sup> heure, jusqu'à trois heures. J'ai remercié (pour la sainteté) du Père, du Fils et de l'Esprit saint. Je me suis offert tel que je suis, et avec confusion, pour aller aux Indes ou à Constantinople, et pour mourir pour celui qui est mon Dieu... — De 3 heures à 6 heures. J'ai remercié pour la gloire du Père, Fils et Saint-Esprit. Je me suis offert *ut dictum est.* J'ai demandé de tout faire pour leur plus grande gloire, comme l'entendait le fondateur, de sainte mémoire, maître Ignace, et comme nous, ses fils, nous devons l'essayer. — 6<sup>e</sup>. J'ai remercié pour l'éternité du Père, Fils et Saint-Esprit ; j'ai demandé la reconnaissance pour les dons que le Père éternel a déterminé de me donner, et je l'ai remercié de ce que, d'aujourd'hui à jamais, pendant l'éternité, je sois admis à le louer et à lui plaire. — 9<sup>e</sup> J'ai remercié pour l'immensité du Père, Fils et Saint-Esprit. J'ai offert... j'ai demandé un amour sans mesure, part de l'amour immense. — 12<sup>e</sup>. J'ai remercié pour la

1. La charge de Commissaire général d'Espagne, qu'il reçut le 10 juin 1554.

toute-puissance du Père, Fils et Saint-Esprit. J'ai offert... j'ai demandé de tout pouvoir en lui... *Omnia possum in eo qui me confortat*. — 15°. J'ai remercié, considérant *qui erat et qui est et qui venturus est*, pour ce qu'il a fait pour moi, pour ce que, je l'espère, il fera encore. Je me suis offert... j'ai demandé de me préparer pour sa venue. — 18°. J'ai remercié, considérant que ce Père, Fils et Saint-Esprit sont *fons vitæ*... Je me suis offert... j'ai demandé qu'il me donne de vivre en lui. — 21°. J'ai remercié considérant le *Ego sum qui sum*, d'où provient l'être communiqué à toute créature... j'ai demandé que tout l'être que j'ai reçu de lui s'emploie en son service. *Amen!* — 24°. Et ainsi s'est achevée cette journée.

11 JUIN, LUNDI : *ut dies præterita*. Les attributs divins. J'ai remercié de ce que, de même qu'il avait délivré les trois enfants, ainsi il me délivre du feu de mes passions.

13 JUIN. Grande consolation. Espérance... *Ego lactabo eum*. J'ai demandé d'être nourri aux mamelles de la †.

15 JUIN, JEUDI : par l'attribut d'amour qu'il nous montra en nous donnant le divin Sacrement, j'ai demandé l'amour.

Je me suis confondu en considérant que, comme la femme qui avait pris le fils d'un autre, ne voulait pas ensuite donner le sien... De même, ayant goûté le Fils de Dieu, m'en étant nourri, je refuse de me donner moi-même... La faim de Dieu lui-même. J'ai demandé cette faim.

† 16, VENDREDI : j'ai remercié pour l'amour avec lequel, après la Cène, il sua du sang dans le jardin... pour l'amour avec lequel il se plaça dans la crèche... pour l'amour du couronnement d'épines : *Ecce homo*... pour l'amour avec lequel il souffrit d'être crucifié, pour l'amour avec lequel il dit : Père, pardonnez-leur... pour l'amour avec lequel il expira.

JUIN, 17, SAMEDI : pour ce que ressentit sa Mère en le voyant expirer, j'ai offert ma vie; j'ai demandé la douleur... pour sa douleur quand elle quitta le sépulcre... pour sa douleur quand elle revint par le chemin qu'on fit suivre à JÉSUS-CHRIST en le menant au calvaire...

22. *Ut solet*... *Id*. La semaine se passe *ut supra*, dans la contemplation des attributs... Participation à la vie du Père éternel.

25 ... Les attributs qu'il montra après sa résurrection : bonté, miséricorde. *Laus Deo!* Consolation...

26 ... Pour les grâces qu'il demandait pour les hommes, comme leur pasteur et leur rédempteur. J'ai demandé qu'il me donne la grâce de dire : *Defectio tenuit me pro peccatoribus*. (Après avoir indiqué 24 intentions, il ajoute) : j'ai demandé de pouvoir dire : *Propter te mortificamur tota die... et facti sumus tanquam ovis occisionis, id est*; 1) à cause du vœu d'obéissance; 2) à cause encore de la solitude de cet exil; 3) à cause de la Passion de JÉSUS-CHRIST; 4) à cause de la douleur de mes péchés et de ceux du prochain; 5) par la mortification de la volonté... J'ai demandé la même chose



dans toutes les visites. *Dies consolationis*. — Exercice du mercredi sur les mystères de la vie de JÉSUS-CHRIST jusqu'à la Cène.

27 JUIN : *Ut solet*. Pendant 3 heures : La Circoncision, la Présentation, l'Égypte ; Il pria, s'humilia, s'assujettit ; 3 : Baptême, jeûne, tentation ; 3 : Il prêcha, appela, guérit ; 3 : Le lépreux, le paralytique, l'aveugle ; 3 : Madeleine, la Cananéenne, la Samaritaine ; 3 : Marie, la fille, Lazare ; 3 : *Dæmonium habes. Præcipisne?* Les pierres.

29, 30 : (Demande de diverses vertus). Le désir du salut du prochain. *Velim anathema esse*. Et désir de mourir : *Cupio dissolvi*.

JUILLET 1564. 1. Je me suis proposé de méditer sur les règles de la Compagnie, et de demander pardon de ne pas les avoir gardées comme je le devais ; de même pour les Constitutions. (*Et en note* : faire quelque satisfaction.) — J'ai demandé la grâce de faire les choses qui me répugnent le plus — la grâce de garder les portes de mes sens. — J'ai demandé l'humilité pour donner l'avantage aux autres. — J'ai demandé la grâce de me garder de l'oisiveté, source de tous les maux. — J'ai demandé grâce et lumière pour être préservé des illusions du démon... pour veiller aux vertus solides... J'ai demandé la grâce d'examiner plus parfaitement ma conscience.

4. J'ai demandé la grâce de l'abnégation, parce que c'est l'habitude de la volonté propre de détruire, en une heure, ce qu'on a gagné en un mois. J'ai demandé de faire, avec entière dévotion, les offices où s'exercent davantage la charité et l'humilité. J'ai demandé la grâce de savoir comment agir dans les nécessités corporelles, de façon à éviter tout excès.

15. Répartir, de sept heures en sept heures, ces considérations d'actions de grâces et d'offrandes : 1. L'amour qui a déterminé Dieu à me créer. 2. L'amour avec lequel il s'est offert dans le sein de la Vierge. 3. L'amour dans la croix. 4. L'amour dans le baptême.

23. Vois ce que fait le Seigneur dans l'oraison : Il est comme l'étincelle de feu qui allume la poudre,.. le médecin qui met le doigt sur le poulx ;.. il fait ce que fait l'eau au poisson qui en avait été retiré...

Pour ces vingt-quatre choses, pendant les vingt-quatre heures du jour ; je remercierai, car les effets de l'action du Saint-Esprit sont admirables, et il doit en être loué éternellement. *Amen!* Avec consolation...

25 Août : fête de saint Barthélemy. *Ut solet*... Remercier le Seigneur pour ce qu'il détruit et arrache.

29. *Id.* J'ai demandé 24 autres choses pendant les 24 heures. *id.*, de nouveau les règles de la Compagnie, comme si, de nouveau, j'y entrais, demandant au Seigneur de me faire comprendre quelle chose c'est que d'être de la Compagnie.

30. Action de grâces, parce qu'aujourd'hui c'est le quatorzième anniver-



saire de mon départ de Gandie<sup>1</sup>. J'ai demandé de sortir de moi-même. Je me suis offert; j'ai demandé d'être reçu par les trois Personnes divines... *Id.*, pendant les 21 heures, j'ai demandé 21 choses.

1 SEPTEMBRE : J'ai achevé les trois messes de la Nativité, en action de grâces pour ma sortie d'Égypte. — Dans la consolation. — *Id.*, quelle joie, quand un roi montre sa richesse et sa puissance à celui qu'il aime bien... de même, jouit-on d'une joie intense. *Id. Hosanna filio David*, à la communion (de la part) des sens et des puissances de l'âme.

7. Demander de vivre comme dépourvu de sens... ou les tenir tous morts en JÉSUS-CHRIST.

11. Action de grâces, parce qu'il y a aujourd'hui quatre ans, j'ai connu (la profondeur) de mon néant<sup>2</sup>.

13. *Id.* Souffrir de me voir attaché à ce lion, le vieil homme...

14. Considérer dans la journée, avec actions de grâces, la puissance du Père, la sagesse du Fils, la bonté de l'Esprit Saint, les considérant en toutes choses, principalement en moi, car si je puis quelque chose, c'est par cette puissance; si j'entends quelque chose, c'est grâce à la participation de cette sagesse; si j'aime le Seigneur, c'est avec cette bonté. *Idem*, (voir) comment JÉSUS-CHRIST ennoblit l'endroit où il a souffert, afin que nous fassions grand cas de la souffrance et des endroits où nous avons souffert. Ainsi fait-on pour les saints : on vénère les pierres, les lieux (témoins) de leur passion...

15. Demander la force pour persévérer dans la souffrance.

17. ... Mener une vie nouvelle, comme si j'entrais dans la Compagnie.

29. Demander ces sept choses : la réforme de l'Église; le progrès de la Compagnie en Espagne; un remède aux contretemps en Europe; *id.*, en Asie et en Grèce; la conversion des gentils, des Indiens, des Juifs et des Maures... *Ut fiat unum ovile et unus pastor; ut fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra*; *Id.*, après la messe † grande consolation, et espérance que Dieu acceptera le sacrifice.

7 OCTOBRE : A la messe, le Seigneur m'a donné de la dévotion *in calice et in sanguine*. J'ai désiré aimer la †, avec consolations et désirs.

8. Espérance à la messe. *Id.*, au calice : désir de donner mon sang à JÉSUS-CHRIST. Consolation... espérance!

18. Fête de saint Luc : j'ai demandé pardon de n'avoir pas traité les méditations du saint Évangile avec le respect dû... et j'ai demandé la ferveur pour l'avenir.

19. J'ai ressenti de la consolation en offrant le précieux sang à la messe... *Id.*, j'ai imploré la miséricorde, pour les cas où j'ai ressenti de l'amertume

1. 30 août 1550 : départ de Gandie pour Rome.

2. En août 1559 il apprit la condamnation d'un de ses livres par le Saint-Office, et les semaines qui suivirent furent pleines de cet événement. Cette allusion doit s'y rattacher.

de ce qu'on faisait contre moi... Demander de mourir pour JÉSUS-CHRIST. Ne vouloir que mourir. Me réjouir en tout ce qui est croix et mort de ce cœur qui fut rebelle à son Dieu.

23. J'ai demandé trois choses à la très Sainte Trinité : 1... 2. Faire sa volonté. 3. Vivre en mourant pour elle. *Id.*, n'aimer que Dieu et les travaux, ne me réjouir qu'en lui.

24. *Id.* E † E † E † *Fuit magna consolatio et spes et confusio ! Et alia multa. Laus Deo ! Benedicamus Patrem et Filium et Spiritum sanctum. Laudemus et superexaltemus eum in sæcula*<sup>1</sup>. *Id.*, j'ai demandé beaucoup de choses, *Id.*, toutes celles qui ont été déjà demandées. *Id.*, aux saints apôtres Simon et Jude. Vie nouvelle. Action de grâces pour le salut... (Ayons) des opérations nouvelles en tout... *Laus Deo !*

25. *Id.*, j'ai considéré l'œuvre qu'opère le Seigneur dans la mort de l'âme.

26. *Id.* *Cantabimus et psallamus virtutes tuas*, l'éternité et les attributs... *Id.*, *non accedet ad te malum*.

1<sup>er</sup> NOVEMBRE : *Id.*, vivre au pied de la croix. *Id.*, consolation en allant à l'église Saint-Paul. *Id.*, la tête du décapité va faisant des bonds ; ainsi s'agite le vieil homme, qui, bien que décapité, fait des bonds.

\* \* \*

(Une interruption. Le 8<sup>me</sup> cahier fait défaut. Le 9<sup>me</sup> commence par ces mots : *Février 65, jusqu'au 29 Juin.*)

24 FÉVRIER 1565. J'ai demandé la grâce de la présence de l'Esprit Saint... l'humilité dans tous mes actes. *Id.*, être délivré de toute charge, *si fieri potest*<sup>2</sup>.

25. *Id.* Demander, en vertu de la promesse : *Omnia quæcumque petieritis ;* comme ferait celui qui, ayant reçu une cédule royale, n'invoquerait pas d'autre raison... *Id.* J'ai demandé qu'il sème dans mon âme.

26. Qu'on recommande le P. Tablares, qui était très malade, et Polanco.

MARS : 3. Consolation. Espérance. Action de grâces. *Te Deum laudamus !*

4. *Id.* J'ai ressenti la douleur de ce que, en ce jour de la Quinquagésime, je fis en d'autres temps<sup>3</sup>.

19. J'ai demandé à saint Joseph la grâce de connaître comment, à la messe,

1. Cette explosion de joie répond, sans doute, à des faveurs spéciales. Il remercie pour le salut ! Le texte, particulièrement illisible, ne permet pas de saisir toute la pensée du Saint.

2. Le P. Jacques Laynez était mort le 29 janvier, et le lendemain, François de Borgia était élu Vicaire-Général de la Compagnie.

3. Allusion à un fait inconnu.

on doit traiter le Fils de Dieu, par l'humilité et le respect avec lesquels il le prenait entre ses mains.

20. Je me suis déterminé à faire l'oraison en me levant, et à dire la messe, aussitôt après. Espérance et consolation.

26. De nouveau, j'ai demandé une vie nouvelle... Offrir, de nouveau, les heures (en union avec les mystères de) JÉSUS-CHRIST. *Id.* à la messe, consolation, demandant au Seigneur qu'il me reçoive. Demander la fin de la Compagnie, qui est de tout faire pour la plus grande gloire du Seigneur.

30. *Id.* Désir de sortir de cette charge.

AVRIL. 8. (Il distribue les jours de la semaine selon les mystères de la Passion.)

LUNDI : *Christus ante judices* ; *Sic ego ambulem*, comme exécuté par le Juge suprême. MARDI : *Christus flagellatus* ; châtier ma chair de diverses façons. MERCREDI : *Christus coronatus*... JEUDI : *Christus bajulans crucem* ; je me réjouis que ma volonté soit châtiée, puisqu'elle se révolte contre son Dieu... VENDREDI : *Christus in cruce* ; je me tiendrai au-dessous, et désirerai expirer... SAMEDI : *Christus in sepulcro* ; je travaillerai à ce que le vieil homme soit enseveli et sans mouvement, afin de sortir du sépulcre de ce corps, en la résurrection glorieuse de l'autre vie. DIMANCHE, le matin : *Christus resurgens a mortuis*.

16. *Id.*, dire la messe immédiatement, *ante omnia*.

29. Demander chaque jour, pendant les heures, quinze grâces distribuées ainsi : les trois vertus théologales — les trois vœux, l'humilité, la douleur de la Passion ; m'offrir pour les motifs qu'eut le Christ en s'offrant. Tout faire parce que cela plaît au Seigneur....

Mai : 12. J'ai déterminé d'offrir les premiers neuf jours en l'honneur des neuf mois que JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur passa dans le sein virginal. *Idem.*, les trente-trois jours suivants, en l'honneur des 33 années de sa vie, afin que le Seigneur me dispose à mener une vie nouvelle de trois manières, comme je le lui ai demandé. Cela s'achèvera le 1<sup>er</sup> jour de l'octave du *Corpus*... J'ai demandé la grâce d'avoir pour entendu ce qui se demande dans l'oraison.

14 JUIN : J'ai été à l'église avec consolation et espérance.

20. Consolation, espérance et *alia*. *Laus Deo!*

23. J'ai été demander sa bénédiction à Sa Sainteté pour l'élection.<sup>1</sup>

25. *Fuit resolutum quod dicendum erat in congregatione post orationem vel exhortationem.*

29. J'ai demandé de faire le plus agréable au Seigneur, moyennant quoi, j'ai été consolé. (Désir d'être à lui) dans la mort et dans la vie... *Id.*

1. L'élection du Général; la Congrégation s'était réunie le 21 juin.

Espérance de n'être pas abandonné. *Id.* Je lui ai demandé ses vertus pour moi et la Compagnie.

JUILLET : 2. *Idem.* E †. Consolation. *Dies mee crucis*<sup>1</sup>.

5. *Id.* La bienveillance qu'a le Pasteur, quand il donne l'herbe à son troupeau ; c'est-à-dire quand il donne aux siens la nourriture de sa doctrine et des sacrements.

10. *Id.* J'ai demandé, à chaque heure du jour, les grâces suivantes : 1. Ce que JÉSUS-CHRIST demanda. 2. Qu'il me prenne ou me donne la force pour le gouvernement. 3. L'affaire du procureur<sup>2</sup>. 4. L'affaire de Malte. 5. Je m'offre pour la Compagnie, sang et vie. Sans compter ce que j'ai recommandé encore.

11. *Id.* Commencer à faire des Exercices pour ma réforme et celle des autres.

12. Continuer les exercices....

14. J'ai prié, de nouveau, pour les provinces pendant les 24 heures, et autres choses pour les intentions recommandées.

18. *Id.* Consolations. J'ai achevé les neuf messes de la très sainte Trinité, demandant ces choses... et, quant au gouvernement, ou (faire) sa volonté ou qu'il me prenne... Consolations. *Laus Deo ! Speravit cor meum.* Fête de sainte Symphorose et de ses sept fils.

20, *Id.* E †. J'offre, de nouveau, pour l'union de la Compagnie et les affaires de la Congrégation †.

*Id.*, pour ce qui a été statué et les difficultés que quelques-uns pourront trouver, afin que le Seigneur donne la force dans la garde des Constitutions.

22. J'ai demandé cinq choses à chaque heure.

27. J'ai demandé de voir, dans le Seigneur, ses œuvres... *Id.*, espérance que le Seigneur gardera les œuvres de la Compagnie, et qu'il me gardera en elle. Je lui ai demandé qu'il me prit.. *Id.*, qu'en JÉSUS-CHRIST, je ressente ce qu'il a ressenti pour ses brebis.

AOUT. 1... *Idem* E †. *Ego ero tecum.*

4. *Id.* Je lui ai demandé qu'il m'accorde ce que je lui ai demandé pour le gouvernement de la Compagnie, ou qu'il me prenne. Espérance... *Id.*, espérance d'être écouté.

6. *Id.* E †. Consol. *Id.* J'ai résolu de demander une grâce chaque jour, quand, à la messe, je touche l'hostie.

7. La Messe avec beaucoup de consolation... Je me suis offert pour la Croix. Je me suis offert jusqu'après la Communion... 24 heures d'oraison continue, répartie dans les 17 provinces de la Compagnie : Rome, Naples et le reste... *Id.* Après la messe. Confirmation en ma mission et consolation.

1. Jour de ma crucifixion. Il fut, ce jour-là, élu Général.

2. Le P. Araoz nommé Assistant et qu'il était difficile de retirer d'Espagne. On venait d'apprendre que Malte-était assiégée par Soliman.

8. J'ai demandé à la Mère de Dieu l'humilité... et, en arrivant à la messe, à l'Eprit Saint.

12. Fête de sainte Claire. J'ai demandé la perfection de pauvreté de cette sainte, et autre choses avec cela.

13. J'ai demandé la grâce de tout recommander dans l'oraison avec humilité...

15. ... *Spes benedictionis in cruce, vel tollat me... Id.*, après la messe. Consolation. J'ai demandé, en grâce, que la Mère de Dieu soit mon avocate : *ante missam et in missa et post missam. Id.*, j'ai demandé la grâce du Seigneur pour déterminer et pour exhorter... J'ai considéré la bonté du Seigneur (qui bande) la veine pour que le venin ne sorte pas. J'ai commencé à dire la messe en me levant... *Id.* J'ai demandé la grâce contre les tristesses (qui viennent) de l'oraison, *id.*, contre les scrupules.

20. J'ai offert 15 heures pour 15 provinces. La 18<sup>e</sup> pour... les scrupuleux. 20. pour la continuation de l'oraison<sup>1</sup>. 21. pour l'heureuse fin de la Congrégation. 22. pour le bon gouvernement, ou qu'il m'enlève. 23. pour toutes les intentions recommandées. 24. pour tout ce qu'offrit JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, et pour l'union de la Compagnie.

† *Id.*, dans toutes les heures, j'offre le Cœur de JÉSUS-CHRIST, et ce qu'il ressentit en ce Cœur, afin qu'il me fasse sentir sa Passion, son amour et le désir de sa sainte volonté. J'ai offert pour d'autres, et pour la Compagnie et pour les brebis de JÉSUS-CHRIST.

— Considérer, dans la Messe, la merveille que Dieu opère par moi, en me donnant le pain céleste... *Id.* Ce que ressentit JÉSUS-CHRIST, puisque lui-même fit ce que je fais.

25. Grâce pour porter la † ou qu'il me prenne, *Id.* pour Polanco.

28. J'ai demandé le *Fiat voluntas tua*, à toutes les heures.

SEPTEMBRE : 3. La Congrégation s'est achevée avec beaucoup d'actions de grâces.

† 4. Consolation, vie nouvelle *in Domino*. Espérance. J'ai demandé ou qu'il me prenne, ou qu'il me fasse tout entier parfaitement sien. — *Id.*, après la messe. Consolation. J'ai demandé qu'il me reçoive... *ut dictum est heri*. Espérance. Consolation. *Id.*, me réjouir et me consoler par la présence de l'Aimé dans le Saint Sacrement. — *Id.*, voir sa solitude. *Id.* Espérance qu'il donnera... à ceux pour qui je prie, puisque Jésus-Christ prie avec moi.

16. Commencement d'une vie nouvelle. J'ai demandé de tout ordonner pour sa plus grande gloire. *Id.* Qu'il me prenne, ou qu'il m'enlève ma charge, ou qu'il me donne de faire en tout sa volonté. *Id.* On commence la lecture à table et l'ordre des heures.

---

1. La Congrégation lui laissait le soin de prolonger la durée de l'oraison quotidienne.



*Id.* M'étonner, que, du loup, Dieu ait fait un pasteur; tenir grand compte de la clochette (qui donne les signaux) de la maison.

18. *Id.* Pendant cinq heures continues, ceci : 1. la Compagnie; 2. le gouvernement; 3. qu'il me fortifie ou me prenne; 4. Malte, le turc, les hérétiques; 5. Intentions recommandées.

21. J'ai demandé de considérer toutes les créatures en lui, observant que tout ce qu'on peut, vient de sa protection... *Id.* Il faut s'occuper de faire des exhortations sur les règles.

30. Pour gagner les indulgences des chapelets, j'ai consacré ce qu'il fallait de l'oraison vocale de chaque jour.

OCTOBRE : 1. Commencer l'exercice nouveau des heures, demander, de nouveau, de voir les créatures et le Créateur....

*Id.* *Et ego sine vulnere !...* *Id.*, l'amour avec lequel le Père donne au Fils.. Demander cet amour pour oublier celui d'ici-bas.

† L'ennemi est aux prises avec le roi<sup>1</sup>.

† *in die beati Francisci.* 1565. 4. octobre : J'ai fait des oraisons continues. J'ai offert pour les sept intentions suivantes, distribuant les parties de la méditation ordinaire sur huit collèges, de façon qu'aux collèges ou maisons plus importantes, correspondent trois heures du jour, à d'autres deux, à d'autres une heure, aux moindres une demi-heure.

*Id.* En chaque province, on dira une messe chaque jour à cette intention....

I. Pour l'Église, le Pape, les Cardinaux, les Évêques, les religieux; 1. Pour la paix entre les princes; 2. la victoire sur les infidèles; 3. le retour des hérétiques à la Sainte Église Romaine; 4. La réforme de l'Église; 5. Pour l'Empereur et les Rois; 6. Pour la conversion des Gentils; 7. Pour certaines personnes †; 8. Pour les amis; 9. Pour les pourvoyeurs (?) (*aprovechadores*).

II. Pour la Compagnie : 1. progrès dans la perfection; 2. purification et pureté; 3. pour les affligés et humiliés (*tejadados*); 4. pour les malades; 5. pour les voyageurs et pèlerins; 6. pour les supérieurs qui gouvernent; 7. pour les novices; 8. pour l'observation des vœux en la plus parfaite pauvreté, obéissance, chasteté; 9. pour l'union de tous; 10. pour la garde des Constitutions; 11. pour l'observation de l'oraison, de la mortification; 12. pour certaine intention; 13. *ut unusquisque*, selon ses moyens, se dispose *in unionem divinam*; 14. pour les nécessités qui se présentent; 15. pour les missions.

III. 1. Pour François. Que le Seigneur le dirige, ou le prenne ou lui enlève sa †; 2. Pour le conseil des assistants *et alii*; 3. L'observation des Constitutions et décrets; 4. le zèle de pasteur pour demander, prescrire, reprendre,

---

1. Philippe II renouvelait alors, dans les Pays-Bas, ses édits dits *placards*, dont la oblesse lui demandait la suppression. C'était le prologue de la guerre.

souffrir; 5. charité envers les scrupuleux; 6. la façon de procéder du Fondateur; 8. l'amour et la grâce du Père, de sainte mémoire (Ignace) — Pour ce que la Congrégation a recommandé et ordonné.

IV. . . . (illisible.)

V. Pour les nécessités qui se présentent chaque jour. Pour le voyage de Canisius<sup>1</sup>.

VI. pour la victoire sur les infidèles. Pour l'Allemagne et la France.

VII. ... 1. Vivre comme quelqu'un sur le point de mourir. 2. Me souvenir souvent de la mort de Jésus-Christ. 3. Considérer les dangers et souffrances de cette vie.

5. *Id.* Consolation. Espérance.

6. Aller à l'oraison pour faire la volonté du Seigneur...

8. (dix pages extraordinairement raturees.)

9. Fête de saint Denis.

10. *Id.* J'ai offert pour chacun de la Compagnie en particulier, prenant l'exemple de Jésus-Christ; *Id.* pour les bienfaiteurs, pour tous les amis; *Id.* après la messe, j'ai demandé de comprendre l'office du Pasteur.

14. J'ai demandé d'éprouver la faim du Pain des Anges; *qui edunt et adhuc esuriunt.* (Suite d'intentions énigmatiques.)

15. *Id.* J'ai demandé que nous prissions part au chœur de ceux de la Compagnie qui sont au ciel. *Gloria in excelsis Deo!*

22. *Id.* Ces cinq jours, pour les cinq réformes. *Id.* Emprunter à l'Évangile ce que Jésus-Christ désirait à ses disciples, et l'appliquer à la Compagnie.

26. A la messe des apôtres... J'ai demandé la grâce de voir le Seigneur en ma main et en mes prières.

28. Les œuvres du Seigneur! comme elles éclairent l'âme aveugle! *Id.* Espérance. Consolation. *Ut fieri solet et aliquid majus.* Bien! Vie nouvelle!

30. J'ai commencé à offrir les heures pour les collèges... l'Église, la France.

31. *Id.* A la communion, à la messe, j'ai offert de nouveau en hommage ce moment de ma vie, et je me suis offert au Seigneur pour partir de cette vie en ce moment.

NOVEMBRE : 65. 1. *In die omnium sanctorum.* *Id.* E † consolation.

2. De même que le bon ange remue les eaux pour guérir les malades, ainsi le mauvais ange remue-t-il les eaux des pensées mauvaises pour rendre malade celui qui s'y plonge.

3. Je me suis proposé de demander la bénédiction (de Dieu) pour la Compagnie, maintes fois par jour.

4. *Auditui meo dabis gaudium in devotione sanctissimæ Trinitatis.*

5. *Id.* Comme un pauvre, j'ai demandé (à Dieu) une aumône, chaque heure... Faire des conférences, le vendredi, dans les maisons et collèges...

---

1. Pierre Canisius était parti de Rome le 29 septembre, se rendant à Augsbourg.

Garder, dans l'âme, la verge et la manne, c'est-à-dire la crainte et l'amour, et considérer l'effet de la verge et de la manne.

9. J'ai demandé, dans les douze heures, les cinq croix suivantes : sentir la croix de mes péchés, etc....

13. J'ai déterminé de ne pas me distraire avant la messe par des occupations, et (de la dire) en me levant le matin. J'ai offert à cette cause toutes les heures de la journée.

*Id.* Pour l'affaire du Procureur<sup>1</sup>. Que le Seigneur fasse ce qui lui plaira davantage.

15. Les messes de Da Juana de Meneses<sup>2</sup>. *Id.*, j'ai prié pour toute la Compagnie.

19. *Id.* J'ai commencé à distribuer les heures selon les trois divines puissances.

20. J'ai commencé les conférences sur le saint nom de Jésus. — Remercier quand le Seigneur nourrit ses brebis, c'est-à-dire quand les Pères de la Compagnie disent la messe.

22. J'ai demandé ce que je demande souvent, ou qu'il m'enlève la  $\dagger$  de mes épaules, ou qu'il me donne la grâce de la porter selon son bon plaisir. Le Saint-Esprit (m'a éclairé) avec une plus abondante consolation. *Laus Deo!*

25. (Régler) les Constitutions pour les novices, la distribution (du temps).

1. *Surgam et circuibo civitatem.* 2... 3. *Tolle grabatum tuum et ambula.*

4. *Dominus his opus habet...* 12. *In labore requies.*

— Dans cette vie, nous devons demander par les mérites de Jésus-Christ, offrant à cette fin la vie de Jésus-Christ.

— Au Fils : qu'il me conduise par ses admirables chemins jusqu'à m'approcher du principe de la santé et de la bonté, qui est l'Esprit-Saint, lequel a suppléé à mes fautes, guéri mes plaies, et donné la vie de l'amour à mon cœur dur. Qu'il me donne aussi la douleur de voir le nombre de fois que j'ai perdu cette vie de la grâce par mes péchés, et le péril en lequel je vis dans cette chair. Qu'il me donne l'amour, considérant comment le Fils de Dieu a donné sa vie pour que j'aie cette vie en lui.

DE L'AVENT JUSQU'EN 66. FIN DE 65 AU COMMENCEMENT DE 66  
JUSQU'EN MAI.

10 Nov. 65 : Méditations sur le *Pater noster*. (La filiation divine et ses conséquences.) 1<sup>er</sup> jour de l'Avent de 1565. (Distribution des intentions, de huit heures en huit heures.)

1. Le P. Araoz nommé Assistant et que Philippe II retenait en Espagne.

2. Sa belle-sœur.

20. *Pasce oves meas...* A toi, mon fils, la souffrance et la croix. J'ai recommandé notre église.

24. *Id.* à la messe, consolation et espérance. Cette année, ou me prendre, ou me donner sa grâce.

2. FÉVRIER 66 : J'ai demandé un peu du vinaigre de la croix, pour enlever l'odeur du vieil homme.

13. J'ai offert l'oraison continue avec une messe chaque jour pour ce que Sa Sainteté a ordonné. *Id.*, j'ai offert la même chose pour Sa Sainteté, afin que le Seigneur le gouverne en tout, *et salvet et muniat. Id.*, j'ai offert pour la visite de la Compagnie<sup>1</sup>. *Id.* pour Nadal et aussi pour Canisius.

MARS : 3. Espérance qu'il ne m'abandonnera pas, et que bientôt (cette vie) s'achèvera.

4. J'ai déterminé de faire, trois fois par semaine, une consulte sur les règles, *juxta decreta....*

13. J'ai offert des messes pour les affaires de Rome, pour Borromée, Doria... Farnèse et pro aliis.

AVRIL : 8. Grande consolation... *Benedicamus Domino !*

27. *Magnificate Dominum mecum ; exultemus nomen ejus !*

MAI : 1. Avec l'Impératrice, en me réjouissant de ce que le Seigneur a opéré en elle et en moi par sa mort... — Espérance... Aux apôtres, j'ai demandé, à l'un la croix qu'il avait coutume de porter, à l'autre de tuer le dragon qui me fatigue. *Id. Magnificate Dominum mecum.* Qu'il me soutienne en mon office, ou qu'il me prenne... J'ai compris que ma nature est de pire espèce, puisqu'elle a résisté à la main de son auteur... Espérance qu'il m'accordera de trouver la croix. *Ut dictum est : Deo gratias !*

*Id.* après la messe. J'ai offert, dans chaque collège, une messe par mois pour les douze moyens indiqués... J'ai déterminé d'user de diligence dans les missions qui vont s'étendant, et plus dans le détail.

La messe fut pour la duchesse D<sup>a</sup> Juana<sup>2</sup>.

7. Pour les 18 Provinces de la Compagnie<sup>3</sup>. Pour que le Seigneur me donne son esprit dans le gouvernement, ou m'enlève de cette vie.

8. Pour le Pape, et pour le Pape et les Cardinaux, et *Ecclesia sancta Dei.*

18. J'ai demandé : douleur de mes péchés ; action de grâces pour mes vingt ans de vie religieuse ; qu'il me prenne, ou me donne sa grâce pour gouverner, ou m'enlève la charge.

1. A peine Général, il avait envoyé des Visiteurs dans la plupart des Provinces de la Compagnie.

2. Fondatrice du noviciat de Saint-André.

3. 18 Provinces : Castille, Aragon, Tolède, Andalousie, Germanie inférieure, Germanie supérieure, Rhin, Flandre, Portugal, Inde, Brésil, France, Aquitaine, Naples, Sicile, Lombardie, Sardaigne, Toscane. En 1567, la Province de Toscane fut remplacée par la Province Romaine.

20. Chaque heure (prière) pour la Compagnie... *Quos dedisti mihi...* J'ai offert de donner ma vie pour eux.

22 MAI 1566, veille de l'Ascension. Aujourd'hui vingt ans que j'ai fait les vœux de la Compagnie, par la grâce du Seigneur<sup>1</sup>. Ce fut un jour de jubilation. — Par amour... Dans l'espérance et la joie. Et qu'il me prenne ou me donne sa grâce *ad vitam novam inchoandam. Bene! Laus Deo!*

*Id.*, après le repas. Consolation. Espérance. J'ai prié pour la Compagnie. *Laus Deo!*

24. J'ai demandé la grâce de m'offrir en sacrifice dans la messe, me préparant à la dire et à être reçu... comme Notre-Seigneur Jésus-Christ s'offrit. *Id.* dans les conversations et le mode de traiter. Dans les récréations, quelque causerie pieuse chaque jour.

JUIN : 2. *Post prandium*, consolation.

4. A la messe : *Accipe Spiritum sanctum...* J'ai demandé de comprendre quelle chose c'est que d'avoir offensé Dieu.

19. J'ai demandé, à la messe, d'offrir la croix pour Carlos<sup>2</sup>. *Id.*, après la messe. Que mon âme vive comme séparée du corps, ne sentant de vie qu'en Dieu... J'ai demandé d'être délivré des scrupules. J'ai offert une heure d'oraison. De même dans les messes. *Id.*, pour la procession du Très Saint Sacrement.

20. *Id.* Consolation durant la procession du Très Saint Sacrement.

JUILLET : 4. J'ai considéré et demandé la grâce d'avoir : 1. des yeux pour pleurer ; 2. pour voir les plaies de mes mains et de mes pieds et de mon cœur, et pour m'en affliger ; 3. pour voir ce que le Seigneur me donne dans les créatures ; 4. pour tout voir en lui ; 5. pour voir les vertus du prochain et louer le Seigneur en lui ; 6. pour voir le Créateur dans les créatures ; 7. pour me voir moi-même en lui, de qui j'ai reçu l'être et tout le bien que je possède ; 8. pour voir les qualités du prochain, et être reconnaissant chaque fois que je m'en sers ; 9. pour voir avec charité et compassion les souffrances du prochain, et l'aider de mon cœur dur ; 10. pour ressentir de la douleur, quand je vois l'image du crucifix ; 11. pour voir *quam suavis est Dominus*, et comme il dispose tout suavement ; 12. pour voir le danger dans lequel nous vivons, et, le considérant, pour dire : *cur incolatus meus prolongatus est?*

14. J'ai demandé ce que dit saint Denis, *ut per morem Dei, non sim mei juris*, mais que je sois tout sien. J'ai demandé cela pendant sept heures, trois fois chaque jour, pour moi et toute la Compagnie.

15. J'ai demandé qu'il me délivrât *de perturbatione mentis...*

1. Il fit ses premiers vœux en 1546, la veille de l'Ascension. Cette fête, en 1546, tombait le 2 juin.

2. Soit son fils Carlos, soit le Prince d'Espagne.



27. J'ai demandé que saint Jacques fût protecteur en Espagne et (défenseur) de la Compagnie.

AOUT : 5. J'ai demandé la grâce d'être uni à Jésus-Christ crucifié. Ou qu'il me prenne, ou qu'il m'aide à porter la  $\dagger$  ou qu'il me l'enlève. Je m'offre pour mourir sur elle.

12. A la messe (j'ai recommandé) Monte Cavallo et la maison du noviciat. J'ai demandé la bénédiction (de Dieu) par le commencement. *In gaudio et spe!*

20. *Id.* Distribuer la rente du Collège (romain) afin que la maison (professe) reste en sa pauvreté la plus parfaite.

SEPTEMBRE : 1. Dans les visites au Saint-Sacrement, j'ai particulièrement prié pour le Pontife, et demandé au Père, Fils et Saint-Esprit la réforme de l'Église.

*Id.* J'ai trouvé de la dévotion à dire l'office dans l'église<sup>1</sup>.

3. Consolation. *Præsertim post prandium.* Désir de mourir pour Jésus-Christ. Quelle joie si on me donnait la mort pour Jésus-Christ! Quelle joie ont ressentie ceux qui se voyaient mourir pour Jésus-Christ!

5. J'ai choisi pour avocate la Mère de Dieu.

10. A Sainte-Marie-Majeure.

11. J'ai été malade à peu près jusqu'au 20 de ce mois.

20. J'ai demandé une vie nouvelle pour servir le Seigneur et tout ce que j'ai demandé d'autres fois.

26. J'ai demandé de (trouver) un lieu pour me recueillir. Ou qu'il me prenne, ou qu'il me donne la grâce de faire sa sainte volonté dans ma charge, pour son amour et sa gloire.

Vois qu'après la mort de Jésus-Christ, on le blesse au côté *ut sit copiosa redemptio*; parce qu'il serait mort tout de suite, si on l'avait frappé à peine crucifié. Tirons de ceci le désir de faire durer nos souffrances, et de garder le cœur blessé, frappé comme Jésus-Christ par les offenses des pécheurs.

28. J'ai demandé la grâce pour mon emploi. *Id.*, j'ai recommandé d'autres intentions : les Visiteurs d'Espagne, de l'Inde, d'Aragon, les collèges... le Pérou. J'ai prié pour la Floride et Martinez<sup>2</sup>.

OCTOBRE : 2. *Confortare!* par amour... Aux anges j'ai demandé bien des grâces.

4 oct., en la fête de saint François, à Frascati. J'ai demandé la grâce de vivre avec Dieu seul, ne m'occupant que de lui, comme au moment de la mort, ne traitant qu'avec lui, me disposant à le servir et à l'aimer.

*Id.* J'ai demandé la bénédiction du Seigneur, et aussi l'esprit de saint François en fait de pauvreté, d'humilité et de sentiment de la  $\dagger$ . *Id.*, la considération de l'enfer et la confusion (à la pensée) des dons du Seigneur, *et alia*

1. Pie V avait ordonné aux maisons professes de la Compagnie d'avoir le chœur.

2. Martinez allait être massacré le 6 octobre suivant.

*multa. Laus Deo! Id.*, considérer combien nous pouvons gagner à chaque heure par les mérites de Jésus-Christ.

5. J'ai ordonné des oraisons continuelles pour les affaires de Flandre et pour Philippe<sup>1</sup>.

6. J'ai disposé une autre oraison perpétuelle pour l'armée de l'empereur<sup>2</sup>. *Id.* Consolation. Voir que Dieu agit en mon âme, moi qui ai été ce que j'ai été.

12. Vie nouvelle dans l'oraison... Laisser les occupations moins importantes.

13. *Id.* La pauvreté. *Id. Sicut misit me... Ita....*

25. Action de grâces pour ma sortie d'Égypte, il y a sept ans<sup>3</sup>... *Id.* pour mes 58 ans. *Id. Spes vitæ æternæ.*

NOVEMBRE : 5. Consolation. Je suis retourné à Saint-André.

7. J'ai demandé le *Renovabitur ut aquilæ juvenus*.

9. Fête de la dédicace. J'ai été consolé par une image de la Madone<sup>4</sup>. J'ai demandé une vie nouvelle. J'ai demandé à la Mère de Dieu bien des choses avec dévotion.

21. *Id.* Vie nouvelle. Convertir les brebis de la maison.

23. *Id.* En disant le rosaire, j'ai demandé sept grâces; en disant un autre rosaire, sept grâces nouvelles.

27. Dire trois messes de la sainte Trinité avant la fête de saint André, pour la nouvelle fondation de la maison du noviciat et (demander) la bénédiction du Seigneur. Avec consolation.

30. Jour de la fondation de Saint-André.

DÉCEMBRE : 1. Action de grâces à sainte Barbe, pour il a aujourd'hui sept ans<sup>5</sup>.

8. J'ai demandé d'être délivré de ma charge... *Id.* à celui qui est le principe des œuvres de la Mère et du Fils, pour le renouvellement de ma vie spirituelle. *Id.*, l'affaire d'Everard<sup>6</sup>.

13. † *Id. In sacrificio.* — *Vis crucem*, avec consolation. *Videbam me nolle honores, denique remisi cum spe et metu. Sed confisus de bonitate Dei; non relinquet orphanos...* J'ai offert, pendant neuf jours, des messes et des pénitences pour que le Seigneur ne le permette point, j'entends l'honneur; à moins que ce ne soit sa volonté déterminée, pour sa plus grande gloire<sup>7</sup>.

1. En 1567, le duc d'Albe arrivait en Flandre.

2. Maximilien II allait en Hongrie repousser Soliman.

3. C'est sans doute, à cette date qu'en 1559 il était parti d'Espagne pour le Portugal.

4. Sans doute celle de Sainte-Marie-Majeure, dite de Saint Luc, que Pie V lui permit de faire copier.

5. Allusion à un événement inconnu.

6. Le P. Everard Mercurian, qui devait succéder à saint François de Borgia, était alors Assistant de Germanie.

7. *Tu veux la croix. Je voyais que je ne voulais pas d'honneurs; finalement je me suis calmé avec espérance et crainte. Je me confie en la bonté de Dieu; il ne les laissera pas orphe-*

14. J'ai été malade, mais confiant.

15. J'ai communiqué, et j'ai été malade mais consolé.

16. J'ai dit la messe. Consolation : d'une façon ou d'une autre viendra le secours divin... *Id.* joie des bonnes nouvelles de l'ami qui était fatigué... *Id.* dans l'oraison du matin, consolation et espérance *cum rebus aliis*.

19. Qui de nous deux a été dans des peines et des douleurs?

21. J'ai considéré qu'à celui qui est établi dans le Seigneur, tout ce qui arrive est bien... Espérance pour l'affaire d'Araoz<sup>1</sup>. Action de grâces pour Philippe.

25. A la première messe, j'ai demandé de pardonner les maux reçus... *Id.* une vie nouvelle... † *Id.* pour la Floride, instituer une oraison perpétuelle jusqu'à Pâques.

26. J'ai demandé que la grâce lapide le vieil homme, et qu'elle le tue, sur la pierre qui est le Christ. Espérance qu'aux lapidés le ciel s'ouvrira. *Id.* après la messe. Espérance. La lapidation du vieil homme ne m'épouvante pas. Plus la forteresse se défend, plus est grande la gloire de celui qui l'emporte. *Id.* sur la douleur des péchés.

27. Considérer comment Jésus-Christ ne se laisse pas ouvrir tout de suite le côté, afin de souffrir plus longtemps. Ainsi devons-nous tâcher de souffrir le plus possible. *Id.* on l'ouvrit après sa mort, afin de montrer, que, même mort, il voulait donner l'amour de son cœur. *Id.* pour montrer, qu'en nous, spirituellement parlant, l'amour ne se donne qu'après la mort du vieil homme, lequel vit de la vie de la chair. *Id.* dans l'amour du Saint-Sacrement, j'ai demandé, que, puisqu'il a donné son sang pour nous donner la vie, nous, pour recevoir cette vie, nous donnions notre sang. *Id.* dans mon cœur, n'aimer rien que le Seigneur.

JANVIER 67. J'ai demandé d'être frappé du couteau d'amour pour ses bienfaits, du couteau de douleur pour mes offenses.

6. Pendant les sept heures, j'ai demandé qu'il me tienne de sa main.

13. L'oraison pour moi, jusqu'à Pâques. J'ai demandé bien des choses.

(La rédaction devient très hâtive, à peine quelques signes et quelques mots chaque jour.)

20. Second anniversaire de ma croix de Vicaire. J'ai demandé beaucoup de choses.

FÉVRIER : 1. J'ai demandé le *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce*. Les vœux de la profession, que j'ai faits il y a aujourd'hui 19 ans. Avec consolation.

2. J'ai reçu l'espérance de ne pas pécher mortellement, et j'ai offert de

---

*lins.* Il s'agit évidemment ici d'une menace de dignité, le cardinalat sans doute, menace assez sérieuse pour que le saint en soit tombé malade.

1. V. p. 372.

mourir, plutôt que de pécher véniellement. J'ai demandé bien des choses. *Id.*, la connaissance de soi. *Id.*, la défiance de soi et la confiance dans le Seigneur. Observation des règles et de l'office. Esprit d'humilité, désir de la <sup>†</sup> *Id.*, l'esprit d'Ignace et de saint Ignace.

4. J'ai demandé l'esprit d'Ignace *Id.*, à la visite des plaies du Sauveur.

6. J'ai demandé bien des choses, la reconnaissance pour les bienfaits du Seigneur reçus en ma vie, et espérance de plus encore.

13. Malade.

14. J'ai demandé que le jour de ma mort, *si fieri postest*, je parte muni du viatique.

(Le 14<sup>e</sup> cahier finit au 16 février, le 15<sup>e</sup> reprend au 23 mars).

23 MARS 67.

25. Malade. Jour de la Trinité.

26. Action de grâces de la venue de l'ami <sup>1</sup>, et pour l'acte du Pape sur les affaires de la Compagnie

29. J'ai demandé des prières pour la Compagnie en toutes les Provinces, une messe par jour dans chaque Province. *Id.*, oraison perpétuelle. *Id.*, litanies, bonnes œuvres, etc... pour l'affaire de l'Institut, la conservation et le progrès spirituel et pour d'autres motifs. *Id.*, je n'ai rien à moi, que le Seigneur. Je lui demande (l'observation du) vœu de pauvreté, pensant à l'heure de la mort.

30. (Octave de la Fête-Dieu) j'ai considéré comment celui qui aime se contente de regarder l'endroit où reste celui qu'il aime. Pleurer le passé et demander pour le présent. Amen!

Le 17 FÉVRIER 1567 :

20. Oraison universelle dans toutes les Provinces, pour l'Institut. *Id.*, pour la conservation et la perfection de la Compagnie. *Id.*, pour François et pour son office... Dans la nuit, consolation : Qu'il examine les affaires, *et videbo*<sup>2</sup>.

23. J'ai demandé la grâce de souffrir de la Passion. Que ferais-je si Dieu venait de me créer? s'il venait me donner son sang? s'il venait de me tirer de l'enfer?

25. Malade.

26. Demander la devotion dans la visite des plaies du Sauveur, et la grâce d'en souffrir. *Id.*, passer en revue toutes les Provinces et leur nécessités. Rome : le revenu de la maison... Préparer des maîtres de novices... Qu'il y ait des Français et des Allemands parmi les novices... Le collège Germanique : les comptes. — L'affaire de l'Assistant, du Provincial... Cesser les subsides... Ordres pour les maisons de campagnes... A S. André, donner la

1. Le Cardinal Barthélémy de Carranza.

2. Il prête, sans doute, ces paroles à Dieu : « Que François examine les affaires, et moi j'y verrai pour lui. »

somme du collège, c'est-à-dire 200 ducats... Qu'on ne se mêle jamais d'affaires séculières. L'affaire de Gandie : 1500<sup>1</sup>; de Monte Cavallo... voir, avec Petrarcha, les comptes des consignations et des rentes...

MARS : 2. Messe de très grand matin.

16. A la messe je me suis offert en ses mains, chaque fois que je l'ai pris dans les miennes.

18. Après la messe : S'il a défendu Daniel et l'a délivré de la fosse aux lions, alors que Daniel était très fort, moi qui ne suis que pécheur, il devra me délivrer de la gueule des lions, *ex ore leonum*... *Id.* bois de châtaignier qu'on ne peut jamais faire prendre, pour tant qu'on souffle dessus.

23. Jour des Rameaux. Chaque jour de la semaine sainte, visite des sept plaies<sup>2</sup>.

26. Après la messe, j'ai commencé à demander que le Seigneur me prenne ou me donne ce que je lui demande, à savoir, vivre en lui et pour lui, offrant les messes à cette intention...

27. J'ai demandé ce qui est dans l'Évangile de saint Jean : *Pater clarifica*, avec les demandes qu'on en peut tirer pour chaque jour.

28. E ††† Vendredi saint. J'ai demandé avec dévotion de pouvoir dire à la Mère de Dieu : *Mulier, ecce filius tuus*. Espoir d'être reçu. *Id.* Les sept demandes du chapitre de saint Jean, surtout : *Non sum de mundo... apud temetipsum*... M'humilier des dons de Dieu, la pensée de la †, la considération que dans ce golfe tout peut être réduit en morceaux, brigantin et galère... Demander à Jésus-Christ qu'il me tienne par la main, comme il a tenu saint Pierre. Après la messe (des présanctifiés), j'ai demandé qu'il garde mon cœur en lui pour toujours. Au Père, Fils et Saint-Esprit. *Laus Deo!*

AVRIL : 12. Dix-huit messes pour les dix-huit Provinces.

24. A Frascati, j'ai recommencé à demander à chaque heure le *Manete in me et ego in vobis*. *Id.*, qu'il me prenne, ou me fasse faire sa volonté. *Id.*, voir dans l'Évangile, tout ce qui a trait au Pasteur.

MAI 67, et 28<sup>me</sup> depuis la mort de l'Impératrice.

1. Je me suis proposé une vie nouvelle de jour en jour. *Id.*, pour (imiter) les cent fois que saint Jacques, dit-on, s'agenouillait (chaque jour) je ferai cent génuflexions, réparties de cette façon : aux *Gloria Patri* de l'office : 35; aux visites : 21; dans l'exercice des heures : 21; à chaque *Pater Noster* du Rosaire : 15; au psaume (composé) des cinq psaumes de Notre-Dame :

1. D. Carlos, fils aîné du saint, devait au collège Romain 1500 ducats qu'il ne donnait jamais.

2. Les sept plaies : Borgia avait la dévotion d'ajouter aux cinq plaies usuelles du Sauveur, celles des épaules et de la poitrine, ou encore il entendait, par les sept plaies, celles que Notre-Seigneur avait reçues à la circoncision, au jardin, à la flagellation, au couronnement, au dépouillement des habits, à la crucifixion, au coup de lance.



1; aux litanies : 1; au lever : 1; au coucher : 1; à l'*Agimus tibi gratias* : 12; à midi : 1; à l'*Ave Maria* : 1; ce qui fait en tout, 100.

En ceci je demande des grâces, par exemple, tout ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur a demandé sur la  $\dagger$ , tout ce que j'ai demandé au Seigneur pour moi et pour d'autres. *Id.*, pour la Compagnie *præsertim*, sa croix. *Id.* Qu'il me donne son amour et de vivre en lui. *Id.* Qu'il m'aide dans ma charge ou me prenne. *Id.*, action de grâces pour les bienfaits reçus en ce jour dans les années passées. *Id.*, pour les défunts. *Id.* Sortir des scrupules, marcher *in simplicitate cordis*.

3.  $\dagger$  sous la croix, y demeurer, tirant des fruits de l'obéissance, de la charité et de la patience du Crucifié. J'ai demandé et demanderai cela. *Id.*, offrir une messe chaque jour pour toutes ces intentions. Avec consolation.

6. Dans la messe j'ai demandé l'indulgence.

16. Quand le Seigneur permet qu'une tentation vous assaille, c'est pour humilier l'homme, en lui montrant que ce châtiment est permis à cause de ses défauts, et afin que nous en tirions du profit.

JUIN : 6. Après la messe : Ou qu'il me prenne, ou qu'il me gouverne, ou qu'il m'enlève ma charge.

OCTOBRE : 4. J'ai demandé le sentiment de la Passion. Ou qu'il me prenne, ou qu'il me tienne en sa main.

16. J'ai demandé le *Manete in me et Ego in vobis*.

19. Pour les catholiques de France.

31. Malade.

NOVEMBRE : 1. Sur les paroles : *Ubi habitas...* Confusion en considérant où demeure le Seigneur, et où je demeure, moi. Vivre comme quelqu'un qui sort de prison et qu'on mène par les rues au supplice : il ne songe à rien regarder.

*Id.* J'ai demandé à la Mère de Dieu et à tous les Saints participation de leur sentiment de la  $\dagger$ .

5. J'ai demandé l'esprit de souffrance qu'avait saint André.

13. ... qu'il me prenne, ou me dirige, on m'enlève la charge.

DÉCEMBRE : 1. J'ai demandé à la Mère de Dieu la pureté dans la garde des vœux. *Id.* Se souvenir chaque jour des provinces : 1. F. (rançois) 2. Rome. 3. Toscane. 4. Naples. 5. Sicile. 6. Lombardie. 7. Canisius<sup>1</sup>. 8. Vinck. 9. Maggio. 10. Flandre. 11. Paris. 12. Emond. 13. Aragon. 14. Castille. 15. Tolède. 16. Andalousie. 17. Portugal. 18. Portillo. 19. Brésil. 20. Goa. 21. (La Compagnie) tout entière.

11. J'ai commence la préparation à la Nativité.

---

1. Le B. Pierre Canisius, Provincial d'Allemagne. — Le P. Antoine Vinck, Provincial de la Province du Rhin. — Laurent Maggio, Provincial d'Antriche. — Emond Auger, Provincial d'Aquitaine. — Jérôme de Portillo, Provincial du Brésil.

20. J'ai demandé la bénédiction (de Dieu) pour l'année 1568.

25. *In die Natalis Domini*. J'ai demandé bien des choses. 1. Ainsi que je l'ai entendu, étant en Égypte, qu'il me pardonne aussi mon entrée en Égypte. 2. qu'il me tire de l'Égypte. 3. J'ai demandé beaucoup d'autres choses, demandées aussi les années passées... Je lui ai demandé que, bien que je ne mérite pas de voir les cieus ouverts comme Étienne, je puisse voir, par la connaissance de mes fautes, l'enfer ouvert, afin que j'évite tout danger et que j'aime celui qui, si souvent, m'a délivré de l'enfer. *Id.*, à propos du verset : *ut annunties inter gentes gloriam ejus*<sup>1</sup>. J'ai eu le désir d'aller dans l'Inde, *ad annuntiandum inter gentes nomen ejus*.

Je me suis offert. J'ai demandé des grâces pour ceux qui sont là-bas, et la grâce aussi de préparer des sujets pour y envoyer. *Id.*, la pensée de l'horloge : que le Seigneur la règle, lève les poids et les baisse, et la tienne fermée, pour qu'elle ne se dérègle pas. *Laus Deo!*

30. J'ai demandé à la Mère de Dieu qu'elle m'aide à me servir des deux puissances, l'irascible et la concupiscible.

JANVIER. 1568. 1. J'ai demandé la bénédiction pour l'année. J'ai dit la messe pour la Compagnie.

3. Au rosaire, j'ai ressenti une nouvelle dévotion pour les mystères de la Passion, *Id.*, *in sacris*, en offrant l'hostie, en union à l'oblation que faisait la Mère de Dieu au pied de la croix.

6. J'ai demandé la myrrhe de la Passion. *Id.* chaque fois que j'approchais du Saint-Sacrement, (j'ai demandé) ce que demandait la Magdeleine.

10. J'ai demandé de clouer le vieil homme aux pieds, aux mains et au côté du Seigneur.

FÉVRIER. *Laus Deo!* Pour la préparation à la mort.

5. Une heure de Congrégation chaque jour.

7. Action de grâces pour l'affaire de l'église du cardinal Farnèse<sup>2</sup>. Qu'on dise une messe pour lui chaque jour, jusqu'à son retour de Sicile. Aux visites, je l'ai recommandé de bien bon cœur.

25. Et j'ai demandé que le Seigneur m'appelle à sa vision... J'ai offert mon sang. *Id.* J'ai ordonné des prières pour la France, jusqu'à Pâques.

22. ... *et alia quæ scripta sunt in alio libro*.

28. Des prières pour le Brésil, pour Portillo et ses compagnons.

29. *Id.* E † *Dies magnæ consolationis. Laus Deo!*

MARS : 3. Malade.

11. J'ai offert la mortification de mes sens pour me préparer à la mort, comme je l'ai noté dans le livre... Je commencerai demain, fête de saint Grégoire, docteur....

1. Exactement : « *Annuntiate inter gentes gloriam ejus.* » Ps. 104, 1.

2. Le Cardinal Alexandre Farnèse s'offrait à bâtir l'église de la maison professe.

15. Pour la France, qu'on fasse des prières.

AVRIL 1. : Noter les choses les plus importantes qui sont dans les provinces, pour les aider.

12. Malade.

17. Action de grâces pour le voyage de Lorette<sup>1</sup> et pour les autres consolations que je n'ai pas écrites.

MAI : 12. J'ai dit la messe de la † avec consolation. J'ai supplié qu'en la vie, je sois uni à la croix du Seigneur. *Et ego sine vulnere!*

21. On a achevé la nouvelle chapelle domestique et j'y ai dit la messe.

24. J'ai demandé une vie nouvelle....

26. *Id.*, jusqu'à ce que s'achève la Congrégation des procureurs.

JUIN : 1. On a commencé ce qui touche le Collège Germanique et le Séminaire, en fait de réforme.

5. Veille du Saint Sacrement.

6. *Spes et alia. Laus Deo!*

26. Pose de la première pierre de notre église. J'ai prié avec dévotion pour le cardinal Farnèse<sup>2</sup>.

JUILLET : 12. *Gratiarum actio* pour il y a aujourd'hui sept ans<sup>3</sup>.

SEPTEMBRE. J'ai prié pour le prince<sup>4</sup> avec consolation. *Laus Deo!*

9. ... Jusqu'au jour où j'entrai en convalescence. L'année 69 se trouve dans le cahier neuf.

1 FÉVRIER 70 : ... Désir de répandre mon sang pour son amour....

1. On ne savait pas que Borgia eût été à Lorette en avril 1568. Ceci pourtant semblerait l'indiquer.

2. La première pierre du Gesù fut posée par les Cardinaux Farnèse et Othon Trushes.

3. C'est le 12 juillet 1561 qu'il avait quitté l'Espagne.

4. Le Prince D. Carlos, mort le 24 juillet 1568.

# INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

## A

ACQUAVIVA (*P. Claude*). 387.  
 » (*Bx. Rodolphe*). 387.  
 ACUNA (*Jean de*), gouverneur de Perpignan. 95.  
 ACUNA (*maison d'*). 36.  
 ADELL (*Gaspard*). 507.  
 AGUSTINO (*Micer*), chiffre désignant Charles-Quint. 324, 325.  
 ALAVA (*Diego de*), Evêque d'Avila. 333.  
 ALBANEL (*Mossen*). 99, 107.  
 ALBE (*Fernand Alvarez de Toledo, duc d'*). 96, 119, 124, 127, 153, 572.  
 » (*duchesse d'*). 161, 245.  
 ALBRET (*Charlotte d'*), épouse César Borgia. 21.  
 ALBUQUERQUE (*duc d'*). 488.  
 ALCANICES (*Juan Enriquez de Almanza y Rojas, marquis d'*), gendre de S. François. 213, 245, 247, 336, 514.  
 » (*son petit-fils*). 545.  
 ALCIATO (*Cardinal*). 417.  
 ALDOBRANDINI (*Mgr*). 522.  
 » (*Cardinal Jean*). 529.  
 ALEXANDRE VI (*v. RODRIGO DE BORGIA*).  
 ALEXANDRE VII, 545.  
 ALMEYDA (*Estevan*), Evêque de Carthagène. 143, 207.  
 ALPHONSE I D'ARAGON. 13.  
 » II » 19.  
 » V » 13, 15, 19.  
 ALVAREZ (*P. Balhasar*). 453, 506.  
 » (*P. Emmanuel*). 388, 520, 589.  
 » (*P. Gabriel*). 147, 205, 267, 471, 527, 530.  
 ALVAREZ DEL AGUILA (*P. Hernando*). 320.  
 AMULIO (*Cardinal*). 400, 401.  
 ANDRADA (*Bx. Diego de*), martyr. 427.  
 ARAGON (*Ferdinand V, le Catholique, roi d'*). 19, 22, 23, 24, 25, 29, 81.  
 » (*Alphonse*), fils de Ferdinand. 24, 25.

ARAGON (*Jean*), fils d'Alphonse, Archevêque de Saragosse. 24, 25, 33-35, 37, 40.  
 » (*Ferdinand*), Archevêque de Saragosse. 24, 188, 235, 315, 367.  
 » (?), duchesse de Médina Sidonia. 24, 35, 37.  
 » (*Jeanne*), duchesse de Gandie, mère de saint François. 24, 25, 27-30, 43.  
 » (*Diego de*), tué par Diego de Borgia. 268, 330.  
 » (*Francisca d'*), seconde femme de Jean de Borgia. 242, 243, 264, 496.  
 » (*Jeanne d'*), veuve d'Ascanio Colonna. 557, 569.  
 » (*Ferdinand et François d'*), neveux de S. Fr. de Borgia. 499, 500.  
 ARAOZ (*P. Antoine de*). 143-146, 155, 166, 173, 176, 177, 179, 183, 196, 198, 201-204, 209-211, 215, 218, 221, 237, 238, 240, 245, 248, 250, 255, 256, 257, 260, 261, 274, 275, 279, 281, 282, 283, 288, 298, 300, 308, 312, 316, 332, 335, 340-347, 353, 356, 358, 365, 367, 369, 372, 374-377, 390, 401, 407-409, 484, 504, 513, 555, 564, 568, 573.  
 ARAUS (*F. Jean*). 509, 510.  
 ARNAU (*Jacques*). 29.  
 ASTORGA (*Marquis de*). 405.  
 ASTRAIN (*P. Antonio*). 8, 9, 165, 377, 514, 515.  
 ATARÈS (*Pedro*). 13, 14, 15.  
 AUGER (*P. Emond*). 378, 391, 429, 576.  
 AVILA (*chanoine Alphonse d'*). 30.  
 AVILA (*Bx. Jean de*). 68, 69, 262, 267, 392, 393.  
 AZEVEDO. 241.  
 AZEVEDO (*Bx. Ignace de*). 365, 384, 414, 420, 425, 426, 427, 429, 463, 517, 518.  
 AZOR (*P. Jean*). 298.  
 AZPILCUETA (*Martin de*). 317.

**B**

- BAHAGONA DE JÉSUS (*Marie*). 296.  
 BAIXAULI (*P. Mariano*). 61.  
 BALDO (*P.*). 535.  
 BARBEROUSSE (*Khair ad din*), second des frères Barberousse, fondateurs de la régence d'Alger. 50, 122, 156.  
 BARMA (*P. Jean-Baptiste*). 193, 194, 215, 217, 220, 221, 284, 299, 301, 302, 398, 384, 392.  
 BARRETO (*Juan Nuñez*), Patriarche d'Éthiopie, 201, 446, 457.  
 BARTHÉLEMY DES MARTYRS, Archevêque de Braga. 339.  
 BARTOLI (*P. Daniel*). 7.  
 BARZANA (*P.*). 424.  
 BATLEN (*duc de*). 132.  
 BEAMONTE (*Francès de*). 98.  
 BELLARMIN (*Cardinal Robert*). 389, 539.  
 BENAVENTE (*Comtesse de*). 548, 549.  
 BENITI (*S. Philippe*) 545.  
 BENOIT XIII : 15  
 BERENGUER (*Gaspard de*). 29, 140.  
 BERNAL (*Jean Diaz de Lugo*), Évêque de Calahorra. 240, 261.  
 BERTRAN (*S. Louis*). 173, 545.  
 BÉTHENCOURT (*Fernandez de*). 14.  
 BEZERRA. 446, 447.  
 BIRUEGUEL (*Luis de*). 87, 134, 204.  
 BOBADILLA (*P. Nicolas de*). 305, 463, 464, 465, 500, 504, 505.  
 BONAPARTE (*Joseph*). 550.  
 BONELLI (*Cardinal Michel*) 397, 398, 502-512, 515, 519, 522, 525.  
 BONIFACIO (*P. Jean*). 298, 389, 461.  
 BORGIA : 13, 14, 20, 25.  
 " (*Rodrigo-Gil de*). 14.  
 " (*Alonso de*), CALIXTE III. 14, 15, 16, 17.  
 " (*Catherine*), sœur de Calixte III. 16.  
 " (*Isabelle*). " " 15, 16, 17.  
 " (*Jofre*), cousin et mari d'Isabelle. 15, 16, 17.  
 " (*Rodrigo*), ALEXANDRE VI, fils de Jofre et d'Isabelle. 5, 6, 14-24, 29, 32, 59, 130, 131, 149, 167, 168, 172, 206, 228.  
 " (*Pedro-Luis*), frère d'Alexandre VI. 15, 16.  
 " (*Juana*), sœur " " 17.  
 Enfants de Rodrigo :  
 " (*Pedro-Luis*), 1<sup>er</sup> duc de Gandie. 18, 19.  
 " (*Geromina*). 18.  
 BORGIA : (*Jean*), 2<sup>e</sup> duc de Gandie. 18, 19, 20, 21, 22, 27, 32.  
 " (*César*). 18, 19, 21, 22, 24, 35, 40.  
 " (*Jofre*). 18.  
 " (*Lucrèce*). 14, 18, 20, 22, 35, 225.  
 " (*Jean*). 18, 19, 167, 168.  
 " (*Rodrigo*). 18, 19.  
 " Enfants de Jean. 2<sup>e</sup> duc de Gandie :  
 " (*Jean*), 3<sup>e</sup> duc. 21, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 33, 36, 37, 42, 43, 44, 54, 119, 125, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.  
 " (*Isabelle*), (sœur Françoise). 21, 25, 26, 28, 33, 35-39, 50, 69, 190, 248, 254.  
 " Enfants de Jean, 3<sup>e</sup> duc :  
 " (du premier lit) : (FRANÇOIS (Saint) 17, etc..  
 " (Alphonse). 27, 36, 78.  
 " (Marie, sœur Marie de la Croix). 27, 36, 78, 489, 490, 492, 494.  
 " (Anne, sœur Jean l'Évangéliste). 27, 36, 78, 430, 489, 490, 492.  
 " (Isabelle, sœur Jean-Baptiste). 27, 36, 54, 78, 430, 489, 490, 491, 492.  
 " (Henri Cardinal). 27, 36, 78, 79, 92, 93, 168.  
 " (Louise Comtesse de Ribargoza, duchesse de Villahermosa). 27, 33-37, 78, 188, 216, 235, 245, 248, 249, 250, 315, 337, 364, 483, 484, 495, 96, 507, 519.  
 " Spurius : (*Jean Christophe*). 27, 78, 130, 171.  
 " (du second lit) :  
 " (Rodrigue Cardinal). 27, 78.  
 " (Pedro-Luis-Galceran, Grand-maitre de Montesa) 6, 27, 78, 130, 169, 257, 302, 330, 331, 332, 359, 366, 409, 434, 477, 478, 484, 500.  
 " (Philippe) 29, 78, 247, 268, 359.  
 " (Diego) 27, 78, 268, 359, 366,  
 " (Thomas, Archevêque de Saragosse). 21, 27, 28, 29, 30, 38, 40, 45, 66, 140, 471, 477, 478, 524, 525, 526-33, 540.  
 " (Marie sœur Marie-Gabrielle). 27, 36, 37, 78, 430, 489, 491, 492.  
 " (Anne sœur Jeanne de la Croix). 27, 36, 37, 78, 489, 512.  
 " (Magdeleine comtesse d'Almenara) 27, 37, 78, 509.  
 " (Léonore) 27, 37, 78.  
 " (Marguerite mariée à Frédéric de Portugal). 27, 78, 513.



BORGIA : Enfants de S. François :

- » Carlos, duc de Gandie. 6, 20, 28, 29, 46, 68, 134, 140, 143, 180, 194, 211, 212, 213, 216, 217, 218, 221, 228, 229, 239, 247, 248, 254, 257, 268, 299, 409, 410, 414, 480, 481, 484, 485, 486, 487, 488, 498, 507, 508, 509, 511, 534, 535, 539.
- » (Isabelle, comtesse de Lermé). 48, 55, 143, 148, 180, 211, 212, 213, 216, 245, 288, 336, 378.
- » (Jean). 6, 48, 71, 143, 157, 167, 213, 214, 217, 221, 228, 229, 231, 236, 239, 240, 241, 242, 243, 248, 256, 257, 336, 410, 411, 530, 545, 557.
- » (Alvaro, Marquis d'Alcañices). 52, 143, 167, 206, 213, 217, 218, 247, 321, 410, 495, 514.
- » (Ferdinand, chevalier de Calatrava). 143, 206, 213, 217, 321, 483, 491, 492, 497, 507, 508, 512, 520, 521.
- » (Jeanne, Marquise d'Alcañices). 52, 143, 148, 213, 216, 217, 245, 296, 410, 437, 495, 498, 503, 512.
- » (Dorothee Clarisse). 36, 62, 143, 164, 212, 217, 255.
- » (Alphonse). 62, 143, 213, 217, 321, 409, 410, 485, 488, 492, 497, 507, 508, 510.
- » Enfants de Carlos (Petits-enfants de S. François) :
- » (François). 221, 248, 480, 488, 508, 539.
- » (Pedro). 483, 484, 486.
- » (Luis). 486.
- » (Alonso). 483.
- » (Jeanne), Sœur Isabelle-Magdeleine. 36, 430, 489, 491, 492.
- » (Magdeleine), (Clarisse). 36, 489.
- » (Anne), (Clarisse). 36, 489.
- » Autres Borgia :
- » (Carlos). 539.
- » (César). 499.
- » (Fernando). 531.
- » (Francisco), Archidiacre de Valence. 531.
- » (Gaspard), Cardinal 14, 541.
- » (Lucrèce). 429.
- » (Luis-Ignacio). 20.
- » (Pascual-Francisco). 20, 548.
- » (Maria-Anna). 20.

BORGIA : (Maria-Ignacia). 20.

» (Melchior (Centelles de). 171.

BORREL (Jean-Paul). 262, 292.

BORROMÉE (S. Charles). 199, 363, 364, 397, 398, 417, 418, 431, 463, 506, 554, 569.

BOURBON (Cardinal de). 392.

BROCAR (Juan del), libraire. 335.

BROET (P. Paschase). 309.

BUBALO (Jean-Paul). 401.

BUCCERI (P. Hercule). 21.

BUSTAMANTE (P. Barthélemy de). 252, 254, 261, 264, 265, 282, 284, 285, 293, 299, 305, 308, 313, 318, 322, 323, 326, 338, 365, 368, 373, 382, 408, 409, 423, 456, 471, 484, 485, 487, 491.

C

CABARRUS. 550.

CADELL. 100.

CALDERON DE LA BARCA (Pedro). 548.

CALVIN. 225.

CAMPO-SAGRADO (Marquis de). 132.

CANAL (Pierre). 176.

CANISIUS (Bx. Pierre). 265, 391, 400, 419, 435, 436, 452, 460, 467, 566, 569, 576.

» (Théodoric). 402.

CANO (Melchior). 316, 344, 399.

CAPDEVILLE (Jean). 427.

CARAFFA (Cardinal). 400, 404.

» (Pierre), Nonce du Pape. 540.

CARBONERO. 67.

CARDENAS Y PACHECO, duc de Maqueda (Bernardino). 246.

CARDONA (duc de). 38, 87, 89, 107, 108, 111, 112, 113, 114, 146.

» (duchesse de). 107, 128.

» (Jean), Evêque de Barcelone. 85, 86, 103, 133, 146.

» (Ferdinand), amiral de Naples. 107, 108, 110, 113, 128, 146.

CARILLO (Alvaro). 54.

CARILLO (P.). 415, 444, 472.

CARLOS (Prince), fils de Philippe II. 160, 302, 322, 326, 327, 333, 334, 411, 431, 433, 479, 515, 557, 578.

CARLOS (Prince), fils de Philippe IV. 544.

CARNEYRO (Melchior), Evêque de Nicée. 201, 456, 457.

CARPIO (Marquis del). 549.

CARRANZA (Cardinal Barthélemy de). 316, 317, 331, 334, 335, 337, 398, 574.

CARVAJAL, légat de Calixte III. 16.

» (Guilèrme Varjas de) Evêque de Plasencia. 292.

- CASTA (*Jérôme et Luis Pardo de la*). 267, 268.
- CASTELBO. 101.
- CASTEL-RODRIGO (*Marquis de*). 547.
- CASTELVI (*Miguel de*). 268.
- CASTILLA (*Diego Laso de*), ambassadeur de Ferdinand I. 272.
- CASTILLO (*Cristobal Hernandez del*). 21.
- CASTRO (*Éléonore de*), duchesse de Gandie, femme de François de Borgia. 20, 41-47, 54, 55, 63 - 65, 69, 70, 82, 92, 115, 119, 125, 126, 141, 145, 151 - 153, 157, 163, 164, 165, 178, 190, 217, 243.
- » (*Alvaro de*), ambassadeur de Portugal. 400.
- CASTRO Y PINOS (*Da Francisca*). duchesse de Gandie. 27, 55, 156, 168, 169, 170, 171.
- CATHERINE (*Reine de Portugal*). 7, 35, 37, 150, 151, 153, 156, 157, 263, 264, 321, 325, 326, 414, 515, 518.
- CAVALINO (*Alberto*). 176.
- CAZALLA (*Augustin de*). 332.
- CENTELLES (*Gaspard de*). 257.
- » (*Magdeleine*). 20, 211, 217.
- » (*Pedro*). 211, 212.
- CERDA (*Luis de la*). 65.
- CHABOT DE BRION, grand-amiral de France. 52.
- CHARLES VIII (de France). 18.
- » IX » , 517, 522.
- CHARLES-QUINT. 14, 31, 35, 38, 39, 40-52, 55-57, 62-64, 68-71, 75, 76, 78, 81, 88, 90, 92, 94, 96, 102, 104, 106, 115, 117-124, 126, 127, 130, 132, 147, 148, 151, 153, 154, 156, 162, 182, 208, 211 - 231, 238, 254, 270, 290, 292, 314, 317, 318, 319, 320 - 323, 326, 328, 329, 356, 516 - 547, 550.
- CHARLES II. 546, 549, 551.
- » III. 193, 549.
- » IV. 549.
- CHIEVRES (*Guillaume de Croy, seigneur de*). 31.
- CIENFUEGOS (*Cardinal Alvaro*). 5, 6, 7, 44, 58, 64, 67, 133, 135, 136.
- CLÉMENT VII. 40, 46, 48, 139.
- CLÉMENT VIII. 402.
- CLÉMENT VIII. (Pseudo) V. Muñoz.
- CLÉMENT X. 545.
- » XI. 173, 575.
- COBOS (*Francisco de los*). 41, 43, 51, 79, 82-85, 88, 89, 93-96, 101, 110, 111, 113, 118-120, 125, 128, 141, 151, 147, 151, 156 - 160, 167, 169, 208.
- CODACIO (*Pierre*). 230.
- COÏMBRE (*Pierre de*). 53.
- COLLANTES (*Pierre de*). 199.
- COLOMA (*P. Luis*). 539.
- COLONNA (*Antonio*). 394.
- » (*Ascanio*). 387.
- » (*Camille*). 128.
- » (*Prince*). 16, 226.
- COMENDON (*Cardinal*). 401, 402, 500, 502.
- COMIRE (*P.*) 60.
- CONTRERAS Y PENALOSA (*Martin de*). 137, 139, 295.
- CORBINELLI (*Louis*). 388.
- CORDESES (*P. Antonio*). 214, 420.
- CORDOUE (*Gonzalve de*). 23.
- CORDOVA (*marquis de Pliego, comtes de Cabra*) 38.
- CORDOVA (*P. Antonio de*). 256, 288, 337, 865, 367, 372, 381.
- » (*Diego*). 211.
- » (*Chanoine Jean de*). 267, 395.
- » (*Maria de*). 211.
- » (*Luis, Marquis de Comarès*). 21.
- CORTÉS (*Fernand*). 123.
- COSTA (*Bernardino de la*). 42.
- COSTER (*P. François*). 397.
- CRÉTINEAU-JOLY. 358.
- CUBELLS. 101.
- CUEVA (ducs d'Albuquerque), 38.
- CUEVA (*Cardinal de la*). 220, 226, 249, 250, 272, 273, 363.
- » (*Isabelle de la*). 488.
- CULLA (*Onofre Perez de la*). 163, 190.

## D

- DENIA (*Marquis de*). 35, 212, 254, 289, 504, 530.
- DESPÈS (*P. Lamberto*). 128, 129, 135, 136, 143, 198, 209.
- DIAZ (*Catherine*). 27, 171.
- » (*P. Pierre*). 427.
- DIEZ (*Catherine*)=la reine de Portugal. 324, 326.
- » (*Jeanne*).=la Princesse d'Espagne. 325.
- » (*Jean*) = Jean III. 325.
- » (*Sébastien*)=le roi D. Sébastien. 326.
- DOMENECH (*P. Jérôme*). 277.
- » (*P. Pierre*). 204, 254.
- DOMS (*Antonio*). 103.
- » (*Ramon*). 137.
- » (*Sibila*). 14.
- DORIA (*André*). 48, 51, 118, 123.
- » (*Cardinal Jérôme*). 80.
- » (*Comte Philippe*). 285.
- » (*Prince*). 237, 569.
- DURALL (*Ramon*). 137.

**E**

- EGUIA (*P. Dominique de*) 145.  
 ELÉONORE (*reine*) sœur de Charles-Quint,  
 veuve de François I. 162, 263, 314, 326,  
 328.  
 EMMANUEL LE FORTUNÉ. 151, 322, 326.  
 ENRIQUEZ, amiraux de Castille. 38.  
 ENRIQUEZ *Enrique*. 19.  
     » *Fernando*. 69.  
     » *Marie*, duchesse de Gandie, puis  
         sœur Gabrielle. 19, 20, 22, 23,  
         24, 26, 33, 35, 50, 62, 64, 172,  
         254.  
 ESPINA (*Atilano de la*). 14.  
 ESQUILACHE (*Prince d'*). 544, 547.  
 ESTE (*Alphonse I*), duc de Ferrare, épouse  
     Lucrèce Borgia. 14, 15.  
     » (*Hercule II*), fils d'Alphonse I. 225,  
         525.  
     » (*Hippolyte, Cardinal*). fils cadet d'Al-  
         phonse. 229, 346, 347, 348, 358, 527.  
     » (*Alphonse II*), fils d'Hercule II. 525,  
         527, 528.  
     » (*Anne*), fille d'Hercule II, épouse le  
         duc de Guise. 413.  
 ESTERLIC (*Jean*), Évêque de Drago. 539.  
 EUGÈNE IV. 15.

**F**

- FABRICE DE PORTUGAL. 83, 107, 112.  
 FARNÈSE (*Julie*). 18.  
     » (*Alexandre, Cardinal*). 228, 363,  
         366, 394, 395, 396, 569, 577,  
         578.  
 FERDINAND I, empereur. 272, 314, 399, 414.  
 FERDINAND III, duc de Calabre. 50.  
 FERIA (*comte de*). 353.  
     » (*duc de*) 503, 513.  
 FERRAN (*chanoins*). 29.  
 FERRARE (*Cardinal de*). v. ESTE.  
     » (*duc de*). id.  
 FERRER (*Bautista*). 134, 135, 508.  
     » (*P. Jean*). 134  
     » (*Luis*). 153.  
 FIGUEROA (*Jean de*). 31.  
 FIGUEROLA (*Pedro de*). 267.  
 FIRA (*chanoine Ginès*) 21.  
 FLORENCIA (*P. Jérôme de*). 544.  
 FOIX (*Cardinal Pierre de*). 15.  
 FONSECA (*P. Pierre de*) 387.  
 FRANÇOIS I. 52, 124, 127, 162, 263.  
 FRANÇOIS D'ASSISE (*Saint*). 289.

- FRANÇOIS DE PAULE (*Saint*). 289.  
 FRANÇOIS DE SALES (*Saint*). 452.  
 FRANÇOIS-XAVIER (*Saint*). 300.  
 FREUX (*André de*). 226.  
 FRIAS (*duchesse de*). 254, 365, 488.

**G**

- GACHARD. 318.  
 GAETAN (*Saint*). 545.  
 GAGLIARDI (*P. Louis*). 402, 446.  
 GAONA, Évêque auxiliaire de Calahorra.  
     240.  
 GARGÈS. (*Gimen*). 14.  
 GARCIA (*Jean*). 53, 54.  
 GARCILASO DE LA VEGA. 56.  
 GEISSOLM (*Gaillaume*), Évêque de Vaizon.  
     505.  
 GHISLIERI (*Michel*). V. S. PIE V.  
 GIRON (*comte d'Urena*). 58.  
 GIRON (*Louis Enriquez, duc de Médina, comte*  
     *de Modica*) : V. MODICA.  
 GOMEZ (*Fernand*). 42.  
 GOMEZ DA SILVA (*Ruy*), Prince d'Éboli. 55,  
     238, 239, 255, 256, 259, 330, 332, 333,  
     354, 358, 373, 375, 444, 435, 464, 488,  
     496, 504, 506.  
 GONGORA (*Luis de*). 545.  
 GONZAGUE (*Fernand de*). 123.  
 GONZALEZ (*P. Ægidio*). 420.  
     » (*P. Léon*). 420.  
 GONZALEZ DA CAMARA (*P. Luiz*). 259, 309,  
     333, 345, 349, 362, 414, 515, 516, 517,  
     518, 519.  
 GOR (*duc de*). 67.  
 GOTTAN (*Jean*). 176.  
 GOU (*P. Antoine*). 245.  
 GOVERNO (*P.*). 408, 498.  
 GRA (*Comte de*). 132.  
 GRANDVELLE (*Cardinal de*). 40.  
 GRÉGOIRE XIII. 229, 299, 307, 395, 405,  
     514, 528.  
     » XV. 40.  
 GREGOROVIVS. 18, 19.  
 GUERAU BROU. 169.  
 GUERRERO (*Pedro*), Archevêque de Gre-  
     nade. 315.  
 GUEVARA (*Inigo Velez de*). 236, 240.  
 GUISE (*Charles de Lorraine, Cardinal de*).  
     228, 233, 234, 413, 504.  
     » (*Henri, duc de*). 413.  
     » (*Claude de*). 124.  
 GURREA (*Anne de*). 24, 25, 33, 34.  
     » (*Martin, duc de Villahermosa*). 36, 47,  
         247, 249, 250, 321, 540.

GURREA (*François*), fils de Martin et de Louise de Borgia. 66, 69, 247, 248, 540.

GUTTIEREZ (P.). 373, 424.

GUZMAN (*duc de Médonia Sidonia*). 38.

» (*D<sup>a</sup> Brianda de*). 296.

» (*Diego de*), Patriarche des Indes. 542.

» (*P. Domingo*). 142.

» (*P. Luis*). 451, 492.

## H

HALER (P. Adam). 468.

HASSAN-AGA gouverneur d'Alger. 122.

HAY (P. Edmond). 521.

HÉLÈNE D'AUTRICHE (*Princesse*). 399, 435.

HENRI II (*de France*). 234.

» VIII (*d'Angleterre*). 156.

HENRI (*Cardinal-infant de Portugal*). 322, 323, 337, 515, 519.

HENRIQUEZ (P. Léon). 420, 516, 519.

HERNANDEZ (*Gaspard*). 527, 529, 530.

HERRERA (P.). 302, 318, 329.

HÍJAR (*duc de*) 544.

HIZQUIERDO (P. Juan). 173.

HOFFÉE (P. Paul). 453, 460, 469.

HOZIUS (*Cardinal Stanislas*). 362, 366, 397, 410.

HUNYADE. 16.

HURTADO (*Iñès*). 540.

## I

IGNACE DE LOYOLA (*Saint*). 40, 115, 125, 138, 143, 144, 145, 150, 155, 160, 163, 170, 173, 175-77, 181, 184-90, 194, 196, 199, 200, 206, 208, 209, 210, 211, 215, 216, 221, 226-31, 233, 235, 238, 240-42, 244-46, 252, 253, 257, 260-64, 271-78, 281-83, 294, 297-99, 301-04, 331, 344, 369, 386, 403, 413, 452, 567, 574.

INFANTADO (*duc de l'*). 544.

INNOCENT VIII. 17.

» XI. 549.

ISABELE (*Impératrice*), femme de Charles-Quint. 40, 41, 43, 44, 45, 48, 56, 63, 64, 66, 67, 68, 116, 147, 151, 164, 168, 361, 556, 569, 575.

ISABELLE DE BOURBON, femme de Philippe IV. 542.

ISABELLE DE BRAGANCE. 263.

ISABELLE DE VALOIS, 3<sup>e</sup> femme de Philippe II. 411, 431, 433.

## J

JAIME I, roi d'Aragon. 13, 80.

» II, » 19.

JEAN II, d'Aragon 25.

JEAN III, roi de Portugal. 7, 37, 51, 150, 153, 258, 263, 286, 306, 321, 322, 325, 326.

JEAN, Prince de Portugal, fils de Jean III. 264, 286.

JEANNE D'ARC. 16.

JEANNE LA FOLLE. 35, 124, 212, 288, 289, 290, 291.

JEANNE (*Princesse*), fille de Charles-Quint. 254, 263, 264, 265, 278, 286, 296, 306, 318, 328, 330, 333, 335, 336, 350, 408, 502, 516.

JOANICO. 204.

JUAN D'AUTRICHE. 514.

JUANES. 23.

JULES II. 27.

» III. 214, 226, 227, 231, 270, 271, 275, 288, 299, 447.

## L

LA CERDA (*duc de Medina Celi*). 88.

LANCISIUS (P.). 431.

LANOY (P.). 436, 453.

LANUZA (*Jean de*). 31.

LANZOL (*Guilen de Romani*). 17.

LASSUS (*Rolland de*). 59.

LAURENS (*Jean-Paul*). 67.

LAURIA (*Amiral Roger de*). 19.

LAX (*Gaspard de*) 38.

LAUZE (*Jean de*). 521.

LAYNEZ (P. Jacques). 162, 304-9, 312, 316, 317, 319, 322, 329, 331, 332, 333, 334, 336, 340 - 47, 350 - 51, 358, 362 - 364, 370, 419, 491, 555, 562.

LEDESMA (P. Jacques de). 242, 298, 308, 318, 388, 400.

LEFEBVRE (*Bc. Pierre*). 144, 146, 161, 162, 163, 179, 181, 183, 184, 204, 413.

LEIBNITZ. 139.

LEJAY (P. Claude). 273.

LEMONS (*Comtesse de*). 38, 542, 543.

LÉON (*Jean*). 362.

LÉON X. 19.

LÉON XIII. 17.

LEONETTI. 18.

LERME (*François de Rojas y Sandoval, Comte de*). 212, 213, 218, 247, 477, 478, 479, 480, 484, 498, 557.

LERME (*Cardinal-duc*) 135, 478, 539, 540, 541, 542.  
 » (*duchesse*). 543.  
 LICHE (*Marquis de*). 545.  
 LIONELLO DE LIMA. 353.  
 LLANOS (*Gabriel de*). 53, 499, 521.  
 LOARTE (*Gaspard de*). 569.  
 LOPEZ (*Beltran*), seigneur de Ozaeta.  
 LOPEZ LAGARRAGA (*Pedro*). 239.  
 LORDAT (*Gaspard de*). 85, 86, 87.  
 LORRAINE (*Cardinal de*). V. GUISE.  
 LOTOLA (*Martin de Oñaz y*) frère aîné de S. Ignace. 236.  
 » (*Bertran*), fils de Martin. 236.  
 » (*Laurenza*), fille de Bertran, et 1<sup>re</sup> femme de Jean de Borgia. 236, 257, 497.  
 LOTOLA (*Saint Ignace de*). V. IGNACE.  
 LOYOLA Y BORGIA (*Léonore*) fille de Jean de Borgia et de Laurenza. 242, 519.  
 LUIS (*Infant de Portugal*). 51, 151, 152, 245, 263, 265.  
 LUNA (*Marie de*). 33, 35.  
 LYRA (*Ambroise de*). 176.

**M**

MACAULAY (*Lord*). 320.  
 MADRESIO (*Vincent*). 431.  
 MADRID (*P. Christophe de*). 309, 363, 407, 569.  
 MAFFEI (*Cardinal*). 273.  
 MAGDELEINE D'AUTRICHE. 435, 436, 499.  
 MAGGIO (*Laurent*). 576.  
 MAHOMET II. 16.  
 MALDONAT (*P. Jean*). 389, 523.  
 MANARE (*P. Olivier*). 429, 521.  
 MANCIO (*P. Paschal*). 291.  
 MANFRED, roi de Sicile. 9.  
 MANRIQUE, duc d'Aguilar (*Jean*). 38, 130.  
 MANUEL (*Léonore*). 330, 503.  
 MARCEL II. 58.  
 MARCO LUPO. 315.  
 MARCOS (*Melchior*). 286, 293, 318, 338, 431, 482, 492, 507, 508, 527, 534, 535, 569.  
 MARGUERITE (*d'Autriche*), femme de Philippe III. 496.  
 MARGUERITE (*princesse*), fille de l'impératrice Marie et Clarisse. 541, 544.  
 MARIE D'ARAGON (*reine de Portugal*), 1<sup>re</sup> femme d'Emmanuel le Fortuné. 151, 322, 326.  
 MARIE de Portugal (*1<sup>re</sup> femme de Philippe II*). 126, 147, 155, 159, 160, 161, 162, 322, 557.

MARIE (*Infante de Portugal, fille d'Éléonore et d'Emmanuel le Fortuné*). 162, 211, 322, 325, 327, 328.  
 » *Impératrice*. 394, 410, 433, 437, 438, 496, 498, 537, 541.  
 » *reine de Bohême, sœur de Charles Quint*. 314, 322, 326.  
 » *Tudor*. (V. TUDOR).  
 MARTIN V. 15.  
 MARTIN (*T. R. P. Luis*). 8.  
 MARTINEZ (*Melchior*). 54.  
 » (*Onofrio*). 54, 220.  
 » (*P. Pierre*). 423, 571.  
 MARTINO (*Léonard*), Nonce du Pape. 315.  
 MARTINOT. 104, 105.  
 MASCARENHAS (*Éléonore de*). 411, 433.  
 MAXIMILIEN II. 572.  
 MÉDICIS (*Catherine de*). 522.  
 » (*Côme*). 225, 235.  
 MEDINA Celi (*duc de*). 366, 550.  
 MEDINA SIDONIA (*duc*). 31, 325, 503.  
 » (*duchesse*). 24, 35, 36, 37.  
 MELLIS (*Guillaume de*). 335.  
 MELLO (*Georges de*). 51, 52, 56, 141, 268.  
 MENDEZ (*Johan*). 507.  
 MENDIZABAL. 550.  
 MENDOZA (*duc de l'Infantado*). 38.  
 MENDOZA (*Bernardino de*). 96, 97, 120.  
 » (*P. Christophe*). 465, 466.  
 » (*Diego Hurtado de*). 31, 32.  
 » (*Diego*). 270, 273.  
 » (*Domingo de*). 134, 139.  
 » (*Luis*). 237.  
 » (*Luisa*). 325.  
 » (*Maria*). 164, 365, 367.  
 » (*Cardinal Pierre*). 220, 229, 261, 272.  
 MENESES (*Isabelle de*). 41.  
 » (*Jeanne de*). 41, 55, 69, 78, 141, 148, 177, 189, 190, 213, 217, 220, 568.  
 MERCURIAN (*P. Everard*). 372, 386, 407, 413, 416, 429, 500, 572.  
 MEY (*Joan de*). 214, 335.  
 MICHOLO (*P. Jean*). 142.  
 MILA (*Jean-Luis del*), Cardinal, neveu d'Alexandre VI. 16.  
 MINA (*Marquis de la*). 132.  
 MIRANDA (*Comte de*). 147.  
 MIRON (*P. Jacques*). 221, 282, 372, 386, 407, 505, 520.  
 MODICA (*Comte de*). 84, 99, 108, 109, 111, 115, 137, 141.  
 MOLINA (*Jean Vasquez de*). 76, 117, 147.  
 MONCAYO (*Jayme*). 509.



MONDÉJAR (*Marquis de*). 65, 353.  
 MONTMORENCY (*Connétable Anne*). 52, 53, 56.  
 MORALÈS. 59.  
 MORONE (*Cardinal*). 397.  
 MOSQUERA (*Juan Molina de*). 292, 293.  
 MUNOZ (*Gil Sanchez*), Pseudo-Clément VIII.  
 » 15.  
 » (*Miguel*), Evêque d'Almeria. 65.  
 MYCON (*Bx. Jean*). 106, 164, 173.

## N

NADAL (*P. Jérôme*). 178, 181, 194, 242,  
 262, 265, 266, 267, 275, 281, 282, 284,  
 288, 293, 300 - 9 334, 347, 351, 356,  
 357, 363, 377, 381, 382, 387 - 90, 396,  
 400 - 4, 407, 408, 429, 439, 453, 478,  
 505, 506, 513, 528, 529, 569.  
 NAVARRA (*Comte de Léirin*). 38.  
 NIEREMBERG (*P. Eusebio de*). 6, 7, 41, 133,  
 136.  
 NONELL (*P Jaime*). 37.  
 NORONHA (*Éléonore de*). 485, 498, 510.  
 NUCIO (*Martin*). 335.

## O

OCHOA (*Miguel*). 234, 237, 238, 244.  
 OLIVA (*Comte d'*). 211, 488.  
 OLIVARÈS (*Comte d'*). 541.  
 ONFROY (*P. François*). 176, 185, 195, 211.  
 OROPESA (*Comte d'*). 292, 324, 365, 408.  
 ORSINI. 16, 17, 21.  
 OSORIO (*Marquis d'Astorga*). 38.  
 OSORIO (*Luis*). 485.  
 OSUNA (*Tellez Giron, duc d'*). 9, 19, 20, 544.  
 OVIEDO (*André de*). Patriarche d'Éthiopie.  
 136, 150, 163, 164, 176, 177, 179, 183-  
 85, 191-96, 199-210, 214, 215, 218, 221,  
 234, 238, 285, 386, 456-60.

## P

PACHECO (*Marquis de Villena*). 38.  
 PACHECO (*Cardinal Pierre*). 220, 374, 405,  
 » 413.  
 » (*Diego, Marquis de Villena*). 65.  
 PADRANOS (*P. de*). 320.  
 PALAFOX (*Joseph de*). 509.  
 PALEOTO, (*Cardinal évêque de Bologne*). 528.  
 PALESTRINA. 18.  
 PALMIO (*P. Benoît*). 372, 389, 402, 405, 463.  
 PASQUIER (*Étienne*). 393.  
 PASTOR. 18.  
 PAUL II. 17.

PAUL III. 18, 36, 62, 118, 130, 131, 132,  
 165, 168, 169, 173, 191, 210, 211, 214,  
 227, 306, 363.  
 PAUL V. 541.  
 PEDRO II (*d'Aragon*). 19.  
 PELLICER (*José*). 14.  
 PENA (*Juan Antonio de la*) 538, 543.  
 PERALADA (*Comte de*). 84, 99.  
 PEREZ (*P. Jérôme*). 191, 193.  
 PERIS (*Vicente*). 31, 32.  
 PERPINIAN (*P.*). 389, 449.  
 PERREYRA (*Benoît*). 402.  
 PERTUSA (*Jaime de*). 21.  
 PHILIPPE LE BEAU. 37, 288.  
 PHILIPPE II. 38, 46, 47, 64, 124-27, 147,  
 150, 153, 158-62, 169, 172, 238, 239,  
 256, 258, 263, 271, 275, 278, 287, 288,  
 300, 304, 306, 307, 314, 326, 329, 330,  
 331, 335, 347, 348, 350, 352, 353, 358,  
 359, 366, 368, 370, 373, 376, 377, 411,  
 423, 433, 496, 506, 512 - 18, 520, 537,  
 541, 566, 568, 572.  
 PHILIPPE III. 478, 496, 539, 541.  
 PHILIPPE IV. 81, 544, 550.  
 PHILIPPE V. 81.  
 PICHOT (*Amédée*). 318.  
 PIE II. 17, 18.  
 PIE IV. 4, 346, 348, 356, 362, 363, 364,  
 366, 375, 397, 400, 403, 554.  
 PIE V (*Saint*). 363, 380, 387, 394, 397, 399,  
 400, 401-5, 414, 416, 418, 427, 457, 500-2,  
 515, 517, 523, 526, 528, 572.  
 PIMENTEL (*Comte-duc de Benavente*). 20, 38.  
 PINEYRO (*Rodrigo*), évêque de Porto. 339.  
 PINOS (*Galceran de*). 84, 102.  
 PISTOYA (*Antonio de*). 17.  
 PLAZA (*P. Jean de*). 308.  
 PLIEGO (*Marquise de*). 256, 267, 381, 504.  
 POGGIO (*Cardinal*). 255, 270.  
 POLANCO (*P. Jean de*). 49, 66, 179, 213-16,  
 220, 230-38, 264, 265, 272, 274, 275,  
 285, 302, 306, 309, 317, 321, 342, 363,  
 365, 369, 375, 376, 378, 400, 407, 409,  
 414, 415, 440, 442, 449, 450, 470, 500,  
 502, 505, 527, 537, 538, 560, 562, 565.  
 PONCE DE LÉON, (*ducs de Arcos*). 38.  
 PONTZE (*P. Ferdinand*). 43.  
 PORRÈS (*P. Antoine de*). 513.  
 PORTILLO (*Jérôme de*). 293, 373, 424, 576,  
 577.  
 PRAHLER (*Melchior*). 408.  
 PRAT (*Guillaume de*), Evêque de Clermont.  
 233, 234.  
 PUJADAS. 77, 98, 100-03, 114.  
 PUJALS (*Jean*). 121, 146.

Q

- QUADROS (*P. Antoine de*). 266, 421, 429.  
 » (*P. Luis de*). 425.  
 QUEVEDO. 546.  
 QUIJADA (*Luis*). 318, 319, 320, 326.

R

- RAMIRE I, roi d'Aragon. 15.  
 RAMIREZ (*P. Juan*). 340.  
 » (*P.*). 407.  
 RAPHAEL = (*François de Borgia*). 274, 279, 347, 348, 349, 350, 358.  
 REIFFENBERG (*Baron de*). 320.  
 RENÉE DE FRANCE, duchesse de Ferrare. 225.  
 RENGYPHO (*P. Blas*). 205.  
 RIBADENEYRA (*P. Pierre de*). 5, 6, 7, 44, 57, 69, 210, 276, 278, 332, 366, 367, 380, 413, 414, 540.  
 RIBARGOZA (*Comte de, duc de Villahermosa*).  
 V. GURREA (*Martin de*).  
 RIBERA (*Jean de*), Patriarche de Valence. 163, 297, 508, 510, 540.  
 » (*P. Jean-Baptiste de*). 306, 307, 320, 340, 344, 363, 419.  
 RION (*Antonio*). 230, 272.  
 RIPOLL (*Juan*). 548, 549.  
 ROCA (*Antonio*). 89, 91, 97, 100, 101.  
 » (*Baron de la*). 88, 114.  
 » (*Juan*), Doyen de Gandie. 186.  
 RODOLPHE (*Empereur*). 496.  
 RODRIGUEZ (*P. Alphonse*). 298.  
 » (*P. Simon*). 235, 253, 255, 256, 266, 386, 555.  
 » (*Isabelle*). 78, 164.  
 ROIG (*Aldonza*). 24.  
 ROSE DE LIMA (*Sainte*). 545.  
 ROSER (*Isabelle*). 146.  
 ROUELLE (*P. Martin*). 380, 445, 446, 505, 521.  
 ROVIRA (*Miguel de*). 138.  
 RUYZ (*Jérôme*). 75.

S

- SA (*P. Emmanuel de*). 142, 191, 214, 221.  
 SAAVEDRA. 338, 352, 471, 569.  
 SABELLI (*Cardinal*). 363.  
 SABOYA (*P. François*). 183, 191, 211, 218, 219.  
 SACCHETTI (*Giulio*), Nonce du Pape. 544.  
 SACCHINI (*P. François*). 7, 511, 553.  
 SAINT-JEAN (*P. Laurent de*). 510.

- SALCEDO (*François de*). 320.  
 SALMERON (*P. Alphonse*). 245, 358, 362, 366, 389, 402, 463, 476.  
 SANCHEZ (*Chanoine Diego*). 186, 213.  
 » (*Pedro*) = chiffre désignant Borgia = 324, 325.  
 » (*Carillo*), » » le Cardinal-infant de Portugal. 324.  
 » (*P. Thomas*). 298.  
 SANDOVAL (*Marquis de Denia*). 14, 38.  
 SANSON. 248.  
 SANTA-CLARA (*Comte de*). 134.  
 SANTA-CRUZ (*P. Martin de*). 144.  
 SANTANDER (*P.*). 475, 476.  
 SANTIAGO DE MADRID, chiffre désignant Philippe II. 324.  
 SAULI (*Jérôme*), Archevêque de Gênes. 225.  
 SAVONAROLE. 21.  
 SCANDERBERG. 516.  
 SCARGA (*P. Pierre*). 389.  
 SÉBASTIEN, roi de Portugal. 287, 321, 323, 325, 326, 345, 397, 515, 516, 517, 519.  
 SEGA (*Nonce*). 514.  
 SEGORBE (*duc de*). 25, 31, 38, 268, 338.  
 SEGURA (*P. Jean-Baptiste*). 422, 425.  
 SEMANAT. 77, 82, 98, 100, 101, 102, 114.  
 SERNA (*Vicente Roca de la*), Évêque de Segorbe. 193.  
 SESA (*duc de*). 544.  
 » (*Pierre de*). 438.  
 SFORZA (*duc de Milan*). 17.  
 » (*Jean*). 21.  
 SIGISMOND (*roi de Pologne*). 502.  
 SILICEO (*Juan Martinez*), Cardinal de Tolède. 188, 285, 315.  
 SILVA (*Miguel*), Cardinal, Évêque de Viseu. 151, 153, 322, 326, 327.  
 SILVEYRA (*P. Gonzalve de*). 266.  
 SIRLET (*Cardinal*). 400, 401.  
 SIXTE IV. 17-18.  
 SIXTE QUINT. 18.  
 SOLIMAN I<sup>er</sup>. 432, 437, 566.  
 SOLIS. 251.  
 SOTO (*P. Dominique de*). 285, 289.  
 » (*Pedro de*). 330.  
 SOTOMAYOR (*P. Pedro de*) 289.  
 SOURY (*Jacques*). 426.  
 SPINOLA (*Augustin de*). 123.  
 STANISLAS KOSTKA (*Saint*). 387.  
 STRADA (*P. François*). 261, 281, 282, 308, 389, 412, 461, 462.  
 STROZZI (*Cardinal*). 392.  
 STUART (*Marie*). 434.  
 SUAREZ (*P. François*). 299.  
 SUNIER (*P.*). 438.

## T

- TABLARES (P.). 221, 302, 562.  
 TAURISIO (François). 506,  
 TAVERA (Cardinal de). 79, 90, 92, 95, 121,  
 141, 208, 252.  
 » (Diego de). 270.  
 TEKEDA (Jean de). 142, 143, 179, 181, 194,  
 195, 207, 209, 211, 216, 285, 389.  
 TEKEIRA (P. Manuel). 385.  
 THÉRÈSE (Sainte). 320, 321.  
 THOMAS (Ambroise). 61.  
 TITELMAN (François). 180, 213.  
 TOLEDO (François de). 38, 392, 424, 439.  
 TOLET (Cardinal François). 299, 389, 402,  
 415, 435, 512.  
 TOLSIA (Victoria). 388.  
 TORRÈS (P. Miquel de). 186, 187, 189, 282,  
 349, 365, 368, 420, 429, 472, 473, 515,  
 516, 518.  
 TRIVULCIO (Cardinal). 307.  
 TRUSHES (Cardinal Othon). 362, 366, 396, 401,  
 434, 578.  
 TUDOR (Marie). 162, 287, 322, 329.  
 TULLIO CRISPOLDO. 342.

## U

- UCEDA (duc d'). 541.  
 » (duchesse. Mariana de Padilla, Com-  
 tesses de Cea). 539, 540.  
 UHAGON (François de). 71.  
 URBAIN VIII. 18, 541, 545.

## V

- VALDERAVANO (P.). 350.  
 VALDÈS (Jean), Archevêque de Séville. 316,  
 335, 354, 504.  
 VALENCIA (P. Mauro de). 529.  
 VANNOZA (Giovanna Catanei). 16, 18, 25.

- VAN MALE (Guillaume). 320.  
 VARSIWIESKI (P. Stanislas). 387.  
 VASCONCELLOS (Luis de). 426, 427.  
 VASQUEZ (François). 506.  
 » (Denis). 5, 6, 7, 41, 49, 57, 64, 140,  
 179, 204, 213, 218, 219, 231, 302, 322,  
 323, 328, 354, 410, 426, 471, 474, 485,  
 487, 492, 531.  
 VASQUEZ MONTE (François). 524, 26.  
 VEGA (Jean de). 270.  
 VELASCO (Connétables de Castille, ducs de  
 Frias), 38.  
 VELASCO (Juana de), 134, 137, 204, 488.  
 » (Docteur). 537.  
 VENTURIANO DA FABIANO. 507, 508, 521.  
 VERASTEGUI (Julien de). 221.  
 VERJUS (P.). 7.  
 VICENTE (Gil). 41.  
 VICIANA (Ramon). 14, 149.  
 VIEYRA (P. François). 266.  
 VILA (Jacques-Raymond). 138, 139.  
 VILLA (Antonio-Rodriguez). 289.  
 VILLAHERMOSA (duc de). 38, 544.  
 VILLALOBOS (Alfonso de). 228,  
 VILLALON (Gaspard de). 231.  
 VILLANUEVA (P.). 282, 317.  
 VILLENEUVE (S. Thomas de). 170, 185, 220.  
 VINCK (P. Antoine). 576.  
 VITELLESCHI (P. Mutio). 541.  
 VITTORIA. 59.

## Y

- YEPÈS (Diego de). 321.

## Z

- ZAPATA (Cardinal Antonio). 541, 544.  
 ZUNIGA (Diego de). 270.  
 » (Léonore de). 31.  
 ZURITA (Jérôme de). 24, 203.

# TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE . . . . .	5
-------------------	---

## LIVRE PREMIER

### L'HOMME DE COUR

CHAP. I. — Les Borja. — Calixte III et Alexandre VI. — Les ducs de Gandie. — Première expiation : l'assassinat de Jean I <sup>er</sup> . . . . .	13
CHAP. II. — Marie Enriquez. — Jean II de Borja épouse Jeanne d'Aragon. — Les Clarisses de Gandie. — Le duc Jean. — Enfance de François. — La Germania. . . . .	23
CHAP. III. — Saragosse. — François et Louise. — Tordesillas : Le menin de Jeanne la Folle. — Valladolid : l'entrée à la Cour. — Mariage de François. — François marquis de Lombay et grand écuyer. . . . .	34
CHAP. IV. — Le Favori. — La Campagne de Provence. — L'Artiste . . . . .	46
CHAP. V. — La mort de l'Impératrice. — L'adieu à la Cour. . . . .	62

## LIVRE DEUXIÈME

### L'HOMME D'ÉTAT

#### LE VICE-ROI

CHAP. I. — Les Instructions impériales. — L'entrée à Tortosa et à Barcelone. — Les besoins de la Province et ceux du Vice-Roi. — Travaux, réformes et luttes. — Le Justicier. — Voyage à Perpignan . . . . .	75
CHAP. II. — L'organisateur de la défense. — La chasse aux brigands. — Conflits de juridiction. — La grandesse. — Les couvents. . . . .	95
CHAP. III. — L'expédition d'Alger. — Les Cortès de 1545. — Nouveau triennat. — Mort du duc de Gandie . . . . .	118
CHAP. IV. — Le grand chrétien ; légendes et histoire. — Les guides providentiels . . . . .	133

















060.9797  
B 645

3513

SUAU, PIERRE S.J.

AUTHOR

Histoire de D. Francois de

TITLE Borgia

DATE  
LOANED

BORROWER'S NAME

ROOM  
NUMBER

I. C

3513



